
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01309660 7

LES ORIGINES DU CULTE DES MARTYRS

Approbantibus Superioribus ecclesiasticis

Imprimerie JULES DE MEESTER, Roulers.

LES ORIGINES

DU

CULTE DES MARTYRS

PAR

HIPPOLYTE DELEHAYE, S. I.

BOLLANDISTE

BRUXELLES

BUREAUX DE LA SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES

22, BOULEVARD SAINT-MICHEL.

1912.

295981

29 . 1 . 34

CAROLO · DE SMEDT
ALBERTO · PONCELET
EGREGIIS · SODALIBVS
IN · PACE · CVM · SANCTIS

PRÉFACE.

Le culte des saints peut être étudié, à des points de vue divers, dans la littérature hagiographique et dans la vie de l'église.

La lecture des écrits destinés à glorifier les saints n'est peut-être pas le moyen le plus sûr d'approfondir le sujet. Ces œuvres, tantôt naïves et spontanées, tantôt rédigées avec quelque recherche, attestent généralement plus de zèle que de talent, laissent trop souvent l'impression d'un effort sincère mais impuissant, et ne nous disent pas, la plupart du temps, ce qu'il importe le plus de savoir. C'est bien plutôt en recueillant les faits, en essayant de suivre, dans les documents, les grandes manifestations de la piété chrétienne, que l'on se fait une juste idée de la place que les saints ont occupée dans l'histoire et qu'ils tiendront toujours tant qu'il y aura des chrétiens dans le monde.

Nous avons examiné rapidement la question littéraire dans un petit livre sur les *Légendes hagiographiques*. Aujourd'hui nous voudrions aborder le côté historique du sujet, rechercher le point de départ et suivre les principaux développements du culte des saints dans le monde antique.

La plupart des matériaux de ce travail étaient rassemblés et le cadre en était tracé avant l'apparition du livre de E. Lucius, *Die Anfänge des Heiligenkults in der christlichen Kirche,* œuvre posthume, éditée en 1904 par M. G. Anrich, successeur de Lucius dans la chaire d'histoire ecclésiastique à la faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg. Bien que notre essai ait été conçu indépendamment de ce savant ouvrage, il y aurait de l'injustice à dire que, tel qu'il paraît aujourd'hui, il ne lui doit rien. Outre le concours précieux d'un perpétuel contrôle, il nous a servi à préciser bien des idées, à nous confirmer dans celles que nous partagions avec l'auteur, et, plus encore, il sera bien permis de l'ajouter, dans celles qui nous séparaient de lui. Nous ferons remarquer, pour justifier cette publication, dont l'utilité pourrait être contestée, que nous avons développé certaines parties du sujet à peine touchées par Lucius, et puisé abondamment à une source, qu'il semble avoir négligée de parti pris, nous voulons dire les anciens martyrologes. Sans vouloir prétendre que l'introduction de cet élément suffit à renouveler le sujet, nous pouvons dire qu'il éclaire certaines difficultés capitales, et l'on constatera que, désormais, il n'est plus permis de le négliger.

L'étude que nous abordons étant d'une grande complexité, nous avons essayé de circonscrire le sujet et d'alléger l'exposition de tout détail inutile.

Comme le culte des saints est sorti du culte des martyrs, il paraît naturel que la recherche des origines ait les martyrs pour objet principal sinon unique. Même ainsi réduite, la matière se présentait encombrée d'une foule de thèmes accessoires, questions de rites, de discipline, d'histoire littéraire, incontestablement intéressantes, mais nullement essentielles, et difficiles à traiter sommairement. Ce sont là d'excellents sujets de travaux spéciaux, pour lesquels les ouvriers ne manqueront pas.

Qu'on ne s'attende donc pas à trouver ici un résumé de tous les ouvrages récents qui touchent de quelque manière à l'histoire du culte des saints. Si rien n'a été négligé pour assurer à ces recherches une base solide, tout appareil d'érudition qui ne sert pas à éclairer la matière, a été résolument écarté.

Même dans les limites ainsi tracées, ce travail pourra recevoir des compléments. Nous ne prétendons pas tout connaître, et notre reconnaissance est assurée à tous ceux qui nous aideront à combler les lacunes. Mais qu'il soit permis de faire remarquer à ceux qui s'étonneraient de certaines omissions, qu'il est deux catégories de noms et de livres que l'on est amené à ne point citer : ceux qu'on ignore et ceux qu'on connaît trop.

Tout en visant, dans les références bibliographiques, à la plus grande concision, on a évité de multiplier les sigles, dont l'abus donne à certaines

pages érudites l'aspect d'un traité d'algèbre. Aux abréviations consacrées par l'usage et qui doivent être familières à tout lecteur cultivé, nous n'avons ajouté que les suivantes, qui simplifient singulièrement les citations : BHG, BHO, BHL. Elles désignent respectivement les trois répertoires publiés par les Bollandistes sous les titres de *Bibliotheca hagiographica graeca* (Bruxelles, 2[de] édition, 1909), *Bibliotheca hagiographica orientalis* (Bruxelles, 1910), *Bibliotheca hagiographica latina* (Bruxelles, 1899, supplément 1911). Les numéros qui les accompagnent permettent de retrouver sans peine toutes les éditions des textes hagiographiques auxquels ils se rapportent.

Bruxelles, 22 août 1912.

LES
ORIGINES DU CULTE DES MARTYRS

CHAPITRE PREMIER.

LA DIGNITÉ DU MARTYRE.

Depuis qu'il s'est trouvé dans la communauté chrétienne d'héroïques défenseurs de la foi qui n'ont pas hésité à faire au Christ le sacrifice de leur vie, le nom de martyr est devenu le titre le plus glorieux qu'un homme puisse ambitionner. Le sang le plus pur versé pour la plus noble des causes, l'attachement inébranlable à des réalités invisibles, la force d'âme dominant les défaillances de la nature, en un mot, tout ce qui élève l'homme au-dessus de lui-même, voilà ce qu'évoque en nous l'idée du martyre telle qu'elle s'est imposée à la conscience chrétienne à l'époque même où les bûchers fumaient encore.

Sans vouloir nier qu'aux premiers assauts de la persécution sanglante les fidèles n'aient admiré le courage des victimes, le sentiment qui paraît avoir dominé parmi eux n'est pas celui qui se développa plus tard, lorsqu'on se rendit compte du rôle réservé au martyre dans le sein de l'église. Si toutes les époques de violence furent regardées comme des épreuves redoutables, il était bien naturel que le choc brutal heurtant soudainement des âmes paisibles et candides produisit tout d'abord une impression de stupeur et d'effroi. Le réveil, on peut le croire, fut douloureux, et les premières larmes qui coulèrent sur les tombes des martyrs furent des larmes amères. La première tour-

mente, à Jérusalem, dispersa la communauté entière, sauf les apôtres, par toute la Judée et la Samarie. Le diacre Étienne, glorifié plus tard comme le chef illustre d'une armée de héros, ne reçut pas, à sa mort, les honneurs du triomphe. Quelques braves gens l'enterrèrent et les funérailles furent, comme toujours, accompagnées de grandes lamentations [1]. A Rome l'hécatombe des chrétiens sacrifiés par Néron semble avoir laissé surtout l'impression d'une grande catastrophe, et partout les tourmentes furieuses qui s'abattirent sur les premières chrétientés ne semèrent parmi les fidèles que l'angoisse et la douleur.

Mais l'âme chrétienne se ressaisit bientôt. La parole du Maître s'impose à sa réflexion et, sous quelque forme qu'elle arrive, elle ne tarde pas à porter ses fruits. Il avait prédit ces épreuves. « Vous serez menés à cause de moi devant les gouverneurs et les rois, pour me rendre témoignage, devant eux et devant les gentils [2]. Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite : le serviteur n'est pas plus grand que le maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront vous aussi » [3]. En même temps il proclamait heureux ceux qu'attendait un sort si peu enviable en apparence. « Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux. Heureux serez-vous lorsqu'on vous insultera, qu'on vous persécutera et qu'on dira faussement toute sorte de mal contre vous, à cause de moi. Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, car votre récompense est grande dans les cieux » [4].

(1) *Act.* 8, 1, 2.
(2) *Matth.* 10, 12.
(3) *Io.* 15, 20.
(4) *Matth.* 5, 10-12 Cf. 6, 22-23.

Sans cesse, d'ailleurs, il prêche le renoncement et l'amour de la souffrance, et exhorte ses disciples à le suivre en portant courageusement la croix. Celui qui ne la prend pas n'est pas digne de lui [1]. Que le disciple ne recule pas devant le sacrifice suprême : « Celui qui voudra sauver sa vie la perdra, et celui qui perdra sa vie à cause de moi la sauvera [2] ». Et puis, « il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis [3] ». Au temps de Cyprien on se rendait bien compte de l'efficacité de cet enseignement sublime, et le saint évêque l'appelle *evangelium Christi unde martyres fiunt* [4].

Les apôtres, remplis de l'esprit de Dieu se montrèrent dès les premiers jours, pénétrés de cette doctrine si nouvelle. A Jérusalem, conduits devant le Sanhédrin et battus de verges, ils s'en vont joyeux d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus [5].

Le puissant écho que la parole du Sauveur trouva dans l'âme passionnée de S. Paul ne devait pas moins impressionner les fidèles. Partout, dans ses épîtres, il se glorifie des souffrances endurées pour le Christ. Il porte partout dans son corps la mort de Jésus [6] ; il achève, dans sa chair, ce qui manque aux souffrances du Christ [7]. Rien ne pourra le séparer de l'amour du Christ, ni la tribulation, ni l'angoisse, ni la persécution, ni la faim, la nudité, le péril ou l'épée [8]. Il désire de partir et d'être avec le

(1) *Marc.* 8, 34 ; *Matth.* 10, 38.
(2) *Luc.* 9, 24 ; *Marc.* 8, 35 ; *Matth.* 10, 39.
(3) *Io.* 15, 13.
(4) *Epist.* 38, Hartel, p. 580-81.
(5) *Act.* 5, 40, 41.
(6) *II. Cor.* 4, 10.
(7) *Col.* 1, 24.
(8) *Rom.* 8, 35.

Christ [1]. « Le Christ est ma vie, et la mort m'est un gain [2] ».

Et après avoir recueilli ces effusions enflammées du cœur du grand apôtre, le chrétien contemplait en esprit la vision mystérieuse montrant sous l'autel les âmes de ceux qui avaient été immolés pour la parole de Dieu, revêtues de robes blanches et associées au grand triomphe du Christ [3]. Et dans l'Ancien Testament même il apprenait à admirer la constance dans la foi et le mépris de la mort dont les trois enfants de la fournaise et les Machabées étaient de si glorieux modèles : ceux qui embrassaient la nouvelle foi en abandonnant le judaïsme, avaient pu, dans divers écrits qui couraient alors, s'édifier à d'autres exemples de fermeté et de grandeur d'âme [4].

Certes, il suffisait du souvenir de l'enseignement apostolique ou de la lecture des saints Livres pour concevoir une haute idée du martyre. Etre admis à donner au Christ la plus grande marque d'amour, devenait un honneur et un privilège digne des plus hautes ambitions.

Dès l'époque des persécutions, les écrivains ecclésiastiques reflètent les sentiments que la perspective du martyre faisait naître dans les grandes âmes [5].

(1) *Phil.* 1, 23.

(2) *Phil.* 1, 21.

(3) *Apoc.* 6, 9-11 ; 20, 4.

(4) Cf. W. Bousset, *Die Religion des Judentums*, zweite Aufl. (Berlin, 1906), p. 218.

(5) Les textes relatifs aux questions qui nous occupent ici et au culte des saints en général ont été recueillis par plusieurs auteurs. Il faut citer avant tout Petau, *Dogmata theologica*, De Incarnatione, l. XIV, c. 10-18 ; l. XV. Ensuite I. de Flores, *De inclyto agone martyrii*, Coloniae Allobrogum, 1735, in fol. ; F. W. Gass, *Das christliche Märtyrerthum in den ersten Jahrhunderten*, Zeitschrift für die historische Theologie, 1859, p. 323-392 ; 1860, p. 315-381 ; J. P. Kirsch, *Die Lehre von der Gemeinschaft der Heiligen im christlichen Altertum*, Mainz, 1900.

Ils n'en parlent qu'avec enthousiasme et célèbrent le sort enviable du fidèle qui donne sa vie pour le Christ. Pour eux le martyr est le chrétien parfait, l'imitateur du Christ et des apôtres, l'âme pure par excellence [1]. Le baptême de l'eau lave la tache du péché, mais ne prévient pas contre les retours de la faiblesse humaine. Le baptême du sang — cette comparaison devient classique de bonne heure — efface la souillure définitivement, et rien désormais ne pourra ternir la beauté de l'âme du martyr [2]. Aussi, le catéchumène immolé pour la foi avant son baptême n'est-il en rien inférieur à ceux qui ont reçu le sacrement. Il a été baptisé dans son propre sang [3]. Ceux qui ont souffert pour la loi sainte portent des couronnes [4] ; les joies du ciel leur sont assurées, et ils précèdent toutes les autres âmes dans les délices du Paradis. Au dernier jour ils ne seront point jugés mais siègeront aux côtés du souverain juge [5].

Quoi d'étonnant qu'à l'envi on les proclame bienheureux, qu'on accumule autour de leurs noms les épithètes d'honneur et de bénédiction, μακάριος, *beatus*, *beatissimus*, *benedictus*, *fortissimus* [6]. Heureuses aussi sont les églises à

(1) Clement d'Alexandrie, *Stromata*, IV, 4, 15 ; 9, 75.

(2) On trouvera les plus anciens textes sur le baptême du sang dans H. Windisch, *Taufe und Sünde im ältesten Christentum bis auf Origenes* (Tübingen, 1908), pp. 414 suiv., 481 suiv. Ceux de S. Cyprien dans E. W. Watson, *The style and language of St. Cyprian*, Studia biblica et ecclesiastica, t. IV (Oxford, 1896), p. 289.

(3) *Canones Hippolyti*, 101, Achelis dans *Texte und Untersuchungen*, t. VI (Leipzig, 1891), p. 91.

(4) *Hermae Pastor*, Sim. VIII, 2, 1, 6.

(5) Déjà dans Hippolyte, *Comment. in Danielem*, II, 37 : οὗτος γὰρ οὐκέτι οὐδὲ κρίνεται ἀλλὰ κρινεῖ, μέρος ἴδιον ἐν τῇ πρώτῃ ἀναστάσει ἔχων. Bonwetsch, p. 112-14 ; Origène, *Exhort. ad martyrium*, 28, Koetschau, p. 24 ; Cyprien, *Epist.* 6, Hartel, p. 481 ; Denys d'Alexandrie dans Eusèbe, *Hist. eccl.* VI, 42, 5.

(6) *Beatus* est courant. *Beatissimus* se rencontre par ex. dans Cyprien,

qui Dieu accorde le suprême honneur de choisir des martyrs dans leur sein [1]. Car comme le nom de Jésus est élevé au-dessus de tous les noms, le martyr est élevé au-dessus de tous les justes à qui a manqué la gloire de verser leur sang pour la foi [2].

Les sentiments d'admiration, parfois l'expression d'une sainte envie dont les écrits des docteurs ont gardé tant de traces sont tout autre chose que l'effet d'un enthousiasme de commande ou le fruit de la réflexion tardive s'exerçant sur des événements lointains, déformés par la perspective. Les plus belles pages écrites à la gloire des martyrs sont tombées de la plume des témoins de leur héroïsme. Sans parler des auteurs à qui nous devons les plus anciennes relations contemporaines, des hommes comme Tertullien, Clément d'Alexandrie, Origène, Hippolyte, Cyprien ont vu couler le sang de leurs amis, de leurs proches, de leurs fidèles persécutés pour la foi, et tel d'entre eux a écrit dans l'attente du moment fatal où son propre nom irait grossir la liste des victimes.

Mais ni pour eux ni pour les autres chrétiens appelés à rendre témoignage, ce n'était là un moment redoutable.

Epist. 10, *Epist.* 15, Hartel, pp. 492, 513, dans *Acta Mariani et Iacobi*, II, 3 ; *fortissimi et beatissimi* dans Cyprien, *Epist.* 10, p. 490; *Epist.* 76, p. 828 ; *benedictus* dans *Passio Perpetuae*, III ; Tertullien, *Ad Martyras*, I, 3 ; Oehler, t. I, pp. 3, 7.

(1) Cyprien, *Ep.* 10, Hartel, p. 494-95 : *O beatam ecclesiam nostram quam sic honor divinae dignationis inluminat, quam temporibus nostris gloriosus martyrum sanguis inlustrat. Erat ante in operibus fratrum candida, nunc facta est in martyrum cruore purpurea. Floribus eius nec lilia nec rosae desunt* ect.

(2) Origène, *Exhortatio ad martyrium*, 50 : Τάχα δὲ καὶ ὥσπερ τιμίῳ αἵματι τῷ τοῦ Ἰησοῦ ἠγοράσθημεν, Ἰησοῦ λαβόντος τὸ ὄνομα ὑπὲρ πᾶν ὄνομα, οὕτως τῷ τιμίῳ αἵματι τῶν μαρτύρων ἀγορασθήσονταί τινες, καὶ αὐτῶν πλέον ὑψουμένων παρ' ὃ ὑψώθησαν ἂν δίκαιοι μὲν γενόμενοι μὴ μαρτυρήσαντες δέ. Koetschau, p. 46.

Phénomène nouveau dans l'histoire du monde, la mort au milieu des supplices était devenue le terme des plus hautes ambitions, depuis qu'elle apparaissait comme la voie la plus courte pour aller rejoindre le Christ, l'orgueil et l'espérance du fidèle.

Quel spectacle extraordinaire que celui de ce vénérable évêque brutalement arraché à son église, traîné à Rome pour y subir une mort terrible et ne manifestant d'autre crainte que d'être soustrait au supplice par l'intervention de trop charitables amis. L'antiquité n'a point de héros à mettre en parallèle avec Ignace ; elle n'a rien connu qui égale les accents de cette lettre aux Romains d'où déborde la passion du martyre.

« J'écris à toutes les églises et je mande à tous que volontiers je meurs pour Dieu, pourvu que vous ne m'en empêchiez point. Je vous conjure de ne pas me témoigner une bienveillance déplacée. Laissez-moi devenir la nourriture des bêtes, par lesquelles je pourrai jouir de Dieu. Je suis le froment de Dieu : je dois être moulu par la dent des bêtes pour que je sois trouvé le pur pain du Christ. Caressez plutôt les bêtes pour qu'elles deviennent mon tombeau et ne laissent rien de mon corps, afin que je ne sois à charge de personne. Alors je serai un véritable disciple du Christ, lorsque le monde ne verra plus même mon corps. Priez le Christ pour moi afin que par ces instruments je devienne un sacrifice à Dieu » [1].

Est-il rien de plus touchant que cet ardent désir du martyre dans un enfant comme le jeune Origène, se jetant au devant du péril sans écouter les supplications de sa mère, et celle-ci ne trouvant d'autre moyen de le retenir que de cacher ses vêtements. Mais l'enfant ne sait point détourner

(1) *Ad Roman.*, IV, 1, 2.

la pensée de l'objet de ses vœux. En ce moment son père Léonide est en prison et sera bientôt conduit à la mort. Il lui écrit une lettre qui n'est qu'une chaleureuse exhortation au martyre et le supplie de ne point faiblir en considération des siens [1].

Le vieil évêque de Lyon, Pothin, déjà plus que nonagénaire et accablé d'infirmités, trouve dans son désir du martyre la force de se traîner au tribunal et de rendre au Christ un témoignage triomphant [2]. La grande préoccupation de Félicité, entrée au cachot avec les espérances de la maternité, est de n'être point séparée de ses compagnons. Cette perspective seule la désolait : *in magno erat luctu* [3].

Cyprien, tout en modérant ses transports, en considération du bien de ses ouailles, ne peut contenir sa joie en songeant aux lettres de l'empereur qui vont régler son sort et l'envoyer au supplice : *Quas litteras cotidie speramus venire, stantes secundum fidei firmitatem ad passionis tolerantiam et exspectantes de ope et indulgentia Domini vitae aeternae coronam* [4]. Et l'on sait comment il accueillit la sentence. *Cyprianus episcopus dixit : Deo gratias* [5]. C'est aussi ce qu'avait répondu Speratus au nom de ses compagnons : *Deo gratias agimus* [6]. De même le martyr Lucius, dont parle Justin, remercie le juge qui le condamne à mort [7], et Tertullien avait le droit de dire du chrétien condamné pour sa foi : *damnatus gratias agit* [8].

(1) Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 2, 3-6.
(2) Dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, 1, 29.
(3) *Passio Perpetuae*, BHL. 6633, c. 2.
(4) *Epist.* 80, 1, Hartel, p. 840.
(5) *Acta Cypriani*, 4, Hartel, p. CXIII.
(6) *Acta martyrum Scillitanorum*, BHL. 7527, 15.
(7) *Apologia* II, 2, Otto, t. I, p. 202
(8) *Apologeticum*, 1 : cf. *Apolog.*, XLVI ; *Ad Scapulam*, 1 : *magisque damnati quam absoluti gaudemus.* Oehler, t. I, pp. 116, 284, 539.

Et cette joyeuse ardeur qui les poussait au sacrifice ne les abandonne plus. Perpétue et ses compagnons viennent d'être condamnés aux bêtes ; ils rentrent gaiement dans la prison [1]. Les condamnés de Lyon sont soutenus par la joie du martyre et l'espérance des promesses. Ils s'avancent avec allégresse, portant sur leurs visages une majesté qui les transfigure [2]. Carpus, le martyr de Pergame, au moment où on met le feu au bûcher s'écrie : « Soyez béni, Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, d'avoir jugé un pécheur comme moi digne de cette part qui est la vôtre [3] ».

En Palestine, le martyr Porphyrius, après avoir subi les plus cruels tourments, marche vers le bûcher d'un front où rayonne la joie et une sainte audace. Le juge a beau s'acharner sur lui, lui déchirer les chairs et les entrailles. Pas une plainte, pas un gémissement ne sort des lèvres du martyr, insensible, dit Eusèbe, comme le bois et la pierre [4].

Cette héroïque endurance, cette imperturbable sérénité au milieu des plus horribles tortures est loin d'être un cas isolé. L'église de Smyrne raconte en ces termes les combats de ses martyrs : « Qui n'admirerait leur intrépidité, leur patience, leur amour pour Dieu ? Déchirés par les fouets au point que les veines, les artères, tout l'intérieur du corps était mis à nu, ils supportèrent leurs souffrances de manière à attendrir les assistants et à leur arracher des larmes ; ils poussèrent la force d'âme jusqu'à ne faire entendre ni murmures, ni gémissements, nous montrant bien à tous qu'à ce moment même où on les torturait, les martyrs du Christ étaient ravis hors de leur

(1) *Passio Perpetuae*, VI, 6 : *hilares descendimus ad carcerem.*
(2) Dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 1, 34.
(3) *Passio sanctorum Carpi, Papyli et Agathonicae*, BHG². 293, 41.
(4) *De martyribus Palaestinae*, XI, 19.

chair, ou plutôt que le Seigneur lui-même les assistait et leur parlait »[1].

Blandine, jeune et frêle, au point d'inquiéter les fidèles qui redoutaient pour elle l'épreuve de l'amphithéâtre, se sent remplie d'une telle vigueur qu'elle lasse les bourreaux acharnés sur elle depuis le matin jusqu'au soir. Elle perdait le sentiment de la douleur et reprenait de nouvelles forces à répéter : « Je suis chrétienne et il ne se « commet rien de mal chez nous[2]. » Au diacre Sanctus de même les plus effroyables supplices ne purent arracher que ces mots : « Je suis chrétien. » Tandis qu'on lui appliquait des lames ardentes, il demeurait inébranlable comme s'il eût trouvé sa force dans la source d'eau vive qui jaillit du Christ. Dans ce corps affreusement tordu et mutilé, le Christ lui-même souffrait et accomplissait des merveilles, repoussant l'antique ennemi et montrant par son exemple que rien n'est à redouter là où est la charité du Père, rien ne fait souffrir où est la gloire du Christ[3]. Les bourreaux épuisèrent également toute la série des tourments sur Alexandre, le médecin Phrygien, sans lui arracher ni un gémissement ni une parole. Dans son cœur il conversait avec Dieu[4].

Ravie en extase, Perpétue est lancée en l'air par une vache furieuse, sans s'apercevoir de rien[5]. Un des martyrs de Palestine montre une telle insensibilité au milieu des tourments qu'on eût dit un être spirituel, sur qui la douleur n'a aucune prise[6].

(1) *Martyrium Polycarpi*, BHG². 1556. II, 2.
(2) Dans EUSÈBE, *Hist. eccl.*, V, 1, 18, 19.
(3) Dans EUSÈBE, *Hist. eccl.*, V, 1, 20, 23.
(4) Dans EUSÈBE, *Hist. eccl.*, V, 1, 51.
(5) *Passio Perpetuae*, XX, 8.
(6) EUSÈBE, *De martyribus Palaestinae*, XI, 12 : ἄσαρκος δ' ὥσπερ καὶ ἀσώματος.

Les martyrs avaient conscience de pouvoir compter sur une force surhumaine [1], et Félicité en donnait le secret à un de ses gardes qui s'étonnait de l'entendre gémir dans les douleurs de l'enfantement, elle qui ne semblait point craindre les bêtes féroces : « En ce moment c'est moi qui souffre ; mais alors un autre sera en moi qui souffrira pour moi, parce que moi aussi je souffrirai pour lui [2]. »

Le Christ présent et souffrant dans le martyr est une idée qui revient fréquemment sous la plume des témoins. *Christus in martyre est*, disait Tertullien [3]. Le Christ souffrant dans le corps défiguré du diacre Sanctus y opérait des merveilles [4] et l'auteur de la Passion des saints Marien et Jacques, dit, en parlant d'un de leurs compagnons, qu'il attirait les regards des païens par la grâce du Christ que l'approche des souffrances faisait déjà briller sur son front [5]. « Ne vous laissez pas effrayer par les supplices, écrit S. Cyprien aux futurs martyrs ; celui qui est en nous est plus grand que celui qui est en ce monde [6]. » Et Hippolyte : « Lorsque quelqu'un des saints est appelé au martyre et que Dieu opère en lui de grandes choses, tous sont dans l'admiration et louent Dieu [7]. »

Cette assistance sensible de la grâce divine, la présence invisible du Christ aux côtés de l'athlète durant le com-

(1) *Passio Perpetuae*, IX, 11.
(2) *Passio Perpetuae*, XV, 6.
(3) *De Pudicitia*, 22, REIFFERSCHEID, p. 272.
(4) Dans EUSÈBE, *Hist. eccl.*, V, 1, 23.
(5) P. FRANCHI DE' CAVALIERI, *La Passio Mariani et Iacobi*, (Roma, 1900), p. 58.
(6) *Epist.* 10. HARTEL, p 493.
(7) *Comm. in Danielem*, II, 38, 4, BONWETSCH, p. 116. A rapprocher des textes que nous venons de citer ce passage des *Acta Saturnini* (BHL.7492), 15 : *Sed proconsul stultus non intelligens contra se non homines sed Deum in martyribus dimicare* cet.

bat achevait de conférer au martyr un caractère sacré qui le désignait à la vénération des fidèles. Les martyrs eux-mêmes avaient conscience de la grandeur du titre qu'on leur donnait, et par humilité, ceux de Lyon refusèrent ce nom glorieux, le réservant au Christ, et à ceux qui par leur mort avaient définitivement scellé la confession de leur foi [1].

Ils savaient également qu'en versant leur sang ils devenaient l'orgueil et l'honneur de leur église, et S. Cyprien écrivant à son clergé et à son peuple reconnaît qu'il ne doit pas frustrer les fidèles de Carthage de la gloire de son martyre, qu'il n'est pas indifférent pour lui de mourir n'importe où. « Ce serait diminuer la gloire d'une église aussi illustre que la nôtre, si dans une ville dont je ne suis pas évêque, à Utique, je recevais la sentence de mort pour la confession de la foi, et si de là j'allais au Seigneur avec l'honneur du martyre. Pour moi même, comme pour vous je ne cesse de demander dans mes prières et de souhaiter ardemment, comme je le dois, d'être au milieu de vous pour confesser la foi, pour souffrir et partir de là pour aller au Seigneur [2]. » Le testament des XL martyrs ne se comprend pas si l'on ne suppose dans ceux qui le rédigèrent une pleine conscience de la place éminente que l'attente du sacrifice leur assigne dans l'église [3].

(1) Dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, v, 2, 3.

(2) *Epist.* 81, Hartel, p. 841.

(3) Ils s'adressent : τοῖς κατὰ πᾶσαν πόλιν καὶ χώραν ἁγίοις ἐπισκόποις τε καὶ πρεσβυτέροις, διακόνοις τε καὶ ὁμολογηταῖς καὶ τοῖς λοιποῖς ἅπασιν ἐκκλησιαστικοῖς. N. Bonwetsch, *Das Testament der vierzig Märtyrer*, Studien zur Geschichte der Theologie und Kirche, I (Leipzig, 1897), p. 75. — C'était également pour les familles, on le comprend, un grand honneur de compter un martyr parmi leurs membres. Perpétue constate avec tristesse que son père sera seul de la famille à ne pas se réjouir de son martyre. *Passio Perpetuae*, v, 6.

Le respect et la déférence dont les communautés chrétiennes se faisaient un devoir d'entourer les condamnés et les prisonniers pour la foi, sont la conséquence logique de la haute idée qu'elles avaient conçu de la dignité du martyre ; bien naturel aussi était l'empressement avec lequel une charité délicate veillait à leur adoucir les souffrances de la captivité. Les prêtres et les diacres ont pour mission d'aller les visiter pour les instruire et les consoler [1].

Nous en connaissons quelques-uns qui se distinguèrent dans ce ministère, comme les diacres Tertius et Pomponius qui pénétrèrent dans le cachot où étaient détenus Perpétue et ses compagnons [2]. A Alexandrie le diacre Eusèbe, au témoignage de l'évêque Denys, se fit remarquer en suivant la vocation spéciale qui l'entraînait vers cet exercice de charité envers les confesseurs et les martyrs, et il rendait les derniers devoirs à ceux-ci au péril de ses jours [3]. Heraclas, le futur évêque d'Alexandrie, ne se rendit pas moins célèbre par les soins qu'il prodiguait aux martyrs de toute condition. Il ne s'introduisait pas seulement dans leur prison, mais il ne les abandonnait point au moment de l'interrogatoire, les assistait même à l'heure du dernier supplice, et les embrassait sans se soucier de la fureur des païens [4].

Les martyrs de Lyon ne furent pas non plus négligés par les fidèles [5] et l'évêque de Carthage, Cyprien, veille à

(1) Cyprien, *Epist.* 15, Hartel, p. 513.

(2) *Passio Perpetuae*. 3, 7. Dans la *Passio Montani et Lucii*, (BHL. 6009), 9, c'est par le sous-diacre Herennianus et par Ianuarius, encore catéchumène, que le prêtre Lucien fait parvenir des vivres aux martyrs.

(3) Dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, vii, 11, 24. Le diacre Eusèbe devint plus tard évêque de Laodicée en Syrie.

(4) Dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, vi, 3, 3, 4.

(5) Dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, v, 1, 12.

ce qu'une tradition déjà ancienne dans l'église ne subisse pas d'interruption. « Bien que je me souvienne, écrit-il à ses prêtres et à ses diacres, de vous avoir souvent avertis, dans mes lettres, d'avoir grand soin de ceux qui ont glorieusement confessé le Seigneur et sont détenus en prison, je me reprends à vous exhorter encore à ne laisser manquer de rien ceux qui n'ont rien à désirer du côté de la gloire. Et plût à Dieu que ma situation me permît d'être là en personne. Je m'acquitterais de grand cœur de tous les devoirs de ce ministère de charité envers nos vaillants frères [1]. » Ailleurs dans sa correspondance il montre les fidèles s'empressant autour des confesseurs avec un zèle qui eût pu provoquer des mesures restrictives de la part des autorités. Il recommande la discrétion et essaie de réglementer les visites. « Si les frères, pour satisfaire l'ardeur de leur affection envers les confesseurs que Dieu a déjà daigné rendre illustres par de si glorieux commencements désirent les visiter, il faut qu'ils le fassent avec prudence et qu'ils n'y aillent pas beaucoup à la fois ni en troupe, de peur de provoquer du mécontentement et de se faire refuser d'entrer. En voulant trop avoir nous perdrions tout. » Et il ajoute ce détail intéressant qui montre que l'on parvenait à faire jouir les prisonniers de la participation aux saints mystères : « Que les prêtres qui vont dans la prison faire l'oblation pour les confesseurs y aillent tour à tour avec un autre diacre ; le changement de personnes attirera moins d'ennuis [2]. »

Sous forme de préceptes, qui nous font connaître en détail les usages et la discipline qui s'établirent en ces matières, les Constitutions apostoliques s'expriment ainsi :

(1) *Epist.* 12, HARTEL, p. 502.
(2) *Epist.* 5, HARTEL, p. 479.

« Si quelque chrétien est condamné par les impies pour le nom du Christ et la foi en Dieu, aux jeux du cirque, aux bêtes ou aux mines, ne le négligez pas, mais que le fruit de votre travail et de vos sueurs lui fournisse sa nourriture et de quoi obtenir de ses gardes quelque soulagement ou quelques soins, et que les souffrances de votre bienheureux frère soient allégées, grâce à vous, le plus possible. Car celui qui est condamné pour le nom du Seigneur notre Dieu, celui-là est un saint martyr, le frère du Seigneur, le fils du Très-Haut, l'habitacle du Saint-Esprit. Il faut donc que vous tous les fidèles, par l'intermédiaire de votre évêque, vous serviez les saints de vos biens ou de votre travail ; et si vous n'avez rien, jeûnez pour que vous puissiez leur distribuer une part [1]. »

Le tableau si touchant de la sollicitude des premiers chrétiens pour leurs martyrs, a trouvé, on le sait, un parallèle singulièrement intéressant dans la satire de Lucien connue sous le nom de *Mort de Pérégrinus*. Pérégrinus, un aventurier sans scrupules, après bien des exploits se convertit au christianisme. Il est arrêté et jeté dans les fers. Les chrétiens essaient d'abord de l'enlever ; mais n'y pouvant parvenir ils lui rendent toutes sortes de bons offices. La prison est assiégée par les fidèles et les chefs corrompent les geôliers pour obtenir de passer la nuit auprès de lui. Ils introduisent toute espèce de mets et vont faire la lecture de leurs livres saints. Mieux encore, les chrétiens de plusieurs villes d'Asie lui envoient des députations pour le soutenir et le consoler. Ils ne reculent devant aucun sacrifice, et bientôt Pérégrinus se voit en possession d'importantes sommes d'argent [2].

(1) *Const. Apost.*, V, I, 1-3, Funk, t. I, p. 237.
(2) *De morte Peregrini*, 11-13.

Ceci, dans la pensée du satirique, n'est qu'une charge ; mais bien des traits répondent à la réalité. Les députations des villes d'Asie rappellent les messages envoyés à S. Ignace sur le chemin du martyre pour lui porter les hommages des églises d'Éphèse, de Magnésie, de Tralles, de Smyrne [1]. « Lorsque vous avez appris, écrit-il aux Éphésiens, que j'arrivais de Syrie, chargé de chaînes pour notre nom et notre commune espérance, comptant bien sur vos prières pour obtenir de combattre les bêtes à Rome, et par là devenir un vrai disciple, vous vous êtes empressés de venir me voir [2]. » Et il remercie ceux de Smyrne de lui avoir rendu toute sorte de bons offices [3].

L'empressement des chrétiens autour de la prison, on l'a vu, est également de l'histoire. Les condamnés sont l'objet des prévenances et de la générosité de la communauté, qui les traite bien [4], trop bien, au dire de Tertullien, que son rigorisme entraîne ici sans doute à ses exagérations coutumières [5]. On les exhorte à persévérer ; on leur écrit pour soutenir leur courage. Les écrits de Tertullien, de Cyprien, d'Origène, spécialement destinés aux martyrs, sont des témoignages touchants de l'intérêt avec lequel pasteurs et fidèles suivent les péripéties de la lutte engagée, de l'amour et du respect qu'ils portent aux élus de Dieu.

(1) IGNACE, *Ad Eph.*, 1, 2 ; *Ad Magnes.*, 2 ; 6, 1 ; *Ad Trall.*, 1, 1 ; *Ad Smyrn.*, 9, 2 ; 10, 2 ; 12.

(2) *Ad Eph.*, 1, 1. Voir LIGHTFOOT, *The apostolic Fathers*, part II, vol. II, 1., p. 30.

(3) *Ad. Smyrn.*, 9, 2 : κατὰ πάντα με ἀνεπαύσατε.

(4) TERTULLIEN, *Ad martyras*, 1, OEHLER, t. I, p. 2 : *Inter carnis alimenta, benedicti martyres designati, quae vobis et domina mater ecclesia de uberibus suis et singuli fratres de opibus suis propriis in carcerem subministrant.* ID. *Ad martyras*, 2, OEHLER, p. 7-8. *Immo et quae iusta sunt caro non omittit per curam ecclesiae et agapen fratrum.* Voir aussi *Passio Montani et Lucii*, BHL. 6009, 9 ; *Passio Saturnini* BHL. 7492, 17.

(5) *De ieiunio adv. Psychicos*, 12, REIFFERSCHEID, p. 290-91.

Car le respect domine tout autre sentiment. On baise leurs chaînes [1], en leur parlant, on leur donne des titres d'honneur. *Domina soror*, dit en s'adressant à elle le frère de Perpétue [2], et Célérinus écrivant à Lucien, qu'il appelle *Domine frater dilectissime*, met en tête de sa lettre : *Lucianus Celerino domino si dignus fuero vocari collega in Christo salutem* [3]. Ce nom de Seigneur, *dominus*, qui avait une signification si haute, est resté dans plusieurs langues le titre officiel réservé aux martyrs et aux saints [4]. Tertullien lui, a trouvé une expression heureuse qu'il adresse aux martyrs marqués pour le supplice : *martyres designati*, dit-il, en faisant allusion à la plus haute magistrature du peuple romain, et il s'excuse en même temps de leur donner des conseils : *nec tantus ego sum ut vos alloquar* [5].

Cette dignité devant laquelle tout le monde s'incline donne droit à certains privilèges. On est persuadé que Dieu ne refuse rien aux martyrs. Le frère de Perpétue lui dit : « Madame ma sœur, tu es maintenant en haute considération, au point de pouvoir demander une vision qui t'apprenne si ce doit être la mort ou l'acquittement. Et moi, ajoute Perpétue, qui savais que je m'entretiens avec

(1) TERTULLIEN, *Ad uxorem* 2, 4 OEHLER, t.I. p. 689 : *quis in carcerem ad osculanda vincula martyris reptare patietur ?* S. Ignace écrit à Polycarpe : τὰ δεσμά μου ἃ ἠγάπησας. ZAHN, *Ignatius von Antiochien* (Gotha, 1873), p. 415 veut entendre cette phrase dans le sens matériel. LIGHTFOOT, *The apostolic Fathers*, part. II, vol. II, 1, p. 341, n'y voit que l'expression d'un sentiment de respect et d'affection.

(2) *Passio Perpetuae*, IV.

(3) *Epist.* 22, HARTEL, p. 533. Dans la lettre précédente, p. 530, Célérinus s'exprime ainsi : *Per te vel per eos dominos meos qui coronati fuerint.*

(4) Voir notre article *Sanctus*, dans *Analecta Bollandiana*, t. XXVIII, p. 179.

(5) *Ad martyras*, 1, OEHLER, t. I, p. 3.

Dieu qui m'a comblé de bienfaits, je lui promis sans hésiter et lui dis : Je te le ferai savoir demain [1]. »

L'église non plus ne peut rien leur refuser, et par leur intervention nombre de malheureux, qui dans un moment de faiblesse avaient renié la foi, obtiennent la faveur d'être, comme auparavant, reçus à la communion. Les martyrs de Lyon, semble-t-il, exercèrent cette sorte de droit de grâce [2]. Tertullien constate aussi l'usage d'aller demander aux martyrs dans la prison la paix que l'on ne trouve pas dans l'église [3], et il reprochera plus tard aux catholiques de reconnaître aux martyrs un pouvoir qui appartient à Dieu seul [4].

En Afrique d'ailleurs, les martyrs et les confesseurs en usèrent si largement et avec si peu de discrétion que la discipline ecclésiastique s'en trouva relâchée et que l'autorité dut intervenir pour réprimer les abus [5]. Mais avec quelle douceur et quels ménagements l'évêque adresse ses représentations aux confesseurs et leur fait comprendre qu'ils ont obéi à de mauvais conseillers : « J'apprends, mes chers et vaillants frères, leur écrit S. Cyprien, que l'imprudence de quelques-uns vous presse et fait violence à votre réserve. Je vous conjure et vous prie instamment de vous souvenir de l'évangile et de considérer quelles étaient les grâces accordées autrefois par les autres martyrs vos prédécesseurs et quelle circonspection ils apportaient en tout cela. Comme eux pesez

(1) *Passio Perpetuae*, IV, 1, 2.

(2) Dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, 2, 5 : ἔλυον ἅπαντας, ἐδέσμευον δὲ οὐδένα.

(3) *Ad Martyras*, 1, Oehler, t. I, p. 5.

(4) *De pudicitia*, 22, Reifferscheid, p. 271.

(5) Voir Gass, *Zeitschrift für die historische Theologie*, 1860, p. 424-345 ; Benson, *Cyprian* (London, 1897), p. 89-95 ; Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. II (Paris, 1902), p. 26-36.

attentivement les requêtes, vous souvenant que vous êtes les amis de Dieu appelés à juger un jour avec lui. Prenez bien garde aux œuvres et aux mérites de chacun ; considérez l'espèce et la gravité de la faute. En faisant des promesses inconsidérées ou en agissant mal à propos nous exposerions l'église à rougir devant les païens eux-mêmes [1]. »

Cette question des *lapsi* fut l'origine d'un schisme, celui des Novatiens, dans l'église de Rome [2], et d'autres églises furent troublées par les divergences de vues qui se firent jour en cette matière. Ce fut un des sujets de la correspondance de Denys d'Alexandrie avec Fabius d'Antioche, qui penchait du côté de la rigueur [3]. Il lui fait doucement entendre qu'il convient, en général, de ratifier la sentence des martyrs, appelés à siéger avec le souverain juge, et de ne pas les désavouer lorsqu'ils ont admis à la réconciliation des pécheurs repentants [4].

Parfois la porte des cachots s'ouvrait et rendait à la liberté ces courageux confesseurs qui avaient déjà affronté les tortures et n'attendaient plus que la mort. L'église n'oubliait pas leur passé héroïque et continuait à honorer en eux la grâce du martyre à laquelle n'avait manqué que le couronnement. Un rang d'honneur leur était réservé dans la communauté chrétienne. « La place à droite, est-il dit à Hermas, est pour ceux qui se sont déjà rendus agréables à Dieu et qui ont souffert pour son nom [5]. »

Le titre de martyr, ou, pour parler avec plus de préci-

(1) *Epist.* 15, 3, Hartel, p. 515.
(2) Cf. Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. II, p. 32-39.
(3) Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 44.
(4) Dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 42.
(5) *Hermae Pastor*, Vis. III, 1, 9.

sion, le titre de confesseur, donnait un droit reconnu à prendre rang dans le clergé, et mena souvent aux premiers honneurs dans la hiérarchie. Le plus ancien témoignage que nous ayons à cet égard est celui d'Hégésippe, qui, parlant des parents du Sauveur amenés devant Domitien et renvoyés par lui sans être inquiétés davantage, ajoute qu'ils furent plus tard mis à la tête de diverses églises « à la fois comme martyrs et parents du Seigneur [1] ». Il y a bien d'autres exemples à citer Ainsi, ce confesseur qui fut préféré à Valentin. « Valentin, nous raconte Tertullien, comptait sur ses talents et son éloquence pour arriver à l'épiscopat. Indigné de voir passer un autre candidat grâce à la prérogative du martyre, il rompit avec l'église véritable [2]. » Asclépiade qui avait confessé la foi durant la persécution de Sévère, devint évêque d'Antioche [3], Alexandre qui avait été gardé en prison durant la même persécution, devint évêque de Jérusalem [4]. L'histoire du confesseur Natalius [5] celle de Calliste dans les Philosophumena [6], celle du prêtre Maxime [7] et du prêtre Moyse [8] à Rome témoignent à leur façon de cette discipline.

La correspondance de S. Cyprien nous révèle d'autres cas intéressants ; comme ceux d'Aurélius et de Célérinus,

(1) Dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, III, 20, 6.

(2) *Adversus Valentinianos*, 4, Oehler, t. II, p. 385. Voir sur tout ceci H. Achelis, *Die ältesten Quellen des orientalischen Kirchenrechts*, Texte und Untersuchungen, t. VI, 4 (1891), p. 221-224.

(3) Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 11, 4.

(4) Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 8, 7.

(5) Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, 28, 11.

(6) IX, 11-12, Duncker-Schneidewin, p. 450-62.

(7) Dans Cyprien, *Epist.* 49 (Corneille), 55, Hartel, p. 608-626. Cf. Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 43, 6.

(8) Cyprien, *Epist.* 55, Hartel, p. 627. Cf. Eusèbe, *Hist eccl.*, VI, 43, 20.

dont l'un est qualifié d'*illustris adulescens a domino iam probatus* [1], tandis que l'autre est proclamé *clero nostro non humana suffragatione sed divina dignatione coniunctus* [2]. Trop jeunes tous les deux pour recevoir le sacerdoce, ils sont désignés pour l'office de lecteur, mais avec les émoluments du rang plus élevé auquel ils peuvent prétendre [3]. Numidicus avait confirmé dans la foi un grand nombre de chrétiens, parmi lesquels sa propre femme, qui avaient souffert un glorieux martyre. Lui-même conduit au supplice, lapidé, à moitié brûlé, avait été laissé pour mort. Sa fille étant allée à la recherche du corps de son père pour lui donner la sépulture, le trouva respirant encore. On le ranima, et il guérit de ses blessures. Cyprien signifie à son clergé que le prêtre Numidicus sera désormais inscrit parmi les prêtres de Carthage *et nobiscum sedeat in clero, luce clarissima confessionis inlustris et virtutis ac fidei honore sublimis* [4].

Les Canons d'Hippolyte supposent une réglementation très minutieuse, dont les prescriptions sont énoncées en termes fort remarquables. Les voici, en peu de mots. Si quelqu'un a l'honneur d'être appelé au tribunal pour la foi, de souffrir une peine pour le Christ et d'être ensuite remis en liberté, il mérite le rang de prêtre, devant Dieu, et non par l'ordination épiscopale. Sa confession vaut pour l'ordination. Si on le fait évêque qu'il soit ordonné. Celui qui a confessé la foi sans être torturé est digne du sacerdoce ; mais qu'il soit ordonné par l'évêque Suit une disposition spéciale pour l'esclave martyr qui, lui aussi, devient

(1) Cyprien, *Epist.* 38, Hartel, p. 580.
(2) Cyprien, *Epist.* 39, Hartel, p. 582.
(3) Cyprien, *Epist.* 39, Hartel, p. 584.
(4) Cyprien, *Epist.* 40, Hartel, p. 585.

prêtre [1]. Le huitième livre des Constitutions apostoliques fait l'éloge des confesseurs, qui prennent rang entre les lecteurs et les vierges. Ce n'est pas l'ordination qui lui confère son titre ; mais il est digne de grands honneurs pour avoir confessé le nom de Dieu et de son Christ. Toutefois, si l'on veut qu'il soit évêque ou prêtre ou diacre, il faut lui imposer les mains [2].

Sans vouloir rechercher dans quel sens précis les églises de Vienne et de Lyon désignent par deux fois l'ensemble des martyrs sous le nom de κλῆρος τῶν μαρτύρων [3], nous constatons que de bonne heure le fidèle qui n'hésite pas à confesser la foi au prix de son sang occupe un rang d'honneur dans l'église. Le groupe des martyrs est une portion choisie, une sorte d'aristocratie marquée d'une distinction surnaturelle et assurée du respect de tous.

Entourés de l'amour et de la vénération de leurs frères, les martyrs ne laissent pas de provoquer l'attention du dehors et d'être pour les païens, qui ne devinent pas le secret de leur héroïsme, le sujet d'un profond étonnement. Le mépris de la vie présente, l'empressement à aller au devant de la mort [4] sont devenus à leurs yeux comme la caractéristique du chrétien, et les apologistes peuvent rappeler sans ostentation que chez nous on n'a pas peur de mourir : « Volontiers, dit S. Justin, nous mourons en

(1) *Canones Hippolyti*, VI, 43-47, Achelis, p. 67-68.

(2) *Constit. Apostol.*, VIII, 23, Funk, t. I, p. 526 ; Rahmani, *Testamentum domini nostri Iesu Christi* (Moguntiae, 1899), p. 93-95. A comparer ce texte du Sacramentaire Grégorien : *Oremus et pro omnibus episcopis, presbyteris, diaconibus, acolythis, exorcistis, lectoribus, ostiariis, confessoribus, virginibus, viduis, et pro omni populo sancto Dei.*

(3) Dans Eusèbe, *Hist eccl.*, V, 1. 26 et 48. Sur la signification du mot κλῆρος, voir A. Ritschl, *Die Entstehung der altkatholischen Kirche*, zweite Auflage (Bonn, 1857), p. 390-394.

(4) Lucien, *De morte Peregrini*, 13 : ἑκόντες αὑτοὺς ἐπιδιδόασιν οἱ πολλοί.

confessant le Christ [1]; nous nous soucions peu de ceux qui tuent [2], » et il revient souvent sur ce thème [3] dont les païens ne songent pas à contester la réalité. Leur stupeur, en voyant les chrétiens se jeter au devant des supplices, se traduit souvent par des exclamations rappelant celle du proconsul Arrius Antoninus : « Malheureux, si vous voulez mourir, vous avez des précipices et des lacets [4]. » Les esprits superficiels les regardent comme des désespérés, et jettent sur eux un regard de commisération [5].

D'autres, mieux avisés, comme ceux qui assistèrent au supplice de Blandine, ne peuvent contenir leur admiration [6], et à un grand nombre, le spectacle de la constance des martyrs inspire des réflexions salutaires [7]. Ainsi,

(1) *Apologia I*, 39, Otto, p. 112.

(2) *Apologia I*, 11, Otto, p. 35.

(3) *Apologia I*, 57, Otto, p. 154 ; *Apologia II*, 12, p. 232. Cf. *Epistula ad Diognet.*, 1.

(4) Tertullien, *Ad Scapulam*, 5, Oehler, t. I, p. 549 : *Arrius Antoninus in Asia cum persequeretur instanter, omnes illius civitatis christiani ante tribunalia eius se manu facta obtulerunt. Tum ille paucis duci iussis reliquis ait*, ὦ δειλοί, εἰ θέλετε ἀποθνήσκειν, κρημνοὺς ἢ βρόχους ἔχετε. Dans l'*Apologeticum*, 50, Tertullien fait ainsi parler les païens : *Ergo, inquitis, cur querimini quod vos insequamur, si pati vultis, cum diligere debeatis per quos patimini quod vultis ?* Oehler, t. I, p. 297.

(5) Tertullien, *Apologeticum*, 50, Oehler, t. I, p. 298 : *desperati et perditi existimamur* ; Lactance, *Divinarum institutionum* V, 9, Brandt, p. 426 : *qui autem magni aestimaverint fidem cultoresque se Dei non abnegaverint, in eos vero totis carnificinae suae viribus, veluti sanguinem sitiant, incumbunt et desperatos vocant, quia corpori suo minime parcunt.*

(6) Dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, I, 56 : ἐτύθη καὶ αὐτή, καὶ αὐτῶν ὁμολογούντων τῶν ἐθνῶν ὅτι μηδεπώποτε παρ' αὐτοῖς γυνὴ τοιαῦτα καὶ τοσαῦτα ἔπαθεν.

(7) Tertullien, *Apologeticum*, 50, Oehler, t. I, p. 301 : *illa ipsa obstinatio, quam exprobratis, magistra est. Quis enim non contemplatione eius concutitur ad requirendum quid intus in re sit ?* Voir encore *Ad Scapulam* 5, Oehler, t. I, p. 550 : *Quisque enim tantam tolerantiam spectans, ut aliquo scrupulo percussus, et inquirere accenditur, quid sit in causa, et ubi cognoverit veritatem, et ipse statim sequitur.*

Justin, les oreilles pleines encore des atroces calomnies que l'on répandait contre les chrétiens, ne put s'empêcher de penser que des hommes esclaves de la volupté ne sauraient avoir pareille attitude devant la mort, et ne devraient, logiquement, avoir d'autre souci que de prolonger leur existence [1]. Parfois l'effet est si soudain et si profond, que le simple spectateur s'en retourne chrétien dans l'âme, ou que le bourreau se joint à la victime comme ce fut le cas pour Basilide qui conduisait Potamienne au supplice [2]. Partout l'impression fut vive, et l'on peut dire avec Eusèbe que, dans le monde entier, le spectacle du courage des martyrs, démonstration éclatante de la merveilleuse puissance du Christ, était pour les témoins un sujet d'étonnement [3].

Si quelque chose encore pouvait manquer à la gloire de ces héros, nous dirions que le martyre a reçu l'inévitable consécration de tout ce qui est grand et noble ici-bas, et qu'à sa manière la faiblesse humaine lui a payé son tribut d'admiration. Éblouis par l'éclat incomparable qui l'environne, des enthousiastes irréfléchis se sont parfois précipités au devant de la mort, sans se douter que leur présomption allait être punie par une chute lamentable. Ces défections jetaient une ombre sur l'héroïsme d'autrui, et si les martyrs volontaires se firent parfois pardonner leur témérité par une intrépidité sans défaillance, l'église, en

(1) *Apologia II*, 12, Otto, p. 233.

(2) Dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 5. A rapprocher l'histoire du dénonciateur se déclarant chrétien, rapportée d'après Clément d'Alexandrie par Eusèbe, *Hist. eccl.*, II, 9, 2.

(3) Eusèbe, *Hist. eccl.*, VIII, 12, 11. Comparer ce passage d'Hippolyte, *In Danielem*.II, 38, 4 : ἡνίκα γὰρ ἄν τις τῶν ἁγίων ἐπὶ μαρτύριον κληθῇ καὶ μεγαλεῖά τινα ὑπὸ Θεοῦ εἰς αὐτὸν γενηθῇ, εὐθέως <πάντες ἰδόντες θαυμά>ζουσιν... πολλοὶ <δὲ δι' αὐ>τῶν πιστεύσαντες <ὡσαύτως καὶ> αὐτοὶ μάρ<τυρες> Θεοῦ γίνονται. Bonwetsch, p. 116.

général ne les approuvait pas [1]. Lorsqu'on y réfléchit bien, on ne trouve dans ces excès de zèle, dans ces défaillances même qu'une preuve de plus de la grandeur du martyre.

Il est plus pénible de constater que parfois dans certaines âmes vaillantes la délicatesse des sentiments ne fut pas à la hauteur du courage. On voudrait n'avoir à reprocher la *iactatio martyrii* signalée par Tertullien. qu'à des hommes comme Praxéas [2]. Mais Cyprien est obligé de se plaindre de la conduite de certains confesseurs de Carthage, et de déplorer leur orgueil : *quosdam insolenter extollit confessionis suae tumida et inverecunda iactatio* [3].

Il y eut pire encore. Car il se trouva des misérables pour exploiter la situation privilégiée que les martyrs avaient conquise dans l'église. En voici qui se trouvant par leurs crimes mis au ban de la communauté, se refont une virginité en simulant une condamnation au travail des mines [4]. Des débiteurs poursuivis par le fisc, des criminels de droit commun cherchent, en s'offrant au persécuteur, ou une mort honorable, ou la réhabilitation,

(1) La lettre de l'église de Smyrne après avoir loué le courage du martyr Germanicus et rappelé la défection du Phrygien Quintus qui avait trop présumé de ses forces, ajoute : διὰ τοῦτο οὖν, ἀδελφοί, οὐκ ἐπαινοῦμεν τοὺς προσιόντας ἑαυτοῖς, ἐπειδὴ οὐχ οὕτως διδάσκει τὸ εὐαγγέλιον. *Martyrium Polycarpi*, IV.

(2) *Adv. Praxeam*, I, OEHLER, t. II, p. 653 : *Nam iste primus ex Asia hoc genus perversitatis intulit Romam, homo et alias inquietus, insuper de iactatione martyrii inflatus ob solum et simplex et breve carceris taedium, quando, etsi corpus suum tradidisset exurendum, nihil profecisset, dilectionem Dei non habens.*

(3) *Epist.* 11, HARTEL, p. 496.

(4) TERTULLIEN, *De Pudicitia*, 22, OEHLER, t. I, p. 844-45 : *Ut quisque ex consensione vincula induit adhuc mollia in novo custodiae nomine, statim ambiunt moechi... Abi ad metalla confugiunt et inde communicatores revertuntur, ubi iam aliud martyrium necessarium est delictis post martyrium novis.*

souvent même, de l'argent ou une vie commode en prison grâce aux libéralités des fidèles [1].

Les sectes elles-mêmes tâchent de détourner sur elles quelques rayons de la gloire que le sang versé fait rejaillir sur la grande église. Les montanistes vantent leurs martyrs [2] et deux grands schismes issus de la dernière persécution, ceux des Mélétiens et des Donatistes prennent, comme suprême recommandation, le titre d'église des martyrs [3]. Avec les Circoncellions, l'opprobre de l'Afrique, comme dit S. Augustin, ces hordes de fanatiques qui se ruent à la mort et trouvent des admirateurs qui les égalent aux nobles victimes des persécutions, nous atteignons aux derniers excès, qui ne sont plus que la caricature du martyre [4].

Jetons un voile sur ces déviations morbides d'une admiration passionnée qui vinrent parfois attrister l'église sans atteindre le prestige des vrais martyrs.

D'après l'étymologie du mot, le martyr est un témoin, et comme on n'est témoin que d'un fait, la question s'est posée de savoir à quel fait se rapporte son témoignage. Pour les chrétiens de la première génération, la réponse

(1) *Breviculus collationis cum Donatistis*, III, 25, Petschenig, t. III, p. 74 : *Quidam etiam in eadem epistula facinorosi arguebantur et fisci debitores, qui occasione persecutionis vel carere vellent onerosa multis debitis vita vel purgare se putarent et quasi abluere facinora sua vel certe adquirere pecuniam et in custodia deliciis perfrui de obsequio christianorum.*

(2) Source antimontaniste dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, 16, 20 : ἐπὶ τοὺς μάρτυρας καταφεύγειν πειρῶνται, λέγοντες πολλοὺς ἔχειν μάρτυρας καὶ τοῦτ' εἶναι τεκμήριον πιστὸν τῆς δυνάμεως τοῦ παρ' αὐτοῖς λεγομένου προφητικοῦ πνεύματος.

(3) Duchesne, *Histoire ancienne de l'Église*, t. II, p. 100 ; Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. IV, p. 462.

(4) Augustin, *Contra Gaudentium*, 33, Petschenig, t. III, p. 231.

est aisée. Ils ont pu se porter garants de la vérité des événements qui sont à la base de la révélation chrétienne ; ils attestaient ce que leurs yeux avaient vu, ce que leurs mains avaient touché. Mais il n'en est plus de même pour leurs successeurs, qui ne sont plus que des témoins indirects, et ne rapportent que par ouï-dire. Et puis, comment expliquer que de deux hommes qui confessent la foi avec la même fermeté, celui-là seul a un droit strict au titre de martyr qui meurt dans les tourments ?

On a eu recours à plus d'une explication subtile et la discussion des solutions proposées nous mènerait loin [1]. Il est clair pour tout le monde qu'un martyr de la persécution de Dèce, par exemple, ne peut attester comme témoin l'existence mortelle du Christ ; il peut affirmer sa propre croyance, proclamer sa confiance inébranlable en des biens qui ne tombent pas sous les sens Mais ce n'est pas là un témoignage proprement dit.

On a eu tort, évidemment, de s'attacher d'une façon trop exclusive à la signification primitive du mot, et de supposer qu'une logique rigoureuse préside à l'évolution du langage. Les mots survivent fréquemment aux situations qui les ont créés. Que de fois n'arrive-t-il pas qu'un titre ne s'explique guère que par les circonstances particulières qui en ont déterminé le choix, et que le cours des

(1) F. Kattenbusch, *Der Märtyrertitel*. Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft und die Kunde des Urchristentums, t. IV (1903), p. 111-127 ; D. Heinrici, *Das altchristliche Märtyrertum*, Jahrbuch der Preussischen Missionsconferenz (Leipzig, 1904), p. 14-42 ; P. Allard, *Dix leçons sur le martyre* (Paris, 1906), p. 311-12 ; L. Laberthonnière, *Le témoignage des martyrs*, Annales de philosophie chrétienne, t. CLIII (1906-1907), p. 60-90 ; P. Allard, *Le témoignage des martyrs*, ibid., p. 291-300, avec la réplique de L. Laberthonnière ; P. de Labriolle, *Martyr et confesseur*, dans Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes, t. I (1911), p. 50-54.

événements ne laisse plus subsister que de lointaines analogies ? C'est ainsi que le titre de martyr pouvait s'appliquer, dans le sens rigoureux à des martyrs de l'âge apostolique, comme à S. Étienne : τὸ αἷμα Στεφάνου τοῦ μάρτυρός σου, car ils étaient en mesure d'attester quelque chose de plus que la fidélité à leurs croyances. Mais s'il n'en est plus exactement ainsi quelques années plus tard, il est bien clair que la chaîne des martyrs est ininterrompue, qu'ils meurent pour la même cause, que leur témoignage est surtout un hommage à la divinité du Christ qu'ils proclament préférer à tous les biens de ce monde et à qui ils font joyeusement le sacrifice de leur vie.

CHAPITRE II.

L'ANNIVERSAIRE ET LE TOMBEAU.

Les marques de respect et de vénération dont le martyr se voit entouré dès avant l'issue du combat ne sont point des manifestations du culte. Le culte ne peut commencer qu'à la mort du héros, par les honneurs funèbres rendus à la glorieuse dépouille. Faut-il dire qu'il ne revêtit pas, dès le début, les formes rituelles qui supposent une longue tradition ? La loi chrétienne ne décrétait pas, avant qu'il y eût des persécutions, une manière déterminée d'en glorifier les victimes. Les circonstances indiquèrent aux chrétiens la conduite à tenir, et Julien leur cherchait une bien mauvaise querelle quand il leur reprochait d'innover sur ce point, contrairement aux traditions apostoliques [1].

La société au sein de laquelle l'église recruta ses membres avait une manière consacrée par un usage immémorial, d'honorer les morts. Pas plus que nous, nos ancêtres n'eurent le pouvoir de se soustraire au milieu où ils vivaient. Ils acceptèrent, dans les pratiques quotidiennes de la vie sociale, tout ce qui n'était pas incompatible

(1) Cyrille d'Alexandrie, *Contra Iulianum*, X : πάντα ἐπληρώσατε τάφων καὶ μνημάτων, καίτοι οὐκ εἴρηται παρ' ὑμῖν οὐδαμοῦ τοῖς τάφοις προσκυλινδεῖσθαι καὶ περιέπειν αὐτούς. *P. G.* t. LXXVI, p. 1016.

avec leur foi, sauf à en modifier insensiblement l'esprit sous la poussée des idées nouvelles.

Les chrétiens honorèrent donc leurs illustres morts comme le faisaient les contemporains. La question se pose simplement de savoir comment l'idée chrétienne s'accommoda des lois et des usages existants, par quelles influences précises elle les transforma ou leur donna une sanction définitive.

Rigoureusement parlant, le culte des morts dans l'antiquité classique comportait deux degrés. Au dessus des honneurs que la famille rendait à ses défunts se plaçait le culte des héros pratiqué par la cité entière, plus solennel, plus étendu, plus durable aussi, digne en tout point des êtres supérieurs auxquels il s'adressait.

Ces esprits ne sont ni des dieux ni des demi-dieux. Ils ont vécu sur la terre égaux aux simples mortels. On sait le lieu où sont ensevelis leurs corps, et leurs restes sont l'objet de la vénération publique. Ce n'est qu'après leur mort qu'ils sont entrés dans une vie plus haute, et, dans cette existence qui n'aura point de terme, ils sont doués d'une puissance surhumaine [1].

Les honneurs qui leur sont rendus ressemblent, au premier abord, à ceux que réclament les grandes divinités de l'Olympe ; on leur dresse des autels, et on leur

(1) Nous nous sommes surtout inspiré de E. Rohde, *Psyche*, 2e Aufl. (Freiburg in B., 1898), t. I, p. 146-99. Suivant d'autres auteurs, les héros seraient plutôt des dieux déclassés. Ce n'est pas le lieu ici de discuter cette théorie et d'autres encore. On verra que nos conclusions sont entièrement indépendantes de l'idée que nous pouvons nous former de la classe à laquelle appartiennent les héros. C'est la nature du culte qu'on leur rend qui nous importe. On peut consulter encore Naegelsbach, *Die nachhomerische Theologie des griechischen Volksglaubens* (Nürnberg, 1857), p. 105-118 ; F. Deneken, *Heros* dans Roscher, *Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, t. I, col. 2441-2589 ; I. Wassner, *De heroum apud graecos cultu*, Kiliae, 1883.

offre des sacrifices. Mais ces sacrifices sont réglés par un rituel spécial. Tandis que l'on immole aux dieux en plein jour, les héros doivent attendre la tombée de la nuit pour recevoir le tribut de leurs dévots. Θύειν est le terme usité pour désigner le grand acte religieux lorsqu'il s'adresse aux dieux ; ἐναγίζειν quand il s'agit des héros. L'autel des dieux est élevé ; celui des héros est bas, et près du sol. Des victimes spéciales leur sont réservées. On leur offre des animaux mâles au pelage noir, que l'on sacrifie la tête en bas, et dont la viande doit être entièrement consumée par le feu au lieu de servir de nourriture aux vivants.

Ces détails caractéristiques suffisent à montrer que primitivement, et selon la théologie antique les héros n'étaient point confondus avec les dieux, et que les hommages qu'on leur rendait se rattachaient plus directement au culte des morts.

Telle est la conception primitive. Mais à l'époque où le christianisme paraît, elle ne répond plus aux idées courantes. Le peuple ne distingue plus avec netteté entre les héros et les dieux. Plus d'un héros a pris rang parmi les divinités, tel Héraklès et Asklépios, et beaucoup d'autres plus obscurs, qui, dans certaines localités du moins, sont invoqués sous le nom de θεός [1]. On leur attribue un pouvoir analogue à celui des dieux, tout au plus en restreint-on quelque peu l'exercice à des lieux déterminés. Le sens du rituel spécial institué en leur honneur finit par se perdre et les distinctions fondamentales s'effacent. Le héros, quel qu'il soit, apparaît comme intimement uni à la divinité,

(1) Aux textes que l'on cite à ce propos, ajouter ceux de la Passion des IV Couronnés, où il est couramment question du *deus Asclepius*. Voir *Acta SS.* nov., t. III, p. 773-78.

et le culte dont il est l'objet devient une des formes les plus populaires de la religion antique.

Ce n'est évidemment pas de ce côté qu'il faut aller chercher le type des premiers honneurs rendus aux héros chrétiens, et je ne sais si jamais personne a pu le prétendre sérieusement. Un culte aussi essentiellement païen dans son esprit et dans ses rites ne pouvait inspirer aux fidèles que des sentiments de réprobation. Il était pour eux entaché de toutes les abominations de l'idolâtrie, et l'on ne découvrira aucun lien historique entre le martyr chrétien et les héros du paganisme.

Considérée à ce point de vue, la solution de la question des origines ne saurait être douteuse. C'est dans les usages funéraires se rapportant au commun des mortels que nous verrons se dessiner les linéaments essentiels du culte des martyrs.

Bien que le tableau des rites et des coutumes usitées chez les Grecs et les Romains ait été souvent tracé, il semble utile de les rappeler avec quelque détail, sans insister beaucoup — on comprendra aisément pourquoi — sur les particularités propres à chaque peuple, sans signaler surtout des divergences purement locales [1].

Partout on regarde comme un devoir sacré de veiller à la sépulture des morts, à tel point que les enfants y sont tenus même vis-à-vis de parents indignes. C'est un acte d'insigne cruauté de la refuser à qui que ce soit. On supplée, au besoin, à l'inhumation réelle par l'érection d'un cénotaphe.

(1) Outre l'ouvrage cité de ROHDE, nous renvoyons spécialement à MARQUARDT-MAU, *Das Privatleben der Römer*, Leipzig, 1886; MAU, article *Bestattung*, dans PAULY-WISSOWA, *Realencyclopaedie der classischen Altertumswissenschaft*, t. III, p. 331-59; HERMANN-BLÜMNER, *Lehrbuch der griechischen Antiquitäten*, t. IV³ (Freiburg i. B. 1882), p. 361-87.

Aussitôt après le décès, on ferme les yeux au mort et il est procédé à la toilette funèbre. Le corps est lavé, parfumé, entouré de bandelettes, plus souvent revêtu d'habillements, parfois d'étoffes précieuses. Enfin on l'expose sur un lit de parade, orné de couronnes et de fleurs.

Le lendemain, le corps est transporté au lieu de la sépulture. Dans les temps antiques le convoi n'a lieu que la nuit, à la lueur des torches. Celles-ci continuent à figurer dans le cortège lorsque se répand l'usage des obsèques en plein jour.

Le plus souvent, à l'époque romaine, le corps est brûlé et les os sont déposés dans le tombeau. Mais si l'incinération est devenue la pratique la plus commune, l'inhumation n'a jamais cessé d'être en usage, surtout dans les familles moins aisées. Avec les cendres ou le cadavre on enferme souvent des objets ayant appartenu au mort ou conformes à son état et à ses goûts.

La loi romaine défendait d'ensevelir à l'intérieur des villes. Les tombeaux sont donc construits en dehors de l'enceinte, mais à une faible distance pour n'en pas rendre l'accès impossible. Ils sont le plus souvent échelonnés le long des routes conduisant aux portes de la cité.

Le troisième jour qui suit les funérailles, les parents du défunt retournent au tombeau, où se célèbre un repas funéraire offert au mort ; de même le neuvième jour. A Athènes la cérémonie se répète souvent encore le trentième. A Rome les obsèques sont suivies d'un deuil de neuf jours, le *novemdial*, qui se termine par un sacrifice et un repas.

Les fêtes générales des morts (νεκύσια, *parentalia)*, jours des roses ou des violettes (*rosalia*, *dies violationis*), d'autres jours encore désignés par le testateur ou choisis par les

survivants ramènent plus d'une fois la parenté auprès du tombeau, et, suivant les circonstances, on rend honneur au mort par un repas, des libations, des fleurs, des parfums, de l'huile répandue sur la stèle.

Mais le jour par excellence de la commémoraison du défunt c'est son anniversaire [1]. Il se célèbre, non pas comme on pourrait le penser, à la date de la mort ou de la mise au tombeau, mais à la date de la naissance, dont la célébration, appelée γενέθλια pour les vivants, porte désormais le nom de γενέσια.

Ce tribut, annuellement payé à la mémoire du défunt, incombe avant tout aux proches parents. D'autres parfois s'y associent ou assurent une sorte de perpétuité à ces hommages, comme il arrive pour les chefs d'école, commémorés par leurs disciples et leurs partisans. Silius Italicus fait son pèlerinage au tombeau de Virgile le jour de l'anniversaire du poète, et après la mort de Lucain, Stace continue à garder pieusement l'anniversaire de sa naissance [2].

Ce qu'il convient de rappeler surtout, c'est que dans l'antiquité le tombeau est un lieu sacré protégé contre la profanation par des lois rigoureuses. Par le fait qu'un mort y reçoit la sépulture définitive, l'endroit designé devient *locus religiosus* et relève de la juridiction des pontifes. Ils ont à intervenir en cas de réparation du monu-

(1) Les textes ont été réunis par CHR. PETERSEN, *Ueber die Geburtstagsfeier bei den Griechen*, JAHRBÜCHER FÜR CLASSISCHE PHILOLOGIE, II Supplementband (Leipzig, 1856-47), p. 283-350, et par W. SCHMIDT, *Geburtstag im Altertum*, RELIGIONSGESCHICHTLICHE VERSUCHE UND VORARBEITEN, VII, 1, Giessen, 1908 ; *Genethlios* dans PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopaedie der classischen Altertumswissenschaft*, t. VII, p. 1133-1149.

(2) SCHMIDT, *Geburtstag*, p. 44.

ment et l'on ne peut, sans leur autorisation, déplacer le cadavre ou le transporter ailleurs [1].

Tout l'ensemble des pratiques funéraires consacrées par la coutume et sanctionnées par la loi s'inspire incontestablement d'un grand respect pour les morts. Il serait aisé d'y relever plus d'une particularité qui ne s'explique guère que par une conception aussi matérielle que vague de l'existence de l'âme après la mort. On semble s'imaginer que le défunt continue à vivre d'une vie invisible dans le voisinage de la tombe, et l'extrême importance que l'on attache à la sépulture est certainement basée sur cette croyance que le repos de l'âme est en rapport avec celui du corps.

Ces préjugés étaient communs ; ils furent incroyablement tenaces. S. Augustin se voit encore obligé de les combattre [2]. Mais il faut reconnaître que les cérémonies funéraires ne les impliquaient pas nécessairement. La plupart de celles qui plongeaient par leurs racines dans la superstition païenne avaient fini par perdre leur signification et demeuraient à l'état de rites incompris.

Il nous est difficile d'apprécier à distance la portée religieuse de plus d'un élément du culte des morts au sujet desquels la conscience chrétienne n'éprouvait aucune hésitation. Le DIS MANIBVS SACRVM en tête des épitaphes est pour nous l'expression la plus concrète des idées païennes. Les anciens n'en jugeaient pas ainsi. Pour un grand nombre, ce n'était plus, semble-t-il, autre chose qu'une formule, vide de sens, faisant partie du protocole funéraire. Ce qui le montre bien, c'est que

(1) E. LUEBBERT. *Commentationes pontificales* (Berlin, 1859), p. 54-58 ; DE ROSSI, *Roma sotterranea* t. III, p. 560. ; *Bullettino*, 1965, p. 90.
(2) *De civitate Dei*, I, 22 ; *De cura gerenda pro mortuis*, 3.

tant de chrétiens l'ont adoptée sans scrupule pour la graver sur les monuments élevés à leurs morts [1]. D'autre part, l'usage des couronnes, qui nous paraît parfaitement innocent, a été rejeté le plus souvent comme idolatrique [2]. Pour quelle raison les premiers chrétiens ont-ils, presque dès les débuts, adopté l'inhumation des corps à l'exclusion de la crémation, de loin la plus usitée à cette époque ? L'ensevelissement du Sauveur aurait-il paru dès lors comme le prototype de celui des fidèles, ou bien les judéo-chrétiens, à qui la crémation était étrangère, auraient-ils donné le ton et fixé l'usage ? Il vaut mieux avouer que la raison dernière nous échappe [3].

Même en s'écartant sur un point de la pratique la plus en vogue, les chrétiens n'innovaient pas absolument, puisque l'inhumation n'avait jamais cessé d'être en vigueur. Et pour le reste ils se conforment à presque toutes les habitudes reçues dans la société d'alors, se dérobant simplement à la partie du cérémonial qui aurait semblé entraîner l'adhésion aux doctrines du paganisme. Il va de soi qu'ils respectaient la coutume, sanctionnée par la loi,

(1) F. BECKER, *Die heidnische Weiheformel D. M.* (Gera, 1881), p. 65-67.

(2) Voir par exemple MINUCIUS FELIX, *Octavius* XII, 6 : *etiam reservatis unguenta funeribus, coronas etiam sepulchris denegatis.* C'est le reproche du païen. Plus loin, XXVIII, 3, c'est le chrétien qui parle : *nec mortuos coronamus.* JUSTIN, *Apol.* I, 24 : ὅπερ μόνον ἐγκαλεῖν ἡμῖν ἔχετε, ὅτι μὴ τοὺς αὐτοὺς υμῖν σέβομεν θεούς, μηδὲ τοῖς ἀποθανοῦσι χοὰς καὶ κνίσας καὶ ἐν ταφαῖς στεφάνους καὶ θυσίας φέρομεν. OTTO, t. I, p. 74. Il faut distinguer les guirlandes de fleurs des couronnes. Voir plus loin, et DE ROSSI, *Roma sotteranea*, t. III, p. 505.

(3) Sur les usages funéraires des chrétiens, voir outre DE ROSSI, *Roma sotterranea*, t. III, p. 495-507, HASENCLEVER, *Der altchristliche Gräberschmuck* (Braunschweig, 1886), p. 68-105 ; N. MÜLLER, art. *Koimeterien*, dans HAUCK, *Realencyclopaedie für protestantische Theologie*, t. X, p. 794-877.

d'enterrer leurs morts hors de la ville [1]. L'usage même qui bientôt se généralisa, de ne pas mêler leurs sépultures à celles des païens [2], mais de se réserver des concessions particulières, n'était nullement sans précédent. D'autres associations ou groupements avaient introduit dans les mœurs cette manière de solidarité dans la mort.

Les cérémonies usuelles sont ou simplement adoptées ou remplacées par d'autres analogues. Ainsi, les fleurs et les parfums ne sont point proscrits, comme nous l'apprend Prudence :

Nos tecta fovebimus ossa
violis et fronde frequenti.
titulumque et frigida saxa
liquido spargemus odore [3].

Il dit encore, en montrant les pieux fidèles réunis au tombeau de S. Hippolyte :

Oscula perspicuo figunt impressa metallo,
balsama defundunt, fletibus ora rigant ; [4]

et de récentes découvertes archéologiques ont appuyé ces paroles d'un éloquent commentaire [5]. Il est fait également

(1) S. Jean Chrysostome en rend expressément témoignage, *Expositio in Ps.* V, 5 : τὰ νεκρὰ σώματα ἔξω τῆς πόλεως καταθάπτομεν. *P.G.* t. LV, p. 68 ; *Hom. in Matthaeum, LXXIII*, 3 : ἐννόησον ὅτι οὐδεὶς τάφος ἐν πόλει κατασκευάζεται. *PG.* t. LVIII, p. 676. Les découvertes archéologiques ne laissent d'ailleurs aucun doute à ce sujet.

(2) Un des chefs d'accusation articulés contre l'évêque espagnol Martial était d'avoir donné à ses enfants une sépulture profane : *filios... exterarum gentium more apud profana sepulchra depositos et alienigenis consepultos.* CYPRIEN, *Epist.* 67, 6, HARTEL, p. 740.

(3) *Cathemerinon*, X, 169-172, DRESSEL, p. 65.

(4) *Peristephanon*, XI, 193-194, DRESSEL, p. 450.

(5) P. ORSI, dans *Notizie degli scavi*, 1893, p. 292, a décrit un tombeau « a mensa » dont le couvercle était percé de trois ouvertures dans lesquelles on versait les parfums. Cf. *Römische Quartalschrift*, 1894, p. 156-58.

mention de torches et de lumières ; et si le concile d'Elvire prohibe l'usage des cierges en plein jour [1], cette mesure semble se rapporter à quelque superstition locale [2]. Quant au repas funéraire, il est à tout le moins remplacé par l'eucharistie lorsqu'il ne s'y ajoute pas des agapes fraternelles où souvent les pauvres sont conviés.

L'anniversaire du défunt est religieusement commémoré. Nous avons à ce sujet des témoignages fort anciens, notamment celui de Tertullien : *Oblationes pro defunctis, pro nataliciis, annua die facimus* [3]. Et s'adressant à quelque veuf remarié, il dit en parlant de sa première femme : *Neque enim pristinam poteris odisse, cui etiam religiosiorem reservas affectionem, ut iam receptae apud dominum, pro cuius spiritu postulas, pro qua oblationes annuas reddis* [4]. Ailleurs, il développe le même thème : *Enimvero et pro anima eius orat et refrigerium interim adpostulat ei, et in prima resurrectione consortium et offert annuis diebus dormitionis eius* [5]. On remarquera ici une différence importante d'avec l'usage courant. L'anniversaire n'est plus, comme chez les païens, celui de la naissance du défunt, mais celui de la mort.

La commémoraison annuelle n'est pas la seule que les chrétiens aient adoptée. Il régnait parmi eux, au sujet des jours consacrés à la mémoire du défunt, quelque diversité suivant les provinces. Bien que certains écrivains ecclésiastiques aient essayé de trouver dans les saints livres des raisons pour justifier le choix de ces

(1) *Conc. Illiberitanum*, c. 34, Lauchert, *Die Kanones der wichtigsten altkirchlichen Concilien*, p. 19.
(2) De Rossi, *Roma sotterranea*, t. III, p. 507.
(3) *De corona*, 3, Oehler, t. I, p. 422.
(4) *De exhortatione castitatis*, 11, Oehler, t. I, p. 773.
(5) *De monogamia*, 10, Oehler, t. I, p. 776.

dates [1], on ne peut se tromper sur leur origine. Les visites au tombeau, à des intervalles déterminés, étaient depuis longtemps entrées dans les mœurs, et les chrétiens n'avaient aucune raison de s'en abstenir, ce qui n'empêche que parfois, comme il arriva pour d'autres rites, quelque scrupule vînt inquiéter la conscience des chefs.

Les jours fixés par l'usage et dont nous relevons la trace distincte dans l'ancienne littérature chrétienne sont le troisième, le septième, le neuvième, le trentième, le quarantième. Dans les *Acta Iohannis*, que l'on fait remonter au second siècle, nous voyons l'apôtre se rendre, avec Andronicus, au tombeau de Drusiana, le troisième jour, ὅπως ἄρτον κλάσωμεν ἐκεῖ [2]. Les Constitutions apostoliques inculquent l'observance du troisième, du neuvième, du quarantième jour, outre l'anniversaire [3]. S. Ambroise, prononçant quarante jours après la mort de Théodose l'oraison funèbre de ce prince, constate la variété de l'usage. Les uns, dit-il, observent le troisième et le trentième jour ; d'autres le septième et le quarantième [4]. Ailleurs il ne signale que le septième jour comme celui que l'on choisit pour retourner au tombeau [5]. Quant à S. Augustin, qui connaît le *luctus mortui septem dierum*,

(1) Usener, *Der heilige Theodosios*, (Leipzig, 1890), p. 135.

(2) *Acta Iohannis*, 72, Bonnet, p. 186.

(3) L. VIII, 42, 1-3 : Ἐπιτελείσθω δὲ τρίτα τῶν κεκοιμημένων ἐν ψαλμοῖς καὶ ἀναγνώσμασιν καὶ προσευχαῖς διὰ τὸν διὰ τριῶν ἡμερῶν ἐγερθέντα καὶ ἔνατα εἰς ὑπόμνησιν τῶν περιόντων καὶ τῶν κεκοιμημένων καὶ τεσσαρακοστὰ κατὰ τὸν παλαιὸν τύπον · Μωσῆν γὰρ οὕτως ὁ λαὸς ἐπένθησεν, καὶ ἐνιαύσια υπὲρ μνείας αὐτοῦ. Funk, t. I, p. 552-54.

(4) *De obitu Theodosii*, 3, *P. L.* t. XVI, p. 1386 : *Alii tertium diem et trigesimum, alii septimum et quadragesimum observare consueverunt.*

(5) *De fide Resur.*, 1, *P.L.* t. XVI, p. 1315 : *Die septimo ad sepulchrum redimus, qui dies symbolum quietis futurae est.*

il mentionne pour le condamner, parce qu'il lui paraît contraire à l'esprit chrétien, l'usage du *novemdiale* [1]. Il le rejette probablement comme entaché de superstition plus encore que comme une coutume empruntée au paganisme.

Il est vraisemblable que l'observance du troisième, du septième et du trentième jour qui finirent, en occident, par supplanter les autres, n'ont pas davantage une origine purement chrétienne, mais parurent moins compromettants vis-à-vis des païens qui célébraient ce *novemdiale.* Les hésitations, la réprobation même que nous constatons chez S. Augustin, ne se produisirent pas dès le principe, et se firent jour surtout lorsque s'accusa davantage la séparation des deux sociétés.

Cette séparation était loin d'être accomplie durant l'ère des persécutions, et l'on doit être certain que les premiers honneurs rendus aux martyrs furent simplement ceux que les proches parents rendaient à leurs morts. Mais au lieu du cercle restreint de la famille, c'est la communauté entière qui s'associe pour leur rendre ses devoirs et donner à l'expression de sa vénération et de sa reconnaissance une solennité en rapport avec le rang conquis par le martyre.

Et c'est bien l'usage antique, contemporain du christianisme naissant, qui transparaît encore dans les rites principaux établis en l'honneur des martyrs, et les parties essentielles de l'observance actuelle, culte de la mémoire du martyr, culte des reliques, trouvent leur origine dans le cérémonial funéraire des peuples classiques.

1 *Quaestiones in Heptateuchum*, I. 172, *P. L.* t. XXXIV, p. 596 : *nescio utrum inveniatur alicui sanctorum in scripturis celebratum esse luctum novem dies, quod apud latinos Novemdial appellant. Unde mihi videntur ab hac consuetudine prohibendi si qui christianorum istum in mortuis suis numerum servant qui magis est in gentilium consuetudine.*

Des textes célèbres mentionnent très tôt la solennité de l'anniversaire. Le plus ancien remonte à l'année même du martyre de S. Polycarpe. L'église de Smyrne, qui se promet de célébrer avec allégresse la commémoraison de cette glorieuse mort, a l'air de se conformer à une pratique déjà établie [1]. Rien d'étonnant d'ailleurs, puisque l'anniversaire est, dans tous les milieux, un prolongement des obsèques, et que les chrétiens n'ont fait aucune difficulté de suivre sur ce point la coutume universelle.

Seulement, alors que dans la famille la durée de l'observance égale tout au plus celle d'une génération, la substitution de la communauté au cercle familial forcément limité, lui assure la perpétuité. Une pratique, passagère ailleurs, prend nécessairement dans l'église l'importance d'une institution, et un catalogue officiel des anniversaires à garder est dressé par les soins de ses chefs. On entend S. Cyprien recommander à son clergé de tenir note exactement du jour de la mort des confesseurs. *Denique et dies eorum quibus excedunt adnotate, ut commemorationes eorum inter memorias martyrum celebrare possimus* [2]. Ceux qui meurent en prison ont droit aux mêmes honneurs que ceux qui ont versé leur sang, et la date de leur délivrance ne doit pas être oubliée. Ce jour-là l'évêque rappellera leur mémoire au saint sacrifice : *Sacrificia pro eis semper, ut meministis, offerimus, quotiens martyrum passiones et dies anniversaria commemoratione celebramus* [3].

Les listes des anniversaires à célébrer par chaque église constituent les premiers martyrologes [4]. C'est le jour de

(1) *Martyrium Polycarpi*, 18.
(2) *Epist.* 12, 2. HARTEL, p. 503.
(3) *Epist.* 39, 3. HARTEL, p. 583.
(4) Voir notre article *Le témoignage des martyrologes*, ANALECTA BOLLAND., t. XXVI, p. 78-79.

la mort du martyr ou — ce qui revient habituellement au même, — le jour de la déposition qui est inscrit dans les fastes. Le plus ancien témoignage que nous ayons en ces matières indique le jour du martyre : τὴν τοῦ μαρτυρίου αὐτοῦ ἡμέραν γενέθλιον [1], et le plus ancien martyrologe mentionne formellement la déposition dans son titre même: *depositio martyrum* [2]. Ce n'est, au fond, qu'une différence d'expression, car la déposition suivait de très près le martyre. La sépulture de S. Cyprien fut différée pendant quelques heures à cause des païens : *propter gentilium curiositatem in proximo positum est.* La nuit venue, on le porte en terre [3]. Désormais l'ἡμέρα γενέθλιος, le *dies natalis* des martyrs, c'est le jour de leur passion.

D'ailleurs, à partir du moment où la constatation est possible, on remarque que pour le commun des chrétiens également l'anniversaire de la naissance est remplacé par celui de la mort [4]. Quelle en est la raison ? Tout le monde connaît l'explication mystique que l'on a trouvée de bonne heure : la mort est pour le chrétien la véritable naissance, la naissance à la vie éternelle [5]. D'après quelques-uns cette conception serait si ancienne qu'on en trouverait déjà un écho dans la parole de S. Ignace : ὁ τοκετός μοι ἐπίκειται [6], dont on fait une sorte de commentaire anticipé

(1) *Martyrium Polycarpi*, 18.

(2) Duchesne, *Le Liber Pontificalis*, t. I, p. 11.

(3) *Acta proconsularia*, 5, Hartel, p. cxiii.

(4) A noter le texte de S. Ambroise, *De fide resurrectionis*, 5, *P. L.* t. XVI, p. 1516 : *nos quoque ipsi natales dies defunctorum obliviscimur et cum obierunt diem, celebri solemnitate veneramur.*

(5) Pierre Chrysologue, *Sermo* 129, *P. L.* t. LII, 555 : *Natalem ergo sanctorum cum auditis, charissimi, nolite putare illum dici quo nascuntur in terram de carne sed de terra in caelum*, etc. Voir d'autres textes cités dans les notes de l'éditeur.

(6) *Ad Rom.* 6, 4.

du γενέθλιος ἡμέρα de la Passion de Polycarpe [1]. Ceci paraît bien douteux. L'expression avait depuis longtemps perdu son sens rigoureux de jour de la naissance et servait tout aussi bien à désigner l'anniversaire en général [2]. Elle ne suggérait point l'idée qu'on a voulu y rattacher plus tard ; cette exégèse est le fruit de la réflexion. Certainement, le jour où le chrétien entre dans l'immortalité mérite plus que le premier jour de sa vie terrestre d'être commémoré. Mais on n'est point parti de la signification du mot *natalis* pour modifier une coutume immémoriale, et la pensée de rattacher un point de discipline si important à une sorte de jeu de mots n'a pu venir que plus tard.

Sauf cette modalité, importante sans doute au point de vue chrétien, mais nullement de nature à attirer l'attention, les fidèles en se réunissant annuellement, pour honorer un des leurs tombé victime de la persécution, pouvaient passer aux yeux des profanes pour accomplir un rite banal de la piété envers les morts, et il en était de même de la visite du tombeau, à quelque moment que l'on pût la surprendre et quelle qu'en fût la forme, solennelle ou privée.

Par ses luttes et son triomphe, le martyr appartenait exclusivement à l'église : à l'église aussi appartenait son tombeau dont nul n'ignorait l'emplacement et que les fidèles retrouvaient sans peine comme les parents et les

(1) Cf. TH. ZAHN, *Ignatius von Antiochien*, (Gotha. 1873), p. 560 ; *Patrum apostolicorum opera*, t. II. (Leipzig. 1876), p. 161 ; LIGHTFOOT, *The apostolic Fathers*, part. II, vol. II, 1, p. 218.

(2) On n'a qu'à se rappeler les expressions diverses dans lesquelles entre le mot *natalis* ou γενέθλιον. *Natalis Dianae et collegi*, CIL. XIV, 2112 ; *natalis aquilae*, CIL. II. 2552. 2554 ; *civitatis natalis*, AUGUSTIN, *Enarr. in Psalm.* XXXIX, 6, *P.L.* t. XXXVI. p. 437 ; γενεθλίων τῆς κατὰ Καισάρειαν νομιζομένης Τύχης ἡμέρα, EUSÈBE, *Mart. Palaest.*, XI, 30.

amis distinguaient la tombe d'un des leurs Mais on ne songea point, dans les débuts surtout, à réserver aux martyrs une sépulture privilégiée. On leur donne la συνήθης ταφή, suivant l'expression d'Eusèbe [1]. Leurs corps sont transportés hors ville et déposés dans le cimetière chrétien au milieu des tombes des simples fidèles.

C'est dans la banlieue, le long des routes, selon l'usage romain, que s'échelonnent les tombes, plus tard, les sanctuaires des martyrs. A Rome c'est la voie Cornélienne, la voie d'Ostie, la voie Appienne, la voie Tiburtine, pour ne citer que les principales, qui deviennent célèbres par les modestes tombeaux des martyrs beaucoup plus que par les somptueux mausolées qui s'y étalent. A Antioche S. Ignace reposait, au témoignage de S. Jérome, *extra portam Daphniticam in cimiterio* [2]. S. Babylas aussi avait son tombeau parmi beaucoup d'autres sépultures [3]. C'est toujours hors ville que S. Jean Chrysostome conduit son auditoire lorsqu'on célèbre une fête de martyr [4], et ce qui montre bien

(1) Eusèbe, *Mart. Palaest.*, XI, 28.

(2) *De viris illustribus*, c. XVI, Bernouilli, p. 19.

(3) Sozomène, *Hist. eccl.*, V, 19. Le livre *De S. Babyla contra Iulianum et gentiles*, attribué à S. Jean Chrysostome (attribution que nous ne garantissons pas), indique comme l'endroit de la sépulture εἰς τὴν πόλιν, ἐν τῇ πόλει (*P. G.* t. L, p. 558, 560). Cette locution ne doit pas être nécessairement prise à la lettre. On disait couramment que S. Sébastien était enterré à Rome. Son tombeau se trouvait pourtant à quelque distance de la ville sur la voie Appienne. C'est aussi le langage courant des martyrologes. S. Jérôme, dans le texte que nous venons de rappeler, s'y conforme en disant que les reliques de S. Ignace *in Antiochia iacent extra portam Daphniticam*.

(4) *Laudatio S. Drosidis*, 1 : Ἔνδον μὲν οὖν τῇ πόλει ἐνδιατρίβοντας οὐ σφόδρα εἰκὸς τὰ τοιαῦτα μελετᾶν καὶ φιλοσοφεῖν · ἐξελθόντας ἔξω τειχῶν καὶ πρὸς τοὺς τάφους τούτους ἐλθόντας καὶ τὸ πλῆθος τῶν κατοιχομένων θεασαμένους ἀνάγκη πᾶσα καὶ ἑκόντας καὶ ἄκοντας τούτους ἀπὸ τῆς ὄψεως δέξασθαι. *P. G.* t. L, p. 684 ; *Homilia in Ascensionem Domini*, 1 : διὰ ταῦτα τὴν πόλιν ἀφέντες πρὸς τοὺς πόδας τῶν ἁγίων τούτων ἐδράμομεν. *P. G.* t. L, p. 442 ; *Homilia de SS. Mar-*

que les corps saints avaient été régulièrement déposés dans les cimetières communs, c'est que l'évêque Flavien le premier songea à les isoler d'un voisinage obscur ou même suspect [1]. S. Pierre d'Alexandrie fut porté au cimetière [2]. A Césarée de Cappadoce nous trouvons le tombeau de S. Gordius dans la campagne environnante [3], comme à Harran, celui de S. Helpidius *foras civitatem* [4], comme à Édesse celui des SS. Samonas et Gurias [5], comme à Autun celui de S. Symphorien [6]. L'usage, que nous constatons encore à Thessalonique [7], à Salone, à Parenzo et ailleurs [8], est si constant, que le fait de se trouver à

tyribus : τῆς ἑορτῆς τῶν ἐκεῖ μαρτύρων ἀγομένης, νῦν τὴν πόλιν ἅπασαν πρὸς ἐκείνους μεταστῆναι ἐχρῆν. *P. G.* t. L, p. 647.

(1) JEAN CHRYSOSTOME, *Homilia in ascensionem Domini*, 1 : Εἰ γὰρ καὶ πρὸ τούτου ἔδει πρὸς τοὺς γενναίους τούτους τῆς εὐσεβείας ἀθλητὰς τρέχειν, ὅτε ὑπὸ τὸ ἔδαφος ἔκειντο, πολλῷ μᾶλλον νῦν τοῦτο ποιεῖν χρὴ ὅτε καθ' ἑαυτοὺς οἱ μαργαρῖται, ὅτε ἀπηλλάγη τῶν λύκων τὰ πρόβατα, ὅτε ἀπέστησαν τῶν νεκρῶν οἱ ζῶντες. *P. G.* t. L, p. 442-43.

(2) *Passio S. Petri*, BHG². 1502, VITEAU, pp. 83, 85 : εἰς τὸ κοιμητήριον ὃ αὐτὸς ἦν οἰκοδομήσας, εἰς τὸ δυτικὸν τῆς πόλεως μέρος ἐν τοῖς προαστείοις. Cf. DE ROSSI, *Bullettino*, 1865, p. 61. Rien n'indique que l'évêque se soit fait aménager pour lui seul une tombe isolée. Le contexte donne l'impression contraire, et κοιμητήριον a ici le sens de cimetière.

(3) BASILE, *Laudatio S. Gordii*, 1, l'appelle τὸν προπόλεον κόσμον. *P. G.* t. XXXI, p. 489. La variante προπύλαιον de quelques manuscrits donne le même sens. Toute la ville se transporte au tombeau de S. Mamas, *Laudatio S. Mamantis*, 2 : Μνήμη δὲ μάρτυρος καὶ πᾶσα μὲν χώρα κεκίνηται πᾶσα δὲ πόλις μεταπεποίηται. *P. G.* t. c. p. 592.

(4) GEYER, *Itinera Hierosolymitana*, p. 65.

(5) RAHMANI, *Acta sanctorum confessorum Guriae et Shamonae* (Romae, 1889), p. 17 ; GEBHARDT-DOBSCHÜTZ, *Die Akten der Edessenischen Bekenner Gurjas, Samonas und Abibos*, p. 68.

(6) LONGNON, *Géographie de la Gaule*, p. 205.

(7) Basiliques des saintes Agape, Chionia et Irène, et celle de sainte Matrone. BHG². 511, c. XII.

(8) Pour Parenzo et Salone voir *Analecta Bolland.*, t. XVIII, pp. 380, 395. — Dans une homélie qui fait partie des œuvres d'Astère d'Amasée et qui est intitulée *in sanctos martyres* sans que les noms ou

l'intérieur des murs de la ville est pour un sanctuaire, une présomption de moindre antiquité [1].

Les réunions des chrétiens εἰς τὰ καλούμενα κοιμητήρια dont il est souvent question [2], et dont les autorités prenaient ombrage en temps de persécution, n'étaient évidemment pas des visites privées auxquelles un groupe plus ou moins restreint prenait part. C'étaient des assemblées officielles, ayant pour objet, la plupart du temps la commémoraison de l'anniversaire d'un martyr. Car c'est bien auprès de sa dépouille mortelle qu'on avait l'habitude de lui rendre les honneurs. L'église de Smyrne se propose de célébrer le premier anniversaire de Polycarpe là même où ses restes ont été déposés [3], et Eusèbe atteste que c'est sur le tom-

la ville soient précisés, nous lisons encore, à propos des fêtes de martyrs : ὡς τὸ πόλιν ὅλην ἰδεῖν παγγενῆ ἐκφοιτῶσαν τοῦ ἄστεος ἱερὸν δὲ τόπον καταλαμβάνουσαν. *P. G.* t. XL, p. 316. En Afrique, à Uzalum, la basilique des martyrs Felix et Gennadius était située *in suburbio civitatis*. Voir *De Miraculis S. Stephani*, I. 2. *P. L.* t. XLI, p. 834-35.

(1) Rappelons les églises des SS. Jean et Paul à Rome (cf. *Analecta Bolland.* t. XXVIII, p. 217), de S. Démétrius (cf. DELEHAYE, *Les légendes grecques des saints militaires*, p. 107-108) à Thessalonique. A Antioche, le tombeau des Machabées se trouvait à l'intérieur de la ville. S. JEAN CHRYSOSTOME. De SS. *martyribus* I : Καὶ καθάπερ τῆς ἑορτῆς τῶν Μακκαβαίων ἐπιτελουμένης, πᾶσα ἡ χώρα εἰς τὴν πόλιν ἐξεχύθη. *P. G.* t. L, p. 647. Il arrive aussi qu'un sanctuaire, d'abord isolé, attire une population stable et devienne le centre d'une agglomération. C'est le cas du pèlerinage de S. Ménas en Égypte.

(2) Dans EUSÈBE, *Hist. eccl.*, VII, 11, 10 ; IX, 2, 1 ; *Constitutiones apost.*, VI, 30, 2 : ἀπαρατηρήτως δὲ συναθροίζεσθε ἐν τοῖς κοιμητηρίοις, τὴν ἀνάγνωσιν τῶν ἱερῶν βιβλίων ποιούμενοι καὶ ψάλλοντες ὑπὲρ τῶν κεκοιμημένων μαρτύρων καὶ πάντων τῶν ἀπ' αἰῶνος ἁγίων καὶ τῶν ἀδελφῶν ὑμῶν τῶν ἐν κυρίῳ κεκοιμημένων. FUNK, t. I, p. 381.

(3) *Martyrium Polycarpi*, 18, 1,2 : τὰ... ὀστᾶ αὐτοῦ ἀπεθέμεθα ὅπου καὶ ἀκόλουθον ἦν, ἔνθα ὡς δυνατὸν ἡμῖν συναγομένοις ἐν ἀγαλλιάσει καὶ χαρᾷ παρέξει ὁ κύριος ἐπιτελεῖν τὴν τοῦ μαρτυρίου αὐτοῦ ἡμέραν γενέθλιον.

beau des martyrs que l'on va leur offrir des prières et honorer leurs âmes saintes [1]. Aussi, la plus ancienne liste des fêtes de martyrs, le *Depositio martyrum* romaine ne se contente-t-elle pas de mentionner leurs dates ; elle indique également le cimetière où repose le saint ; c'est là que le peuple est convoqué.

Les païens n'ignoraient pas cette particularité, si conforme, d'ailleurs, à leurs propres usages, et régulièrement, lorsqu'ils veulent empêcher les chrétiens de rendre un culte à quelque martyr, ils ne reculent pas devant ce qui est à leurs yeux la suprême cruauté, en refusant au supplicié la juste sépulture. Les cendres sont jetées au vent ou les corps exposés à la dent des bêtes de proie, et l'on croit ainsi supprimer radicalement l'objet même du culte [2]. Vains efforts de la part de ceux qui prétendaient l'atteindre dans son essence. Il restait la commémoraison solennelle, qui n'était pas inséparable d'une visite au tom-

(1) *Praeparatio evangelica*, XIII, 11 : ὅθεν καὶ ἐπὶ τὰς θήκας αὐτῶν ἔθος ἡμῖν παριέναι καὶ τὰς εὐχὰς παρὰ ταύταις ποιεῖσθαι, τιμᾶν τε τὰς μακαρίας αὐτῶν ψυχάς, ὡς εὐλόγως καὶ τούτων ὑφ' ἡμῶν γιγνομένων. *P. G.* t. XXI, p. 1096.

(2) Déjà dans le *Martyrium Polycarpi*, les juifs font avertir le gouverneur de ne pas livrer le corps, μή, φησίν, ἀφέντες τὸν ἐσταυρωμένον τοῦτον ἄρξωνται σέβεσθαι. Les restes des martyrs de Nicomédie sont déterrés et jetés à la mer ὡς ἂν μὴ ἐν μνήμασιν ἀποκειμένους προσκυνοῖέν τινες. EUSÈBE, *Hist. eccl.*, VIII, 6, 7 Lactance, *Divin. Institut.*, V, 11, BRANDT, p. 434, raille le persécuteur : *in cineres furit, ne quis exstet sepulturae locus : quasi vero id adfectent qui Deum confitentur ut ad eorum sepulchra veniatur, ac non ut ipsi ad Deum veniant.* Après le massacre de l'évêque Georges, de Dracontius et de Diodore, la plèbe d'Alexandrie brûle les cadavres et jette les cendres à la mer, *id metuens... ne collectis supremis aedes illis exstruerentur ut reliquis qui deviare a religione conpulsi pertulere cruciabiles poenas, ad usque gloriosam mortem intemerata fide progressi et nunc martyres appellantur.* AMMIEN MARCELLIN, XXII, 11, 10, GARDTHAUSEN, p. 291. Voir encore GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Contra Iulianum*, II. 29, *P. G.* t. XXXV, p. 701.

beau. Il n'en est pas moins vrai qu'avec les restes du martyr se trouvait anéanti un des éléments les plus propres à donner au culte ce que demandent avant tout les foules : l'attrait d'un objet tangible et une localisation précise.

Ainsi par la simple force des choses, par l'observation de ce qu'il y a de plus humain dans la religion des morts, le culte des martyrs s'est trouvé dès le début répondre à des aspirations, ou, qu'on nous passe le mot, à des instincts qui devaient assurer sa popularité. Dès les temps antiques on voit se graver dans la mémoire du fidèle, avec le nom du martyr, l'emplacement de son tombeau. Polycrate d'Éphèse, invoquant quelques unes des grandes lumières de l'Asie, ne manque pas d'indiquer chaque fois la ville où reposent ces illustres personnages : Philippe à Hiérapolis, Jean à Éphèse, Polycarpe à Smyrne, de même à Smyrne Thraséas, quoiqu'il fût évêque d'Euménie, Sagaris à Laodicée [1]. Tout martyr a, pour ainsi parler, son domicile déterminé, et comme ce domicile, de par la loi, est inviolable, les honneurs qu'on lui rend sont forcément restreints par les limites d'un territoire. Plus on est rapproché des origines, plus le caractère du culte des martyrs est strictement localisé, et l'on sait par l'exemple de deux villes aussi rapprochées que Gaza et Majuma, qui au milieu du IV[e] siècle, gardaient leurs fêtes séparées malgré leur union politique [2], combien cette discipline fut tenace.

Nous souhaiterions pouvoir assister, à travers les relations contemporaines, à une assemblée de fidèles réunis autour du tombeau d'un martyr, le jour de l'anniversaire.

(1) Dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, 24, 2-5.
(2) Sozomène, *Hist. eccl.*, V, 3.

Les témoignages sont malheureusement bien rares et peu précis, surtout parmi ceux qui nous ramènent aux origines et jusque dans l'ère même des persécutions. On sait que la liturgie eucharistique était de l'essence de ces solennités [1], que le nom du martyr était prononcé durant le sacrifice et avait droit à un rang d'honneur [2]. La fonction liturgique ne supprima point partout l'usage des repas funéraires. On les retrouve, à la fin du IVe siècle, en vigueur dans mainte église, et donnant lieu, notamment sur le sol d'Afrique, à des abus regrettables, qui en amènent l'abolition définitive [3]. Ce sont les grands traits de

(1) Voir *Acta Iohannis*, cités par M. MÜLLER, *Koimeterien*, dans *Realencyklopaedie für prot. theologie*, t. X, p. 831 ; TERTULLIEN, *De corona*, 3 ; *De exhort. castit.*, 11 ; *De monogamia*, 10 ; CYPRIEN, *Epist.* 1, 2 ; 12, 2 ; 39, 3, HARTEL, pp. 503, 583 ; *Canones Hippolyti*, XXXIII, ACHELIS, p. 106 ; PRUDENCE, *Peristephanon*, XI, 171-74.

(2) CYRILLE DE JÉRUSALEM, *Catechesis mystagogica*, V, 9, *P. G.* t. XXXIV, p. 1116 : εἶτα μνημονεύομεν καὶ τῶν προκεκοιμημένων, πρῶτον πατριαρχῶν, προφητῶν, ἀποστόλων, μαρτύρων, ὅπως ὁ Θεὸς ταῖς εὐχαῖς αὐτῶν καὶ πρεσβείαις προσδέξηται ἡμῶν τὴν δέησιν · εἶτα καὶ ὑπὲρ τῶν προκεκοιμημένων ἁγίων πατέρων καὶ ἐπισκόπων, καὶ πάντων ἁπλῶς τῶν ἐν ἡμῖν προκεκοιμημένων. JEAN CHRYSOSTOME, *In Acta apost. hom.* XXI, 4, *P. G.* t. LX, p. 170 : Τί οἴει τὸ ὑπὲρ μαρτύρων προσφέρεσθαι, τὸ κληθῆναι ἐν ἐκείνῃ τῇ ὥρᾳ ; κἂν μάρτυρες ὦσι, κἂν ὑπὲρ μαρτύρων, μεγάλη τιμὴ τὸ ὀνομασθῆναι τοῦ Δεσπότου παρόντος, τοῦ θανάτου ἐπιτελουμένου ἐκείνου, τῆς φρικτῆς θυσίας, τῶν ἀφάτων μυστηρίων. AUGUSTIN, *Sermo CCIX*, 1, *P. L.* t. XXXVIII, p. 868 : *ideoque habet ecclesiastica disciplina, quod fideles noverunt, cum martyres eo loco recitantur ad altare Dei ubi non pro ipsis oretur ; pro ceteris autem commemoratis defunctis oratur.*

(3) Voir les principaux textes dans N. MÜLLER, *Koimeterien*, l. c. p. 832 ; spécialement pour l'Afrique dans P. MONCEAUX, *L'inscription des martyrs de Dougga*, dans BULLETIN ARCHÉOL. DU COMITÉ DES TRAVAUX HIST. année 1908, p. 87-104 ; cf. *Analect. Bolland.*, t. XXVIII, p. 315. Il reste beaucoup à faire pour le classement des témoignages qui se rapportent à la discipline et aux abus en question.

l'esquisse donnée dans l'*Oratio ad sanctorum coetum*, qui serait antérieure au concile de Nicée [1]. Les honneurs rendus aux martyrs y sont décrits de la sorte : « On chante des hymnes, des psaumes et des louanges à celui qui voit toutes choses, et l'on célèbre, en mémoire de ces hommes, l'eucharistie, le sacrifice d'où est banni le sang et la violence. L'odeur de l'encens n'y est point recherchée, non plus le bûcher, mais une lumière pure, qui suffit à éclairer ceux qui prient. Il s'y ajoute souvent un repas modéré, en faveur des pauvres et des malheureux [2]. »

Sans chercher à reconstituer, dans tous ses détails, la physionomie d'un anniversaire, nous pouvons affirmer que rien, dans ces réunions, ne rappelait le caractère lugubre des cérémonies funèbres. La lettre de l'église de Smyrne sur la mort de Polycarpe ne respire que la joie et l'enthousiasme [3], et le cortège triomphal qui conduisit au cimetière le corps de S. Cyprien [4] traduit bien les sentiments des fidèles, parfaitement en harmonie, d'ailleurs, avec la haute idée qu'ils avaient conçue du martyre. Les honneurs que l'on rendait aux restes du héros tombé n'étaient qu'une nouvelle expression de la tendre vénération qui l'avait entouré de son vivant.

(1) Voir J.M.Pfättisch, *Die Rede Konstantins des Grossen an die Versammlung der Heiligen* (Freiburg im B.1908), p.106. On sait que le dernier éditeur n'est pas de cet avis. Heikel, *Kritische Beiträge zu den Constantinschriften des Eusebius*, Texte und Untersuchungen, t. XXXVI, 3 (1911), p. 2-49. Mais il faut lire aussi P. Wendland, dans *Berliner philologische Wochenschrift*, 1902, p. 230-31, et E. Schwartz, dans Pauly-Wissowa, *Realencyclopaedie* ; t. VI, p. 1427.

(2) *Oratio ad sanctorum coetum*, xii, Heikel, p. 171.

(3) *Martyrium Polycarpi*, 18, 2 : ἔνθα ὡς δυνατὸν ἡμῖν συναγομένοις ἐν ἀγαλλιάσει καὶ χαρᾷ παρέξει ὁ κύριος ἐπιτελεῖν τὴν τοῦ μαρτυρίου αὐτοῦ ἡμέραν γενέθλιον.

(4) *Acta procons.*, BHL. 2037, 5, 8 : *inde per noctem sublatum cum cereis et scolacibus ad areas Macrobii Candidiani procuratoris, quae sunt in via Mappaliensi iuxta piscinas, cum voto et triumpho magno deductum est.*

Les manifestations de la piété des chrétiens à l'égard de ces illustres morts durent n'être point banales, ni assez contenues pour échapper toujours à l'attention du dehors. Ce n'était point un mystère pour les païens et les juifs de Smyrne que les chrétiens réservaient à Polycarpe des honneurs exceptionnels Auraient-ils sans cela songé à leur refuser le corps du martyr sous prétexte que Polycarpe aurait bientôt remplacé le Christ dans les hommages des fidèles [1] ? De même, lorsque les persécuteurs poussèrent la rage jusqu'à déterrer et jeter à la mer les corps des palatins de Nicomédie, ce fut pour empêcher, dirent-ils, que les chrétiens ne leur rendissent les honneurs divins [2].

Tout cela donne l'impression que de très bonne heure l'ardeur de la piété envers les martyrs se manifesta par des élans passionnés et fut loin d'avoir partout les allures timides que nous nous plaisons à imaginer. Il ne faut pas oublier, néanmoins, que le culte des martyrs est né au milieu du trouble de la persécution, qu'il a grandi durant les accalmies qui succédaient périodiquement aux bourrasques violentes. Toujours sous le coup d'une nouvelle offensive, les fidèles se sentaient naturellement astreints à une certaine réserve ; il ne fallait point braver l'ennemi en exaltant trop bruyamment les victimes.

Il est possible qu'à la faveur de la paix trompeuse qui précéda la dernière persécution, on ait commencé en plus d'un endroit à se départir de la retenue observée jusque là. Le tableau que trace Eusèbe de la situation de l'église à ce moment invite à le croire, bien qu'il n'y soit pas fait une place expresse aux martyrs [3]. Mais ce n'est là qu'une

(1) *Martyrium Polycarpi*, 17, 2.
(2) EUSÈBE, *Hist. eccl.*, VIII, 6, 7.
(3) EUSÈBE, *Hist. eccl.*, VIII, 1, 5. S'il faut en croire LUCIUS, *Die Anfänge des Heiligenkults*, p. 72, n. 5, il y aurait à citer ici un passage

impression, et dans l'ensemble, les documents autorisent à dire qu'en général, durant l'âge héroïque, les manifestations du culte furent plutôt discrètes et contenues [1].

Mais voici l'heure du triomphe et de la paix définitive. Le soleil se montre après une longue tempête, [2] l'église respire, et rien n'arrête plus l'essor longtemps comprimé. Dans l'ivresse de la liberté tous les sentiments s'exaltent, et l'enthousiasme du chrétien pour ses martyrs pourra désormais s'épancher sans contrainte. Les formes extérieures du culte prennent plus d'ampleur et d'éclat, les vieux rites s'accommodent à la situation nouvelle et insensiblement se modifient. Pendant le siècle qui va suivre, le culte des martyrs s'épanouit magnifiquement. Il n'est guère possible de fixer par des dates les différentes phases de son évolution ; mais vers la fin du quatrième siècle, et surtout au commencement du cinquième, nous la trouvons partout accomplie.

Les premiers bienfaits de la liberté enfin conquise se traduisent naturellement par une solennité plus grande donnée à la célébration de l'anniversaire. Au lieu des réunions à moitié clandestines qui groupaient quelques

d'Eusèbe, *De mart. Palaest.*, XII : ὅσα τε οἱ νέοι στασιώδεις κατὰ τῶν τῆς ἐκκλησίας λειψάνων διὰ σπουδῆς ἐμηχανήσαντο, καινότερα καινοῖς ἐπινεωτερίζοντες. D'après lui, il s'agirait d'une réaction contre le culte des reliques. Rien dans le contexte ni dans la phrase ne justifie pareille interprétation, et les ἐκκλησίας λείψανα signifient tout autre chose que les « reliques ».

(1) Un texte célèbre se rapportant à S. Grégoire le thaumaturge semble supposer une situation assez différente (GRÉGOIRE DE NYSSE, *Laudatio Gregorii ep. Neocaesariensis*, *P. G.* t. XLVI, p. 953). On remarquera qu'il est isolé, et que selon toute vraisemblance l'hagiographe a traité le sujet avec les idées et selon la discipline de son temps.

(2) EUSÈBE, *Hist. eccl.*, X, 1, 8 : ἡμέρα δὲ λοιπὸν ἤδη φαιδρὰ καὶ διαυγής, μηδενὸς νέφους αὐτὴν ἐπισκιάζοντος, φωτὸς οὐρανίου βολαῖς ἀνὰ τὴν οἰκουμένην ἅπασαν ταῖς ἐκκλησίαις τοῦ Χριστοῦ κατηύγαζεν.

fidèles dans un espace restreint autour de la tombe du martyr, nous voyons se former des assemblées nombreuses, bientôt des foules compactes. S. Basile compare la multitude accourue au tombeau de S. Gordius à un essaim d'abeilles [1]. Le jour de la commémoraison de S. Mamas, tout le pays d'alentour est en mouvement, et la ville entière se rend à la fête [2]. L'assemblée est si nombreuse que l'on se trouve à l'étroit [3], et telle est la confusion que l'orateur désigné renonce à se faire entendre [4]. Puis ce ne sont pas seulement les compatriotes et les voisins qui participent à la solennité. Le jour de S. Théodore, malgré la rigueur de la saison, on vient de partout visiter son sanctuaire [5] et le concours n'est pas moindre à Nole le jour de la commémoraison de S. Félix :

Cernimus et multos peregrino a littore vectos
ante sacram sanctos prostratos martyris aram [6].

L'évêque Paulin qui a reçu les pèlerins, les énumère dans un des poèmes qu'il composait chaque année pour célébrer le grand anniversaire. La Lucanie, l'Apulie, la Calabre, la Campanie, le Latium lui-même envoient leur contingent [7]. La petite ville de Nole rappelle alors, par

(1) *Oratio in S. Gordium*, *P. G.* t. XXXI, p. 489.

(2) *Oratio in S. Mamantem*. 2, *P. G.* t. XXXI, p. 592. JEAN CHRYSOSTOME, *Expositio in psalmum CXV*, 5, *P. G.* t. LV, p. 326 : σκόπει καὶ πρὸς τῶν μαρτύρων τοὺς τάφους τὰς πόλεις συντρεχούσας, τοὺς δήμους ἀναπτομένους τῷ πόθῳ.

(3) GRÉGOIRE DE NYSSE, *Oratio in sanctos XL martyres*, 1, *P. G.* t. XLV, p. 749 ; JEAN CHRYSOSTOME, *Homilia III in Maccabaeos*, 2, *P. G.* t. L, p. 625.

(4) GRÉGOIRE DE NYSSE, *Oratio in sanctos XL martyres*, *P. G.* t. XLVI, p 749.

(5) GRÉGOIRE DE NYSSE, *Oratio in S. Theodorum* : κινήσας δὲ πολλοὺς ἐκ διαφόρων πατρίδων. *P. G.* t. XLVI, p. 736.

(6) *Carmen XXVI*, v. 387-388, HARTEL, p. 260.

(7) *Carmen XIV*, v. 55-78, HARTEL, p. 47-48.

l'animation qui y règne, la grande Rome elle-même. Tel est le concours, dit le poète,

credas innumeris ut maenia dilatari
hospitibus. Sic, Nola, adsurgis imagine Romae [1].

Rome, dont la majesté attirait les voyageurs de toutes les parties de l'empire, offre un attrait de plus depuis qu'on y fête les solennités des martyrs. Le jour de S. Hippolyte Prudence y voyait le même défilé qui charmait les yeux de Paulin à Nole [2] et ce même Paulin faisait tous les ans le voyage de Rome pour assister à la fête des apôtres [3]. Le branle est donné aux grands pèlerinages.

La solennité de ces belles réunions était en rapport avec l'affluence, et rien n'était négligé pour leur donner de l'éclat. Le sanctuaire était orné de tentures et brillamment illuminé [4]. On conviait à la fête les évêques voisins [5] et un orateur en renom prenait la parole. C'est là que s'est formée cette littérature des panégyriques dont S. Grégoire de Nazianze, S. Basile, S. Grégoire de Nysse, S. Jean Chrysostome, pour ne parler que des plus célèbres, ont laissé de si beaux modèles. Ces discours respirent l'enthousiasme le plus pur, souvent le plus exubérant, et

(1) *Carmen XIV*, v. 84-85, HARTEL, p. 49.

(2) *Peristephanon*, XI, v. 195-210, DRESSEL, p. 450.

(3) *Epist. 20*, 2, HARTEL, p. 144. Autres textes dans l'index de HARTEL, t. II, p. 398, s. v. *apostolorum sollemnitas*.

(4) Rappelons la description de Paulin de Nole, à propos d'une des fêtes de S. Félix. *Carm.* XIV, 98-103, HARTEL, p. 49 :

Aurea nunc niveis ornantur limina velis,
clara coronantur densis altaria lichnis,
lumina ceratis adolentur odora papyris
nocte dieque micant ; sic nox splendore diei
fulget et ipsa dies caelesti inlustris honore
plus nitet innumeris lucem geminata lucernis

(5) Voir les lettres de BASILE 95, 176, 252, 282, *P. G.*, t. XXXII, pp. 489, 653, 940, 1017.

l'on peut dire sans exagération que les Pères ont épuisé les formules de la louange à exalter les martyrs et à célébrer leurs triomphes [1].

On conçoit que le besoin se fit bientôt sentir d'élargir les lieux de réunion, de les mettre en harmonie avec les splendeurs du culte ou du moins de les adapter aux exigences nouvelles. Jusque là on se donnait rendez-vous dans les cimetières souterrains ou à ciel ouvert, suivant les localités, et l'on se groupait autour de la tombe du martyr. Commença-t-on, dès avant le triomphe de l'église, à élargir les cryptes dans les hypogées, pour faciliter l'accès des tombes saintes et rendre possibles les réunions ? Construisit-on au dessus du sol autour des tombeaux de martyrs, des édicules ou des chapelles pouvant contenir une partie de l'assistance ? Il est certain que, sans attendre la fin des persécutions,les chrétiens aménagèrent des lieux de prière [2], et qu'Eusèbe se sert du même mot προσευκτήριον pour désigner ces églises et les oratoires qui s'élevèrent aux premiers jours de la liberté, sur la sépulture des mar-

(1) Voici un exemple de S. JEAN CHRYSOSTOME, *Laudatio S. Drosidis*, 2 : μαρτύρων γὰρ θάνατος πιστῶν ἐστι παράκλησις, ἐκκλησιῶν παρρησία, χριστιανισμοῦ σύστασις, θανάτου κατάλυσις, ἀναστάσεως ἀπόδειξις, δαιμόνων γέλως, διαβόλου κατηγορία, φιλοσοφίας διδασκαλία, παραίνεσις τῆς ὑπεροψίας τῶν παρόντων πραγμάτων καὶ τῆς τῶν μελλόντων ἐπιθυμίας ὁδός, παραμυθία τῶν κατεχόντων ἡμᾶς δεινῶν καὶ ὑπομονῆς πρόφασις, καρτερίας ἀφορμή, καὶ πάντων τῶν ἀγαθῶν ῥίζα καὶ πηγὴ καὶ μήτηρ · καὶ εἰ βούλεσθε τούτων ἕκαστον ἀποδείξομεν καὶ ἐροῦμεν πῶς ἐστι πιστῶν παράκλησις, ἐκκλησιῶν παρρησία, ἀναστάσεως ἀπόδειξις καὶ τὰ λοιπὰ ἅπαντα ἅπερ εἶπον νῦν. *P.G.* t. L., p. 685.

(2) Les principaux textes dans LOMMATZSCH, *Origenis opera*, t. XX (Berolini, 1846), p. 368-71 ; J. P. KIRSCH, *Die christlichen Cultusgebäude in der vorkonstantinischen Zeit*. FESTSCHRIFT ZUM ELFHUNDERTJÄHRIGEN JUBILÄUM DES DEUTSCHEN CAMPO SANTO IN ROM (Freiburg im B., 1897), p. 6-20.

tyrs de Palestine [1]. Mais ni les textes ni les monuments n'ont fourni jusqu'ici la preuve certaine de l'existence d'un « martyrium » avant la période Constantinienne [2].

A partir de ce moment, on voit, sur tous les points du monde romain, les basiliques sortir de terre [3]. On a presque partout constaté les mêmes phases du développement qui aboutit à ces édifices grandioses. La sépulture du martyr est abritée d'abord dans un oratoire de dimensions restreintes, que l'on commence par agrandir autant que le permet la condition du sol, et lorsque la chapelle transformée ne répond plus aux besoins, on construit, à coté du monument primitif et en communication avec lui, une basilique plus considérable, en évitant de toucher au tombeau [4].

De nos jours lorsqu'il s'agit de pourvoir aux nécessités créées par une grande affluence on bâtit une église nouvelle sur un terrain convenablement choisi, et s'il y a

(1) *Hist. eccl.*, VIII, 1, 5, Eusèbe rappelle τάς τε ἐπισήμους ἐν τοῖς προσευκτηρίοις συνδρομάς, et dans la seconde rédaction du livre *De martyribus Palaestinae*, il parle des corps des martyrs ναῶν οἴκοις περικαλλέσιν ἀποτεθέντα ἐν ἱεροῖς τε προσευκτηρίοις εἰς ἄληστον μνήμην τῷ τοῦ Θεοῦ λαῷ παραδεδομένα. SCHWARTZ, p 945.

(2) Les Actes de Ste Hilaria cités, d'après Visconti, par DE ROSSI, *Roma sotterranea*, t. I, p. 210 manquent d'autorité, et les *Acta Saturnini* dont il se sert dans le *Bullettino di archeologia cristiana*, 1878, p. 128, ne fournissent pas une date assez sûre.

(3) Beaucoup de questions secondaires que nous ne pouvons aborder sont traitées dans des ouvrages spéciaux dans lesquels on trouvera aussi la bibliographie des divers sujets. J. P. KIRSCH, *Die christlichen Cultusgebäude im Alterthum*, Köln, 1893 ; D. STIEFENHOFER, *Die Geschichte der Kirchenweihe vom 1-7 Jahrhundert*, München 1909 ; FR. WIELAND, *Mensa und Confessio*, München, 1906, dans VERÖFFENTLICHUNGEN AUS DEM KIRCHENHISTORISCHEN SEMINAR MÜNCHEN, IIe Reihe, 11 ; IIIe Reihe, 8 ; WIELAND, *Altar und Altargrab der christlichen Kirchen im 4. Jahrhundert*, Leipzig, 1912.

(4) Sur tout ceci voir DE ROSSI, *Roma sotterranea*, t. I, p. 212 ; t. III, pp. 493-94 ; *Bullettino*, 1878, p. 130 ; 1881, p. 111.

lieu, on y transporte les reliques. Dans l'antiquité, en Occident surtout, on n'agissait généralement pas de la sorte. On veillait avant tout à ce que le tombeau fût respecté et son emplacement réglait toute la disposition et parfois le niveau même de l'édifice. Souvent le terrain subissait à cette occasion de notables remaniements, et à Rome, par exemple il est aisé de reconnaître les endroits où la colline a été entamée pour ménager la place nécessaire à la construction des basiliques de S. Pierre, de S. Paul, de S. Laurent, de S[te] Agnès, de S. Alexandre. Plutôt que de porter, selon les idées primitives, une main sacrilège sur les reliques du saint, on sacrifiait la régularité de l'édifice, et il se passait des siècles avant qu'on se crût en droit d'y remédier, comme ce fut le cas de la célèbre basilique de S. Pancrace sur la voie Aurélienne. Le corps du martyr était placé obliquement par rapport à l'axe de l'église : *ex obliquo aulae iacebat* [1]. Il fallut attendre le pontificat d'Honorius pour modifier cette disposition. Il en fut de même de la basilique de S. Apollinaire in Classe. L'architecte de 549 la conçut de telle façon que le sarcophage du saint se trouvait non point devant l'abside mais dans une des nefs latérales. Une inscription qui se trouve encore en place indique l'endroit exact et commémore le transfert qui date de l'épiscopat de Maurus (642-671), et non pas, comme elle le dit, du temps de Maximien. *In hoc loco stetit*

(1) L'inscription qui ornait l'abside de la basilique rappelle en ces termes la restauration entreprise par le pape Honorius (625-638) : « *Ob insigne meritum et singulare beati Panchratii martyris beneficium basilicam vetustate confectam extra corpus martyris neglectu antiquitatis extructam Honorius episcopus Dei famulus abrasa vetustatis mole ruinaque minante a fundamentis noviter plebi Dei construxit et corpus martyris quod ex obliquo aulae iacebat altari insignibus ornato metallis loco proprio collocavit.* » De Rossi, *Inscriptiones christianae Urbis Romae*, t. II, p. 24, n. 28 ; p. 156, n. 5.

arca beati Apolenaris sacerdotis et confessoris a tempore transitus sui usque diae qua per virum beatum Maximianum episcopum translata est et introducta in basilica [1]. Les cas où l'oratoire primitif n'a pas été démoli en vue d'un agrandissement, mais annexé à une basilique plus vaste adossée à l'abside de la première, ne sont pas très rares, et les archéologues en ont signalé des exemples certains [2].

Et ces basiliques on ne se contentait point de les faire spacieuses. On les voulait splendides. « Les tombeaux des serviteurs du crucifié, disait S. Jean Chrysostome, sont plus brillants que les palais des rois, non pas seulement pour la grandeur et la beauté de la construction, bien qu'en cela même ils les surpassent, mais ce qui vaut mieux par l'ardeur de ceux qui les fréquentent [3]. Il fut un temps où Julien, rivalisant avec Gallus, s'intéressait beaucoup à la magnificence des basiliques des martyrs [4].

Théodoret pouvait, en s'adressant aux païens, vanter avec emphase la splendeur des édifices sacrés dédiés aux martyrs [5]. C'est sans doute en parlant de ces basiliques que les païens se croyaient le droit de dire : « Les chrétiens imitent les constructions des temples et se bâtissent des maisons énormes pour servir de lieux de réunion et de

(1) CIL. XI. 295. Maurus est désigné comme l'auteur de la translation par Agnellus, *Liber pontificalis eccl. Ravenn.*, c. 114, *M. G.* scr. rer. Langobard., p. 352. De Rossi, *Bullettino*, 1879, p. 115-116, montre pourquoi il faut préférer ce témoignage à celui de l'inscription.

(2) De Rossi, *Bullettino*, 1878, p. 130.

(3) *In epist. II ad Cor. Hom.* XXVI, 5, *P. G.* t. LXI, p. 582

(4) Grégoire de Nazianze, *Contra Iulianum*, I, 24 : Μαρτύρων τε μνήμασι πολυτελεστάτοις καὶ ἀναθημάτων φιλοτιμίαις... τὸ φιλόσοφον καὶ φιλόχριστον κατεμήνυον. *P. G.* t. XXXV, p. 552.

(5) *Graecarum affect. curatio*, VIII, 62. Raeder, p. 216 : οἱ δὲ τῶν καλλινίκων μαρτύρων σηκοὶ λαμπροὶ καὶ περίβλεπτοι καὶ μεγέθει διαπρεπεῖς καὶ παντοδαπῶς πεποικιλμένοι καὶ κάλλους ἀφιέντες μαρμαρυγάς.

prière, alors que personne ne les empêche de prier chez eux et que le Seigneur les entend partout [1]. »

(1) Dans MACAIRE DE MAGNÉSIE, IV, 21. Voir HARNACK. *Kritik des Neuen Testaments von einem griechischen Philosophen des 3 Jahrhunderts*, TEXTE UND UNTERSUCHUNGEN, t. XXXVII. 4 (1911), p. 88. Il est difficile de croire que cette phrase ait été écrite avant le triomphe de l'église.

CHAPITRE III.

DÉVELOPPEMENTS DU CULTE DES MARTYRS.

Dans les premières années qui suivirent le triomphe de l'église, le culte des martyrs s'organisa suivant les lois d'un développement normal et logique, sans qu'aucun élément étranger vînt troubler le courant de la tradition. La ferveur et l'allégresse des fidèles, dont rien désormais ne retient plus l'expansion, donnent à la célébration de l'anniversaire le caractère d'une fête populaire autant que d'une solennité religieuse ; le modeste abri du tombeau s'élargit en un temple magnifique, mais rien n'annonce encore l'abandon de la discipline primitive qui concentre le culte du martyr dans l'église d'origine, et l'on ne prévoit pas que les honneurs qui lui sont réservés puissent échoir un jour à ceux qui n'ont pas un droit incontesté à ce titre incommunicable. Mais le temps est proche où la gloire du martyr franchira partout les étroites frontières qui l'enserraient d'abord, et le martyrologe va s'ouvrir à des noms qu'il avait jusque là absolument exclus.

Parmi les pratiques nouvelles que l'on voit s'introduire et dont la portée ne saute pas immédiatement aux yeux, il en est une qu'il faut étudier d'abord, et dont l'influence fut décisive sur les développements ultérieurs. Nous avons dit la protection efficace dont la loi romaine entourait les tombeaux et le souverain respect que son observation

assurait aux corps des martyrs. Défense de troubler le repos d'un mort ne fût-ce qu'en déplaçant son sarcophage, défense surtout de porter sur ses restes une main sacrilège [1]. Une fois donc que le tombeau s'était refermé sur le corps du martyr, il ne devait plus y avoir nul danger de profanation d'aucune sorte, et les fatales erreurs qu'entraînent les déplacements de cadavres, se trouvaient radicalement conjurées. Ce ne fut pas impunément, on le conçoit, qu'on s'affranchit des précautions salutaires que le respect, à défaut de la loi, aurait dû imposer, et il est facile de comprendre, sans qu'il soit nécessaire d'y insister, ce que le culte des martyrs perdit en grandeur et en austère simplicité du jour où commencèrent les translations et, en même temps, la pratique de la division des reliques.

En Occident, à Rome du moins, l'usage antique fut longtemps gardé, et nulle part les reliques des saints ne furent mieux honorées ni mieux à l'abri de toute dévotion indiscrète. Il faut rappeler ici un texte classique, qui au seuil du VII[e] siècle, rend témoignage à la tradition primitive et constitue un effort pour la maintenir intacte.

L'impératrice Constantine, femme de l'empereur Maurice, avait demandé au pape S. Grégoire, pour être déposé dans la nouvelle église du palais, dédiée à S. Paul, le chef de l'apôtre, ou quelque partie de son corps : *caput eiusdem sancti Pauli aut aliud quid de corpore ipsius*. S. Grégoire s'excuse de ne pouvoir accéder à ce désir : il ne le peut ni ne l'ose. Des exemples récents montrent à quels dangers terribles s'exposent ceux qui troubleraient les restes

(1) Le sujet a été souvent traité. Voir outre les ouvrages indiqués plus haut, p. 35, le commentaire de Godefroid sur *Cod. Theodos.*, l. IX, tit. XVII ; C. FERRINI, *De iure sepulcrorum apud Romanos*, dans ARCHIVIO GIURIDICO, t. XXX (Pisa, 1883), p. 447-80 ; WAMSER, *De iure sepulchrali Romanorum*, Darmstadt, 1887.

sacrés des apôtres ou des saints martyrs. Il rappelle notamment que le tombeau de S. Laurent ayant été ouvert par mégarde, tous ceux qui avaient jeté les yeux sur le saint corps, même sans avoir eu la témérité d'y porter la main, étaient morts dans les dix jours. Et il ajoute : *Cognoscat autem tranquillissima domina, quia Romanis consuetudo non est, quando sanctorum reliquias dant, ut quicquam tangere praesumant de corpore. Sed tantummodo in buxide brandeum mittitur atque ad sacratissima corpora sanctorum ponitur. Quod levatum, in ecclesia, quae est dedicanda, debita cum veneratione reconditur, et tantae per hoc ibidem virtutes fiunt, ac si illic specialiter eorum corpora deferantur. Unde contigit, ut beatae recordationis Leonis papae tempore, sicut a maioribus traditur, dum quidam graeci de talibus reliquiis dubitarent, praedictus pontifex hoc ipsum brandeum allatis forficibus incidit, et ex ipsa incisione sanguis effluxit* [1].

La discipline romaine, à la fin du sixième siècle (an. 594), est solennellement affirmée ici, et le pape, selon le goût de l'époque, en démontre l'excellence, en citant, à l'appui, des faits miraculeux. Néanmoins, on a essayé de révoquer en doute l'exactitude d'une assertion aussi absolue, en se reportant à d'autres lettres de S. Grégoire où il annonce des envois de reliques. Il n'y a là aucune contradiction, car rien n'indique qu'il ne s'agît point de reliques représentatives et qu'on ait dérogé, en ces circonstances, à la *consuetudo romana* [2].

(1) Grégoire I, *Registr.* IV, 30, Ewald-Hartmann, t. I, p. 264-65.

(2) Ainsi, *Registr.* IX, 49, à Paul évêque de Rieti, qui avait demandé des reliques des bienheureux martyrs Hermès, Hyacinthe et Maxime, il répond en envoyant des *sanctuaria praedictorum martyrum*, Hartmann, t. II, p. 76 ; *Reg.* IX, 183, à Constantius évêque de Milan, qui désirait des reliques de l'apôtre S. Paul et des bienheureux Jean et Pancrace, il envoya également des *sanctuaria*, ibid., t. II, p. 176.

Cette coutume a, d'ailleurs, des attestations plus anciennes et tout aussi formelles. Les légats du pape Hormisdas, en 519, font rapport sur une requête de Justinien à l'effet d'obtenir des reliques des saints apôtres et de S. Laurent pour la basilique dont il avait entrepris la construction. L'empereur entendait, suivant l'usage grec, des reliques réelles. Les légats lui opposèrent la pratique romaine : *Habuit quidem petitio praedicti viri secundum morem graecorum ; et nos contra consuetudinem sedis apostolicae exposuimus* [1]. Justinien n'insista point, et se contenta des *sanctuaria* que le pape lui fit parvenir [2].

Ce double échange de vues souligne très nettement l'opposition entre les traditions de l'église occidentale et celles de l'église grecque. A Rome les corps saints continuent à bénéficier de l'inviolabilité absolue sanctionnée par la loi ; les tombeaux demeurent intacts et l'on ne se permet jamais de prélever la moindre parcelle sur les reliques des martyrs : mais on distribue, pour en tenir lieu, des linges ou des étoffes sanctifiées par un contact plus ou moins immédiat du tombeau. Ce sont les *brandea*, *palliola*, *sanctuaria* dont il est si souvent fait mention dans les anciens documents de provenance romaine, et l'on a, pour ces reliques représentatives le même respect que pour le corps saint lui-même. Le secret de cette substitution s'explique, à l'origine, par un des sentiments les plus profondément enracinés dans la nature humaine. La religion du souvenir se ravive également en présence des objets qui

Ailleurs, *Reg.* III, 19, en vue de la consécration de l'église située à Rome *iuxta domum merulanam regione tertia*, il demande lui-même des reliques de S. Séverin. IBID., t. I, p. 177.

(1) HORMISDAE *Epist.* 77. THIEL, *Epistulae pontificum romanorum*, p. 873-875.

(2) THIEL, t. c., p. 887.

ont été en contact avec la personne aimée et qui ont gardé, pour ainsi dire, quelque chose d'elle-même. Ajoutons que les livres saints eux-mêmes, où est rappelée la vertu des linges et des ceintures qui avaient touché le corps de S. Paul [1], semblaient donner à ces idées la sanction de leur autorité.

Pourtant les Grecs ne se contentaient point de la fiction des *brandea*. Lorsqu'ils demandaient des reliques, ils prétendaient qu'on leur donnât des corps entiers ou quelque partie qu'on en détachait. La discipline qui s'établit chez eux montre qu'ils ne comprenaient point à la façon des occidentaux le respect dû aux morts, et que la rigueur de la loi romaine ne répondait guère à leurs idées. C'est chez les Grecs que naquit l'usage de la translation et de la division des reliques.

Les circonstances historiques et le milieu expliquent assez bien ce contraste entre l'Occident et l'Orient. Les lois municipales n'étaient pas, sur le régime des sépultures, aussi rigoureuses que la législation romaine, et il était d'autant plus difficile d'exiger l'application de celle-ci dans les provinces éloignées, que le collège des pontifes avait à intervenir dans les cas de translation de cadavres. Le magistrat consciencieux et timoré qu'était Pline le jeune avait cru devoir attirer sur ce point l'attention de l'empereur. « Quelques-uns me demandent, écrit-il à Trajan, l'autorisation de déplacer les restes des leurs, parce que les tombeaux tombent en ruines ou ont souffert des inondations, et ils allèguent des précédents posés par d'autres proconsuls. Comme je sais qu'à Rome on s'adresse pour cet objet au collège des pontifes, j'ai cru devoir vous consulter, vous qui êtes grand pontife, sur la conduite à tenir [2]. »

1) *Act.* XIX, 12.
2) PLINE, *Epist.* X, 68.

Voici la réponse impériale : « Il est dur d'imposer aux provinciaux l'obligation d'en référer aux pontifes, dans le cas où de justes raisons exigent le transfert. Suivez donc l'exemple de vos prédécesseurs, et accordez ou refusez l'autorisation selon les circonstances [1]. » Le bon sens exigeait d'ailleurs que l'on tînt compte des usages locaux, et ce n'est pas seulement en Bithynie que s'observait la règle énoncée par Trajan lui-même : *Id ergo quod semper tutissimum est, sequendam cuiusque civitatis legem puto* [2]. Il faut croire que la condescendance des magistrats engendra des abus, car les empereurs furent plus d'une fois obligés de légiférer sur la matière.

La première en date des translations de reliques dont il soit fait mention dans les historiens est celle de S. Babylas. Gallus, créé césar (351-354) par Constance, s'était fixé à Antioche. Dans une pensée de zèle, il essaya d'assainir moralement le bourg de Daphné, qui était une sorte de mauvais lieu, en y bâtissant une église, dans laquelle il fit transporter le corps de S. Babylas [3]. La présence du martyr imposa silence à l'oracle de Daphné. On ne sait si cette translation se fit avec pompe. Toujours est-il que l'histoire en a gardé à peine le souvenir, sans doute parce que la cérémonie se fit dans des conditions assez particulières. Il ne s'agissait pas ici d'un corps saint enlevé à quelque église lointaine, comme ce fut le plus souvent le cas plus tard, notamment pour les transports qui se firent au profit de la nouvelle capitale de l'empire fondée par

(1) Pline, *Epist.* X, 69.
(2) Pline, *Epist.* X, 113. Cf. 66, 84, 109.
(3) Sozomène, *Hist. eccl.*, V, 19 : μετέθηκεν είς Δάφνην τὴν λάρνακα τοῦ Βαβύλα τοῦ μάρτυρος. Cf. Grégoire de Nazianze, *Contra Iulianum*, I, 25, *P. G.* t. XXXV, p. 552.

Constantin. Ces translations sont communément regardées comme les premières d'une longue série. Voici en quelles circonstances elles eurent lieu.

L'ancienne Rome dépassait toutes les autres villes de l'empire par la richesse de son trésor de reliques. La nouvelle Rome, chrétienne dès son berceau, en était dépourvue ou peu s'en faut. Son fondateur semble n'avoir pas songé au moyen de la doter de corps saints en dépossédant d'autres villes. Dans l'église des Apôtres qu'il fit construire, il se contenta d'ériger des cénotaphes [1]. Ce n'était point là une nouveauté ; les romains avaient souvent recours à ce simulacre du tombeau [2]. Constance ne voulut point s'en contenter, et il passe pour avoir inauguré une pratique qui, en Orient d'abord, plus tard en Occident ne trouva que trop d'imitateurs. En 356 furent solennellement transférées à Constantinople les reliques de S. Timothée, l'année suivante celles de S. André et de S.Luc, obtenues, à ce qu'on prétend, par l'entremise du préfet d'Alexandrie, Artémius [3].

Paulin de Nole, qui attribue l'initiative de cette translation à Constantin et non pas à Constance [4], la regardait, ce qui était assez logique, comme la première qui ait eu lieu dans le monde chrétien.

Nam quia non totum pariter diffusa per orbem
prima fides ierat, multis regionibus orbis

(1) EUSÈBE, *Vita Constantini*, IV, 60, 3, HEIKEL, p. 142.

(2) Voir E. CUQ, dans DAREMBERG ET SAGLIO, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, t. II, p. 1396.

(3) Les sources sont indiquées chez A. HEISENBERG, *Grabeskirche und Apostelkirche*, t. II (Leipzig, 1908), p. 112.

(4) PAULIN, *Carmen* XIX, 321, 329, HARTEL, p. 129. Il y a d'autres traces de cette confusion. Voir la note de ROSWEYDE, dans *P. L.* t. LXI, p. 929, n. 325.

martyres afuerant, et ob hoc, puto, munere magno
id placitum Christo nunc inspirante potentes,
ut Constantino primum sub Caesare factum est,
nunc famulis retegente suis, ut sede priori
martyras accitos transferrent in nova terrae
hospitia [1].

Constantinople ne tarda pas à recevoir d'autres reliques. On déployait, pour les recevoir, une pompe vraiment royale, et la ville entière se mettait en mouvement. S. Jean Chrysostome décrit la réception faite aux reliques d'un martyr du Pont, que l'on croit être S. Phocas [2]. L'empereur lui-même y prend part, et un cortège naval, brillant de lumières, doit conduire la précieuse dépouille au lieu destiné à la recevoir. Nous n'avons que des données fort vagues sur la translation des martyrs Égyptiens que célèbre également S. Jean Chrysostome [3]. Sous Théodore (379-395) fut transporté à Constantinople, dans l'église bâtie par Macédonius, le corps de S. Paul, l'évêque confesseur, mort en exil à Cucuse [4]. Ce fut un retour triomphal [5]. On signale, sous le même règne, l'arrivée dans la capitale des reliques des martyrs Terentius et Africanus, déposées, sur l'ordre de l'empereur, dans le sanctuaire de Ste Euphémie ἐν τῇ Πέτρᾳ [6] et celle du chef de S. Jean Baptiste, que Théodose porte de ses propres mains et

(1) *Carmen* XIX, 317-324, HARTEL, p. 129.

(2) *P. G.* t. L, p. 799 : μάρτυρα πομπεύοντα ἀπὸ Πόντου. Le nom de S. Phocas n'est mentionné que dans le titre de l'homélie.

(3) *P. G.* t. L, p.693-98.

(4) SOCRATE, *Hist. eccl.*, V, 9 ; SOZOMÈNE, *Hist. eccl.*, VII, 10.

(5) *Vita Pauli*, BHG². 1472 : καὶ ἀπαντῶσι τῶν ἐπισκόπων σὺν αὐτῷ Νεκταρίῳ πρὸ πολλοῦ τῆς Χαλκηδόνος ὅσοι παρῆσαν, καὶ μετὰ πολλῆς ὑμνολογίας καὶ τῆς ἄλλης δορυφορίας ὑποδέχονται.

(6) THÉODORE LE LECTEUR, II, 62, *P. G.* t. LXXXVI, p. 213. La date est le 10 des calendes d'octobre.

dépose dans l'église de l'Hebdomon qu'il a fait construire [1]. Sous Arcadius († 408) eut lieu la translation des reliques du prophète Samuel, de Judée dans le sanctuaire qui lui fut dédié dans la capitale [2]. Ce fut, S. Jérôme nous le dit, une solennité des plus brillantes. Les sacrés restes enveloppés dans l'or et la soie furent portés par des évêques. Les fidèles, accourus en grand nombre sur tout le parcours, manifestèrent autant de joie que s'ils eussent vu le prophète en personne. Telle était la foule, dit S. Jérôme en son langage hyperbolique, qu'elle s'échelonnait sans interruption depuis la Palestine jusqu'à Chalcédoine [3].

On note sous Théodose le jeune (408-450) l'arrivée des reliques des saints Étienne, Laurent et Agnès [4], de même le transfert du corps de S. Jean Chrysostome, ramenées en 438 de Comane [5] avec la même pompe que les reliques des grands martyrs [6]. Le règne de Léon I († 474) fut signalé par la translation des reliques de Ste Anastasie, que l'on vénéra désormais dans le martyrium du portique de Domninus [7].

On peut affirmer avec certitude que beaucoup d'autres reliques furent apportées à Constantinople vers la fin du quatrième, et surtout dans le courant du cinquième siècle.

(1) SOZOMÈNE, *Hist. eccl.*, VII, 21.

(2) S. JÉRÔME, *Contra Vigilantium*, 5, *P. L.* t. XXIII, p. 343 : *Sacrilegus dicendus est et nunc Augustus Arcadius qui ossa beati Samuelis longo post tempore de Iudaea transtulit in Thraciam*. THÉODORE LE LECTEUR, II, 63, *P. G.* t. LXXXVI, p. 213 ; *Chronicon Paschale*, ad ann. 406, 411, DINDORF, p. 569, 570-71.

(3) *Contra Vigilantium*, 5, *P. L.* t. XXIII, p. 343.

(4) THÉODORE LE LECTEUR, II, 64, *P. G.* t. LXXXVI, p. 213.

(5) SOCRATE, *Hist. eccl.*, VII, 45 ; THÉODORET, *Hist. eccl.*, V, 36.

(6) CALLINICI *De Vita Hypatii liber* Lipsiae, 1898), p. 24 : καὶ μετὰ πλείω ἔτη τὸ λείψανον αὐτοῦ, ὡς τῶν μεγάλων καὶ ἁγίων μαρτύρων ὁ εὐσεβέστατος βασιλεὺς Θεοδόσιος μετὰ πολλῆς δόξης ἀνεκαλέσατο.

(7) THÉODORE LE LECTEUR, II, 65, *P. G.* t. LXXXVI, p. 216.

Ainsi, il est fait mention, dans Sozomène, des reliques de S. Thyrse [1], sans que l'on sache quand ni comment elles sont arrivées dans la capitale ; et dans les documents postérieurs il est fréquemment question de corps saints qu'elle possédait de date immémoriale [2].

Quoique fort bien pourvue de sanctuaires et de corps de martyrs, Antioche s'enrichit également par des translations. Il est difficile de se prononcer sur la réalité de celle des reliques de S. Ignace, venues de Rome, et sur l'époque où elle aurait eu lieu [3]. S. Jérôme, qui semble n'avoir pris ce détail chez aucun auteur, et qui avait visité Antioche, écrivait en 392 : *reliquiae corporis eius in Antiochia iacent extra portam Daphniticam in cimiterio* [4]. Dans son panégyrique de S. Ignace prononcé à Antioche (386-397), S. Jean Chrysostome célèbre la rentrée triomphale du martyr dans sa ville épiscopale et les honneurs qui lui furent rendus dans les villes du parcours [5]. L'orateur s'inspire des spectacles du même genre que l'on voyait depuis quelques années dans différents centres de l'empire d'Orient. Il est bien évident que les restes du saint martyr ne furent pas accueillis de la sorte en pleine persécution. Nous sommes mieux renseignés sur un autre déplacement de ses reliques. Durant la première moitié du Ve siècle, sous Théodose II, elles furent amenées en ville, et déposées dans l'ancien temple de la Fortune, transformé en basilique [6].

Le martyr S. Babylas fut plus d'une fois aussi troublé

(1) Sozomène, *Hist. eccl.*, IX, 2, 6, 7.

(2) Voir Ducange, *Constantinopolis christiana*, sous la rubrique *aedes martyribus dicatae*, et le *Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae*, passim.

(3) Voir Lightfoot. *The apostolic Fathers*, t. II, 2, part. I, p. 429-430.

(4) *De viris illustribus*, XVI, Bernouilli, p. 19 ; cf. p. 248.

(5) BHG². 816.

(6) Evagrius, *Hist. eccl.*, I, 16, Bidez-Parmentier, p. 25-26.

dans son repos. Une première fois, on l'a vu, Gallus le fit transporter à Daphné [1]. Une dizaine d'années plus tard, en 362, l'empereur Julien voulut se débarrasser d'une concurrence qui ruinait le culte d'Apollon, et il ordonna que le saint corps fût éloigné. Toute la population chrétienne d'Antioche se porta à Daphné pour faire cortège aux reliques. Elles furent placées sur un char et ramenées, au milieu du chant des psaumes, à la sépulture primitive du martyr. Une nouvelle translation eut lieu lorsque l'évêque Mélèce († 381) lui eut élevé une basilique au delà de l'Oronte ; il devait plus tard y reposer lui-même [2].

Mélèce était mort à Constantinople. Le retour de ses cendres dans sa ville épiscopale prit également les proportions d'une entrée triomphale. Par ordre de l'empereur et contrairement à la coutume des Romains, le corps fut partout reçu dans l'enceinte des villes, escorté par le peuple au chant des psaumes. Il fut déposé à côté de S. Babylas [3] et c'est devant le tombeau que S. Jean Chrysostome prononça son panégyrique [4].

En 459 toute la ville est en émoi à l'approche des reliques de S. Syméon stylite [5]. Un peu plus tard, vers 482, Antioche reçoit de nouveau un de ses saints évêques, à qui S. Jean Chrysostome donnait le titre de martyr [6], ramené de Trajanopolis en Thrace, où il était mort. Ce fut, comme toujours, au milieu d'un immense concours de peuple [7].

(1) Plus haut, p. 65.

(2) Les sources dans Tillemont, *Mémoires*, t. III, p. 406-407.

(3) Socrate, *Hist. eccl.*, V, 9 ; Sozomène, *Hist. eccl.*, VII, 10.

(4) BHG². 1244.

(5) *Vita auct. Antonio*, c. 32, Lietzmann, pp. 76, 253.

(6) *Laudatio S. Eustathii ep. Antiocheni*, BHG². 644.

(7) Théodore le Lecteur, II, 1, *P. G.* t. LXXXVI, p. 184. Sur le lieu d'exil de S. Eustathe, Boschius, *Act. SS.* iul. t. IV, p. 136.

D'autres villes de l'empire d'Orient furent témoins de pareilles solennités Nous ne sommes pas toujours également bien renseignés sur les circonstances de ces translations, et parfois les chroniqueurs ne les signalent que d'un mot Mais un peu partout dans les pays grecs les corps saints sont dans un etat d'instabilité qui contraste péniblement avec la rigoureuse immobilité que leur garantit la coutume d'Occident. Le 22 août 394, d'après la Chronique d'Édesse, eut lieu la translation du sarcophage de S. Thomas dans sa grande basilique ; elle n'indique point d'où elles étaient venues auparavant [1]. On signale en 396 la translation à Alexandrie des reliques de S. Jean Baptiste [2] et ce n'est hélas ! pas la dernière fois que nous entendrons parler des restes du Précurseur. S. Basile reçoit à Césarée le corps de S. Sabas le Goth, martyrisé en 372 [3] et il promet à l'évêque Arcadius de lui envoyer des reliques s'il réussit à en trouver [4]. Lorsque la ville de Nisibe tombe aux mains des Perses, les habitants se retirent emportant le corps de S. Jacques, τοῦ προμάχου τὸ σῶμα [5]. Dans les premières années de son épiscopat, S. Cyrille d'Alexandrie dépose dans l'église des Évangélistes à Menuthi, près de Canope, les restes des SS. Cyr et Jean [6].

Si encore la piété des Grecs avait pu s'arrêter sur cette pente dangereuse et se contenter de porter le martyr, intact dans son cercueil, à l'endroit où il était assuré de

(1) L. Hallier, *Untersuchungen über die Edessenische Chronik*, dans Texte und Untersuchungen, t. IX (Leipzig, 1893), p. 103,
(2) De Boor, *Theophanis chronographia*, t. I, p. 75.
(3) Basile, *Epist.* 164, 165, *P. G.* t. XXXII, p. 633-640.
(4) *Epist* 49, t. c. p. 385.
(5) Theodoret, *Hist. relig.*, 1, Schulze, p. 1119.
(6) Voir *Analecta Bolland.* t. XXX, p. 448-50.

recevoir les hommages des fidèles. Mais on s'enhardit davantage, et l'on n'hésita pas à porter la main sur ces restes sacrés, à en distraire des parties plus ou moins notables, parfois à les dissiper complètement. La division des reliques, conséquence inévitable d'une discipline moins rigoureuse, ne tarda pas à s'introduire comme pratique courante, et contribua, plus que toute autre, à faire de la relique comme l'objet d'un culte distinct, à entretenir de pieuses convoitises qui devaient souvent dégénérer en passion désordonnée.

Durant la période primitive, nous ne rencontrons qu'un petit nombre de faits isolés préludant en quelque manière aux manifestations qui devinrent plus tard la règle. Certains d'entre eux d'ailleurs n'ont qu'un rapport indirect avec le culte des reliques, et sont de la catégorie de ceux qu'inspire dans tous milieux le respect d'une chère mémoire. A supposer que la chaire de S. Jacques, conservée à Jérusalem, fût authentique et que l'on eût commencé à la montrer à une époque aussi reculée qu'Eusèbe semble le dire [1], elle était une relique au même titre que tel objet ayant appartenu à Napoléon et non moins religieusement conservé. Lorsque Saturus, dans l'amphithéâtre de Carthage, trempa l'anneau dans son sang et le remit au soldat Pudens, il voulait lui laisser un souvenir et non une relique [2].

Mais c'est bien la piété envers le martyr qui faisait désirer à un des gardiens de S. Cyprien de posséder ses habits mouillés de sueur : *videlicet nihil aliud in rebus oblatis ambiebat quam ut proficiscentis ad Deum martyris sudores iam sanguineos possideret* [3]. Et c'est peut-être aussi pour les

(1) *Hist. eccl.*, VII, 19.
(2) *Passio Perpetuae*, XXI, 5.
(3) *Vita Cypriani*, 16, HARTEL, p. CVIII.

retirer ensuite arrosés de son sang que les fidèles jetèrent des linges devant Cyprien, au lieu du supplice[1]. Nous savons que la fameuse Lucilla, dont le nom est impliqué dans les premières querelles donatistes, possédait, ou croyait posséder, un os d'un martyr, et qu'elle le couvrait de ses baisers avant de recevoir l'eucharistie [2].

C'est dans le document connu sous le nom de Testament des Quarante Martyrs que nous trouvons l'indice le plus clair de l'existence d'un abus qui devait être déjà fort répandu, puisque les condamnés demandent à être ensevelis ensemble et supplient les fidèles de ne s'approprier aucune parcelle de leurs restes [3]. On ne tint guère compte de leurs dernières volontés si solennellement exprimées. C'est précisément à propos des reliques des Quarante Martyrs que nous voyons le plus résolument pratiqué l'usage de la division et de la distribution des reliques, et que les idées en cours sont énoncées avec le plus de netteté.

S. Basile raconte que les saints martyrs, respirant encore, furent livrés aux flammes, et leurs cendres jetées dans le fleuve. Il n'ajoute pas que ces restes sacrés furent pieusement recueillis par les fidèles. Mais il faut le conclure de ce qui suit : « Les voilà qui occupent notre contrée, et semblables à des tours puissantes nous défendent contre les attaques de l'ennemi ; ils ne se renferment pas en une seule place, mais beaucoup d'endroits leur offrent l'hospitalité et ils sont un honneur pour beaucoup de localités [4]. »

(1) *Acta proconsularia*, 5, HARTEL, p. CXIII.
(2) OPTATI MILEVITANI lib. I, 16, ZIWSA, p. 18.
(3) N. BONWETSCH. *Das Testament der vierzig Märtyrer*. STUDIEN ZUR GESCHICHTE DER THEOLOGIE UND KIRCHE, t. I (1897), p. 76.
(4) *Homilia in sanctos XL martyres*, 8, *P. G.* t. XXXI, p. 521.

S. Grégoire de Nysse parle plus clairement encore. « Leurs cendres, dit-il, et tout ce que le feu a respecté a été partagé, et le monde entier, pour ainsi dire, participe aux bénédictions de ce trésor sacré. Moi-même j'en possède une part et j'ai placé les corps de mes parents près des reliques de ces soldats [1]. » Et il raconte la première fête célébrée avec sa famille en l'honneur de la glorieuse troupe à l'occasion de la déposition des reliques.

Gaudence de Brescia rencontra à Césarée deux nièces de S. Basile qui avaient reçu de leur oncle des reliques des Quarante Martyrs. Celles-ci furent généreusement cédés au bon évêque, saintement avide d'un pareil trésor [2]. On en signale également, au V[e] siècle à Constantinople, où elles se trouvaient d'abord en la possession d'une femme nommée Eusébie, diaconesse de la secte des Macédoniens [3]. Vers la même époque, Mélanie la jeune en place aussi dans l'oratoire de son monastère [4] et sous Justinien on en découvre de nouvelles à Constantinople[5].

Mais ce n'était pas toujours dans des cas exceptionnels, lorsque la profanation des reliques par les persécuteurs invitait pour ainsi dire les fidèles à les recueillir pour leur compte, que s'opérait la dispersion. Le traitement infligé aux Quarante Martyrs, aux reliques de S. Jean Baptiste, sur l'ordre de Julien [6] et aux martyrs de Gaza [7] ne fut point la règle, et pourtant tel saint, dont le corps repose à

(1) *Homilia in sanctos XL martyres*, *P. G.* t. XLVI, p. 784.

(2) *Sermo* XVII, *P. L.* t. XX, p. 965.

(3) Sozomène, *Hist. eccl.*, IX, 21.

(4) *Vita Melaniae iunioris*, BHG[2]. 1241, c. 48

(5) Procope, *De aedificiis*, I, 7.

(6) Rufin, *Hist. eccl.*, II, 28.

(7) Sozomène, *Hist. eccl.*, V, 9 : τὰ περιλειφθέντα τῶν ὀστέων, ὅσα μὴ τὸ πῦρ ἐδαπάνησε, τοῖς ἐρριμμένοις αὐτόθι καμήλων τε καὶ ὄνων ὀστέοις ἀνέμιξαν, ὥστε μὴ ῥᾳδίαν αὐτῶν εἶναι τὴν εὕρεσιν.

Sinope, se voit partagé entre une foule d'églises. Constantinople en reçoit une partie ; à Rome, s'il faut en croire Astère d'Amasée, on envoie la tête, et d'autres parties vont un peu partout [1]. Théodoret nous apprend que fréquemment dans les basiliques qui sont censées posséder un martyr, on ne trouve qu'une partie de son corps et parfois même une partie minime. « Nous demandons, dit-il, comment s'appelle le martyr renfermé dans le tombeau, et l'on nous répond, suivant l'occurence, que c'est Julien, Romain ou Timothée, bien que souvent on n'en ait pas le corps entier, mais des reliques de peu d'importance : σμικροτάτων λειψάνων [2]. » Il exprime la même pensée, à peu près dans les mêmes termes, en deux autres endroits de ses écrits, en substituant d'autres noms au groupe qu'il avait cité, tantôt Denys, Julien, Cosmas [3] tantôt l'apôtre Thomas, Jean Baptiste, Étienne le premier martyr. Et il fait remarquer ailleurs que, quoique les corps des martyrs soient divisés et dispersés en plusieurs tombeaux, la grâce qui y est attachée reste entière [4].

S. Grégoire de Nazianze déjà parlait ainsi ; pour lui quelques gouttes de sang καὶ μικρὰ σύμβολα πάθους ont la même efficacité que le corps dans son intégrité [5]. Logiquement, on devait à ces reliques partielles les mêmes honneurs qu'aux corps eux-mêmes, et l'on n'hésitait pas à les leur rendre. L'arrivée, dans une localité de Syrie qui

(1) Πολλαχοῦ μερισθέντα τὰ λείψανα ὁλόκληρον πανταχοῦ τῷ τρισμακαρίῳ σῴζει τὴν εὐφημίαν. Astère d'Amasée, *Homilia in S. Phocam*, BHG². 1540. *P. G.* t. XL, p. 309.

(2) Théodoret, *Epist.* 130, Schulze, t. IV, p. 1218.

(3) *Epist.* 144, Schulze, t. c., p. 1243.

(4) *Graecarum affect. curatio*, VIII, Raeder, p. 199.

(5) *Contra Iulianum*, I, 69, *P. G.* t. XXV, p. 589. La même idée est exprimée par Paulin de Nole, *Carm.* XXVII, 447 : *magna et in exiguo sanctorum pulvere virtus*. Hartel, p. 282.

doit être Cyr, la ville épiscopale de Théodoret, d'un envoi de reliques de S. Jean Baptiste et de plusieurs apôtres et prophètes est célébrée avec la solennité des grandes translations. L'évêque, le peuple de la ville et de la campagne vont au devant d'elles pour les recevoir ; ce sont des explosions d'allégresse et la δαυϊτικὴ χορεία n'y manque pas [1].

On le voit, l'opposition entre la *consuetudo graecorum* et la discipline romaine est nettement tranchée. Rome ni aucun des pays soumis directement à son influence ne connaissent ni ces grandes solennités qui mettent toute la population sur pied, ni cette liberté qu'on se donnait ailleurs d'ouvrir les cercueils et d'enlever les cendres des morts.

Je sais bien qu'à Rome, du IIIe au Ve siècle, il eut des translations de corps de martyrs. Mais elle se firent dans des conditions si spéciales, et, semble-t-il, si parfaitement légales que rien ne permet de les assimiler aux transports de reliques accompagnés de cortèges imposants, tels que l'Orient les aimait. Si le pape Pontien et Hippolyte, morts dans leur exil de Sardaigne, furent ramenés à Rome [2], ce ne fut probablement pas sans une autorisation spéciale que l'on demandait souvent pour les déportés et qui semble avoir été rarement refusée [3]. Corneille, mort également en exil à Centumcellae, fut enterré à Rome, et aucun indice ne donne à penser que

(1) Théodoret, *Hist. religiosa*, 21, Schulze, t. III, p. 1245-46. Quelques années plus tard, S. Marcel l'Acémète se distinguera aussi par son zèle à recueillir les reliques des martyrs. On lui en apporte de partout, mais surtout de Perse et d'Illyrie. *Vita S. Marcelli acoemetae*, BHG². 1028, c. 29.

(2) De Rossi, *Roma sotterranea*, t. II, p. 73-80.

(3) *Digest.*, 48, 24, 2.

les choses se soient passées autrement pour lui [1]. On sait que le martyr Quirinus, évêque de Siscia, fut transporté à Rome, au commencement du Ve siècle ou un peu plus tard [2]. Il n'est pas douteux que la nécessité seule ait été le mobile de cette translation : les malheurs de la Pannonie, envahie par les barbares, expliquent fort bien que l'on ait voulu mettre en lieu sûr les reliques du saint le plus célèbre de la contrée [3].

Quand et comment les corps des cinq sculpteurs Pannoniens, connus sous le nom de Quatre Couronnés, sont-ils arrivés à Rome ? Nous l'ignorons. Ils s'y trouvaient probablement avant le milieu du IVe siècle. Au moment où pour nous se termine la Passion de ces martyrs, leurs corps ont été retirés du fleuve, où on les avait jetés, renfermés dans des cercueils de plomb [4]. Ces corps n'étaient point encore *perpetuae sepulturae tradita*. On pouvait dès lors les transporter au lieu de leur repos définitif sans intervention officielle [5]. Usa-t-on de cette facilité et les reliques prirent-elles directement le chemin de Rome ? Ce n'est que par conjecture qu'on pourrait l'affirmer. Mais il est certain qu'une translation solennelle faite uniquement pour satisfaire la piété des Romains n'est pas admissible.

Je noterai en passant que la translation du pape Zéphyrin n'est point attestée par les documents. C'est un postulat de quelques archéologues, et nullement nécessaire pour expliquer des faits établis [6]. Oserai-je en dire autant

(1) Duchesne, *Le liber pontificalis*, t. I, p. 150-52.
(2) De Rossi, *Roma sotterranea*, t. II, p. 120-121.
(3) Prudence, *Peristephanon*, VII.
(4) *Acta SS.* nov. t. III, p. 778.
(5) De Rossi, *Roma sotterranea*, t. III, p. 561.
(6) Duchesne, *Le liber pontificalis*, t. I, p. 140.

de la translation des apôtres Pierre et Paul en 258 ? Elle est également issue d'une série de combinaisons ingénieuses plutôt qu'appuyée sur des témoignages [1] et se heurte à plus d'une invraisemblance. Mais alors même qu'il faudrait en accepter la réalité, ce ne serait là qu'un de ces transports imposés par la nécessité, dans l'espèce, une translation clandestine

Le cas de S. Silanus ne laisse pas de présenter quelque difficulté. La *Depositio Martyrum* porte au 10 juillet *et in Maximi Silani,* en faisant suivre cette annonce de la note que voici : *hunc Silanum martirem Novati furati sunt.* On est d'accord pour entendre cette phrase dans le sens d'un vol de reliques, le premier, sans doute, dont l'histoire ait gardé le souvenir. La secte des Novatiens, voulant posséder un martyr authentique, se serait emparée du corps de S. Silanus. Comment, les idées des Romains sur le respect des morts étant ce que nous savons, une secte, qui prétendait se distinguer par une grande perfection morale et par son attachement à la tradition, a-t-elle pu songer à braver le reproche d'un aussi horrible sacrilège ? C'est là un problème que l'on voudrait essayer de résoudre si, au lieu de la phrase laconique du férial, on avait quelque indication sur les circonstances de l'événement. La mention de l'équipée dans un document qui n'est qu'une aride nomenclature, prouve qu'elle était de fraîche date [2].

(1) DUCHESNE, *Le liber pontificalis*, t. I, p. CVI. Nous reviendrons plus loin sur cette question.

(2) Dans une lettre écrite vers 410 (*Epist.* CXVIII, 4, *P. L.* t. XXII, p. 963) à un homme de qualité nommé Julien, un Dalmate, à ce qu'il semble, S. Jérôme fait allusion à une fête religieuse qui est probablement une translation de reliques suivie de la dédicace d'une basilique. Il le loue d'avoir mis fin à son deuil : *quod... dedicatio ossium martyris candida tibi vestimenta reddiderit, ut non sentires dolorem orbitatis tuae, quem civitas universa sentiret, sed ad triumphum martyris exsultares.*

L'église de Milan et la région comprise dans sa sphère d'influence, doit avoir, en ce qui concerne le culte des reliques, pris modèle sur les églises d'Orient plutôt que sur Rome. Nous le constaterons à l'occasion de certains épisodes fameux de l'épiscopat de S. Ambroise Dans cette même période on vit rentrer à Milan le corps de l'évêque Denys, mort en Cappadoce [1]. Mais ces retours posthumes de l'exil au pays d'origine étaient fréquents et ne sont pas une infraction à la discipline générale. Aucun motif de ce genre n'explique l'envoi par l'évêque de Trente, Vigile, des reliques des martyrs d'Anaunie à S. Simplicien, successeur de S. Ambroise [2]. Gaudence de Brescia en reçut également une part On sait que cet évêque eut la passion des reliques et en rapporta de ses voyages pour en enrichir, à la mode orientale, sa basilique qui reçut le nom de *concilium sanctorum* [3]. Quelques années plus tard, nous entendrons Paulin de Nole, un autre ami de S. Ambroise, vanter le nombre des reliques qu'il est parvenu à obtenir pour la basilique de S. Félix à Nole même, et pour celle de Fondi [4]. Victrice de Rouen, lui aussi du cercle des amis d'Ambroise, fut l'émule de tous ces pieux évêques, et

(1) Basile, *Epist.* 197, *P. G.* t. XXXII, p. 712.

(2) *Vita Ambrosii auct. Paulino*, 52, *P. L.* t. XIV, p. 44-45. On s'est demandé plus d'une fois si la phrase de S. Ambroise au sujet des martyrs Gervais et Protais, *perdiderat civitas nostra martyres quae rapuit alienos*, contenait une allusion à un vol ou à un transport de reliques antérieur à l'invention de 386. Pour quelques uns les SS. Nabor et Félix seraient des martyrs importés de Lodi. D'autre pensent, avec plus de raison, semble-t-il, que ces martyrs étaient d'extraction étrangère, des soldats de Mauritanie, ayant souffert le martyre pendant qu'ils étaient en garnison à Milan. Voir F. Savio, *I santi martiri di Milano* (Pavia, 1906), p. 52.

(3) *Sermo* XVII, *P. L.* t. XX, p. 959-74.

(4) *Carmen* XXVII, 403-439, Hartel, p. 280-81 ; *Epist.* XXXII, 10, 17, *ibid.* pp. 286-87, 292.

recourut sans doute à leurs bons offices pour constituer son trésor de reliques fourni surtout par l'Orient [1].

Une foule d'indices permettent de constater que les églises d'Occident ne refusent jamais les reliques qui leur sont cédées par les Grecs, alors même que ceux-ci les auraient prélevées sur les corps saints au mépris de la loi et du respect dû aux martyrs. Mais pour elles-mêmes elles s'en tiennent généralement à la discipline observée à Rome en ce qui concerne les transports et la division des reliques [2]. Quel que puisse être le jugement que l'on porte sur certaines parties des Actes de S. Fructueux et de ses compagnons, ils sont un écho des idées en cours chez les Espagnols à l'époque de leur rédaction. Or, voici ce qu'ils racontent. La nuit qui suivit le martyre, les fidèles se rendirent à l'amphithéâtre, arrosèrent de vin les corps à demi brûlés, et s'approprièrent les cendres des victimes. Mais S. Fructueux leur apparut et les avertit d'avoir à restituer les reliques dont ils s'étaient emparés et de les enterrer au même endroit [3].

L'auteur des Actes de S. Saturnin de Toulouse trace un récit intéressant de la construction de la basilique du martyr [4]. L'évêque Hilaire [5], le premier, bâtit une cha-

(1) Voir son opuscule *De laude sanctorum*, *P. L.* t. XX, p. 443-458 L'édition de SAUVAGE-TOUGARD, Paris, 1895, n'est pas en progrès sur celle-ci.

(2) GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.* VII, 31, raconte comment Mummolus préleva une parcelle sur un doigt de S. Serge. D'abord les morceaux deviennent miraculeusement invisibles, et Grégoire ajoute : *Credo non erat acceptum martiri ut haec ille contingerit.* Et plus loin : *ex quibus una Mummolus adsumpta abscessit, sed non, ut credo, cum gratia martiris, sicut in sequenti declaratum est.*

(3) BHL. 3196, n. 6.

(4) Voir DE ROSSI, *Bullettino*, 1878, p. 118-29.

(5) Seconde moitié du IV[e] siècle. DUCHESNE, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. I[2], p. 307.

pelle en l'honneur de son prédécesseur, sur son tombeau même, *sanctas veritus commovere reliquias*. Bientôt on s'y trouve à l'étroit, et l'évêque Silvius entreprend la construction d'une basilique spacieuse, à quelque distance de la précédente, dans la pensée, c'est bien clair, d'y déposer le corps du martyr. Mais il n'eut pas la joie de voir la fin de son œuvre. C'est l'évêque Exupère, l'ami de S. Jérôme, qui y mit la dernière main (vers 410). Cependant il hésitait à opérer le transfert. Un songe le rassura. Il comprit alors que quand l'honneur du martyr est en jeu, *nullam fieri vel deminutione cinerum vel commotione membrorum spiritibus iniuriam*. Et aussitôt il présenta une requête aux empereurs et obtint l'autorisation d'introduire les reliques dans le nouveau sanctuaire [1]. Tout en gardant les formes et timidement, on s'engage dans la voie du relâchement.

Pourtant on s'abstint pendant longtemps de distribuer des ossements ou des parcelles du corps des martyrs. De même qu'à Rome on donne des étoffes, des clefs qui ont touché au tombeau de l'Apôtre ou dans lesquelles on a renfermé de la limaille des chaînes de S. Pierre [2], des fragments du gril de S. Laurent [3], ailleurs, comme en Afrique, nous voyons prendre en guise de reliques, des vêtements déposés sur le tombeau [4], des fleurs sanctifiées

(1) BHL. 7496, n. 6.

(2) S. Grégoire en donna souvent. Voir *Registr.* I. 25. Ewald-Hartmann, t. I, p. 39, et note 5. Justinien demandait à Hormisdas des reliques *de catenis sanctorum apostolorum*. Thiel, *Epistolae romanorum pontificum*, p. 874.

(3) *De craticula beati Laurentii martyris* comme le demandait également Justinien, Thiel, l. c. S. Grégoire fait à Dinamius un envoi de reliques : *beati Petri apostoli benedictionem, crucem parvulam cui de catenis eius beneficia sunt inserta per quattuor vero in circuitu partes de beati Laurenti craticula in qua perustus est beneficia continentur.* (*Registr.* III, 33, Ewald-Hartmann, p. 192.)

(4) Augustin, *De civitate Dei*, XXII, 8, 18, Hoffmann, t. II, p. 606-607.

au contact du reliquaire [1], l'huile du sanctuaire [2] ; ou encore, et ceci se passe en Gaule, on emporte des franges du drap d'autel, de la cire, de la terre et même des éclats de bois détachés de la porte de la basilique [3].

Parmi les causes dont les influences sur le développement du culte des reliques ont été décisives à certains moments, il faut noter, après la pratique des translations et de la distribution, l'action d'un phénomène religieux classé sous le nom d'invention de corps saints, et dont on ne saurait nier l'importance puisqu'il n'atteint pas seulement les formes extérieures mais en quelque manière l'objet même du culte.

Pour en bien saisir la portée, il faut se rappeler comment, dans chaque église, se constitua la série des anniversaires, comment, en d'autres termes, se formèrent les martyrologes locaux.

On aurait tort de croire qu'ils furent le résultat d'une suite d'actes solennels admettant aux honneurs du culte les victimes des diverses persécutions. Une fois qu'une église a accepté le principe de rendre aux martyrs des honneurs publics — et l'Orient semble avoir été sur ce point de beaucoup en avance sur l'Occident — l'inscription d'un nouveau nom sur les fastes devient, en temps de persécution, un incident de la vie normale de la communauté. Un chrétien est poursuivi ; il confesse la foi devant le juge ; il est condamné et exécuté. Les fidèles qui ont suivi avec un intérêt passionné les péripéties du drame, recueillent son corps et lui donnent une sépulture aussi

(1) *Ibid.*, p. 604.

(2) *Ibid.*, p. 607.

(3) Les passages de Grégoire de Tours, sont indiqués par Sdralek, art. *Reliquien* dans Kraus, *Realencyclopaedie*, t. II, p. 688.

honorable que le permettent les circonstances. Nul n'oubliera la date d'un événement glorieux entre tous, et, l'année écoulée, la communauté, évêque en tête, se réunira autour du tombeau, pour célébrer l'anniversaire ; désormais il en sera ainsi tous les ans au jour de la déposition.

Ce jour est gravé dans la mémoire de la génération contemporaine qui l'apprendra à ses descendants. Évidemment, lorsque les victimes se multiplient, on est amené à tenir note, comme S. Cyprien prescrivait de le faire à Carthage, des jours de la mort ou de la déposition de chacun. L'ère des persécutions définitivement close, le martyrologe de chaque église se trouva sinon écrit, tout au moins constitué et en pleine vigueur par la pratique et l'observance des anniversaires.

On a cru reconnaître, à certains indices, l'existence d'une institution qui serait comme le germe de la future congrégation des Rites. Le titre de martyr n'aurait été accordé officiellement qu'après une procédure ressemblant à la canonisation, et l'on a été jusqu'à lui donner le nom de *vindicatio*, suggéré par un texte de S. Optat [1].

Depuis la découverte de l'épitaphe de S. Pontien, il a fallu renoncer à trouver dans l'église de Rome la trace d'une semblable organisation [2] ; tous les textes que l'on peut invoquer se rapportent à l'église d'Afrique, et concernent une série d'abus qui appelaient nécessairement l'attention spéciale de l'évêque. Ainsi, Mensurius de Carthage défendait d'accorder les honneurs du culte à ceux qui, sans être recherchés, allaient provoquer les persécu-

(1) Optati milevitani lib. I, Ziwsa, p. 18.

(2) Marucchi, dans *Nuovo bullettino di archeologia cristiana*, t. XV (1906), p. 35-50.

teurs [1], et il était naturel que les misérables qui, à la même époque, essayèrent d'exploiter la simplicité des fidèles par un simulacre de martyre, fussent exclus des prérogatives de tout ordre attachés au martyre véritable [2]. Dans un pays agité, comme le fut l'Afrique lors de la grande persécution et dans la querelle Donatiste, on conçoit que le jugement de l'évêque ait eu fréquemment l'occasion de s'exercer [3].

Il est possible que dans d'autres pays, et à d'autres époques l'autorité ait eu parfois à se prononcer sur des cas douteux, là, par exemple, où des martyrs hérétiques côtoyaient des martyrs catholiques, là encore où une mort courageuse semblait n'avoir pas racheté la témérité ou l'inconsidération. Mais en dehors de ces situations exceptionnelles ou d'un fait isolé, l'enquête épiscopale suivie d'une sentence nous apparaît comme dépourvue de signification et généralement superflue. Il n'y avait pas lieu d'incidenter sur des événements qui se passaient au grand jour. La confession du martyr, sa constance dans les tourments étaient des faits publics et l'on savait de manière à n'en pouvoir douter qu'il était ou non en communion avec l'église. Dès lors, rien ne s'opposait à ce qu'on lui rendît les suprêmes honneurs, et l'on ne voit nulle part, dans les documents qui nous restent, la trace d'une hésitation ou d'un délai, supposant une enquête suivie de la sanction d'une décision expresse. Comme d'ailleurs l'évêque prenait part aux principales manifestations de la piété commune, le culte qui s'établissait autour du tombeau du martyr avait toutes les garanties de la légitimité.

(1) AUGUSTIN, *Breviculus coll.* III, 13, 25, PETSCHENIG, p. 74.
(2) Plus haut, p. 25-26.
(3) Voir *Analecta Bolland.* t. XXVI, p. 89-90.

Il n'y a donc qu'un seul moyen de prouver rigoureusement l'existence, à un moment donné, du culte légitime d'un martyr. Il faut démontrer qu'il remonte, par une tradition continue, à ce jour mémorable de la déposition de ses restes sanglants, jour où le clergé et le peuple se sont engagés, comme il arriva à Smyrne devant la tombe de Polycarpe, à revenir chaque année au tombeau, célébrer le glorieux anniversaire. La démonstration aura une probabilité suffisante si l'on parvient à signaler les traces visibles du culte à une époque et dans un pays où rien n'indique que le courant de la tradition ait été troublé, où l'on n'a à compter qu'avec le développement régulier des institutions.

Vers la fin du IVe siècle, on voit surgir, sur certains points de la chrétienté, des cultes à qui semble manquer essentiellement cette consécration de la tradition vivante. On découvre des martyrs inconnus jusque-là, et on se hâte de leur rendre les honneurs dont les autres martyrs étaient en possession de date immémoriale. Au sujet de ces nouveaux venus se pose tout naturellement une suite de questions embarrassantes, voire insolubles la plupart du temps.

Si les chrétiens de la même génération ont pu constater leur martyre, pourquoi les ont-ils négligés ? Si eux, les contemporains, semblent l'avoir ignoré, de quels moyens d'information disposait-on plus tard pour avoir le droit de l'affirmer et d'en tirer toutes les conséquences ?

Il faut remarquer qu'il y a diverses manières de suppléer au silence de la tradition. Et d'abord se présente le cas de la tradition interrompue. Ce serait celui d'un martyr honoré d'abord d'un culte régulier par un groupe dispersé plus tard dans quelque tourmente ; les fidèles faisant défaut, le saint se trouve abandonné.

Il peut arriver encore que la trace du tombeau se perde dans une de ces sauvages aggressions de la plèbe païenne contre les cimetières chrétiens [1] ; il n'est même pas sans exemple que les précautions prises pour sauver un corps saint contre la profanation aient eu pour conséquence de ralentir, d'arrêter même la dévotion des fidèles [2]. L'ère de persécution, surtout, la période de grande violence, dut amener plus d'une fâcheuse éclipse. La paix revenue, les pasteurs se préoccupèrent sans doute de rétablir les fastes de leurs églises, de régler définitivement la suite des anniversaires, de remettre en état les sanctuaires et les tombeaux des martyrs. Nous connaissons, pour l'église de Rome, au moins deux essais de revision en cette matière. La première, qui eut pour objet le martyrologe, aboutit à la publication, datant probablement du pontificat de Libère, du férial romain comprenant la *Depositio martyrum* avec la *Depositio episcoporum*. L'autre, qui fut l'œuvre de Damase, porta principalement sur les tombeaux des martyrs.

Tout le monde sait qu'il les restaura et les orna de belles inscriptions pour les désigner aux regards de tous. Mais il ne s'en tint pas aux tombes déjà entourées de la vénération des fidèles. Nous lisons dans sa vie : *Hic multa corpora sanctorum requisivit et invenit* [3], phrase qui trouve sa confirmation en plus d'un endroit des poëmes épigraphiques du pontife. Le corps de S. Eutychius se dérobait aux recherches :

> *Ostendit latebra insontis quae membra teneret,*
> *quaeritur, inventus colitur, fovet, omnia praestat* [4].

(1) TERTULLIEN, *Ad Scapulam*, 3 ; *Apologeticum*, 7 ; *Ad nationes*, I, 7, OEHLER, t. I, pp. 543, 137.317.

(2) Cf. DE ROSSI, *Roma sotterranea*, t. I. p. 213.

(3) DUCHESNE, *Le liber pontificalis*, t. I, p. 212.

(4) IHM, *Damasi epigrammata*, 27.

Le tombeau des saints Protus et Iacinthus fut rendu accessible grâce aux travaux de Damase :

Extremo tumulus latuit sub aggere montis.
Hunc Damasus monstrat, servat quod membra piorum [1].

Sous un de ses successeurs, le tombeau de S. Némésius longtemps négligé fut remis en honneur :

Martyris haec Nemesi sedes per saecula floret
serior ornatu, nobilior merito ;
incultam pridem dubitatio longa reliquit,
sed tenuit virtus adseruitque fidem [2].

Le culte des saints Protus et Iacinthus était dûment établi ; nous le savons par la *Depositio martyrum* [3]. L'accès de leur tombe avait probablement été défendu contre l'indiscrétion ou la fureur des païens [4]. Mais nous ignorons ce qu'il faut penser des deux autres martyrs dont la *Depositio* n'a pas gardé les noms. On peut croire, sans que l'on soit en mesure de l'affirmer avec une entière certitude, que le culte de ces martyrs avait subi une interruption assez longue, qu'il n'en était resté qu'un souvenir et que l'invention des reliques fut le principe d'une restauration. S'il en est ainsi, le cas des saints Eutychius et Némésius ne présente pas de difficultés bien sérieuses. Certes, il s'agit ici d'une tradition interrompue, je veux dire la tradition vivante du culte. Mais la tradition historique demeurait, servant de lien entre le présent et le passé, et grâce à elle

(1) Ihm, *Damasi epigrammata*, 49.
(2) Ihm, *Damasi epigrammata*, 80.
(3) A la date du 11 septembre : III *id. sept. Proti et Iacincti in Bassillae.*
(4) Marchi, *Monumenti delle arti cristiane primitive* (Roma, 1844), p. 238-72.

on pouvait légitimement reprendre des observances un moment abandonnées.

Mais il est d'autres circonstances où un culte nouveau se crée à la suite d'une découverte de reliques ; c'est de longues années après leur mort que l'on inscrit pour la première fois dans les fastes des martyrs jusque-là ignorés. On comprend aisément, sans qu'il soit nécessaire d'y insister, à quelles surprises pouvaient mener ces canonisations tardives, les éléments essentiels d'un jugement éclairé faisant défaut. Ce n'était plus la tradition des églises que l'on invoquait mais des présomptions ou des vraisemblances, souvent, hélas, moins que tout cela, pour établir l'identité d'un cadavre ou pour décider l'admission aux honneurs du culte public.

Les inventions de reliques les plus célèbres dans l'histoire ne sont pas celles qui offrent les moindres difficultés. La plupart du temps ces découvertes se compliquent de songes et d'avertissements surnaturels, qui ne sont pas, comme on pourrait le croire, l'apanage exclusif des milieux chrétiens et orthodoxes, car ils nous mettent en présence d'un phénomène qui se constate partout où le sentiment religieux s'exalte dans des proportions anormales. Notre moyen âge n'est pas seul à en offrir des parallèles. L'antiquité païenne les connut, dans des circonstances presque identiques [1] ; la Grèce contemporaine les connaît encore [2]. L'élément subjectif dont le rôle est si déconcertant dans les faits de ce genre lorsqu'ils se passent presque sous nos yeux devient de plus en plus difficile à apprécier à mesure du recul des événements, et au lieu de porter sur ces

(1) Plutarque, *Thésée*, XXXVI, 1-9. *Cimon*, VIII, 9-8. Cf. *Les légendes hagiographiques* [2], p. 183-85.

(2) J. C. Lawson, *Modern greek Folklore and ancient greek Religion* (Cambridge, 1910), p. 302. Cf. *Analecta Bolland.*, t. XXIX, p. 463.

matières un jugement motivé, nous en sommes souvent réduits à souligner simplement l'état d'esprit qui s'y manifeste.

Dans l'antiquité la croyance à l'intervention de la divinité par des apparitions et des rêves en tout ce qui touche à la religion était si universellement répandue, au moins dans les milieux populaires, que l'on ne saurait attribuer exclusivement à l'éducation chrétienne les préoccupations de cet ordre. Les dieux et les héros se montraient aux mortels endormis ou éveillés — κατ' ὄναρ, καθ' ὕπαρ — et nombreuses sont les inscriptions votives placées à la suite d'une apparition, *ex visu* [1]. Eux aussi venaient demander l'érection d'un autel ou des ornements pour un sanctuaire, indiquer la place où reposaient leurs os et exiger des honneurs trop longtemps interrompus [2]. Quiconque prétendait avoir été l'objet d'une pareille faveur ne se heurtait pas, dès l'abord, à un scepticisme déterminé. On était tout disposé à le croire sur parole, surtout lorsque la communication divine répondait à de secrets désirs, à des espérances longtemps entretenues.

Il est malaisé de saisir à travers l'obscurité du style damasien jusqu'à quel point on crut être guidé par une intervention surnaturelle dans les recherches de certains tombeaux romains. Lorsque le pape Vigile parle des martyrs,

quos monstrante Deo Damasus sibi papa probatos
affixo monuit carmine iure coli [3],

(1) A. De Marchi, *Il culto privato di Roma antica*, t. I (Milano, 1896), p. 285-89, donne de nombreux exemples de cette formule et d'autres analogues (*somnio monitus, iussu numinis, ex hostensum deorum, ex monitu* etc.). Cf. Lucius, *Die Anfänge des Heiligenkults*, p. 152 n. 7.

(2) Lucien, l.c., n. 8-12. Cf. E. Schmidt, *Kultübertragungen* (Giessen, 1910), p. 102-104.

(3) Ihm, *Damasi epigrammata*, 89, 5, 6.

il ne faut pas nécessairement comprendre que Damase connut par révélation ceux d'entre eux qui méritaient d'être honorés par l'église.

L'inscription d'Eutychius ne brille pas par la clarté. Pourtant les vers :

> *nocte soporifera turbant insomnia mentem,*
> *ostendit latebra insontis quae membra teneret* [1],

semblent bien insinuer que des songes troublants mirent sur la voie de la découverte. Mais ce n'est pas assez pour classer le fait d'une façon satisfaisante.

C'est dans les événements qui eurent pour théâtre l'église de Milan en 386 qu'il faut étudier l'établissement d'un culte de martyrs en dehors des règles traditionnelles. Le détail ne nous est point parvenu avec la précision désirable et l'on constate entre les témoignages des divergences qui s'expliquent par les déformations habituelles d'un récit passant de bouche en bouche. La substance des faits se détache avec un relief suffisant.

« A cette époque, dit Paulin, le biographe de S. Ambroise, les saints martyrs Protais et Gervais se firent connaître à notre évêque. Ils étaient placés dans la basilique où se trouvent aujourd'hui les corps des saints Nabor et Félix. Ces saints martyrs-ci attiraient un grand concours de fidèles ; des martyrs Gervais et Protais on ignorait les noms comme aussi la sépulture, et l'on marchait sur leurs tombeaux pour s'approcher des barrières qui protégeaient ceux des saints martyrs Nabor et Félix [2]. »

L'événement se passa au moment où l'impératrice Justine, veuve de Valentinien I et mère du jeune Valen-

(1) Ihm, *Damasi epigrammata*, 27, 10-11.
(2) *Vita auct. Paulino*, 14. *P. L.* t. XIV, p. 31.

tinien, séduite par les Ariens, persécutait les catholiques et travaillait à chasser Ambroise de son siège [1]. Ambroise raconte lui-même à sa sœur Marcelline les circonstances de l'invention. Il ne prononce pas le mot de révélation ; il n'est question dans sa lettre que d'une sorte de pressentiment. « Sache que nous avons trouvé des martyrs. Comme je dédiais une basilique, une partie de la foule m'interpelle pour me dire : Dédiez-la comme la basilique romaine. Je répondis : Je le ferai si je trouve des reliques de martyrs. *Statimque subiit velut cuiusdam ardor praesagii.* » Le saint fit creuser le sol devant la clôture des SS. Félix et Nabor. Il continue : *Inveni signa convenientia, adhibitis etiam quibus per nos manus imponenda foret* — il désigne ainsi des possédés, — *sic sancti martyres eminere coeperunt ut, adhuc nobis silentibus, arriperetur urna, et sterneretur prona ad locum sancti sepulchri. Invenimus mirae magnitudinis viros duos, ut prisca aetas ferebat. Omnia ossa integra, sanguinis plurimum* [2]. Les reliques furent provisoirement déposées dans la basilique de Fauste. Le lendemain on les transféra à la basilique Ambrosienne. Sur le parcours, un aveugle fut guéri, et S. Ambroise dans un discours au peuple, commenta les événements.

A deux reprises S. Augustin rappelle cette solennité fameuse. Il parle dans la Cité de Dieu d'une vision de S. Ambroise : *episcopo Ambrosio per somnium revelata reperta sunt* [3]. Et dans les Confessions : *Tunc memorato antistiti tuo per visum aperuisti, quo loco laterent martyrum corpora Protasi et Gervasi, quae per tot annos incorrupta in thesauro secreti*

(1) AUGUSTIN, *Confessiones*, 9, 7.
(2) AMBROISE, *Epist.* XXII, 2, *P. L.* t. XVI, p. 1019-20.
(3) *De civitate Dei*, XXII, 8, HOFFMANN, t. II, p. 597.

tui reconderas, unde opportune promeres ad cohercendam rabiem femineam sed regiam [1].

Comme S. Augustin, le diacre Paulin [2], S. Gaudence de Brescia [3], S. Paulin de Nole [4] attribuent la découverte à une révélation. Sommes-nous obligés de prendre le mot à la lettre ? Faut-il penser plutôt que, sous l'empire d'une préoccupation sourde, des indices qui avaient frappé le saint évêque s'emparèrent de plus en plus de son esprit et le mirent sur la voie de la découverte ? Une question d'un ordre aussi spécial ne saurait être tranchée ici, mais nous devons constater que l'ensemble des témoignages n'est pas sans présenter des difficultés, et paraît démontrer qu'en cette circonstance l'enthousiasme l'emporta sur l'observation minutieuse de toutes les particularités. S. Ambroise ne parle tout d'abord que de squelettes ; *ossa omnia integra ... condidimus integra ad ordinem* [5]. « Cela ne marque-t-il pas clairement, dit Tillemont, qu'il n'y avait que les os ? Quel ordre y a-t-il à observer pour ranger un corps entier [6] ? ». Mais il y a aussi du sang *sanguinis plurimum,* et ce ne sont pas de simples traces desséchées : *sanguine tumulus madet* [7]. Gaudence de Brescia a reçu une partie de ce sang, preuve suffisante pour lui du martyre [8]. S. Augustin a compris que les corps

(1) *Confessiones*, 7, Knöll, p. 208.

(2) *Vita Ambrosii*, 14.

(3) *Sermo* XVII, *P. G.* t. XX, p. 663.

(4) *Epist.* XXXII, 17, Hartel, p. 293 :

Quosque suo deus Ambrosio post longa revelat
saecula, Protasium cum pare Gervasio.

(5) Ambroise, *Epist.* XXII, 2.

(6) Tillemont, *Mémoires*, t. II, p. 500.

(7) Ambroise, *Epist.* XXII, 12.

(8) *Sermo* XVII, *P. L.* t. XX, p. 663 : *quorum sanguinem tenemus gypso collectum nihil amplius requirentes : tenemus enim sanguinem qui testis est passionis.*

s'étaient conservés de longues années sans corruption [1].

Évidemment tout cela manque de consistance ; mais conclure de là, comme on l'a fait, qu'il n'y eut dans cette histoire qu'une habile mise en scène imaginée pour impressionner les Ariens, dans un moment critique [2], c'est fort exagéré, et l'on devrait bien nous dire en même temps comment pareille explication se concilie avec la droiture et l'élévation du caractère de S. Ambroise.

Gervais et Protais avaient-ils été honorés comme martyrs par les générations précédentes ? Quelques-uns l'ont pensé, en supposant que la confiscation du cimetière où ils reposaient avait interrompu le culte dont il restait un faible souvenir dans la mémoire des vieillards [3]. Cette hypothèse, impossible à contrôler, importe assez peu ici. Nous constatons que S. Ambroise n'eut pas recours à la tradition officielle de son église pour restaurer un culte périmé ; du moins, cette préoccupation de se rattacher au passé n'apparaît nulle part, et les souvenirs des vieillards ne se précisent un peu qu'après les faits accomplis : *nunc senes repetunt audisse se aliquando horum martyrum nomina titulumque legisse* [4]. De plus, tous ceux qui, après Ambroise, ont parlé de la découverte et de la solennelle translation des reliques en rapportent l'origine à une révélation.

On remarquera encore ici que l'ouverture du tombeau et le transport des reliques se font par la seule initiative de l'évêque. C'est une dérogation aux usages et même à la loi, dérogation qui contraste avec la conduite d'un autre

(1) *Confessiones*, 9, 7.

(2) O. SEECK, *Geschichte des Untergangs der antiken Welt*, t. III (Berlin, 1909), p. 24.

(3) Voir DE ROSSI, *Bullettino*, 1864, p. 29.

(4) AMBROISE, *Epist.* XXII, 12.

évêque, Exupère de Toulouse, qui ne procède au transfert du corps de S. Saturnin qu'après y avoir été autorisé par rescrit impérial [1].

Sept ans plus tard, un événement du même genre amena S. Ambroise à Bologne [2]. Son biographe raconte qu'il déposa sous l'autel de la basilique de Florence des reliques des saints Vital et Agricola dont il avait élevé les corps à Bologne. « Ces martyrs, dit-il, reposaient dans le cimetière des Juifs. Le peuple chrétien eût continué à les ignorer, si les saints martyrs ne se fussent révélés à l'évêque [3].» Il semble bien qu'il s'agisse de l'évêque de Bologne et non de celui de Milan [4]. Celui-ci, sur l'invitation qui lui est adressée, accourt pour être témoin de la translation [5]. Il y a encore dans cette histoire bien des sujets d'étonnement. Comment par exemple, arriva-t-on à connaître les circonstances du martyre des deux saints, alors que leur existence était complètement ignorée auparavant ? Ces difficultés semblent n'avoir pas effleuré l'esprit des contemporains.

Les deux inventions de corps saints que nous venons de rappeler eurent dans l'église un grand retentissement, et de nombreuses reliques des saints Gervais et Protais [6] comme aussi des deux martyrs de

(1) Plus haut, p. 81.

(2) Sur ce voyage, lire G. B. RISTORI, *Della venuta e del soggiorno di S. Ambrogio in Firenze*, ARCHIVIO STORICO ITALIANO, ser. V, t. XXXVI, p. 241-275.

(3) *Vita auct. Paulino*, 39, *P. L.* t. XIV, p. 37.

(4) *Acta SS.* sept. t. VII, p. 273.

(5) AMBROISE, *Exhort. Virgin.* 1, *P. L.* t. XVI, p. 336 : *Ego ad Bononiense invitatus convivium, ubi sancti martyris celebrata translatio est.*

(6) Dans la basilique de Fundi, PAULIN DE NOLE, *Epist.* 32, 17, HARTEL, p. 293 ; à Villa Victoriana, à quelque distance d'Hippone, AUGUSTIN, *De civitate Dei*, XXII, 8, HOFFMANN, t. II, p. 603 ; peut-être

Bologne furent répandues par le monde, reliques réelles ou représentatives, nous l'ignorons. Parmi les églises qui reçurent leur part des reliques des SS. Vital et Agricola, se trouve celle de Clermont. Vers le milieu du Ve siècle, l'évêque Namatius envoya à Bologne un prêtre chargé de les rapporter. On alla les recevoir en cortège à grande distance, avec des croix et des cierges ; ce fut la solennité des grandes translations [1].

Après la mort de Théodose, en 395, S. Ambroise fit porter à la basilique des apôtres les corps des saints Nazaire et Celse qui étaient ensevelis dans un jardin hors ville. On trouve d'abord dans son tombeau S. Nazaire, la tête détachée du tronc, parfaitement conservée, et le sang dans un tel état de fraîcheur qu'on l'eût dit versé le jour même [2]. Paulin qui assista à la découverte, raconte qu'après qu'on eut placé sur une litière le corps du saint martyr, les témoins se mirent immédiatement à la suite de S. Ambroise, et l'on alla prier sur le tombeau de S. Celse, caché dans le même jardin. On ne se souvenait pas qu'il eût jamais prié à cet endroit. Or, ajoute-t-il, quand on voyait le saint évêque aller faire sa prière à un endroit où il n'avait jamais été auparavant, on savait qu'un corps de martyr lui avait été révélé [3].

Est-ce une allusion aux inventions dont il a été

à Hippone, *Sermo*, CCLXXXVI, *P. L.* t. XXXVIII, p. 1299 ; à Rome, *Liber pontificalis*, DUCHESNE, t. I, p. 220 ; à Rouen, VICTRICE, *De laude sanctorum*, c. VI, *P. L.* t. XX, p. 448 ; à Vienne, LEBLANT, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, n. 412 ; à Tours, reliques apportées par S. Martin, GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.* X, 31 ; ailleurs en Gaule, ID. *In gloria martyrum*, XLVI ; à Paris, *Vita S. Germani*, BHL. 7656, 9. Cf. *Acta SS.* iun. t. III, p. 830-842.

(1) GRÉGOIRE DE TOURS, *In gloria martyrum*, XLIV.

(2) *Vita auct. Paulino*, 32, *P. L.* t. XIV, p. 38.

(3) *Ibid.* 33, *P. L.* t. c. p. 38.

parlé ? S. Ambroise trouva-t-il d'autres reliques dont ni l'histoire ni la tradition de l'église de Milan n'ont gardé le souvenir ? Qui le dira ? Et qui dira si les circonstances mystérieuses de la découverte des SS. Nazaire et Celse ont été bien connues du biographe d'Ambroise, et ce qu'étaient les indices que les gardiens du lieu ont pu fournir à l'évêque d'après la tradition de famille dont ils se disaient dépositaires [1] ?

Plus célèbre encore que les inventions milanaises fut la découverte des reliques de S. Étienne en 415. Il nous en est parvenu une relation détaillée envoyée à toute la chrétienté par Lucien, qui s'intitule *presbyter ecclesiae Dei quae est in villa Caphargamala in territorio Hierosolymorum* [2]. Il vit en songe Gamaliel, le docteur de la loi mentionné dans les Actes [3], qui lui désigna la place où reposait son corps avec ceux de son fils Habib, de Nicodème et du diacre S. Étienne. Il lui révéla en même temps que le corps du premier martyr avait été jeté à la voirie sur l'ordre du prince des prêtres, mais que lui, Gamaliel, l'avait fait transporter et enterrer dans sa villa, à Caphargamala. Lucien était chargé d'avertir l'évêque Jean de ne pas laisser plus longtemps les saints corps cachés dans ce tombeau. Trois fois la vision se renouvela, et l'évêque Jean de son côté reçut un message céleste ; de même un moine nommé Migetius, à qui fut indiqué l'endroit précis de la sépulture. Là dessus, on fouilla le sol, et une pierre tom-

(1) *Ibid.*, p. 38 : *Cognovimus tamen a custodibus loci ipsius quod a parentibus suis illis traditum sit non discedere de loco illo per omnem generationem et progeniem suorum, eo quod thesauri magni in eodem loco positi essent.*

(2) BHL. 7850-56. Pour la bibliographie du sujet, voir E. v. Dobschütz, *Christusbilder*, p. 117*.

(3) *Act.* V, 34 ; XXII, 3.

bale apparut avec les quatre noms en hébreu écrits en lettres grecques, puis vinrent au jour les corps, notamment celui de S. Étienne, dont il ne restait que des os et de la poussière.

Une portion des reliques fut laissée à Lucien, qui fit une distribution ; la partie principale fut amenée solennellement à Jérusalem et déposée dans l'église de Sion [1].

Il y a longtemps qu'on a démêlé les origines de cette histoire [2]. Une sépulture a été trouvée avec des inscriptions qui ont conduit à identifier les corps avec ceux de S. Étienne, de Gamaliel, de Nicodème, et quelques années plus tard, il a été facile de dramatiser la découverte selon les idées alors en cours. On n'explique guère que par une dévotion très exaltée la faveur avec laquelle ce récit a été partout accueilli, et l'on s'étonne qu'on n'ait point suspecté les détails de la vision en contradiction avec les Livres Saints, et surtout, que l'on ait accepté comme authentiques certaines reliques que les conditions de la découverte excluaient expressément, telle l'ampoule de sang arrivée à Uzalum, en Afrique [3], recommandée, il est vrai, par une nouvelle révélation.

De Caphargamala les reliques de S. Étienne furent envoyées en beaucoup d'endroits. Lucien avait reçu *de membris sancti parvos articulos* et *terram cum pulvere, ubi omnis eius caro absumpta est*. C'est à ce trésor que puisa Lucien pour fournir ses amis [4]. Les premières reliques furent

(1) *Epistula Luciani*, 2-9, *P. L.* t. XLI, p. 809-815. Les rapports entre les divers documents concernant cette invention, parmi lesquels une homélie de S. Basile de Séleucie, devraient être établis. Nous ne pouvons ici entrer dans le détail.

(2) Cf. *Analecta Bolland.* t. XXVI, p. 106.

(3) *De miraculis S. Stephani*, I, 1, *P. L.* t. XLI, p. 834.

(4) *Epistula Luciani*, 8, 9.

portées à Minorque par Orose l'année même qui suivit l'invention [1]. Un peu plus tard il en arriva en Afrique à Uzalum ; l'évêque les porta à l'église en grande pompe, assis sur un char, escorté d'une foule nombreuse et d'un brillant cortège de lumières. Elles furent placées *in loco absidae super cathedram relatam* et il se fit des miracles [2]. Puis ce fut le tour de l'église de Calama, qui fut pourvue par l'intermédiaire de son évêque Possidius [3], puis de l'église d'Hippone où la piété et le zèle de S. Augustin les mirent particulièrement en honneur [4].

Les translations de reliques qui furent la conséquence de l'invention de Caphargamala firent naître toute une littérature qui contribua beaucoup à leur célébrité et eut une grande influence sur la diffusion du culte de S. Étienne. C'est à la même époque qu'il se fait des miracles dans le sanctuaire d'Ancône [5], où l'on prétendait conserver une des pierres de la lapidation. Mélanie la jeune dépose des reliques du saint diacre dans la chapelle de son monastère, et elle parle à ses filles d'un autre monastère qui en possède [6]. En 460 fut dédiée l'église bâtie à Jérusalem par Eudocie [7]. Ce fut également cette impératrice qui, dès 439, avait apporté à Constantinople des reliques du martyr [8].

L'histoire des reliques de S. Jean Baptiste est plus ténébreuse encore que les précédentes L'évangile ne dit

(1) *Epistula Severi*, *P. L.* t. XLI, p. 821-32.

(2) *De miraculis S. Stephani*, I, 3, *P. L.* t. XLI, p. 835. Cf. AUGUSTIN, *De civitate Dei*, XXII, 21.

(3) AUGUSTIN, *De civitate Dei*, XXII, 20.

(4) AUGUSTIN, *De civitate Dei*, XXII, 20.

(5) AUGUSTIN, *Sermo* CCCXII, *P. L.* t. XXXIX, p. 1444 ; *Sermo* CCCXXIII, 2, *ibid.*, p. 1445.

(6) *Vita Melaniae iunioris*, BHG[2] 1241, 48.

(7) *Vita S. Euthymii*, ANALECTA GRAECA, p. 73.

(8) MARCELLINI *Chronicon ad an. 439*, MOMMSEN, p. 80 ; THÉODORE LE LECTEUR, II, 64, *P. G.* t. LXXXVI, p. 216.

point l'endroit où le Précurseur fut décapité sur l'ordre d'Hérode Josèphe assure que ce fut à Machéronte, et cette indication ne se heurte à aucune invraisemblance [1]. Il n'en est pas de même de la tradition qui plaçait son tombeau à Sébaste. On sait que les disciples de Jean emportèrent son corps et l'ensevelirent. Qui croira que des Juifs aient pu confier ce dépôt sacré à des Samaritains ? Quoi qu'il en soit, au IV[e] siècle on prétendait le posséder à Sébaste. Sous Julien l'apostat, le tombeau fut violé, les os brûlés et jetés au vent. Quelques chrétiens en sauvèrent une partie qu'ils apportèrent à Jérusalem, où un abbé Philippe les reçut pour les remettre à S. Athanase. On prétend qu'elles furent déposées dans l'église que Théodose fit élever sur les ruines du temple de Sérapis à Alexandrie [2]. Il se passe dès lors à Sébaste ce que nous voyons se renouveler si souvent plus tard dans l'histoire du culte des saints. On reprit peu à peu l'habitude d'aller prier au tombeau, vide désormais de ses reliques, et on finit par se persuader qu'elles s'y trouvaient comme par le passé [3]. Certains auteurs ont cru expliquer le fait en supposant qu'on en avait rapporté une partie [4]. C'est là une hypothèse gratuite qui probablement ne répond pas davantage à la réalité que dans la plupart des cas de ce genre.

(1) *Antiq.* XVII, 7.

(2) Rufin, *Hist. eccl.*, XI, 28, Mommsen, p. 1033-34 ; Théodoret, *Hist. eccl.*, III, 7, 2 ; Philostorge, VII, 4, *P. G.* t. LXV, p. 541 ; *Chronicon paschale*, ad an. 362, Dindorf, p. 546.

(3) S. Jérôme, *Epist. ad Eustochium*, 13, *P. L.* t. XXII, p. 889, raconte les voyages de Paula, et à propos de sa visite à Sébaste il ajoute: *ibi siti sunt Elisaeus et Abdias prophetae et, quo maior inter natos mulierum non fuit, Ioannes Baptista.* Comparer *Comm. in Michaeam*, I, 1, *P. L.* t. XXV, 1150 : *erat quippe in montibus sita ubi nunc Sebaste est, in qua et S. Ioannis Baptistae ossa sunt condita.* Et encore, *Comm. in Osee*, I, 1, *P. L.* t. XXV, p. 825 : Σεβαστή. *in qua ossa Ioannis Baptistae condita sunt.*

(4) Tillemont, *Mémoires*, t. I, p. 103.

Il est fait mention d'autres reliques du Précurseur à propos d'une église bâtie par le prêtre Innocent au mont des Oliviers [1]. Paulin de Nole dépose de ses cendres sous l'autel de l'église de S. Félix [2], et parmi les reliques venues de Phénicie et de Palestine au temps de Théodoret, il y en avait de S. Jean Baptiste [3].

Sous le règne de Théodose il est pour la première fois question du chef du Précurseur. Il était arrivé, on ne sait comment, dans le village de Cosilaus près de Chalcédoine, sous le règne de Valens. En 391 l'empereur lui-même le transporte à Constantinople, et le déposa dans l'église de l'Hebdomon, élevée pour le recevoir [4]. Ceci n'empêcha point de raconter qu'en 452 Émèse fut le théâtre d'une suite d'événements surnaturels qui amenèrent la découverte du chef de S. Jean Baptiste dans une caverne. Marcel, l'archimandrite du monastère de la Caverne, qui fut favorisé de plusieurs visions et présida en personne à l'invention de la relique, a laissé de ces faits une relation célèbre [5], qui ne fut point reçue partout sans contradiction, comme le montre le décret de Gélase. A Émèse on ne paraît pas avoir douté de l'authenticité de la relique malgré la possession de Constantinople ; on continua à lui rendre de grands honneurs et Antonin de Plaisance, vers la fin de VIe siècle, l'y trouvait encore [6].

Nous n'avons signalé jusqu'ici que des inventions qui eurent un retentissement durable dans le monde chrétien

(1) *Historia Lausiaca*, XLIV, BUTLER, p. 131 : τὸ μαρτύριον ἑαυτοῦ ὃ ᾠκοδομήκει αὐτός, ἐν ᾧ λείψανα κατακεῖται Ἰωάννου τοῦ Βαπτιστοῦ.

(2) *Carmen XXVII*, 403, HARTEL, p. 280.

(3) THÉODORET, *Religiosa historia*, XXI, SCHULZE, t. III, p. 1246.

(4) SOZOMÈNE, *Hist. eccl.*, VII, p. 21.

(5) BHG². 840 ; BHL. 4291, 4292.

(6) GEYER, *Itinera Hierosolymitana*, p. 190.

grâce aux reliques distribuées lors de la découverte, grâce aussi à la publicité donnée à ces événements par des écrivains qui surent se faire lire. Il faut en mentionner d'autres, connues par de brèves indications des historiens.

Sozomène place à la fin du règne de Théodose († 395) l'invention des prophètes Abacuc et Michée. Une vision fit connaître l'emplacement de leurs tombeaux à Zebennus, évêque d'Éleuthéropolis [1]. Un hagiographe raconte que Silvanus, évêque de Philippopolis, puis de Troade, vers 425 [2], passant par la ville de Scepsis dans l'Hellespont, vit en songe Corneille le Centurion qui se plaignit de l'abandon de ses reliques, et demanda qu'on lui dédiât un oratoire. On creusa le sol, le sarcophage apparut, et une basilique fut construite sur le plan et selon les dimensions données par le saint lui-même [3].

Sous Théodose le jeune († 450) on trouva le prophète Zacharie, également aux environs d'Éleuthéropolis, à Caphar Zacharia. Un fermier nommé Calimerus, qui ne jouissait pas d'une très bonne réputation dans le pays, vit, non pas en rêve, mais étant bien éveillé, le prophète Zacharie qui lui indiqua dans un jardin, l'endroit à fouiller et les signes auxquels il reconnaîtrait son tombeau. Le corps du prophète apparut en parfait état de conservation ; à ses pieds était couché un enfant portant les insignes de la royauté. Sur la foi d'un vieux livre hébreu, on déclara que c'était le fils de Joas [4].

Un autre saint de l'Ancien Testament fut révélé à un

(1) SOZOMÈNE, *Hist. eccl.*, VII, 29. Cf. BEDAE *Chronicon*, MOMMSEN, *Chronica minora*, t. III, p. 300.

(2) SOCRATE, *Hist. eccl.*, VII, 7. Cf. *Acta SS.* febr. t. I, p. 294.

(3) *Passio S. Cornelii*, BHG². 371, c. 13, 14. Les chapitres suivants racontent l'étrange miracle du sarcophage qui se met en mouvement et va se choisir une place dans la basilique.

(4) SOZOMÈNE, *Hist. eccl.*, IX, 7.

moine de Palestine qui donna à l'évêque de Carnéas les indications nécessaires pour creuser le sol. Au fond d'une caverne on lut sur le couvercle d'une sépulture le nom de Job. Cette fois le corps ne fut point déplacé, mais une église fut construite de manière à ce qu'il se trouvât sous l'autel [1].

C'est encore une fois par Sozomène, témoin oculaire des fêtes dont elle fut l'occasion, que nous avons connaissance de l'invention des reliques des Quarante martyrs à Constantinople, sous l'épiscopat de Proclus (434-437). Une certaine Eusébia, qui appartenait à la secte des Macédoniens, s'était fait enterrer avec ces reliques, en recommandant le secret à tout le monde. Peu après, Césaire—celui qui fut consul en 397—fit bâtir précisément en cet endroit une église dédiée à S. Thyrsus. Ce martyr apparut trois fois à Pulchérie, sœur de Théodose, pour lui indiquer la cachette mystérieuse qui abritait les restes des Quarante martyrs et lui donner l'ordre de les faire transporter auprès de son corps, afin de leur assurer les mêmes honneurs. La troupe des quarante soldats, vêtus de robes blanches, apparut également à la princesse. Là dessus on va aux informations, on creuse, et on finit par découvrir dans le cercueil d'Eusébie deux boîtes d'argent renfermant les reliques désignées. On les mit dans une châsse précieuse qui fut portée en grande pompe à côté du martyr Thyrsus [2].

(1) *Silviae peregrinatio*, 16, GEYER, p. 59.

(2) SOZOMÈNE, *Hist. eccl.*, IX, 2. Le *Chronicon paschale* (DINDORF, p. 590), rapporte sommairement le même fait. Il ajoute : καὶ ἀνεδομήσατο αὐτῶν οἶκον ἔξω τῶν τειχῶν τῶν Τρωαδησίων Καισάριος ὕπατος καὶ ἔπαρχος. Comme on le voit dans Sozomène, Césaire construisit l'église de S. Thyrse dans laquelle les reliques des XL martyrs furent plus tard vénérées.

Il faut rappeler encore l'apparition de S. Barnabé dans l'ile de Chypre (458) suivie de l'invention de son corps, invention d'autant plus suspecte qu'elle vint à propos trancher une querelle de dépendance entre le métropolite de Chypre et le patriarche d'Antioche. Le corps de l'apôtre apparut intact, ayant sur sa poitrine l'évangile autographe de S. Matthieu [1].

Lors du passage de Pierre l'Ibérien († 485) à Orthosias, en Phénicie, non loin de Tripoli, on signale dans cette localité la révélation faite à un jardinier, des martyrs Luc, Phocas et Romanus [2].

A Zorava, en Trachonitide, une inscription, datée de 515, raconte l'apparition οὐ καθ' ὕπνον ἀλλὰ φανερῶς, de S. Georges, τοῦ καλλινίκου ἁγίου μάρτυρος Γεωργίου, à un nommé Jean, fils de Diomède. Elle eut pour conséquence la construction d'une église, dans laquelle fut placé le tombeau de S. Georges, le grand S. Georges sans doute, dont on a toujours cru posséder le corps dans autre église [3].

En 529 furent découvertes, près de Gindaropolis dans la Syrie Première, les reliques d'un martyr Marinus, dont la sépulture avait été montrée en songe au périodeute de la région. On transporta le corps, qui fut trouvé transpercé de clous, à Antioche, dans l'église de Saint-Julien [4].

Les révélations de reliques sont bien moins fréquentes en Occident. Après celles de Milan, la plus importante est, incontestablement, celle des martyrs d'Agaune, qui

(1) Nous avons indiqué les principales sources dans nos *Saints de Chypre*, Analecta Bolland., t. XXVI, p. 235-236.

(2) R. Raabe, *Petrus der Iberer* (Leipzig, 1895), p. 100-103.

(3) Lebas-Waddington, *Inscriptions de Syrie*, 2498. Cf. *Anal. Boll.*, t. XXVIII, p. 197-98.

(4) Malalas, *Chronogr.* XVII, Dindorf, p. 452.

furent montrés à l'évêque d'Octodurum Théodore (vers 390). Les détails saillants font défaut [1]. Grégoire de Tours après avoir raconté que les corps des martyrs de Lyon avaient été brûlés, puis jetés dans le fleuve, ajoute que les martyrs se montrèrent à de pieux chrétiens au lieu même où ils avaient été livrés aux flammes et leur adressèrent ces paroles : *Reliquiae nostrae ab hoc collegantur loco, quia nullus periit a nobis.* On recueillit ces cendres sacrées, qui furent déposées dans la basilique élevée en l'honneur des martyrs [2]. Le contexte semble indiquer que la révélation suivit de près la mort des victimes. Ce n'est pas à ce moment que l'on put songer à leur élever une basilique ; et S. Augustin, qui n'ignore pas jusqu'à quel point les païens ont poussé l'acharnement, ne sait rien de cette basilique ni de la vision réparatrice [3].

On compte dans les Gaules, au témoignage de Grégoire, quelques inventions de reliques qui se firent dans des circonstances miraculeuses. S. Bénigne près du Castrum Divionense était si peu honoré comme martyr au temps de l'évêque Grégoire de Langres (506-540), que les gens du pays, et l'évêque tout le premier, regardaient son sarcophage comme une tombe païenne. Une série de prodiges manifesta la sainteté de Bénigne, et une basilique fut élevée au-dessus de la crypte [4]. La découverte de S. Eutrope à Saintes, celle de S. Amarand aux environs d'Albi se fit dans des conditions analogues [5]. Un S. Génésius, distinct de celui d'Arles, fit connaître le lieu de sa sépulture à un paysan près du Tigernense Castrum [6].

(1) *M. G.*, Scriptores rer. merov., t. II, p. 20.
(2) *In gloria martyrum*, XLVIII.
(3) AUGUSTIN, *De opere monachorum*, VIII, *P. G.* XL, p. 600.
(4) GRÉGOIRE DE TOURS, *In gloria martyrum*, L.
(5) *In gloria martyrum*, LV, LVI.
(6) *In gloria martyrum*, LXVI.

L'évêque de Vienne Mamert, qui retrouva, dans des circonstances difficiles à démêler, le corps de S. Ferréol avec la tête de S. Julien [1], est comparé par Sidoine Apollinaire à S. Ambroise ; *tibi soli concessa est post avorum memoriam vel confessorem Ambrosium, duorum martyrum repertorem, in partibus orbis occidui martyris Ferreoli solida translatio adiecto nostri capite Iuliani* [2].

L'évêque de Spolète Spes, prédécesseur ou successeur, on ne sait au juste, d'Achille [3], qui occupait ce siège en 419, fit connaître à ses fidèles le martyr Vital : *Spes episcopus Dei servus sancto Vitali martyri a se primum invento altaris honorem fecit* [4]. De même l'évêque Fulgence d'Otricoli, au temps de Totila, roi des Goths [5], découvrit un S. Victor : *Iubante Deo Fulgentius episcopus invento corpore beati martyris Victoris in Christi nomine super altarem construxit* [6].

L'église d'Afrique ne nous a laissé aucun récit d'invention de reliques ayant eu lieu dans cette province où le culte des martyrs fut si florissant. N'en concluons pas qu'elle n'a pas été touchée par la contagion générale. S. Augustin a l'air de dire, non sans hyperbole, que le cas des reliques de Milan et de Caphargamala est banal. « Le

(1) GRÉGOIRE DE TOURS, *Virtut. S. Iuliani*, II. D'après les informations recueillies par l'évêque sur les lieux, S. Ferréol et S. Julien étaient déjà honorés auparavant à Vienne. Grégoire raconte aussi, *In gloria mart.*, LII comment fut trouvé le corps de S. Mallosus *apud Bertunensim oppidum*. Il y avait là un oratoire dès avant l'invention.

(2) *Epist.* VII, 1, LUETJOHANN, p. 104.

(3) DE ROSSI, *Bullettino*, 1871, p. 112-120, pense que l'évêque Spes ne peut appartenir à la période des persécutions ni avoir vécu après le milieu du Ve siècle.

(4) CIL, XI, 4967. Suit une inscription métrique : *Martyris hic locus est Vitalis nomine vero* etc. BÜCHELER, *Carmina*, 1801.

(5) DE ROSSI, *Bullettino*, 1871, p. 123.

(6) MAI, *Scriptorum veterum nova coll.*, t. V, p. 76, 1.

corps de S. Étienne, dit-il, est demeuré caché jusqu'à notre époque ; récemment il est apparu, comme les corps des saints martyrs ont accoutumé d'apparaître, par révélation de Dieu, lorsque le Créateur l'a jugé bon. C'est ainsi que, il y a quelques années, se sont montrés les corps des saints Gervais et Protais [1] ».

On est étonné d'entendre le grand docteur s'exprimer de la sorte, lorsque les conciles contemporains se montrent si réservés ou pour mieux dire, si sévères en matière de révélations de reliques. Le décret du concile Africain de 401 [2] permet à la fois d'apprécier l'état d'esprit qui régnait dans cette province et le jugement que l'église portait officiellement sur les mystiques qui prétendaient avoir des lumières spéciales pour introduire des nouveautés en matière de culte. On élevait un peu de tous côtés dans les champs et le long des routes des autels *tanquam memoriae martyrum*. S'il est prouvé qu'ils n'abritent aucun corps de martyr ni aucune relique, l'évêque du lieu est invité à les faire disparaître. Si on craint d'ameuter le peuple en allant jusque là, il faut engager les fidèles à ne pas fréquenter ces endroits pour ne pas se rendre coupables de superstition. Les *memoriae martyrum* ne peuvent être légitimement établies que là où se trouve un corps, ou une relique certaine, *aut ubi origo alicuius habitationis, vel possessionis vel passionis fidelissima origine traditur*, c'est-à-dire, si je comprends bien, là aussi où une tradition sérieuse localise la maison, une propriété, le lieu d'exécution d'un martyr. Tout le reste est proscrit, et le décret ajoute cette disposition spéciale pour les nombreux monuments

(1) *Sermo* CCCXVIII, 1, *P. L.* t. XXXVIII, p. 1438.

(2) F. Maassen, *Geschichte der Quellen und der Literatur des canonischen Rechts*, p. 161-63.

qui devaient leur origine à une révélation : *Nam quae per somnia et per inanes quasi revelationes quorumlibet hominum ubique constituuntur altaria, omnimode reprobentur* [1]. Sages paroles et bonnes à entendre dans un pays où l'on était obligé de dénoncer à la réprobation publique des aventuriers portant l'habit monastique, gens sans aveu, qui offraient en vente des ossements qu'ils faisaient passer pour des reliques de martyrs [2].

En Égypte, vers le milieu du Ve siècle, on cède à de semblables entraînements. Le moine Shenouti s'élève contre ceux qui viennent dire : « Les saints martyrs nous ont apparu et nous ont dit que leurs os étaient cachés dans un certain endroit ». Je les ai convaincus de leur erreur, ajoute le célèbre ascète. Et il nous apprend que, en démolissant des constructions ou en extrayant des pierres, s'il arrive qu'on rencontre quelque chambre sépulcrale avec des sarcophages, il se trouve aussitôt des gens pour dire qu'il y a là des martyrs « N'a-t-on donc jamais enterré que les martyrs ? » leur demande-t-il avec beaucoup de bon sens [3].

Combien nous sommes loin de la sévérité romaine, et comme la simple observation des lois et le respect de la tradition des églises auraient été une sauvegarde autrement efficace de l'authenticité des reliques et de la dignité du culte que toutes les mesures que l'on put prendre tardive-

(1) MANSI, *Concilia*, t. III, p. 971 ; *Décret de Gratien*, c. 26, D. I, *de Consecratione*.

(2) AUGUSTIN, *De opere monachorum*, XXVIII : *tam multos hypocritas sub habitu monachorum usquequaque dispersit, circumeuntes provincias, nusquam missos, nusquam fixos, nusquam stantes, nusquam sedentes ; alii membra martyrum, si tamen martyrum, venditant, alii* cet. *P. L.* t. XL, p. 575.

(3) G. ZOEGA, *Catalogus codicum copticorum qui in museo Borgiano Velitris adservantur* (Romae, 1810), p. 424.

ment. On ne fut pas longtemps à s'apercevoir des inconvénients qu'entraînait la licence en ces matières. C'est dans la loi même où Théodose et ses collègues (386) rappellent les anciennes prescriptions relatives au déplacement des cadavres que sont condamnés les abus les plus criants qui se produisirent à cette époque : *Humatum corpus nemo ad alterum locum transferat ; nemo martyrem distrahat, nemo mercetur* [1]. Pouvait-on mieux marquer la corrélation que l'on mettait entre la translation, la distribution et le commerce des reliques ?

A côté des protestations formelles que nous avons rappelées plus haut, il faut noter aussi certains indices de défiance se produisant dans les milieux qui semblaient le moins accessibles à ce sentiment. Que signifient, par exemple, les détails minutieux donnés par S. Basile à S. Ambroise dans la lettre qui lui annonce le retour à Milan du corps de l'évêque Denys ? Quelle surabondance de précautions pour qu'aucun doute ne subsiste sur son identité : « Il n'y a qu'un seul cercueil, qui ait reçu ce saint corps ; aucun autre cadavre ne reposait à proximité ; la sépulture fut solennelle ; les honneurs dûs aux martyrs ont été rendus. Les chrétiens qui l'avaient hébergé et qui l'ont enseveli alors de leurs propres mains l'ont également enlevé cette fois. .... Ceux qui ont fait la remise du corps ont montré leur piété : ceux qui l'ont reçu, un soin extrême. Il n'y a nulle part ici ni mensonge ni tromperie, nous nous en portons garant. Croyez bien que c'est là la simple vérité » [2]. Ce luxe de détails et ces protestations répondent à des dispositions qui n'était pas celles d'une confiance absolue. La première annonce de l'arrivée des

(1) *Cod. Theodos.* P. IX, tit. 17, l. 7.
(2) Basile, *Epist.* 197, *P. G.* t. XXXII, p. 712-13.

reliques de S. Étienne en Afrique fut accueillie, semble-t-il, avec une certaine incrédulité, et l'évêque d'Uzalum Évodius nous rapporte le propos d'une religieuse qui s'écria : « Et qui sait si ce sont de véritables reliques de martyrs ? » Il est vrai qu'une vision eut promptement raison de ses hésitations [1]. Il en fut de même de l'illustre ascète Jacques, l'ami de Théodoret. Lorsqu'on apporta dans le pays des reliques de S. Jean Baptiste, il se prit à douter si elles étaient bien du précurseur et pas plutôt de quelque autre martyr du nom de Jean. S. Jean Baptiste vint lui-même le rassurer [2].

D'ailleurs, de notables confusions menaçaient de se produire. Lorsque le corps de S. Paul, évêque de Constantinople, fut ramené dans la capitale et qu'on lui eut dédié une église, les bonnes femmes et le populaire en général se persuada qu'on avait reçu le corps de l'apôtre S. Paul [3]. Nous n'insisterons pas sur les erreurs fatales qu'occasionna l'abus de langage mentionné par Théodoret. Il suffisait qu'une basilique possédât quelques menues parties du corps d'un saint pour qu'on se crût autorisé à dire que ce saint y reposait, tout comme si on avait son corps entier [4]. On s'explique de la sorte que plus tard les pèlerins aient pu citer plusieurs églises comme dépositaires d'un même corps saint, et le dédoublement d'un même personnage par les hagiographes nous apparaît, dans certains cas, comme une erreur inévitable.

Parallèlement au phénomène d'expansion qui multiplie pour ainsi dire le tombeau du martyr nous voyons égale-

(1) *Miracula S. Stephani facta Uzali*, I, 1, *P. L.* t. XLI, p. 834.
(2) THÉODORET, *Religiosa historia*, XXI, SCHULZE, p. 1246.
(3) SOZOMÈNE, *Hist. eccl.*, VII, 10, 4.
(4) Plus haut, p. 75.

ment la célébration de la fête franchir peu à peu les étroites limites où elle était primitivement confinée. Au début, chaque église honorait ses propres martyrs à l'exclusion des autres ; c'était pour chaque communauté une série d'anniversaires de famille. Déjà, dans la première moitié du IV[e] siècle, on constate des emprunts à des églises étrangères. La *Depositio martyrum* romaine enregistre au 7 mars *Perpetuae et Felicitatis Africae,* au 14 septembre *Cypriani Africae.* Le calendrier de Carthage, qui, il est vrai, est bien postérieur, montre qu'il y eut réciprocité. Ce n'est d'ailleurs pas seulement à Rome mais à beaucoup d'églises voisines ou même lointaines que Carthage s'adressa pour compléter son calendrier. Dans le martyrologe grec antérieur à 411, dont le martyrologe syriaque bien connu est un abrégé, il y a des traces nombreuses d'anniversaires. Plusieurs martyrs y ont des commémoraisons en divers endroits, et, ce qui est à noter, parfois à des dates diverses. Le groupe Cosconius, Zénon, Mélanippus est attribué à Nicée le 19 janvier, à Nicomédie le 2 septembre, à une ville indéterminée le 23 février. Le prêtre Lucien apparaît le 6 janvier à Hélénopolis [1], le 7 à Nicomédie, le 19 novembre probablement à Antioche. Les XL Martyrs sont indiqués au 9 mars sous la rubrique *In Armenia Sebastia* ; ils reparaissent au 27 août avec la mention vague *et alibi* [2]. S. Grégoire de Nazianze prononce un panégyrique le jour de la fête de S. Cyprien, probablement à Constantinople, certainement ni à Carthage ni à Antioche [3]. L'église de Nole célébrait le *natalis* de S.

(1) C'est ainsi qu'il faut lire dans le martyrologe syriaque et non ἐν Ἡλιουπόλει.

(2) Dans le martyrologe hiéronymien.

(3) *Oratio in S. Cyprianum, P.G.* t. XXXV, p. 1169-93. Nous citons aussi Antioche, parce que, comme on sait, l'orateur a confondu le S. Cyprien

Priscus de Nocera [1]. En Syrie on faisait annuellement la fête des martyrs Persans [2]. Certains saints arrivent bientôt à être honorés presque partout, tel S. Vincent, dont S. Augustin affirme qu'il était fêté dans le monde entier [3].

La communication des anniversaires devint plus fréquente à mesure que se resserrèrent les liens qui unissaient les diverses communautés. On comprit que la gloire d'un martyr rejaillissait sur l'église entière, et le développement du culte des martyrs devint bientôt l'affirmation la plus concrète de sa catholicité. Naturellement, les translations, le partage et les distributions des reliques, comme aussi la fiction qui assimilait un objet sanctifié par le contact du tombeau aux reliques elles-mêmes, tout cela favorisa le mouvement qui tendait à enlever au culte son caractère local. On faisait la fête du saint dont on possédait une relique ou un souvenir, et on lui bâtissait une basilique. Dès l'année 354, en Syrie, on signale — en supposant exacts les calculs des épigraphistes — une basilique dédiée à un saint appartenant à une autre église. C'est, à Eïtha, la basilique de S. Serge martyr de Rosapha [4].

Nous avons vu que la fête ne se célèbre pas nécessairement à la même date dans toutes les églises. Il est à présu-

de l'histoire et celui de la légende, ce dernier, localisé à Antioche. Il s'agit d'une commémoraison annuelle : οἱ πάντων μᾶλλον τὸν ἄνδρα θαυμάζοντες καὶ ταῖς δι' ἔτους τιμῶντες ἐκεῖνον τιμαῖς τε καὶ πανηγύρεσι.

(1) Paulin de Nole, *Carmen* XIX, 516, Hartel, p. 136.

(2) Théodoret, *Religiosa historia*, xxiv : ἔχει δὲ νῦν καὶ μάρτυρας ὁμοφόρους, παρὰ Πέρσαις μὲν ἠγωνισμένους ἐτησίοις δὲ πανηγύρεσι παρ' ἡμῶν τιμωμένους. Schulze, p. 1259.

(3) *Sermo* cclxxvi, 4, *P. L.* t. XXVIII, p. 1257 : *Quae hodie regio, quave provincia ulla, quousque vel Romanum imperium vel christianum nomen extenditur natalem non gaudet celebrare Vincentii ?*

(4) Lebas-Waddington, *Inscriptions de Syrie*, 2124.

mer que là où on se contentait de commémorer le martyre on adoptait la date de l'église mère, comme on le fit à Rome pour Ste Perpétue et pour S. Cyprien. Lorsqu'il y avait transport de reliques, il en était sans doute autrement. Le jour de la déposition des reliques était inscrit comme une date à garder, et devenait une sorte d'équivalent de la première *depositio*.

Les inscriptions africaines mentionnent assez souvent la date de la cérémonie : *positae sunt reliquiae sancti Iuliani et Laurentii cum sociis suis per manus beati Columbi episcopi sanctae ecclesiae Nicivensis... sub pridie nonas octobres* [1] ; *hic memoriae sancti Iuliani depositae sunt III idus septembris* [2] ; *memoriae sanctorum martyrum Laurenti, Ippoliti, Eufimiae, Minnae et de cruce domini, depositae die III nonas februarias* [3] ; *hic benerundae reliquiae beatorum martyrum Moenae et Sebastiani depositae in pace sub die III idium novembrium* [4]. On ne s'exprimerait pas autrement s'il s'agissait de la première sépulture. Les dates rappelées dans ces inscriptions ne sont point, on le voit, celles des anniversaires traditionnels. Il n'y a d'exception que pour la dernière. On avait sans doute choisi le jour d'un des deux martyrs S. Ménas, dont la fête tombe le 11 novembre, pour la cérémonie de l'introduction des reliques. Sainte Thècle avait à Dalisandos un sanctuaire important. La fête s'y célébrait évidemment à une autre date qu'à Séleucie, comme il faut le conclure d'un étrange récit qui a pris place dans le recueil des miracles de la sainte [5]. La fête instituée dans

(1) P. Monceaux, *Enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique*, n. 279.

(2) Monceaux, *Enquête*, n. 284.

(3) Monceaux, *Enquête*, n. 297.

(4) Monceaux, *Enquête*, n. 246.

(5) Basile de Séleucie, *Miracula S. Theclae*, II, 2, *P. G.* t. LXXXV, p. 581.

le domaine de la famille de S. Grégoire de Nysse près d'Ibora en l'honneur des XL Martyrs à l'occasion de la déposition des reliques ne coincidait évidemment pas avec l'anniversaire consacré [1]. Le saint aurait-il sans cela songé à se plaindre de ce qu'on n'eût pas choisi une autre date mieux à sa convenance ?

Les martyrologes locaux s'enrichissent donc d'abord de commémoraisons de martyrs étrangers, et à ce point de vue les martyrs dont le culte s'introduisit par la voie exceptionnelle — comme les SS. Gervais et Protais — prirent le même rang que les anciens. Mais on ne s'arrêta pas dans cette voie. Un pas important fut fait lorsque l'on commença à célébrer, à côté des anniversaires des martyrs, ceux des évêques. Il était bien naturel que la communauté payant un tribut d'honneur à ses membres les plus illustres, ceux qui avaient versé leur sang pour la vérité, n'oubliât pas ceux qui avaient été ses pères dans la foi. Aussi voyons-nous la plus ancienne *Depositio martyrum* accompagnée d'une *Depositio episcoporum* où les dates ne sont pas moins soigneusement enregistrées, et destinée certainement à une commémoraison liturgique. Le martyrologe d'Antioche, tel qu'il nous est livré par l'abrégé syriaque, fusionne également les deux listes, et l'on se souviendra qu'un texte célèbre, déjà cité, mentionne deux séries de jours fériés propres à chaque église, ceux où l'on fête les martyrs et ceux où l'on fait mémoire des évêques [2].

Beaucoup d'indices permettent de dire que primitivement la commémoraison des évêques eut un caractère

(1) Grégoire de Nysse, *Oratio II in sanctos XL martyres*, *P. G.* t. XLV, p. 784-85.

(2) Sozomène, *Hist. eccl.*, V. 3, 9.

moins solennel que celle des martyrs. Cyrille de Jérusalem distingue formellement deux catégories de défunts qui sont commémorés au saint sacrifice. Les martyrs appartiennent à la première ; les évêques à la seconde [1]. C'est peut-être à cause de leur mérite éminent qu'à Antioche, par exemple, nous voyons des évêques comme Philogone, Mélèce et Eustathe — ces deux derniers pouvaient aisément être assimilés aux martyrs — recevoir des honneurs spéciaux [2], mais ce qui n'était d'abord qu'une exception, tendit à devenir la règle générale. A Antioche, comme ailleurs, la distinction ne tarda guère à s'effacer [3]. La *depositio martyrum*, se fond partout avec la *depositio episcoporum*, et jusqu'à la fin du VI[e] siècle au moins, toute la liste épiscopale, exception faite des évêques notoirement indignes, forme en général, partie intégrante du martyrologe [4].

(1) *Catechesis mystagogica*, V, 9, *P. G.* t. XXXIV, p. 1116. Le sacramentaire Léonien a gardé la trace de la distinction. Voici, à la suite du mois d'octobre, parmi les oraisons *super defunctos*, les prières pour le repos de l'âme des papes S. Silvestre et S. Simplicius : *Deus confitentium te portio defunctorum, preces nostras, quas in famuli tui Silvestri episcopi depositione deferimus, propitiatus adsume, ut qui nomini tuo ministerium fidele dependit, perpetua sanctorum tuorum societate laetetur. Per. — Hanc igitur oblationem, quaesumus, Domine, placatus intende, quam in sancti Silvestri, confessoris et episcopi tui commemoratione suppliciter immolamus ; ut et nobis proficiat huius pietatis affectus et illum beatitudo sempiterna glorificet. Per. — Maiestatem tuam, Domine, supplices exoramus ut anima famuli tui Simplici episcopi ab omnibus quae humanitus adtraxit exuta, in sanctorum censeatur sorte pastorum. Per.* CH. L. FELTOE, *Sacramentarium Leonianum* (Cambridge, 1896), p. 148.

(2) Rappelons en même temps S. Athanase et S. Basile. BHG². 186, 244-246.

(3) Le propre d'Antioche tel qu'il est représenté dans le martyrologe syriaque de 411 d'une part, et de l'autre dans le sermon attribué à Eusèbe, BHO. 700, est formé du mélange d'une liste épiscopale avec une liste des martyrs.

(4) Voir par exemple, les listes épiscopales gallicanes dans le martyrologe hiéronymien. *Acta SS.* nov. t. II, p. [XLI]-[XLII].

D'autres noms encore allaient presque partout grossir les listes. Ainsi quelques-uns des plus grands saints du Nouveau Testament sont fêtés dans la semaine de Noël, S. Étienne, S. Jacques et S. Jean, S. Pierre et S. Paul. Nous trouvons déjà ces fêtes établies en Cappadoce dans le dernier quart du IVe siècle [1]. Le martyrologe grec d'Asie Mineure les enregistre aussi. A la même époque, également se répand la dévotion aux Machabées, ces précurseurs des martyrs, et les homélies des Pères attestent avec quel ensemble leur commémoraison est célébrée partout [2].

Par une suite naturelle, tous les saints personnages qui avaient été choisis par Dieu pour coopérer à la Rédemption dans l'Ancien [3] comme dans le Nouveau Testament devaient avoir leur place dans l'hommage solennel de la reconnaissance de l'église, et nous aboutissons bientôt à l'énumération, dans l'ordre hiérarchique, des catégories qui sont entrées, à la suite des martyrs, dans les fastes ecclésiastiques : les patriarches, les prophètes, les apôtres. C'est la formule déjà courante pour Hilaire qui leur applique le symbolisme des sommets : *Hi ergo montes patriarcharum, prophetarum, apostolorum, martyrum* [4]. C'est la formule de S. Cyrille de Jérusalem, mentionnant l'ordre des commémoraisons : μνημονεύομεν... πρῶτον πατριαρχῶν, προφητῶν, ἀποστόλων, μαρτύρων [5]. Le temps approche où l'objet du culte va une dernière fois s'étendre ; on assimi-

(1) Grégoire de Nysse, *Oratio funebris in Basilium*, I, *P. G.* t. XLVI, p. 789.

(2) Voir Duchesne, *Origines du culte chrétien* [2], p. 265.

(3) Sur les fêtes des saints personnages de l'Ancien Testament dans le martyrologe hiéronymien, Duchesne, dans *Act. SS.* nov. t. II, p. [LXXX].

(4) *Tract. in Psalm.* XCVI, *P. L.* t. XI, p. 873.

(5) *Catechesis mystag.*, V, 9, *P. G.* t. XXXIV, p. 1116.

lera aux martyrs les grands ascètes et d'autres personnages illustres par leur sainteté [1].

Cette nouvelle évolution était inévitable, et fut préparée de longue date. Elle eut en quelque sorte pour origine l'excès même des honneurs réservés aux martyrs. On réfléchit que la perfection du martyr consiste moins dans le fait de recevoir le coup de la mort que dans la disposition d'âme qui fait accepter le sacrifice [2]. Ceux donc qui mouraient en prison avant d'avoir versé leur sang ne leur étaient pas inférieurs en mérite, et Cyprien donnait l'ordre de leur rendre les mêmes honneurs [3]. On comprit que l'héroïsme n'est pas l'apanage exclusif du martyr, et Denys d'Alexandrie nous montre les prêtres, les diacres, des fidèles aussi, en temps de peste se dévouer au service des malades avec la même ardeur que s'il se fût agi d'aller affronter la mort au tribunal du persécuteur [4]. Clément d'Alexandrie allait jusqu'à mettre au même rang ceux qui observent fidèlement les commandements [5]. On n'était que logique en honorant à l'égal des martyrs des évêques qui, comme Mélèce, Eustathe d'Antioche, Jean Chrysos-

(1) Épiphane, *Haeres.*, LXXV, 7, distingue deux classes de personnes dont on fait mémoire : les pécheurs et les justes, et à cette dernière il rattache les pères, les patriarches, les prophètes, les apôtres, les évangélistes, les martyrs, les confesseurs, les évêques, les anachoretes, ἀναχωρητῶν καὶ παντὸς τοῦ τάγματος. Dindorf, t. III, p. 362.

(2) Cyprien, *De mortalitate*, 17 : *confessio cogitatur et martyrium mente concipitur, animus ad bonum deditus Deo iudice coronatur. Aliud est martyrium animo deesse, aliud animo defuisse martyrium.* Hartel, p. 308. Ailleurs, il invoque l'exemple des trois enfants dans la fournaise. *Epist.* 61, 2 : *Neque enim in tribus pueris minor fuit martyrii dignitas, quia morte frustrata de camino ignis incolumes exierunt.* Hartel, p. 695.

(3) *Epist.* 12, 1 : *cum voluntati et confessioni nostrae in carcere et vinculis accedit et moriendi terminus, consummata martyrii gloria est. Denique et dies eorum quibus excedent adnotate* etc. Hartel, p. 503.

(4) Dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, VII, 22, 8.

(5) *Stromata*, IV, 4, 15.

tome [1] avaient souffert pour la foi sans mourir de mort violente [2]. On ne l'était pas moins en jugeant dignes d'une vénération pareille les illustres solitaires qui, après la persécution, peuplèrent les déserts et se soumirent à des pénitences qui faisaient songer aux tourments des martyrs ; de même ceux qui comme un saint Martin, joignaient à l'austérité de la vie l'exercice de la charité et d'un zèle ardent, et en général, tous ceux que la pratique héroïque des vertus chrétiennes élevait au-dessus du vulgaire.

L'assimilation des grands évêques ou des ascètes aux martyrs est fréquente dans les écrits des pères avant la fin du IV[e] siècle. Grégoire de Nazianze voit S. Athanase en compagnie des patriarches, des prophètes, des apôtres et des martyrs qui ont combattu pour la vérité [3], et S. Basile martyr réuni aux martyrs ses frères [4]. Sulpice Sévère développe cette idée que S. Martin, sans avoir enduré les supplices, a souffert un martyre non sanglant [5], et S. Jérôme décerne aussi à Paula la couronne du martyre, non la couronne de roses et de violettes, mais la couronne de lys [6].

On pourrait, dans ces textes, et dans d'autres semblables ne reconnaître que des formules oratoires. Certains traits

(1) Plus haut, p. 114.

(2) A propos de S. Eusèbe de Verceil et du titre de martyr qu'on lui donne habituellement, le P. Bruzza, *Iscrizioni antiche Vercellesi* (Roma, 1874), p. 296-301 a réuni les principaux textes se rapportant à la question qui nous occupe.

(3) *Oratio in S. Athanasium*, 37, *P. G.* t. XXXV, p. 1128.

(4) *Oratio in S. Basilium*, 80, *P. G.* t. XXXVI, p. 601.

(5) *Epistula II*, Halm, p. 143-44.

(6) Il écrit à Eustochium *Epist.* CVII, 31 : *Mater tua longo martyrio coronata est ; non solum enim effusio sanguinis in confessione reputatur sed devotae quoque mentis servitus immaculata quotidianum martyrium est. Illa corona de rosis et violis plectitur, ista de liliis. P. L.* t. XXII, p. 905.

de la vie des premiers solitaires prouve que très tôt, peut-être avant le milieu du IVe siècle, on entendait passer des paroles aux actes et que l'admiration populaire ne voulait refuser à ces grands ascètes aucun des honneurs jusque-là réservés aux martyrs. Pour se dérober au traitement étrange dont les corps saints étaient l'objet chez les Égyptiens, S. Antoine, sur le point de mourir († 356), s'enfonça dans la montagne et pria les deux disciples qui l'avaient accompagné de l'enterrer en secret et de ne révéler à personne l'endroit de sa sépulture [1]. Peu de temps après la mort de S. Hilarion († 371) en Chypre, un de ses disciples, Hésychius, vola ses reliques et les emporta en Palestine [2]. Ce fut l'occasion, pour les habitants du pays, d'instituer en son honneur une fête annuelle, qui fut célébrée avec beaucoup de solennité. Sozomène, à qui nous devons ce détail, ajoute que les Palestiniens avaient l'habitude d'honorer ainsi les hommes vertueux ayant vécu dans leur pays, et il cite comme exemples Aurélius, Anthédonius, Alexion, Bethagaton et Alaphion d'Asulée, cinq ascètes de l'époque de Constance [3]. A la fin du IVe siècle et au commencement du Ve, les solitaires de Syrie, dont Théodoret nous a laissé les biographies, sont l'objet des manifestations les plus extraordinaires. On éleva à Marcien encore vivant une foule d'oratoires [4]. Le saint en eut connaissance et exigea le serment solennel que le lieu de sa sépulture demeurerait caché durant de longues années à tous autres qu'à ses proches. Il se passa plus de cinquante ans avant qu'on ne se crût dégagé de la pro-

(1) *Vita Antonii*, 91, *P. G.* t. XXVI, p. 972.

(2) SOZOMÈNE, *Hist. eccl.*, III, 14, 27 ; JÉRÔME, *Vita Hilarionis*, 46, *P. L.* t. XXIII, p. 52.

(3) SOZOMÈNE, *Hist. eccl.*, III, 14, 28.

(4) *Religiosa historia*, III : τούτῳ πολλοὶ μὲν πολλαχοῦ σηκοὺς εὐκτηρίους ἐδείμαντο. SCHULZE, p. 1147.

messe. L'ascète Théodose fut transporté en grande pompe à Antioche dans l'église où reposait le martyr S. Julien et où l'avait déjà précédé le solitaire Aphraate [1]. Macédonius, non moins solennellement, alla les y rejoindre [2]. A la mort de Maron, les villages voisins se disputèrent son corps à main armée. Les vainqueurs lui élevèrent une grande église et instituèrent une fête en son honneur [3]. Abramès fut conduit à travers Antioche et d'autres villes accompagné d'un cortège triomphal, et les licteurs eurent fort à faire de protéger le corps contre l'indiscrétion de la foule qui voulait lui arracher les habits pour se les partager [4]. Le solitaire Jacques vivait encore lorsque Théodoret écrivit son histoire, et déjà les voisins lui avaient bâti une grande église, tandis que l'évêque avait par deux fois essayé de lui préparer une sépulture digne de lui [5]. La translation solennelle de Syméon Stylite à Antioche est trop connue pour que nous ayons à la rappeler [6].

(1) *Religiosa historia*, x, p. 1199.
(2) *Religiosa historia*, xiii, p. 1215.
(3) *Religiosa historia*, xvi, p. 1223.
(4) *Religiosa historia*, xvii, p. 1228.
(5) *Religiosa historia*, xxi, p. 1250.
(6) *Vita Symeonis a. Antonio*, c. 32, Lietzmann, pp. 76, 253.

CHAPITRE IV.

L'INVOCATION DES MARTYRS.

Lorsqu'on réfléchit à la dignité éminente du martyr dans l'église, à la place exceptionnelle qu'il occupe dans la pensée et bientôt dans la vie du chrétien, et que l'on se rend compte en même temps des idées qui ont cours sur les rapports des morts avec les vivants, la pratique de l'invocation apparaît comme une conséquence logique des principes et des faits.

Si les marques de respect prodiguées à la mémoire des martyrs ne supposent pas nécessairement qu'on leur adresse des demandes, si rien ne permet d'en constater l'usage dès les premières origines, à telle enseigne qu'aucun de nos plus anciens documents hagiographiques ne porte la trace d'une préoccupation de cet ordre, la prière au martyr devait jaillir si naturellement du cœur des fidèles, que de bonne heure, on n'en peut douter, elle s'ajouta, pour le compléter, à l'hommage de leur pieuse admiration.

L'idée d'adresser aux âmes des défunts des prières et des supplications n'était pas étrangère aux peuples de culture classique.

Des textes célèbres montrent qu'ils ne se contentaient pas de tenir les morts pour des êtres sacrés, qui avaient droit à certains hommages des vivants ; ils leur recon-

naissaient quelque pouvoir et imploraient leur assistance. Dans les Choéphores d'Eschyle, Électre supplie les mânes de son père Agamemnon de faire revenir Oreste de l'exil, et ajoute pour elle-même cette prière : « Donne-moi un cœur plus chaste que celui de ma mère, des mains plus pures ». Et le chœur des Choéphores prononce cette invocation : « O bienheureux, qui habitez sous la terre, écoutez cette prière ; venez au secours de nos enfants et donnez-leur la victoire [1]. »

Il faut se rappeler aussi la doctrine si célèbre, depuis Platon, qui la met dans la bouche de Diotime, sur les intermédiaires entre les hommes et les dieux, chargés de transmettre aux dieux les prières et les sacrifices des hommes, et de porter aux hommes les ordres divins et la récompense de leurs sacrifices [2]. Cet enseignement se retrouve fréquemment dans les philosophes qui ont suivi [3], et l'on devine bien, qu'en se répandant, il ne fut pas sans avoir des conséquences.

Que l'on ne s'imagine point, en effet, que ces conceptions restassent confinées dans le domaine de la spéculation ou de la poésie. Cornélius Népos fait dire à Cornélie, mère des Gracques, dans une lettre qu'il lui attribue : *Ubi mortua ero, parentabis mihi, et invocabis deum parentem* [4]. Des épitaphes, comme celle d'Antonia Severa, montrent que l'on demandait aux morts d'intercéder auprès des dieux :

(1) *Choeph.* v. 129-141 ; 476-478.

(2) *Sympsos.*, 23 : καὶ γὰρ πᾶν τὸ δαιμόνιον μεταξύ ἐστι θεοῦ τε καὶ θνητοῦ... ἑρμηνεῦον καὶ διαπορθμεῦον θεοῖς τὰ παρ' ἀνθρώπων καὶ ἀνθρώποις τὰ παρὰ θεῶν, τῶν μὲν τὰς δεήσεις καὶ θυσίας τῶν δὲ τὰς ἐπιτάξεις τε καὶ ἀμοιβὰς τῶν θυσιῶν.

(3) Voir les notes de WYTTENBACH sur PLUTARQUE, *De Iside et Osiride*, 26.

(4) *Fragmenta* XII.

Saltem quod superest, oro, scio namque favebis.
Funde preces subolum ac votis utere nostris,
ut longum vitae liceat transducere tempus [1].

Aurelius Festus dit à sa bru Furcia Flavia : *Quam diu vivo colo te, post morte(m) nescio ; parce matrem tuam et patrem et sororem tuam Marinam ut possint tibi facere post me sollemnia* [2]. L'on connaît la fameuse épitaphe de deux sœurs, placée par leur père, à la suite d'une vision, *ex viso,* et où on lit cette invitation : *Tu qui legis et dubitas manes esse, sponsione facta invoca nos et intelleges* [3].

Nous n'insisterons pas sur les prières adressées par les anciens aux héros et aux dieux. En cas d'extrême danger, le matelot implore l'intercession des Dioscures :

aura secunda venit
iam prece Pollucis, iam Castoris implorata [4],

et quand un homme pieux va satisfaire sa dévotion dans les temples, il ne se contente pas de recommander à la divinité ses propres besoins ; il songe à ses proches et à ses amis. Titus Servilius, soldat de la troisième légion Cyrénaïque se souvient de ses parents en présence du seigneur Hermès dans la ville de Pselchi [5] ; Antonius Maximus fait mémoire de sa sœur Sabina devant les dieux honorés dans

(1) Bücheler, *Carmina latina epigraphica*, 546, v. 8-10. On pourrait également rappeler ici, malgré les difficultés qu'elle présente, l'épitaphe de Sempronius Firmus, CIL. VI. 18817 :... *ita peto vos, manes sanctissimae, commendatum habeatis meum carum et vellitis huic indulgentissimi esse horis nocturnis ut eum videam et etiam me fato suadere vellit ut et ego possim dulcius et celerius aput eum pervenire.*

(2) CIL. VI. 13101.

(3) CIL. VI. 27365.

(4) Catulle, LXVIII, 64, 65. Cf. H. Usener dans *Rheinisches Museum*, N. F., t. LV (1900), p. 292.

(5) Dittenberger, *Orientis graeci inscriptiones selectae*, n. 205 : ἐμνήσθη των γονέων παρὰ τωι κυρίῳ Ἑρμῃ.

sa garnison [1] ; Antonius Longus offre tous les jours des prières pour sa mère au seigneur Sérapis [2].

Ici comme ailleurs l'analogie des pratiques est un aboutissement de l'analogie des principes, et il faut oublier une des lois essentielles de l'histoire pour s'étonner de retrouver, au sein de la religion nouvelle, surtout dans le milieu où elle s'épanouit, ce qui n'est que le développement de la pensée chrétienne.

Chez les chrétiens des premiers siècles, on l'oublie parfois, la coutume d'invoquer les âmes des fidèles morts dans la paix du Seigneur, s'était fort répandue.

Nous avons à cet égard de nombreux témoignages, d'autant plus précieux, qu'ils ont été recueillis sur les tombes mêmes de ceux dont on implore la prière. L'épigraphie romaine est tout particulièrement riche en épitaphes de ce genre, et il convient de rappeler les principales.

> Vincentia in Christo petas pro Phoebe et pro virginio eius [3].

> Gentianus fidelis in pace, qui vixit annis XXI mens(e)s VIII dies XVI, et in orationi(bu)s tuis roges pro nobis, quia scimus te in Christo [4].

> Anatolius filio benemerenti fecit, qui vixit annis

(1) Papyrus de Berlin, dans A. DEISSMANN, *Licht vom Osten* (Tübingen, 1908), p. 121 : μνείαν σου ποιούμενος παρὰ τοῖς ἐνθάδε θεοῖς.

(2) Papyrus de Berlin, dans DEISSMANN, l. c., p. 124 : τὸ προσκύνημά σου ποιῶ κατ' αἰκάστην ἡμαίραν παρὰ τῷ κυρίῳ Σεράπειδει.

(3) DE ROSSI, *Roma sotterranea*, t. II, tav. XLVII, 53. — M. G. Gatti a bien voulu nous permettre de consulter les notes recueillies en vue de la continuation des *Inscriptiones christianae Urbis Romae*. Qu'il veuille bien recevoir ici l'expression de notre vive reconnaissance.

(4) Musée du Latran, VIII, 15. O. MARUCCHI, *I Monumenti del museo cristiano Pio-Lateranense* (Milano, 1910), tav. LI.

vii mensis vii diebus xx, ispiritus tuus bene requiescat in Deo petas pro sorore tua [1].

Pete pro parentes tuos Matronata Matrona, que vixit ann(um) i di(es) lii [2].

Aurelius Agapetus et Aurelia Felicissima alumne Felicitati dignissimae, que vicsit an(n)is xxx et vi e(t) pete pro Celsianu coiugem [3].

ϹΕΜΝΗ ΩΡΑ ΠΡΩ ΤΟΥΩϹ [4].

Ianuaria bene refrigera et roga pro nos [5].

Attice dormi in pace de tua incolumitate securus, et pro nostris peccatis pete sollicitus [6].

Attice, spiritus tu(u)s in bonu ora pro parentibus tuis [7].

Sozon Benedictus reddidit an. nobe, berus (Christus) ispir[it]um in pace, et pet[e] pro nobis [8].

Mercurius Iustae coiugi benemerenti posuit quae vixit mecum annis xiiii mater filiorum vii ex quibus reliquit ii ; tu pet[e] tu pe[te] pro eos [9].

(1) Musée du Latran, VIII, 19.
(2) Musée du Latran, VIII, 18.
(3) Musée du Latran, VIII, 21.
(4) *Giornale dei scavi*, 1897-1898, p. 364.
(5) De Rossi, *Roma sotterranea*, t. III, tav. XXVIII, 22.
(6) De Rossi, *Bullettino*, 1894, p. 58.
(7) Marangoni, *Acta S. Victorini* (Romae, 1740), p. 119.
(8) De Rossi, *Bullettino*, 1873, p. 71, tav. VI, 1.
(9) Fabretti, *Inscript. antiq.* (Romae, 1702), p. 551, n. 30.

Sabbati dulcis anima pete et roga pro fratres et sodales tuos [1].

Iuliane vibas in Deo et ro[ga] C. Popillius Optatus Numicia Damalis condiscip. [2]

Iulius magister bene merenti Feliciano petat pro nobis [3].

... vixit... ns tres... bus x ius pau... cilio dulcissimo fi... u cum Irene et ro[ga p]ro fratres tuos [4].

Victo[ria ?]... pete [pro ...] [5].

... pa[rentibus rapt]a ... vale nobis ka[rissima] filia et in ora[tionibus tu]is roga pro nobis [6].

Exuperantia in pace petas p[r]o no(bis) felix [7].

Διονύσιος νήπιος ἄκακος ἐνθάδε κεῖτ(αι) μετὰ τῶν ἁγίων · μνήσκεσθε δὲ καὶ ἡμῶν ἐν ταῖς ἁγίαις ὑμῶν πρ(οσ)ευχα(ῖ)ς καὶ τοῦ γλύψα(ν)τος καὶ τοῦ γράψαντος [8].

(1) Mai, *Scriptorum veterum nova collectio*, t V, p. 402, 8. L'éditeur ajoute cette remarque : « Florentiae in sacello domus Bonarotiae cum corpore S. M. Sabbatii reperto a. 1694 in coem. SS. Gordiani et Epimachi. » D'où il résulte que Sabbatius a été regardé à tort comme un martyr.

(2) Muratori, *Novus thesaurus veterum inscriptionum*, 1892, 9.

(3) CIL. VI. 10012.

(4) *Nuovo bullettino di archeologia cristiana* 1898, p. 233.

(5) Wilpert, *Le pitture delle catacombe romane*, (Roma, 1903), p. 420.

(6) Nicolai, *Della basilica di S. Paolo* (Roma, 1815), p. 213. Les suppléments sont de De Rossi.

(7) Bosio, *Roma sotterranea*, p. 214 ; De Rossi, *Bullettino*, 1881, p. 65. Voici une autre inscription du cimetière de Priscille restituée par De Rossi, *ibid.* : [*... dulcis*] *anima...* [*vivas i*]*nter sanc*[*tos et in orat*]*ionibus* [*tuis petas pro nobis*].

(8) CIG. 9574.

Hic quiescit ancilla Dei que de sua omnia possedit domum ista(m) qu(a)m amice deflen[t] solaciumque requirunt, pro hunc unum ora subolem quem superistitem re[li]quisti... [1].

Marine im mentem nos habeto duobus [2].

... vixit annis XVII menses IIII ... prestes in orationis tuis ut possit amartias meas in(du)lgere. Te in pacae [3].

. . . .

nunc, veniente Deo, nostri reminiscere, virgo,
ut tua per dominum praestet mihi facula lumen [4].

hic requiescit ... et in pace aeternam et oret[5]....

Ἀνατόλι[ε], ἡμῶν πρωτότοκον τέκνον, ὅστις ἡμεῖν ἐδόθης πρὸς ὀλίγον χρόνον, εὔχου ὑπὲρ ἡμῶν [6].

Κατ(άθεσις) τῇ πρὸ ιγ' καλ(ανδῶν) ἰουν(ίων) Αὐγένθε, ζήσαις ἐν κ(υρί)ῳ καὶ ἐρώτα ὑπὲρ ἡμῶν [7].

... ἰδίῳ [υ]ἱῷ Φιλήμονι ..... [κα]λῶς ἔτη δύω μετὰ [τῶν] γον(έ)ων · εὔχου ὑπὲρ ἡ[μῶν μετὰ τ]ῶν ἁγίων [8].

μ]ου τεκνίον [ζῇς ἐν Θεῷ] καὶ μέχρι [τῆς ζωῆς μου εὔχου] περὶ ἐμοῦ καὶ περὶ ...[9]

(1) De Rossi, *Inscriptiones christianae Urbis Romae*, t. I, n. 288, datée de l'an 380.

(2) De Rossi, *Bullettino*, 1892, p. 114. Cf. Wilpert, dans *Römische Quartalschrift*, t. XX (1906), p. 19.

(3) De Rossi, *Roma sotterranea*, t. III, p. 244-45.

(4) Ihm, *Damasi epigrammata*, 10.

(5) De Rossi, *Inscriptiones christianae urbis Romae*, t. I, n. 1123. La date de l'inscription se place entre 566 et 578.

(6) CIG. 9545.

(7) CIG. 6973.

(8) O. Marucchi, *Epigrafia cristiana*, 113.

(9) De Rossi, *Roma sotterranea* t. II, p. 276, tav. XLVII, 25.

[ἀμέμπτ]ῳ μητρὶ Κατιανίλλῃ ... αι ἐργοποιῶ εὔχο[υ ὑπὲρ ἡμῶν] [1].

Ῥώμη ἐ[ν]θάδε κεῖται · αἴτησε Ῥώμη ὑπὲρ τῶν τέκνων σου καὶ τοῦ ἀνδρός [2].

Nous pourrions aisément multiplier les exemples, rappeler Grégoire de Nazianze montrant sa mère Nonna qui répond aux prières de ses enfants [3], exprimant sa confiance dans l'intercession de son père [4], S. Jérôme consolant la mère de Blésilla par ces paroles : « Elle prie le Seigneur pour vous et m'obtient à moi le pardon de mes péchés, [5] » tandis qu'il adresse à Paula cette acclamation suprême : « Adieu, Paula, et soutenez par vos prières la vieillesse de celui qui vous vénérait. Votre foi et vos œuvres vous unissent au Christ ; en sa présence, vous obtiendrez plus aisément ce que vous demandiez [6]. » Voici encore S. Ambroise adressant cet adieu à son frère Satyre : « Quelle consolation me reste-il, si ce n'est l'espoir de vous rejoindre bientôt, de n'être séparé de vous que peu de temps, et l'assurance d'obtenir par votre intercession que vous puissiez appeler plus tôt celui qui vous pleure [7]. »

(1) De Rossi, *Bullettino*, 1865, p. 52.

(2) Wilpert dans *Römische Quartalschrift*, t. XX (1906), p. 26, tav. v-vi, 8.

(3) Καὶ νῦν οὐρανόθεν μέγ' ἐπεύχεται ἡμετέροισιν εὐχωλαῖς. *Carm.* II. 78, *P. G.* t. XXXVIII, p. 52.

(4) *Oratio funebris in patrem* : πείθομαι δὲ ὅτι καὶ τῇ πρεσβείᾳ νῦν μᾶλλον ἢ πρότερον τῇ διδασκαλίᾳ ὅσῳ καὶ μᾶλλον ἐγγίζει Θεῷ τὰς σωματικὰς πέδας ἀποσεισάμενος. *P. G.* t. XXXV, p. 990.

(5) *Epist.* xxv, *P. L.* t. XXII, p. 473 : *Pro te dominum rogat mihique veniam impetrat peccatorum.* Voir aussi *Epist.* I (ad Heliod.) ; *tunc et pro me rogabis qui te, ut vinceres, incitavi. P. L.* l. c., p. 348 ; *Epist.* lxxv, 2, *P. L.* l. c., p. 686.

(6) *Epist.* cviii, 33, *P. L.* t. xxii, p. 906. *Vale, o Paula, et cultoris tui ultimam senectutem orationibus iuva. Fides et opera tua Christo te sociant, praesens facilius quod postulabas impetrabis.*

(7) *De excessu fratris Satyri*, II, 135, *P. L.* t. XVI, p. 1354.

Ces citations suffisent amplement à démontrer que l'invocation des âmes des défunts était une pratique courante. Or, les morts auxquels montent ces prières ne sont point des martyrs ; ils sont du commun des fidèles. S'il est vrai qu'il y a parmi eux des enfants, on constate aisément que ce n'est point le grand nombre ; ces défunts sont de tout âge, et on peut le croire, de toute condition. Mais il faut remarquer que ceux qui les implorent ne sont pas des chrétiens quelconques.Ce sont leurs parents, le père, la mère, le fils, le frère, l'époux, ou généralement ceux qui ont fait graver l'épitaphe.

Si la coutume persista longtemps, il est à noter que les repères chronologiques fournis par l'étude des catacombes romaines permet de la faire remonter très haut ; ce sont les cimetières souterrains, et non leurs régions les moins anciennes qui en ont fourni le plus grand nombre [1]. L'invocation des âmes bienheureuses n'est donc point une pratique d'introduction récente et que l'on aurait vu naître aux âges de la paix. Seulement, elle tend de plus en plus à se restreindre aux martyrs. Ici encore l'épigraphie nous apporte de nombreux témoignages.

Domina Bassilla commandamus tibi Crescentinus et Micina filia nostra Crescen que vixit men(ses) x et d(i)es... [2]

Somno heternali Aurelius Gemellus qui bixit an... et meses VIII dies XVIII mater fiiio carissimo benae merenti fecit in pa(ce). (c)onmando Bassila innocentia Gemelli [3].

(1) Cf. De Rossi, *Bullettino*, 1873, p. 72.
(2) Musée du Latran, VIII, 17. Marucchi, tav. LI.
(3) Musée du Latran, VIII, 16.

Sancte Laurenti suscepta abeto anim am [1].

Salba me domne Crescentione [2].

Aureliae Mariae puella virgini innocentissimae... martyres sancti in mente havite Maria [3].

Cyriace... ad quietem pacis translata cuique pro vitae (testi)monium sancti martyres apud Deum et Christum erunt advocati [4].

Sante Suste in mente habeas in horationes Aureliu Repentinu [5].

Ippolite in mente Petru... peccatore [6].

Refrigeri Ianuarius, Agatopus, Felicissimus martyres [7].

Refrigeri tibi domnus Ipolitus [8].

Sancti Petr(e) Marcelline, suscipite vestrum alumnum [9].

Nous ne pouvions négliger ces textes épigraphiques qui malheureusement se refusent à un classement chronologique, et dont la majeure partie appartient visiblement

(1) Mommsen, *Inscriptiones regni Neapolitani*, 6736.
(2) Marucchi, *Guida del cimitero di Priscilla* (Roma, 1903), p. 56.
(3) CIL. V. 1636.
(4) De Rossi, *Bullettino*, 1864, p. 34.
(5) De Rossi, *Roma sotterranea*, t. II, p. 17.
(6) De Rossi. *Bullettino*, 1883, pp. 104, 107.
(7) De Rossi, *Bullettino*, 1863, p. 3-4.
(8) Aringhi, *Roma subterranea*, t. II, p. 60; Reinesius, *Syntagma inscriptionum antiquarum*. XX, 326.
(9) Davanzati, *Notizie della basilica di santa Prassede* (Roma, 1725). p. 211.

à une époque où l'invocation des martyrs est, de l'aveu de tous, universellement pratiquée. Les écrivains ecclésiastiques sont ici des informateurs plus précis. Nous n'irons pas chercher chez eux, cette fois, la théorie de l'invocation des saints, mais l'attestation des faits qu'il nous importe de constater. Toutefois, pour bien déterminer la portée des témoignages très nombreux épars dans leurs traités ou dans leurs homélies — et il ne peut être question ici de les citer tous — nous ferons remarquer qu'au point de vue spéculatif il convient de ne pas confondre, comme on le fait parfois, les notions d'intercession et d'invocation [1].

L'intercession peut être un acte spontané qui ne suppose pas nécessairement que l'on soit sollicité. Il suffit, pour admettre que les saints sont nos intercesseurs auprès de Dieu, de savoir qu'ils s'intéressent à nous et que Dieu écoute leurs prières. Si l'invocation ne va pas sans la croyance au pouvoir d'intercession, elle s'appuie également sur la persuasion que non seulement nos besoins, mais encore nos suppliques arrivent à la connaissance des saints. Il y a corrélation entre les concepts en ce sens que l'invocation s'appuie sur l'idée d'intercession, mais non réciproquement. La distinction a son importance théorique, et il ne serait pas permis d'en faire abstraction, s'il s'agissait de rechercher dans les écrits des pères les

(1) Outre les ouvrages que nous avons déjà indiqués, nous citerons comme plus importants pour la connaissance des textes patristiques, H. R. Percival, *The invocation of Saints*, London, 1896 ; H. M. Luckock, *After Death*, new impression, London, 1902 ; A. J. Mason, *Purgatory, the State of the Faithful departed, Invocation of Saints*, London, 1901 ; D. Stone, *The invocation of Saints*, new edition, London, 1909 ; c'est le développement d'un article paru dans le *Church Quarterly Review*, janvier, 1899 ; H. F. Stewart, *Doctrina Romanensium de Invocatione sanctorum*, London, 1907.

éléments d'une métaphysique du culte des saints. Nous n'avons ici qu'à établir des faits, et sous ce rapport la nuance perd beaucoup de sa valeur. Quand nous constatons comment, dans le culte de leurs morts, les chrétiens passaient logiquement de la croyance à la pratique, et que l'idée des bons offices qu'ils pouvaient attendre des âmes de leurs proches se traduisait par des recommandations et des prières, il faudra conclure que la doctrine de l'intercession des saints n'a pu être admise sans avoir pour corollaire inévitable l'invocation.

Il est difficile, bien qu'on l'ait essayé, de contester l'importance du texte d'Hippolyte († c. 235) dans son *Commentaire sur Daniel*, malgré la forme oratoire de ce passage. Le docteur s'adresse aux trois enfants dans la fournaise [1]. « Dites-moi, s'écrie-t-il, vous trois enfants — souvenez-vous de moi, je vous en prie, afin que j'aie part à votre sort, au martyre — dites-moi, quel était le quatrième qui marchait avec vous au milieu de la fournaise ? » L'interruption ne se comprend guère si la pratique de se recommander aux martyrs était alors totalement ignorée. Nous n'insisterons pas outre mesure sur une page d'Origène († 252) souvent commentée, où il permet d'adresser « des supplications aux saints seulement, à un Paul ou à un Pierre, pour qu'ils nous aident et nous rendent dignes de sentir les effets du pouvoir qui leur a été accordé pour le pardon des péchés [2]. » S'agit-il ici des saints vivants ou de ceux qui sont dans la gloire ? Les deux interprétations ont été proposées [3], et en dépit de l'obscurité du contexte, nous n'oserions écarter la seconde. Quoi qu'il en soit, et malgré

(1) *Comment. in Danielem*, II, 30. Bonwetsch, p. 90.
(2) *De oratione* XIV, 6, Koetschau, p. 333. Cf. Ch. Bigg, *The christian Platonists of Alexandria* (Oxford, 1886), p. 185.
(3) Voir *Analect. Bolland.*, t. XXVIII, p. 183.

certaine hésitation apparente qui s'explique, dans ses commentaires, par la recherche de l'expression scientifique de la croyance commune, Origène professe non seulement le pouvoir d'intercession des anges — ceux-ci nous viennent en aide sans en être priés [1] — mais il l'attribue formellement aux martyrs Lorsqu'il exhorte son ami Ambroise à ne point redouter la confession de la foi par égard pour sa famille qu'il laisserait privée de son appui, il lui explique qu'en présence de Dieu il pourra être utile aux siens en priant pour eux plus efficacement et avec une meilleure connaissance de leurs besoins [2].

D'autres souvenirs de la persécution sont en parfaite harmonie avec ces idées. A Alexandrie la martyre Potamienne, en reconnaissance de la sympathie et des bons offices de Basilide, le soldat chargé de la mener au supplice, lui promet d'intercéder pour lui lorsqu'elle sera en présence du Seigneur [3]. Dans la Passion des martyrs africains Montanus et Lucius nous entendons les fidèles se recommander au souvenir de ce dernier [4]. La vierge Théodosie de Tyr allait trouver les confesseurs appelés devant le juge, et les priait de se souvenir d'elle lorsqu'ils seraient parvenus à leur fin bienheureuse [5]. Corneille et

(1) *Contra Celsum*, VIII, 64 : ὥστε τολμᾶν ἡμᾶς λέγειν ὅτι ἀνθρώποις μετὰ προαιρέσεως προτιθεμένοις τὰ κρείττονα εὐχομένοις τῷ Θεῷ μυρίαι ὅσαι ἄκλητοι συνεύχονται δυνάμεις ἱεραὶ συμπαρέχουσαι τῷ ἐπικήρῳ ἡμων γένει καὶ ἵν' οὕτως εἴπω, συναγονιῶσαι. KOETSCHAU, t. II, p. 280.

(2) *Exhortatio ad martyrium*, 37 : παρρησίαν ἀναλαμβάνων πρὸς τὸ εὐεργετειν αὐτούς, φίλος γενόμενος Θεῷ... 38 : τότε γὰρ... συνετώτερον περὶ αὐτῶν εὔξῃ. KOETSCHAU, p. 35-36.

(3) EUSÈBE, *Hist. eccl.*, VI, 5.

(4) *Passio SS. Montani et Lucii*, BHL. 6009, n. 13.

(5) EUSÈBE, *De martyribus Palaestinae*, 7, 1, SCHWARTZ, p. 922. On peut encore citer les *Acta Fructuosi*, BHL. 3196 ; c. 1, l'évêque est en prison : *erat autem et fraternitas cum ipso, refrigerantes et rogantes ut illos in mente haberet* ; c. 7, à l'heure du supplice un chrétien s'appro-

Cyprien, tous les deux dans l'attente du martyre, s'engagent à ne point cesser de s'entr'aider par leurs prières, alors même que l'un d'eux serait appelé à Dieu [1], et l'évêque de Carthage, exhortant les vierges à la persévérance, les supplie de ne pas l'oublier lorsqu'elles seront dans la gloire [2].

Les textes établissant de la manière la plus formelle non seulement la croyance à l'intercession mais la pratique de l'invocation des martyrs sont particulièrement abondants dans les œuvres des pères Cappadociens. Dans S. Basile († 379) d'abord. Si l'on peut, à la rigueur, faire la part de la rhétorique dans certaines apostrophes qu'il adresse aux martyrs [3], il est d'autres passages où cette influence ne se fait nullement sentir, et l'on ne saurait désirer aucun témoignage plus précis que ces lignes où il énumère les faveurs accordées par S. Mamas à ses dévots : « Souvenez-vous du martyr, vous tous qui avez joui de sa présence dans des songes, vous tous qui êtes venus ici et avez trouvé son appui dans la prière ; vous tous qui avez appelé son nom et qu'il a assistés dans vos travaux ; vous qu'il a ramenés de voyage, qu'il a relevés de vos mala-

che, *et apprehendit dexteram eius rogans ut sui memor esset. Cui sanctus Fructuosus cunctis audientibus clara voce respondit : in mente me habere necesse est ecclesiam catholicam ab oriente usque in occidentem diffusam.* De même les *Acta Iulii*, BHL. 4555, c. 5, Hesychius, son compagnon de captivité, lui dit : *Obsecro te, Iuli, cum gaudio comple pollicitationem tuam et accipe coronam quam Dominus confitentibus se dare promisit et memor esto mei.*

(1) Cyprien, *Epist.* 60, 5, Hartel, p. 695.

(2) *De habitu virginum*, 24, Hartel, p. 205 : *Tantum mementote tunc nostri, cum incipiet in vobis virginitas honorari.*

(3) *Homil. in XL martyres*, 8 : Ὦ χωρὸς ἅγιος, ὦ σύνταγμα ἱερόν, ὦ συνασπισμὸς ἀρραγής, ὦ κοινοὶ φύλακες τοῦ γένους τῶν ἀνθρώπων, ἀγαθοὶ κοινωνοὶ φροντίδων, δεήσεως συνεργοί, πρεσβευταὶ δυνατώτατοι, ἀστέρες τῆς οἰκουμένης, ἄνθη τῶν ἐκκλησιῶν. *P.G.* t. XXXI, p. 523.

dies, vous dont il a rappelé à la vie les enfants, vous dont il a allongé les jours, réunissez toutes ces faveurs pour célébrer son éloge [1]. »

S. Grégoire de Nazianze († c. 390) n'est pas moins formel. On a certes le droit de révoquer en doute la réalité historique de l'épisode où il nous montre une vierge invoquant, dans un danger pressant, la vierge Marie [2] ; néanmoins il implique nécessairement la pratique courante de l'invocation au temps de l'orateur [3]. Et lui-même adresse au martyr Cyprien une ardente supplication, et lui recommande tous les graves intérêts qui lui tiennent à cœur [4] ; puis ailleurs il appelle sur Césaire son frère, la protection des martyrs auprès desquels il repose :

Γείτονες, εὐμενέοιτε καὶ ἐν κόλποισι δέχοισθε,
μάρτυρες, ὑμετέροις αἷμα τὸ Γρηγορίου [5].

Il est à peine nécesssaire de rappeler S. Grégoire de Nysse († 395) et son panégyrique de S. Théodore, où il supplie le saint de réunir le chœur de ses frères les mar-

(1) *Oratio in S. Mamantem*, BHG². 1021, 26.

(2) *Oratio in S. Cyprianum*, *P. G.* t. XXXV, p. 1181.

(3) Ce n'est que par les entrainements de la polémique que l'on explique des commentaires comme celui d'Andrewes sur ce passage : « *At puella ibi virginem Mariam invocabat Sed an factum puellae statutum ecclesiae ? an ex puellarum factis fidei nobis figenda regula est ?* Dans *Responsio ad Card Bellarmini apologiam*, 42. Cité dans LUCKOCK, *After Death*, p. 189.

(4) Σὺ δὲ ἡμᾶς ἐποπτεύοις ἄνωθεν ἵλεως καὶ τὸν ἡμέτερον διεξάγοις λόγον καὶ βίον, καὶ τὸ ἱερὸν τοῦτο ποίμνιον ποιμαίνοις ἢ συμποιμαίνοις, τά τε ἄλλα εὐθύνων, ὡς οἷόν τε πρὸς τὸ βέλτιστον καὶ τοὺς βαρεῖς λύκους ἀποπεμπόμενος, τοὺς θηρευτὰς τῶν συλλαβῶν καὶ τῶν λέξεων. *Oratio in S. Cyprianum*, 19, *P. G.* t. XXXV, p. 1193. La péroraison de l'éloge de S. Basile rappelle cette invocation: Σὺ δὲ ἡμᾶς ἐποπτεύοις, ὦ θεία καὶ ἱερὰ κεφαλή κτλ. *Oratio in Basilium*, 82, *P. G.* t. XXXVI, p. 604.

(5) *Epitaph. in Caesarium* XX, *P. G.* t. XXXVIII, p. 20.

tyrs et de joindre aux siennes l'effort de leurs prières afin d'obtenir les faveurs qu'il vient d'énumérer [1].

Avant lui, S. Cyrille de Jérusalem († 386) enseignait déjà que dans la liturgie on fait mémoire des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs « afin que Dieu par leurs prières et leur intercession accueille nos supplications [2] ».

De son côté S. Ambroise († 397) engage les fidèles à adresser leurs prières aux martyrs. « Ils peuvent, dit-il, demander grâce pour nos péchés, eux qui ont lavé leurs péchés, s'ils en avaient, dans leur propre sang ; ils sont les martyrs de Dieu, nos chefs, les témoins de notre vie et de nos actions. Ne rougissons pas de les prendre comme intercesseurs dans notre faiblesse. Eux aussi ont connu les faiblesses du corps, même en les domptant [3]. »

Il pourrait paraître superflu de citer parmi les témoins de la pratique de l'invocation des martyrs S. Jean Chrysostome († 407), qui y fait de fréquentes allusions dans ses discours, et dont les panégyriques, qui sont une perpétuelle exhortation à la confiance dans le pouvoir des martyrs, comptent parmi les plus beaux monuments du culte des saints.

En toute occasion il exhorte les fidèles à solliciter les

(1) *Oratio de S. Theodoro*, *P. G.* t. XLVI, p. 746-47.

(2) Εἶτα μνημονεύομεν καὶ τῶν προκεκοιμημένων, πρῶτον πατριαρχῶν, προφητῶν, ἀποστόλων, μαρτύρων, ὅπως ὁ Θεὸς ταῖς εὐχαῖς αὐτῶν καὶ πρεσβείαις προσδέξηται ἡμῶν τὴν δέησιν. *Catech. mystagog.* V, 9. *P. G.* t. XXXIV, p. 1116.

(3) *De Viduis*, IX, 55. *P. L.* t. XVI, p. 251 : *Martyres obsecrandi, quorum videmur nobis quodam corporis pignore patrocinium vindicare. Possunt pro peccatis rogare nostris, qui proprio sanguine, etiam si qua habuerunt peccata, laverunt ; isti enim sunt Dei martyres, nostri praesules, speculatores vitae actuumque nostrorum. Non erubescamus eos intercessores nostrae infirmitatis adhibere, quia ipsi infirmitates corporis, etiam cum vincerent, cognoverunt.*

prières des saints [1], à s'adresser dans les tribulations aux martyrs plutôt que d'aller trouver les Juifs [2] ; il leur montre l'empereur lui-même, embrassant les mausolées des apôtres, oubliant sa grandeur et les suppliant d'être ses avocats auprès de Dieu : celui qui porte la couronne implore le patronage d'un fabricant de tentes et d'un pêcheur [3]. Le jour de la fête des saintes Bernice et Prosdoce, il engage le peuple à retourner souvent à leur sanctuaire, et à se confier en la puissance d'intercession de celles qui portent en leurs corps les stigmates du Christ [4]. On sait de quelle image hardie il a revêtu la même pensée à propos des saints Juventin et Maximin, et le moyen âge n'a pas oublié ces martyrs qui se présentent à Dieu portant en leurs mains leurs têtes sanglantes [5].

(1) *Homil. in Genesim* XLIV, 2 : καταφεύγωμεν μὲν ἐπὶ τὰς τῶν ἁγίων πρεσβείας καὶ παρακαλῶμεν ὥστε ὑπὲρ ἡμῶν δεηθῆναι. *P.G.* t. LIII, p. 408.

(2) *Adv. Iudaeos or.* VIII, 6 : μὴ πρὸς τοὺς ἐχθροὺς αὐτοῦ καταφύγῃς.... ἀλλὰ πρὸς τοὺς φίλους αὐτοῦ, τοὺς μάρτυρας τοὺς ἁγίους καὶ εὐηρεστηκότας αὐτῷ καὶ πολλὴν ἔχοντας πρὸς αὐτὸν παρρησίαν. *P. G.* t. XLVIII, p. 937.

(3) *Homil. in epist. II ad Corinthios* XXVI, 5 : καὶ γὰρ αὐτὸς ὁ τὴν ἁλουργίδα περικείμενος ἀπέρχεται τὰ σήματα ἐκεῖνα περιπτυξόμενος καὶ τὸν τῦφον ἀποθέμενος ἕστηκε δεόμενος τῶν ἁγίων ὥστε αὐτοῦ προστῆναι παρὰ τῷ Θεῷ καὶ τοῦ σκηνοποιοῦ καὶ τοῦ ἁλιέως προστατῶν καὶ τετελευτηκότων δεῖται ὁ τὸ διάδημα ἔχων. *P. G.* t. LX, p. 582.

(4) *Homilia in sanctas Bernicen et Prosdocen*, 7 : καὶ μὴ μόνον ἐν τῇ ἡμέρᾳ τῆς ἑορτῆς ταύτης, ἀλλὰ καὶ ἐν ἑτέραις ἡμέραις προσεδρεύωμεν αὐταῖς, παρακαλωμεν αὐτάς, ἀξιῶμεν γενέσθαι προστάτιδας ἡμῶν · πολλὴν γὰρ ἔχουσι παρρησίαν οὐχὶ ζῶσαι μόνον ἀλλὰ καὶ τελευτήσασαι, καὶ πολλῷ μᾶλλον τελευτήσασαι. Νῦν γὰρ τὰ στίγματα φέρουσι του Χριστοῦ · τὰ δὲ στίγματα ἐπιδεικνύμεναι ταῦτα πάντα δύνανται πεῖσαι τὸν βασιλέα. *P. G.* t. L, p. 640.

(5) *Homilia in sanctos Iuventinum et Maximinum*, 3 : καθάπερ γὰρ οἱ στρατιῶται τραύματα ἐπιδείξαντες, ἅπερ ἐκ τῶν πολεμίων ἔλαβον, μετὰ παρρησίας τῷ βασιλεῖ διαλέγονται · οὕτω καὶ οὗτοι τὰς κεφαλὰς ἃς ἀπετμήθησαν ἐπὶ των χειρῶν βαστάζοντες καὶ εἰς μέσον παράγοντες, εὐκόλως ἅπαντα, ὅσα ἂν θέλωσι, παρὰ τῷ βασιλεῖ τῶν οὐρανῶν ἀνύειν δύνανται. *P. G.* t. L, p. 576.

S'il en était besoin encore, nous citerions S. Augustin, lui aussi grand promoteur de la dévotion aux martyrs, par ses actes épiscopaux non moins que par son œuvre littéraire, où les récits des faveurs obtenues par l'intercession des saints comme aussi les exhortations prononcées le jour de leur fête tiennent une place si considérable. Le saint docteur distingue nettement entre les martyrs et les autres fidèles. « La justice des martyrs est parfaite, dit-il ; ils ont acquis la perfection dans leur passion. Aussi l'église ne prie-t-elle point pour eux. Elle prie pour les autres fidèles défunts; elle ne prie pas pour les martyrs. Ils sont sortis de ce monde si parfaits qu'au lieu d'être nos clients ils sont nos avocats [1]. »

La confiance des fidèles dans l'intercession des martyrs est sans bornes et l'on a recours à eux dans toutes les nécessités. On a entendu S Basile détailler les bienfaits que les chrétiens attendent d'eux. Théodoret traite le sujet avec non moins d'éloquence. « Ceux qui sont bien portants demandent la conservation de leur santé, et ceux qui se débattent contre la maladie, la guérison. Ceux qui n'ont point d'enfants vont en demander aux martyrs, les femmes stériles les invoquent pour devenir mères, et ceux qui jouissent de cette bénédiction les supplient de la leur conserver. Ceux qui entreprennent quelque voyage veulent les avoir pour compagnons et pour guides, et ceux qui en reviennent, vont leur porter le tribut de leur gratitude. Et ils ne vont pas à eux comme à des dieux mais comme à des hommes divins les priant de leur servir d'intercesseurs. Et la preuve que la prière

(1) *Sermo* CCLXXXV, 5, *P.L.* t. XXXVIII, p. 1295 : *Martyrum perfecta iustitia est quoniam in ipsa passione perfecti sunt. Ideo pro illis in ecclesia non oratur. Pro aliis fidelibus defunctis oratur, pro martyribus non oratur : tam enim perfecti exierunt ut non sint suscepti nostri sed advocati.*

faite avec foi est exaucée se trouve dans les ex-votos attestant les guérisons. Ces offrandes représentent des yeux, des pieds, des mains en or ou en argent. Car leur maître accepte les hommages simples et modestes, mesurant le présent aux moyens de celui qui l'offre. Ces objets attestent les guérisons obtenues par ceux qui les ont apportées en même temps qu'ils proclament la puissance des morts qui sont là » [1].

L'usage des ἀναθήματα, si conforme à la nature et si usité chez les païens [2] apparaît de bonne heure dans les basiliques chrétiennes. S. Grégoire de Nazianze se plaint des vols sacrilèges qui eurent lieu sous Julien, σύλησιν ἀναθημάτων τε καὶ χρημάτων [3]. Isidore de Péluse approuve la pratique, tout en préférant l'honneur rendu aux martyrs par l'imitation de leurs vertus [4].

(1) Théodoret, *Graecorum affect. curatio*, viii, 63 : Καὶ οἱ μὲν ὑγιαίνοντες αἰτοῦσι τῆς ὑγείας τὴν φυλακήν, οἱ δέ τινι νόσῳ παλαίοντες τὴν τῶν παθημάτων ἀπαλλαγήν · αἰτοῦσι δὲ καὶ ἄγονοι παῖδας, καὶ στέριφαι παρακαλοῦσι γενέσθαι μητέρες, καὶ οἱ τῆσδε τῆς δωρεᾶς ἀπολαύσαντες ἀξιοῦσιν ἄρτια σφίσι φυλαχθῆναι τὰ δῶρα · καὶ οἱ μὲν εἴς τινα ἀποδημίαν στελλόμενοι λιπαροῦσι τούτους ξυνοδοιπόρους γενέσθαι καὶ τῆς ὁδοῦ ἡγεμόνας · οἱ δὲ τῆς ἐπανόδου τετυχηκότες τὴν τῆς χάριτος ὁμολογίαν προσφέρουσιν, οὐχ ὡς θεοῖς αὐτοῖς προσιόντες, ἀλλ' ὡς θείους ἀνθρώπους ἀντιβολοῦντες καὶ γενέσθαι πρεσβευτὰς υπὲρ σφῶν παρακαλοῦντες. Ὅτι δὲ τυγχάνουσιν ὧνπερ αἰτοῦσιν οἱ πιστῶς ἐπαγγέλλοντες, ἀναφανδὸν μαρτυρεῖ τὰ τούτων ἀναθήματα τὴν ἰατρεῖαν δηλοῦντα Οἱ μὲν γὰρ ὀφθαλμῶν, οι δὲ ποδῶν, ἄλλοι δὲ χειρῶν προσφέρουσιν ἐκτυπώματα· καὶ οι μὲν χρυσοῦ, οἱ δὲ ἐξ ὕλης [ἀργύρου] πεποιημένα. Δέχεται γὰρ ὁ τούτων δεσπότης καὶ τὰ σμικρά τε καὶ εὔωνα, τῃ τοῦ προσφέροντος δυνάμει τὸ δῶρον μετρῶν. Δηλοῖ δὲ ταῦτα προκείμενα των παθημάτων τὴν λύσιν, ης ἀνετέθη μνημεῖα παρὰ τῶν ἀρτίων γεγενημένων. Ταῦτα δὲ κηρύττει τῶν κειμένων τὴν δύναμιν. Raeder, p. 217.

(2) W. H. D. Rouse, *Greek votive Offerings*, Cambridge, 1902 ; G. Piepers, *Quaestiones anathematicae*, Lugduni Batavorum, 1903.

(3) *In Julian.* I, 86, *P. G.* t. XXXV, p. 614.

(4) *Epist.* I, 189 : καλὸν μὲν τὸ τιμᾶν τοὺς μάρτυρας τῆς εὐσε-

On invoquait les martyrs partout, mais de préférence, et rien n'est plus naturel, en présence de leur tombeau. C'est là que s'obtiennent les grâces éclatantes, là que s'opèrent les miracles que désormais on va leur demander.

Durant les persécutions on constate chez les fidèles un grand respect pour les restes des martyrs ; leurs reliques sont un trésor auquel ils attachent le plus grand prix [1]. Pourtant, on ne voit généralement pas qu'on leur attribuât une vertu spéciale, que l'on attendît de leur contact quelque effet surnaturel. Dès avant la fin du IV[e] siècle de nombreux témoignages permettent de constater, qu'aux yeux des fidèles, une vertu réelle découle de la relique elle-même. « Celui qui touche les os du martyr, dit S. Basile, participe à la sainteté et à la grâce qui y réside [2]. » Et il fait remarquer que le corps de sainte Julitte sanctifie le lieu où il repose comme il sanctifie ceux qui s'y réunissent [3]. S. Cyrille de Jérusalem conclut de ce que les mouchoirs et la ceinture de S. Paul (*Act.* 19, 21) guérissaient les maladies, qu'il n'est pas étonnant que les corps des saints possèdent la même vertu [4]. C'est dans ce sens que S. Hilaire de Poitiers († 366) disait déjà, bien auparavant, en parlant du Christ : *Hunc apostolorum et martyrum per virtutum operationes loquuntur sepulchra* [5]. Pour S. Gré-

βείας τοῖς ἀναθήμασιν, ὅπερ αὐτὸς πεποίηκας · κρεῖττον δὲ τὸ θεραπεύειν αὐτοὺς οἷς ἐποίησαν κατορθώμασιν. *P. G.* t. LXXVIII, p. 304.

(1) *Martyrium Polycarpi*, XVIII, 2.

(2) *Sermo in Psalmum* CXV, 4 : Νυνὶ δὲ ὁ ἁψάμενος ὀστέων μάρτυρος, λαμβάνει τινὰ μετουσίαν ἁγιασμοῦ ἐκ τῆς τῷ σώματι παρεδρευούσης χάριτος. *P. G.* t. XXX, p. 112.

(3) *Homilia de S. Julitta* : ἁγιάζει μὲν τὸν τόπον, ἁγιάζει δὲ τοὺς εἰς αὐτὸν συνιόντας. *P. G.* t. XXXI p. 241.

(4) *Catech.* XVIII, 16, *P. G.* t. XXXIV, p. 1037.

(5) *De Trinitate*, XI, 3, *P. L.* t. X, p. 401.

goire de Nazianze, « les corps des martyrs ont le même pouvoir que leurs saintes âmes, soit qu'on les touche, soit qu'on les vénère [1] ; » et il attribue aux cendres de S. Cyprien, en même temps qu'à la foi — et il en appelle à l'expérience de ses auditeurs — le pouvoir de chasser les démons, de guérir les maladies, de prévoir l'avenir [2]. Toucher le corps d'un martyr était une faveur ardemment convoitée, rarement obtenue [3].

Et cette vertu des saints corps se communique. « Embrassons leurs châsses, dit S. Jean Chrysostome en présence du tombeau des saintes Bernice et Prosdoce ; les châsses des martyrs peuvent avoir une grande puissance tout comme leurs ossements eux-mêmes [4]. » Une autre fois il conseille de toucher les sarcophages des SS. Juventin et Maximin [5]. On emporte comme un trésor la poussière qui couvre le tombeau, ou bien l'huile sanctifiée par le voisinage ou par le contact de la sépulture. « Retirez-vous auprès du tombeau du martyr, s'écrie S. Jean Chrysostome, versez y des torrents de larmes, brisez votre

(1) *Adv. Iulian.* I, 59 : ὧν καὶ τὰ σώματα μόνον ἴσα δύνανται ταῖς ἁγίαις ψυχαῖς ἢ ἐφαπτόμενα ἢ τιμώμενα. *P. G.* t. XXXV, p. 589.

(2) *Oratio in S. Cyprianum*, 18 : τὴν τῶν δαιμόνων καθαίρεσιν, τὴν των νόσων κατάλυσιν, τὴν τοῦ μέλλοντος πρόγνωσιν, ἃ πάντα δύναται Κυπριανοῦ καὶ ἡ κόνις μετὰ τῆς πίστεως ὡς ἴσασιν οἱ πεπειραμένοι. *P. G.* t. XXXV, p. 1192.

(3) Grégoire de Nysse, *Oratio in S. Theodorum* : εἰ δὲ καὶ κόνιν τις δοίη φέρειν τὴν ἐπικειμένην τῇ ἐπιφανείᾳ τῆς ἀναπαύσεως, δῶρον ὁ χοῦς λαμβάνεται καὶ ὡς κειμήλιον ἡ γῆ θησαυρίζεται. *P. G.* t. XLVI, p. 740.

(4) *Oratio in SS. Bernicen et Prosdocen*, 7 : συμπλακῶμεν αὐτῶν ταῖς θήκαις · δύνανται γὰρ καὶ θῆκαι μαρτύρων πολλὴν ἔχειν δύναμιν, ὥσπερ οὖν καὶ τὰ ὀστᾶ των μαρτύρων πολλὴν ἔχει τὴν ἰσχύν. *P. G.* t. L, p. 640.

(5) *Oratio in SS. Iuventinum et Maximinum*, 3 : συνεχῶς τοίνυν αὐτοῖς ἐπιχωριάζωμεν, καὶ τῆς λάρνακος ἁπτώμεθα, καὶ μετὰ πίστεως τοῖς λειψάνοις αὐτων περιπλεκώμεθα, ἵνα εὐλογίαν τινὰ ἐπισπασώμεθα ἐκεῖθεν. *P. G.* t. L, p. 576.

cœur, prenez sur le tombeau une eulogie,... embrassez le cercueil, demeurez cloué à la châsse. Ce n'est pas seulement des os des martyrs mais de leurs tombeaux que découlent les bénédictions. Prenez l'huile sainte, oignez-vous-en tout le corps, la langue, les lèvres, le cou, les yeux, et vous ne ferez jamais naufrage dans l'ivrognerie » — c'est le vice que l'orateur sacré avait entrepris de combattre [1]. S. Augustin connaît également l'huile du sanctuaire des martyrs et rapporte un miracle opéré par son application [2].

Parfois les fidèles versent sur le tombeau des parfums et des onguents dont ils emportent ensuite une partie comme des reliques. Paulin de Nole décrit le rite dans ses détails [3]. Des miracles s'opèrent — c'est S. Augustin qui les rapporte — par des fleurs qui ont touché aux reliques [4], ou encore par le contact d'un vêtement [5].

Tout ceci nous ramène à l'usage des *brandea* et de tout ce qui rentre dans la catégorie des reliques représentatives. En Occident on finit par attacher à ces intermédiaires la même importance qu'aux reliques réelles, et, à en juger par la question posée par S. Grégoire dans ses Dialogues [6], on dirait même qu'aux yeux de beaucoup de gens

(1) *Homilia in martyres :* παράμενε τῷ τάφῳ τοῦ μάρτυρος, ἔκχεε πηγὰς δακρύων ἐκεῖ, σύντριψον τὴν διάνοιαν, ἆρον εὐλογίαν ἀπὸ τοῦ τάφου... περιπλάκηθι τὴν σορόν, προσηλώθητι τῇ λάρνακι· οὐχὶ τὰ ὀστᾶ μόνον τῶν μαρτύρων, ἀλλὰ καὶ οἱ τάφοι αὐτῶν καὶ αἱ λάρνακες πολλὴν βρύουσιν εὐλογίαν. Λάβε ἔλαιον ἅγιον καὶ κατάχρισόν σου ὅλον τὸ σῶμα, τὴν γλῶτταν, τὰ χείλη, τὸν τράχηλον, τοὺς ὀφθαλμούς, καὶ οὐδέποτε ἐμπεσῇ εἰς τὸ ναυάγιον τῆς μέθης. *P. G.* t. L, p. 664.

(2) *De civitate Dei*, XXII, 8, 18.

(3) *Carmen*, XXI, 590-600, Hartel, p. 177-78.

(4) *De civitate Dei*, XXII, 8, 10.

(5) *De civitate Dei*, XXII, 8, 16, 17.

(6) *Dial.*, II, 38, *P. L.* t. LXVI, p. 204.

les simples *patrocinia* avaient plus d'efficacité que les corps saints eux-mêmes. S'il fallait ajouter foi à un récit de Grégoire de Tours, on en serait arrivé peu à peu à une conception singulièrement matérielle de la vertu des saintes reliques dont les *brandea* ou *palliola* s'imprégnaient à leur contact. Il s'agit du tombeau de S. Pierre à Rome. « Ce tombeau, placé sous l'autel, est un ouvrage des plus rares. Celui qui veut y adresser des prières, ouvre la grille qui l'entoure, s'approche du sépulcre, et, passant sa tête par une petite fenêtre qui s'y trouve, il demande ce dont il a besoin ; ses prières sont aussitôt exaucées, pourvu seulement qu'elles soient justes. Désire-t-il rapporter du tombeau quelque relique, il y jette un morceau d'étoffe qu'il a d'abord pesé ; ensuite, dans les veilles et le jeûne, il prie avec ardeur que la vertu apostolique daigne exaucer son désir. Chose admirable ! si la foi de celui qui agit ainsi est suffisante, l'étoffe, quand on la retire du tombeau, se trouve si remplie de la vertu divine, qu'elle pèse beaucoup plus qu'auparavant. Par là, celui qui la reprend peut être assuré que sa prière a été exaucée [1] ». Cette page de Grégoire de Tours a une teinte fortement légendaire, et il est difficile de se persuader que la bizarre épreuve de la balance ait jamais été pratiquée. Mais que dire de l'état d'esprit qui n'hésite pas à reproduire de pareilles anecdotes ?

Multiples sont les vertus attribuées aux reliques. Celle que l'on voit le plus universellement proclamée, c'est leur pouvoir sur les démons.

Déjà du temps de S. Hilaire, il se passait dans les basi-

(1) *In gloria martyrum*, 28, traduction BORDIER, p. 74-75. Voir aussi *De virtutibus S. Martini*, I, 11.

liques, à ce que l'on racontait, des scènes extraordinaires. « Les ossements vénérables des martyrs, dit-il, témoignent tous les jours de notre victoire sur le diable ; auprès d'eux les démons mugissent, les maladies sont chassées ; on voit des hommes élevés en l'air sans soutien, des femmes suspendues par le pied sans que leur vêtement retombe sur leur visage, les esprits brûlent sans flammes, dans leurs tourments ils confessent la vérité sans être interrogés [1]. » La description de S. Jérôme dans sa lettre à Eustochium renferme plusieurs traits analogues Paula, dit-il « voyait les démons vociférer dans les tourments ; devant les tombeaux des saints elle entendait des hommes hurler comme les loups, aboyer comme les chiens, rugir comme le lion, siffler comme le serpent, mugir comme le taureau ; d'autres agitaient leur tête en cercle et la rejetaient en arrière jusqu'à toucher le sol ; des femmes étaient suspendues par le pied sans que leurs vêtements retombassent sur leur visage [2]. » D'après S. Jérôme ces étranges spectacles avaient lieu à Sébaste au tombeau de S. Jean-Baptiste. Il est bien étonnant que les détails caractéristiques les plus importants communs à S. Hilaire et à S. Jérôme se retrouvent dans Sulpice Sévère, à

(1) *Contra Constantium imp.*, 8 : *Diabolum enim per vos vicimus. Sanctus ubique beatorum martyrum sanguis exceptus est et veneranda ossa quotidie testimonio sunt, dum in his daemones mugiunt, dum aegritudines defelluntur, elevari sine laqueis corpora et suspensis pede feminis vestes non defluere in faciem, uri sine ignibus spiritus, confiteri sine interrogatione vexatos, agere omnia non minus cum profectu examinantis quam incremento fidei.* P. L., t. X, p. 584-85.

(2) *Epistula CVIII ad Eustochium*, 13 : *Namque cernebat variis daemones rugire cruciatibus, et ante sepulchra sanctorum ululare homines more luporum, vocibus latrare canum, fremere leonum, sibilare serpentum, mugire taurorum ; alios rotare caput et post tergum terram vertice tangere, suspensisque pede feminis vestes non defluere in faciem.* P. G. t. XXII, p. 889.

propos de S. Martin [1] et soient répétés par Paulin de Nole dans une de ses descriptions de la basilique de S. Félix [2] :

His etiam potiora, tamen spectata profabor,
ante alios illum, cui membra vetustior hostis
obsidet, ad sacri pia limina martyris aegra
excussum de plebe rapi admotumque sacratis
ante fores sancti cancellis corpore verso
suspendi pedibus spectantem tecta supinis,
quodque magis mirum atque sacrum est, nec in ora relapsis
vestibus ut rigidis aut ad vestigia sutis
corporis omne sacrum casto velatur operto [2].

On s'exposerait à de graves erreurs en prenant à la lettre de pareils témoignages où l'on découvre, sans hésitation possible, une dépendance, souvent verbale, par rapport à une source commune, d'origine indéterminée.

Mais quels que soient les détails de ces scènes d'énergumènes, elles se renouvelaient souvent en présence des

(1) *Dialogus III*, 6, 2 : « *Vidi quendam adpropiante Martino in aera raptum manibus extensis in sublime suspendi, ut nequaquam solum pedibus attingeret. Si quando autem exorcizandorum daemonum Martinus operam recepisset, neminem manibus adtrectabat, neminem sermonibus increpabat, sicut plerumque per clericos rotatur turba verborum, sed admotis energumenis ceteros iubebat abscedere, ac foribus obseratis in medio ecclesiae cilicio circumtectus, cinere respersus, solo stratus orabat. Tum vero cerneres miseros diverso exitu perurgueri : hos sublatis in sublime pedibus quasi de nube pendere, nec tamen vestes defluere in faciem, ne faceret verecundiam nudata pars corporum : at in parte alia videres sine interrogatione vexatos et sua crimina confitentes* ». HALM, p. 204. PAULIN DE PÉRIGUEUX, *Vita S. Martini*, V, 428-432, PETSCHENIG, p. 122, dépend évidemment de Sulpice Sévère.

(2) *Carmen* XXIII, 82-90, HARTEL, p. 197. Voici un autre trait qu'on a déjà lu dans S. Jérôme :

cum captiva intra deprensi corpora Christum
in sancto fulgere suo clamantque probantque
membrorum incussu tremuli capitumque rotatu
tormentisque suis. (*Carmen* XIV, 30-33, ibid., p. 47).

reliques des martyrs. S'adressant au peuple le jour de la translation solennelle des saints Gervais et Protais, S. Ambroise lui rappelle ce qui vient de se passer : « Vous avez entendu, dit-il, les démons crier, avouer aux martyrs qu'ils souffrent des peines intolérables et leur dire : qu'êtes-vous venus nous tourmenter cruellement [1] ? » Chrysostome décrit la terreur qu'inspirent aux démons les reliques des saints. Ils fuient leurs tombeaux, ce qu'ils ne font point pour les morts ordinaires. Souvent, on voit les possédés dans le voisinage des sépulcres. Mais quand ces sépulcres renferment les os d'un martyr, ils fuient comme devant un feu intolérable et proclament à haute voix la force qui les flagelle [2].

« Amenez un possédé, dit-il ailleurs, à ce sépulcre sacré où sont les restes du martyr — il s'agit de S. Julien — et vous le verrez reculer et s'enfuir. Comme s'il fallait marcher sur des charbons ardents, il s'élance aussitôt à l'extérieur, sans même oser jeter les yeux sur la châsse [3]. »

(1) *Epist.* XXVI, 16 : *et nunc audistis clamantes daemones et confitentes martyribus quod poenas ferre non possint et dicentes : quid venistis ut nos tam graviter torqueatis ? P. L.* t. XVI, p. 1024. S. Augustin raconte le même fait. *Confess.*, IX, 7 : *cum enim proluta et effossa digno cum honore transferrentur ad Ambrosianam basilicam, non solum quos inmundi vexabant spiritus confessis eisdem daemonibus sanabantur.* KNÖLL, p. 209.

(2) *Oratio de S. Droside*, 2 : Πῶς τὴν κόνιν αὐτῶν δεδοίκασιν οἱ δαίμονες ; πῶς καὶ τοὺς τάφους φεύγουσιν ; οὐδὲ γὰρ ἐπειδὴ νεκροὺς φοβοῦνται δαίμονες τοῦτο πάσχουσιν. Ἰδοὺ γὰρ μυρίοι νεκροὶ πανταχοῦ τῆς γῆς, κἀκείνοις μὲν προσεδρεύουσι, καὶ πολλοὺς ἂν ἴδῃ τις δαιμονῶντας ἐν ἐρημίαις διατρίβοντας καὶ τάφοις · ἔνθα δὲ τῶν μαρτύρων ὀστᾶ κατορώρυκται, ὡς ἀπὸ πυρός τινος καὶ κολάσεως ἀφορήτου φεύγουσι, τὴν ἔνδον μαστίζουσαν αὐτοὺς δύναμιν μετὰ λαμπρᾶς ἀνακηρύττοντες φωνῆς. *P. G.* t. L, p. 686.

(3) *Laudatio S. Iuliani*, 2 : Λαβὼν γάρ τινα δαιμονῶντα καὶ μαινόμενον εἰσάγαγε πρὸς τὸν ἅγιον τάφον ἐκεῖνον, ἔνθα τοῦ μάρτυρος τὰ λείψανα. καὶ ὄψει πάντως ἀποπηδῶντα καὶ φεύγοντα.

Partout où les démons rencontrent des corps de martyrs ils s'enfuient, saisis d'une terreur sacrée [1]. C'est au pouvoir des reliques de S. Babylas que l'on attribue le silence de l'oracle d'Apollon à Daphné [2]. Ce que l'on voyait à Milan et à Antioche se reproduisait en Espagne :

Cerne, quam palam feroces hic domentur daemones,
qui lupino capta rictu devorant praecordia [3] ;

et dans la basilique de S. Léonce à Tripoli, les possédés venaient chercher leur libération [4].

Après les délivrances de possédés et les convulsions d'énergumènes viennent les guérisons. Une des premières dont il soit fait expressément mention est celle de l'aveugle guéri sur le passage des saints corps trouvés par S. Ambroise [5]. S. Grégoire de Nysse relate le miracle arrivé dans la petite ville d'Ibora. Un soldat était atteint au pied d'un mal incurable, qui le faisait boiter. Il entra au sanctuaire des Quarante martyrs, et implora leur secours. La nuit, il voit en songe un homme vénérable qui lui demande : « Vous boitez, et vous voulez être guéri ? Donnez, que je

Καθάπερ γὰρ ἀνθράκων μέλλων ἐπιβαίνειν, οὕτως ἐξ αὐτῶν εὐθέως ἐξάλλεται τῶν προθύρων οὐδὲ πρὸς τὴν θήκην αὐτὴν ἀναβλέψαι τολμῶν. *P. G.* t. L., p. 669-70.

(1) *Homilia I in SS. Maccabaeos*, 1 : Καθάπερ γὰρ λῄσταρχοι καὶ τυμβωρύχοι ἐπειδὰν ἴδωσιν ὅπλα που κείμενα βασιλικά, θώρακα καὶ ἀσπίδα καὶ κράνος, χρυσῷ πάντα καταλαμπόμενα, ἀποπηδῶσιν εὐθέως, καὶ οὐδὲ προσελθεῖν οὐδὲ ἅψασθαι τολμῶσι μέγαν ὑφορώμενοι κίνδυνον εἴ τι τοιοῦτον τολμήσαιεν, οὕτω δὴ καὶ δαίμονες οἱ ἀληθινοὶ λῄσταρχοι, ὅπουπερ ἂν ἴδωσι μαρτύρων σώματα κείμενα, δραπετεύουσι καὶ ἀποπηδῶσιν εὐθέως. *P. G.* t. L, p. 618.

(2) *Liber in S. Babylam et contra Iulianum*, 14, *P. G.* t. L, p. 554.

(3) PRUDENCE, *Peristeph.*, I, 97-98.

(4) RAABE, *Petrus der Iberer* (Leipzig, 1895), p. 104.

(5) AMBROISE, *Epist.* XXII, 2, 17, *P. L.* t. XVI, pp. 1019, 1024 ; AUGUSTIN. *Confess.*, IX, 7, KNÖLL, p. 209, ; *De civitate Dei*, XXII, 8, 2.

puisse toucher votre pied ». Et, toujours durant le songe (ὄναρ), il le tira fortement. Il se fit en réalité (ὕπαρ) un bruit comme celui d'un os déboité remis violemment en place, si fort que ceux qui dormaient là furent brusquement réveillés, en même temps que le soldat lui-même qui se mit à marcher naturellement comme jadis [1]. S. Grégoire de Nysse ajoute qu'il a vu « le miracle », mais il ressort du contexte qu'il faut entendre « le miraculé » et qu'il a entendu de sa bouche le récit du prodige. Curieux exemple du manque de précision si fréquent dans les textes du même genre [2].

Les miracles les plus nombreux et les plus célèbres de l'époque primitive sont ceux qui furent opérés par les reliques de S. Étienne après l'invention de 415.

En 418, des reliques de S. Étienne arrivèrent dans l'île de Minorque. L'évêque Sévère a laissé une relation de l'événement et de la conversion en masse des juifs de l'île [3]. Cet écrit circulait déjà lorsque l'évêque d'Uzalum, ville située aux environs d'Utique, reçut à son tour une part du trésor sacré ; on le lut au peuple le jour même de la translation solennelle : *Eodem namque die in quo ingressae sunt ecclesiam beati Stephani reliquiae, in ipso principio canonicarum lectionum, epistola ad nos quoque delata cuiusdam sancti episcopi, Severi nomine, Minoricensis insulae, de pulpito in aures ecclesiae cum ingenti favore recitata est* [4]. Après l'église d'Uzalum, ce sont celles d'Aquae Tibilitanae [5], du

(1) *Laudatio in sanctos XL martyres, P. G.* t. XLVI, p. 784.

(2) Ταύτην τὴν θαυματουργίαν εἶδον ἐγώ, αὐτῷ τῷ ἀνθρώπῳ περιτυχὼν ἐξαγγέλλοντι πρὸς πάντας καὶ κηρύττοντι τὴν μαρτύρων εὐεργεσίαν. *Ibid.*

(3) BHL. 7859.

(4) BHL. 7860, c. 2.

(5) *De civitate Dei,* XXII, 8, Hoffmann, t. II, p. 604.

Castellum Sinitense aux environs d'Hippone [1], de Calama [2], d'Hippone enfin [3], qui s'enrichirent d'une part des reliques du premier martyr et qui élevèrent des *memoriae* en son honneur.

Partout ce fut un grand concours, et la confiance des fidèles fut récompensée par des miracles. Mais les sanctuaires qui acquirent une plus grande célébrité furent celui d'Uzalum, dont les miracles furent écrits en deux livres par ordre de l'évêque Évodius [4], celui de Calama, ville épiscopale de Possidius, l'ami et le biographe d'Augustin ; c'est par ce dernier, qui donne quelques échantillons, que nous savons qu'il s'y faisait des miracles en très grand nombre [5]. Enfin il y a la *memoria* d'Hippone [6] où se passèrent des faits miraculeux importants, dont Augustin lui-même fut témoin ou qui, du moins, eurent lieu dans son voisinage.

S. Augustin qui, depuis longtemps — il n'ignorait pas les merveilles opérées par les saints de Milan Gervais et Protais [7] — avait l'attention attirée sur les faveurs célestes obtenues par l'intercession des martyrs, ne pouvait s'empêcher de les comparer aux miracles rapportés dans les livres saints, et de constater qu'ils étaient bien moins connus et moins appréciés. Grâce aux écritures canoniques, disait-il, les miracles d'autrefois sont dans la mémoire de tous ; ceux d'aujourd'hui sont à peine connus de tous les habitants de l'endroit où ils s'opèrent. Le plus

(1) *De civitate Dei*, XXII, 8, Hoffmann, t. II, p. 605.
(2) *Ibid.*, p. 605-606.
(3) *Ibid.*, p. 607-608.
(4) BHL. 7860-7862.
(5) *De civitate Dei*, l. c., p. 608.
(6) Nous verrons plus loin s'il y a lieu de distinguer deux *memoriae* à Hippone.
(7) *Confess.* IX, 7 ; *De civitate Dei*, l. c., p. 596.

souvent, surtout dans les grandes villes, ils arrivent à la connaissance du petit nombre ; et quand on les raconte, on a quelque peine à les faire accepter [1]. Et pourtant, il s'en produit en telle quantité qu'on en remplirait des volumes [2].

Frappé de cette sorte de défaveur si peu justifiée, il chercha le moyen de donner aux miracles contemporains une notoriété égale à celle des miracles canoniques, et d'appuyer en quelque sorte les témoignages d'un brevet d'authenticité. De là naquit l'idée des *libelli*, qui étaient des relations destinées à être lues au peuple. On n'a pu recueillir, dit-il à propos des sanctuaires de Calama et d'Hippone, tous les miracles qui s'y sont opérés, *sed tantum de quibus libelli dati sunt qui recitarentur in populis*. Et il ajoute aussitôt : *id namque fieri voluimus, cum videremus antiquis similia divinarum signa virtutum etiam nostris temporibus frequentari* [3]. Il résulte de ces dernières paroles que la pensée d'authentiquer les miracles en les faisant consigner dans les *libelli*, appartient à S. Augustin, et c'est bien lui qui, d'accord avec l'évêque Évode d'Uzalum, amena une miraculée, nommée Petronia, à écrire un *libellus* sur le cas de sa guérison : *Petroniam... hortati sumus, volente supradicto loci episcopo, ut libellum daret, qui recitaretur in populo ; et oboedientissime paruit* [4].

On est tout naturellement désireux de savoir comment fonctionnait cette institution, dont Augustin attendait de si grands résultats. Il y revient assez souvent dans le chapitre de la *Cité de Dieu* plusieurs fois rappelé.

(1) *De civitate Dei*, l. c., p. 596.
(2) *Ibid.*, p. 607.
(3) *Ibid.*, p. 608.
(4) *Ibid.*, p. 608-609.

C'est surtout dans le récit du miracle opéré à Hippone, en 425, durant les fêtes de Pâques, en faveur d'un certain Paul de Césarée et de sa sœur Palladia, qu'il accumule les détails [1]. Mais nous avons mieux qu'une simple relation de ces événements [2]. Parmi les sermons de S. Augustin, il s'est conservé tout un petit dossier sur l'événement du jour de Pâques [3] et au milieu de la série des allocutions prononcées par l'évêque d'Hippone en cette circonstance, nous trouvons le texte même du *libellus* de Paul de Césarée sous ce titre et avec cette introduction : *Exemplar libelli a Paulo dati Augustino episcopo. Rogo, domine beatissime papa Augustine, ut hunc libellum meum, quem ex praecepto tuo obtuli, sanctae plebi iubeas recitari* [4]. Suit le récit circonstancié dont nous connaissons les grandes lignes par le résumé de la *Cité de Dieu*.

Maudits par leur mère, que le désespoir finit par conduire au suicide, les dix enfants dont se compose la famille sont successivement saisis par le même mal mystérieux : tout leur corps est agité d'un violent tremblement. Ils quittent leur ville natale, Césarée de Cappadoce, et se dispersent pour aller chercher dans les *celeberrima sanctorum loca* un remède à leurs maux. Le second des sept frères obtient sa guérison de S. Laurent à Ravenne, *ad gloriosi martyris Laurentii memoriam quae apud Ravennam nuper*

(1) *De civitate Dei*, XXII, 8, HOFFMANN, II, p. 609-612.

(2) M. HARNACK dans son travail *Das ursprüngliche Motiv der Abfassung von Märtyrer- und Heilungsakten in der Kirche*, SITZUNGSBERICHTE DER K. PREUSSISCHEN AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN, 1910, p. 106-125, s'est occupé spécialement du chapitre XXII, 8, du *De civitate Dei*, mais il a oublié de consulter les documents qui vont suivre, ainsi que le sermon CCLXXXVII de S. Augustin et les deux livres des Miracles d'Uzalum.

(3) *Serm.* CCCXX-CCCXXIV, *P. L.* t. XXXVIII, p. 1442-47.

(4) *P. L.* t. c., p. 1443.

collocata est [1]. Lui Paul, le sixième, et sa sœur Palladia, vont partout sans éprouver aucun soulagement. Leurs pérégrinations les conduisent à Ancône, *ubi per gloriosissimum martyrem Stephanum multa miracula Deus operatur.* Mais S. Étienne ne les y exauce pas, et pas davantage à Uzalum. Enfin, le premier janvier, un vénérable vieillard apparait à Paul et lui annonce qu'il sera guéri dans trois mois ; sa sœur voit en esprit Augustin lui-même, et Paul aussi reconnaît l'avoir vu souvent dans les villes qu'il a traversées. Les deux malheureux arrivent donc à Hippone quinze jours avant Pâques. Paul va tous les jours prier à l'endroit où est la *memoria* de S. Étienne. Le jour de Pâques, comme il se tenait à la balustrade, il tombe subitement et perd le sentiment. En revenant à lui, il constate que le tremblement a disparu. *Huic itaque tanto beneficio non ingratus,* dit-il en terminant, *hunc libellum obtuli, in quo etiam quae de nostris calamitatibus ignorabatis et quod de mea incolumitate et salute cognovistis, exhibui ; ut et pro mea sorore orare dignemini et pro me agere Deo gratias.* A ce moment, Palladia n'est pas encore délivrée de son mal.

Le récit d'Augustin dans la *Cité de Dieu* et les pièces publiées sous le nom de *sermones* se complètent, et permettent de se rendre très bien compte de tout ce qui s'est passé.

Le jour de Pâques, au matin, il y a foule à l'église. La guérison de Paul se produit. Des cris de joie se font entendre. On se précipite auprès de l'évêque ; on lui raconte ce qui est arrivé et il est forcé d'entendre plu-

(1) Sans doute l'église de Saint-Laurent in Caesarea, fondée par Lauricius. AGNELLUS, *Lib. pontif. eccl. Ravenn.*, XX, *M. G.* Script. rer. langob., p. 298.

sieurs fois de suite le même récit. Enfin, avec la foule, arrive le miraculé lui-même. Il se jette aux genoux de l'évêque, qui l'embrasse. Voici la suite : *Procedimus ad populum, plena erat ecclesia, personabat vocibus gaudiorum. « Deo gratias, Deo laudes, » nemine tacente, hinc atque inde clamantium. Salutavi populum, et rursus eadem ferventiore voce clamabant. Facto tandem silentio, scripturarum divinarum sunt lecta sollemnia. Ubi autem ventum est ad mei sermonis locum, dixi pauca pro tempore et pro illius iucunditate laetitiae.*

Les paroles prononcées par Augustin nous ont été conservées. Il débute en rappelant l'usage de donner lecture des relations de miracles : *De miraculis Dei per orationes beatissimi martyris Stephani libellos solemus audire.* Puis, en désignant sans doute du geste le héros du jour, il ajoute : *Libellus huius aspectus est ; pro scriptura notitia, pro charta facies demonstratur.* Vous avez vu ses souffrances, « lisez » sa joie, et fixez dans votre souvenir ce qui est écrit sur ce livret vivant. Puis il s'excuse sur les fatigues de la veille de ne pas en dire davantage [1]. Le même jour, Paul de Césarée dîna avec l'évêque et lui raconta en détail toute son histoire [2].

Le lundi, après un sermon, dont nous n'avons plus le texte, Augustin rappela la scène de la veille, et ajouta que, malgré tout, il convenait de donner un *libellus*, contenant tout ce que Paul lui avait raconté de vive voix. Et s'il plaît à Dieu, dit-il en terminant, on le préparera pour vous le lire demain [3]. Il n'est pas probable que Paul le Cappa-

(1) *Sermo* CCCXX, *P. L.* l. c., p. 1442.

(2) *De civitate Dei*, l. c., p. 611

(3) Dans le *De civitate Dei*, S. Augustin dit : *Sequenti itaque die post sermonem redditum narrationis eius libellum in crastinum populo recitandum promisi.* Ces paroles dites après le sermon, portent maintenant le titre de *Sermo* CCCXXI, *P. L.* l. c., p. 1443.

docien ait rédigé de sa main le texte latin du rapport.

Suivant sa promesse, l'évêque fit lire le document à l'office du lendemain, et pendant la lecture, il fit monter sur les degrés de l'exèdre, d'où il parlait lui-même, le frère et la sœur [1], celle-ci encore en proie au terrible mal. « Je veux, dit-il, que le frère et la sœur se tiennent en votre présence, afin, que ceux qui n'ont pas vu le frère se rendent compte de ses souffrances par celles de sa sœur. »

Après la lecture, il les pria de se retirer [2] et se mit à commenter le texte qu'on venait d'entendre : des considérations morales, d'abord sur le respect des parents, puis sur le pèlerinage d'Ancône resté sans résultat. A ce propos, l'orateur raconte l'origine de ce sanctuaire d'après une légende populaire, que l'on s'étonne de cueillir de la bouche d'un homme tel qu'Augustin. Puis il passe aux miracles d'Uzalum ; mais à peine a-t-il commencé que des cris partent de la *memoria* de S. Étienne : *Deo gratias, Christo laudes* [3]. On apprend que Palladia vient d'être guérie comme son frère. Lorsque le silence s'est un peu rétabli, Augustin prononce quelques paroles d'action de grâces. Le lendemain seulement il achève son sermon,

(1) *De civitate Dei*, l. c., p. 611.

(2) *De civitate Dei*, l. c, p. 611.

(3) De tout l'ensemble de ces récits, il ressort que la *memoria* de S. Étienne était attenante à la basilique ou, si l'on veut, à la cathédrale d'Hippone. Y en avait-il une seconde aux environs de la ville ? La réponse à cette question dépend de la leçon qu'on adopte dans le passage suivant du *De civitate Dei*, l. XXII, c. 8: *apud nos vir tribunicius Eleusinus super memoriam martyrum quae in suburbano eius est*.... C'est la lecture de Hoffmann, t.c., p.607, de Dombart, t. II, p. 577. D'autres ont lu *memoriam martyris*, qui semble mieux d'accord avec le contexte. Le fait raconté à cet endroit continue une série de miracles de S. Étienne, et dans le paragraphe suivant il est question des *miracula... quae per hunc martyrem, id est gloriosissimum Stephanum, facta sunt* ; ce qui semble supposer qu'on n'a pas cessé de parler de lui.

qu'il reprend au point où il a été interrompu la veille [1].

Tout ceci nous fait bien comprendre ce qu'étaient les *libelli* dont S. Augustin recommandait la pratique, et quels avantages il en attendait. C'étaient des témoignages authentiques, en ce sens qu'ils émanaient de celui-là même qui paraissait le mieux renseigné. C'est Petronia qui rédige la relation du miracle dont elle a été l'objet [2], et si Paul de Césarée n'a probablement pas tenu la plume, le libelle a été écrit en son nom et sous sa dictée.

La relation est soumise à l'approbation de l'évêque. Quand Augustin décida Petronia, qui appartenait au diocèse d'Uzalum, à écrire son récit, ce fut *volente episcopo*, lequel sans doute en prit connaissance avant qu'il fût lu au peuple. Paul de Césarée remet son *libellus* à Augustin, avec prière d'en faire donner lecture.

Pour impressionner davantage les assistants, on fait en même temps comparaître celui qui reconnaît par écrit avoir été l'objet d'une faveur céleste. La scène du mardi de Pâques à Hippone n'est nullement isolée. Au début du second livre des miracles d'Uzalum, on rappelle ce qui s'est passé lors de la lecture du premier. A chaque miracle on était allé chercher dans la foule le privilégié dont il était fait mention : *Ubi enim pronuntiaverat lector quamlibet historiam, verbi gratia primitus de quadam caeca postea illuminata* [3], *statim terminato sermone, haec eadem persona requisita in populo, et inventa, et in medium omnis ecclesiae producta, admirantibus et congratulantibus, videbatur sola iam sine ullo comite ac duce, sicut prius solebat, incedere, ipsaque etiam per se gradus absidae conscendens, universis eminus conspicienda*

(1) *Sermo* CCCXXIV, l. c., p. 1446-47 ; *De civitate Dei*, Hoffmann, t. II, p. 612.

(2) *De civitate Dei*, l. c., p. 608.

(3) Cf. BHL. 7860, c. 3.

astabat... Item cum de paralitico sanato multis antea cognito praecessit lectio [1], *continuo idem qui ab eiusmodi infirmitate fuerat curatus, similiter productus e populo propriis gradiens passibus, cum totius ecclesiae magno gaudio cernebatur* [2].

S. Augustin a l'air de dire que les *libelli* ne sont destinés à être lus qu'une fois, c'est-à-dire, comme nous le voyons, presque aussitôt après l'événement même : *semel hoc audiunt qui adsunt pluresque non adsunt, ut nec illi qui adfuerunt post aliquot dies quod audierunt retineant* [3]. Il ne faut pas entendre la phrase avec cette rigueur. Le saint docteur oppose la publicité des miracles canoniques, constamment rappelés aux fidèles par la lecture des saints livres, à celle, beaucoup plus restreinte, des miracles modernes. Il n'est pas improbable qu'on reprenait quelques-uns de ces *libelli* à l'occasion de la fête de S. Étienne, comme cela semble s'être pratiqué à Uzalum : *Haec interim de multis et pene infinitis miraculis pauciora decerpsimus, ne in praesenti auditoribus propter festivitatem martyris de longinquo advenientibus forsitan oneri esse possemus* [4].

S. Augustin, dans ses sermons, rafraîchissait parfois la mémoire de ses auditeurs en tirant quelque leçon d'un *libellus* présenté peu de temps auparavant : *Ego aliquando memoror de libellis miraculorum martyrum, quae in conspectu vestrum leguntur. Ante dies lectus est quidam libellus* etc. [5]. On peut croire, d'après ce texte, que d'autres martyrs que S. Étienne avaient la réputation d'opérer des miracles à Hippone. Et en effet, les XX martyrs y étaient également invoqués avec succès [6].

(1) Cf. *ibid.*, c. 12.
(2) BHL. 7861, c. 1.
(3) *De civitate Dei*, l. c., p. 609
(4) BHL. 7860, c. 15, 2.
(5) *Serm.* CCLXXXVI, 7, *P. L.* t. XXXVIII, p. 1300.
(6) *De civitate Dei*, l. c., p. 604.

Il va sans dire que les *libelli* étaient conservés dans les archives de l'église. En moins de deux ans S. Augustin en avait recueilli près de soixante-dix à Hippone ; à Calama, où l'usage était mieux observé et datait de plus haut, on en avait incomparablement plus.

Nous ne savons si la méthode introduite par S. Augustin dans son diocèse et dans les diocèses voisins franchit ces étroites limites et passa à d'autres provinces. Si on le considère en lui-même, comme simple relation ou procès-verbal, la pratique du *libellus* paraît si simple et si utile que l'idée en a dû venir un peu partout où se produisaient des faits extraordinaires dont la mémoire méritait d'être conservée. On sait que les ἰάματα écrits sur le bronze ou le marbre dans les temples d'Esculape rappellent souvent, à s'y méprendre, les récits de guérison de nos sanctuaires ; il serait étonnant que, de bonne heure, dans les *loca sanctorum*, on n'eût pas tenu registre des faveurs qu'on y obtenait.

La pensée devait surgir de réunir ces récits en collection. Elle était si naturelle que les païens y avaient songé pour leurs pèlerinages. On s'occupait, au temps de Strabon, de mettre par écrit les guérisons et les oracles du temple de Sérapis à Canope [1]. Les recueils chrétiens donnèrent naissance à un genre de littérature qui prit, au moyen-âge, un immense développement. Les premiers échantillons qui se soient conservés sont le chapitre VIII du livre XXII de la *Cité de Dieu*, et les deux livres des miracles de S. Étienne d'Uzalum. Nous y trouvons déjà en germe tout ce qui donne à cette classe d'écrits sa physionomie et sa valeur un peu spéciale. A peu près tous les

1. STRABON, *Geogr.*, XVII, 1, 17 : συγγράφουσι δέ τινες καὶ τὰς θεραπείας, ἄλλοι δὲ ἀρετὰς τῶν ἐνταῦθα λογίων.

genres de faveurs temporelles y sont représentés : des aveugles, des sourds, des paralytiques, des malades de toute sorte sont guéris, des morts ressuscités, des biens recouvrés, des captifs délivrés ; tantôt le miracle est instantané, tantôt il est le fruit de la persévérance ; souvent le saint lui-même se montre à son client.

Déjà aussi s'affirme le caractère composite de ces compilations. A côté des *libelli* mis à profit et par S. Augustin et par le secrétaire d'Évode, il y a des récits où l'imagination populaire joue un rôle incontestable, et à côté de narrations qui ont une allure documentaire, on en trouve qui rappellent plutôt l'anecdote et ne manquent pas d'un certain piquant. L'ensemble est d'un haut intérêt pour la connaissance des mœurs du temps et de la discipline ecclésiastique [1].

Que faut-il penser de la méthode de S. Augustin et de ses résultats ? Elle est incontestablement efficace pour donner aux faits une grande notoriété : elle l'est beaucoup moins pour arriver à définir leur nature, et l'appel à la foule est ce qui doit paraître aux hommes de notre siècle ce qu'il y a de plus opposé à tous les procédés scientifiques. Mais on ne niera pas la sincérité de l'effort, et une collection de *libelli* originaux, n'ayant point subi les déformations habituelles pour passer dans une compilation, serait pour nous un trésor inappréciable, un document autrement sûr que la prose des meilleurs hagiographes. Mais il nous manquerait toujours quelques éléments essentiels, dont Augustin sentait déjà vaguement la nécessité, et

(1) Signalons en passant, l'usage déjà constaté du temps de S. Augustin, de demander à certains martyrs, sur leur tombeau, la décision d'un jugement épineux. Voir Augustin, *Epist.* LXXVIII, *P.L.* t. XXXIII, p. 368-69.

auxquels il essayait de suppléer de son mieux. Il n'y a point réussi, et il le constate avec quelque mélancolie : *semel hoc audiunt qui adsunt pluresque non adsunt, ut nec illi, qui adfuerunt, post aliquot dies quod audierunt mente retineant, et vix quisque reperiatur illorum, qui ei, quem non adfuisse cognoverit, indicet quod audivit*[1]. Malgré tout, on ne réussissait pas à vaincre l'indifférence que le public semblait éprouver pour les miracles modernes. Quel que fût, à toute époque, le goût du peuple pour le merveilleux, on ne parvint jamais, même au moyen-âge, à donner un sérieux crédit aux recueils de miracles. Comme aux collections de légendes, les théologiens se gardent d'y puiser, et semblent affecter de les ignorer.

Nous ne pouvons passer sous silence une des formes les plus remarquables de la dévotion envers les reliques des martyrs, et qui semble, à première vue du moins, se rattacher à la croyance de l'intercession des saints. Il s'agit de l'usage, si répandu dans l'antiquité chrétienne, de choisir sa dernière demeure dans le voisinage du tombeau des martyrs.

A eux seuls les textes épigraphiques recueillis dans toutes les parties du monde romain suffiraient à attester l'universalité de cette pratique[2]. Les cimetières de Rome ont donné une moisson particulièrement abondante. Nous connaissons des fidèles qui ont fait préparer leur tombeau *ad sancta Fel*[*icitatem*][3], *ad santum Corne-*

(1) *De civitate Dei*, l. c., p. 609.

(2) De Rossi a traité la question en bien des endroits dans son *Bullettino* et ailleurs ; Le Blant également, dans les *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, nos 293, 354, 492. M. Marucchi, *Epigrafia cristiana* (Milano, 1910), a groupé les principales inscriptions romaines qui s'y rapportent.

(3) De Rossi, *Bullettino*, 1863, p. 21.

lium [1], *at Ippolytu[m]* [2], *ad domn[um] Gaium* [3], *ante domna Emerita* [4], *ad domnu[m] Laurentium* [5], *ad mesa*(mensam) *beati marturis Laurenti* [6] *in basilica domni Felicis* [7], *ad sanctum Petrum apostolum* [8], *[ad] marture dominu Castulu* [9], *at Criscent[ionem]* [10], dans le cimitière de Cyriaque, *in crypta noba retro sanctus* [11], à Saint-Paul *(intra tua) limina martyr* [12].

A Catane, Julia Florentina se fait enterrer *pro foribus martyrorum* [13], une autre à Tivoli, *in oratorio sancti Alexandri* [14]. A Aquilée, Leontia se confie dans la *sancta beatorum vicinia* [15]. Nous avons l'épitaphe de Cynegius, enseveli à Nole, dans la basilique de S. Felix [16]. Le pieux désir de ce jeune homme fit l'objet d'une lettre de S. Paulin à S. Augustin, et celui-ci répondit par le fameux traité *de cura pro mortuis gerenda* [17]. Nous avons un poème du même évêque de Nole sur le jeune Celsus, fils de Pneumatius, où, rappelant la mort de son propre enfant, il ajoute :

(1) De Rossi, *Roma sotterranea*, t. I, pl. XXVIII, 2.
(2) *Roma sotterranea*, t. III, p. 109.
(3) *Roma sotterranea*, t. III, p. 263 ; *Nuovo bullettino di archeologia cristiana*, 1907, p. 149.
(4) De Rossi, *Inscriptiones christianae urbis Romae*, t. I, n. 653. L'inscription est de l'année 426.
(5) De Rossi, *Bullettino*, 1876, p. 23.
(6) Marucchi, *Nuovo bullettino di archeologia cristiana*, 1900, p. 127-41, et *Notizie degli scavi*, 1900, p. 131-32.
(7) Aringhi, *Roma subterranea*, t. I (Romae, 1651), p. 355.
(8) Aringhi, *Roma subterranea*, t. I, p. 339.
(9) De Rossi, *Roma sotterranea*, t. III, p. 421.
(10) *Nuovo bullettino di archeologia cristiana*, 1907, p. 125.
(11) Boldetti, *Osservazioni sopra i cimiteri de' sancti martiri ed antichi cristiani di Roma*, t. I (Roma, 1720), pp. 53, 57.
(12) De Rossi, *Bullettino*, 1875, p. 26.
(13) CIL. X. 7112.
(14) Lupi, *Epithaphium Severae*, p. 24.
(15) CIL. V. 1678.
(16) CIL. X. 1370.
(17) *P. L.* t. XL, p. 591-601.

Quem Complutensi mandavimus urbe, propinquis
coniunctum tumuli foedere martyribus [1].

Une femme du nom de Quinta, à Capoue, a été déposée auprès des martyrs : *corpus sanctis comindavi* [2]. Satyre, frère de S. Ambroise, fut enseveli à la gauche du tombeau de S. Victor :

Martyris ad laevam detulit Ambrosius [3].

C'est également à Milan que l'on admire l'inscription de Manlia Daedalia, qui reposait *martyris ad frontem* [4].

A Ivrée, le prêtre Silvius confie aux martyrs son âme et son corps [5], et à Verceil,

sanctorum gremiis commendat Maria corpus [6],

tandis que le prêtre Sarmata obtient une concession auprès des martyrs Nazarius et Victor [7].

Dans les Gaules, même recherche du voisinage des martyrs. Flavius Flori[dus], à Lyon, *positus est ad sanctos* [8]. La basilique des saints Gervais et Protais, à Vienne, renfermait le tombeau d'une Foedula, *sanctis quae sociata iacet* [9]. Celui de Silvina, à Arles, était placé *ad sanctum martyre*[*m*][10]; celui de Pantagatus à Vaison auprès de martyrs inconnus [11]. Le sous-diacre Ursinianus, de Trèves, *meruit san-*

(1) *Carmen* XXI, 607-608, Hartel, p. 329.

(2) CIL. X. 4529. Mommsen supplée sans raison aucune : *corpus, sanctis*(*simum*) *commendavi.*

(3) Forcella-Seletti, *Iscrizioni cristiane in Milano*, 10. Cf. Ambroise, *De excessu Satyri, P. L.* t. XVI, p. 1352.

(4) Forcella, *Iscrizioni*, 13.

(5) CIL. V. 6817 ; Bücheler, 777.

(6) CIL. V. 6733 ; Bücheler, 782.

(7) CIL. V. 6730 ; Bücheler, 779.

(8) Leblant, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, n. 41.

(9) Leblant, *Inscriptions*, n. 412.

(10) Leblant, *Inscriptions*, n. 528.

(11) Leblant, *Inscriptions*, n. 492.

ctorum sociari sepulchris [1], et à Ratisbonne on conserve l'épitaphe d'une Sarmannina, *martyribus sociata* [2].

A Salone, un fidèle dont le nom ne nous est point parvenu s'est fait préparer un tombeau près des martyrs « du milieu », *arcellam mihi condedi ad medianus martyres* [3]. Artemidora de Sirmium veut reposer *ad domnum Synerotem* [4]. On a trouvé en Afrique l'épitaphe d'un Renovatus, placé *ad sanctos*, [5] celle d'une Secundilla, enterrée auprès des reliques des saints Pierre et Paul [6] ; même mention pour un enfant à Castellum Tingitanum [7]. L'épitaphe d'une religieuse, placée à Satafi en 324, mentionne ce détail : *fecit sibi ipsa sana sanctorum mensam* [8]. Elle avait pris ses dispositions pour être ensevelie tout près des martyrs [9].

Bien qu'en Espagne les textes analogues soient moins anciens, on ne peut douter qu'ils ne reflètent une tradition remontant beaucoup plus haut [10].

La faveur si convoitée en Occcident, si rarement obtenue, *quod multi cupiunt rari accipiunt* [11], n'est pas moins recherchée dans les églises orientales. S. Grégoire de

(1) Leblant, *Inscriptions*, n. 293.

(2) CIL III, 5972. Cf. Ebner, dans *Römische Quartalschrift*, t. VI (1862), p. 153-79.

(3) CIL. III, 9546.

(4) CIL. III, 10233 ; cf. 10232.

(5) Monceaux, *Enquête sur l'épigraphie chrétienne de l'Afrique*, n. 243.

(6) Monceaux, *Enquête*, n. 330.

(7) Monceaux, *Enquête*, n. 332.

(8) Monceaux, *Enquête*, n. 301.

(9) Mentionnons encore ici ce texte de la Passion de S. Maximilien de Téveste (BHL. 5813) : *Pompeiana matrona corpus eius de iudice eruit et imposita in dormitorio suo perduxit ad Carthaginem et sub monticulo Cyprianum martyrem secus palatium condidit, et ita post* XIII *diem eadem matrona discessit et illic posita est.*

(10) Hübner, *Inscriptiones Hispaniae christianae*, n. 158

(11) De Rossi, *Inscriptiones christianae Urbis Romae*, t. I, n. 319.

Nazianze réserve à sa mère et à son frère une place à côté des saintes reliques [1]. S. Grégoire de Nysse dépose les corps de ses parents, auprès des Quarante martyrs, afin qu'au jour de la résurrection ils se lèvent avec ces puissants protecteurs [2]. C'est aussi la préoccupation du solitaire Jacques,qui recueille partout des reliques des prophètes, des apôtres, des martyrs et les place dans une châsse pour demeurer auprès d'eux et ressusciter avec eux [3]. Un enfant du nom d'Octemus, à Nicomédie, *precisus a medico ic postus est ad martyres* [4]. A Constantinople, Eusébie, diaconesse des Macédoniens,voulut être enterrée avec les reliques des Quarante martyrs [5]. Les fouilles de Tanagre en Béotie ont livré l'épitaphe d'un chrétien qui met son tombeau sous la protection d'un martyr dont le nom est inconnu [6].

Dans le principe, c'est le corps même du martyr qui devient le centre d'un groupe de tombes privilégiées. Lorsque l'usage se généralisa de rendre à une partie quelconque des restes sacrés ou même à des reliques représentatives les mêmes honneurs qu'aux saints corps,

(1) *Carmina*, II, 20, 76. *P. G.* t. XXXVIII, pp. 20, 50. Cf. *Carm.* II, 102, 125.

(2) *Oratio III in SS. XL martyres, P. G.* t. XLVI, p. 784.

(3) THÉODORET, *Religiosa historia*, XXI, SCHULZE, p. 1251. On peut encore rappeler ici une inscription trouvée à Kara-Samsoun: Σοὶ μάκαρ Πρόδρομε ἀνέθησεν ἑαυτὸν ἀποφυγὴν πάντων ὀδυνηρῶν τὸν πρὸς σὲ τάφον εὑράμενος· τετάρτη. GRÉGOIRE, dans *Bulletin de correspondance hellénique*, 1909, p. 4; *Studia Pontica*, t. III, n. 13. Cf. *Analect. Bolland.*, t. XXX, p. 335.

(4) CIL. III. 14188. L'inscription est bilingue, et n'est pas sans offrir quelque difficulté. La phrase que nous transcrivons répond au grec τμηθὶς ὑπὸ ἰατροῦ ἐμαρτύρισεν. Cf. *Analect. Bolland.* t. XXX, p. 335.

(5) SOZOMÈNE, *Hist. eccl.*, IX, 2.

(6) L. DUCHESNE, dans *Bulletin de correspondance hellénique*, t. III, (1879), p. 144-46.

la faveur d'être associé aux martyrs, *sociatus martyribus*, s'élargit du même coup et se constate dans des basiliques qui n'ont jamais possédé un tombeau de martyr.

A quelle pensée répondait le pieux empressement des chrétiens à se faire octroyer la prérogative de ce glorieux voisinage ? Est-ce l'espérance de ressentir plus complètement les effets du patronage des saints ? Obéissaient-ils inconsciemment au sentiment moitié religieux moitié mondain qui poussait déjà les riches égyptiens à ambitionner l'honneur d'être ensevelis à Abydos, près de la tombe d'Osiris [1] ? Est-ce une simple manifestation de la piété reconnaissante, semblable à celle qui, au cimetière de Glasnevin groupe les grandes familles d'Irlande au pied de la tour ronde qui abrite les restes du libérateur ?

La question préoccupait déjà les anciens,et les réponses que l'on peut recueillir à travers leurs hésitations ne sont pas concordantes. Au dire d'Eusèbe, Constantin, en se faisant préparer un tombeau au milieu des cénotaphes de la basilique des apôtres, espérait profiter des prières qu'on y ferait en leur honneur [2]. D'autres, comme S. Grégoire de Nysse, semblent rattacher la pratique à des idées spéciales sur la résurrection des corps[3].Celles que Maxime de Turin énonce à ce propos sont assez vagues : *Ideo hoc a maioribus provisum est ut sanctorum ossibus nostra corpora sociemus, ut dum illos tartarus metuit, nos poena non tangat, dum illos Christus illuminat a nobis tenebrarum caligo diffugiat* [4]. Pour justifier la coutume, Paulin de Nole semble

(1) PLUTARQUE, *De Iside et Oriside*, 20 : ἔν τε 'Αβύδῳ τοὺς εὐδαίμονας τῶν Αἰγυπτίων καὶ δυνατοὺς μάλιστα θάπτεσθαι (λέγουσιν) φιλοτιμουμένους ὁμοτάφους εἶναι τοῦ σώματος 'Οσίριδος.

(2) *Vita Constantini*, IV, 60.

(3) Plus haut, p. 162.

(4) *Homilia in natali SS. martyrum Taurinensium*, *P. L.* t. LVII, p. 426.

n'avoir trouvé qu'une raison de sentiment. Il faut présumer que les bons chrétiens qui travaillent à procurer cet avantage à ceux qu'ils aiment ne s'agitent pas en vain [1].

S. Augustin, à qui il soumet la difficulté, ne fait appel à aucune raison subtile pour la résoudre, et montre bien, dans le traité qu'il a composé à cette occasion, qu'il n'attache pas grande importance au choix de la sépulture. « Le seul avantage que je crois voir à être enseveli près des martyrs, dit-il en concluant, c'est que les fidèles, en recommandant le défunt à leur patronage, le font avec plus d'ardeur [2]. » C'était là un médiocre encouragement. On devine d'ailleurs les inconvénients qu'il pouvait y avoir à se rendre facilement aux sollicitations d'une piété trop peu discrète, qui amenait à troubler la cendre des morts, *cineres vexare piorum*, comme disait le pape Damase [3], et d'où naissaient sans doute des compétitions regrettables. Dès lors on comprend que l'on se soit employé à calmer des ardeurs, d'ailleurs très malaisées à satisfaire, comme on le voit dans l'épitaphe du diacre Sabinus à Saint-Laurent-hors-les murs :

Nil iuvat, immo gravat, tumulis haerere piorum,
sanctorum meritis optima vita prope est ;
corpore non opus est, anima tendamus ad illos,
quae bene salva potest corporis esse salus [4].

Leçon bien profitable et répondant à plus d'un genre d'excès dans la dévotion.

Des questions analogues surgissent tout naturellement

(1) AUGUSTIN, *De cura pro mortuis gerenda*, 1, *P. L.* t. XL, p. 592.
(2) *De cura pro mortuis gerenda*, 22, *P. L.* t. c., p. 610. Voir aussi *De octo Dulcitii quaestionibus*, II, 2, *P. L.* t. c., p. 157.
(3) IHM, *Damasi epigrammata*, n. 12.
(4) BÜCHELER, *Carmina latina epigraphica*, 1423, 5-8.

à propos d'un autre usage qui peu à peu s'introduisit dans l'eglise et se généralisa au point de devenir une loi sous laquelle nous vivons encore, nous voulons parler de l'adoption, par les chrétiens, des noms de martyrs ou d'autres saints. Est-ce un acte de piété inspiré par l'amour et le respect du martyr ; ou bien une démonstration suggérée par la préoccupation de sanctifier tous les détails de la vie chrétienne; est-ce, primitivement, comme ce fut plus tard, l'expression du désir de s'assurer la protection spéciale du martyr, et le nom exprime-t-il les relations de client à patron que le fidèle entend établir entre lui-même et le saint de son choix ?

Cette fois encore on constate que l'évolution historique n'est point la résultante d'un principe, et que l'histoire ne se reconstitue pas avec la logique d'un théorème. L'usage du nom chrétien semble s'être introduit sous l'empire de pensées assez diverses, suivant les pays et les circonstances. Mais il est certain que le sentiment qui domine tous les autres, est celui d'une tendre vénération pour celui dont on adopte le nom. Le plus ancien texte, celui de Denys d'Alexandrie († 265), qui constate que les noms de Paul et de Pierre étaient fréquents chez les fidèles de son époque, énonce cette supposition qu'anciennement il dut en être de même du nom de Jean, que l'on prenait sans doute par amour pour l'apôtre, par admiration, par une sorte d'émulation, et par le désir d'être aimé du Seigneur comme Jean l'avait été [1]. C'était par

(1) Dans Eusèbe, *Hist. eccl.* VII., 25, 14 : πολλοὺς δὲ ὁμωνύμους Ἰωάννῃ τῷ ἀποστόλῳ νομίζω γεγονέναι, οἳ διὰ τὴν πρὸς ἐκεῖνον ἀγάπην καὶ τῷ θαυμάζειν καὶ ζηλοῦν ἀγαπηθῆναί τε ὁμοίως αὐτῷ βούλεσθαι ὑπὸ κυρίου, καὶ τὴν ἐπωνυμίαν τὴν αὐτὴν ἠσπάσαντο, ὥσπερ καὶ ὁ Παῦλος πολὺς καὶ δὴ καὶ ὁ Πέτρος ἐν τοῖς τῶν πιστῶν παισὶν ὀνομάζεται. Ce texte semble n'avoir pas toujours été bien interprété. Denys d'Alexandrie ne constate pas que

haine pour l'idolâtrie que les martyrs égyptiens de Palestine s'étaient donné des noms bibliques ; ceux d'Élie, de Jérémie, d'Isaïe, de Samuel, de Daniel remplaçaient des noms de divinités [1]. Il ne faudrait peut-être pas citer ici, comme on le fait souvent, l'exemple du peuple d'Antioche, qui donnait aux enfants le nom de l'évêque Mélèce [2]. Cela se passait du vivant du saint, et n'est au fond qu'un reflet de la popularité du pasteur et une manifestation d'un caractère passager [3]. S. Jean Chrysostome lui-même constate que ses contemporains donnaient un peu au hasard les noms aux enfants : οἱ νῦν ἁπλῶς καὶ ὡς ἔτυχε τὰς προσηγορίας ποιοῦνται. Mais il engage les parents à préférer même aux noms des ancêtres ceux des hommes illustres par leurs vertus et jouissant d'un grand crédit

« les homonymes de l'apôtre Jean sont nombreux », mais pense qu'il y en a eu beaucoup, pour les raisons qui de son temps faisaient adopter les noms de Paul et de Pierre. Le nom de Jean, à en juger par les monuments, ne devint populaire, qu'au cours du IVe siècle, plus tard même dans certaines régions. Voir BAYET, dans *Bulletin de correspondance hellénique*, t. I (1877), p. 408 ; GORI, *Inscript. Etrur.*, t. III, p. 322.

(1) EUSÈBE, *De martyribus Palaestinae*, XI, 8. Un texte de PROCOPE DE GAZA, *Comm. in Isaiam*, c. XLIV, que l'on cite parfois à propos de la question présente, n'est autre chose qu'une allusion au fait rapporté par Eusèbe ; mais Procope généralise, et à l'entendre on dirait qu'il s'est présenté plusieurs fois. *P. G.* t. LXXXVII, p. 2401.

(2) JEAN CHRYSOSTOME, *Laudatio S. Meletii* : Τὸ παιδίον ἕκαστος τὸ ἑαυτοῦ ἀπὸ τῆς προσηγορίας ἐκαλεῖτε τῆς ἐκείνου. *P. G.* t. L, p. 515.

(3) Le texte de S. GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Oratio XXXVII*, 17 : καίτοι καὶ Πέτρον τιμῶ, ἀλλ' οὐκ ἀκούω Πετριανός, καὶ Παῦλον, Παυλιανὸς δὲ οὐκ ἤκουσα, *P. G.* t. XXXVI, p. 301, n'a rien à voir avec la question qui nous occupe. Il ne s'agit pas du nom de Pierre ou de Paul ; mais d'un titre dérivé de ces noms, comme χριστιανὸς de Χριστός. En Cappadoce l'habitude de prendre un nom chrétien semble s'être introduite lentement. Macrine, la sœur de S. Basile, avait été annoncée dans un songe sous le nom de Thècle. Néanmoins on lui donna le nom de sa grand' mère ; en secret (ὄνομα τὸ κεκρυμμένον) elle porta celui de Thècle. GRÉGOIRE DE NYSSE, *Vita S. Macrinae*, *P. G.* t. XLVI, p. 961.

auprès de Dieu [1]. On le voit, l'orateur fait ici intervenir les avantages de l'intercession des saints. C'est aussi l'idée exprimée par Théodoret : on donne aux enfants des noms de martyrs pour leur assurer une protection et une sauvegarde [2].

Le relevé méthodique des noms chrétiens dans l'antiquité éclairerait beaucoup l'histoire de la pratique dont il est question ici, et serait particulièrement important pour constater les progrès de la dévotion à certains martyrs et la diffusion de leur culte. La méthode a été appliquée à un petit nombre de noms et a donné de bons résultats [3]. Elle devrait être généralisée.

Un nom qui ne devra pas être oublié, et qui n'est pas celui d'un martyr déterminé mais un témoin de l'honneur rendu à tous les martyrs, c'est celui de Μαρτύριος, Martyrius, Martyria, très fréquent à partir du IV[e] siècle. Un coup d'œil dans les recueils d'inscriptions le fait découvrir sur tous les points du monde romain, à Rome [4], à Mi-

(1) *Homil. in Genesim.* XXI, 3, *P. G.* t. LIII, p. 179.

(2) *Graecarum affect. curatio*, VIII, 67, Raeder, p. 218.

(3) Pour les saints Cosme et Damien, P. Maas, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. XVII (1908), p. 604 ; pour S. Georges, le même, dans Krumbacher, *Der heilige Georg* (München, 1911), p. 317-20. Voir aussi les remarques intéressantes de De Rossi sur les noms de Pierre et Paul, *Bullettino*, 1867, p. 6-8.

(4) De Rossi, *Roma sotterranea*, t. III, p. 283 : Marturius ; p. 452 : domus heterna Marturies ; *Bullettino*, 1880, p. 29 : locus marturiae ; Mai, *Scriptorum veterum nova collectio*, t. V, p. 442, n. 5 : Martyriae ; Marangoni, *Acta S. Victoris*, p. 89 : Martyrio ; Odericus, *Dissertationes et adnotationes*, p. 339, n. 9 : Aureliae Martyriae ; Marucchi, *Monumenti del museo cristiano Lateranense*, tav. LXXIV, parete VII, 16 : Marturus ; par. VII, 32 : Marturio ; tav. LXXI, par. VI, 20 : Martura. Dans la galerie lapidaire du Vatican, parete XXXVIII : Marturus ; parete XLVI : Martyria in pace. *Nuovo bullettino di archeologia cristiana*, t. IX (1903), p. 21 : *Alfeniae Narc[issae] filie carissi[mae] sig(no) Martyri.* Il s'agit évidemment d'une jeune fille qui avait, non pas la qualité, mais le surnom de Martyre.

lan [1], en Dalmatie [2], à Constantinople [3], en Sicile [4], en Gaule [5], en Asie Mineure [6].

Les textes littéraires de tout genre en mentionnent beaucoup d'autres et il suffit de rappeler ici Martyrius l'évêque Macédonien [7], Martyrius l'évêque de Marcianopolis et plusieurs homonymes cités par Sozomène [8], un prêtre correspondant de Théodoret [9], Martyrius évêque d'Acherontia [10], Martyrius évêque d'Antioche et Martyrius évêque de Jérusalem [11]. Il y a un Martyrius parmi les *contextores* du code Théodosien [12] ; il y a même des martyrs de ce nom : le compagnon de S. Marcianus, à Constantinople [13] et celui de Sisinnius et d'Alexandre, mis à mort en Anaunie à la fin du IVe siècle [14]. La liste serait fort considérable si nous voulions continuer l'énumération [15].

(1) CIL. V. 6241 : *Marcus et Marturia se vivi emeront* ; 6246 : *hoc titulum Martiria viro suo Martiniano contra votum faccit.*

(2) CIL. III. 1891 : *Marturius memoriam sibi fecit* ; 6393 : *Iul. Martyrius et Aur. Procula... posuerunt.*

(3) CIL. X. 3309 : *hic positus est Iulius Marturius cibis Constantinopolitanus.*

(4) Kaibel, *Inscriptiones graecae Siliciae et Italiae*, 151 : ἐν Θεῷ καὶ Χριστῷ Μαρτύριος ἐνθάδε κεῖται.

(5) Leblant, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, n. 255 : *titulum posuerunt Martyrius et Silvia.*

(6) CIG. 8872 : Μαρτύριος ὁ ἐλλογιμώτατος σχολαστικός ; Heberdey-Wilhelm, *Reisen in Kilikien*, p. 21, n. 52 : ἀνεπαύσατο ἡ μακαρία καὶ θεοσεβεστάτη Μαρτυρὶς ἐν τῇ ἁγιοτάτῃ τεσσαρακοστῇ.

(7) Socrate, *Hist. eccl.*, IV, 12, 22.

(8) Sozomène, *Hist. eccl.*, VII, 9, 6 ; III, 11, 2 ; IV, 3, 1 ; VII, 10, 1.

(9) *Epist.* xx, Schulze, t. IV, p. 1081.

(10) Thiel, *Epistulae pontificum Rom.*, p. 386.

(11) Mommsen, *Chronica minora*, t. III, pp. 558-560.

(12) *Cod. Theodos.*, I, 1, 6, Mommsen, p. 29.

(13) BHG². 1029.

(14) BHL. 7794, 7795.

(15) Il y a dans la correspondance de Symmaque un *frugis optimae Martyrius*. Voir *Epist.* IV, 22 ; VII, 64. Mais serait-ce bien un chrétien ?

CHAPITRE V.

LES PRINCIPAUX CENTRES DU CULTE DES MARTYRS. L'ORIENT.

Rien ne serait plus intéressant qu'une statistique exacte du culte des martyrs dans le monde romain à la fin du VIe siècle, alors que toutes ses formes sont fixées dans une tradition séculaire, et qu'il n'est point atteint encore par les grands bouleversements qui s'annoncent. Quelle était, à ce moment, dans chaque diocèse, la succession des fêtes ? Quels étaient les sanctuaires dédiés aux martyrs ? Quelle était l'importance du trésor des reliques éparses dans la catholicité entière ? Il serait bien désirable que l'on donnât à ces questions une réponse précise.

Mais combien nous sommes loin d'être pleinement renseignés. On peut dire qu'aucun martyrologe local ne nous est parvenu dans un état complètement satisfaisant. Le férial romain n'est point sans lacunes et ne vaut que pour la première moitié du IVe siècle. Celui de Carthage est moins ancien et relativement abondant ; mais il ne nous est point parvenu en son entier. Quant à celui de Tours, au Ve siècle, il s'en tient aux toutes grandes fêtes [1].

Si nos compilations martyrologiques étaient plus homo-

(1) Rappelons que ce document a été inséré par GRÉGOIRE DE TOURS dans l'*Hist. Franc.* X, 31.

gènes et faites exclusivement de matériaux de première main, nous pourrions essayer de reconstituer quelques listes locales. Mais le mélange de l'élément littéraire avec l'élément traditionnel, sans compter l'état de confusion dans lequel s'est effectuée la transmission des principaux martyrologes, rendent cette tâche presque toujours impossible, et les résultats que l'on peut en attendre sont illusoires et, à tout le moins, incomplets. Voilà pour les fêtes.

En ce qui concerne les basiliques, il faut se rappeler qu'elles ne sont pas toujours désignées sous le vocable des martyrs dont elles abritent les reliques, et l'importance de ces reliques est souvent difficile à apprécier. En Occident, on dédie les églises avec des objets sanctifiés au simple contact du tombeau ; en Orient on ne craint pas de détacher des parcelles du corps saint, et on désigne ces fragments en des termes qui créent de véritables confusions. On possède le martyr là où l'autel cache ses reliques, quelles qu'elles soient, tel est du moins le langage courant de certaines contrées [1].

Chercher, dans ces conditions, à retracer, avec le détail désirable, un tableau du culte des martyrs au seuil du moyen âge est une entreprise à laquelle il faut renoncer si l'on ne veut point tirer des documents plus qu'ils ne sauraient donner, ou accepter, comme des résultats acquis, ce qui ne peut dépasser les limites de la conjecture et dissimuler les énormes lacunes de notre information.

Il faudra donc se restreindre. Si l'on se rappelle que dans l'antiquité le culte de chaque martyr s'organise autour de son tombeau, que les premiers à garder sa mémoire sont les fidèles qui ont vu de leurs yeux sa fin

(1) Plus haut, p. 75.

héroïque, on est amené à concevoir l'histoire du culte des martyrs comme celle des centres isolés où il a pris naissance et d'où il a rayonné inégalement dans diverses parties du monde chrétien. Ce point de vue aboutirait à dresser la statistique des églises qui, les premières, ont consacré par une commémoraison, l'anniversaire de la mort d'un martyr, et,subsidiairement,la liste des sanctuaires principaux qui se glorifiaient de posséder un corps saint. L'église de Carthage a été la première à solenniser l'anniversaire de S. Cyprien qui fut, depuis, gardé par tant d'autres églises. La basilique de S. Laurent *in agro Verano* a été comme le foyer d'où la dévotion au saint diacre a rayonné par le monde entier.

Si nous bornons notre ambition à ne visiter en esprit que ce que nous appellerions les églises-mères, pouvons-nous seulement nous flatter de n'en omettre aucune qui vaille la peine d'être mentionnée ? Pour certains pays notre documentation se réduit à très peu de chose, et parfois le hasard fait surgir du sol une inscription avec le nom d'un martyr authentique, ou révèle, dans un texte jusque là négligé, un épisode sanglant des persécutions, sans nous livrer la page correspondante où nous cherchons la preuve du culte.

Parfois aussi, pour certains martyrs, c'est, dans l'information, l'abondance stérile. Ainsi, nous constatons qu'au début du Ve siècle S. Cosconius était honoré avec ses compagnons à Nicée, à Nicomédie, ailleurs encore,et qu'il avait trois fêtes, le 19 janvier, le 23 février, le 2 septembre[1]. Mais laquelle correspond à la date de la déposition et quel est le lieu du martyre ? Impossible de le décider. Et la circonspection s'impose d'autant plus que,parfois,le centre

(1) Elles sont indiquées dans l'abrégé syriaque et dans l'hiéronymien.

primitif du culte d'un martyr se trouve dépossédé par une succursale dont la vogue rapidement grandissante fait oublier les origines. Quelles hésitations n'ont point épouvées les érudits qui ont essayé de fixer le point de départ du culte des saints Cosme et Damien [1] ! Malgré tout l'éclat de la découverte des reliques de S. Étienne, on ne voit point que ce soit à Jérusalem que le premier martyr ait reçu les hommages les plus empressés. Les sanctuaires d'Uzalum, de Calama, d'Hippone paraissent avoir joui, dès le début, d'une tout autre célébrité et cela fait comprendre qu'une large diffusion du culte puisse être dans bien des cas, un élément d'incertitude.

Il faut bien s'entendre, d'ailleurs, lorsqu'on parle de centres de culte, et le mot ne peut pas toujours se prendre au sens propre. Certains sanctuaires, semblent n'avoir pas été des foyers de propagation ; la dévotion au martyr n'a eu aucun rayonnement au dehors, et le culte est demeuré strictement local. Nous n'en chercherons pas moins à déterminer, même alors, le lieu de la sépulture et de constater la célébration de la fête.

Très rarement il pourra suffire de recourir aux martyrologes Leur témoignage a besoin d'être contrôlé et trop souvent le moyen de contrôle fait défaut [2]. On le cherche d'instinct dans les itinéraires des pèlerins [3], et c'est là

(1) DEUBNER, *Cosmas und Damian* (Leipzig, 1907), p. 38-83 ; P. MAAS, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. XVII, p. 604-608 ; DEUBNER, dans *Berliner philologische Wochenschrift*, 1910, p. 1286.

(2) Voir notre travail sur *Le témoignage des Martyrologes* dans ANALECT. BOLLAND., t. XXVI, p. 78-99.

(3) Comme il sera plus d'une fois question dans ce qui va suivre du pèlerinage d'Aetheria, dit autrefois *Peregrinatio Silviae*, que l'on s'accordait à dater de la fin du IVe siècle, nous devons faire remarquer qu'on a cherché récemment à abaisser cette date jusque vers le milieu du VIe siècle. Voir MEISTER, dans *Rheinisches Museum*, N. F. t. LXIV, p. 337-92. Le nouveau système a trouvé des adhérents mais aussi des contra-

une source précieuse de renseignements à condition qu'on ne s'y fie pas aveuglément. Ceux qui les ont rédigés sont de pieux touristes que leurs bonnes intentions n'ont pas mis à l'abri de toute erreur ni protégés contre les entreprises peu scientifiques des guides et des sacristains. Les inscriptions, les chroniques et autres textes historiques où l'absence de toute arrière-pensée est souvent manifeste, donnent en général des informations bien plus sûres.

Un rapide tableau comme celui qui va suivre ne pouvant être sans cesse entrecoupé de discussions, il sera plus rarement fait appel à un genre de textes hagiographiques assez nombreux qui n'offrent aucune prise à la critique et dont les meilleures données ne peuvent être acceptées que sous bénéfice d'inventaire. Les légendes seront donc rarement interrogées. Les lacunes que notre exposé présentera de ce chef seront, croyons-nous, plus apparentes que réelles.

Nulle part les documents dignes de foi ne nous permettent de remonter aussi haut dans l'histoire du culte des martyrs qu'en Asie Mineure ; nulle part non plus on ne le voit si tôt parvenu à son entier développement. On sait que le premier témoignage parfaitement explicite que nous ayons à produire provient de la province d'Asie. Les fidèles de Smyrne recueillent pieusement les restes de leur évêque Polycarpe mort sur le bûcher, leur donnent une sépulture digne de son rang et établissent un anniversaire [1]. Moins de cinquante ans plus tard, Polycrate d'Éphèse signale, parmi d'autres tombeaux glorieux, à

dicteurs. Voir *Analect. Bolland.* t. XXXI, p. 346. La nature des recherches que nous poursuivons n'exige pas que le problème soit préalablement résolu.

(1) *Martyrium Polycarpi*, 18.

Smyrne, avec celui de Polycarpe, celui de Thraséas, martyr d'Euménie [1]. A Smyrne également appartient le martyr Pionius, dont la passion est bien attestée sans que l'on parvienne à relever des traces distinctes de son culte [2]. Son inscription au martyrologe hiéronymien (10 et 12 mars) ne semble pas refléter une tradition liturgique. C'est Eusèbe qui, selon toute vraisemblance, est la source de la mention [3].

Éphèse est surtout célèbre par le tombeau de S. Jean, à qui Polycrate donne les titres de martyr et de docteur [4]. De bonne heure on y construisit une basilique, que la pieuse Éthéria se proposait de comprendre dans son itinéraire [5]. Cette basilique, rebâtie par Justinien [6], fut visitée par des foules de pèlerins jusque bien avant dans le moyen âge [7]. D'assez bonne heure leur attention se trouva partagée par d'autres sanctuaires ; et ce qui montre bien avec quelle réserve il faut consulter leurs relations, à quel point leurs relevés sont capricieux et incomplets, c'est que Théodose, passant par Éphèse, a tout d'abord été frappé par les Sept Dormants, dont il sait les noms et l'histoire, et fort médiocrement par la basilique principale qu'il ne juge même pas digne d'une mention [8]. En revanche, il nous

(1) Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, 24, 4. Cf. Lightfoot, *Apostolic Fathers*, part. II, t. I, p. 494.

(2) *Passio Pionii*, BHG². 1546.

(3) Duchesne, dans *Acta SS.* novembris, t. II, p. [LXVII].

(4) Eusèbe, *Hist. eccl.* III, 31, 3 : καὶ μάρτυς καὶ διδάσκαλος, οὗτος ἐν Ἐφέσῳ κεκοίμηται.

(5) Geyer, *Itinera Hierosolymitana*, p. 71.

(6) Procope, *De aedif.*, V, 1 ; *Hist. arcana*, ed. Bonn, p. 25.

(7) *Vita S. Lazari Galesiotae*, c. 29, *Acta SS.* nov. t. III, p. 518 et passim.

(8) *In provincia Asia, civitas Epheso ubi sunt septem fratres dormientes et catulus Vivicanus ad pedes eorum.* Geyer, *Itinera*, p. 148.

signale le tombeau de S. Timothée : *ibi est sanctus Timotheus, discipulus domni Pauli* [1].

Il y avait dans le voisinage du temple d'Apollon Didyméen à Milet, des sanctuaires de martyrs que l'empereur Julien fit détruire [2]. On ne nous dit pas expressément qu'ils y avaient leurs tombeaux, mais cela ne manque pas de probabilité. Sozomène rappelle à cette occasion que Julien avait de même à Daphné pris ombrage de S. Babylas, à qui il attribuait le silence de l'oracle d'Apollon. Or, il s'était arrêté au parti de se débarrasser du corps du saint martyr [3]. On peut croire qu'il redoutait pour l'Apollon Didyméen un voisinage pareil.

A Aphrodisias de Carie on honorait le 29 ou le 30 avril Diodote (d'autres lisent Diodore) et Rodopianos connus par le martyrologe syriaque du 30 avril et par une Passion qui a laissé des traces dans divers recueils [4].

C'est à Pergame qu'il faut chercher le premier martyr d'Asie, Antipas, célèbre par ce texte des livres saints : Ἀντίπας ὁ μάρτυς μου ὁ πιστός, ὃς ἀπεκτάνθη παρ' ὑμῖν [5]. André de Césarée, dans son commentaire sur l'Apocalypse, nous dit qu'il a lu le récit de son martyre : οὗπερ ἀνέγνων τὸ μαρτύριον [6]. Si cette pièce est, comme le

(1) GEYER, *Itinera*, p. 148.

(2) SOZOMÈNE, *Hist. eccl.*, V, 20. Une inscription trouvée à Milet, CIG. 8847, porte ces mots : καὶ τοῦ ἁγίου μάρτυρος Ὀνησίππου. Ce martyr n'est nommé nulle part ailleurs. Appartiendrait-il en propre à Milet ?

(3) SOZOMÈNE, *Hist. eccl.*, V, 19.

(4) Résumé dans les synaxaires grecs au 29 avril. *Synax. eccl. CP.*, p. 638 ; version latine dans le manuscrit de Rouen U. 42, *Analecta Bolland.*, t. XXIII, p. 256-57.

(5) *Apoc.* 2, 13.

(6) *Commentarius in Apoc.*, c. V, *P. G.* t. CVI, p. 237. Sur l'époque d'Arethas, voir DIEKAMP, dans *Historisches Jahrbuch*, t. XVIII (1897), pp. 1-36, 602.

pensait Papebroch, celle que nous possédons encore [1], on peut croire que vers la fin du Ve siècle il existait à Pergame une basilique de S. Antipas [2]. Elle était peut-être debout lorsque, à son tour, Aréthas commentait l'Apocalypse; mais on n'a aucun témoignage à ce sujet [3] et cela importe peu. Il est infiniment probable que le culte de S. Antipas ne remonte pas à l'époque de la persécution dont il fut la victime, et qu'on l'organisa plus tard lorsque l'église de Pergame recueillit ses souvenirs. Il y a plus de vraisemblance que le célèbre groupe Carpus, Papylus et Agathonice ait été honoré, aussitôt après le martyre, par l'église de Pergame. Nous lisons encore l'antique récit de leur passion [4], celui-là sans doute, qu'Eusèbe lui-même a lu et incorporé dans sa collection [5]. On aimerait à trouver dans le martyrologe syriaque ou dans l'hiéronymien un reste du calendrier de Pergame. La formule du compilateur ἐκ τῶν ἀρχαίων μαρτύρων, nous ramène à Eusèbe qu'il a consulté [6]. Et le vieux texte est bien sobre de détails. Nous y voyons seulement que les chrétiens enlevèrent secrètement les corps

(1) BHG². 138, n. 4 : τὰ λείψανα αὐτοῦ... ἐν τῷδε τῷ τόπῳ κατέθηκαν ἐν Περγάμῳ, ἔνθα συνιόντες τὰς προσευχὰς ἐπιτελοῦμεν.

(2) Le P. A. Dutau, *Un prétendu tombeau de S. Luc à Éphèse restitué à la mémoire de S. Antipas* (Paris, 1883), p. 83, cite la phrase suivante du commentaire d'Aréthas : Ἀντίπας ὁ μάρτυς ἐν Περγάμῳ ἐμαρτύρησεν, οὗ καὶ τὸ μαρτύριον εἰσέτι σῴζεται (*P. G.* t. CVI, p. 536), en interprétant le mot μαρτύριον dans le sens de sanctuaire et conclut que « d'après Aréthas le martyrium ou le sépulcre d'Antipas était encore à Pergame, dans le courant du Xe siècle, un objet de vénération dont l'authenticité ne faisait aucun doute. » Comme dans le texte d'André, μαρτύριον signifie le récit du martyre. Nous ne discuterons pas ici l'opinion du même auteur sur l'existence à Éphèse d'un oratoire de S. Antipas. Elle est de tout point insoutenable.

(3) BHG². 293. Le martyr Papias de Pergame, dans le *Chronicon Paschale*, Dindorf, p. 258, n'est autre que S. Papylus.

(4) *Hist. eccl.*, IV, 15.

(5) Le syriaque au 13 avril, le texte latin au 12 et au 13 avril.

(6) BHG². 138; voir *Act. SS.* aprilis t. II, p. 4, n. 2.

des suppliciés et les gardèrent à la gloire du Christ et à l'honneur des martyrs [1].

Le groupe Pierre, André, Paul, Dionysia est rattaché à Lampsaque par le martyrologe hiéronymien (15 mai) et par la Passion dont il nous est resté une rédaction latine [2]. Les deux témoignages semblent indépendants. Tel n'est pas le cas des documents concernant S. Théagène, de Parium dans l'Hellespont. La notice du martyrologe (3 janvier) est empruntée à un vieux texte dont nous possédons deux recension latines [3] sans compter des traces certaines de l'original grec [4]. Cette Passion sous toutes ses formes manque d'autorité. Peut-être, cependant, a-t-elle gardé quelques minces éléments historiques et l'attache topographique ne serait-elle pas à dédaigner. Mais qui nous dira si la *villa Adamanti*, où le martyr a été enseveli et honoré, au dire de l'hagiographe, se trouvait réellement dans le voisinage de Parium ? Nous la retrouverons bientôt dans un autre document également dépourvu d'autorité.

L'Abrettène est une division de la Mysie ayant pour capitale Ancyre, Ἄγκυρα Σιδηρᾶ [5]. C'est le nom de cette région qu'il faut reconnaître dans une notice de l'hiéronymien au 17 septembre : *in Britannia Socratis* [6]. Le saint est mêlé à diverses légendes, celle de S. Théodore de Perge,

(1) BHG² 293, n. 47.
(2) BHL. 6716.
(3) BHL. 8106, 8107-8.
(4) *Synax. eccl. CP.*, p. 368. Cf. DELEHAYE, *Les légendes grecques des saints militaires*, p. 23; P. FRANCHI DE' CAVALIERI, *Note agriografiche*, fasc. 3°, STUDI E TESTI, XXI (Roma, 1909), p. 101-105.
(5) Voir TH. WIEGAND, *Reisen in Mysien* dans MITTHEILUNGEN DES K. D. ARCHÄOL. INSTITUTS, Athenische Abteilung, t. XXIX (1904), p. 311-39.
(6) D. SERRUYS, *La patrie de S. Socrate*, dans ANALECT. BOLLAND., t. XXX, p. 442-43.

en Pamphylie, qui se rencontre dans les recueils le 21 septembre et le 19 avril [1], et celle de S[te] Théodote [2], qui porte ordinairement la date du 17 ou du 18 septembre [3], parfois celle du 23 octobre [4]. La Passion de S[te] Théodote, dont la date la mieux attestée coïncide avec celle du martyrologe, fait mourir S. Socrate à Ancyre. On a naturellement pensé à la ville la plus célèbre de ce nom, Ancyre de Galatie. Il y a lieu de croire qu'il s'agit de l'Ancyre moins célèbre d'Abrettène. Un aqueduc inauguré en 488 à Zénonopolis, ὑδραγώγιον τοῦ ἁγίου μάρτυρος Σωκράτους, par l'évêque Firminianus, et dont l'inscription nous est parvenue [5], montre que le culte du martyr Socrate était en honneur dans une ville d'Asie Mineure dont la position n'est pas déterminée, mais qui était vraisemblement située en Abrettène [6]. Zénonopolis pourrait bien être un nom d'emprunt, que la capitale aurait porté à partir du règne de Zénon jusqu'à une époque indéterminée.

(1) *Synax. eccl. CP.*, pp 65, 614.

(2) Publiée en latin dans *Act. SS.* oct. t. X, p. 12-16. Le texte grec inédit dans le manuscrit 2 du Musée Meerman-Westreenen de La Haye.

(3) *Synax. eccl. CP.*, p. 51. Le ménologe de La Haye indique le 18 septembre.

(4) *Synax. eccl. CP.*, p. 157.

(5) Nous l'avons publiée dans les *Analect. Bolland.*, t. XXX, p. 316. On n'a malheureusement pas été en mesure de nous en dire la provenance précise.

(6) M. Serruys fait aussi entrer en ligne de compte une notice, qu'il prend au 17 octobre et qui ne serait qu'une répétition de l'autre : *In Mauritania Socrati*. Il est clair que sous la plume des scribes *Abrettania* a pu donner tout aussi bien *Mauritania*. Mais dans le texte cette rubrique est très éloignée du nom de Socrate, et comme il y a le même jour une série de noms incontestablement africains, on peut douter de la légitimité du rapprochement *Mauritania Socratis*. Nous croyons que le doublet 17 septembre-17 octobre ne s'explique pas nécessairement par l'identité des dates, la première s'exprimant par *XV kal. oct.* l'autre par *XVI kal. nov.*

La Bithynie est une terre de martyrs. C'est à Nicomédie qu'éclata la persécution de Dioclétien, et elle y fit un grand nombre de victimes. Eusèbe, qui a fait un récit parfois très détaillé, des événements de cette période terrible, et qui suit avec une pieuse attention les combats et les souffrances des martyrs, ne cite que les noms des personnages les plus en vue, l'évêque Anthime, les dignitaires du palais Pierre, Gorgone, Dorothée. Pour les autres, il semble affecter de ne point les nommer, à ce point qu'il ne nous dit pas même quel est cet homme qui eut l'audace de protester, en le lacérant, contre l'édit des empereurs et affronta les supplices avec un courage surhumain [1]. Ce silence a paru si extraordinaire que plusieurs ont tenté d'y suppléer. Les uns ont prononcé le nom de Jean [2]; d'autres ont pensé qu'il s'agissait du grand saint Georges, plus tard défiguré par la légende [3]. Avec beaucoup de vraisemblance on a pensé qu'il fallait reconnaître ce héros anonyme dans l'Euethios que le martyrologe syriaque enregistre sous la rubrique Nicomédie, au 24 février, date initiale de la persécution [4].

En revanche nous sommes renseignés par Eusèbe sur les précautions imaginées par l'ennemi pour empêcher les chrétiens d'honorer leurs martyrs. Les corps des chambellans impériaux, qui avaient déjà reçu une sépulture décente, furent déterrés et jetés à la mer. D'autres martyrs furent directement soustraits à la vénération des fidèles. Embarqués en masse, ils furent noyés dans les flots.

(1) Eusèbe, *Hist. eccl.*, VIII, 5, 6.

(2) Adon au 7 septembre, puis Usuard. Voir Sollerius, *Martyrologium Usuardi* p. 519 ; Tillemont, *Mémoires*, t. V, p. 600. Récemment encore M. Cumont, *Studia pontica*, t. III (Bruxelles, 1910), n. 254, a proposé cette identification.

(3) Papebroch, dans *Acta SS.* aprilis, t. III, p. 106-108.

(4) E. Schwartz, *Eusebius Werke*, t. II, 3, p. 94.

Dans quelle mesure réussit ce calcul barbare et impie, et quels sont les martyrs dont l'église de Nicomédie garda la mémoire [1] ? A première vue, notre information sur ce point ne laisserait rien à désirer. On admet, en effet, que le martyrologe oriental que représentent pour nous l'abrégé syriaque et le martyrologe hiéronymien a été rédigé à Nicomédie. Dans la liste syriaque, cette église n'est pas nommée moins de 34 fois. On pourrait croire qu'il suffit d'aligner ces anniversaires pour obtenir le calendrier authentique de Nicomédie dans la seconde moitié du IVe siècle.

Il y aurait quelque imprudence à accepter pareille restitution avec une confiance absolue. Le rédacteur s'exprime de façon à laisser entendre que, même pour Nicomédie, il a puisé à des sources littéraires [2]. Mais ceci doit être exceptionnel et il y a apparence que beaucoup de notices reflètent une tradition liturgique. Ainsi pour les martyrs qu'Eusèbe se contente de citer comme ayant souffert à Nicomédie, nous pouvons accepter sans défiance les dates du martyrologe ; il en est de même des saints Dasius, Gaius et Zoticus [3], pour lesquels l'accord du férial avec la Passion est décisif [4]. Le nom d'Hesychius, malgré les répétitions sous diverses rubriques et à diverses

(1) Nous mentionnons ici l'inscription bilingue CIL. III. 14188, trouvée à quelque distance de Nicomédie, et où est mentionné un enfant du nom d'Octimus, *ic postus est ad martures*, en grec ἐμαρτύρησεν. Les martyrs dont il est question seraient-ils, comme on l'a pensé, les saints Dorothée, Gorgonius, etc., de la persécution de Dioclétien ? Il serait d'autant plus téméraire de l'affirmer que le sens de l'inscription est moins clair. Voir BEURLIER, dans *Bulletin de la soc. des Antiquaires de France*, 1895, p. 224-27.

(2) Le 15 août et le 2 septembre.

(3) L'abrégé syriaque au 21 octobre n'a pas de rubrique topographique. Celle de Nicomédie est fournie par le martyrologe hiéronymien.

(4) BHG². 492.

dates [1], semble pouvoir être retenu pour Nicomédie au 1 mars, avec le martyrologe syriaque. La Passion des SS. Guria et Shamona cite, parmi les victimes de la grande persécution, Hesychius à Nicomédie [2]. Il est d'ailleurs à remarquer que la liste de l'abrégé n'est pas homogène. Ainsi, au 24 janvier, S. Babylas est rattaché à Nicomédie, alors qu'il appartient certainement à Antioche. Ce n'est pas nécessairement une erreur ou une confusion. L'église de Nicomédie avait sans doute, comme tant d'autres, accueilli dans son calendrier des martyrs étrangers.

Le plus célèbre de ses martyrs propres est l'évêque Anthime, dont le culte prit une grande extension. Justinien lui dédia une basilique près de Constantinople [3] et on lui bâtit des sanctuaires jusqu'en Italie [4].

La légende attribue également à Nicomédie S. Pantéléémon, fameux parmi les saints guérisseurs ; elle précise même l'endroit de sa sépulture, une propriété de la banlieue appartenant à un scolastique Adamantius [5]. Nous connaissons déjà un personnage de ce nom par la légende de S. Théagène, et le rôle qu'on lui attribue est bien fait pour autoriser les soupçons. Nous examinerons plus loin sur quels indices on serait tenté de reven-

(1) Le syriaque au 19 mai à Constantinople, au 29 mai à Antioche ; au 26 août ailleurs encore.

(2) RAHMANI, *Acta SS. confessorum Guriae et Shamonae* (Romae, 1889), p. 5 ; O. VON GEBHARDT et E. VON DOBSCHÜTZ, *Die Akten der Edessenischen Bekenner Gurjas, Samonas und Abibos*, TEXTE UND UNTERSUCHUNGEN, t. XXXVII, 2 (Leipzig, 1911), p. 6-7.

(3) PROCOPE, *De aedif.*, I, 6. D'autres sanctuaires sont cités par M. I. GEDEON, Βυζαντινὸν ἑορτολόγιον (Constantinople, 1899), p. 165.

(4) Dans le martyrologe hiéronymien, le 11 mai, nous lisons : *Romae via Salaria miliario vigesimo secundo natale sancti Antimi*. Voir BHL. 581 ; DE ROSSI, *Bullettino*, 1880, p. 107 ; 1883, pp. 76, 125.

(5) *Passio S. Pantelcemonis*, BHG[2]. 1414, c. 28.

diquer pour la Syrie les origines d'un culte qui fut florissant en Bithynie [1].

Il est question, dans la Passion de S. Lucien, d'un sanctuaire voisin de Nicomédie, appelé τῶν νηπίων renfermant la tombe de deux jeunes victimes de la persécution de Dioclétien [2]. Le récit a des allures trop légendaires pour être pris au sérieux. On le dirait imaginé dans le but d'expliquer un vocable populaire dont la signification se serait effacée.

S. Lucien figure au calendrier de Nicomédie et appartient à cette ville par son martyre [3]. Mais cette capitale ne garda pas son corps, qui fut transféré à Drepanum, dont Constantin changea le nom en celui d'Hélénopolis en l'honneur de sa mère. Eusèbe ne nous renseigne pas sur la sépulture de Lucien, et en parlant d'Hélénopolis, il mentionne bien la basilique des martyrs, mais sans prononcer aucun nom [4]. C'est Jérôme le premier qui nous apprend où se trouvait son tombeau : *sepultusque Helenopoli Bithyniae* [5]. Rien n'indique que les reliques de S. Lucien aient d'abord été enterrées à Nicomédie pour être ensuite amenées à Drepanum. L'époque des translations n'est pas venue et l'on doit supposer que le saint corps, pour être soustrait à la profanation, ou pour toute autre raison que nous ignorons, a été aussitôt transporté par des amis de l'autre côté du détroit. Une translation solen-

(1) Dans le martyrologe hiéronymien la notice du 23 avril *et alibi natale sancti Pantalimonis* est bien vague et n'appartient sans doute pas à la rédaction primitive. On n'ose se prononcer sur celle du 28 juillet : *in Nicomedia* (E : *Nicopolis*) *Pantaleonis*.

(2) *Vita et passio S. Luciani*, BHG². 997, n. 7.

(3) EUSÈBE, *Hist. eccl.*, VIII, 13, 2 ; IX, 6, 3.

(4) *Vita Constantini*, IV, 61 : κἀνταῦθα τῷ τῶν μαρτύρων εὐκτηρίῳ ἐνδιατρίψας. HEIKEL, p. 142.

(5) *De viris illustribus*, LXXVII, RICHARDSON, p. 42 ; *Chronicon paschale*, ad ann. 327, DINDORF, t. I, p. 527.

nelle aurait laissé un souvenir et la légende n'aurait pas expliqué la présence d'un martyr de Nicomédie à Hélénopolis par le prodige classique du dauphin. Le martyrologe de Nicomédie enregistre S. Lucien à sa véritable date, le 7 janvier [1]. Il est bien étrange qu'il figure la veille sous la rubrique Hélénopolis [2]. Si encore c'était le lendemain ou un des jours suivants, on prendrait cette date pour celle de la déposition. On ne peut s'empêcher de penser que le texte laisse à désirer en cet endroit.

Pour Nicée le martyrologe syriaque renferme deux notices — Cosconius avec son groupe au 19 janvier et au 27 Polycarpe — se rapportant vraisemblablement à des martyrs étrangers. L'hiéronymien, au 9 juin, porte assez clairement : *in Nicaea civitate Diomedis*. Le nom et la date sont assurés par le synaxaire de Constantinople [3] ; la légende confirme la lecture du nom de la ville [4]. Il faut probablement assigner de même à Nicée le groupe de Théodote avec ses enfants, à qui Justinien éleva une église dans l'Hebdomon [5]. Le martyrologe syriaque, au 2 septembre, semble le rattacher à Nicomédie. Mais le texte présente dans la notice de ce jour une lacune et laisse de la place pour une autre rubrique topographique. A la même date l'hiéronymien écrit Nicomédie. Mais que de fois il commet des confusions, lorsque les noms ont une syllabe initiale commune. D'ailleurs, au 2 août on constate l'hésitation : *in bitia ciuī Theodotae cum trib. filiis suis .. et alibi Nicetae Nicom.* Il n'est guère douteux qu'il ne faille lire *in Bithynia civitate Niceae Theodotae cum tribus filiis*. Nicetas, Nicome-

(1) *A Nicomédie le prêtre Lucien.*

(2) On a lu *à Héliopolis le prêtre Lucien.* Il faut certainement corriger *à Hélénopolis*. L'erreur s'explique aisément par la paléographie.

(3) *Synax. eccl. CP.*, p. 739.

(4) BHG². 548-552.

(5) Procope, *De aedif.*, I, 4.

dia représentent l'un et l'autre *Nic[ea]*. La légende, évidemment indépendante du martyrologe, se prononce également pour Nicée [1].

L'abrégé syriaque ne marque pour Chalcédoine que deux anniversaires : Séleucus l'Égyptien au 17 septembre et l'évêque Adrias au 13 octobre. Les deux martyrs sont inconnus d'ailleurs. Tout ce que l'on peut dire au sujet du premier, c'est que la présence d'un égyptien sur une liste de Bithynie n'a pas de quoi nous étonner extrêmement. Eusèbe assure que beaucoup d'égyptiens souffrirent le martyre en différentes villes et provinces [2]. Mais Chalcédoine est plus célèbre par le tombeau de S[te] Euphémie [3]. Astère d'Amasée a décrit la basilique, fameuse dans les annales ecclésiastiques [4]. Il y en avait une autre dédiée à S[te] Bassa, signalée au V[e] siècle [5]. Dans les signataires du concile de Constantinople sous Ménas, en 536, il est fait mention, comme dépendants de Photin, évêque de Chalcédoine, des monastères de S[te] Bassa ἐν τῷ Ἰμερίῳ, des Quarante martyrs, de S. Épimaque, de S. Platon, de S. Thomas (deux), de S. Julien, de S. Théodore τῶν Σμιλακίων, de S. Étienne τῶν Λύδα, de S. Christophe τῶν Ταρυλλίου [6].

A Chalcédoine se rattache aussi l'église élevée par Rufin, ministre de Théodose en l'honneur des apôtres

(1) BHG². 1781.

(2) *Hist. eccl.*, VIII, 6. 10. La remarque est de M. H. ACHELIS, *Die Martyrologien*, p. 41.

(3) Sur le culte de S[te] Euphémie à Chalcédoine et ailleurs, voir *Acta SS.* septembris t. V, p. 255-63.

(4) BHG². 623. Cf. J. PARGOIRE, *L'église Sainte-Euphémie et Rufinianes* dans ÉCHOS D'ORIENT, 1911, p. 107-110.

(5) THÉODORE LE LECTEUR, I, 20., *P. G.* t. LXXXVI, p. 176. Sur un autre souvenir du culte de S[te] Bassa, PARGOIRE, dans *Échos d'Orient*, 1903, p. 315-17.

(6) HARDOUIN, *Acta conciliorum*, t. II, p. 1300-1301.

Pierre et Paul, et dédiée avec des reliques venues de Rome [1]. La solennité eut lieu en septembre 394. Une inscription récemment retrouvée constate que l'évêque de Chalcédoine Eulalius commença en 450 une église en l'honneur de S. Christophe et qu'elle fut dédiée le 22 septembre 452 [2]. On a fait remarquer que c'est le plus ancien monument daté du culte de S. Christophe. Ce n'est pas à dire que S. Christophe soit un martyr indigène de Bithynie. La notice du martyrologe hiéronymien au 25 juillet le place ailleurs : *in Licia ciuitate Samo natale Cristofori*. La localisation est difficile à déterminer. En tout cas elle ne procède pas de la légende bien connue et plus que suspecte de S. Christophe. La κατάθεσις de l'inscription est la déposition des reliques, venues d'ailleurs. Le monastère τῶν Ταρυλλίου se constitua-t-il dans le voisinage de l'église ? Nous ne pouvons l'affirmer que par conjecture.

L'église de S. Autonomus, dans laquelle se réfugia l'empereur Maurice [3], était située sur la côte de Bithynie [4]. L'histoire du martyr, dans le récit popularisé par Métaphraste, ne mérite certainement aucune créance [5]. Il semblerait exagéré d'étendre la réprobation aux deux derniers chapitres de la Passion, consacrés à l'histoire

(1) *Callinici de Vita Hypatii liber* (Leipzig, 1895) p. 18 ; *Palladii historia Lausiaca*, 11. Cf. BUTLER, p. 34.

(2) L. DUCHESNE, *Inscription chrétienne de Bithynie*, dans *Bulletin de correspondance hellénique*, t. II (1878), p. 289-299 : Σὺν Θεῷ ἀπετέθη τὰ θεμέλια τοῦ μαρτυρίου τοῦ ἁγίου Χριστοφόρου.... καὶ ἐγένετο ἡ κατάθεσις ἐν ἰνδικτιῶνι ε' πληρουμένῃ μηνὶ σεπτεμβρίῳ κβ' ὑπατείᾳ Σποραкίου καὶ Ἑρκουλανοῦ τῶν λαμπροτάτων.

(3) THÉOPHYLACTE SIMOCATTA, *Hist.*, VIII, 9, 9 ; 13, 3, DE BOOR, pp. 301, 309.

(4) NICÉPHORE CALLISTE, *Hist. eccl.*, XVIII, 401, *P. G.* t. CXLVII, p. 408. Cf. Z. A. SIDEROPOULOS, Ναὸς τοῦ ἱερομάρτυρος Αὐτονόμου, dans Ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλλογος, Παράρτ. τοῦ ιζ' τόμου (Constantinople, 1887), p. 122-24.

(5) BHG². 198.

du sanctuaire, et qui ont peut-être pour source partielle une inscription commémorative, mentionnant comme fondateur l'empereur Anastase et une année du règne de Justin comme date de la fondation. L'auteur de la Passion a visité l'église et a vu les reliques du saint, qu'il a trouvées remarquablement conservées.

En Paphlagonie, Amastris et Gangra [1] sont spécialement liées, l'une au souvenir du martyr Hyacinthe, l'autre à S. Callinicus. Sur S. Hyacinthe nous ne possédons que des textes de date relativement récente, un panégyrique de Nicétas le Paphlagonien célébrant un des grands patrons de son pays [2] et des notices de synaxaires. On y trouve la mention du tombeau du martyr, qui était le théâtre d'un miracle perpétuel [3]. Le tombeau de S. Callinicus fut visité par le pèlerin Théodose [4], et c'est dans sa basilique que fut enseveli S. Macedonius, patriarche de Constantinople [5].

L'hagiographie de la Galatie se concentre presque exclusivement sur Ancyre. Le grand martyr S. Platon est inscrit au martyrologe oriental à la date du 22 juillet. Il avait à Ancyre, au témoignage de S. Nil [6], son sanctuaire

(1) Une inscription de Paphlagonie (Kaladschik), dédicace métrique précédée du nom du donateur, mentionne une église de martyr sans nommer celui-ci : Ἀγλαόμυρις. Μάρτυρος ἀθλοφορῆος ὅλον κοσμήσατο νηόν. E. Legrand, dans *Bulletin de correspondance hellénique*, t. XXI (1897), p. 101, n. 22.

(2) BHG². 757.

(3) *Acta SS.* iul. t. IV, pp. 230, 231, note *d*.

(4) *Ibi est sanctus martyr Galenicus.* Geyer, *Itinera*, p. 144.

(5) *Landolfi Sagacis additam.*, XVII, 255, *M. G.* auct. antiq. t. II, p. 366 : *Defunctus autem apud Gangras positus est in templo sancti martyris Callinici iuxta reliquias eius multas sanitates efficiens* ; Theophanis *Chronogr.*, ad ann. 6008, De Boor, p. 161-62.

(6) *Epist.* l. III, 178, *P.G.* t. LXXIX, p. 292.

que visita plus tard le pèlerin Théodose [1], et son culte se répandit au loin, puisque sous Justinien Constantinople vit s'élever une église sous son vocable [2]. Moins célèbre sans doute est le martyr Antiochus, frère de S. Platon ; mais nous savons que vers la fin du VI[e] siècle, on célébrait sa fête le 16 juillet à Anastasiopolis de Galatie [3]. S. Gemellus, d'après le récit de sa passion [4], la commença également à Ancyre, et nous ne manquons pas de preuves de l'établissement de son culte en Galatie [5].

Le martyrologe oriental nomme d'autres martyrs d'Ancyre au 30 (31) août, au 4 septembre, au 16 (14) septembre. Ils ne sont pas cités ailleurs et il ne nous reste même aucun moyen d'établir avec certitude les séries de noms formant groupe [6]. Au 23 septembre l'abrégé syriaque ajoute « les enfants devenus martyrs dès le sein de leur mère. » On a émis l'opinion que c'était, à Ancyre, la fête des saints Innocents [7]. Le même abrégé indique, le 15 septembre, en Galatie, Séleucus et cinq compagnons. L'hiéronymien permet de préciser et d'écrire Ancyre en Galatie. Mais nous continuons à ignorer qui était Séleucus.

Le martyre de Bousiris et de Basile, à Ancyre, est

(1) GEYER, *Itinera*, p. 144. Autre monument de son culte en Galatie, *Vita S. Theodori Siceotae*, BHG². 1748, THEOPHILUS IOANNU, pp. 412, 416, 452.

(2) PROCOPE, *De aedif.* I, 4. Cf. plus haut p. 184.

(3) *Vita S. Theodori Siceotae*, THEOPHILUS IOANNU, p. 476.

(4) *Synaxarium eccl. CP.*, p. 295.

(5) *Vita S. Theodori Siceotae*, THEOPHILUS IOANNU, p. 369.

(6) M. RAMSAY, *The thousand and one Churches* (London, 1909), p. 514, a rapproché ces notices d'une inscription où il a lu le nom de Γαιανός, et a conclu, par une suite de raisonnements subtils, à l'existence d'une ville que le culte de S. Gaianus avait fait dénommer Gaianopolis. Sur cette fantaisie, voir *Analect. Bolland.*, t. XXIX, p. 435-40.

(7) ERBES, dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, 1904, p. 347.

dûment attesté [1]. Le premier survécut à ses tourments, et bien que son nom soit entré dans les synaxaires [2], on peut se demander si son église d'origine l'a honoré comme martyr. Sans une homélie de Proclus [3], Clément d'Ancyre se perdrait pour nous dans le nuage de la légende [4]. Il manque à Théodote et à son groupe [5] une attestation historique de cette valeur.

Il s'en faut de beaucoup que nous puissions nous rendre compte des honneurs rendus à tous les martyrs de Phrygie dont le nom nous est parvenu. D'abord ce groupe, presque unique dans les annales de la persécution, des habitants d'une ville entière, exterminés pour avoir refusé l'encens aux idoles, n'a laissé de trace que chez les historiens [6] ; de même Adauctus, fonctionnaire impérial de haut rang [7] ; de même encore Sagaris, évêque de Laodicée qui, au témoignage de Polycrate, souffrit le martyre dans sa ville épiscopale. Il ne figure dans aucun martyrologe. Laodicée de Phrygie eut d'autres martyrs que l'abrégé syriaque annonce le 26 juillet et dont l'histoire devait être intéressante, s'il faut en juger par ce qui reste de la notice.

Euménie peut se glorifier d'avoir produit le martyr Thraséas. Mais il souffrit à Smyrne [8]. Deux autres martyrs

(1) Sozomène, *Hist. eccl.*, V, 11.

(2) Au 21 septembre. *Synax. eccl. CP.*, p. 66.

(3) On ne la connaît que par une version syriaque. BHO. 196.

(4) *Act. SS.* ian. t. II, p. 458-83.

(5) BHG². 1782. Cf. *Analect. Bolland.* t. XXII, p. 320-28 ; P. Franchi de' Cavalieri, *Osservazioni sopra alcuni atti di martiri*, Nuovo bullettino di archeologia cristiana, 1904, p. 27-37.

(6) Socrate, *Hist. eccl.*, III, 15 ; Sozomène, *Hist. eccl.*, V, 11.

(7) Eusèbe, *Hist. eccl.*, VIII, 11, 2. Rufin dans sa traduction, lui donne de nombreux compagnons dont il n'y a nulle trace dans Eusèbe : *cuius in confessione Christi constantiam omnis populus secutus, boni ducis exemplo summarum vere partium per martyrium consecutus est palmam.*

(8) Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, 18, 14 ; 24, 4.

originaires d'Euménie, Gaius et Alexandre, versèrent leur sang à Apamée du Méandre [1]. Le martyrologe syriaque, au 27 octobre, met ensemble Thraséas, Polycarpe, Gaius et huit martyrs anonymes, sous la rubrique Euménie. Il est possible, à la rigueur, que cette ville ait réuni en une seule commémoraison ceux de ses enfants qui avaient eu l'honneur de donner leur sang pour le Christ. La présence, dans le groupe, du nom de Polycarpe rappelle trop le texte cité par Eusèbe pour écarter le soupçon d'un simple emprunt à l'Histoire ecclésiastique. Resterait à savoir d'où vient la date du 27 octobre.

On a cru pouvoir, sur la foi d'une inscription, grossir la liste des martyrs d'Euménie de cinq noms qui ne se lisent nulle part ailleurs. Un père de famille, Aurelius Alexandre, élève un monument à ses enfants Eugénie, Marcella, Alexandre, Macedo et Nonna τοῖς γλυκυτάτοις τέκνοις τοῖς ὑπὸ ἕνα καιρὸν ὀνηθεῖσιν τὸ τῆς ζωῆς μέρος [2]. Il n'y a rien dans cette phrase qui dépasse l'expression de l'espérance chrétienne, et une même catastrophe — accident ou maladie contagieuse — a pu enlever à Alexandre ses cinq enfants sans qu'il soit nécessaire d'imaginer quelque épisode marquant de la persécution en Phrygie.

Pour Hiérapolis le martyrologe ne cite que Cyriacus et Claudianus, au 23 octobre, mais avec une note qui diminue pour nous la valeur propre de la mention : ἐκ τῶν ἀρχαίων. La même ville se glorifiait de posséder les tombeaux de

(1) EUSÈBE, *Hist. eccl.*, V, 16, 22. Cf. K. J. NEUMANN, *Der römische Staat und die allgemeine Kirche bis auf Diokletian*, t. I (Leipzig, 1890), pp. 68, 283.

(2) CIG. 9266 ; RAMSAY, *The Cities and Bishoprics of Phrygia* (Oxford, 1897), p. 730. Cf. CAVEDONI dans *Opuscoli, religiosi, letterari e morali*, t. XVIII (Modena, 1860), p. 175. L'opinion de Cavedoni a été suivie par De Rossi, Ramsay et autres. Voir *Analecta Bolland.*, t. XXX, p 337.

l'évangéliste Philippe et de ses filles [1]. L'hiéronymien en fait foi, au 22 avril [2]. L'inscription suivante trouvée à Hiérapolis est un souvenir de la basilique : Εὐγένιος ὁ ἐλάχιστος ἀρχιδιάκονος καὶ ἐφεστὼς τοῦ ἁγίου καὶ ἐνδόξου ἀποστόλου καὶ θεολόγου Φιλίππου [3].

Cinq notices du martyrologe syriaque représentent Synnada de Phrygie ; trois d'entre elles — 30 juillet, 21 août, 20 septembre — avec la mention ἐκ τῶν ἀρχαίων. Celle du 20 septembre nomme S. Dorymédon, lequel entre dans un groupe très connu avec Trophime et Sabbatius, les héros d'un récit hagiographique qui nous est parvenu sous une double forme [4]. On a trouvé récemment à Synnada (Tchifout-Cassaba) un reliquaire, sarcophage de taille réduite, sur lequel est gravée l'inscription suivante : ωδε ἔνα Τροφίμου τοῦ μάρτυρος ὀστέα· τίς ἂν δὲ ταῦτα τὰ ὀστέα ἐκβάλῃ ποτὲ ἔσται αὐτῷ πρὸς τὸν Θεόν [5]. Les noms de Macedonius et de Tatianus, au 19 juillet, sont ceux de deux martyrs de Meros, dont la légende paraît avoir inspiré l'auteur de la Passion de S. Laurent [6]. On peut conjecturer avec quelque vraisemblance qu'ils furent jugés et exécutés à Synnada. De là la rubrique topographique du martyrologe.

(1) Cf. Eusèbe, *Hist. eccl.*, III, 31.

(2) *X kl. mai in Frigia civitate Hirapoli Philippi apostoli.* Voir aussi le 1 mai et Duchesne dans *Acta SS.* nov. t. II, p. [LXXVIII]. Le calendrier gothique annonce le 15 novembre *Filippaus apaustaulus in Jairupulai.* Voir *Analect. Bolland.*, t. XXXI, p. 276-77.

(3) E. A. Gardner, dans *Journal of Hellenic Studies*, t. VI (1885), p. 346.

(4) BHG[2], 1853, 1854. Voir aussi 1855, malheureusement fragmentaire.

(5) G. Mendel, dans *Bulletin de correspondance hellénique*, t. XXXIII, (1909), p. 343 ; Ramsay, *A martyr of the Third Century*, dans Expositor, June, 1910, p. 481-85. Cf. *Analect. Bolland.*, t. XXX, p. 336.

(6) Socrate, *Hist. eccl.*, III, 15. Sozomène, *Hist. eccl.*, V, 11. Cf. *Analect. Bolland.*, t. XXXI, p. 264.

Prymnessos a-t-elle élevé une basilique à Ste Ariadne ? Nous l'ignorons [1]. Cotyée est célèbre par le culte de S. Ménas, qui n'est nullement un martyr de Phrygie. La dévotion doit être d'importation égyptienne [2].

Le seul nom que nous trouvions à recueillir dans le martyrologe syriaque pour la Lycaonie est celui de Zoïlos, au 23 mai. Une inscription découverte à peu de distance de Derbé (Gudelisin) nous fait connaître qu'un S. Paul, sans doute un martyr local, était honoré dans cette ville : Νοῦννος καὶ Οὐαλέριος ἐκόσμησαν Παῦλον τὸν μάρτυραν μνήμης χάριν [3]. On assure que ce marbre remonte au IIIe siècle. En est-on bien certain [4] ?

Sur le territoire de Kanna (Genna) cité obscure de Lycaonie, autrefois siége d'un évêché [5] une inscription a révélé l'existence, à une époque difficile à déterminer, d'une fondation en l'honneur d'un S. Thyrsus : ὅροι τοῦ ἁγίου καὶ ἐνδόξου μάρτυρος Θύρσου [6], qu'il faut se borner à signaler.

A Iconium, l'inscription suivante sur une colonne antique révèle l'existence d'un saint Mannis, dont le nom n'a pas été rencontré ailleurs : Μωσῆς διάκονος, υἱὸς Νησίου

(1) BHG². 165.

(2) *Analect. Bolland.* t. XXVI, p. 464.

(3) Ramsay dans *Expositor*, VII ser. t. I. (1906), p. 550 ; *Studies in the history and art of Eastern Provinces of the Roman Empire* (Aberdeen, 1906), p. 60-62.

(4) Il faut mentionner en passant le problématique *monasterium S. Mile cui est vocabulum Tannaco, quod in Lycaonia est provincia constitutum*, dont S. Grégoire, dans son registre, est seul à avoir gardé le souvenir, *Registrum* VI, 14.

(5) Ramsay, dans *Jahreshefte des oesterr. archaeologischen Institutes*, t. VII (1904), Beiblatt, p. 101.

(6) T. Callander, dans *Studies in the history... of the Eastern Provinces*, p. 163. L'éditeur n'a réussi à reconnaître pour l'avant dernier mot que la forme Ιοδοτερος Nous proposons μάρτυρος ou ἱερομάρτυρος. Voir *Analect. Bolland.* t. XXVI, p. 465

Πουπλίου πρεσβυτέρου Ἰσαυρουπόλεως, εὐξάμενος ὑπὲρ εαυτοῦ καὶ τοῦ οἴκου αὐτοῦ ἐκαρποφόρησεν τὸν κίονα εις τὸν ἅγιον Μάννιν [1].

L'Isaurie ne figure dans le martyrologe syriaque qu'à la date du 14 juillet, avec un S. Zenobius qui n'est pas nécessairement différent de celui d'Antioche [2]. Mais cette province se distinguait par un sanctuaire célèbre entre tous, la basilique de Ste Thècle, qui s'élevait à l'endroit appelé Meriamlik près de Selefkie, c'est-à-dire Séleucie [3] et qui attira de bonne heure une grande foule de pèlerins. La première mention que nous en ayons est dans Grégoire de Nazianze [4]. Marana et Cyra, deux saintes femmes de Syrie allèrent en pèlerinage à Sainte-Thècle [5], de même Éthéria [6]. Tarasius, un des correspondants de S. Isidore de Péluse, aimait à le visiter [7], et l'on sait qu'il s'y faisait de nombreux miracles [8]. C'était vraisemblablement une une basilique sans tombeau. La légende qui représente sainte Thècle disparaissant à l'intérieur du rocher qui s'ouvre pour la recevoir est une explication de cette parti-

(1) Ramsay, dans *Bulletin de correspondance hellénique*, t. VII (1883), p. 315.

(2) Eusèbe, *Hist. eccl.*, VIII, 13, 3.

(3) C'est à peine si les ruines de cet édifice fameux ont été reconnues par la misssion archéologique qui a étudié Séleucie, Heberdey-Wilhelm, *Reisen in Kilikien*, dans *Denkschriften der k. k. Akademie*, t. XLIV (1896), pp. 100, 105-108. Nous attendons les résultats d'une nouvelle exploration. Voir E. Herzfeld, *Eine Reise durch das Westliche Kilikien*, Petermann's Geographische Mitteilungen, 1909, p. 25-34; id. dans *Jahrbuch des kaiserlich deutschen Archaeologischen Instituts*, arch. Anzeiger, 1909, p. 441-50.

(4) *Carmina*, II, 547-49 : πρωτον μὲν ηλθον εἰς Σελεύκειαν φυγὰς τὸν παρθενωνα τῆς ἀοιδίμου κόρης Θέκλας. *P. G.* t. XXXVII, p. 1067. Cf. *Orat.* XXI, 22, *P. G.* t. XXXV, p. 1105.

(5) *Religiosa hist.*, xxix, Schulze, t. III, p. 1291.

(6) Geyer, *Itinera*, p. 69.

(7) Isidore de Péluse, *Epist.* I, 160, *P. G.* t. LXXVIII, p. 289.

(8) Voir le recueil de Basile de Séleucie, BHG². 1718.

cularité [1]. Basile de Séleucie répète encore cette fable et ajoute que la terre se referma sur Thècle précisément à l'endroit où se trouve l'autel [2].

Le culte de Ste Thècle, grâce surtout au récit fameux qui de bonne heure popularisa son nom, ne pouvait manquer de prendre une très large extension. D'après les notices de l'hiéronymien, elle aurait été célébrée à Nicomédie le 22 février, le 20 décembre à Iconium, sans compter d'autres indications à diverses dates. Selinus lui avait élevé une basilique [3], de même Dalisandos ; et à ce dernier sanctuaire s'était attachée une légende étrange, d'inspiration toute païenne. On prétendait que la veille de la fête locale, durant la nuit, on pouvait voir Ste Thècle quitter Séleucie, traverser les airs sur un char de feu et faire son entrée à l'église de Dalisandos pour retourner, après la clôture des solennités, à sa basilique principale. Et pour souligner les rapports étroits que la tradition des Actes de Thècle établissait entre la martyre et S. Paul, on ajoutait que l'apôtre aussi quittait Rome de la même façon le jour où sa fête se faisait à Tarse [4]. Nous ne poursuivrons pas plus loin les recherches sur le culte de celle qui reçut le nom de protomartyre [5].

(1) TH. ZAHN a déjà fait la remarque. Voir *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1877, p. 1293.

(2) *P. G.* t. LXXXV, p. 560 : ἐκοιμήθη μὲν ὡς ὁ πολὺς καὶ ἀληθέστερος λόγος, οὐδαμῶς · ἔδυ δὲ ζῶσα καὶ ὑπεισῆλθε τὴν γῆν, οὕτω τῷ Θεῷ δόξαν, διαστῆναί τε αὐτῇ καὶ ὑπορραγῆναι τὴν γῆν ἐκείνην, ἐν ᾧπερ τόπῳ ἡ θεία καὶ ἱερὰ καὶ λειτουργικὸς πέπηγε τράπεζα, ἐν περιστύλῳ καὶ ἀργυροφεγγεῖ καθιδρυμένη κύκλῳ.

(3) *Miracula S. Theclae*, BHG[2]. 1718, c. XI

(4) *Miracula S. Theclae*, BHG[2]. 1718, c. X.

(5) Voir *Acta SS.* Sept. t. VI, p. 546-68. Il y a beaucoup à prendre et à laisser dans l'exposé de LUCIUS, *Die Anfänge des Heiligenkults*, p. 205-214.

L'hagiographie de S. Conon nous conduit en Pamphylie [1] ; mais nous n'y découvrons aucun vestige de son culte. Un S. Conon était honoré dans l'île de Chypre, où l'on constate l'existence d'un hospice et d'un aqueduc τοῦ ἁγίου Κόνωνος [2], et il paraît avoir été partout populaire en Syrie, comme l'attestent plusieurs couvents placés sous son vocable et la fréquence du nom de Conon dans le pays [3]. Sur la Porta Appia à Rome se trouve inscrite une invocation à S. Conon [4]. A la Pamphylie aussi appartiennent les saints Papias, Diodorus et Claudianus [5] ; mais il nous manque à l'égard de ces martyrs le contrôle des données indépendantes. Il n'en est pas de même de S. Nestor, dont nous avons la Passion [6], appuyée par la mention de l'hiéronymien au 25 février : *in Pamphilia natale Nestoris*. Le culte des saints Cosme et Damien pénétra également dans cette province. Une église sous leur vocable est citée parmi les constructions de Justinien [7].

Les plus célèbres martyrs de Cilicie sont les saints Tarachus, Probus et Andronicus, que le martyrologe hiéronymien cite *(Anazarbo Ciliciae)* au 11 octobre, leur date traditionnelle, et à d'autres dates encore difficiles à expliquer [8]. Un évêque de Mopsueste du Ve siècle, Auxentius, bâtit une basilique en leur honneur hors des murs de sa

(1) BHG². 361.

(2) PROCOPE, *De aedif.*, V, 9.

(3) NÖLDEKE, dans *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1875, p. 435.

(4) H. GRISAR, *Rom beim Ausgang der Antiken Welt* (Freiburg im B. 1901), p. 540.

(5) *Synax. eccl. CP.*, pp. 443, 986 ; P. FRANCHI DE' CAVALIERI, *Osservazioni sopra alcuni atti di martiri*, dans NUOVO BULLETTINO DI ARCHEOLOGIA CRISTIANA, 1904, p. 8-16.

(6) BHG². 1328.

(7) PROCOPE, *De aedif.*, V, 9.

(8) Le 5 avril *in Cilicia* ; le 27 septembre, *in Tarso Ciliciae*.

ville épiscopale ; Anazarbe lui fournit les reliques [1]. Le 7 mai 485, Martyrius, évêque de Jérusalem, plaça sous l'autel du monastère de S. Euthyme des reliques des trois saints [2]. Il nous reste une homélie de Sévère d'Antioche prononcée en 515 en leur honneur [3]. Tout ce que nous savons de S. Marin, martyr d'Anazarbe, dépend de ses Actes, document de mince autorité [4].

Aegae de Cilicie était un lieu de pèlerinage important. Les Actes de S. Thalélée placent son martyre dans cette ville [5]. On ne peut douter de l'exactitude de cette localisation. Sévère d'Antioche visita la basilique et y prêcha [6]. Le culte du saint se propagea ailleurs ; un des monastères de Jérusalem était placé sous son vocable [7], ainsi qu'une église de Bithynie [8]. Claudius, Asterius, Neon, dont nous avons également des Actes abrégés [9], figurent au martyrologe hiéronymien le 23 août [10]. Les saints Cosme et Damien eurent à Aegae un sanctuaire important [11] ; une des légendes des martyrs va jusqu'à rattacher leur groupe à cette ville [12]. On y honorait égale-

(1) *Passio S. Nicetae*, c. 8, dans ANALECT. BOLLAND., t. XXXI, p. 214.
(2) *Vita S. Euthymii*, ANALECTA GRAECA, p. 93.
(3) W. WRIGHT, *Catalogue of Syriac manuscripts in the British Museum*, p. 539.
(4) BHG². 1171.
(5) BHG². 1707, 1708.
(6) WRIGHT, *Catalogue of Syriac manuscripts in the British Museum* p. 542 ; MAI, *Scriptorum veterum nova collectio*, t. IX, p. 758.
(7) PROCOPE, *De aedif.*, V, 9.
(8) *Vita S. Auxentii*, BHG². 199, c. 31.
(9) *Synax. eccl. CP.*, au 30 octobre, p. 178.
(10) Le manuscrit d'Echternach : *In provincia Cilicia civitate Egas Claudi, Asteri, Domninae.* Le manuscrit de Berne les annonce la veille.
(11) Bien que le nom d'Aegae et ceux de Cosme et Damien figurent dans l'hiéronymien au 27 septembre, il n'est pas certain qu'il faille les réunir pour former la notice *Aegas Cosmae et Damiani.*
(12) BHG². 378, 379. C'est la légende dite arabe.

ment les saints Zénobius et Zénobia [1] dont la légende a une grande analogie avec celle des deux saints guérisseurs. Il est probable que les hagiographes ont constitué ce second groupe en voulant orner l'histoire de S. Zénobius, le prêtre médecin martyrisé à Antioche [2] et dont le culte fut sans doute importé en Cilicie. A Mopsueste, on prétendait avoir reçu le corps de S. Nicétas le Goth. L'évêque Auxentius s'était imprudemment engagé à donner une partie de ses reliques à l'église d'Anazarbe en échange d'autres reliques. Une intervention céleste l'empêcha de s'acquitter [3].

S. Julien au témoignage de S. Jean Chrysostome [4] est un martyr de Cilicie. Il fut tourmenté dans plusieurs villes de cette province avant d'être précipité à la mer. On ne dit pas en quel endroit eut lieu ce dénouement. Il est certain qu'à Antioche on prétendait avoir son corps, sans que l'on puisse deviner comment il y est arrivé. Toujours est-il qu'il y avait dans la capitale syrienne une église célèbre dédiée à sa mémoire.

Dans le martyrologe hiéronymien se détache d'une façon très reconnaissable au 28 mars la mention *in Tarso Ciliciae Castoris*, qui reparaît au 27 avril. La répétition s'explique aisément par une distraction du compilateur [5], mais rien ne nous guide dans le choix de la date, rien non plus ne nous renseigne sur le saint. Le 9 mai est annoncé *in Tarso Ciliciae Afrodisi*. On a cru reconnaître ce martyr dans l'Aphrodisius qui figure sur une inscription de Séleu-

(1) BHG². 1884, 1885.
(2) Eusèbe, *Hist. eccl.*, VIII, 13.
(3) *Passio S. Nicetae*, c. 8, Analect. Bolland., t. XXXI, p. 214.
(4) BHG². 967, n. 2, 3.
(5) Les deux dates s'expriment respectivement par *V kal. april.* et *V kal. mai.*

cie [1]. Illusion d'épigraphiste qu'une meilleure lecture a fait évanouir [2].

On ne sait trop à quelle ville il faut rattacher le groupe célèbre de Cirycus et Julitte. Leur légende actuelle, qui a passé dans les synaxaires grecs au 15 juillet, les fait mourir à Tarse [3]. D'après l'hiéronymien, au 16 juin, ils appartiendraient à Antioche : *Antiochiae Cirici et Iulittae matris eius et aliorum CCCCIIII.* La notice semble ne pas avoir fait partie du martyrologe primitif, et dépend vraisemblablement d'une légende qui a également fourni l'annonce du 14 mai : *Sanctorum quadringentorum quattuor martyrum qui cum sancto Ciryco passi sunt.* Cette légende n'est pas celle que nous lisons aujourd'hui ; celle-ci ne sait rien des quatre cent quatre compagnons. Nous ne chercherons pas à en éclaircir l'origine. Mais il est certain que la Passion des SS. Cirycus et Julitte, sous toutes ses formes [4], est dépourvue de toute autorité. Ce que l'on ne peut nier c'est l'extension du culte de S. Cirycus par le monde chrétien. La Syrie [5], la Palestine [6], le Pont [7], la Lydie [8], l'Italie [9], la Gau-

(1) LANGLOIS, *Voyage dans la Cilicie* (Paris, 1861), p. 189, l'a publiée avec la restitution suivante : θήκη παραστατικὴ Ἀφροδισίου προετομ[άρτυρος] του. Pour lui Aphrodisius est « le premier martyr de la foi chrétienne à Séleucie ».

(2) CIG. 9212 : θήκη παρασ[τ]ατικὴ Ἀφροδισίου πρὸς τὸ μνη[σθῆναι αὐ]τοῦ. Il n'est plus question de martyre ici.

(3) *Synax. eccl. CP.*, p. 821.

(4) BHG². 314-318 ; BHL. 1801-1808 ; BHO. 193, 194.

(5) A Selemîyeh : ὅροι ἀσυλίας τοῦ ἁγίου μάρτυρος Κηρύκου, *Publications of the American arch. expedition to Syria*, part III, 298.

(6) Μαρτύριον τοῦ ἁγίου Κυρίκου à l'est de Jaffa, CIG. 8842 ; ναὸς τοῦ ἁγίου Κηρυκοῦ ἐν Φασιλαΐδι, *Pratum spirituale*, XCII, *P. G.* t. LXXXVII, p. 2949.

(7) *Studia Pontica*, t. III, n. 19.

(8) Ναὸς ἁγήου Κυρήκου à Aigai, KEIL-PREMERSTEIN, t. II, n. 209.

(9) *Vita S. Athanasii ep. Neap.*, c. 8, *M. G.* Script. rer. langob. p. 448. Cf. *Act. SS.* iun. t. III, p. 23. Nous réservons les questions de

le [1], l'Espagne [2] lui avaient élevé des sanctuaires, dont le vocable, il faut bien le remarquer, n'est point partagé avec Ste Julitte. Cirycus est-il un martyr isolé que les hagiographes auraient, de leur autorité, associé à Ste Julitte — car nous rencontrerons ce nom parmi les martyrs d'Antioche. Leurs audaces, même dans l'antiquité, ne connaissaient point de bornes, et précisément les Actes des SS. Cirycus et Julitte furent parmi les écrits de ce genre qui méritèrent la solennelle réprobation de l'église [3].

Les grands sanctuaires du Pont sont ceux de S. Phocas et de S. Théodore. S. Phocas, dont le nom est cité par Grégoire de Nazianze [4], et qui devait acquérir, surtout parmi les gens de mer, une renommée presque universelle, avait sa basilique à Sinope. Astère d'Amasée y fit le panégyrique du saint, et nous apprend que ses reliques furent particulièrement recherchées [5]. On a vu qu'il était honoré à Constantinople, peut-être à Rome [6]. Une basilique, terminée en 496, et dont on a trouvé les ruines dans le village de Bassoufân, en Syrie, lui était dédiée [7]. Il est assez

date. A rappeler le nom de Serra San Quirico d'une commune des Marches.

(1) (Arvernis) Monasterium beati Quirici (Cirici). Grégoire de Tours, *Hist. Fr.*, II, 21, 22 ; *Vitae Patrum*, III. A Marseille : Monasterium Sancti Curici ; Leblant, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, n. 545. Le culte de S. Cyricus (Cyr, Cirgues etc.) a laissé des traces visibles dans la toponymie de la France. Voir Joanne, *Dictionnaire géographique et administratif de la France*, t. VI, p. 4083.

(2) Basilique dédiée avec les reliques de plusieurs saints parmi lesquels Quiricus, Hübner, *Inscriptiones Hispaniae christianae*, 85.

(3) *Decretalis de recipiendis et non recipiendis libris*. Thiel, *Epistulae romanorum pontificum*, p. 459.

(4) *Carmina*, II, 3, 79, *P. G.* t. XXXVII, p. 1485.

(5) BHG². 1538-40.

(6) Plus haut, p. 75. Sur S. Phocas et son culte, voir C. Van de Vorst, *Analect. Bolland.*, t. XXX, p. 252-95.

(7) H. Pognon, *Inscriptions sémitiques de la Syrie, de la Mésopotamie et de la région de Mossoul* (Paris, 1907), p. 60-61.

probable qu'il avait sa fête à Antioche, le 5 mars, annoncée en ces termes dans l'hiéronymien : *Antiochiae passio sancti Focatis.*

S. Théodore a été loué par S. Grégoire de Nysse en présence de son tombeau. Le nom de la ville n'est pas indiqué, et l'on s'est demandé s'il fallait le placer à Amasée, où le saint souffrit le martyre, ou à Euchaïta, lieu de pèlerinage célèbre durant tout le cours du moyen âge [1]. On peut affirmer que la basilique décrite par Grégoire de Nysse ne se trouvait pas à Amasée [2] ce qui n'empêche que cette ville ait possédé, au moins depuis le règne d'Anastase (491-518), une église dédiée à un martyr qui lui appartenait à tant de titres [3]. S'il peut y avoir encore quelque doute sur l'emplacement d'Euchaïta [4], on ne peut hésiter à lui attribuer la gloire d'avoir gardé durant des siècles le tombeau d'un des saints les plus populaires de l'église grecque.

Amasée honorait spécialement un de ses évêques, le martyr Basileus, dont elle paraît avoir possédé les reliques [5]. Le martyrologe oriental (18 août) attribue encore à Amasée un saint Philantes et trois compagnons sur lesquels on n'a point d'autres détails [6].

(1) BHG². 1760. Cf. *Les légendes grecques des saints militaires*, p. 11-17.

(2) *P. G.* t. XLVI. p 744 : τῇ μυθευομένῃ μητρὶ τῶν θεῶν ναὸς ἦν ἐπὶ τῆς μητροπόλεως Ἀμασείας. Ce n'est pas ainsi que l'on parle de la ville où l'on est. Il est vrai que B. Keil, dans J Strzygowski, *Kleinasien, ein Neuland der Kunstgeschichte* (Leipzig, 1903), p. 78, corrige μητροπόλεως en ἀκροπόλεως, sans apporter aucun témoignage manuscrit. Cela ne suffit pas à autoriser la conclusion que le panégyrique fut prononcé à Amasée ou tout près de là.

(3) Anderson-Cumont-Grégoire, *Studia Pontica*, t. III, n. 101.

(4) *Ibid.*, 202-207. Cf. *Analect. Bolland.*, t. XXX, p. 335 Sur une église de S. Étienne, *Bull. de corresp. hellénique*, t. XIII, p. 294.

(5) BHG². 239-240.

(6) Nous mentionnerons ici l'inscription suivante trouvée à Babali,

Pour la plupart des historiens qui racontent la mort de S. Jean Chrysostome à Comane, dans le Pont, ses derniers moments sont précédés d'une vision de S. Basilisque, martyr de Comane [1]. La légende transforme ce saint en un parent de S. Théodore, et il est fait mémoire de lui le 3 mars et le 22 mai [2]. Le texte le plus ancien qui le concerne, celui de Palladius, lui donne le titre d'évêque. Les termes dans lesquels la vision de S. Jean Chrysostome y est racontée méritent d'être pesés : κατ' αὐτὴν δὲ τὴν νύκτα παρέστη αὐτῷ ὁ τοῦ τόπου ἐκείνου μάρτυς, Βασιλίσκος ὄνομα αὐτῷ, ὃς μαρτυρεῖ, ἐπίσκοπος ὢν Κομανῶν, ἐν Νικομηδείᾳ ἐπὶ Μαξιμιανοῦ, ἅμα Λουκιανῷ τῷ ἐν Βιθυνίᾳ πρεσβυτέρῳ ὄντι Ἀντιοχείας [3]. Pour bien comprendre ces lignes, il faut lire le contexte d'où il ressort que S. Lucien d'Antioche apparaît en même temps que S. Basilisque ; Palladius n'affirme donc pas que ce dernier fut martyrisé en même temps que S. Lucien, mais il le fait mourir à Nicomédie, ce qui cadre bien mal avec le titre de « martyr du lieu » qu'il lui a donné tout d'abord.

Basiliscus serait plutôt un martyr de Nicomédie, et il faudrait imaginer une translation, bien peu vraisemblable, pour le rendre à Comane. Bollandus semble avoir vu juste, en supposant que le texte de Palladius a besoin de correc-

au nord de Kerkennis-Kalé : Ὅροι παρασχεθέντες κατὰ θεῖον θέσπισμα τοῖς ἁγίοις μάρτυσιν Προκοπίῳ καὶ Ἰωάννι. *Studia Pontica*, t. III, n. 254. Ces deux martyrs ne peuvent être identifiés avec certitude. Cf. *Analect. Bolland.*, t. XXX, p. 336.

(1) Palladius, *Dialogus de Vita S. Ioannis Chrysostomi*, 11, *P.G.* t. XLVII, p. 38 ; Sozomène, *Hist. eccl.*, VIII, 28 ; Théodoret, *Hist. eccl.*, V, 34 ; Marcellinus Comes, *Chron.* ad ann. 403, *M. G.* auct. antiq. t. XI, p. 67. Socrate (VI, 21) ne parle pas de la vision. Les biographes postérieurs sont cités dans les *Act. SS.* martii, t. I, p. 237.

(2) Voir *Les légendes grecques des saints militaires*, p. 41-42 ; p. 202-213 ; *Acta SS.* t. c., p. 237-41 ; *Synax. eccl. CP.*, pp. 503, 699.

(3) *P. G.* t. XLVII, p. 38.

tion [1]. Celle qui s'offre tout naturellement à l'esprit est si simple, que l'on hésitera à peine à l'adopter. Elle consisterait à rapporter à Lucien l'indice topographique ἐν Νικομηδείᾳ, retouche d'autant plus probable qu'elle fait disparaitre l'opposition de Nicomédie et de la Bithynie que présente la phrase actuelle. Nous restituons donc S Basilisque à Comane, dont il était évêque, comme l'affirme Palladius, et après lui Marcellin dans sa chronique. Que les hagiographes aient fait de lui un soldat, il n'y pas là de quoi nous étonner outre mesure. Ils sont coutumiers de ces travestissements [2], et il n'y a pas lieu, pour ce fait de distinguer deux martyrs du nom de Basilisque, l'un évêque, l'autre militaire [3].

S. Hermias, d'après sa Passion, aurait également reposé à Comane, mais aucun autre texte ni aucun monument ne confirment cette donnée [4].

Le culte du patron de Trébizonde, S. Eugène a une attestation plus ancienne que sa Passion [5]. C'est le nom de Saint-Eugène donné à l'aqueduc construit pour cette ville par Justinien [6].

Lorsque Grégoire de Nysse, pour détourner ses compatriotes du pèlerinage aux saints lieux de Palestine faisait valoir le nombre des autels de la Cappadoce et se demandait si en aucun lieu du monde on en comptait autant [7], on peut croire qu'il songeait spécialement aux sanctuaires des martyrs dont la contrée était parsemée. Les écrits des

(1) *Act. SS.* martii, t. I, p. 137, n. 12.
(2) *Les légendes grecques des saints militaires*, p. 112.
(3) Comme le fait Tillemont, *Mémoires*, t. V, p. 736.
(4) BHG². 744.
(5) BHG². 609. Cf. *Synax. eccl. CP.*, 20 ian., p. 406.
(6) Procope, *De aedif.*, III, 6.
(7) *Epist. 2* : οὐκ ἄν τις τοσάδε πάσης σχεδὸν τῆς οἰκουμένης ἐξαριθμήσαιτο θυσιαστήρια. *P. G.* t. XLVI, p. 1012.

pères Cappadociens nous offrent le tableau d'un culte singulièrement intense, et nulle part, avant la fin du IVe siècle, on ne rencontre plus de ferveur et plus d'enthousiasme dans la célébration des fêtes des martyrs. Césarée de Cappadoce apparaît très fréquemment dans le martyrologe oriental. Il faut, il est vrai, faire la part des confusions qui ont attribué à cette ville des noms qui reviennent à Césarée de Palestine [1]. Le Gordianos du 2 mars est incontestablement S. Gordius, célébré par S. Basile dans un panégyrique que tout le monde a lu [2]. Ce martyr était originaire de Césarée, y avait souffert pour la foi et son sanctuaire se trouvait hors les murs, προπόλεον κόσμον, comme l'appelle S. Basile. Un jeune martyr du nom de Cyrille dont il nous reste des Actes assez brefs [3] doit être celui-là même que le martyrologe annonce au 28 ou au 29 mai [4]. Le prêtre Dius, qui apparaît à deux dates voisines vers le milieu de juillet [5], avait problablement une basilique ou un monastère près de Basilica Therma, à Kara-Yakoub, où l'on a trouvé l'inscription suivante : † ὅροι τοῦ ἁγίου καὶ ἐνδόξου μάρτυρος Δίου παρασχεθέντες παρὰ τοῦ εὐσεβεστάτου ἡμῶν βασιλέως... Ἰουστινιανοῦ [6].

Au 19 novembre, le syriaque nomme, sans indice local, le chorévêque Maximus, le prêtre Lucien et Carterius. D'après l'hiéronymien il faudrait suppléer *in Caesarea Cappadociae*, et la Passion de S. Carterius ne permet guère

(1) Par exemple l'hiéronymien aux 3, 12, 13, 20 novembre, au 8 juillet.

(2) BHG². 703.

(3) BHL. 2068.

(4) Au 29 mai, *in Caesarea Cappadociae Cirilli* ; le syriaque au 28. Il est encore cité dans les deux martyrologes au 3 novembre.

(5) Le martyrologe syriaque au 11 et 13 (14) juillet.

(6) Cumont dans *Revue des études grecques*, t. XV (1902), p. 321. La copie portait ὁ τόπος. C'est l'éditeur qui propose de corriger en ὅροι τοῦ. Cf. *Studia Pontica*, t. III, p. 227.

d'hésiter quant à ce dernier nom [1]. Maxime est inconnu, le prêtre Lucien fait songer à Antioche ou à Nicomédie [2]. Faudrait-il dire que le 19 novembre on faisait en même temps à Césarée la mémoire d'un martyr indigène et de deux étrangers ? Timothée et Polyeucte, au 20 mai, ramènent un cas analogue. L'hiéronymien semble exiger ici encore la rubrique *in Caesarea* que le syriaque passe sous silence. Mais comment savoir si ce sont des martyrs propres ou s'il faut les identifier avec des homonymes honorés ailleurs [3] ? Le Veronicius ou Veronicianus du 24 novembre, de même que Germain et Théophile nommés en compagnie de Cyrille au 3 novembre semblent n'avoir pas laissé d'autres traces.

La fête de S. Mamas est marquée dans l'hiéronymien au 17 août : *Caesareae Cappadociae Mammae monachi*. C'était, à ce qu'il semble, la fête principale de Césarée. Lire l'homélie de S. Basile [4]. On sait que Julien et son frère Gallus rivalisèrent de magnificence pour élever sur le tombeau du martyr une grande basilique [5]. S'il faut en croire Nicétas, il y avait également à Nazianze une église dédiée à S. Mamas [6]. Il est certain que S. Grégoire ne

(1) BHG². 296, 297.

(2) La mention du martyrologe hiéronymien au 7 juin : *Caesarea Cappadociae Luciani martyris* n'est pas de nature à écarter définitivement cette conjecture. La confusion *VII idus iun.* avec *VII idus ian.* qui est le jour de S. Lucien d'Antioche est trop naturelle pour qu'on n'en tienne pas compte.

(3) La notice des synaxaires au 19 décembre, *Synax. eccl. CP.*, p. 327, ne tranche pas la question. Timothée serait un diacre d'une église de Mauritanie, Polyeucte un martyr de Césarée. Sur ce point il appuie la donnée de l'hiéronymien.

(4) BHG². 1020.

(5) Les textes ont été réunis par TILLEMONT, *Mémoires*, t. V, p. 359.

(6) *In Gregorii orat. XLIV (al. XLIII)*, *P. G.* t. CXXXVII, p. 1411 : *hanc autem orationem in urbe quidem Nazianzena scripsit Gregorius, verum in sancti martyris Mamantis templo urbi vicino pronuntiavit.* Le

prononça pas son homélie à Césarée. Le culte du martyr, très florissant dans la région, en franchit promptement les frontières. On le trouve implanté à Constantinople probablement dès le règne de Léon I [1]. S[te] Radegonde, au VI[e] siècle, obtint un doigt de S. Mamas. Le biographe assure qu'on alla le chercher à Jérusalem, *quod Hierosolymis sua sancta quiescerent membra* [2]. Il n'y a pas lieu d'imaginer une translation du saint corps en Palestine. Personne n'en a jamais rien su, et le pèlerin Théodose le trouve toujours à Césarée : *ibi est sanctus Mammes* [3]. Au XI[e] siècle Nicétas semble assurer qu'il y est encore [4]. Jérusalem est sans doute une erreur de l'hagiographe qui a mis le nom d'une ville pour un autre [5].

Au 15 mars l'hiéronymien annonce *in Cappadocia Longini*. Il faut rapprocher de ce texte un passage de S. Grégoire de Nysse d'où il résulte que de très bonne heure les Cappadociens se décidèrent à identifier le centurion de l'évangile avec un de leurs premiers évêques [6]. La notice du 19 mars, *Caesareae Cappadociae Theodori presbyteri* est isolée.

texte original de Nicétas est inédit. Nous citons la traduction de J. Bilius.

(1) Voir J. Pargoire, *Les Saints-Mamas de Constantinople*, Bullelin de l'Institut archéologique russe de Constantinople, t. IX, (Sofia, 1904), p. 261-316.

(2) *Vita S. Radegundis a. Baudonivia*, BHL. 7049, c. 20.

(3) Geyer, *Itinera*, p. 144.

(4) *P. G.* t. CXXVII, p. 1434 : *Uno enim circiter ab urbe stadio templum martyri constructum est quod illa ipsa Ammia quae eum aluerat, singulari magnificentia eo loco aedificasse fertur.*

(5) Tillemont, t. c, p. 360-61, propose d'admettre un Mammès de Jérusalem distinct de celui de Césarée.

(6) *Epist. 17* : Οἱ Μεσοποταμῖται... πάντων ἐδοκίμασαν τὸν Θωμᾶν εἰς ἐπιστασίαν ἑαυτῶν προτιμότερον καὶ Τῖτον Κρῆτες καὶ Ἱεροσολυμῖται Ἰάκωβον, καὶ ἡμεῖς οἱ Καπποδόκαι τὸν ἑκατόνταρχον, τὸν ἐπὶ τοῦ πάθους τὴν θεότητα τοῦ κυρίου ὁμολογήσαντα. *P. G.* t. XLVI, p. 1061.

S. Eupsychius, martyr sous Julien, auquel est associé parfois le nom de Damas, était célébré à Césarée probablement le 7 septembre [1] avec une solennité remarquable [2]. S. Basile, dans ses lettres, en parle fréquemment [3] et la correspondance de S. Grégoire de Nazianze a gardé l'écho du discours prononcé dans une de ces réunions par l'évêque de Césarée [4]. Le culte de Ste Julitte est attesté par l'homélie bien connue du même S. Basile [5] ; celui de S. Mercure, dont la légende mérite si peu de créance [6], par le pèlerin Théodose [7].

Césarée, qui était si bien partagée déjà, reçut encore les dépouilles de martyrs étrangers. Nous l'apprenons par la correspondance de S. Basile avec Ascholius et Soranus relative aux reliques de S. Sabas le Goth [8]. La ville eut aussi sa basilique des XL martyrs de Sébaste [9].

L'église de Tyane en Cappadoce fut illustrée par le martyre de S. Oreste La Passion [10] raconte que son corps, jeté dans les flots, fut recueilli par les fidèles et enseveli sur la montagne voisine de la ville, où il continua à guérir les malades. Serait-ce en cet endroit que se trouvait cette basilique de S. Oreste, dont les revenus appartenaient à

(1) Le texte des lettres de S. Basile indique respectivement les dates du 7 et du 15 septembre (*Epist.* 100, *Epist.* 176, *P. G.*, t. XXXII, pp. 505, 653). La première est celle des synaxaires, et semble devoir être retenue. *Synax. eccl. CP.*, p. 23.

(2) Sozomène, *Hist. eccl.*, V, 11.

(3) *Epist.* 100, 142, 200, 176, *P. G.* t. XXXII, pp. 505, 592, 653, 736.

(4) *Epist.* 58, *P. G.* t. XXXVII, p. 113-118.

(5) BHG². 972.

(6) *Les légendes grecques des saints militaires*, p. 91-101.

(7) Geyer, *Itinera*, p. 144.

(8) Voir *Analect. Bolland.*, t. XXXI, p. 288.

(9) Gaudentius Brixiensis, Tr. XVII, *P. L.* t. XX, p. 965 : *in ipsa enim maxima Cappadociae civitate quae appellatur Caesarea, ubi habent iidem beatissimi martyres insigne martyrium.*

(10) BHG². 1383.

l'église de Césarée, au témoignage de S. Grégoire de Nazianze [1] ?

A Arianza on célébrait, le 22 du mois de Dathousa, date qui correspond au 29 septembre, une fête de martyrs. Nous ignorons malheureusement leurs noms [2].

Les pères Cappadociens, particulièrement S. Basile et S. Grégoire de Nysse, ont été les grands propagateurs du culte des XL Martyrs, que les récits hagiographiques [3] comme le martyrologe hiéronymien [4] et toute la tradition font mourir à Sébaste d'Arménie. On sait que leurs reliques furent disséminées en plusieurs endroits [5]. Qu'il en soit resté une bonne part à Sébaste c'est ce qu'il est naturel de supposer. Théodose se contente de dire en parlant de cette ville : *ubi sunt quadraginta martyres* [6]. S. Basile les a célébrés à Césarée [7], S. Grégoire de Nysse dans une basilique qui n'est point celle de Sébaste [8] et qui n'est probablement pas le petit sanctuaire d'Ibora, dans le domaine familial [9]. Rien n'indique que Zéla, où, d'après leurs dernières volontés, les martyrs devaient reposer [10], ait été seulement privilégié dans le partage des reliques.

(1) *Oratio in laudem Basilii Magni*, c. 68. (58), *P. G.* t. XLVI, p. 571.

(2) Grégoire de Nazianze, *Epist.* 122, *P. G.* t. XXXVII, p. 216.

(3) BHG². 1201, 1202.

(4) Le 9 mars : *In Armenia Sebastia militum XL.* Dans les manuscrits B, W, le nom de la ville est devenu un nom de saint, *Sebastianus*.

(5) Ce n'est pas ici le lieu de discuter les témoignages assez peu concordants des Passions et des panégyriques. Voir Basile, *P. G.* t. XXI, p. 522 ; Grégoire de Nysse, *P. G.* t. XLVI, p. 784.

(6) Geyer, *Itinera*, p. 144.

(7) BHG². 1205.

(8) BHG². 1208.

(9) *P. G.* t. XLVI, p. 784.

(10) *Testamentum XL martyrum*, BHG². 1203, 1 : ὑπὸ τὴν πόλιν Ζήλων ἐν τῷ χωρίῳ Σαρείω. L'opinion exprimée à ce propos par M. Cumont, dans *Analect. Bolland.*, t. XXV, p. 241 a été contredite par M. P. Franchi de' Cavalieri, *Note agiografiche*, fasc. 3°, Studi e testi, 22 (Roma 1909), p. 68.

Le martyr Athénogène, simplement nommé avec le titre de chorévêque, dans le martyrologe syriaque (24 juillet), est rattaché à Sébaste d'Arménie par l'hiéronymien, qui concorde sur ce point avec les récits hagiographiques [1]. C'est évidemment cet Athénogène, qui peu avant de subir le martyre du feu, remit à ses disciples une hymne que loue S. Basile [2]. S. Grégoire l'Illuminateur se procura de ses reliques, comme aussi des reliques de S Jean-Baptiste, et établit à Bagauan [3] une fête annuelle en l'honneur des deux saints, pour remplacer la fête païenne des dieux hospitaliers, τῶν ξενοδεκτῶν θεῶν, qui se célébrait jusque-là dans le pays [4]. Une ampoule représentant un saint portant un livre avec l'inscription : ἅγιε Ἀθενογ[ένη] prouverait que ce martyr a été honoré en Égypte [5].

Grégoire de Nysse assista à Sébaste à la première commémoraison de l'évêque Pierre († 392) son propre frère, qui se célébra, dit-il, en même temps que la mémoire des martyrs [6]. On songe tout naturellement à la troupe des Quarante, dont la fête, à Sébaste, est marquée dans l'hiéronymien le 9 mars, et l'on est amené à rapprocher de cet anniversaire cette autre mention qui figure au 26 du même mois : *in Sebastia Petri episcopi* [7]. Les deux dates sont

(1) BHG². 197 ; *Synax. eccl. CP.*, au 17 juillet.

(2) *De Spiritu Sancto*, 73, *P. G.* t. XXII, p. 205. On se demande comment Baronius, et après lui TILLEMONT, *Mémoires*, t. II, pp. 323, 632, ont pu prendre en considération l'identification d'Athénogène avec Athénagore.

(3) Sur cette ville, voir P. DE LAGARDE, dans *Abhandlungen der k. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, t. XXXV (1889), p. 138.

(4) AGATHANGE, *Vita S. Gregorii*, BHG². 712, cc. 142, 150.

(5) LEFEBVRE, *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Égypte*, n. 718.

(6) *Epist.* 1, *P. G.* t. XLVI, p. 1001.

(7) La rédaction du ms. E, bien que défectueuse, donne à penser que les XL martyrs étaient associés à Pierre de Sébaste : *et aliorum XL in Sebas Petri episcopi.*

malheureusement un peu éloignées pour vérifier la coïncidence marquée par S. Grégoire de Nysse. De plus, il se plaint de l'excessive chaleur qu'il faisait, ce qui nous transporte dans une autre saison. Aurait-on fait, à Sébaste, une double commémoraison des martyrs, l'une en hiver, l'autre en été, par exemple le 27 août, date à laquelle les Quarante reparaissent dans l'hiéronymien ? Question malaisée à trancher. Notons ici qu'en rentrant dans sa ville épiscopale, S. Grégoire passa par un endroit nommé Andumocina où il trouva Helladius avec d'autres évêques, qui célébraient en plein air, près d'un *martyrium*, une fête de martyrs, les mêmes, peut-être, que ceux qu'il venait de vénérer à Sébaste [1].

La tradition littéraire place en cette dernière ville d'autres martyrs dont les Actes ont été beaucoup lus ; ainsi, S. Blaise, évêque [2], et le groupe du 13 décembre Eustratius, Auxentius, Eugenius, Mardarius et Oreste [3], souvent désigné, plus tard, sous le nom des *cinq saints*. Les récits qui les concernent sont, pour nous, les seuls monuments attestant leur culte à une époque malheureusement indéterminée.

Une autre ville d'Arménie, Nicopolis, semble avoir été illustrée également par une phalange de martyrs qui rappelle ceux de Sébaste. Les Quarante-cinq martyrs, que les synaxaires grecs, s'inspirant de la légende, mentionnent le 10 juillet [4], ont laissé des traces, malheureusement trop peu reconnaissables — quelques noms défigurés — dans l'hiéronymien [5]. Le 11 août, celui-ci annonce également

(1) *Epist.* I : ἐφίσταμαι Ἀνδουμοκίνοις. *P. G.* t. XLVI, p. 1001.

(2) BHG². 276.

(3) BHG². 646.

(4) *Synax. eccl. CP.*, p. 811.

(5) Le 10 juillet : *in Armenia minore civitate Nicopoli Milionis Diomedis* etc.

Nicopoli passio multorum martyrum, tandis qu'à la même date le syriaque ne mentionne que le seul Paulos. Justinien fonda à Nicopolis le monastère des XLV martyrs [1]. On regrette que S. Basile n'ait pas cru devoir préciser davantage ce qu'il écrit à Eusèbe de Samosate au sujet d'une réunion où il devait rencontrer les évêques Mélèce et Théodote de Nicopolis. Le lieu désigné était Φαργαμοῦν τὸ χωρίον, et l'occasion une fête des martyrs qui, vers le milieu du mois de juin, y amenait tous les ans une foule considérable [2]. Nous en sommes réduits à nous contenter de ces vagues indications [3].

Voici encore un groupe considérable, celui des Trente trois martyrs de Mélitène, dont la Passion place l'anniversaire au 7 novembre [4], et dont l'antiquité du culte est attestée par la Vie de S. Euthyme [5]. Ils ne sont pas distincts des Cinquante martyrs — Plotinus et quarante neuf autres – annoncés dans le martyrologe syriaque au 21 novembre. Plus célèbre encore est S. Polyeucte, également cité dans le martyrologe oriental, où il revient plusieurs fois, le 7 janvier et le 14 février comme appartenant à Mélitène, le 22 janvier sous la rubrique Nicomédie, le 20 mai ou le 22 mai sous Césarée de Cappadoce [6]. Il était

(1) Procope, *De aedif.*, III, 4.

(2) *Epist.* 95, *P. G.* t. XXXII, p. 489 : ἀπέδειξάν τε ἡμῖν χρόνον μὲν τῆς συντυχίας τὰ μέσα τοῦ προσιόντος μηνὸς ἰουνίου, τόπον δὲ Φαργαμοῦν (*al.* Φαρμαγοῦν) τὸ χωρίον ἐπίσημον μαρτύρων περιφανείᾳ καὶ πολυανθρωπίᾳ συνόδου τῆς κατὰ ἔτος ἕκαστον παρ' αὐτοῖς τελουμένης.

(3) Il n'est pas bien sûr qu'il faille reconnaître Nicopolis dans des noms comme *Neochepoli, Nicapoli* au martyrologe hiéronymien le 6 mars. La liste des noms est à comparer avec celle du 28 février.

(4) BHG². 749, 750. Voir *Acta SS.* nov. t. III, p. 325-38.

(5) *Analecta graeca*, p. 12.

(6) La première date est commune à l'hiéronymien et au syriaque.

titulaire d'une basilique que signale aussi l'auteur de la Vie de S. Euthyme [1]. L'inscription τοῦ ἁγίου Πολύοκτος sur deux lampes provenant d'Égypte autorise à penser que le martyr de Mélitène était connu et honoré dans ce pays [2]. Le martyrologe syriaque au 19 avril et au 3 mai, l'hiéronymien aux mêmes dates ainsi qu'au 13 et au 27 avril et à des dates voisines annoncent des martyrs de Mélitène appartenant peut-être à un groupe unique qu'il est malheureusement impossible de reconstituer. Pierre de Mélitène est un des martyrs cités au début de la Passion des saints d'Édesse. Malheureusement nous ne le trouvons que là [3].

Si nous poursuivons notre pèlerinage aux tombeaux des martyrs par la Phénicie, la Palestine, la Syrie, nous rencontrons d'abord Arca, ou Césarée du Liban, et Orthosias, qui se font remarquer, au Ve siècle, par des inventions de reliques, celles de S. André d'une part, celles des SS. Luc, Phocas et Romanus de l'autre [4]. Mais les sanctuaires où on commença à les honorer ne jouirent que d'une célébrité restreinte. Les foules se portaient à la basilique du principal martyr de la Phénicie, S. Léontius, à Tripoli : τὸν ἐν Τριπόλει προσκυνητὸν οἶκον τοῦ ἁγίου καὶ καλλινίκου μάρτυρος Λεοντίου [5]. Parmi les voyageurs

L'hiéronymien seul mentionne Polyeucte au 22 janvier et au 22 mai ; le syriaque seul au 20 mai.

(1) *Analecta graeca*, pp. 6, 12.

(2) Lefebvre, *Recueil des inscriptions grecques-chrétiennes d'Égypte*, nn. 737, 738. Sur la première une partie seulement de l'initiale du nom est lisible, et l'on croit lire Τολύοκτος.

(3) Gebhardt-Dobschütz, *Die Akten der Edessenischen Bekenner Gurjas, Samonas und Abibos*, p. 6-7.

(4) *Vita Petri Hiberi*, BHO. 955, Raabe, p. 100.

(5) *Libellus monachorum ad Menam*, Hardouin, *Concilia*, t. II, p. 1288.

illustres qui le visitèrent, il faut compter Pierre l'Ibérien [1], Mélanie la jeune [2], Sévère d'Antioche qui y reçut le baptême [3], Antonin [4]. Au 12 juin l'hiéronymien annonce *Tripoli Magdaletis*, au 24 décembre *in Tripoli natale Luciani*, deux saints qu'aucun texte parallèle ne permet d'identifier. A Sidon, il y avait, au temps de Mélanie la jeune, un sanctuaire de S. Phocas, que l'on prétendait occuper l'emplacement de la maison de la Chananéenne de l'évangile [5].

Deux persécutions au moins donnèrent des martyrs à la Palestine. Celle de Valérien fit un certain nombre de victimes dont Eusèbe a conservé les noms. D'abord Priscus, Malchus et Alexandre, qui furent jetés aux bêtes à Césarée [6], ensuite Marinus, un militaire [7]. Nous n'avons pas d'indices certains de leur culte. La seconde série est celle des martyrs de la grande persécution, auxquels Eusèbe a consacré le livre bien connu, qui nous est parvenu sous une double forme. Césarée est le théâtre de la plupart des supplices rappelés dans ce récit. Mais il y eut aussi des exécutions à Gaza, à Tyr, à Ascalon. Romain, qui périt dans les tortures à Antioche, y figure par exception en

(1) *Vita Petri Hiberi*, Raabe, p. 103.
(2) *Vita Melaniae iun.*, BHG². 1241, c. 52.
(3) *Vie de Sévère par Zacharie le Scolastique*, Patrologia orientalis, t. II, pp. 79, 92.
(4) Geyer, *Itinera*, p. 159.
(5) BHG². 1241, c. 57.
(6) *Hist. eccl.*, VII, 12.
(7) *Hist. eccl.*, VII, 15. Au chapitre suivant Eusèbe raconte l'histoire du sénateur Astyrius, qui rendit les derniers devoirs à Marinus, mais il ne dit pas qu'il subit lui-même le martyre. Rufin ajoute ce détail, dont on n'est pas obligé d'admettre l'exactitude : *honorem quem martyri detulit continuo ipse martyr adsequitur*. C'est grâce à cette phrase qu'Astyrius, ou Asterius est entré dans les martyrologes latins du moyen âge au 3 mars, *Act. SS.* martii, t I p. 224. Les Ménées le mentionnent au 7 août : ὁ ὅσιος Ἀστέριος ὁ συγκλητικὸς ξίφει τελειοῦται. Leur source doit être Eusèbe, lu trop rapidement.

qualité de Palestinien Il y a de plus les confesseurs condamnés aux mines. On est d'accord pour dire que l'insertion, à leurs dates respectives, dans l'hiéronymien, des martyrs de Palestine, n'est pas l'écho d'une tradition de culte et que cette compilation est ici tributaire d'Eusèbe. Il est vrai qu'Eusèbe n'est pas absolument muet sur les honneurs rendus aux martyrs, et le passage qui s'y rapporte — il s'agit du principal groupe de Césarée, Pamphile et ses compagnons — est particulièrement intéressant. Dans la courte rédaction de son livre, il se borne à dire que les corps des suppliciés reçurent la sépulture habituelle, τῇ συνήθει παρεδόθη ταφῇ [1]. L'autre rédaction ajoute à cette phrase : « Déposés dans des temples magnifiques et placés dans des oratoires pour être l'objet du perpétuel souvenir et du culte du peuple de Dieu, » τῇ συνήθει παρεδόθη ταφῇ, ναῶν οἴκοις περικαλλέσιν ἀποτεθέντα ἐν ἱεροῖς τε προσευκτηρίοις εἰς ἄληστον μνήμην τῷ τοῦ Θεοῦ λαῷ τιμᾶσθαι παραδιδόμενα [2]. On a tiré de cette addition une conclusion importante, c'est que la recension brève du *De martyribus Palaestinae* serait antérieure à l'autre et non pas seulement un abrégé comme on l'avait pensé. La première aurait été écrite aussitôt après la chute de Maximin avant que les chrétiens eussent eu le temps de bâtir des basiliques ou des chapelles. La seconde est de l'époque où rien ne s'opposait plus à l'accomplissement de ce pieux devoir [3].

Le texte semble dire qu'on dépose les saints corps dans des édifices déjà existants, et l'addition n'aurait plus, dès lors, la portée qu'on voudrait lui attribuer Mais le fait n'est guère vraisemblable et la phrase un peu vague d'Eusèbe,

(1) *De mart. Palaest.*, XI, 28.
(2) *De mart. Palaest.*, ibid., libell. prolixior, SCHWARTZ, p. 945, f. 24.
(3) SCHWARTZ, *Eusebius Werke*, t. II, 3, p. LX.

admet, à la rigueur, l'interprétation proposée. Elle établit du reste, avec la dernière clarté, que, dans le diocèse d'Eusèbe, et de son vivant encore, les honneurs ecclésiastiques furent rendus à la glorieuse troupe. Nous savons, par une autre source, qu'il y avait à Césarée une église de S. Procope, le premier martyr de Palestine, église que l'empereur Zénon fit rebâtir en 484 [1]. Antonin le pèlerin cite trois noms de saints dont les corps sont conservés à Césarée : Pamphile, Procope et Corneille [2]. C'est évidemment du centurion Corneille qu'il veut parler S. Jérôme ne parle pas de ses reliques et se contente de noter que sa maison avait été transformée en église [3]. Contrairement à ce qu'on a pu penser [4], il n'existe aucune trace d'une basilique spécialement dédiée au martyr Adrien.

Scythopolis était la patrie d'adoption de S. Procope. C'est là qu'il avait exercé les fonctions de lecteur et d'exorciste. On lui érigea une chapelle dans la résidence épiscopale [5]. Qui était S. Basile titulaire d'une église à Scythopolis [6] et faut-il croire le pèlerin Théodose qui

(1) *Chronicon pascale*, Dindorf, t. I, p. 604 : ἀνανεώσας καὶ τὸν οἶκον τοῦ ἁγίου Προκοπίου. Quelques lignes plus haut, il a été parlé de l'incendie τοῦ ἁγίου Πρόβου. Il faut évidemment corriger en Προκοπίου. On n'honorait à Césarée aucun saint du nom de Probus.

(2) Geyer, *Itinera*, p. 190.

(3) *Epist. 118 ad Eustochium*, 8 : *in qua Cornelii domum Christi vidit ecclesiam*. Et il ajoute : *et Philippi aediculas et cubicula quattuor virginum prophetarum*. P. L. t. XXII, p. 882. Ces localisations, dont il y a tant d'autres exemples dans les récits des pèlerins, sont suggérées par la lecture des *Actes*, 10, 1 et 21, 8, 9.

(4) Dans une inscription publiée par Batiffol, *Revue biblique* t. I (1895), p. 73-74, il est question de la construction ou de la restauration τῶν βαθμῶν τοῦ Ἀδριανίου. M. Chabot, *Byzantinische Zeitschrift*, t. V (1896), p. 160-62, a cru que le mot désignait la basilique d'un martyr. Le langage ecclésiastique n'a pas admis les mots de cette formation, et il s'agit ici d'un édifice païen

(5) Cyrilli Scythopolitani *Vita S. Sabae*, Cotelier, p. 349.

(6) Dans la *Vita Euthymii*, Analecta graeca, p. 31, il est fait

assure qu'il y subit le martyre, *ibi domnus Basilius martyrizatus est* [1] ? On ne peut guère hésiter devant le témoignage, certainement indépendant, des synaxaires, qui annoncent le 5 juillet Basile et soixante compagnons martyrs à Scythopolis [2].

Nous avons dit que Sébaste, ou Samarie, se glorifiait de posséder le tombeau de S. Jean-Baptiste, et rappelé les difficultés que soulèvent ces prétentions [3]. Antonin de Plaisance vénère à Joppé la jeune Tabitha des livres saints : *ibi iacet sancta Tabitha quae et Dorcas dicitur* [4]. A l'est de Joppé, à Medjdel-Yaba, une inscription rappelle une église dédiée à S. Cirycus [5]. A Gérasa, on signale, en 464, une ἐκκλησία τῶν ἁγίων προφητῶν, ἀποστόλων, μαρτύρων [6] ; en 559 une église de S. Théodore [7]. Lydda, ou Diospolis, est devenue la ville de S. Georges. Nous n'avons pas de témoignage très ancien permettant d'y localiser à coup sûr son tombeau [8]. Mais c'est bien à Diospolis et pas ailleurs que les pèlerins se rendent pour le vénérer, et Antonin qui les y renvoie, *Diospoli civitatem quae antiquitus dicitur Azotus, in qua requiescit sanctus Georgius martyr* [9], ne trouve pas de contradicteurs.

Les grands souvenirs de la vie et de la passion du Christ devaient laisser à Jérusalem moins de place qu'ailleurs à un culte particulièrement intense des martyrs. On n'ou-

mention d'un prêtre τοῦ ἐν Σκυθοπόλει σεβασμίου οἴκου τοῦ ἁγίου μάρτυρος Βασιλείου.

(1) Geyer, *Itinera*, p. 137.

(2) *Synax. eccl. CP.*, p. 800.

(3) Rufin, *Hist. eccl.*, XI, 27, 28. Voir plus haut, p. 98-99.

(4) Geyer, *Itinera*, p. 190.

(5) *Revue biblique*, t. II (1893), p. 211.

(6) *Mittheilungen des deutschen Palaestina-Vereins*, 1901, p. 65.

(7) *Mittheilungen*, l. c. pp. 41, 64.

(8) *Les légendes grecques des saints militaires*, p. 47-50.

(9) Geyer, *Itinera*, p. 176.

blia pas, toutefois, que Jacques le Juste, premier évêque de Jérusalem, avait par sa mort rendu témoignage à la vérité [1]. Il fut enseveli près du temple et Hégésippe ajoute que sa stèle s'y trouvait encore [2]. Au IVe siècle déjà on montrait sa chaire épiscopale [3] que l'on vénéra plus tard dans l'église de la Sainte-Sion [4]. Au VIe siècle, une église passait pour occuper l'emplacement de sa maison : *quae fuit domus sancti Iacobi*. Son successeur Syméon, fils de Klopas, était, comme lui, mort martyr [5]. Mais rien n'indique qu'ils aient été, à une époque relativement reculée, l'objet des honneurs liturgiques. La tradition relative à la sépulture de Jacques se modifia. Théodose signale son tombeau au mont des Oliviers et dans la même *memoria* se trouvent S. Zacharie et le vieillard Syméon [6].

Les deux illustres évêques ne furent donc pas plus favorisés que le premier de tous les martyrs, qui les surpassait en même temps par l'éclat incomparable qui rejaillissait sur lui du récit des *Actes*. Le culte local ne commença pour S. Étienne, à ce qu'il semble, qu'à partir de l'invention des reliques en 415 [7]. La fondation de la basilique de S. Étienne par Eudocie — elle fut dédiée le 15 janvier 460 — acheva de l'organiser sur le modèle universel [8].

Les saints Innocents ne furent pas totalement négligés. Non loin de la basilique voisine de Bethléem, où l'on montrait les tombeaux du roi-prophète et de son fils Salomon,

(1) Hégésippe, dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, II, 23, 4-18 ; IV, 22, 4.
(2) Dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, II, 18.
(3) Eusèbe, *Hist eccl.*, VII, 19.
(4) Geyer, *Itinera*, p. 108.
(5) Hégésippe, dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, III, 32 ; IV, 22, 4.
(6) Geyer, *Itinera*, p. 142.
(7) Plus haut p. 96.
(8) Cf. M. J. Lagrange, *Saint Étienne et son sanctuaire à Jérusalem* (Paris, 1894), p. 41-155.

on fit voir à Antonin de Plaisance les reliques de ces fleurs des martyrs : *in ipso loco habent monumentum et omnes in unum requiescunt et aperitur et videntur ossa ipsorum* [1].

Avant le VII[e] siècle, Jérusalem n'eut plus d'autres saints propres dont le martyre soit sérieusement attesté. Un récit dépourvu de valeur historique [2] fait mourir sous Numérien dans la ville sainte le groupe Justus et Abundius, que la tradition liturgique, en dehors de l'Espagne, ignore absolument [3]. Les sept martyrs de l'abrégé syriaque au 11 mars sont entièrement inconnus. S Isicius, dont le corps était vénéré près de la porte Majeure [4], paraît être un confesseur, et sainte Pélagie dont on montrait la cellule au mont des Oliviers et dont on prétendait posséder le corps [5] ne fut, si l'on en croit sa légende, qu'une martyre de la pénitence.

Mais le mouvement intense des pèlerinages ne pouvait manquer d'importer des dévotions étrangères, en même temps que l'on prétendait raviver de vieux souvenirs locaux. Parmi les anciens sanctuaires dont il est fait mention on compte un *martyrium* avec des reliques de S. Jean-Baptiste, [6] un oratoire bâti par Mélanie la jeune où sont déposées des reliques du prophète Zacharie, de S.

(1) GEYER, *Itinera*, p. 178.

(2) BHL. 4596.

(3) Pour l'Espagne, voir le calendrier de Cordoue de 961, FÉROTIN, *Le liber ordinum en usage dans l'église Wisigothique et Mozarabe d'Espagne* (Paris, 1904), p. 491.

(4) ANTONIN dans GEYER, *Itinera*, p. 177. Cf G. MERCATI dans *Revue biblique*, N. S. t. IV (1907), p 79-90; *Analect. Bolland.*, t. XXVII, p. 226.

(5) ANTONIN : *Cellula ubi fuit inclausa vel iacet S. Pelagia in corpore.* GEYER, p. 170.

(6) PALLADIUS, *Historia Lausiaca*, BUTLER, t. I, p. 133, et t. II, p. 212 note 82. Il y eut aussi un important monastère de S. Jean-Baptiste près du Jourdain fondé par Anastase I. Voir VAILHÉ, *Répertoire alphabétique des monastères de Palestine* (Paris 1900), p. 31.

Étienne et des Quarante martyrs de Sébaste [1] ; un autre dédié à S. Ménas par Eudocie [2]. Puis c'est une église dédiée à S. Julien vers 450 par une dame du nom de Flavie [3], une église des saints Cosme et Damien [4], un monastère de S. Georges [5], un autre de S. Thalélée, un autre de S. Pantéléémon, celui-ci dans le désert du Jourdain [6], et près de Bethléem le monastère de Saint-Serge [7]. A Bethphagé Théodose visite une église de Sainte-Thècle, et semble croire que son corps y repose : *ubi sancta Thecla est* [8]. Dans un couvent de femmes, Antonin de Plaisance voit un crâne dans un reliquaire d'or et de pierres précieuses, *quae dicunt quia de sancta martyre Theodote esset* [9].

Les trois martyrs égytiens qu'on honorait à Ascalon et dont Antonin de Plaisance n'a pas retenu les noms [10] sont Arès, Promus et Élie. Eusèbe a raconté leur supplice [11].

Nous savons, en général, que Gaza et Majuma avaient, malgré la petite distance qui les séparait, leurs fêtes reli-

(1) *Vita Melaniae iun.*, BHG². 1241, c. 58.

(2) *Vita S. Euthymii*, dans ANALECTA GRAECA, p. 67.

(3) *Vita S. Theognii*, dans *Analect. Bolland.*, t. X, p. 114.

(4) MOSCHUS, *Pratum spirituale*, c. 127, *P. G.* t. LXXXVII, p. 2990. Cf. VAILHÉ, *Répertoire alphabétique des monastères de Palestine*, p. 16.

(5) *Vita S. Ioanni Silentiarii*, BHG², 897, cc. 4, 5. PROCOPE, *De aedif.*, V, 9, parle d'un monastère τοῦ ἁγίου Γρηγορίου. On peut avoir des doutes sur l'exactitude de cette leçon, et se demander s'il ne faut pas corriger Γεωργίου. Sur un monastère de Saint Georges fondé au VIe siècle à Jéricho, voir P. ABEL dans *Revue biblique*, 1911, p. 286-89, et S. VAILHÉ, dans *Échos d'Orient*, 1911, p. 231-32.

(6) PROCOPE, *De aedif.*, V, 9.

(7) MOSCHUS, *Pratum spirituale*, 182, *P. G.* t. LXXXVII, 3054.

(8) GEYER, *Itinera*, p. 146. Dire qu'il s'agit ici de la martyre homonyme dont parle EUSÈBE, *De mart. Palaest.*, III, 1, IV, 1, ἡ καθ' ἡμᾶς Θέκλα serait une conjecture sans fondement.

(9) GEYER, *Itinera*, p. 174.

(10) *Ibi requiescunt tres fratres martyres aegyptii : propria quidem nomina habent sed vulgariter aegyptii vocantur.* GEYER, *Itinera*, p. 180.

(11) *De mart. Palaestinae*, c. X.

gieuses distinctes, et que chacune d'elles commémorait, de son côté ses martyrs et ses évêques. [1] Gaza en particulier eut des martyrs durant la grande persécution et sous Julien Eusèbe nomme Timothée, Paul, Valentine avec une vierge anonyme. [2] Des monuments hagiographiques de date récente donnent parfois à celle-ci le nom d'Ennatha, qui parait provenir d'une confusion. D'autres l'appellent Θεή, et ce doit être son nom véritable [3]. Le martyr Timothée avait à Gaza sa basilique, dans laquelle reposaient également les reliques de S. Major — un saint sur lequel on a quelques détails [4] — et celles de sainte Théé, la compagne de Valentine [5].

Dans la distribution des sièges épiscopaux faite aux personnages apostoliques par le faux Dorothée et ses émules, celui de Gaza est échu à Philémon, l'ami de S. Paul. Le 14 février les synaxaires font la mémoire τοῦ ἁγίου ἱερομάρτυρος Φιλήμονος ἐπισκόπου Γάζης [6]. Théodoret ne connaît encore rien de ces inventions. Il se borne à dire que Philémon était de Colosses, et que sa maison était encore debout μέχρι τοῦ παρόντος [7].

(1) Sozomène, *Hist. eccl.*, V, 3.

(2) *De mart. Palaest.*, cc. II, VIII.

(3) Dans les synaxaires, au 10 février, se lit la notice des saints Ennatha, Valentine et Paul. Le 15 juillet celle de Paul, Valentine, Θεή, martyrs égyptiens à Césarée. Cette dernière date est exacte. Les erreurs s'expliquent par le contexte d'Eusèbe que le compilateur a lu trop rapidement. Au 26 février on rencontre une Θεή seule, sans notice et sans attache locale.

(4) *Synax. eccl. CP.*, au 15 février, p. 467.

(5) Marci diaconi *Vita Porphyrii Gazensis* : ἐπορεύθημεν ἐπὶ τὸ ἅγιον μαρτύριον τοῦ ἐνδόξου μάρτυρος Τιμοθέου, ἐν ᾧ ἀπόκειται καὶ ἄλλα λείψανα Μαίουρος μάρτυρος καὶ Θεῆς ὁμολογητρίας. Ed Lips. p. 18. S. Timothée est désigné comme martyr de Gaza dans la *Passio SS. Guriae et Shamonae*, Gebhardt-Dobschütz, *Die Akten der Edessenischen Bekenner Gurjas, Samonas und Abibos*, p. 6-7.

(6) *Synax. eccl. CP.*, pp. 466, 787.

(7) *Argumentum epist. ad Philem.*, Schulze, t. III, p. 711.

Eusèbe, Nestabus, Zénon et Nestor furent victimes de la fureur populaire sous la réaction de Julien. Un de leurs parents, Zénon, qui avait reçu leurs reliques, devint évêque de Majuma et leur bâtit une basilique, où furent déposés ces précieux restes. On la rencontrait sans doute en allant de Majuma à Gaza, πρὸ τοῦ ἄστεος [1]. Il est à remarquer que les deux basiliques principales de Gaza n'étaient pas dédiées aux martyrs du pays. Les deux monuments importants dont Choricius a laissé une description très précieuse pour les historiens de l'art avaient comme titulaires l'un S. Serge l'autre S. Étienne [2]. Sur Majuma nous n'avons que cette maigre indication d'Antonin : *Exinde venimus in civitatem Maioma Gazis in qua requiescit sanctus Victor martyr* [3].

Beaucoup de martyrs de Syrie sont connus par les écrivains ecclésiastiques, qui, malheureusement, sont la plupart du temps très avares de détails. Théodoret cite, parmi les martyrs dont la fête a remplacé les solennités païennes, Pierre, Paul, Thomas, Serge, Marcel, Léonce, Antonin, Maurice [4]. Sauf Pierre et Paul, qui déjà alors appartiennent à l'église universelle, tous les noms bien connus qui figurent dans cette énumération sont propres à la Syrie ou à des provinces limitrophes. S. Léonce est évidemment le martyr de Tripoli ; nous retrouverons S. Thomas à Édesse, S. Serge à Rosapha, les saints Marcel, Antonin, Maurice à Apamée.

(1) SOZOMÈNE, *Hist. eccl.*, V, 9. — Procope de Gaza écrivant à Diodore, *Epist.* 47, fait allusion à la fête des martyrs qui se célébrait παρ' ἡμῖν. Il nous est impossible de dire de quels martyrs il était question. *P. G.* t. LXXXVII, p. 2756.

(2) CHORICII GAZAEI *Orationes*, ed. BOISSONADE, p. 84-86.

(3) GEYER, *Itinera*, p. 180

(4) *Graecarum affectionum curatio*, VIII, 69, RAEDER, p. 219.

S'il fallait s'en tenir à quelques anciennes éditions de Théodoret, il y aurait à ajouter un nom à la série. Pantéléémon devrait être intercalé entre Léonce et Antonin [1]. On voit sans peine les conséquences de cette simple insertion. Elle amènerait à conclure que S. Pantéléémon est, comme les autres saints de la liste, un compatriote de Théodoret, et que, si sa légende et les textes qui en dépendent, font de lui un martyr de Nicomédie, c'est que cette légende a pris naissance dans un sanctuaire de Bithynie, devenu promptement le rival du sanctuaire primitif, disparu de bonne heure sans laisser de traces. Mais on reconnu que le καὶ Παντελεήμονος n'est qu'une interpolation, et rien ne donne à penser qu'elle ait eu quelque portée spéciale dans la pensée de son auteur ; il n'a fait autre chose que compléter Théodoret en ajoutant à la liste un saint de son choix. Dès lors nous n'avons pas à en tenir compte, et S. Pantéléémon n'a plus, pour nous, aucune attache speciale avec la Syrie. Tous nos documents nous ramènent au littoral Bithynien où Justinien fit rebâtir la basilique du saint [2] en même temps qu'il restaurait le monastère fondé sous son vocable à Jérusalem [3]. On sait que la ville impériale consacra plusieurs églises [4] à un martyr dont le nom invitait à la confiance. Malheureusement, aucune personnalité distincte ne se dégage de sa légende.

Les martyrs dont nous avons appelé les noms ne sont pas les seuls dont Théodoret s'occupe. Ailleurs il cite Julien, Romain, Timothée [5], en d'autres occasions, Denys,

(1) Schulze, *Theodoreti opera*, t. IV, p. 923 Mais voir *P. G.* t. LXXXIII p. 1033.

(2) Procope, *De aedif.*, I, 9.

(3) Procope, *De aedif.*, V, 9.

(4) Cf. Du Cange, *Constantinopolis christiana*, p. 132

(5) *Epist.* 130, Schulze, t. V, p. 1218.

Julien et Cosmas [1], comme des noms familiers à ses correspondants ou à ses lecteurs. Julien et Romain étaient spécialement honorés à Antioche. Timothée pourrait être le martyr de Gaza. Denys était un martyr indigène. Julien Sabas allant par Cyr à Antioche, s'arrêta dans sa basilique [2], celle-là même, à ce qu'on peut croire, qui a récemment livré l'inscription suivante :

ἕως ὧδε καταφύγιον
τοῦ ἁγίου Διονυσίου
κατὰ θεῖον γράμμα
τοῦ εὐσεβεστάτου
Ἀναστασίου βασιλέ-
ως ἡμῶν † ἀμήν· [3].

Quant à Cosmas, il ne peut être que celui du groupe fameux Cosme et Damien. Ces martyrs avaient leur basilique dans la ville épiscopale de Théodoret, qui en parle [4]. La célébrité de ce double tombeau attira la munificence de Justinien, qui construisit à Cyr une grande basilique [5]. Théodose dit expressément que cette ville est le lieu du martyre et de la sépulture des deux saints, d'accord en cela avec d'autres témoignages. Peu de martyrs ont acquis plus rapidement une renommée aussi universelle [6]. On fait remonter à la première moitié du Ve siècle la fondation de l'église ἐν τοῖς Παυλίνου à Constantinople et d'une autre εἰς τὸ Ζεῦγ-

(1) *Epist.* 144, SCHULZE, t. V, p. 1242.
(2) *Religiosa historia*, II, SCHULZE, p. 1135.
(3) F. CUMONT, dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1907, p. 447-56. Cf. *Analect. Bolland.*, t. XXVII, p. 88-89.
(4) *Epist. III ad magistrum militum*. SCHULZE, t. V, p. 787.
(5) PROCOPE, *De aedif.*, II, 11.
(6) Le travail le plus important et le plus complet sur le culte deux saints est celui du P. STILTING, *Act. SS.* sept. t. VII, p. 438-69, complété sur quelques points par P. MAAS, dans *Byzantinische Zeitschrift* t. XVII (1908), p. 604-609.

μα [1]. Une troisième et une quatrième sont signalées sous le règne de Justin [2]. Le premier de ces sanctuaires éclipsa bientôt tous les autres au point de faire presque oublier la basilique principale, celle de Cyr. A Rome, le pape Symmaque (498-514) construisit un oratoire des saints Cosme et Damien [3] et,peu après, Félix IV (526-530) leur dédiait la basilique du Forum, toujours debout et ornée de sa belle mosaïque [4]. Ce sont aussi des mosaïques du commencement du VIe siècle qui attestent l'antiquité de leur culte à Ravenne [5]. En Cappadoce, à Mutalasca, S. Sabas († 531) transforma en église des saints Cosme et Damien, la maison paternelle [6]. Parmi les églises bâties par Justinien il y en a une en leur honneur, en Pamphylie [7] ; une autre dont on ne connaît pas le fondateur, est signalée près de Jérusalem [8]. A Édesse se trouvait une chapelle bâtie en 457 par l'évêque Nonnos [9]. Nous n'avons aucun texte où il soit formellement question d'une église des deux saints à Aegae. Mais on ne peut guère douter de l'existence de ce sanctuaire [10]. Si nous ajoutons à ces preuves déjà si nom-

(1) Preger, *Scriptores originum Constantinopolitanarum* (Lipsiae, 1908), pp. 261, 239.

(2) Preger, l. c., p. 255 ; Theophanis *Chronogr.*, a. m. 6062, De Boor, p. 243.

(3) Duchesne, *Le liber pontificalis*, t. I, p. 262.

(4) Duchesne, l. c., p. 279.

(5) J Kurth, *Die Mosaiken der christlichen Aera*, t. I (Berlin, 1901), p. 233. La mosaïque provenant de l'église San Michele,et actuellement au musée de Berlin est plus récente d'un siècle environ. Voir O. Wulff, *Kön. Museen zu Berlin. Altchristliche und mittelalterliche Bildwerke*, t. I (1909), Tafel I.

(6) *Vita S. Sabae*, BHG². 1608, c. 55.

(7) Procope, *De aedificiis*, V, 9

(8) Moschus, *Pratum spirit.*, c. 127, *P. G.* t. LXXXVII, p. 2989.

(9) L. Hallier, *Untersuchungen über die Edessenische Chronik* (Leipzig, 1892), p. 114.

(10) Voir plus haut, p. 195.

breuses et que l'on pourrait multiplier [1], celle que l'on a tirée de la fréquence du nom chrétien de Cosmas à partir de la fin du IV[e] siècle [2], on pourra se rendre compte de l'importance d'un culte qui a eu son point de départ dans une petite ville de la Syrie.

Les Actes de S. Dometius, un martyr que l'on rattache à la persécution de Julien [3], nous transportent également dans les environs de Cyr. Grégoire de Tours a entendu parler de sa basilique [4].

Dans une lettre à Théodote, évêque d'Antioche, Théodoret rappelle une fête de martyrs qui a lieu le quatorze d'un mois qu'il ne désigne pas : τῇ δὲ τεσσαρεσκαιδεκάτῃ τῶν καλλινίκων μαρτύρων ἐν Μηνίγγοις τὴν πανήγυριν ἐπιτελῶν [5]. Les martyrs ne sont pas nommés non plus, mais il est intéressant de constater que le 14 décembre se fait la mémoire des martyrs Thyrsus, Leucius et Callinicus, et c'est peut-être à ce dernier que fait allusion l'épithète donnée aux martyrs. Il est vrai que cette épithète est classique, et que rien dans la légende des trois martyrs n'indique qu'ils aient quelque attache spéciale à la Cyrrhestique [6]. Il ne s'agit pas, en tout cas, de la fête du 14 du

(1) Nous rappelons en passant les mentions de Grégoire de Tours, *In gloria martyrum*, c. xcvii, et de Fortunat, X, 10, 11. Plusieurs autres témoignages recueillis par Stilting et Maas sont moins sûrs.

(2) Maas, *Byzantinische Zeitschrift*, t. XVII, p. 606-607.

(3) BHG[2].560, 561 ; Malalas, *Chron.*, Dindorf, p. 328 ; *Chronicon paschale*, Dindorf, t. I, p. 550. Dans le martyrologe de Rabban Sliba (*Anal. Boll.*, t. XXVII, p. 196), au 24 septembre il est question d'un *Dometius Persa qui in (monte) Kuros requiescit*. Si l'on a des raisons de ne pas l'identifier avec notre Dometius (il y a un Kuros dans le Tur Abdin) il faut au moins reconnaître ici l'influence de ses Actes, d'après lesquels il se retira dans une caverne de la montagne près de Cyr.

(4) *In gloria martyrum*, xcix.

(5) I. Sakkelion, Τοῦ μακαριωτάτου Θεοδωρήτου ἐπισκόπου Κύρου ἐπιστολαί, Athènes, 1885, p. 33, n. 41.

(6) BHG[2]. 1845.

mois de Gorpiée (septembre) dont Théodoret entretient un autre correspondant : ἐγκαίνια τῶν ἀποστολικῶν καὶ προφητικῶν σηκῶν [1].

A l'exception de Rome, il n'est peut-être pas de ville plus illustre dans les annales du culte des martyrs qu'Antioche. Elle a vu couler le sang d'un grand nombre des siens, et S. Jean Chrysostome pouvait dire qu'elle était défendue de part et d'autre par un mur de corps saints [2]. Et la population avait pour ses martyrs une dévotion ardente. Julien raillait les bonnes femmes qui allaient les supplier de délivrer leur ville de sa présence [3]. Antioche eut des évêques qui, comme Flavien, se distinguèrent par leur zèle à construire des basiliques et à célébrer les fêtes[4]. Il suffit de parcourir l'abrégé syriaque et l'hiéronymien surtout pour se rendre compte de la multiplicité de ces fêtes, mais aussi, hélas, pour constater qu'il n'est pas toujours aisé d'en indiquer l'objet avec une entière précision. Pourtant, les moyens de contrôle ne font pas défaut, et les panégyriques de S. Jean Chrysostome, prononcés à Antioche, les homélies de Sévère [5] et la collection des hymnes qui porte son nom [6] donnent une base solide à l'hagiographie de la capitale syrienne.

Il nous est parvenu encore un autre document anonyme

(1) Sakkelion, p. 25. *Epist.* 32.

(2) *Homilia in coemeterii appellationem*, 1 : τῇ τοῦ Θεοῦ χάριτι ἐξ ἑκάστης πλευρᾶς ἡ πόλις ἡμῶν τοῖς λειψάνοις τῶν ἁγίων τειχίζεται. *P. G.* t. XLIX, p. 393.

(3) *Misopogon*, Hertlein, t. II, p. 443

(4) Chrysostome, *Homil. de S. Babyla*, 3 : διετέλει θεραπεύων τοὺς μάρτυρας οἰκοδομαῖς λαμπραῖς, ἐπαλλήλοις ἑορταῖς. *P. G.* t. L, p. 534.

(5) A. Baumstark s'en est servi dans son travail *Das Kirchenjahr in Antiochien zwischen 512 und 518*, Römische Quartalschrift, t. XII (1898), p. 31-66 ; t. XIII, p. 305-323. Cf. *Analect. Bolland.*, t. XX, p 213-14.

(6) E. W. Brooks, *James of Edessa the hymns of Severus of Antioch and others*, Patrologia orientalis, t. VI, 1 ; t. VII, 5.

connu sous le titre de Sermon d'Eusèbe sur les martyrs [1] et qui n'a aucune chance d'être Eusèbe, étant visiblement un discours prononcé à Antioche par quelqu'un qui ne connaissait guère d'autres martyrs que ceux de cette ville. Le prédicateur invite son auditoire à commémorer les saints dont les noms suivent : Asclepiade, Serapion, Philetus, Zebinas, Demetrius, Flavianus, (lisez Fabianus), Cyrille, Sosipater, André, Babylas, Caerealis (il faut peut-être lire Cyrille), Isabenus (lisez Hesychius), Zenobius, Paul, Marinus, Fronto, Hippolyte [2]. Cette liste est curieuse, et forme une sorte de contre-partie du martyrologe syriaque en ce qu'elle combine la liste épiscopale d'Antioche avec celle des martyrs. Les sept premiers noms, plus celui de Babylas, sont des noms d'évêques. Fabien, Cyrille et Babylas peuvent compter parmi les martyrs ; il est fort douteux qu'il en soit de même des autres. Sosipater et André ne sont point des évêques ; mais on ne les retrouve dans aucune autre liste. Hesychius est un martyr d'Antioche. L'abrégé syriaque le marque au 29 mai, l'hiéronymien au 30 avec cette notice : *Sici palatini qui multa tormenta passus est*. Le nom d'Hesychius reparaît dans le syriaque au 26 août. Les synaxaires grecs rappellent sa mémoire au 4 mars et au 10 mai [3] dans une notice qui pourrait être le résumé d'une Passion perdue, dont il y a aussi des traces dans l'hagiographie latine [4]. Zenobius est le prêtre de Sidon

(1) BHO. 700, L'attribution à Eusèbe remonte à Ebedjesu. Voir Assemani, *Bibliotheca orientalis*, t. III, p. 19.

(2) Mon collègue le P. Peeters me tranquillise, au nom de la paléographie syriaque, sur la légitimité des corrections, qui peuvent paraître bien hardies, de *Flavianos* en *Fabianos*, d'*Isabenos* en *Isichios*.

(3) *Synax. eccl. CP.*, pp. 505, 674.

(4) Voir par ex. la *Passio sancti et beatissimi Romani et comitum eius* dans le manuscrit du British Museum addit. 25600.

martyrisé à Antioche durant la persécution de Dioclétien [1]. Quant à Paulus, il n'est peut-être pas différent de Paulinus, dont le nom se rencontre dans le voisinage d'Hesychius dans l'hiéronymien au 31 mai [2], et dans le syriaque au 25 août, au milieu d'une suite ininterrompue d'anniversaires qui semblent appartenir au calendrier d'Antioche : le 24, Marinus, le 25, Paulinus, le 26, Hesychius, le 27, Sabas et Alexandre. Ceux du 24 et du 27 sont marqués *in Antiochia* dans l'hiéronymien.

Comme dans le sermon du prétendu Eusèbe, Marinus se trouve associé à Fronto dans l'hiéronymien au 16 novembre : *in Antiochia Marini et Frontonis*. S'il faut en croire Malalas, un autre Marinus, dont les reliques furent trouvées près de Gindara, aurait été transféré à Antioche, et déposé dans la basilique de Saint-Julien [3]. Cela se passait sous le règne de Justinien ; l'événement ne peut avoir été commémoré au martyrologe.

Hippolyte, le dernier de la liste, est également inscrit au martyrologe syriaque le 30 janvier, de même qu'à l'hiéronymien, et dans celui-ci avec la note *de antiquis*, dont on connaît la portée. Il semble d'après cela qu'il n'y ait plus lieu de se demander si Hippolyte d'Antioche est un martyr local ou s'il n'est autre qu'Hippolyte de Rome honoré à Antioche. Le compilateur du martyrologe doit avoir trouvé dans la Passion du saint, qui faisait partie de la collection d'Eusèbe, l'indication qui lui a permis de le rattacher à Antioche. Le fait que le pseudo-Eusèbe le met en compagnie d'une série de personnages qui sans

(1) Eusèbe, *Hist. eccl.*, VIII, 3, 4.

(2) Les trois principaux manuscrits portent bien clairement *Paulini et Isici*. Ce qui ferait hésiter sur la lecture du premier nom, c'est le *palatini* de la veille, qui aurait bien pu suggérer cette forme à un copiste.

(3) *Chronogr.* XVIII, Dindorf, p. 452.

conteste appartiennent à la même église, semble ne pas laisser de place au doute.

Les martyrs les plus connus d'Antioche sont incontestablement ceux dont l'éloquence de S. Jean Chrysostome a popularisé les noms. La plupart figurent au martyrologe. S. Babylas, au 24 janvier, est rattaché dans l'abrégé syriaque à Nicomédie, mais dans l'hiéronymien à Antioche. Par une confusion assez fréquente entre les nombres [1], le syriaque lui donne trente compagnons au lieu des trois enfants que connaissait déjà S. Jean Chrysostome [2], et dont Grégoire de Tours avait sans doute appris les noms de son interprète syrien [3]. On reconnaît dans Urbain, Prilidan, Epolon, que cite le vieil historien [4] les saints Urbanus, Barbadus, Apollonius des sources syriaques [5]. On sait que dans la suite les hagiographes ont cru découvrir un S. Babylas martyr avec quatre-vingt-quatre enfants. C'est encore une erreur de lecture qui a fait surgir cette troupe innocente, et leur chef n'est autre en réalité que notre célèbre évêque [6]. On sait l'histoire des translations de S. Babylas [7], et celle de la basilique, bâtie par Mélèce au delà de l'Oronte [8]; Évagrius la qualifie de παμμεγέθης [9].

(1) Voir *Analect. Bolland.*, t. XXVIII, p. 408.

(2) Il n'y fait pas même allusion dans son panégyrique du saint BHG². 207, mais dans celui des SS. Juventin et Maximin BHG². 975, c. 1, il rappelle la fête de S. Babylas μετὰ παίδων τριῶν.

(3) *In gloria martyrum*, XCIV.

(4) *Hist. Franc.*, I, 30.

(5) Voir le martyrologe de Rabban Sliba au 23 janvier, *Analect. Bolland.*, t. XXVII, p. 173, et la note du P. Peeters expliquant paléographiquement la forme Prilidan de Grégoire de Tours.

(6) Voir notre travail *Les deux saints Babylas*, dans ANALECT. BOLLAND., t. XIX, p. 5-8.

(7) Plus haut, p. 65.

(8) BHG². 207, c. 3.

(9) *Hist. eccl.*, I, 16.

On ne rencontre pas dans les martyrologes les noms des SS. Juventin et Maximin. S. Jean Chrysostome, dans le panégyrique, rappelle à ses auditeurs la fête toute récente de S. Babylas [1]. La date du 4 février, à laquelle le syriaque annonce un Maximinus, pourrait convenir. Mais ce n'est qu'à condition de mettre sur le compte d'une distraction du compilateur le titre d'évêque qu'il donne à ce Maximinus. L'hypothèse ne s'impose pas ; car on sait qu'il y eut à Antioche un évêque de ce nom [2]. Toujours est-il qu'il ne faut pas songer à regarder comme primitive la tradition représentée par les synaxaires grecs, où S. Babylas est commémoré le 4 septembre, les SS. Juventin et Maximin le 9 octobre [3]. Les deux fêtes se placent entre la troisième et la quatrième homélie sur Lazare, série commencée par S. Jean Chrysostome le 2 janvier [4]. S'il nous est impossible de préciser la date de la fête [5], nous pouvons du moins constater que le culte des deux saints officiers était toujours florissant à l'époque de Théodoret [6] et plus tard, puisque Sévère composa une hymne en leur honneur. Il leur associe un troisième compagnon, Longinus, qu'il est seul à nommer [7].

Les témoignages assez nombreux relatifs à S. Barlaam [8]

(1) Ὁ μακάριος Βαβύλας πρώην ἡμᾶς ἐνταῦθα μετὰ παίδων τριῶν συνήγαγε. BHG². 975, c. 1.

(2) Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, 24.

(3) *Synax. eccl. CP.*, pp. 11, 121.

(4) *De Lazaro contio IV*, 1, *P. G.* t. XLVIII, p. 1007.

(5) Erbes, dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. XXV (1904), p. 360, commence par supposer que la date est bien le 4 février, puis il essaie d'expliquer la coïncidence des commémoraisons des deux homonymes.

(6) *Hist. eccles.*, III, 15, 4-9.

(7) Brooks, *James of Edessa the Hymns of Severus*, Patrologia orientalis, t. VII, p. 611.

(8) Voir notre travail *S. Barlaam martyr à Antioche* dans Analect. Bolland., t. XXII, p. 129-45.

ne tranchent point la question de la date de sa fête dans l'antiquité. Le lendemain du jour où il prononçait le panégyrique du martyr [1]. S. Jean Chrysostome faisait remarquer que l'hiver était passé et qu'on jouissait des beaux jours d'été [2]. Ce souvenir de l'hiver semble mal cadrer avec la date du 14 août qui est celle du martyrologe syriaque; mais avec l'été cadre plus mal encore la date des Grecs, 16 ou 19 novembre [3]. Celle-ci n'est pourtant pas absolument arbitraire. Trois saints d'Antioche Romanus, Barala (Barilis) et Hesychius sont marqués à l'hiéronymien au 18 novembre, et ce Baralas, dont les uns font le compagnon de S. Romain, est pour d'autres le martyr Barlaam. Ce qui ferait croire que ceux-ci n'ont pas tort, c'est que, sans parler de la forme du nom, qui est l'araméen Baralaha, devenu Barlaam [4], la notice du 18 novembre semble être, en partie du moins, la répétition d'une notice du 31 mai, qui ne nous est pas parvenue au complet dans le texte latin, mais dont il reste le nom d'Hesychius. Or, on a retrouvé, dans certains Prologues ou ménées slaves, le nom de Barlaam au 30 et au 31 mai [5]. De plus, l'homélie de Sévère en l'honneur de notre martyr [6] aurait été prononcée en 515, un dimanche, et le seul dimanche possible, cette année-là, était le 31 mai [7]. Cette date, faut-il le dire, concorde bien mieux que les autres

(1) BHG². 222.

(2) *Homilia in illud : Nolo vos ignorare*, 1, *P. G.* t. LI, p. 242.

(3) *Synax. eccl. CP.*, pp. 227, 236.

(4) P. PEETERS, *S. Barlaam du mont Casius*, dans MÉLANGES DE LA FACULTÉ ORIENTALE, t. III (Beyrouth, 1909), p. 808-809.

(5) Prologues de Khloudov et de Bělozersk. Sur tout ceci, voir BOLOTOV, dans la « Lecture Chrétienne », St-Pétersbourg, 1893, janvier-février. Cf. *Analect. Bolland.*, t. XXII, p. 136.

(6) W. WRIGHT, *Catalogue of Syriac manuscripts in the British Museum*, p. 539.

(7) BOLOTOV, l. c.

avec le témoignage de S. Jean Chrysostome, corroboré par celui de Sévère, sur la saison où l'on était.

Pas plus qu'Eusèbe [1], S. Jean Chrysostome dans son homélie [2] ne prononce les noms des saintes Bernice, Prosdoce, Domnina, qui sont cités dans le titre, et que la date — à peu près vingt jours après la commémoraison de la Croix — permet de retrouver à coup sûr dans le martyrologe syriaque [3] au 20 avril [4]. Eusèbe parle de deux autres vierges qui auraient trouvé la mort dans les mêmes conditions que nos saintes [5]. Il ne les nomme pas non plus, et nous n'avons pas le moyen cette fois de suppléer à son silence. Il est permis de se demander si son récit, qui paraît refléter une vague tradition, doit être pris en considération.

Ste Drosis, dont S. Jean Chrysostome a prononcé le panégyrique dans sa basilique située hors de la ville, et remarquable par les tombeaux dont elle était remplie [6], est évidemment la Drusina du martyrologe hiéronymien au 14 décembre : *in Antiochia Drusinae et sociorum eius trium* [7]. La Passion syriaque de Ste Drosis ne peut compter parmi les monuments historiques [8]. Sévère a prononcé deux homélies en son honneur [9], et une hymne

(1) *Hist. eccl.*, VIII, 12.

(2) BHG². 274.

(3) Les derniers éditeurs du martyrologe de Wright ont lu Ῥωμάνιος au lieu de Domnina. L'hiéronymien cite les trois noms assez exactement au 15 avril.

(4) On sait que les Grecs, interprétant la σταυροῦ μνεία de la fête de l'Exaltation de la Croix, au 14 septembre, font la commémoraison des trois saintes le 4 octobre.

(5) *Hist. eccl.*, VIII, 12, 5.

(6) BHG². 566, n. 1.

(7) MALALAS, *Chronogr.*, XI, l'appelle aussi Δροσινή. DINDORF, p. 277.

(8) BHO. 265.

(9) WRIGHT, *Catalogue of Syriac manuscrits in the British Museum*, p. 541, 542. Cf. MAI, *Scriptorum veterum nova collectio*, t. IX, p. 750.

à Ste Drosis fait partie du recueil qui porte son nom.

La fête de Ste Pélagie n'a cessé d'être célébrée à la date marquee déjà dans le martyrologe syriaque, au 8 octobre. La tradition dont S. Jean Chrysostome se fait l'écho [1], et que S. Ambroise connaissait, mais d'une façon confuse et mêlée à l'histoire des saintes Bernice, Prosdoce et Domnina [2], a été fort embrouillée par les hagiographes et plus encore, peut-être, par les critiques [3].

Peu de jours après le discours sur Ste Pélagie, Chrysostome prononça la célèbre homélie sur S. Ignace [4]. La date est fournie par le martyrologe syriaque ; c'est le 17 octobre, et non le 20 décembre ou le 29 janvier qui sont les dates actuelles de la commémoraison du grand martyr chez les Grecs [5]. Le patriarche Sévère prêcha plus d'une fois dans l'église de Saint-Ignace [6].

Le martyre de S. Lucien, prêtre d'Antioche, avait eu lieu à Nicomédie ; son corps reposait à Drepanum. L'église d'Antioche n'oublia point cette gloire qui était la sienne, et célébra l'anniversaire de S. Lucien le 7 janvier, le jour même de sa mort [7]. C'est à cette date que fut prononcé, en 387, le panégyrique de S. Jean Chrysostome [8].

On s'est demandé si l'homélie sur les saints Égyptiens [9] a été prononcée à Antioche ou à Constantinople. Comme il s'agit de reliques venues d'Égypte, on a jugé

(1) BHG². 1477.
(2) *De Virginibus*, III, 7, 33, *P. L.* t. XVI, p. 229.
(3) Voir ce que nous avons dit des légendes de Ste Pélagie dans *Les légendes hagiographiques* ², p. 223-32.
(4) BHG². 816.
(5) *Synax. eccl. CP.*, pp. 329, 429.
(6) Wright, *Catalogue of Syriac manuscripts in the British Museum*, pp. 536, 540.
(7) Plus haut, p. 183.
(8) BHG². 998.
(9) BHG². 1192.

plus probable qu'elles avaient été reçues à Constantinople où les translations étaient plus fréquentes [1]. Ce qui nous porte à croire qu'il faut plutôt se décider pour Antioche, c'est qu'il nous est parvenu dans la collection des hymnes dites de Sévère une pièce en l'honneur des martyrs Égyptiens [2].

Nous n'avons rien à ajouter à l'histoire de S. Julien, que nous avons rencontré parmi les martyrs de Cilicie [3], et dont la présence à Antioche demeure inexpliquée. L'homélie de Chrysostome [4] ne nous renseigne point sur la date, qui est peut-être le 26 décembre. L'hiéronymien ce jour-là annonce *Antiochia Iuliani*, tandis que le 14 février il enregistre la fête à Égée : *Egeae in Cilicia Iuliani* [5]. La basilique de S. Julien, qui se trouvait hors ville [6], est une de celles qui sont le plus fréquemment mentionnées par les écrivains ecclésiastiques. Les saints solitaires Théodore et Aphraat y furent ensevelis [7], de même que S. Marinus [8]; Antonin et d'autres pèlerins la visitèrent [9]. S'il faut en croire Grégoire de Tours, elle fut brûlée par les Perses [10].

La fête de S. Romain, diacre de l'église de Césarée, martyrisé à Antioche [11], se faisait, d'après l'abrégé syriaque,

(1) Tillemont, *Mémoires*, t. XI, p. 144.

(2) Brooks, *James of Edessa the hymns of Severus*, Patrologia orientalis t. VII, p. 609.

(3) Plus haut, p. 196.

(4) BHG². 967.

(5) Les synaxaires grecs donnent la notice de S. Julien de Cilicie au 16 mars.

(6) Procope, *De bell.*, I, 196 ; Malalas, *Chronogr.*, XVIII, Dindorf, p. 452

(7) Théodoret, *Religiosa hist.* x.

(8) Malalas, l. c.

(9) Geyer, *Itinera*, p. 190. Elle est mentionnée dans la Vie des saints Andronic et Athanasie et dans l'histoire de Ste Pélagie.

(10) *Hist. Francorum*, IV, 60. D'après Procope, elle fut épargnée.

(11) Eusèbe, *De mart. Palaest.*, II.

le 18 novembre. L'homélie de S. Jean Chrysostome sur S. Romain [1] a suivi de près celle qu'il a prononcée en l'honneur de S. Eustathe [2], ce qui ne permet guère d'identifier avec ce saint évêque l'Eustathe du 19 juillet [3]. La célébrité du grand martyr que Sévère loua plus d'une fois dans ses homélies, et dans l'église duquel il fut intronisé et célébra les anniversaires de sa consécration [4], franchit rapidement les limites de la Syrie. Prudence assura sa popularité dans tout l'Occident [5].

Comment était-on parvenu à se persuader à Antioche que l'on était en possession des reliques des sept frères Machabées et de leur mère ? C'est ce qu'il faut se demander avec S. Jérôme, qui les avait déjà trouvées à Modeim [6]. Mais pas plus que lui nous n'entreprendrons de résoudre le problème. S. Jean Chrysostome célèbre, à leur propos, les vertus des corps des martyrs [7], et fait clairement entendre qu'il prêche en présence de leurs tombeaux. C'était sans doute dans la basilique dont S. Augustin avait entendu parler, et à propos de laquelle il insinue la vraie raison qui a fait fleurir le culte des Machabées à Antioche : *in illa scilicet civitate quae regis ipsius persecutoris*

(1) BHG². 1601.

(2) Jean Chrysostome, *Homilia in locum Ieremiae : Domine non est in homine via eius.* 1, *P. G.* t. LVI, p. 154.

(3) Dans l'abrégé syriaque avec Théodote. Les deux noms sont à l'hiéronymien au 16 juillet.

(4) Wright, *Catalogue*, pp. 534, 536, 537, 539.

(5) *Peristeph.* x.

(6) *Satis itaque miror quomodo Antiochiae eorum reliquias ostendunt aut quo hoc certo auctore sit creditum.* Larsow-Parthey, *Onomasticon*, p. 291. On a cru tout concilier en disant qu'à Modeim étaient les tombeaux des Machabées de la race de Mathatias, à Antioche ceux des sept frères martyrs. Telle n'était pas l'opinion de S. Jérôme comme le prouve assez son étonnement.

(7) BHG². 1008, 1009.

nomine vocatur [1]. Un pèlerin qui a visité Antioche y a surtout remarqué le sanctuaire où se trouvent leurs tombeaux : *fratres Machabaei hoc est novem sepulchra et super unius cuiusque sepulchrum pendent tormenta ipsorum* [2]. Le martyrologe syriaque annonce les Machabées au 1 août, ἐν Κερατείᾳ, le quartier juif [3], et les désigne sous le nom de fils de Samounas. Les grecs, dans les synaxaires, les appellent Abibos, Antoninos, Guria, Eleazaros, Eusebonas, Samona, Marcellus, et donnent à la mère le nom de Solomonis. On a reconnu dans cette série les noms des martyrs d'Édesse, Guria, Abibos, Samona. Ce dernier, comme on le voit, fait double emploi, et désigne tantôt un des fils, tantôt la mère. La liste syrienne est différente de la liste grecque [4] ; de même la liste arménienne [5], et toutes peuvent prétendre au même degré d'authenticité. D'Antioche, le culte des Machabées, assimilés aux martyrs chrétiens, se répandit dans toute l'église. Rome reçut de leurs reliques [6], et depuis S. Grégoire de Nazianze [7] jusque S. Augustin [8] les plus illustres des pères de l'église les célébrèrent dans les panégyriques [9].

(1) *Sermo* CCCIII, 6, *P. L.* t. XXXVIII, p. 1379.

(2) *Antonini itinerarium*, Geyer, *Itinera*, p. 190. Il note neuf tombeaux en y comptant ceux de la mère et d'Eléazar.

(3) Malalas, *Chronogr.*, VIII, Dindorf, p. 207 ; Guidi, *Una descrizione Araba di Antiochia*, dans Rendiconti della R. Accad dei Lincei, 1897, p. 160. Cf. M. cardin. Rampolla, *Del luogo del martirio e del sepolcro dei Maccabei* (Roma, 1898), p. 28-39.

(4) S. Giamil, *Autenticità ed antichità dei nomi dei VII martiri Maccabei*, dans Bessarione, ser II, t. I (1901-1902), p. 448-450. Voir aussi R. L. Bensly, *The fourth Book of Maccabees* (Cambridge, 1895), p. XLIV-LXXII.

(5) *Bessarione*, t. IX (1900-1901), p. 314.

(6) De Rossi, *Bullettino*, 1876, p. 73-75 : Rampolla, l. c., p. 57.

(7) BHG². 1007.

(8) *Serm.* CCC, CCCI, *P. L.* t. XXXVIII, p. 1376-85.

(9) BHO. p. 276 ; Rampolla, l. c., p. 21.

Si nous écartons les évêques inscrits au martyrologe et les martyrs dont il a été question jusqu'ici, de même que les mentions assez nombreuses que l'état de l'hiéronymien ne permet point de revendiquer avec assez de certitude pour Antioche, il reste encore à signaler les anniversaires suivants : le 11 mars, Agape ; le 8 avril, Maxime et Timothée ; le 21 mai, Proterius ; le 1 juin, Octavius et Zosimus ; le 8 juillet, Sostratus, Hesperius, Glycerius ; le 19 juillet, Théodote et Eustathe ; le 27 août, le prêtre Sabas et Alexandre ; le 3 octobre, Zachée ; le 26 octobre, Silvanus et Marcianus ; le 15 novembre, Secundus et Orontius ; le 20 novembre, Basile. Toutes ces dates sont empruntées à l'abrégé syriaque. Celles du 8 juillet, du 26 octobre, du 15 et du 20 novembre sont accompagnées de la note bien connue ἐκ τῶν ἀρχαίων μαρτύρων.

L'hiéronymien au 14 janvier contient la courte notice suivante *in Antiochia Cleri (al. Luceri) diaconi de antiquis multis tormentis passi et in mare mersi*. A la même date, le syriaque annonce à Nicomédie le diacre Glycerius, évidemment le même personnage. On a cru pouvoir l'adjuger à cette dernière ville, qui était baignée par la mer, alors qu'Antioche l'était par l'Oronte et à quelque distance de l'embouchure [1]. Il s'agirait de savoir si le compilateur a fidèlement résumé la Passion, et si c'est bien dans la mer plutôt que dans le fleuve [2] que périt le diacre Glycerius [3]. Remarquer que Glycerius, également *de antiquis*, reparaît

(1) Duchesne dans *Act. SS.* nov. t. II, p. [LII].

(2) Il se peut que la traduction soit très littérale sans que pour cela il faille s'éloigner d'Antioche. L'évêque de Tyr Tyrannion souffrit le même martyre ἐπ' Ἀντιοχείας et pourtant Eusèbe se sert de l'expression θαλαττίοις παραδοθεὶς βυθοῖς. *Hist. eccl.*, VIII, 13, 4.

(3) Le diacre Glycerius est mentionné dans la Passion de S. Lucien, BHG [2]. 997, mais elle lui attribue un rôle légendaire.

sous Antioche au 8 juillet. Il se pourrait qu'en janvier l'église de Nicomédie ait célébré la mémoire de Glycerius d'Antioche, au même titre que celle de Babylas et d'autres étrangers.

Un Theotecnus, qui apparaît isolé dans l'abrégé syriaque au 4 octobre, doit être aussi attribué à Antioche. L'hiéronymien le nomme le jour précédent, *in Antiochia Theoctisti*, et la tradition indépendante des synaxaires grecs fixe la date et la forme du nom d'accord avec le syriaque [1]. Les saints Octavius et Zozimus, que nous avons rencontrés le 1 juin, auraient-ils quelque rapport avec la troupe τῶν ἁγίων μυρίων ἐν Ἀντιοχείᾳ. que les synaxaires font mourir sous Dèce le 1 ou le 2 juin [2] ?

Cyprien et Justine, les héros d'un roman hagiographique [3] qui paraît avoir circulé depuis le IV[e] siècle, n'ont pas laissé d'autres traces dans l'histoire. Je sais bien qu'un pèlerin du VI[e] siècle cite S[te] Justine parmi les saints qui reposent à Antioche [4]. Mais on a le droit de se demander si la légende, depuis longtemps populaire, n'avait pas fini par créer une dévotion et un sanctuaire, et si Antonin a voulu faire autre chose que d'en constater l'existence.

S'il était prouvé que S[te] Justine fut en réalité une martyre d'Antioche, on pourrait se demander si l'hagiographe qui a forgé son histoire n'est pas allé jusqu'à Carthage chercher le compagnon qu'il lui a donné. S. Grégoire de Nazianze [5] et Prudence [6], qui ont confondu le grand évêque

(1) *Synax. eccl. CP*, p. 107. Il est assez étrange qu'on rencontre le même jour dans le calendrier Napolitain du IX[e] siècle le même *S. Theotegnus* si peu connu.

(2) *Synax. eccl. CP.*, pp. 721, 726.

(3) BHG[2]. 452-459 ; BHO. 228-232. Cf. Duchesne, dans *Bulletin critique*, t. III (1882), p. 246-49.

(4) Geyer, *Itinera*, p. 190.

(5) *Laudatio in S. Cyprianum*. BHG[2]. 457.

(6) *Peristephanon*, XIII.

africain avec le martyr d'Antioche, auraient vu juste, sans, bien entendu, se rendre compte du procédé. Et il y aurait lieu, peut-être, de rappeler un autre roman hagiographique, où nous voyons un autre saint célèbre associé à une martyre d'Antioche, celui de Cirycus et Julitte. L'identification n'est pas certaine, mais les deux légendes méritent d'être mises en parallèle [1].

La liste des martyrs étrangers inscrits au martyrologe d'Antioche n'est pas aisée à dresser. Sévère prononça une homélie pour la déposition des reliques des martyrs Phocas et Procope dans l'église Saint-Michel [2]. On n'aura pas de peine à admettre que ces saints sont les martyrs de Sinope et de Césarée. De ce qu'on lit dans l'hiéronymien au 5 mars, *Antiochia passio sancti Focatis*, et que Grégoire de Tours se sert à propos de saint Phocas de l'expression *apud Syriam requiescet* [3] on ne peut conclure avec certitude qu'Antioche ait eu un martyr de ce nom. Il est plus probable qu'elle admit de bonne heure dans son calendrier celui de Sinope, dont le culte se propagea si rapidement.

En 507 la synagogue de Daphné fut saccagée et remplacée par une église de S. Leontius [4]. Sévère, à qui des souvenirs personnels rendaient cher le culte du martyr de Tripoli [5], prononça plusieurs fois son panégyrique [6]. C'est encore dans son recueil d'homélies que nous devons chercher à nous faire une idée de la dévotion de l'église d'Antioche pour les saints étrangers. S Thomas, Ste Thècle, S. Théodore, S. Dometius, les SS. Tarachus et Probus,

(1) Plus haut, p. 197.
(2) W. WRIGHT, *Catalogue of Syriac manuscripts in the British Museum*, p. 539.
(3) *In gloria martyrum*, XCVIII.
(4) MALALAS, *Chronogr.*, XVI, DINDORF, p. 396.
(5) Plus haut, p. 211.
(6) WRIGHT, t. c., pp. 535, 537.

les XL Martyrs, tous saints asiatiques, y sont représentés. La série des hymnes répond assez bien à celle des discours, surtout si l'on tient compte du panégyrique des SS. Sergius et Bacchus prononcé à Kinnesrin [1]. Ces deux martyrs, S. Ménas, les martyrs de Perse, S[te] Euphémie, S. Pierre d'Alexandrie devraient, d'après les hymnes, s'ajouter à la liste des saints de prédilection du peuple d'Antioche. Et il y a lieu de croire que nous sommes loin de la connaître toute entière. Le résidu inutilisable de l'hiéronymien renferme probablement des débris de noms qui faisaient partie du document, et on ne peut douter que des martyrs aussi authentiques et aussi en vue que Tyrannio, l'évêque de Tyr [2], n'aient été inscrits dans les fastes de l'église d'Antioche au même titre que le prêtre Zénobius. On n'en retrouve aucune trace, et c'est ce qui permet de dire qu'il y a de graves lacunes dans notre information.

La lettre de Sérapion d'Antioche, citée par Eusèbe [3], suivie de deux suscriptions l'une d'un Aurelius Cyrinius l'autre d'un évêque Aelius Publius : Αὐρήλιος Κυρίνιος μάρτυς ἐρρῶσθαι ὑμᾶς εὔχομαι... Αἴλιος Πούπλιος Ἰούλιος ἀπὸ Δεβελτοῦ κολωνίας τῆς Θρᾴκης. Il est à peine douteux qu'Aurelius prend le titre non de simple témoin mais de martyr, comme l'a déjà entendu Rufin. Il aurait donc souffert pour la foi, et survécu à l'épreuve. Ce titre aurait-il suffi à le désigner à l'attention du compilateur de l'hiéronymien ? Il n'est pas interdit de le penser. Au 12 novembre, nous rencontrons la notice *Maurili (Mauroli, Mauruli), Publi*, qui a passé dans certains martyrologes sous une forme qui rappelle mieux les per-

(1) Wright, l. c., p. 537. Voir plus loin, p. 243.
(2) Eusèbe, *Hist. eccl.*, VIII, 13, 3, 4.
(3) *Hist. eccl.*, V, 19, 3.

sonnages d'Eusèbe : *Auruli, Publii* [1], ce qui nous autorise à croire que la vraie leçon est *Aureli, Publi*. Il est vrai que dans certains manuscrits ces deux noms sont rapprochés de la rubrique *in Africa*, mais on sait que pareille rencontre est souvent fortuite dans nos textes actuels, et ne saurait être regardée comme décisive. Baronius l'a pensé, et n'a pas hésité à substituer *in Asia* à la mention de l'Afrique. Il regarde l'Aurelius et le Publius du 12 novembre comme les deux signataires de la lettre de Sérapion, mais sans apporter aucune preuve de culte[2]. Le fait seul que les deux noms proviendraient du livre d'Eusèbe, suffirait à montrer qu'il ne saurait être question ici d'un culte traditionnel.

Les martyrs d'Apamée Maurice, Marcel, Antonin ne sont pas seulement connus par des légendes et des notices de martyrologes [3]. Théodoret, nous l'avons entendu, est un témoin du culte dont ils étaient l'objet en Syrie [4], et pour S. Antonin nous avons encore le mémoire des moines d'Apamée, daté de 536, qui cite τὸν σεβάσμιον οἶκον τοῦ καλλινίκου μάρτυρος Ἀντωνίνου [5].

Ce qui attirait surtout les pèlerins à Émèse, c'est le chef de S. Jean-Baptiste que l'on prétendait y avoir trouvé en 452 [6], que Sévère, le futur patriarche, allait y véné-

(1) Par exemple dans le pseudo-Bède de Cologne, *P. L.* t. XCIV, p. 1102.

(2) Notes au Martyrologe Romain du 12 novembre.

(3) *Passio S. Mauricii et soc.*, BHG². 1230 ; *Synax. eccl.CP.*, 21 février, p. 481 ; *Passio S. Marcelli*, BHG². 1026, 1027 ; *Synax.*, 14 aug. p. 891, S. Antonin figure dans les synaxaires le 7, le 9 et le 10 novembre, pp. 201, 208, 209.

(4) Plus haut, p. 219.

(5) HARDOUIN, *Concilia*, t. II, p. 1389.

(6) Plus haut, p. 100.

rer [1] et qu'Antonin de Plaisance y voyait encore, *missus in doleo vitreo.* [2] Il y avait aussi dans la ville une basilique de S. Étienne et une autre de S. Julien [3]. Pour identifier ce saint, nous n'avons qu'une légende d'une autorité contestable [4]. Elle l'associe à l'évêque Silvain, dont Eusèbe garantit le martyre [5], au diacre Luc et au lecteur Mocius. Julien serait un enfant d'Émèse où il exerçait la profession de médecin.

Un saint Menios au 23 juillet, Héracléon et le prêtre Diodore au 9 octobre, inscrits au martyrologe syriaque, c'est tout ce qui nous reste du férial de Laodicée. Les ménologes et les synaxaires confondent en un seul groupe Marc d'Aréthuse et Cyrille d'Héliopolis du Liban. S. Grégoire de Nazianze [6], Sozomène [7] et Théodoret [8] attestent la glorieuse confession de l'évêque Marc ; l'horrible supplice du diacre Cyrille est raconté par Théodoret. Sozomène ne nomme pas Cyrille mais rapporte le massacre d'une troupe de vierges dont Héliopolis fut en même temps le théâtre. La commémoraison des saints Marc et Cyrille au 28 mars — et elle se répète au 18 mai [9] — n'est pas due à une antique tradition de culte. Le groupement de ces deux martyrs, dont le supplice n'eut pas lieu dans la même localité, atteste suffisamment la dépendance littéraire vis-

(1) BHO. 1060, *Patrologia orientalis*, t. II, p. 92.

(2) Geyer, *Itinera*, p. 190.

(3) *Revelatio capitis S. Ioannis Baptistae*, dans *Acta SS.* iun. t. IV, p. 724.

(4) Résumé suffisant dans *Synax. eccl. CP.*, au 6 février, p. 447. Texte arabe cité dans BHO. 552.

(5) *Hist. eccl.*, VIII, 13.3 ; IX, 6, 1.

(6) *Contra Iulianum* I, 88, 89, *P.G.* t. XXXV, 616-20

(7) *Hist. eccl.*, V, 10.

(8) *Hist. eccl.*, III, 7, 3-6.

(9) *Synax. eccl. CP.*, pp. 565, 1001.

à-vis des historiens qui les ont réunis dans un même chapitre.

S. Gélasinos, martyr à Héliopolis, fut enseveli à Meriammé, près de Damas, et une basilique s'éleva sur son tombeau. Le fait est attesté par Malalas [1], par la Chronique pascale [2] et par Jean de Nikiou [3]. Mais en réalité, ces trois témoignages semblent se réduire à un seul, celui d'une Passion de S. Gélasinos, qui n'a pas laissé d'autre trace.

La rubrique *in Damasco*, est clairement exprimée dans l'hiéronymien au 20 juillet. Impossible, malheureusement, de décider quels sont les noms de martyrs qui doivent en être rapprochés [4]. Au 8 septembre le manuscrit de Berne semble indiquer pour Damas une sorte de fête de tous les martyrs. Mais ici encore, l'énoncé est énigmatique et pourrait tout aussi bien se rapporter à Césarée [5]. Les autres sources sont muettes ou mentionnent des cultes importés. Il y avait à Damas une église de S. Jean-Baptiste, actuellement la grande mosquée, où l'on prétendait, comme dans quelques autres déjà rencontrées, posséder le chef du Précurseur [6]. Justinien dota Damas d'une église de S. Léonce [7]. Damas était renommé encore par son église de Saint-

(1) *Chronographia*, XII, Dindorf, p. 314.

(2) Ad an. 297, Dindorf, t. I, p. 513.

(3) Zotenberg, *Chronique de Jean, évêque de Nikiou*, LXXVII, dans Notices et extraits, t. XXIV (1883), p. 425-26.

(4) Le manuscrit E porte *in Damasco Savini*, ce qui est bien difficile à accepter. Les deux autres ajoutent immédiatement *Maximi, Iuliani, Mugropi, Cassi, Paulae cum aliis X*, qui se trouvent plus loin dans E.

(5) *In eodem die collectio Ceserea Cappadocie et totius terreturii in Damasco multorum martyrum corporum.*

(6) Voir H. Thiersch, *Pharos* (Leipzig, 1909), p. 104-105.

(7) Procope, *De aedif.*, V, 9.

Thomas où il se faisait beaucoup de miracles [1], et l'église de S. Serge, τοῦ ἁγίου Σεργίου, τοῦ ἐπίκλην Μαξιλλάτου, très fréquentée au VIIIe siècle, avait probablement alors un long passé [2].

L'exploration archéologique de la Syrie a permis de reconnaître plus d'un sanctuaire placé sous l'invocation d'un martyr. On constate que les saints les plus en vogue sont S. Georges [3], S. Quiricus [4], S. Conon [5], S Théodore [6], S. Léonce [7], et surtout S. Serge.

Mais les églises Saint-Serge de Bostra [8], de Eïtha [9], de Deir-el-Kadi [10], de Busr-el-Hariri [11], de Dâr-Kita [12], de Babiska [13], de Selemîyeh [14], de Zebed [15], ne sont pour ainsi dire que des succursales de la grande basilique de Rosapha, une des plus célèbres de l'Orient, que Jean Moschus mettait sur le même pied que celles de Saint-Jean à Éphèse,

(1) *Miracula SS. Cyri et Ioannis*, LXX, *P. G.* t. LXXXVII, p. 3672 : ἐπειδήπερ ἐν Δαμασκῷ δυνάμεις οὗτος πολλὰς ἐπιδείκνυται καὶ σημεῖα συχνὰ παράδοξα.

(2) *Vita S. Stephani Sabaitae*, BHG², 1670, c. 61.

(3) A Éaccaca, WADDINGTON, *Inscriptions de Syrie*, 2158 ; à Eitha, 2126 ; à Amra 2092 ; Sahwet-el-Khudr, 1981 ; Nahite, 2412m ; Ezra, 2498 = W. K. PRENTICE, *American archaeological expedition to Syria, greek and latin inscriptions*, 437A.

(4) A Bostra, WADDINGTON, 1920, lisez Κυρίκου au lieu de Κυρι(α)κοῦ ; à Selemîyeh, PRENTICE, 298.

(5) Dans le Hauran et ailleurs, NÖLDEKE, *Zeitschrift der deutschen morgenl. Gesellschaft*, 1875, p. 435.

(6) A Éaccaca et à Soada, WADDINGTON, 2159, 2327.

(7) A Bostra et à Doroa, WADDINGTON, 1915, 2412p.

(8) WADDINGTON, 1915, 1921

(9) WADDINGTON, 2124.

(10) WADDINGTON, 2412.

(11) WADDINGTON, 2477.

(12) PRENTICE, 61.

(13) PRENTICE, 71.

(14) PRENTICE, 300 ; *Byzantinische Zeitschrift*, t. XIV, p. 26.

(15) PRENTICE, 336 a. C'est la « trilinguis Zebedea ».

de Saint-Théodore à Euchaïta, de Sainte-Thècle à Séleucie [1]. La légende fait de S. Bacchus le compagnon de S. Sergius [2]; il est le plus souvent laissé dans l'ombre [3]. D'après Antonin de Plaisance, qui a probablement lu la Passion, les deux tombeaux ne sont pas dans la même localité. Il place celui de S. Sergius *in civitate Tetrapyrgio*, celui de S. Bacchus *in civitate Barbarisso* [4]. Nous ne pouvons discuter ici les questions de topographie et d'histoire que soulèvent ces textes. Il est hors de doute que S. Sergius reposait à Rosapha, qu'il s'éleva sur son tombeau une basilique dont on a retrouvé les restes, qu'il donna son nom à la ville, Sergiopolis, à qui son culte seul assura quelque importance [5]. Justinien l'entoura de murailles pour protéger le sanctuaire et les richesses que la piété des fidèles y accumula rapidement [6].

Grégoire de Tours vante les *ingentia munera* que l'on apportait à la basilique en reconnaissance des bienfaits reçus [7]. La liste complète des églises et des monastères

(1) *Pratum spirituale, P. G.* t. LXXXVII, p. 3052. Le texte actuel porte τὸν ἅγιον Σέργιον εἰς τὸ Σαφᾶς, où on n'hésitera pas à reconnaître Rosapha.

(2) BHG². 1624, 1625.

(3) Sévère d'Antioche dans l'homélie LVII prononcée à Kinnesrin, associe Bacchus à Sergius. DUVAL, dans *Patrologia orientalis*, t. IV, p. 83-94.

(4) GEYER, *Itinera*, p. 191.

(5) Les textes dans V. CHAPOT, *Resapha-Sergiopolis* dans *Bulletin de correspondance hellénique*, t. XXVII (1903), p. 280-91 ; ID. *La frontière de l'Euphrate* (Paris, 1907), p. 330 ; F. SARRE, *Rusafa-Sergiopolis* dans *Monatshefte für Kunstwissenschaft*, t II (1909), p. 95-107. On trouvera également des vues et des détails de la basilique dans *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum*, t. XV (1905), p. 32, dans VAN BERCHEM-STRZYGOWSKI. *Amida* (Heidelberg, 1910), p. 274, et dans SARRE-HERZFELD, *Archäologische Reise im Eufrat-und Tigris-Gebiet* (Berlin, 1911), t. I, p. 136-41, t. III, Taf. LIII-LXII.

(6) PROCOPE, *De aedif.*, II, 9.

(7) *In gloria martyrum*, XCVI.

construits en son honneur serait longue à dresser [1]. Ajoutons à celles que nous avons citées plus haut les églises de Gaza [2], de Ptolemaïs, du mont Cisseron [3], de Constantinople, d'Édesse [4], un oratoire entre Nisibe et Dara [5], un autre signalé par le biographe de Pierre l'Ibérien [6]. Une église de Ravenne lui était dédiée [7] et on a trouvé, jusqu'en Nubie, son nom gravé sur une lampe [8]. Ce qui fait mieux encore ressortir la popularité dont le martyr de Rosapha jouit, notamment en Syrie, c'est la vogue extraordinaire du nom de Sergius comme nom de baptême [9]. Les tribus nomades l'honoraient comme leur patron spécial [10].

En Mésopotamie nous traverserons rapidement Dara et

(1) Voir quelques noms de monastères de Mar Sergius dans WRIGHT, *Catalogue of syriac manuscripts in the British Museum*, p. 1262-63. Une signature du concile tenu sous Ménas nous en fait connaître un autre : Θεόδωρος διάκονος καὶ μοναχὸς μονῆς τοῦ μακαρίου Σεργίου τῆς ἐν Πεδιάδι. HARDOUIN, *Concilia*, t. II, p. 1261. Celui de Theodosiopolis (Rhesaina) est mentionné dans les Actes de S. Dometius, BHG². 360, c. 6, 8.

(2) CHORICII GAZAEI *Orationes*, BOISSONADE, p. 84.

(3) PROCOPE, *De aedif.*, V, 9.

(4) HALLIER, *Untersuchungen über die Edessenische Chronik*, TEXTE UND UNTERSUCHUNGEN, t. IX, 1 (Leipzig, 1892), p. 84.

(5) *Vita S. Golinduch*, BHG². 107, PAPADOPOULOS-KERAMEUS, p. 171.

(6) RAABE, p. 102. Voir aussi la note du P. PEETERS au *Martyrologe de Rabban Sliba*, au 14 décembre, dans *Analect. Bolland.*, t. XXVII, p. 170, et l'article du même, *La Passion arménienne de S. Serge le Stratélate*, dans HUSCHARDZAN (Wien, 1911), p. 186-92.

(7) AGNELLUS, *Liber pontif. Ravenn.*, 86, *M. G.* Script. rer. langobard. p. 334.

(8) CIG. 8981. Sur un camée représentant deux Césars, on a ajouté les noms de Sergius et Bacchus. DE ROSSI, *Bullettino*, 1891, p. 19.

(9) Il suffit, pour s'en rendre compte, de parcourir à ce point de vue la table de WRIGHT, l. c., p. 1321-22.

(10) THÉOPHYLACTE SIMOCATTA, V, 1, 7 : τὸν ἀοίδιμον ἐν μάρτυσιν Σέργιον, ὃν τὰ νομαδικὰ πρεσβεύειν ἔθνη εἰώθασιν. DE BOOR, p. 189. Cf. V, 13. 1. Au sujet du culte de S. Serge chez les Arabes nomades, voir P. PEETERS, dans *Huschardzan*, p. 190-91.

Amida, pour nous arrêter un moment à Édesse, à Charra et à Nisibe. Dara semble n'avoir pas eu de martyrs propres ; depuis l'empereur Anastase S. Barthélemy y fut spécialement honoré [1] et Justinien lui éleva une basilique [2]. Il faut en dire autant d'Amida, où l'on signale des églises dédiées à S. Jacques, à S. Cosme, à Mar Péthion, aux XL Martyrs [3].

Deux sanctuaires principaux attiraient les foules pieuses à Édesse [4], celui des saints Shamona, Guria et Abibus et la basilique de Saint-Thomas. Les martyrs sont dans l'abrégé syriaque, Abibus au 7 septembre, les deux autres au 15 novembre. On attribue à l'évêque Abraham († 360/361) la fondation de leur basilique, située hors les murs [5]. Elle fut brûlée en 503 par le roi des Perses Kawâdh. Au Ve siècle les martyrs d'Édesse eurent également une église à l'intérieur de la ville [6].

Il est impossible actuellement d'éclaircir la question du culte de S. Thomas en Mésopotamie. Le martyrologe hiéronymien, à diverses reprises, annonce la translation de ses reliques à Édesse [7]. La Chronique d'Édesse place au 22

(1) A la suite d'un songe l'empereur y envoie le corps de l'apôtre. THÉODORE LE LECTEUR, II, 57, *P.G.* t. LXXXVI, p. 212.

(2) PROCOPE, *De aedif.*, II, 2, 3. Cf. THÉOPHYLACTE SIMOCATTA, *Hist.*, V, 3, 2, DE BOOR, p. 192.

(3) VAN BERCHEM-STRZYGOWSKI, *Amida*, p. 165-167.

(4) A. BAUMSTARK, *Vorjustinianische Kirchenbauten in Edessa* dans ORIENS CHRISTIANUS, t. IV, p. 164.

(5) L. HALLIER, *Untersuchungen über die Edessenische Chronik*, p. 96.

(6) Voir BAUMSTARK, t. c. p. 171. Sur le culte des trois saints voir GEBHARDT-DOBSCHÜTZ, *Die Akten der Edessenischen Bekenner Gurjas, Samonas und Abibos*, p. LVI-LXVI. Sur la valeur des Actes des martyrs d'Édesse en général, TH. NÖLDEKE, *Ueber einige Edessenische Märtyrerakten*, STRASSBURGER FESTSCHRIFT (Strassburg, 1901), p. 13-22.

(7) Au 28 décembre : *In Edissa translatio Tomae apostoli.* Au 3 juillet : *translatio Tome apostoli in Edessa.* Au 21 décembre, ms. W : *In Mesopotamia civitate Edissa natalis et translatio Thomae apostoli.*

août 394 le transport du sarcophage de S. Thomas « dans sa grande église [1] ». D'après Socrate et Sozomène, il existait avant cette date une église de Saint-Thomas, μαρτύριον λαμπρόν, et il s'y tenait fréquemment des réunions liturgiques « à cause de la sainteté du lieu [2] ».

Le « martyrium » de S. Thomas, *ubi corpus illius integrum positum est* [3], a été visité par Éthéria, et Grégoire de Tours s'est laissé conter sur la basilique et sur la fête de l'apôtre des histoires bien extraordinaires [4].

Éthéria a vu d'autres « martyria » à Édesse, mais elle oublie de les énumérer. Nous savons par d'autres témoins sur quels saints se portait la dévotion des Édesséniens. La Chronique mentionne, en 379, l'église de Saint-Daniel, qui plus tard fut celle de Saint-Dometius[5]; en 409, celle de Saint-Barlaam[6], puis celle de Saint-Jean-Baptiste à qui fut associé le nom de S. Adai l'apôtre [7], celle des Saints-Cosme-et-Damien dans l'hôpital des lépreux [8], celle de Saint-Étienne [9], celle de Saint-Sergius à laquelle se joignit la chapelle de Saint-Syméon [10].

On est tenté de rapporter à la même période, antérieure à Justinien, les églises de Saint-Théodore, de Saint-Cyriaque, de Saint-Georges ; et dans un village voisin, Charmuš,

(1) Hallier, p. 103.

(2) Socrate, *Hist. eccl.*, IV, 18 ; Sozomène, *Hist. eccl.*, VI, 18.

(3) Geyer, *Itinera*, p. 60.

(4) *In gloria martyrum*, xxxii.

(5) Hallier, p. 102.

(6) Hallier, p. 106.

(7) Hallier, p. 114-115.

(8) Hallier, p. 114. A signaler dans Rahmani, *Chronicon civile et ecclesiasticum* (Scharfé, 1904), p. 107, la mention de deux églises distinctes : *una quidem S. Cosmae... et ibi conditum est corpus eius, altera S. Damiano... et ibi positum est corpus eius.*

(9) Hallier, p. 106.

(10) Hallier, p. 120-21.

on signale la basilique d'un S. Jacob dont le martyre aurait eu lieu sous Julien [1]. On cherche en vain les vestiges d'une fondation à la quelle se rattacheraient les noms des saints Thuthael et Bebaia et autres qui sont connus par les Actes de S. Sharbil [2].

Sur Charra nous n'avons qu'un mot de l'intrépide voyageuse Éthérie, mais bien précieux. Elle arriva à Charra le 23 avril, veille de la fête de S. Helpidius, qu'elle appelle tantôt un moine tantôt un martyr. Les moines et les solitaires de Mésopotamie y accouraient en foule L'église dans laquelle reposait le corps du martyr, passait pour occuper l'emplacement de la maison d'Abraham [3].

Quatre fêtes de Nisibe sont enregistrées dans le martyrologe syriaque. Au 23 mai il n'est resté que le nom de la ville ; le 15 juillet on y faisait la mémoire de l'évêque Jacques ; le 30 juillet celle des martyrs Adelphius et Gaius dont on n'a pas d'autre mention. La commémoraison du 6 avril, ou plus exactement, du vendredi de la semaine de Pâques, est intéressante. C'est la fête de tous les martyrs de Nisibe et spécialement de S. Hermas. Ce saint devait jouir d'une certaine notoriété. C'est un de ceux qui sont nommés dans la Passion des saints Gurias et Shamonas [4] et l'hagiographe leur donne pour compagnons des soldats martyrisés par le préfet Héraclien.

Nous devons laisser à d'autres d'explorer dans le détail

(1) BAUMSTARK, t. c., p. 178-79, d'après la Chronique de RAHMANI. On peut être certain que les deux couvents de Sainte-Barbe (p. 180) appartiennent à une époque beaucoup plus tardive.

(2) BHO. 1049-1051 ; *Synax. eccl. CP.*, au 5 septembre, p. 18 ; cf. p. 946.

(3) GEYER, *Itinera*, p. 65-66.

(4) RAHMANI, *Acta SS confessorum Guriae et Shamonae*, p. 5 ; GEBHARDT-DOBSCHÜTZ, *Die Akten der Edessenischen Bekenner Gurjas, Samonas und Abibos*, p. 6-7.

la frontière orientale de l'empire romain et d'en franchir les limites. Il nous paraît douteux, d'ailleurs, que le moment soit venu de retracer les origines et les progrès du culte des martyrs en Perse, en Arabie, en Assyrie. Il convient cependant de donner une mention aux victimes de la persécution de Sapor II, dont le souvenir s'est perpétué dans l'église grecque surtout par les ménologes et les synaxaires [1]. Nous rappellerons aussi qu'au témoignage de Théodoret, on célébrait les martyrs Persans en Syrie et qu'on y honorait leurs reliques [2]. L'histoire de Marouthas [3], dont la ville épiscopale, grâce à sa dévotion aux martyrs, mérita de prendre le nom de Martyropolis [4], montre assez que la mémoire de ces héros ne fut pas oubliée dans leur pays d'origine. En Arabie il y eut des martyrs avant Eusèbe [5]. Nous ne savons si c'est à ceux-là que se rapporte cette annonce de l'hiéronymien au 1 août : *In Arabia civitate Filadelfie sinodus martyrum celebratur.* La grande persécution d'Arabie à la fin du VIe siècle, nous mène à une époque qui dépasse sensiblement les limites de ce travail [6].

Un sanctuaire qui ne peut être passé sous silence, c'est celui des Trois-Enfants à Babylone, où l'on croyait posséder les reliques de ces précurseurs des martyrs. C'est de Babylone que provenaient les λείψανα τῶν παναγίων

(1) DELEHAYE, *Les Versions grecques des Actes des martyrs Persans sous Sapor II*, PATROLOGIA ORIENTALIS, t. II, Paris, 1905 ; BHO., p. 156.

(2) *Religiosa historia*, XXIV, SCHULZE, p. 1259.

(3) *Synax. eccl. CP.*, au 16 février, p. 469.

(4) Voir les textes dans CHAPOT, *La frontière de l'Euphrate*, p. 359.

(5) *Hist. eccl.*, VIII, 12, 1.

(6) E. CARPENTIER, dans *Acta SS.* oct. t. X, p. 662-762. ; W. FELL, *Die Christenverfolgung in Südarabien und die himjarischa-ethiopischen Kriege nach abessinischer Ueberlieferung*, ZEITSCHRIFT DER DEUTSCHEN MORGENLÄNDISCHEN GESELLSCHAFT, t. XXXV (1881), p. 1-74.

τριῶν παίδων Ἀνανίου, Ἀζαρίου, Μισαήλ, apportés à Constantinople sous le règne de l'empereur Léon [1] ; c'est de là que le patriarche d'Alexandrie Apollinaire reçut la main d'un des trois enfants, obtenue par son envoyé dans des circonstances miraculeuses [2]. Les reliques africaines des *Tres pueri* n'avaient sans doute pas d'autre provenance [3]. La commémoraison du martyrologe hiéronymien au 24 avril : *Babilonia mag(na) Ananiae, Azariae, Misael egressio de igne*, ne rappelle pas la fête du sanctuaire. Elle n'appartient d'ailleurs pas à la rédaction primitive.

(1) Vie inédite de S. Daniel stylite. Cf. *Analect. Bolland.*, t. XIII, p. 406-407.
(2) BHG². 469, c. 2-4.
(3) Monceaux, *Enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique*, n. 261. Cf. n. 234.

CHAPITRE VI.

LES PRINCIPAUX CENTRES DU CULTE DES MARTYRS. L'ORIENT (SUITE).

Nous sommes incomparablement mieux renseignés sur les persécutions qui désolèrent les églises d'Égypte que sur le culte rendu aux martyrs dans ce pays. Eusèbe leur donne une large place dans son histoire, fait parler longuement Denys, l'évêque d'Alexandrie, et cite une foule de noms. Nous rencontrons d'abord dans l'entourage d'Origène, outre Léonide son père, les martyrs Plutarque, Serenus, Héraclide, Héron, un autre Serenus, Heraïs, Potamienne, Marcella, Basilide [1].

Sous Dèce, il nomme, d'après Denys [2], Métras, Quinta, Paul, Sérapion, Julien, Cronion, Besas, Macaire, Épimaque, Alexandre, Ammonaria, Mercuria, Dionysia [3], Heron, Ater, Isidore [4], Dioscore, Némésion, Ammon, Zénon, Ptolémée, Ingenuus, Théophile, Ischyrion. Bien entendu il ne dresse pas la liste des innombrables martyrs morts

(1) *Hist. eccl.*, VI, 1-5.

(2) *Hist. eccl.*, VI, 41, 42.

(3) Eusèbe annonce quatre femmes martyres, et n'en cite que trois. Rufin supplée à ce nom resté dans la plume, et écrit *et alia Ammonaria*. L'aurait-il trouvé dans son exemplaire ?

(4) Une lampe antique portant l'inscription του αγιου ισιδωρος prouve qu'un saint de ce nom était populaire en Égypte. Mais est-ce bien celui-ci ? Lefebvre, *Recueil des inscriptions grecques-chrétiennes d'Égypte*, n. 732.

de faim et de misère dans les montagnes et les déserts. Sous Dioclétien il retient Philoromus, un officier [1], Philéas évêque de Thmuis [2], les évêques Peleus et Nilus, martyrisés à Phéno [3], et enfin l'évêque d'Alexandrie Pierre, avec les prêtres Fauste [4], Dius, Ammonius, et les évêques Hesychius, Pachomius, Théodore [5].

Il est certain que beaucoup de ces noms figuraient au martyrologe oriental, représenté pour nous par l'abrégé syriaque et par l'hiéronymien. Sous les rubriques *Alexandriae in Aegypto* [6] ou *Libyae*, sous la première surtout, ils en contiennent bien d'autres. Quelle tradition représentent ces mentions ? On voudrait le savoir. Pour tel groupe cité dans Eusèbe, on reconnaît que le compilateur s'est servi du texte de l'historien. Ainsi, le martyrologe syriaque au 19 mars inscrit Bassus et Serapion, qui ne seraient pas ensemble si on ne les avait trouvés dans le même chapitre d'Eusèbe [7] ; au 28 juin l'hiéronymien forme un groupe des martyrs cités par Eusèbe, VI, 1-5. Un certain nombre de noms reviennent à plusieurs dates, Nemesius, par exemple, au 20 février et au 10 septembre. En général, il est impossible de détacher les listes d'Alexandrie du texte confus où elles sont engagées. Il serait bien hasar-

(1) *Hist. eccl.*, VIII, 9, 6.
(2) *Hist. eccl.*, VIII, 10, 13.
(3) *Hist. eccl.*, VIII, 13, 5.
(4) Voir la remarque de SCHWARTZ, dans la table s. v. Φαῦστος, p. 116.
(5) *Hist. eccl.*, VIII, 13, 7.
(6) Dans le martyrologe hiéronymien la rubrique *apud Cyprum* (9 février, 20 février) est une erreur qui s'explique paléographiquement, pour *apud Aegyptum*.
(7) K. J. NEUMANN, *Der römische Staat und die allgemeine Kirche bis auf Diokletian* (Leipzig, 1890), p. 331 l'a reconnu. ACHELIS, *Die Martyrologien*, p. 65, n. 1, a combattu sans succès, nous semble-t-il, cette manière de voir.

deux, d'après cela, de vouloir faire le départ de la tradition liturgique et de la dépendance purement littéraire en ce qui concerne les saints d'Alexandrie [1]. Sans doute il est difficile de croire que les noms ont été distribués sur diverses dates suivant le caprice du hasard, et des cas comme celui de Faustus, marqué au 8 septembre dans les synaxaires grecs [2] tout comme dans le martyrologe oriental, montrent qu'il n'en est pas toujours ainsi. Mais où commence l'arbitraire et dans quelle mesure le rédacteur a-t-il eu accès à des documents d'un caractère traditionnel ? L'exemple de S. Dioscore est de nature à imposer quelque réserve. Il semble bien que la triple mention de ce martyr dans l'hiéronymien au 18 mai, au 17 juin, au 18 décembre, c'est à dire aux *XV kal. iun., iul., ian.*, soit empruntée à une même source qui donnait vraisemblablement la date *XV kal. iun.* Cette source doit être la Passion du saint [3]. A la première mention il en est resté une trace dans la rubrique topographique : *in Anacipoli*, lisez Cynopolis, qui n'est ni le lieu du supplice ni celui de la déposition, mais le lieu d'origine du martyr. Ce détail ne peut provenir que d'un texte de la Passion [4].

Le martyrologe syriaque au 15 mars et l'hiéronymien au 19 citent encore parmi les martyrs d'Alexandrie S. Col-

(1) L'auteur de la Passion des SS. Gurias et Samonas, que nous avons déjà citée plus d'une fois, nomme parmi les martyrs de la persécution de Dioclétien « Paul dans Alexandrie la grande ». GEBHARDT-DOBSCHÜTZ, p. 6-7. Aucune autre source ne nous renseigne sur ce martyr.

(2) *Synax. eccl. CP.*, p. 22. Au 19 septembre le martyrologe syriaque annonce à Alexandrie Castor et 11 autres martyrs. La veille, le synaxaire, *ibid.*, p. 57, enregistre un S. Castor avec Ste Théodora, sans rubrique topographique. Ils étaient honorés à Constantinople.

(3) BHL. 2203 c, f.

(4) Le 20 août le syriaque annonce un Dioscorides, prêtre à Alexandrie. De même l'hiéronymien, qui supprime la qualité de prêtre.

luthus [1] qu'il faut plutôt rattacher à la Thébaïde et plus spécialement à Antinoé [2]. C'est encore à la Thébaïde que nous ramènent les martyrs Apollonius, Philémon et leurs compagnons [3], dont Rufin visita le sanctuaire et contempla les reliques [4]. Pierre d'Alexandrie figure au martyrologe syriaque le 24 novembre, deux jours après à l'hiéronymien. Rufin atteste qu'on célébrait sa fête, sans préciser la date [5].

Les pèlerins nous renseignent assez mal sur les sanctuaires de l'Égypte. Parmi les saints d'Alexandrie dont Antonin a vénéré les reliques, il y a outre S. Athanase et S. Antoine, les saint Fauste, Épimaque, et l'évangéliste S. Marc [6]. Cosmas le voyageur, citant Théodore d'Alexandrie, mentionne une église de Saint-Victor, ἐν τῷ ἁγίῳ Βίκτορι [7]. Il s'agit sans doute de S. Victor fils de Romanos, célèbre

(1) *Synax. eccl. CP.*, au 19, 18, 14 mai, pp. 695, 694, 684. Sur les Actes du saint, BHO. 206, voir UHLEMANN, *Der heilige Coluthus*, ZEITSCHRIFT FÜR DIE HISTORISCHE THEOLOGIE, 1857, p. 264-84. Une inscription d'Antinoé avec invocation à S. Colluthus, LEFEBVRE, *Recueil des inscriptions grecques-chrétiennes d'Égypte*, n. 191.

(2) PALLADIUS, *Historia Lausiaca*, 60, BUTLER, t. II, p. 154. C'est probablement encore Antinoé qui est nommé dans ce débris de notice qu'un seul manuscrit abrégé de l'hiéronymien (R 3) semble avoir conservé au 8 mars : *Antinum civit. passio sanctorum Pitimons.*

(3) *Synax. eccl. CP.*, au 14 décembre, p. 307 ; *BHO.* 973.

(4) *Historia monachorum Aegypti*, 21, PREUSCHEN, *Palladius und Rufinus*, p. 80-82. Voir BHG². 1514 ; BHL. 6803 ; BHO. 973.

(5) *Hist. eccl.*, X 15. — Nous n'essayerons pas de tirer parti des Actes des XXVII martyrs égyptiens (BHL. 6584), des Actes de S. Marcien et de ses compagnons (BHL. 5260, 5259 ; BHG². 1194), des Actes de S. Marcel et de ses compagnons (BHL. 5240). Ces pièces renferment des éléments qui ne sont pas à dédaigner ; mais elles devraient être soumises à l'épreuve de la critique.

(6) *Ibi enim requiescit sanctus Athanasius, sanctus Faustus, sanctus Epimachius, sanctus Antoninus, sanctus Marcus vel alia multa corpora sanctorum.* GEYER, p. 189.

(7) COSMAS INDICOPLEUSTES, *Christiana topographia*, X, WINSTEDT, p. 315. Plus loin, p. 316, il est question d'une église de Saint Théodore

dans les annales hagiographiques des Coptes [1]. Sophrone de Jérusalem signale en passant un Μητρᾶ τοῦ ἁγίου μαρτύριον [2]. Nous avons rencontré le nom de ce martyr parmi ceux qu'Eusèbe emprunte à Denys d'Alexandrie. Dans une homélie attribuée à S. Cyrille [3] il est question des saintes vierges qui souffrirent le martyre aux temps des SS. Cyr et Jean, et dont on montrait la source sacrée, τὴν θείαν πηγήν, dans la basilique de Saint-Marc. L'auteur de la vie des célèbres Anargyres donne aux trois vierges les noms de Théoctiste, Théodote, Eudoxie [4].

On peut s'attendre à ce que le progrès du déchiffrement des papyrus trouvés en Égypte nous révèle l'existence de plus d'un saint oublié. Voici déjà, dans des documents écrits au Ve ou au VIe siècle des mentions intéressantes : πρεσβείαις τῆς δεσποίνης ἡμῶν τῆς Θεοτόκου καὶ τῶν ἐνδόξων ἀρχαγγέλων καὶ τοῦ ἁγίου καὶ ἐνδόξου ἀποστόλου καὶ εὐαγγελιστοῦ καὶ θεολόγου Ἰωάννου καὶ τοῦ ἁγίου Σερήνου καὶ τοῦ ἁγίου Φιλοξένου καὶ τοῦ ἁγίου Βήκτωρος καὶ τοῦ ἁγίου Ἰούστου καὶ πάντων τῶν ἁγίων [5]. S. Philoxenus est cité dans une autre pièce : ὁ Θεὸς τοῦ προστάτου ἡμῶν τοῦ ἁγίου Φιλοξένου [6] ; de même S. Justus, dont le μαρτύριον est désigné, en même temps que l'économe τοῦ ἁγίου Ἰούστου [7].

L'étui d'un scribe, trouvé à Antinoé, nous a conservé, avec une curieuse représentation du saint, cette invoca-

(1) BHO. 1242-1244.
(2) *SS. Cyri et Ioannis miracula*, XIII, *P. G.* LXXXVII, p. 3464.
(3) *P. G.* t. LXXVII, p. 1101.
(4) BHG². 469, c. 11.
(5) Hunt, *The Oxyrhynchus Papyri*, Part VIII, n. 1511.
(6) *The Oxyrhynchus Papyri*, l. c., n. 1150.
(7) Grenfell-Hunt, *The Oxyrhynchus Papyri*, part VI, n. 941. Actes de S. Justus, BHO. 554, et E. O. Winstedt, *Coptic texts on Saint Theodore* (London, 1910), p. 171-74.

tion : ἅγιε Φιλόθεε, βοήθ(ε)ι τῷ δούλῳ σου Παμίῳ [1]. Ce saint Philothée, dont on a des Actes [2], fut aussi le titulaire de plusieurs églises [3].

Une autre classe de documents nous fait connaître encore deux noms qu'il faut se borner à enregistrer. Les inscriptions ὁ ἅγιος Σακέρδος, ἡ ἁγία Ἀνθηρία ont été relevées sur des lampes en terre cuite que les Égyptiens faisaient brûler en l'honneur des saints et qu'ils conservaient avec le résidu en guise d'eulogies [4].

Nous pourrions allonger considérablement la liste des sanctuaires d'Égypte en puisant dans le livre bien connu d'Abû Sâlih [5]. En admettant qu'elle représente bien la physionomie du pays, au point de vue de ses édifices religieux, au XIIIe siècle, la compilation ne fournit guère le moyen de remonter aux origines, sans parler de la difficulté d'identifier certains saints sous leurs noms arabes populaires. Mais il n'est pas sans intérêt de constater à quels saints la dévotion copte est restée le plus fidèle durant le cours des siècles. On y verra que ce sont les apôtres avant tout, quelques saints étrangers comme S. Georges, S. Théodore, les SS. Cosme et Damien et surtout S. Mercure, ainsi qu'un bon nombre de saints qui sont bien du terroir, Ammon, Colluthus, Dioscore, Victor, Philémon, Or, Ménas.

Ce dernier nom nous amène à parler des deux princi-

(1) Actuellement à Paris, au musée Guimet. Publié avec fac-similé par H. Omont, dans *Bulletin de la société des antiquaires de France*, 1898, p. 330-32.

(2) BHO., p. 216.

(3) *Analect. Bolland.*, t. XXIV, p. 396-97.

(4) Lefebvre, *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Égypte*, n. 739, 740. Cf. De Rossi, *Bullettino*, 1866, p. 72.

(5) Evetts, *The Churches and Monasteries of Egypt attributed to Abû Sâlih*, Oxford, 1895.

paux sanctuaires d'Égypte, les plus célèbres dans le pays, les plus visités aussi par les étrangers. Le plus fameux est sans contredit celui de S. Ménas, dont des fouilles récentes viennent de mettre au jour les restes, au milieu de toute une ville que le service du pèlerinage a fait surgir autour de lui [1]. La basilique du saint, la gloire de la Libye[2], était située à neuf milles d'Alexandrie[3], et dépendait pour ainsi dire de la capitale. L'hiéronymien dit, au 11 novembre, *in Alexandria Minatis*. Un livre de miracles attribué à Timothée, évêque d'Alexandrie, et rempli d'histoires bizarres [4], renferme une foule de traits qui permettent de se rendre compte de l'importance du pèlerinage. Le nombre considérable des fidèles de tous pays qui sont allés vénérer le tombeau de S. Ménas est attesté par les ampoules à eulogies rapportées du voyage, et dont de nouveaux exemplaires vont sans cesse enrichir nos musées [5].

En dehors du recueil des miracles, tous les récits que nous avons sur S. Ménas font de lui un martyr de Cotyée en Phrygie ; on le rattache d'une façon assez artificielle à l'Égypte. Nous avons essayé de montrer ailleurs [6] que cette légende provient d'un pays où le culte du saint d'Égypte avait pénétré de bonne heure et donné naissance à un sanctuaire important. D'ailleurs, la Phrygie n'est

(1) C. M. Kaufmann, *Die Menasstadt und das Nationalheiligtum der altchristlichen Aegypter*, Leipzig, 1910. Cf. *Analect. Bolland.*, t. XXX, p. 120-23.

(2) Τὸ Μηνᾶ τοῦ μάρτυρος τέμενος καὶ πρὸ τοῦ τεμένους δωμάτιον, πάσης Λιβύης καθέστηκε φρύαγμα. Sophrone, *SS. Cyri et Ioannis miracula*, xlvi, *P. G.*, t. LXXVII, p. 3596.

(3) *Epiphanii monachi edita et inedita*, Dressel, p. 6.

(4) BHG[2]. 1256-1269. Nous l'avons analysé dans les *Analect. Bolland.*, t. XXIX, p. 12-19.

(5) La bibliographie du sujet est considérable. Voir maintenant Kaufmann, *Ikonographie der Menas-Ampullen*, Cairo, 1910.

(6) *Analect. Bolland.*, t. XXIX, p. 5-11.

pas seule à lui avoir élevé des églises. Il y en eut en Palestine [1], à Rome [2], à Constantinople [3], peut-être en Afrique où l'on eut certainement de ses reliques [4], et en Dalmatie [5]. L'église de Saint-Ménas de Constantinople devint également un centre de dévotion assez notable. Un recueil de miracles et une légende propre, qui donne au martyr deux compagnons, non sans modifier profondément sa physionomie, ont été rédigés à l'ombre de cette église.

Moins anciennes que celles du grand pèlerinage de la Maréotide sont les origines du sanctuaire des Saints-Cyr-et-Jean à Menouthi, à deux milles de Canope. Le temple d'Isis qui s'élevait dans cette localité avait longtemps été fort fréquenté. Il fut fermé, et une église, dédiée aux Évangélistes, construite dans la localité. Mais cela ne suffit pas à faire oublier l'ancien culte et à étouffer les germes de paganisme qui subsistaient encore. Cyrille d'Alexandrie crut en avoir raison en installant près de l'ancien temple d'Isis le culte des martyrs. Il fit ouvrir, dans la basilique de Saint-Marc, à Alexandrie, le tombeau des saints Cyr et Jean, avec l'intention de transporter un des saints corps à Menouthi. Il trouva les os tellement mêlés qu'il lui fallut enlever les deux squelettes. Il y eut une translation solennelle, à l'occasion de laquelle Cyrille prit plusieurs fois la

(1) *Vita Euthymii.* dans ANALECTA GRAECA, p. 67.

(2) S. Grégoire prononça une homélie dans l'église de Saint-Ménas sur la voie d'Ostie. *P.L.* t. LXXVI, p. 1259.

(3) Voir les textes sur l'antique église de Saint-Ménas près de l'Acropole, dans *Analect. Bolland.*, t. c., p. 4, où est aussi mentionnée l'église bâtie par Justinien en l'honneur des saints Ménas et Menaios, sur lesquels on n'a pas de données.

(4) Deux inscriptions dans P. MONCEAUX, *Enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique*, IV, n. 246, 297.

(5) Voir *Analect. Bolland.*, t. XVIII, p. 405.

(6) *Analect. Bolland.*, t. XXIX, p. 20-34.

parole. Nous possédons encore le texte de ces allocutions[1]. Sur les deux martyrs on savait peu de chose. Les récits qui nous sont parvenus sont bien vagues et faits, on le sent, sur des données maigres et incertaines. On dit que Cyr était moine, et Jean, soldat[2]. Le premier exerçait d'abord la médecine, et l'on montrait à Alexandrie, englobé dans l'église des Trois-Enfants, le cabinet où il avait donné ses consultations[3] — une légende qui se forma sans doute lorsque les miracles de Menouthi eurent établi sa réputation de guérisseur. Ce que nous savons de l'histoire de Menouthi au cours du Ve siècle nous oblige à conclure que la présence des deux martyrs n'opéra pas instantanément les effets que Cyrille en attendait, et qu'il fallut d'autres interventions pour extirper les restes de paganisme et donner au nouveau culte tout son essor[4]. Ce fut sans doute au cours du VIe siècle que la vogue du sanctuaire s'accrut dans de grandes proportions. Dans les premières années du siècle suivant, Sophrone de Jérusalem, en reconnaissance de sa propre guérison, fit un recueil des miracles obtenus par l'intercession des SS. Cyr et Jean[5], compilation considérable et infiniment curieuse qui fait défiler devant nous la foule pressée des pèlerins venus à Menouthi pour obtenir la guérison de leurs maux. On sait que le nom d'Aboukir, qui n'est autre qu'une déformation arabe de celui de S. Cyr, Ἀββακῦρος, a remplacé le nom

(1) BHG[2]. 472-474.

(2) BHG[2]. 476, c. 11.

(3) BHG[2]. 469, c. 2-4. Le fondateur de cette église serait l'évêque Apollinaire († 568).

(4) Les incidents sont racontés dans la Vie de Sévère. Voir L. Duchesne, *Le sanctuaire d'Aboukir*, Bulletin de la société archéologique d'Alexandrie, n. 12, 1910, p. 3-14. Cf. *Analect. Bolland.*, t. XXX, p. 448-50.

(5) BHG[2]. 477-79

de Menouthi et demeure aujourd'hui encore le témoin de la transformation accomplie en ces lieux par le culte des martyrs. On ne peut déterminer exactement l'époque de la ruine du sanctuaire. Les reliques des deux saints furent transportées à Rome, et déposées dans une petite église, située sur la rive droite du Tibre, à la hauteur de la basilique de Saint-Paul. On l'appelle encore Santa Passera, nouvel et singulier dérivé de Ἀββακῦρος. D'autres églises s'élevèrent à l'intérieur de la ville en l'honneur des saints Alexandrins [1].

Nous ne pouvons omettre de mentionner l'île de Sainte-Iraï, située dans le fleuve de Menouf (Memphis), dans laquelle Anastase, le futur empereur séjourna durant son exil. Lorsqu'il fut monté sur le trône, il remplaça la petite église de Sainte-Iraï par une superbe basilique qu'il dota richement [2]. Quelle était cette sainte dont le nom revient sous diverses formes dans les légendes coptes ? Est-ce la sœur de S. Apatir [3], ou plutôt son homonyme Ama Iraï, qu'avant de subir elle-même le martyre elle alla vénérer dans son sanctuaire à Tammôou de Memphis [4] ? Et celle-ci serait-elle Ste Emmerayes [5] ? Si la tradition copte et éthiopienne n'est pas ici comme trop souvent, hélas, d'une absolue netteté, on n'hésitera guère à reconnaître la sainte de Menouf dans cette notice des synaxaires

(1) DUCHESNE, t. c., p. 12-14 ; P. SINTHERN, *Der römische Abbacyrus* dans RÖMISCHE QUARTALSCHRIFT, t. XXII (1908), p. 196-239.

(2) ZOTENBERG, *Chronique de Jean, évêque de Nikiou*, LXXXIV, dans NOTICES ET EXTRAITS, t. XXIV, p. 488-89 Cf. *Analect. Bolland.* t. XXVII, p. 73.

(3) BHO. 73, 74. Celle-ci serait aussi désignée sous le nom de Mahraïl. Voir P. PEETERS dans *Analect. Bolland.*, t. XXIII, p. 482. Ajoutons pour mémoire la martyre Ἡραΐς, citée p. 250.

(4) HYVERNAT, *Les Actes des martyrs de l'église d'Égypte*, p. 94.

(5) BHO. 376, 377.

grecs au 5 octobre : Ἱεραΐδος ἐκ πόλεως Μέμφεως [1].

En passant de l'Égypte aux îles grecques [2] nous ne pouvons oublier de donner une mention de l'île de Chypre, qui figure deux fois au martyrologe hiéronymien — disons mieux, dans nos copies du martyrologe, au 9 et au 20 février. C'est une pure erreur de copiste, et les saints nommés sous cette rubrique appartiennent authentiquement à l'Égypte [3]. Le culte de S. Barnabé n'a pas, chez les Cypriotes, de racines dans la tradition antique. On en connaît les origines relativement tardives et peu régulières [4]. Malgré des Actes d'une certaine étendue, tout demeure obscur dans l'histoire d'un martyr Polychronius, honoré dans l'île de Chypre [5].

L'île de Crète vénère spécialement un groupe de dix martyrs, dont deux textes hagiographiques racontent l'histoire [6]. Les évêques de Crète, écrivant à l'empereur Léon, au milieu du V[e] siècle, attestent leur confiance en ces saints protecteurs de leur pays : *decem martyribus pro-*

(1) *Synax. eccl. CP.*, p. 112. Le 30 mai simplement : τῆς ἁγίας μάρτυρος Ἱεραΐδος, ib. p. 717. Le 5 septembre (p. 18), les synaxaires annoncent une martyre égyptienne du nom de Ἡραΐς ; le 4 mars (p. 506) une sainte du même nom, sans mention de l'Égypte.

(2) Les recherches de M. H. ACHELIS, *Spuren des Urchristentums auf den griechischen Inseln*, dans ZEITSCHRIFT FÜR DIE NEUTESTAMENTLICHE WISSENSCHAFT, t. I (1900), p. 87-100, n'apportent aucune contribution à l'histoire du culte des martyrs.

(3) *Saints de Chypre* dans ANALECTA BOLLAND., t. XXVI, p. 234-35. Une partie des confesseurs qui travaillaient aux mines de Palestine furent envoyés, la septième année de la persécution, en Chypre ; plusieurs y sont morts, sans doute, mais nous n'avons pas de détails sur cette colonie. EUSÈBE, *De mart. Palaest.* XIII, 2.

(4) *Ibid.*, p. 235-36.

(5) *Ibid.*, pp. 175-78, 282-83.

(6) BHG[2]. 1196, 1197. Sur une prétendue translation des Dix martyrs à Constantinople, voir *Analect. Bolland.*, t. XVIII, p. 280.

vincialibus [1]. Sur S. Cyrille évêque et martyr de Gortyne, nous avons mieux que les récits hagiographiques qui le concernent [2]. La notice de l'hiéronymien, au 9 juillet, *Cyrilli episcopi igni traditi* [3], s'éclaire par cette mention des synaxaires les plus anciens, à la même date : Κυρίλλου, ἀρχιεπισκόπου Κρήτης μητροπολίτου Γορτύνης [4]. S. Tite n'est pas un martyr. Il convient toutefois de mentionner son église, qui remonterait au VIe siècle [5].

Les actes de S. Isidore ne laissent pas que de présenter d'assez grandes difficultés [6]. On ne peut nier l'antiquité de son culte dans l'île de Chio, puisque sa basilique y était déjà célèbre au temps de Grégoire de Tours [7] ; les Africains vénéraient ses reliques [8].

La Grèce occupe bien peu de place dans l'histoire des

(1) Hardouin, *Concilia*, t. II, p. 767.

(2) BHG². 467; *Synax. eccl.CP.*, au 5 septembre et au 14 juin, pp. 17, 750.

(3) Ainsi dans les manuscrits B, W. Le ms. E porte simplement *Cyrilli episcopi*.

(4) *Synax. eccl. CP.*, p. 807. Outre cette date, et celles que nous avons indiquées plus haut, il est encore nommé au 28 mars, p. 568.

(5) Gerola, *Monumenti veneti nell' isola di Creta*, t. II, p. 31. — Nous n'avons pas à nous occuper ici de S. Philippe, évêque de Gortyne, que les anciens martyrologes ignorent, et qui apparaît dans les martyrologes historiques du IXe siècle. Adon le cite deux fois, le 11 avril avec une notice tirée de S. Jérome, *De viris illustribus*, xxx, et le 8 octobre avec deux lignes extraites de Rufin, *Hist. eccl.*, IV, 23. K. J Neumann, *Der römische Staat und die allgemeine Kirche*, p. 291, dit à propos de S. Philippe : « Sein Martyrium ist herausgesponnen aus Euseb. H. E. IV. 23, 5, et il souligne ces mots ἅτε δὴ ἐπὶ πλείσταις μ α ρ τ υ ρ ο υ-μ έ ν η ς ἀνδραγαθίαις τῆς ὑπ' αὐτὸν ἐκκλησίας. Il faut se rappeler que les compilateurs du IXe siècle ne lisaient pas le grec, que Rufin n'écrit aucun mot qui puisse faire naître l'équivoque, et enfin que nulle part, dans les martyrologes, Philippe ne porte le titre de martyr.

(6) BHG² 960, 961. Cf. *Synax. eccl. CP.*, au 14 mai, pp. 683, 1012.

(7) *In gloria martyrum*, ci

(8) Monceaux, *Enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique*, IV, n. 261 : *sancti Hesidori*.

persécutions et du culte des martyrs. Athènes compta parmi eux son évêque Publius, au témoignage de Denys de Corinthe [1]. Fut-il honoré par ses fidèles ? Nous l'ignorons. Les martyrs de Corinthe Léonide et ses compagnons ne figurent pas seulement au martyrologe syriaque et à l'hiéronymien à la date du 16 avril [2]; la tradition liturgique des Grecs est d'accord avec ces documents, et les plus anciens synaxaires les nomment à la même date [3].

Une tradition antique localise à Patras en Achaïe la fin de la carrière de l'apôtre André. L'hiéronymien s'en fait l'écho au 5 février et au 30 novembre [4]. C'est de là que Philostorge fait venir les reliques qui furent solennellement transférées à Constantinople [5]. Paulin de Nole, qui obtint des reliques de l'apôtre pour ses basiliques de Fundi et de Nole [6], affirme que Dieu donna ce trésor à Patras [7]. Sa basilique est une de celles dont la renommée est arrivée jusqu'à Grégoire de Tours [8]. Ceci ne doit pas nous empêcher de rappeler que Arka en Phénicie prétendait également posséder le corps de l'apôtre [9].

Le grand patron de l'Épire semble être S. Donat, qui

(1) Dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, 23, 2, 3.

(2) Après les noms, malheureusement défigurés, les manuscrits B, W ajoutent *omnium in mare mersorum*, au 20 juillet, l'hiéronymien annonce encore *in Chorinto (in Choranto) Cyriaci, Donati* etc. que nous n'avons pas le moyen d'identifier.

(3) *Synax. eccl. CP.*, p. 605. La notice dans d'autres synaxaires le lendemain, p. 609.

(4) Au 5 février : *In Oriente Patras ordinatio episcopatus sancti Andreae apostoli* ; au 30 novembre : *In Achaia civitate Patras natalis sancti Andreae*.

(5) *Hist. eccl.*, III, 2, *P. G.* t. LXV, p. 481.

(6) *Epist.* XXXII, 17, Hartel, p. 292 ; *Carm.* XXVII, 406, Hartel, p. 280.

(7) *Carm.* XIX, 78, 336, Hartel, pp. 121, 130.

(8) *In gloria martyrum* xxxii ; *De miraculis b. Andreae*, xxxvii.

(9) *Vita Petri Iberi*, Raabe, p. 99.

n'est pas un martyr [1], et dont le nom est attaché à deux châteaux forts de Justinien [2]. Deux autres forteresses sont nommées ὁ ἅγιος Σαβιανός et τοῦ ἁγίου Σαβίνου [3]. Sabinus Sabinianus serait-il un martyr de la contrée ?

Un groupe de martyrs, qui semble avoir été honoré le 18 décembre, n'est connu que par l'inscription suivante, trouvée à Keserli, en Thessalie :

Μαρτύρω[ν] [Ἰω]άννου Λουκᾶ Ἀνδρέου Λεωνίδο[υ] ηη μαρτύριον τῇ πρὸ ιε' καλ[ανδῶν] Ἰα[νουαρίου] μημ ησε... ηδου ἀπ' αὐτῶν σωτ[ηρίας] [4].

Nous avons dit ailleurs les difficultés que soulève la question des origines du culte de S. Démétrius à Thessalonique. Le martyrologe oriental ne connaît point ce martyr, ou plutôt il le place à Sirmium, au 9 avril : *in Sirmia Demetri diaconi* [5]. On sait d'ailleurs qu'au Ve siècle, Léontius, préfet d'Illyrie, en reconnaissance d'un bienfait reçu, bâtit deux basiliques en l'honneur de S. Démétrius, l'une à Sirmium, l'autre à Thessalonique On ajoute que cette dernière renfermait le corps du martyr ; l'autre avait reçu des reliques, ses vêtements teints de sang. L'emplacement de la basilique de Thessalonique en pleine ville, les origines tardives du culte à cet endroit, l'indice

(1) Cf. *Synax. eccl. CP.*, p. 1031.

(2) Procope, *De aedif.*, IV, 4, Dindorf, p. 279.

(3) Ibid , Dindorf, pp. 277, 279.

(4) C'est la lecture de M. G. Lampakis, Κατάλογος καὶ ἱστορία τοῦ Μουσείου τῆς χριστιανικῆς ἀρχαιολογίας (Athènes, 1906), p. 68, avec un fac-similé malheureusement peu distinct. Le P. Pargoire, dans *Vizantijskij Vremennik*, t. X (1903), p. 636, et A. E. Contoléon dans *Revue des études grecques* t. XVII (1904), p 3, lisent : Μαρτύριον Ἰωάννου, Λουκᾶ, Ἀνδρέου, Λεωνίδα... μαρτυρησάντων πρὸ πέντε καλλανδῶν Ἰανουαρίου. Le texte de M. Lampakis est plus fidèle. A noter surtout la différence de date.

(5) *Les légendes grecques des saints militaires*, p. 107-108.

fourni par le martyrologe porteraient à croire que le tombeau du saint se trouvait plutôt à Sirmium et la relique ensanglantée à Thessalonique.

L'importance de cette ville expliquerait que le cours de la dévotion envers S. Démétrius se soit plutôt portée de ce côté, et que le sanctuaire principal de Sirmium ait fini par n'occuper qu'un rang effacé. Quoi qu'on en pense, la fondation de Léontius à Thessalonique imprima un élan extraordinaire à la piété des fidèles. S. Démétrius et sa basilique devinrent comme le centre de la vie du peuple de Thessalonique, le patron et le défenseur de la ville, l'avocat et l'intercesseur auquel on a recours dans toutes les nécessités. Le saint, son sanctuaire, ses miracles ont été l'objet d'une foule d'écrits qui témoignent tous de la confiance enthousiaste et universelle des peuples [1]. La basilique de S. Démétrius a été, à partir du Ve siècle et durant le cours du moyen âge un des grands centres d'attraction des pieux voyageurs chrétiens [2].

Bien que la gloire de cet illustre martyr ait quelque peu éclipsé celle des autres saints de Thessalonique, elle n'a pas complètement effacé leur souvenir. La même ville est représentée dans le martyrologe oriental par les saints Fronton et trois compagnons au 14 mars, Chionia et Agape au 2 avril, Théodule et Agathopus au 4 avril. Le premier de ces groupes n'a pas laissé d'autre trace. Il n'en est pas de même du second. Les Actes des saintes Agape, Irene et Chionia ne nous renseignent guère, il est vrai,

(1) BHG². 496-547. Sur la fête de S. Démétrius et sur les souvenirs de son culte à Thessalonique, voir TAFEL, *De Thessalonica*, p. 227-231 ; P.N. PAPAGEORGIOU, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. XVII (1908), p. 321-81.

(2) Sur la basilique, voir DIEHL-LE TOURNEAU, *Les mosaïques de Saint-Démètrius de Salonique*, MONUMENTS ET MÉMOIRES PIOT, t. XVIII (1911), p. 225-47.

sur le culte des trois martyres, malgré les bons éléments que renferme ce récit [1]. Mais nous savons par une autre source que leur basilique était située près des murs de la ville [2]. Il existe également une Passion, de mince valeur, malheureusement, des saints Théodule et Agathopus [3]. On montrait à Thessalonique l'endroit où les corps de ces martyrs avaient été jetés. C'était là, sans doute, une de ces traditions populaires très discutables, mais qui prouve que le culte des deux saints était en honneur dans la ville [4]. La liste des martyrs de la persécution de Dioclétien dressée par l'auteur de la Passion des saints Gurias et Samonas comprend un saint Agapetos de Thessalonique, Ἀγαπητὸν ἐν Θεσσαλονίκῃ [5], dont nul autre document ne fait mention. On est tenté de se demander si l'hagiographe n'a pas voulu écrire Ἀγαθόπους. Ce n'est qu'une conjecture, évidemment.

Le culte de Ste Matrone, dont nous avons les Actes dans une vieille traduction latine [6], n'est pas moins bien établi. Elle avait une basilique hors ville [7]. On nous apprend même que le peuple de Thessalonique, par crainte de

(1) BHG². 34.

(2) *Miracula auct. Ioanne Thessalonic.*, XII, BHG². 511 : μέχρι τοῦ σεβασμίου τεμένους τῶν τριῶν ἁγίων μαρτύρων Χιόνης, Εἰρήνης καὶ Ἀγάπης, ὅπερ, ὡς ἴστε, βραχυτάτῳ διαστήματι τοῦ τῆς πόλεως τείχους ἀφέστηκεν.

(3) BHG². 1784. La date du 4 avril est confirmée par les synaxaires. *Synax. eccl. CP.*, p. 583.

(4) *Vita S. David Thessalonic.*, ROSE, p. 13.

(5) GEBHARDT-DOBSCHÜTZ, *Die Akten der Edessenischen Bekenner Gurjas, Samonas und Abibos*, p. 6 Le texte syriaque actuel ne contient pas le nom d'Agapetos. Les éditeurs l'ont, avec raison, introduit dans le texte sur la foi de l'ancienne version grecque.

(6) BHL. 5688. Résumé des Actes grecs dans *Synax. eccl. CP.*, au 27 mars, p. 563.

(7) *Miracula S. Demetrii a.* IOANNE THESSALONIC., BHG 511, XII, : τὸ πεδίον τοῦ σεβασμίου ναοῦ τῆς χριστοφόρου μάρτυρος Ματρώνης.

livrer aux profanations des barbares les corps des martyrs, les avait soigneusement enfouis sous terre, si bien qu'à l'exception de celle de Ste Matrone, on ne connaissait plus les châsses qui les contenaient [1]. La date marquée en tête de la passion latine, *VIII kal. mart.* permet d'identifier avec notre martyre la Matrona perdue dans une liste très confuse du martyrologe hiéronymien au 22 février.

On a exhumé à Thessalonique une plaque de marbre avec cette inscription *Domesticus positus ad do(mnum) Ioan(nem) dat sol(idos) tres et semis pro memorium* [2]. Il s'agirait, d'après cela, de la concession d'une tombe à proximité d'un martyr Jean. Nous n'avons aucune donnée certaine sur un martyr de Thessalonique de ce nom [3].

Il est question, dans un texte du Xe siècle, d'un moine de l'Olympe enseveli à Thessalonique ἐν τῷ τοῦ μάρτυρος Σῴζοντος δόμῳ [4]. On ne peut s'empêcher de songer au martyr Sozon du 7 septembre ; mais ses Actes le rattachent à la Cilicie [5].

Le sol de Byzance fut-il arrosé du sang des martyrs [6] ?

(1) *Ibid.*, VII, BHG². 506 : ὡς μηδὲ μέχρι νῦν τηλαυγῶς μηδενὸς τῶν ἐν αὐτῇ μαρτυρησάντων ἁγιοδόχους θήκας γνωσθῆναι πλὴν τῆς σεμνοτάτης καὶ παναγίας παρθένου Ματρώνας.

(2) P. Perdrizet, dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. XXV (1905), p. 88.

(3) La liste des martyrs (*Acta SS.* iun. t. I, p. 48), où M. Perdrizet, l. c., p. 89, trouve deux fois le nom de Jean, est une de ces longues séries de l'hiéronymien dont il faut désespérer.

(4) BHG². 655, c. 22.

(5) BHG². 1643, 1644. Un autre texte de date relativement récente, la Vie de S. David de Thessalonique, BHG². 493, c. 2, mentionne une μονὴ τῶν ἁγίων μαρτύρων Θεοδώρου καὶ Μερκουρίου, et les synaxaires, au 1 octobre, donnent une courte biographie d'un S. Domninus de Thessalonique parfaitement inconnu d'ailleurs.

(6) Nous résumons dans les pages qui vont suivre notre travail *Saints de Thrace et de Mésie*, Analect. Bolland., t. XXXI, p. 161-300.

Un texte de Tertullien indique assez clairement que Caecilius Capella, vers les débuts du III[e] siècle, y sévit contre les chrétiens ; mais les victimes ne sont point nommées [1].

Dans son discours contre les Ariens prononcé à la fin de novembre 380, après que Théodose eut rendu aux catholiques leurs églises, S. Grégoire de Nazianze attribue cette victoire aux martyrs et se réjouit de la restauration de leur culte trop longtemps négligé [2]. Ces martyrs sont sans doute ceux que Byzance possédait en propre. Malheureusement, rien ne laisse deviner leurs noms.

Deux martyrs célèbres passent pour avoir souffert à Byzance, S. Mocius et S. Acace. Leurs légendes sont formelles sur ce point [3]. La fête du premier se célébrait le 11 mai, date de la fondation de Constantinople ; celle d'Acace le 8 du même mois. Nous les retrouvons, avec quelques autres, dans le martyrologe oriental, dont les notices suivantes doivent ici entrer en ligne de compte. D'abord celles de l'abrégé syriaque :

10 MAI : *à Nicomédie Akakios le martyr.*

11 MAI : *à Constantinople Maximus.*

19 MAI : *à Constantinople, à Byzance, Hesychios et d'autres martyrs.*

Le martyrologe hiéronymien :

8 MAI : *Constantinopoli Agathi (Agati) militis, Maximi presbyteri.*

(1) TERTULLIEN, *Ad Scapulam*, 3, OEHLER, t.I, p. 545.
(2) *Orat.* XXXV, 1, *P. G.* t XXXVI, p. 257.
(3) Légende de S. Mocius, *Analect. Bolland.*, t XXXI, p. 163-76 ; légende de S. Acace, BHG[2]. 13.

10 MAI : *Mecae (Moece, Moecae)... Acaci... Mutaci... Constantiae Maximi (Maximae).*

18 MAI : *Constantinopoli Efuchi (Euchi).*

7 JUIN : *In Begantium (Begarecium) quae est Constantinopoli Pauli... Achaci (Accadi, Cachaci) Moechi (Mochi, Monachi).*

15 JUIN : *Constantinopoli Motii (Muci, Nuci).*

9 JUILLET : *in Mediolano Moechi (Meci, Monachi).*

16 JUILLET : *Mediolano Mochi (Moeci, Mochari).*

Si nous écartons de cette liste l'Hesychius du 19 (18) mai, un martyr dont nous ne connaissons que le nom par cette unique source, et au 7 juin Paul, qui est l'évêque de Constantinople, mort en exil, il nous reste trois noms : Acacius, Mocius, Maximus.

Acacius est à sa date véritable dans l'hiéronymien ; deux jours plus tard, le syriaque l'annonce sous Nicomédie. Avait-il une fête spéciale dans cette ville ou y a-t-il erreur dans la rubrique ? Dans l'hiéronymien il est ce jour-là rapproché de Mocius et de Constantinople. Le 7 juin Acace est rappelé, pour faire cortège, avec Mocius, à l'évêque martyr.

Le 11 mai, date traditionnelle de la fête de S. Mocius, l'hiéronymien ne renferme aucun nom qui ressemble à celui-là, et la rubrique Constantinople ou Byzance fait défaut. Mais la veille, on reconnaît, au milieu d'un étrange désordre, d'une part le nom qui doit représenter Mocius, de l'autre *Constantiae*, qu'il n'est pas téméraire de corriger en *Constantinopoli*. En effet, ce nom est accolé à celui de *Maximus*, ce qui nous ramène à l'abrégé syriaque, lequel, à la date du 11, annonce un Maximus de Constantinople. Il est probable que Maximus n'est autre que Mocius lui-même, dont le nom a été enregistré sous cette forme dans

le martyrologe oriental. La correspondance du lieu et de la date n'est pas ici le seul indice. Nous en avons un autre dans la notice du 8 mai, qui associe le prêtre Maximus au soldat Acace. Or, d'après la légende, qui semble bien indépendante du martyrologe, Acacius était soldat, Mocius était prêtre.

On ne sait pourquoi Mocius est encore nommé le 15 juin. Les deux commémoraisons du mois de juillet, *in Mediolano*, doivent se rapporter à une translation de reliques que Milan aura demandées à Constantinople. Comme nous l'apprend S. Victrice, Mocius comptait au nombre des saints dont la réputation de thaumaturge était le mieux établie [1]. Son culte se propagea jusqu'en Espagne, et le calendrier de Carmona [2], le plus ancien du pays, annonce *III idus maias sancti Crispini et Muci mar(tyris).*

Les deux anciens martyrs de Byzance avaient leur sanctuaire propre. La construction de la basilique de Saint-Mocius est attribuée à Constantin dans des textes qui font honneur au premier empereur chrétien de beaucoup d'entreprises de ce genre [3]. Il ne faudrait pas se contenter d'un témoignage aussi peu sûr. Malheureusement, Eusèbe, qui pourrait nous éclairer, manque ici de précision. Il se borne à mentionner en termes généraux les fondations de l'empereur en l'honneur des martyrs, distinctes de la basilique des Saints-Apôtres : Μαρτυρίοις τε μεγίστοις καὶ περιφανεστάτοις οἴκοις τοῖς μὲν πρὸ τοῦ ἄστεος τοῖς δὲ ἐν αὐτῷ τυγχάνουσι, δι' ὧν ὁμοῦ καὶ

(1) *De laude sanctorum*, XI, *P. L.* t. XX, p. 453.
(2) *Analect. Bolland.*, t. XXXI, p. 320.
(3) PREGER, *Scriptores originum Constantinopolitanarum*, p. 214-15 THEOPHANIS *Chronogr.* ad an. 5816, DE BOOR, t. I, p. 23.

τὰς τῶν μαρτύρων μνήμας ἐτίμα [1]. Il est possible que la basilique de Saint-Mocius soit comprise dans cette désignation ; l'on serait même tenté de se demander si la coïncidence des ἐγκαίνια τῆς πόλεως avec l'anniversaire de S. Mocius au 11 mai est purement fortuite, et s'il n'est pas permis d'y voir un indice de la dévotion spéciale de l'empereur pour le martyr de Byzance [2]. Retenons seulement que l'église de Saint-Mocius est fort ancienne. Ammonius, qui mourut au conciliabule du Chêne, fut enterré ἐν τῇ Μωκίου μάρτυρος ἐπωνύμῳ ἐκκλησίᾳ [3]. Elle est mentionnée de nouveau à l'époque du concile d'Éphèse [4] et fut rebâtie par Justinien sur un plan plus vaste.

On veut que ce soit aussi Constantin qui bâtit Saint-Acace. Ici encore les témoignages formels ne sont pas suffisamment sûrs. Le plus ancien est celui de Socrate. Il signale, sous le règne de Constance, l'église ἐν ᾗ τὸ σῶμα τοῦ μάρτυρος Ἀκακίου ἀπόκειται [5], comme celle où le corps de Constantin aurait été transporté par Macédonius, et qui aurait été à cette occasion le théâtre de scènes sanglantes. Nous savons que le saint corps reposait au lieu dit Σταυρίον, qui se laisse identifier sans trop de peine. Il est raconté que les reliques de S. Étienne furent débarquées à Constantinople ἐν τῷ Ζεύγματι εἰς τὸ Σταυρίον [6]. On est d'accord pour placer le Ζεῦγμα entre les deux ponts qui rejoignent Constantinople à Galata par dessus

(1) *Vita Constantini*, III, 48, HEIKEL, p. 98.

(2) Il faut dire que les historiens n'insinuent rien de semblable. Voir TH. PREGER, *Das Gruendungsdatum von Konstantinopel*, HERMES, t. XXXVI (1909), p. 336-42.

(3) SOZOMÈNE, *Hist. eccl.*, VIII, 17, 5.

(4) Voir *Act. SS.* maii, t. II, p. 621.

(5) *Hist. eccl.*, II, 38.

(6) *Passio S. Stephani*, BHG². 1649, c. 14.

la Corne d'Or [1]. L'endroit est situé en dehors de l'ancienne enceinte de Byzance, et vérifie la loi générale qui place dans la banlieue toutes les sépultures, y compris celles des martyrs.

Au dire du même historien Socrate, il y avait dans la capitale un autre sanctuaire, moins important, consacré à la mémoire de S. Acace. Un grand édifice de Constantinople devait son nom de Καρύα à un noyer qui se voyait dans le vestibule, et auquel, à ce qu'on racontait, le martyr S. Acace avait été suspendu. Cette tradition était consacrée par un petit oratoire placé tout à côté [2]. Il fut rebâti et sans doute agrandi par le patrice Narsès [3].

Plus tard, les textes byzantins citent fréquemment une église de Saint-Acace sous le nom de ὁ ἅγιος Ἀκάκιος ἐν τῷ Ἑπτασκάλῳ [4], sur lequel les topographes n'ont pas dit le dernier mot [5].

Tels sont les seuls martyrs de Byzance qui se rattachent aux persécutions romaines [6]. Les troubles religieux du IVe siècle firent également des victimes que la ville impériale honora comme ses martyrs propres : l'évêque Paul et ses

(1) J. PARGOIRE, *Constantinople : la porte Basilikè,* dans ÉCHOS D'ORIENT, t. XI (1906), p. 31 ; S. SALAVILLE, *Les églises de Saint-Acace à Constantinople,* dans ÉCHOS D'ORIENT, t. XI (1909), p. 105.

(2) *Hist. eccl.*, VI, 23. Quelques archéologues, tels que Mordtmann et Salaville, t. c., p. 108, sont d'avis que Socrate parle aux deux endroits du même édifice. Le texte de l'historien donne une impression toute contraire. D'une part il s'agit d'une ἐκκλησία, de l'autre d'un οἰκίσκος εὐκτήριος.

(3) PREGER, *Scriptores originum Constantinopolitanarum*, p. 253-54.

(4) Voir par exemple *Synax. eccl. CP.*, pp. 369, 661, 664, 730, 834, 933 ; PREGER *Scriptores*, p. 214 ; DUCANGE, *Constantinopolis christiana*, t. II, p. 118.

(5) Voir SALAVILLE, t. c., p. 107.

(6) Nous avons dit ailleurs ce qu'il faut penser des saints Manuel, Sabel et Ismaël, de S. Lucillien avec ses compagnons et de S. Callistrate. *Analect. Bolland.* t. XXXI, p. 232-34.

familiers Martyrius et Marcien, connus sous le nom populaire de saints Notaires [1]. Paul mourut en exil et son corps fut ramené dans sa ville épiscopale par les soins de Théodose, qui le fit déposer dans l'ancienne église des Macédoniens, dont Paul devint bientôt le titulaire [2]. Les gens simples, surtout les femmes, dit Sozomène [3], oublièrent bientôt quel était ce S. Paul, et se persuadèrent que le corps saint vénéré dans la basilique était celui de l'apôtre. Sur le tombeau de Martyrius et de Marcien hors les murs de la ville s'éleva une chapelle dont S. Jean Chrysostome commença la construction, et qui fut terminée par Sisinnius [4].

On voit que le propre des saints de Byzance n'est pas très considérable. Mais le culte des martyrs étrangers ne tarda pas à s'introduire dans la ville nouvelle, et, s'il faut en croire certains documents d'epoque tardive, dont les sources ne paraissent pas toujours assez sûres, Constantin lui-même aurait été, par ses constructions, le grand propagateur de ces dévotions importées. On n'hésita pas à rehausser par l'éclat d'un patronage aussi illustre les origines d'un bon nombre de vieux sanctuaires de la cité : Saint-Agathonicus, Saint-Émilien, Saint-Ménas, Sainte-Euphémie, Saint-André, Saint-Philémon, Saint-Procope, Saint-Diomède, Saint-Georges, Saint-Jean-Baptiste, Sainte-Thècle [5]. Les églises des Saints-Carpus-et-Papylus et celle de Saint-Romain seraient l'œuvre de l'impératrice Hélène. S'il est vrai que, de bonne heure, des voyageurs, comme Aetheria, ont été frappés par la multitude des sanctuaires

(1) BHG². 1029 ; *Synax. eccl. CP.*, 25 octobre, p. 161.
(2) Socrate, *Hist. eccl.*, V, 9.
(3) Sozomène, *Hist. eccl.*, VII, 10.
(4) Sozomène, *Hist. eccl.*, IV, 3.
(5) Voir les *Patria* dans l'édition de Preger, *Scriptores originum Constantinopolitanarum*, index topographicus. Voir aussi la *Constantinopolis christiana* de Ducange.

de Constantinople, *martyria quae ibi plurima sunt* [1], il est bien difficile de démontrer que, dès le règne de Constantin. les cultes non indigènes aient pris le grand essor que supposent les listes des topographes.

Le branle semble avoir été donné par l'introduction des reliques des apôtres André, Luc et Timothée dont la nouvelle capitale s'enrichit sous Constance. Depuis lors elle ne cessa de chercher ailleurs de quoi réunir un trésor sans rival, et nous avons vu la part considérable que prit Constantinople dans le mouvement des grandes translations[2].Il n'y eut pas que les empereurs et les évêques pour attirer à Byzance les trésors religieux des églises étrangères. S. Marcel l'Acémète, qui tenait tant à avoir des reliquaires bien garnis [3], eut sans doute des émules, et il est assez probable que la plupart des sanctuaires, qui couvrirent rapidement la capitale comme d'un réseau serré, durent leur origine à des envois de reliques.

Pour achever de donner une idée du culte des martyrs à Constantinople avant la fin du VI[e] siècle, nous ferons suivre quelques dates, de provenances assez mêlées, et qui se dérobent parfois à un contrôle rigoureux.

Juliana, fille de Valentinien (364-375), bâtit l'église de Saint-Polyeucte [4], celle, probablement, qui était encore visitée du temps de Grégoire de Tours [5].

On place sous le règne d'Arcadius (395-405) la construction des églises de Saint-Éleuthère [6] et de Saint-

(1) Geyer, *Itinera Hierosolymitana*, p. 76.
(2) Plus haut, p. 66-69.
(3) Voir plus haut, p. 76, n. 1.
(4) *Patria CP.*, III, 57, Preger, p. 227.
(5) *In gloria martyrum*, CII.
(6) *Patria CP.*, III, 192, Preger, p. 275. Il est fait mention de cette église dans Théodore le Lecteur, I, 16, *P. G.* t. LXXXVI, p. 173, et dans Moschus, *Pratum spirituale*, *P. G.* t. LXXXVII, p. 3009.

André [1]. Césaire, qui fut consul en 397, bâtit Saint-Thyrse[2] et Aurélien, le consul de l'an 400, Saint-Étienne[3]. Nous noterons ici la fondation d'une autre église de Saint-Étienne par Sisinnius, évêque des Novatiens († 407), le contemporain de S. Jean Chrysostome [4]

Proclus (434-447) fit construire l'église des Saints-Cosme-et-Damien dans le Zeugma [5].

Parmi les fondations de Pulchérie († 453), on cite l'église de Saint-Laurent [6], et aussi Saint-Étienne du Palais [7]. Deux églises célèbres, Saint-Théodore et Saint-Jean-Baptiste furent bâties par deux consuls, la première [8] par Sphoracius (452), la seconde par Studius (454) qui la fit desservir par les moines Acémètes et donna son nom au monastère qui s'établit en cet endroit [9]. Anthémius (467) serait le fondateur de Saint-Thomas πλησίον τοῦ Βοραιδίου [10].

S. Marcien, prêtre et économe de la Grande-Église, fut grand bâtisseur et restaurateur de monuments religieux. On cite, parmi les constructions auxquelles il consacra son patrimoine [11], Sainte-Anastasie, Saint-Théodore ἐν τῷ Τενέτρῳ [12], Saint-Stratonicus ἐν τῷ Ῥηγίῳ, Sainte-Irène, à laquelle il ajouta une chapelle pour recevoir les reliques

(1) *Chronicon paschale*, Dindorf, p. 566.

(2) Sozomène, *Hist. eccl.*, IX, 2.

(3) Théodore le Lecteur, fragm., *P. G.* t. LXXXVI, p. 221.

(4) Sozomène, *Hist. eccl.*, VIII, 24.

(5) *Patria CP.* III, 65, Preger, p. 239.

(6) Théodore le Lecteur, I, 5. *P. G.* t. LXXXVI, p. 168.

(7) Theophanis *Chronographia*, De Boor, t. I. p, 87. Mention dans Théodore le Lecteur, II, 2, *P. G.* t. c. p. 184

(8) Justinien, *Nov*, III, 1 : ὁ δὲ σεβάσμιος οἶκος τοῦ ἁγίου μάρτυρος Θεοδώρου παρὰ Σφωρακίου τοῦ τῆς ἐνδόξου μνήμης ἀνιερώθη.

(9) Théodore le Lecteur, I, 17, *P. G.* t. c., p. 173.

(10) *Chronicon paschale*, ad an. 454, Dindorf, t. I., p. 591.

(11) *Vita S. Marciani*, BHG². 1032.

(12) Cf. *Patria CP.*, III, 43, Preger, p. 133.

de S. Isidore, le martyr de Chio sans doute. Il faudrait ajouter encore Sainte-Zoé, où reposait le corps de la martyre [1].

Sous le patriarche Gennade s'éleva l'église de Saint-Cyriaque [2]. Saint-Théodose τὰ Καρβουνάρια, Saint-Jean τὰ καλούμενα Ἴλλου [3] et Saint-Mamas [4] seraient du temps de Léon I (457-474). De ce règne date de même l'introduction des reliques des Trois Enfants de la fournaise, rapportées de Babylone [5].

On rapporte aux années d'Anastase (491-518) la construction de l'église de Saint-Artémius ἐν τῇ Ὀξείᾳ, où furent transportées les reliques de ce saint, des églises des Quarante-Martyrs εἰς Κωνσταντιανάς, de Saint-Thomas ἐν τοῖς Ἀμαντίου [6], de Sainte-Anastasie τῆς Φαρμακολυτρίας, de Saint-Philippe, de Saint-Platon [7]. La fête des apôtres Pierre et Paul était depuis longtemps célébrée à Constantinople. Festus, sénateur de Rome, persuada à l'empereur Anastase de donner à cette fête une plus grande solennité [8].

Avec Justinien on voit surgir de nouvelles basiliques et les anciennes revêtent un éclat nouveau. Procope, qui est ici une source incomparablement plus sûre que la plupart

(1) Sont mentionnées comme existant déjà du temps de S. Marcien, l'église de Saint-Jean-Baptiste ἐν τοῖς Δανιήλ (BHG². 1032), et celle de Saint-Thomas ἐν τοῖς Ἀμαντίου. Théodore le Lecteur, I, 32, *P. G.* t. LXXXVI, p. 177.

(2) Théodore le Lecteur, I, 17, *P. G.* t. c., p. 173.

(3) *Patria* CP., III, 45, 33, Preger, pp. 234, 227.

(4) Voir J. Pargoire, *Les Saint-Mamas de Constantinople*, Bulletin de l'institut archéologique russe de Constantinople, t. IX (Sofia 1904), p. 261-316.

(5) Voir plus haut, p. 248.

(6) *Patria CP.*, III, 51, 55, 96, Preger, pp., 235, 236, 249.

(7) *Patria CP.*, III, 103, 189, 40, Preger, pp. 250, 275, 232.

(8) Théodore le Lecteur, II, 16, *P. G.* t. LXXXVI, p. 189.

des documents que nous avons eu à citer pour les temps antérieurs, énumère, parmi les édifices sacrés auxquels cet empereur attacha son nom [1], Sainte-Zoé, les Saints-Pierre-et-Paul, les Saints-Sergius-et-Bacchus, les Saints-Apôtres, Saint-Acace, Saint-Platon, Saint-Mocius, Saint-Thyrsus, Saint-Théodore ἐν τῷ Ῥησίῳ, Sainte-Thècle, Saint-Théodote, Saint-Agathonicus, les Saints-Priscus-et-Nicolas [2], les Saints-Cosme-et-Damien, Sainte-Irène [3], Saint-Pantéléemon [4], Saint-Tryphon, les Saints-Ménas-et-Mineus, Sainte-Ia. Il faut y ajouter Sainte-Théodora [5]. Saint-Mamas fut érigé par un chambellan de Justinien [6].

Aux nombreux martyrs déjà cités, titulaires d'églises ou de monastères, viennent se joindre encore les suivants, signalés avant la fin du VIe siècle : S. Cirycus, S. Zénobius, Ste Hermione, S. Dometius, S. Luc [7], Ste Aquilina [8], S. Conon [9], S. Paul, les SS. Probus et Tarachus [10].

(1) Procope, *De aedif.*, I, 3-9.

(2) Priscus (Martyrius) et Nicolas sont inscrits comme martyrs dans les synaxaires le 22 septembre. *Synax. eccl. CP.*, p. 70.

(3) La dédicace des églises des Saints-Apôtres et de Sainte-Irène, où l'on voit le patriarche apporter en grande pompe, sur un char de la cour, les reliques des martyrs, est rappelée dans Procope, *De aedif.*, I, 2, 4 ; Malalas, *Chronogr.*, XVIII, Dindorf, pp. 484, 486.

(4) Signalons ici, mais sans chercher à identifier les noms, les reliques qui reposaient dans un oratoire, dont parle Théodore le Lecteur, ἔνθα πεπίστευται ἀναπαύεσθαι μέρος ἱερῶν λειψάνων τῶν θεσπεσίων Πανταλέοντος καὶ Μαρίνου, ἐπικαλουμένου τοῦ τόπου Ὁμόνοια. *P.G.* t. LXXXVI, p 225.

(5) Malalas, *Chronogr.*, XVIII, Dindorf, p. 492.

(6) Pargoire, *Les Saint-Mamas de Constantinople*, p. 304.

(7) *Concilium CP. sub Mena*, Hardouin, *Concilia*, t. II, pp. 1213, 1232 ; 1277 ; 1216, 1280 ; 1213 ; 1333. M. E. v. Dobschütz, *Die Akten der Edessenischen Bekenner Gurjas, Samonas und Abibos*, p. LXII, croit que le monastère τῶν Ἀβίβου était placé sous le vocable de S. Habib d'Édesse. On n'en a aucune preuve, et Abibus est sans doute le nom du fondateur.

(8) *Chronicon paschale*, ad an. 532, Dindorf, t. I, p. 623.

(9) *Chronicon paschale*, ad an. 602, Dindorf, t. I, p. 694.

(10) *Patria CP.*, III, 47, 95, Preger, p. 235, 249.

Alors même que certains sanctuaires ne pourraient prétendre à la vénérable antiquité que leur assignent les chroniqueurs, tout indique qu'il y eut de bonne heure, entre les empereurs et les grands personnages une noble émulation pour doter la capitale d'autant de *martyria* qu'en possédaient les villes les plus privilégiées.

Parmi les châteaux-forts de Thrace bâtis par Justinien, plusieurs sont placés sous le vocable d'un saint. Deux d'entre ces forts portent le nom τοῦ ἁγίου Θεοδώρου, équivalent peut-être à Θεοδωρούπολις, qui se rencontre également deux fois dans la liste de Procope. Deux autres sont respectivement dénommés τοῦ ἁγίου Τραιανοῦ et τοῦ ἁγίου Ἰουλιανοῦ [1]. A moins d'une preuve du contraire, S. Théodore et S. Julien sont les saints d'Euchaïta et de Cilicie, parvenus, dès l'antiquité, à une renommée universelle, que S. Trajan ne paraît pas avoir partagée.

Le nom de Trajan a même paru suspect à quelques érudits, qui ont cru opportun de rappeler à ce propos le souvenir de l'empereur demeuré si célèbre dans les provinces Danubiennes, et on a songé à voir dans le φρούριον τοῦ ἁγίου Τραιανοῦ la traduction de *castellum divi Traiani* [2]. Cette explication ingénieuse part de l'idée qu'il n'existe aucun saint de nom de Traianus. Or, cette supposition est inexacte, car Traianus est un saint du pays, plus exactement, un saint de Macédoine. Victrice de Rouen le mentionne parmi les saints guérisseurs les plus réputés de son temps, dans cette phrase : *Curat Saturninus, Traianus in Macedonia* [3]. Au 31 octobre on peut lire dans

(1) PROCOPE, *De aedif.*, IV, 11.

(2) C. JIREČEK, *Das christliche Element in der topographischen Nomenklatur der Balkanländer*, SITZUNGSBERICHTE DER K. AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN, t. CXXXVI (1897), p. 8.

(3) *De laude sanctorum*, XI, *P. L.* t. XX, p. 354.

l'hiéronymien *in Macedonia... Saturnini ;* le 20 ou le 21 août il y a un Traianus, sans mention de la Macédoine. Mais le nom de Saturninus dans le manuscrit B, au 21 août, pourrait bien rappeler la rubrique disparue, à moins toutefois qu'il ne faille identifier ce Saturninus avec un saint de ce nom, qui figure parmi les martyrs de Philippopolis [1], dont plusieurs synaxaires grecs font mémoire le 20 août [2]. Quelque opinion que l'on ait sur ce dernier point, on ne saurait douter de l'existence d'un saint Traianus, honoré en Thrace et dans les pays voisins.

L'hiéronymien au 20 et au 21 décembre annonce *in Tracia civitate Gildoba Iuli*, notice qui se retrouve peut-être, défigurée, au 4 juin *Iuliae Galduni.* On n'a signalé jusqu'ici, en Thrace, aucune ville du nom de Gildoba. Mais ce n'est nullement une forme de hasard ni un nom de fantaisie. Gelduba, est, d'après Tacite, une forteresse sur le Rhin : *castrum Rheno impositum* [3]. D'autre part, on ne connaît dans les pays rhénans aucun martyr Jules. Reste à découvrir la Gildoba de Thrace, et à identifier le martyr qu'on y honorait.

Bizya, aujourd'hui Wiza, à l'est d'Andrinople [4], a été d'après un récit, qui a laissé des vestiges dans les ménologes et les synaxaires [5], le théâtre du martyre des SS. Sévère et Memnon que l'on met en relations étroites avec un groupe de trente-huit saints martyrisés à Philippopolis [6].

(1) Nous avons publié leur Passion dans *Analect. Bolland.*, t. XXXI, p. 192-94.

(2) *Synax. eccl. CP.*, p. 910.

(3) *Hist.*, IV, 26. Cf. Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, t. I, p. 1994.

(4) Peut-être appelée aussi Κάστρον Βιζύης. Voir E. Kalinka, *Antike Denkmäler in Bulgarien* (Wien, 1906), p. 116, n. 122.

(5) *Synax. eccl. CP.*, pp. 909, 919.

(6) Nous avons publié leur Passion dans *Analect. Bolland.*, t. XXXI, p. 192-94.

La Passion est sans valeur historique, mais il est difficile de croire que tout y soit de pure invention, y compris la liste des martyrs. On voudrait retrouver cette énumération dans quelque autre document. Sévère est peut-être celui-là même que le martyrologe oriental au 23 octobre cite en compagnie de Dorothée. L'hiéronymien les rapporte tous les deux à Adrianopolis, ville que la légende fait précisément traverser à Sévère avant de lui faire atteindre Bizya. D'après l'abrégé syriaque, ce Sévère était prêtre, ce qui permettrait de l'identifier avec le prêtre Sévère, qui figure dans la Passion de S. Philippe d'Héraclée, martyrisé à Adrianopolis [1].

Dans ce document si important pour l'histoire de la persécution de Dioclétien, S. Hermès se trouve associé à S. Philippe. Les deux martyrs le sont aussi dans le martyrologe oriental au 22 octobre ; mais c'est surtout par le souvenir de l'évêque d'Héraclée que l'église d'Adrianopolis conquit un rang illustre [2]. Ce n'est certes pas par le culte des martyrs Maximus, Théodote et Asclépiodote, que nous ne connaissons que sur la foi d'un récit sans autorité [3], qui les fait mourir dans un endroit appelé Σάλτυς, entre Adrianopolis et Philippopolis.

Drizipara (non loin du Karištiran actuel) avait élevé une basilique au martyr S. Alexandre. Le sanctuaire, qui gardait le corps du martyr, fut détruit par les Avares [4]. Le tombeau était richement orné de métaux précieux ; il fut

(1) BHL. 6834.

(2) L'auteur de la Passion des saints Gurias, Samonas et Abibus cite parmi les martyrs célèbres Φίλιππον ἐν Ἀδριανουπόλει. La leçon manque au texte syriaque actuel, BHO. 363, mais est suffisamment attestée par l'ancienne version grecque et par la version arménienne BHO. 364. Gebhardt-Dobschütz, p. 6-7.

(3) BHG². 1239, 1240.

(4) Théophylacte Simocatta, *Histor.* VII, 14, De Boor, p. 270.

pillé et le saint corps indignement profané. La malédiction du ciel tomba sur la famille du chef des barbares et vengea l'horrible sacrilège[1]. Ces quelques lignes d'un chroniqueur du VIIe siècle sont plus précieuses pour nous que la longue Passion de S. Alexandre le Romain, ainsi appelé parce qu'il était soldat à Rome lorsqu'il refusa de sacrifier [2]. Si elle présente quelque intérêt au point de vue de la topographie, elle est sans aucune valeur historique.

La Passion de S. Agathonicus [3], dont l'importance a été singulièrement exagérée [4], fait mourir ce martyr à Sélymbria (Silivri). Jusqu'au XIVe siècle, au moins, cette ville posséda une partie de ses reliques. On accusait alors les Latins d'avoir enlevé le corps du saint de son tombeau et de n'avoir laissé à Sélymbria que la tête [5].

La rubrique Perinthus ou Héraclée revient assez souvent dans le martyrologe oriental, mais pas toujours dans un contexte bien satisfaisant. Au 7 janvier le syriaque annonce Κνόδινος, qui est sans doute le Candidus ou la Candida de l'hiéronymien. Le Marcianus du 26 mars est tiré ἐκ τῶν ἀρχαίων μαρτύρων. Au 29 septembre on trouve les noms d'Eutychès, Génésius, Sabinus ; au 13 novembre celui d'Hédistus ; au 14. Théodote et Démétrius, prêtres mar-

(1) Théophylacte Simocatta, *Hist.*, VII, 14, 12 ; 15, 2. De Boor, p. 271. Drizipara semble avoir été désignée aussi sous le nom de Ἅγιος Ἀλέξανδρος Ζουπαρῶν. Voir Theophanis *Chronographia*, ad an. 6051, De Boor, t. I, p. 234.

(2) BHG². 48, 49.

(3) BHG². 39-41.

(4) Par Usener, *Beiträge zur Geschichte der Legendenliteratur* dans Jahrbücher für protestantische Theologie, t. XIII (1887), p. 239. Cf. *Analect. Bolland.*, t. XXXI, p. 246-47.

(5) Philothée de Selymbria, *Laudatio S. Agathonici*, *P. G.* t. CLIV, p. 237.

tyrs. Aucun document n'est venu jusqu'ici confirmer ou compléter ces maigres données [1].

La plus intéressante de toutes les annonces martyrologiques qui se rapportent à Héraclée est celle du 19 novembre dans l'hiéronymien : *In Eraclea sanctae mulieres cum viduis numero XL*, que nous retrouverons plus loin dans le calendrier gothique, mais sous la rubrique Bérée. La Passion, malheureusement légendaire au premier chef, des Quarante martyres [2], confirme sur ce point l'énoncé de l'hiéronymien.

Rien de mieux établi que le culte de Ste Glycéria à Héraclée [3]. On rapporte que l'empereur Maurice, en 591, visita τὸν Γλυκερίας τῆς μάρτυρος νεών [4], et en 610 Héraclius se rendit à Héraclée, καὶ ηὔξατο εἰς τὴν ἁγίαν Γλυκερίαν [5]. Le nom de la sainte est comme indissolublement lié à celui de la ville. L'auteur de la légende des Quarante martyres n'a pu les conduire à Héraclée sans leur faire rendre hommage à celle qui de son temps était la patronne du lieu [6], et son sanctuaire est également mentionné dans la biographie de S. Parthénius de Lampsaque [7]. Une inscrip-

(1) Il faut encore citer, au 7 janvier et au 14 février un Félix, au 1 avril, un Victor, au 20 novembre et au 21 décembre, un Bassus que l'hiéronymien semble rattacher à Héraclée.

(2) Publiée sous deux formes dans *Analect. Bolland.*, t. XXXI, p. 194-209.

(3) TH. BÜTTNER-WOBST, *Die Verehrung der heiligen Glykeria*, BYZANTINISCHE ZEITSCHRIFT, t. VI, p. 96-99.

(4) THÉOPHYLACTE SIMOCATTA, *Hist.* VI, I ; le même auteur raconte longuement un miracle de la sainte. *Hist.*, DE BOOR, pp. 22, VI, 11, 59-62.

(5) JEAN D'ANTIOCHE, dans *Fragmenta historicorum graecorum*, t. V, 1, p. 38.

(6) *Analect. Bolland.*, t. XXXI, pp. 203, 208.

(7) B. LATYŠEV, *Menologii anonymi byzantini saeculi X quae supersunt* (Petropoli, 1911), pp. 25, 312.

tion plusieurs fois publiée [1] atteste qu'au Xe siècle on croyait encore posséder la tête de Ste Glycérie à défaut du corps, que l'on prétend avoir été transporté à Lemnos [2].

Jusqu'en 484 Trajanopolis garda les reliques de S. Eustathe, évêque d'Antioche, que S. Jean Chrysostome a célébré comme un martyr [3]. L'évêque Calandion les fit rentrer triomphalement dans sa ville épiscopale cent ans après sa mort, et toute la population alla au devant du cortège jusqu'au dix-huitième mille d'Antioche [4]. Théodore le Lecteur, et après lui Théophane [5] placent à Philippes en Macédoine le lieu d'exil de S. Eustathe, et c'est de là qu'ils font revenir son corps à Antioche. Mais S. Jean Chrysostome, mieux informé, insiste pour la Thrace : τοῦ σώματος αὐτοῦ ταφέντος ἐν Θρᾴκῃ... τὸν μὲν τάφον εἶναι ἐν ἐκείνῳ τῷ βαρβαρικῷ χωρίῳ [6] Il ne nomme pas cette localité barbare, mais S. Jérôme est plus précis : *pulsus est in exilium Traianopolim Thraciarum, ubi et usque hodie conditus est* [7].

Singidunum, dans la Mésie Supérieure, serait d'après une légende fort répandue [8], la patrie des SS. Hermylus et Stratonicus. Leurs corps auraient été retirés du Da-

(1) J. H. Mordtmann, dans *Archaeologisch-epigraphische Mittheilungen aus Oesterreich*, t. VIII (1884), p. 227 ; Büttner-Wobst, *Byzantinische Zeitschrift*, l. c. p. 97 ; J. Strzygowski dans *Jahreshefte des Österreichischen Institutes*, t. I (1898), Beiblatt, p. 26-27. Voir le fac-similé.

(2) *Historia translati corporis S. Euphemiae*, 7 : ἐν γὰρ τῇ νήσῳ ἐκείνῃ τὸ τῆς ἁγίας Γλυκερίας κατέκειτο λείψανον. *Act. SS.* sept. t. V, p. 277.

(3) *P.G.* t. L, p. 597-909.

(4) Théodore le Lecteur, II, 1, *P.G.*, t. LXXXVI, p. 184.

(5) *Chronogr.* an. 5918, De Boor, t. I, p. 133.

(6) *P.G.* t. L, p. 600.

(7) *De viris illustribus*, lxxxv, Richardson, p. 44. Cf. *Acta SS.* iul., t. IV, p. 136.

(8) BHG². 745.

nube par les fidèles et ensevelis dans un endroit situé à dix-huit stades de la ville d'après une version, à dix-huit milles, d'après une autre. On peut se demander si ce ne fut pas en réalité près de l'endroit appelé Ὄκταβον dans Procope [1].

Le groupe Hermylus et Stratonicus n'apparaît dans les vieux martyrologes ni à la date du 13 janvier, qui est celle de la fête principale chez les Grecs, ni au 4 juin où leur mémoire est rappelée [2]. Dans l'hiéronymien il n'y a qu'un *et alibi Hermyli martyris* au 2 août. S. Stratonicus avait à Constantinople une église dont on attribue la fondation à S. Marcien [3].

Naïssus (Nisch) ne figure dans aucune pièce hagiographique, mais est citée par S. Victrice de Rouen parmi les villes principales où les reliques des saints opèrent des merveilles : *An aliter in Oriente Constantinopoli, Antiochiae, Thessalonicae, Naiso, Romae in Italia miseris porrigunt medicinam* [4]. Pour mettre cette ville en parallèle avec les centres les plus importants de la dévotion aux martyrs, il faut qu'elle ait été célèbre par quelque grand sanctuaire. Ce n'est que bien tard qu'on prononce, à propos de Naïssus, le nom du martyr Procope [5]. On prétendait y posséder son corps. Mais quel est ce saint Procope ? Celui de Palestine ? On ne sait rien d'une translation de ses reliques en Mésie.

L'exorciste Hermès, que l'abrégé syriaque annonce le 30 décembre sous Bononia (Vidin), appartiendrait à la

(1) *De aedif.*, IV, 6. Cf. *Analect. Bolland.*, t. XXXI, p. 256.
(2) *Synax. eccl. CP.*, pp. 387, 726. Le 13 janvier la fête se célèbre à Constantinople.
(3) *Vita S. Marciani*, c. 13, Papadopoulos-Kerameus, Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας, t. IV, p. 269.
(4) *De laude sanctorum*, c. xi, *P. L.* t. XX, p. 453.
(5) Ioannis Cinnami *Epitome*, V, 8, Meineke, p. 226-27.

ville voisine de Ratiaria s'il fallait s'en rapporter à l'hiéronymien du 31 : *Retiaria Hermetis exorcistae*. Ce même jour la compilation porte : *Bononia Gagi*. Ces notices reviennent le 1 janvier et le 4, et cette fois nous lisons : *in Oriente civitate Bonania Hermetis, Aggei, Gagi*. Il est probable que Hermès appartient en propre à Bononia et qu'il était honoré aussi à Ratiaria. Gaius se rattache-t-il à l'une des deux villes, et Aggeus n'est-il pas un dérivé hiéronymien de Gaius ? Deux questions malaisées à trancher [1].

Novae, dans la Mésie inférieure (près de Swischtow) était sans doute le centre du culte de S. Lupus, Λοῦππος. Pierre, le frère de l'empereur Maurice, y arriva le jour de la vigile de la fête solennelle de ce martyr [2]. Les synaxaires enregistrent un Λοῦππος le 23 août, mais sans un détail [3].

L'hagiographie de Durostorum (Silistria) est relativement abondante, et l'on y distingue tout d'abord S. Aemilianus, S. Dasius et les martyrs qui appartiennent au cycle de S. Jules [4]. Aemilianus ne figure pas seulement au martyrologe hiéronymien, le 18 juillet. Nous avons de lui des Actes [5] dont la rédaction actuelle semble être le remaniement d'un récit contemporain [6], et que S. Jérôme [7],

(1) Il va sans dire qu'à Bologne d'Italie on a revendiqué les martyrs de la Bologne de Mésie. La méprise, presque inévitable, il faut le reconnaître, a été relevée déjà. F. Lanzoni, *San Petronio vescovo di Bologna* (Roma, 1907), p. 278-80.

(2) Théophylacte Simocatta, *Hist.*, VII, 2, 17, De Boor, p. 249.

(3) *Synax. eccl. CP.*, p. 917.

(4) Théodore ne doit pas être nommé ici. Ce n'est qu'en 971 que le nom de la ville fut changé en Θεοδωρούπολις, par ordre de l'empereur Jean Tzimiscès. Léon Diacre, *Hist.*, IX, 12, *P. G.* t. CXVII, p. 884.

(5) BHG². 33.

(6) Voir *Analect. Bolland.*, t. XXXI, p. 261-63.

(7) Schoene, *Eusebii chronicorum libri duo*, t. II, p. 196.

S. Ambroise [1], Théodoret [2], le compilateur de la Chronique Pascale [3] ont probablement connus. L'histoire de S. Aemilianus doit avoir eu un grand retentissement. On en retrouve la trace en plus d'un endroit où l'on n'irait pas la chercher d'abord [4]. L'indication des Actes plaçant dans un endroit nommé Gédina [5], à trois milles de Durostorum, le tombeau d'Aemilianus paraît digne de foi.

La légende de S. Dasius, fort surfaite [6], place son martyre à Durostorum le 20 novembre, et à cette date l'hiéronymien a gardé son nom, *Dassi*, sans rubrique topographique. Il le nomme à trois autres dates (6 août, 4 et 18 octobre) sous Axiopolis. L'inscription du sarcophage, conservé à la cathédrale d'Ancône, tranche en faveur de Durostorum : ἐνταῦθα κατάκειται ὁ ἅγιος μάρτυς Δάσιος ἐνεχθεὶς ἀπὸ Δωροστόλου [7], en même temps qu'elle nous apprend que les reliques ont été transferées en Italie, peut-être dans la seconde moitié du VIe siècle, lorsque Durostorum fut ravagé par les Avares.

Des textes littéraires étroitement apparentés et d'un caractère historique incontestable nous mettent en présence de plusieurs autres martyrs qui semblent appartenir également à Durostorum : S. Jules [8], les SS. Nicandre

(1) *Epist.* XC, 17, *P. L.* t. XVI, p. 1107.

(2) *Hist. eccl.*, III, 6, 5.

(3) DINDORF, t. I, p. 649.

(4) SOCRATE, *Hist. eccl.*, III, 15 ; SOZOMÈNE, *Hist. eccl.*, V, 11 ; GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Contra Iulianum*, II, 40, *P.G.* t. XXXV, p. 716-17. Cf. *Analect. Bolland.*, t. c., p. 263-65.

(5) Γηδινᾶ est la version du manuscrit de la Vaticane 866. Une autre recension de la Passion, dans le manuscrit de la bibliothèque Nationale de Paris 1177, fol. 49ᵛ porte Γιζίδινα.

(6) BHG². 491. Cf *Analect. Bolland.*, t. XXXI, p. 265-68.

(7) F. CUMONT, dans *Analect. Bolland.*, t. XXVII, p. 365-72. V. SCHULTZE, *Die Katakomben* (Leipzig, 1882), s'était prononcé contre l'authenticité de l'inscription, sans aucun motif plausible.

(8) BHL. 4555.

et Marcien [1], les SS. Pasicrate et Valention [2], Hesychius. Ce dernier est cité dans les Actes de S. Jules et dans l'hiéronymien le 15 (17) juin : *in Dorostoro natalis sancti Isici.* Au 27 mai, qui serait l'anniversaire de S. Jules d'après sa Passion, il n'y a nulle trace de lui dans le martyrologe. Mais le 4 juin, dans le pêle-mêle des noms de villes et de personnes,on retrouve des débris qui peuvent avoir formé *Durostoli Iuli* [3]. Pasicrate et Valention ne se rencontrent pas dans l'hiéronymien [4]. En revanche le groupe Nicandre et Marcien y figure plus d'une fois sous diverses rubriques.

Le 26 décembre c'est sous Durostorum : *Dorostoli, Martiani, Neandri,* et c'est bien d'eux qu'il s'agit encore dans les notices tronquées du 8 juin : *Dorostoro civitate natale sancti Marci*,et du 17 juin : *Nicandri Dorostoli Isici*.L'abrégé syriaque nomme au 5 juin et au 10 juillet un Marcianus avec des compagnons, pour la ville de Tomi. Les notices correspondantes de l'hiéronymien montrent qu'un des compagnons est Nicandre. L'annonce du même groupe *in Aegypto*, au 5 juin, d'après une Passion [5], doit reposer sur une erreur dont l'origine n'a pas été clairement déterminée [6].

(1) BHG². 1330 ; BHL. 6070.

(2) *Synax eccl. CP.*, p. 627. Le P. Janning a montré que très probablement les trois Passions étaient primitivement réunies en une seule. *Act. SS.* iun t. IV (1715), p. 198-99. Mazocchi, *Commentarii in marmoreum Neapol. kalendarium* vol. III (Neapoli, 1755), p. 653-54, a émis la même opinion, et récemment M. Pio Franchi de' Cavalieri, dans le *Nuovo bullettino di archeologia cristiana*, t. X (1904), p. 22-26, a repris la démonstration.

(3) A la même date on lit *Iuliae Galduni*, qui fait songer au *Gildobae Iuli* rencontré plus haut, p. 278. Il y a peut-être ici un de ces rapprochements sans portée spéciale si fréquents dans l'hiéronymien.

(4) D. Quentin, *Les martyrologes historiques*, pp. 265, 335, semble porté à croire, sur certain indices, qu'ils s'y trouvaient au 25 mai.

(5) BHG². 194 ; BHL. 5260.

(6) *Analect. Bolland.*, t. XXXI, p. 569-70.

Outre les deux groupes du 5 juin et du 10 juillet, à la tête desquels nous avons trouvé S. Marcianus, la ville de Tomi (Konstantza) apparaît encore dans le syriaque au 3 avril avec Chrestos et Pappos, dont nous n'avons rien à dire. Au 15 septembre, la notice de l'hiéronymien *in Thomis Stratonis, Valeri, Macrobi et Gordiani* s'éclaire d'une façon inattendue par la comparaison avec celle des synaxaires grecs au 13 septembre, où est raconté le supplice, à Tomi, de six martyrs Μακροβίου, Ἡλεῖ, Ζωτικοῦ, Λουκιανοῦ καὶ Οὐαλεριανοῦ [1]. On a mis au jour, tout près de Tomi, des basiliques chrétiennes avec crypte et confession [2]. Il est à présumer que quelques-uns des martyrs cités y reposèrent. Mais lesquels ?

Dans l'hiéronymien Axiopolis (près de Tschernawoda) est citée à trois dates qui n'ont pas de correspondant pour cette ville dans le syriaque. Le 5 août : *In Axiopoli Hirenei (Herenti, Herenni). Eracli, Dasi* ; le 4 octobre : *In Axiopoli Dasii* ; le 18 octobre : *In Axiopoli Hermetis et Dasii*. Il n'y a pas de doute, je pense, sur l'identité de Dasius, bien que son nom subisse plus d'une déformation dans les manuscrits : *Taxi, Taxii. Dasilae.* Hermès est peut-être le saint de ce nom que l'on se souvient d'avoir rencontré à Héraclée.

L'abrégé syriaque annonce le 12 mai : « à Axiopolis, Cyrille et six autres martyrs. » Les compagnons sont anonymes. Trois noms sont reconnaissables dans l'hiéronymien au 9 et au 10 mai : *in Axiopoli Quirilli, Quindei et Zenonis*. Cyrille paraît également au 26 avril : *in Axiopli natale Cirilli*, et il faut ajouter sans doute *Vindei* (c'est-à-dire *Quindei*) séparé de ce nom par quelques noms étrangers. La basilique dont on a

(1) *Synax. eccl. CP.*, p. 40.
(2) R. Netzhammer, *Aus Rumänien* (Einsiedeln, s. a.), p. 104-105.

trouvé les restes hors les murs d'Axiopolis [1], pourrait bien être le sanctuaire de S. Cyrille, bâti sur son tombeau. Non loin d'Axiopolis — vers Ráschowa, à ce que l'on pense [2] — se trouvait une forteresse dite de Saint-Cyrille. Justinien la fit réparer [3]. On n'hésitera pas à reconnaître notre martyr dans le protecteur de cette place de guerre.

Du nom de Quindeus, le compagnon de S. Cyrille, d'après l'hiéronymien, il y a peut-être lieu de rapprocher le *Chindeus* cité parmi les saints thaumaturges par Victrice à Rouen [4] et de faire remarquer que dans le contexte il semble clore une série qui appartient à la Thrace et à la Mésie : *Mucius* ou Mocius, *Alexander*, *Datysus*, ce dernier représentant Dasius. La déformation d'un nom peu connu n'aurait rien d'étonnant dans des manuscrits aussi défectueux que ceux de Victrice. Je dois cependant ajouter, pour qu'on ne se hâte pas de conclure, que dans un groupe de martyrs de Pamphylie, commémoré par les Grecs le 1 août [5], Κινδαῖος est accompagné de plusieurs noms qui rappellent la suite de Victrice, ainsi Ἀλέξανδρος et Λεόντιος. Celui-ci fait songer à *Leonida*, qui, il faut le dire, semble être pour Victrice un nom de femme.

Dinogetia, que l'on place aux environs de Garwân [6], se rencontre sur les listes hiéronymiennes au 14 mai et au 1 octobre. Même difficulté, aux deux dates, de reconnaître les saints qui se rapportent à cette ville. Il semble que ce soit au moins S. Alexandre, peut-être celui de Drizipara. Flavien au 25 mai, Philippe au 4 juin sont placés, dans le

(1) NETZHAMMER, *Aus Rumänien*, p. 288-90.

(2) J. WEISS, *Die Dobrudscha im Altertum* (Sarajevo, 1911), p. 44 ; ID., dans WIENER STUDIEN, t. XXVII (1905), p. 301-302.

(3) PROCOPE, *De aedif.*, IV, 7.

(4) *De laude sanctorum*, XI, *P. L.* t. XX, p. 453.

(5) *Synax. eccl. CP.*, p. 860-92.

(6) WEISS, *Die Dobrudscha im Altertum*, p. 51-52.

syriaque, sous la rubrique Noviodunum (Issáktscha). Parmi les homonymes de la contrée on ne trouve à rappeler que S. Philippe d'Héraclée [1]. Le 18 mai le syriaque place en Bithynie Héraclius et Paulus, tandis que dans l'hiéronymien la rubrique est *Novioduno*. Il y a des partisans de cette dernière leçon [2], bien qu'en réalité les deux saints n'aient pas été identifiés.

Nous donnerons ici un rapide coup-d'œil aux souvenirs des martyrs de l'église de Gothie, dont le territoire est malaisé à circonscrire et qui se trouve, grâce à l'organisation politique et aux circonstances du moment, dans des conditions fort spéciales [3].

S. Cyrille de Jérusalem, vers 350, savait déjà que plusieurs de ces barbares avaient donné leur vie pour le Christ [4]. S. Ambroise en connaissait d'autres, peut-être, de même S. Augustin [5]. S. Jérôme dans sa Chronique, à l'année 371, signale la persécution d'Athanaric [6], à laquelle nous ramènent aussi Socrate et Sozomène, dans les chapitres qu'ils consacrent à l'église des Goths [7]. Mais tous ces témoignages sont conçus en termes généraux, et aucun martyr déterminé n'est nommé.

Il nous est parvenu un fragment, malheureusement peu

(1) Plus haut, p. 279.

(2) H. ACHELIS, *Die Martyrologien*, p. 40.

(3) Nous résumerons nos recherches sur les *Martyrs de l'église de Gothie*, ANALECT. BOLLAND., t. XXXI, p. 274-91.

(4) *Catech.* X, 19 : Πέρσαι καὶ Γότθοι καὶ πάντες οἱ ἐξ ἐθνῶν μαρτυροῦσιν ὑπεραποθνήσκοντες τούτου, ὃν σαρκὸς ὀφθαλμοῖς οὐκ ἐθεώρησαν. *P.G.* t. XXXIV, p. 688.

(5) AMBROISE, *Expositio evangelii sec. Lucam*, II, 37, *P. L.* t. XV, p. 1565 ; AUGUSTIN, *De civitate Dei*, XVIII, 52, HOFFMANN, p. 356.

(6) SCHOENE, *Eusebii chronicorum libri duo*, t. II, p. 197.

(7) SOCRATE, *Hist. eccl.*, IV, 33 ; SOZOMÈNE, *Hist. eccl.*, VI, 37.

considérable, du calendrier des Goths de Thrace au Ve siècle [1]. C'est un document arien qui enregistre avec des anniversaires comme celui de l'empereur Constance (3 novembre) et celui de l'évêque arien Dorothée (6 novembre), les fêtes des apôtres Philippe (15 novembre) et André (29 novembre) et trois groupes de martyrs. Au 23 octobre, un grand nombre de martyrs goths avec un Friedrich. On pense que ce sont les martyrs de la persécution d'Athanaric, partisans de Fritigern.

Le 29 du même mois, ce sont d'autres martyrs goths qui souffrirent dans une église le supplice du feu ; ils sont associés aux noms de Wereka et Batwins Ceci permet de les identifier à coup sûr avec le groupe des martyrs que les synaxaires du 26 mars placent sous la conduite de Βαθούσης et Οὐήρκας, avec lesquels ils sont brûlés dans l'église qui leur sert de refuge [2]. Enfin, le 15 novembre, notre calendrier note les « quarante anciennes » à Bérée. Ce sont, à n'en point douter, les Quarante martyres d'Héraclée que l'hiéronymien annonce à la même date, et que leur légende [3] fait également passer par Bérée.

A côté de ces données du calendrier national, nous avons encore à citer les martyrs Innas, Rhimas et Pinnas, dont il existe une très courte légende [4], S. Nicétas et S. Sabas. Toute notre information sur S. Nicétas le

(1) Plusieurs fois publié, notamment dans Stamm-Heyne, *Ulfilas*, Bibliothek der ältesten deutschen Literatur-Denkmäler, t. I (Paderborn, 1908), p. 274. Voir aussi *Analect. Bolland.*, t. XXXI, p. 276. Il en existe une traduction avec commentaire par H. Achelis, *Der älteste deutsche Kalender*, Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft, t. I (1900), p. 308-335. L'auteur fait remonter la rédaction du document jusqu'à la seconde moitié du IVe siècle.

(2) *Synax. eccl. CP.*, p. 559.

(3) Voir plus haut, p. 281.

(4) *Analect. Bolland.*, t. XXXI, p. 215-16 ; cf. p. 287-88.

Goth provient d'une source unique, sa Passion [1], compilation curieuse, qui malheureusement n'a aucune importance au point de vue de l'histoire des Goths. Martyrisé dans les provinces Danubiennes, Nicétas fut transféré à Mopsueste en Cilicie, où ses reliques furent jalousement gardées. S. Sabas le Goth, dont nous avons de très beaux Actes [2], rédigés très peu de temps après son martyre, ne devait pas non plus demeurer au milieu de son peuple. Nous avons vu que, sur la demande de S. Basile, ses reliques furent envoyées en Cappadoce [3].

Chersona est liée au souvenir de S. Clément pape très probablement grâce à une confusion avec un martyr local de ce nom [4]. Le pèlerin Théodose se contente de dire *ibi domnus Clemens martyrizatus est* [5]. Au 7 mars les synaxaires [6] résument la légende de sept évêques qui ont évangélisé la Scythie et Chersona, et qui seraient presque tous morts martyrs [7]. L'un d'eux s'appelle Aetherius. Serait-il l'éponyme de l'île νῆσος τοῦ ἁγίου Αἰθερίου située à l'embouchure du Dnieper [8] ? Quelques-uns l'ont pensé sans arriver à situer exactement cette île [9]. On a relevé

(1) *Analect. Bolland.*, t. XXXI, p. 209-15 ; cf. pp. 281-86, 292-94.
(2) *Analect. Bolland.*, t. XXXI, p. 216-21 ; cf. p. 288-91. Rappelons ici que, pour des raisons peu convaincantes, cette pièce a été attribuée à Ulphilas par H. Boehmer-Romundt, dans *Neue Jahrbücher für das klassische Alterthum*, t. XI (1903), p. 272-88.
(3) Plus haut, p. 205.
(4) Voir Duchesne, *Le Liber pontificalis*, t. I, p. xci.
(5) Geyer, *Itinera*, p. 143.
(6) *Synax. eccl. CP.*, p. 517.
(7) BHG². 266.
(8) Constantin Porphyrogénète, *De administrando imperio*, ix, Bekker, p. 78.
(9) B. Latyšev, dans le *Journal du Ministère de l'Instruction publique* en Russie, t. CCCXXIII, p. 73-87. Cf. *Byzantinische Zeitschrift*. t. IX, p. 286-87

à Cherson des traces du culte de S. Phocas, une εὐλογία τοῦ ἁγίου Φωκᾶ τοῦ πτωχείου Χερσῶνος assez malaisée à dater, et à l'entrée d'une catacombe cette inscription μνημεῖον τῆς ἁγίας μάρτυρος Ἀναστασίας, du Ve-VIe siècle [1], se rapportant probablement à la martyre de Sirmium.

Les martyrs de la Dalmatie sont groupés autour de l'église de Salone. Le martyrologe syriaque nomme, le 11 avril, un de ses évêques Domnio, le 18 avril, deux de ses martyrs Septimius et Hermogenes. L'hiéronymien ajoute, le 26 août, S. Anastase. Une liste plus complète des saints de Dalmatie est fournie par la mosaïque de la chapelle de Saint-Venant au Latran, où les reliques de ces martyrs ont été transportées au VIIe siècle. En supprimant Maurus, qui appartient à l'Istrie, il reste les noms de Venantius, Anastasius, Asterius, Telius, Paulinianus, Domnio, Septimius, Antiochianus, Gaianus. L'épigraphie salonitaine permet de dresser une liste parallèle à peu près complète [2]. Seuls y manquent Anastase, dont on a des Actes [3], Hermogenes, et peut-être Venantius. D'après la chronique Pascale de 395, un S. Félix aurait subi le martyre en même temps que S. Domnio [4]. Ce saint aurait été plus spécialement honoré à Epetium, localité appartenant au territoire de Salone[5]. S. Ménas d'Égypte a été honoré en Dalmatie. On

(1) Latyšev, dans *Vizantijskij Vremennik*, t. VI (1899), p. 337-369. Cf. E. Kurtz, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. IX, p. 308-310.

(2) Sur l'hagiographie de Salone et sur les travaux de Mgr Bulić à Spalato, voir nos articles *S. Anastase martyr de Salone*, dans Analect. Bolland., t. XVI, p. 588-500 ; *Saints d'Istrie et de Dalmatie*, ibid., t. XXVIII, p. 369-411 ; *L'hagiographie de Salone d'après les dernières découvertes archéologiques*, ibid., t. XXIII, p. 5-18.

(3) BHL. 414.

(4) *M. G.*, auct. antiq., t. IX, p. 758.

(5) Voir *Analect. Bolland.*, XXIII, p. 15-16.

sait qu'une de ses légendes l'associe à deux personnages, Hermogenes et Eugraphus [1], dont les noms ne sont pas inconnus à Salone, et l'idée de chercher de ce côté le moyen de les identifier ne pouvait manquer de se présenter [2]. En regardant de plus près, nous n'avons pas cru pouvoir maintenir cette conjecture décidément bien fragile [3].

Trois villes de Pannonie, Sirmium, Cibalae et Siscia occupent une place honorable dans le martyrologe oriental. Quatre anniversaires sont marqués dans l'abrégé syriaque pour Sirmium. Au 6 avril, l'évêque Irénée, dont nous avons des Actes [4], et dont le culte fut longtemps florissant [5]; au 9 avril, Demetrius, qualifié de *diaconus,* dans l'hiéronymien, probablement identique au patron de Thessalonique [6] ; au 20 juillet, Secundus [7] ; au 29 août, Basilla, *Basillae virginis* dans l'hiéronymien. Celui-ci ajoute, au 23 février, Syneros ; au 26 mars et au 11 mai Montanus ; au 25 décembre Anastasie. La basilique de S. Syneros — dont les Actes sont connus sous le nom de *Passio S. Sereni* [8], — devait se trouver dans le cimetière de Sirmium où l'on a découvert deux importantes épitaphes de chrétiens enterrés *ad beatum Synerotem, ad domnum*

(1) BHG². 1270.

(2) *Analect. Bolland.*, t. XVIII, p. 406-407 ; t. XXIII, p. 14-15.

(3) *Analect. Bolland.*, t. XXIX, p. 144-45.

(4) BHG². 948. ; *Synax. eccl. CP.*, au 23 août, p. 917. Il est nommé aussi dans la *Passio Pollionis*, BHL. 6869, c. 1.

(5) Théophylacte, *Martyrium SS. XV martyrum,* c. 54, raconte l'histoire d'un Bulgare qui s'était rendu à tous les lieux de pèlerinage où les saints font des miracles, et en particulier ἐπεζήτησε δὲ καὶ τὸν ἅγιον Εἰρηναῖον, πολὺν καὶ αὐτὸν ᾀδόμενον ἐν τοῖς θαύμασιν. *P. G.* t. CXXVI, p. 220.

(6) Plus haut, p. 263.

(7) Dans l'hiéronymien au 15 juillet.

(8) BHL. 7595.

Synerotem [1]. Il est difficile de décider entre les deux dates assignées à Montanus. Le manuscrit de Berne au 26 mars a conservé, exceptionnellement, sur ce saint une notice d'une remarquable précision ; *In Sirmio Munati presbyteri de Singidonas. Cum Sirmium fugisset conprehensus est et missus est in fluvium ; nono lapide inventum est corpus eius et Maximae uxoris eius* [2]. La forme du nom, Montanus, est assurée par la *Passio Pollionis*, où il est fait mention du prêtre de Singidunum [3]. La leçon de l'hiéronymien : *Sirmi Anastasiae*, au 25 décembre, est confirmée par ce fait que c'est à Sirmium qu'on alla chercher les reliques de la sainte pour les déposer dans sa chapelle à Constantinople [4]. Ce qui fut d'abord à Rome le *titulus Anastasiae*, devint peu à peu l'église de Sainte-Anastasie, dont la fête se célèbre encore le 25 décembre, date de Ste Anastasie de Sirmium.

Il y a deux dates à l'hiéronymien pour S. Pollion, le 28 avril et le 29 mai ; elles s'expliquent aisément par ce fait que toutes les deux s'expriment par un *IV kalendas*. C'est de la première seule qu'il faut tenir compte, bien que la lecture de la seconde notice soit plus correcte : *in Ciballis Pollionis*. Au mois d'avril nous lisons : *IV kal. mai in Pannonia Eusebi episcopi Pollionis Tiballi*. Le texte de la Passion porte *IV kal. maiarum*, et mentionne en même temps l'évêque Eusèbe, qui aurait été martyrisé le même jour plusieurs années auparavant [5]. On peut douter de l'exac-

(1) CIL III. 10232-33. Cf. De Rossi, *Bullettino*, 1884-1885, 144-48 ; A. Hytrek, *Starokršcánsko grobište sv. Sincrota u Sriemu*, Ephemeris Salonitana (Jaderae, 1894), p. 5-10, avec fac-similés des inscriptions.

(2) Les autres manuscrits portent *in Syrmia Munati (E. Montani) presbyteri et Maximae uxoris eius.*

(3) BHL. 6869, c. 1.

(4) Théodore le Lecteur, II, 65 : ἠνέχθη ἀπὸ Σερμίου τὸ λείψανον τῆς ἁγίας Ἀναστασίας καὶ κατετέθη ἐν τῷ μαρτυρείῳ αὐτῆς τῷ ὄντι ἐν τοῖς Δομνίνου ἐμβόλοις. *P.G.* t. LXXXVI, p. 216.

(5) BHL. 6869.

titude de ce dernier détail ; mais pour l'hagiographe, qui confirme en cela la donnée de l'hiéronymien, il y avait une relation entre Pollion et Eusèbe.

Le syriaque au 28 avril nomme Eusèbe, prêtre à Nicomédie. Quoi que l'on puisse penser de ces indications contradictoires, elles concordent à fixer à la fin d'avril la date de S. Pollion.

La notice de l'hiéronymien au 4 juin, *in Sabaria civitate Pannoniae Quirini*, se rapporte à S. Quirinus évêque de Siscia [1], dont le tombeau faisait encore, au temps de Prudence, la gloire des *urbis moenia Sisciae* [2], dans la basilique voisine de la porte de Scarbantia [3]. On sait que dans le courant du Ve siècle ses reliques furent transportées à Rome et déposées près de la basilique de S. Sébastien, dans ce qu'on a appelé la Platonia [4]. Une grande inscription métrique, encore en partie existante, atteste la dévotion des Romains envers l'évêque martyr Pannonien [5].

Nous ne pouvons passer sous silence les cinq sculpteurs de Pannonie, Simpronianus, Claudius, Nicostratus, Castorius et Simplicius, martyrisés sous Dioclétien, transportés eux aussi à Rome, dans la première moitié du IVe siècle, à ce qu'il semble, et honorés jusqu'à nos jours, sous le titre des Quatre Couronnés [6]. D'un culte rendu à ces saints martyrs dans leur patrie, qui n'était peut-être qu'une patrie d'adoption, il ne reste nulle trace.

Les Actes de S. Ursicinus font de lui un citoyen d'une

(1) BHL. 7035.

(2) *Peristephanon*, VII, 3.

(3) *Passio S. Quirini*, BHL. 7035, c. 5. A comparer avec la Chronique de JÉROME, ad an. 2325, et GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, I, 35.

(4) A. DE WAAL, *Die Apostelgruft ad Catacumbas an der Via Appia*. Rom, 1894.

(5) IHM, *Damasi epigrammata*, 76^a^.

(6) *Act.SS.* nov. t. III, p. 748-84.

ville d'Illyrie qui n'a pas été déterminée jusqu'à présent : τὸ μὲν γένος ἄγων ἐκ τῶν Ἰλλυριῶν πόλεως Σιβέντου, et placent sa sépulture dans un endroit situé à 22 stades de la cité, ἐν προαστείῳ λεγομένῳ Καλάμῳ [1]. La pièce en elle-même n'inspire pas grande confiance. Mais d'autres documents attestent la célébrité d'un S. Ursicinus. C'est un des martyrs dont S. Marcel l'Acémète obtient des reliques, et à la place même où le biographe en parle, il signale l'Illyrie au nombre des pays qui ont contribué à enrichir l'oratoire du pieux abbé [2]. Ursicinus est un des martyrs représentés sur la mosaïque de Saint-Martin in Caelo Aureo de Ravenne [3]. Sa fête se célébrait en cette ville le 13 décembre d'après le martyrologe hiéronymien : *Ravennae Ursicini.*

Nous achèverons notre revue des pays Danubiens par le Norique et la Rhétie. La notice du manuscrit de Berne au 4 mai : *et in Nurico Ripense loco Lauriaco natale Floriani* etc. n'appartient pas à la première rédaction du martyrologe hiéronymien et est empruntée à la Passion du saint [4]. Le plus ancien texte précis que nous ayons au sujet de S. Florian est du VIII[e] siècle : *in loco nuncupante ad Puoche, ubi preciosus martyr Florianus corpore requiescit* [5]. Mais tout porte à croire que le culte du martyr remonte à la vénérable antiquité.

A Castra Regina (Ratisbonne), on a trouvé l'inscription *Sarmannae quiescenti in pace martiribus sociata* [6]. On a voulu conclure de cette formule qu'il y eut à Ratisbonne des

(1) BHG[2]. 1861, cc. I, II.
(2) BHG[2]. 1028, c. 29.
(3) CIL. XI. 281.
(4) BHL. 3054. Cf. Krusch, p. 66.
(5) *Monumenta Boica*, t. XXVIII, 2, p. 35.
(6) CIL. III. 5972.

martyrs dont ce serait là l'unique vestige [1]. Le *martiribus sociata* pourrait signifier aussi bien que la défunte reposait auprès des saintes reliques provenant de n'importe quelle église.

Rien de plus assuré que le culte de Ste Afra à Augusta Vindelicum (Augsbourg), quel que soit le jugement à porter sur les Actes de cette martyre [2]. La notice *in provincia Retia civitate Augusta Afrae veneriae*, du 7 août, est répétée, avec une légère modification, au 9 octobre. Remarquons encore une fois que le *VII idus*, servant à exprimer les deux dates, explique cette répétition. La fête traditionnelle se célèbre au mois d'août ; le pèlerinage était fréquenté au VIe siècle :

Pergis ad Augustam qua Virdo et Licca fluentant.
Illic ossa sacrae venerabere martyris Afrae,

c'est Fortunat qui l'atteste [3].

(1) A. Ebner, *Die ältesten Denkmale des Christenthums in Regensburg*, Römische Quartalschrift, t. VI (1892), p. 153-69.
(2) BHL. 108, 109.
(3) *Vita Martini*, IV, 642-43.

CHAPITRE VII.

LES PRINCIPAUX CENTRES DU CULTE DES MARTYRS. ROME ET L'ITALIE.

L'hagiographie romaine dépasse en richesse tout ce que la tradition des églises nous a légué en ce genre. Nulle part les persécutions ne firent autant et d'aussi illustres victimes, et il n'est pas de sanctuaires de martyrs dont la célébrité, dans le monde chrétien, ait égalé ceux de la ville éternelle. La liturgie, l'archéologie, la topographie, l'histoire, la légende même en rendent témoignage, et les sources d'information sont, nous ne dirons pas si limpides, mais si abondantes que nous ne devrions pas songer à épuiser en quelques pages un pareil sujet. D'ailleurs, l'état présent de la recherche scientifique ne permet pas encore de tracer un tableau suffisamment achevé dans tous ses détails ; ce sera beaucoup si nous parvenons à produire une esquisse dont les contours ne soient pas trop indécis.

Les documents auxquels nous aurons à puiser sont tout d'abord le férial de l'église romaine, qui nous est parvenu sous une double forme répondant à diverses phases du développement du culte. La première est représentée par la *Depositio episcoporum* et la *Depositio martyrum* du recueil philocalien de 354, martyrologe précieux parce qu'il constate l'usage officiel et qu'il marque une date, mais qui paraît n'être qu'un extrait, et dont le texte n'est pas

intact. Le martyrologe romain que l'auteur de l'hiéronymien a incorporé dans sa compilation, et qui se laisse isoler dans ses parties principales [1] est plus précis et plus complet. En tenant compte des évêques dont l'ordination figure dans la liste en même temps que la déposition, on arrive à conclure que le calendrier romain a été à plusieurs reprises l'objet d'une revision. Probablement rédigé sous Miltiade (311-314), il subit des retouches ou reçut des compléments sous Marc (336), sous Libère (352-366), sous Innocent (401-417); il prit sa forme définitive peu après la mort de Boniface (422). Nous constatons ces additions en ce qui concerne la liste des évêques [2]. Celle des martyrs, arrêtée dans les premières années de la paix religieuse, reçut-elle aussi des accroissements par la même occasion ?

Cela n'est nullement improbable. Nous savons en effet que Damase (366-384) s'occupa de remettre en honneur les tombeaux des martyrs et il y a lieu de penser que ses travaux aboutirent parfois à des découvertes que le calendrier ne faisait pas pressentir [3]. Il est superflu d'ailleurs d'insister sur l'importance de l'œuvre épigraphique de Damase au point de vue de l'hagiographie. Ses petits poèmes, si gauchement versifiés, outre qu'ils renferment parfois la plus ancienne version connue de la légende du saint, aident singulièrement à fixer la topographie de la Rome souterraine. D'autres documents épigraphiques, moins solennels, viennent à propos compléter la série Damasienne, inscriptions votives ou simples graffiti, témoins irrécusables de la dévotion du peuple.

(1) Voir l'essai de restitution du mois de janvier, DUCHESNE, dans *Act. SS.* novembr. t. II, p. [XLVIII].
(2) DUCHESNE, t. c. p. [L].
(3) Plus haut, p. 89-90.

Tout le monde connait l'*Index oleorum*, les étiquettes des fioles d'huile recueillies sur les tombeaux des martyrs et envoyées à la reine Théodelinde, et toute cette littérature des itinéraires dont plusieurs reposent sur des documents antérieurs au grand mouvement des translations, représentant par conséquent l'état des sanctuaires tels qu'ils étaient demeurés jusque vers le milieu du VIIe siècle [1]. On sait que les premiers corps saints enlevés aux cimetières suburbicaires pour être transportés dans l'intérieur de la ville sont ceux des saints Primus et Felicianus, que le pape Théodore (642-649) fit déposer dans la basilique de Saint-Étienne. Quelle que soit l'antiquité de ces sources, elles ne sont pas infaillibles, et elles ont les défauts de ce genre de documents, qui doivent toujours être interrogés avec certaines précautions.

Nous avons enfin, pour nous renseigner sur les martyrs, le faisceau compact des légendes romaines dont la plupart furent rédigées au VIe siècle. Elles donnent parfois d'utiles indications sur les sanctuaires qui attiraient le flot des pèlerins, mais sont dépourvues de toute valeur au point de vue de l'histoire qu'ils prétendent faire connaître [2]. C'est en utilisant convenablement les matériaux si disparates que nous venons d'indiquer, que l'on parviendra à reconstituer le calendrier romain. Ce travail n'est point terminé,

(1) Nous renvoyons pour cet ensemble de documents aux tableaux si commodes dressés par De Rossi, *Roma Sotterranea*, t. I, p. 176-83. Le catalogue des huiles saintes a été republié récemment par A. Sepulcri, *I papiri della basilica di Monza e le reliquie inviate da Roma*, Archivio storico Lombardo, 1903, p. 241-62.

(2) Sur les légendes romaines, voir notre travail l'*Amphithéâtre Flavien et ses environs dans les sources hagiographiques*, dans Analecta Bolland., t. XVI, p. 209-52 ; A. Dufourcq, *Étude sur les Gesta Martyrum romains*, Paris, 1900.

et nous ne pourrons en indiquer que les grandes lignes [1].

Les origines du culte des martyrs dans l'église de Rome sont relativement tardives. Au cours du IIe siècle, lorsqu'en Orient l'usage de célébrer les anniversaires des martyrs est en pleine vigueur, il n'en est question à Rome dans aucun des documents écrits qui nous sont parvenus, et la tradition monumentale est également muette. D'ailleurs, l'église romaine à cette époque ne célébrait pas les anniversaires des défunts en général ; le formulaire des épitaphes antiques, d'où est exclu le jour de la déposition, est à cet égard absolument concluant. Aucun martyr antérieur aux persécutions du IIIe siècle — exception faite des apôtres, et nous essayerons d'apprécier la portée de cette exception — n'est mentionné ni dans le calendrier philocalien ni dans l'hiéronymien, et leur silence montre assez que le souvenir distinct des héros des premiers âges s'était effacé lorsqu'on commença à organiser le culte. Des personnages marquants dont le martyre ne fait aucun doute, n'ont été primitivement l'objet d'aucune commémoraison liturgique. Ainsi Flavius Clemens, les deux Domitille, Acilius Glabrio, le pape Télesphore, Ptolémée et Lucius, Justin le philosophe et ses compagnons, le sénateur Apollonius. Les plus anciens martyrs cités dans les fastes sont Calliste († 222), Pontien et Hyppolyte (après 235). Mais je n'oserais affirmer que l'institution du culte des martyrs à Rome remonte aux jours de la déposi-

(1) Malgré les réserves que nous avons cru devoir faire (*Analect. Bolland.*, t. XXI, p. 89-93) à propos du livre de M. Urbain, *Ein Martyrologium der christlichen Gemeinde zu Rom am Anfang des V Jahrhunderts*, dans Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur, N. F., t. VI, n. 3, nous devons confesser qu'il nous a été fort utile.

tion de ces saints personnages. Il suffirait de dire qu'il a été introduit par une génération suffisamment rapprochée pour n'avoir pas perdu leur souvenir. Divers indices donneraient à penser que ce n'est guère que dans la seconde moitié du IIIe siècle que l'organisation devint sérieuse et l'observation des anniversaires un peu régulière. Des martyrs de la persécution de Valérien, comme le prêtre Moyse [1], ne sont point commémorés, et la date de la déposition du pape Corneille lui-même n'est point connue. On a joint sa fête à celle de S. Cyprien, son illustre collègue et ami, qui certainement ne mourut pas le même jour. Ne faudrait-il pas dater les débuts du culte des martyrs à Rome de cette période où nous le voyons en pleine vigueur dans l'église d'Afrique, avec laquelle celle de Rome entretenait alors des relations extraordinairement suivies et intimes ? Nous n'insisterons pas, faute d'indices concluants, sur l'hypothèse de l'importation transmarine. Le fait de l'origine tardive est mieux établi.

On objectera sans doute la présence des noms des apôtres Pierre et Paul dans la *Depositio martyrum*. Ne faut-il pas en conclure que tout au moins ils faisaient exception à la règle générale, et peut-on s'imaginer que le culte des fondateurs de l'église romaine n'ait point commencé au lendemain de leur mort ? Il est incontestable que les romains connaissaient, au IIe siècle, l'emplacement des tombeaux des apôtres. On a cité assez souvent ces paroles de Gaius, qui vivait sous le pape Zéphyrin, à Proclus, le

(1) CYPRIEN, *Epist.* 27, 4 ; 28, 1 ; 31, 1 ; 32, 1 ; 37 1 ; 55, 5 : *presbytero Moyse tunc adhuc confessore nunc iam martyre subscribente.* HARTEL, p. 627. CORNEILLE dans EUSÈBE, *Hist eccl.*, VI, 43, 20 : Μωσῆς, ὁ μακάριος μάρτυς, ὁ παρ' ἡμῖν ἐναγχος μαρτυρήσας καλήν τινα καὶ θαυμαστὴν μαρτυρίαν.

chef des Cataphrygiens : « Quant à moi j'ai à montrer les trophées des apôtres. Si vous voulez aller au Vatican ou sur la voie d'Ostie, vous trouverez les trophées des fondateurs de cette église [1]. » Ce texte prouve que l'on gardait pieusement la mémoire des deux grands « coryphées », mais non pas qu'elle était l'objet d'une commémoraison liturgique [2].

L'ensemble des textes qui se rapportent aux plus anciennes manifestations du culte des saints apôtres a été l'objet de discussions compliquées qui n'ont abouti à aucune solution entièrement satisfaisante. Nous ne pouvons nous dispenser d'en dire quelques mots, bien que nous n'ayons pas la prétention de clore le débat. Il s'agit, en somme, d'expliquer l'article du férial romain à la date du 29 juin. La formule philocalienne est celle-ci: *Petri in Catacumbas et Pauli Ostense Tusco et Basso cons.* [258]. On lui préférera comme plus claire et probablement plus ancienne celle du martyrologe hiéronymien, telle qu'il faut la restituer : *Romae natale sanctorum apostolorum Petri et Pauli, Petri in Vaticano via Aurelia, Pauli vero via Ostiensi, utrumque in Catacumbas Basso et Tusco consulibus* [3]. La date con-

(1) Dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, II, 25, 7.

(2) Nous ne voulons par nous attarder à réfuter les subtilités que l'on a accumulées pour essayer de démontrer que τρόπαια ne peut signifier les tombeaux. Elles ont été renouvelées récemment par Guignebert, *La primauté de Pierre et la venue de Pierre à Rome*, Paris, 1909, p. 304-11, sans rendre la thèse plus plausible. M. P. Monceaux l'a fort bien montré dans *Revue d'hist. et de litt. relig.*, 1910, p. 231-33.

(3) Voir Duchesne, *Le Liber pontificalis*, t. I, p. cv. Dans le manuscrit de Berne *Via Aurelia* est placé immédiatement après *Romae*. Nous supprimons le *passi sub Nerone* entre *Catacumbas* et *Basso*. C'est certainement une interpolation. M. Monceaux, dans *Revue d'hist. et de litt. relig.*, t. c., p. 236, propose la restitution suivante : *Passi sub Nerone Basso [et Crasso cons (an. 64) translati in Catacumbas Basso] et Tusco consulibus.* L'hypothèse est séduisante, mais la tradition manuscrite ne lui donne aucune probabilité.

sulaire, ne pouvant être celle de la mort des apôtres, doit se rapporter à un fait liturgique : une translation de reliques ou l'institution d'une fête. La première explication semble trouver un appui dans une inscription Damasienne placée précisément à l'endroit de la voie Appienne *ad Catacumbas*, dans la crypte dite Platoma ou Platonia, *ubi iacuerunt corpora sanctorum apostolorum Petri et Pauli* comme dit le *Liber pontificalis* dans la Vie de Damase, et aussi les itinéraires. Voici le texte de l'inscription.

Hic habitasse prius sanctos cognoscere debes,
nomina quisque Petri pariter Paulique requiris.
Discipulos oriens misit, quod sponte fatemur :
sanguinis ob meritum — Christum per astra secuti
aetherios petiere sinus regnaque piorum —
Roma suos potius meruit defendere cives.
Haec Damasus vestras referat nova sidera laudes [1].

On conviendra que cette poésie ne pèche point par excès de clarté, et l'on ne s'étonne pas de la variété des interprétations qu'elle a fait naître.

Celle qui a eu le plus de succès, c'est l'histoire des orientaux qui tentent d'emporter dans leur pays les corps de leurs compatriotes, et qu'une intervention céleste oblige à abandonner leur trésor au troisième mille de la voie Appienne. Cette tradition, que représentent les *Acta Petri et Pauli* [2], la lettre de S. Grégoire le Grand à l'impératrice Constantine [3], les Actes

(1) Ihm, *Damasi epigrammata*, 26.
(2) BHG². 1490, c. 87.
(3) *Registr.* IV, 30, Ewald-Hartmann, t. I, p. 264-66.

de Sharbil [1], s'explique fort bien par une lecture superficielle de l'inscription, où il est en effet question de disciples venus d'Orient et d'une station des apôtres à tel endroit : *hic*. Il est possible que le *Liber pontificalis* et les itinéraires, tout en étant moins précis, soient les échos de la même tradition. Tous ces documents d'ailleurs impliquent l'idée d'une translation, quelles qu'en aient été les circonstances.

En partant de ce fait que le *hic habitasse prius sanctos* se rapporterait à un séjour des corps saints aux catacombes, on a essayé de donner une base scientifique à l'hypothèse de la translation.

L'année 258, dit-on, est une année de persécution [2]. L'édit rendu, dès l'année précédente, contre les chrétiens, portait défense de tenir des réunions et d'entrer dans les cimetières. Ceux-ci furent probablement surveillés par la police tant que dura la persécution.

Les tombes apostoliques du Vatican et de la voie d'Ostie devaient être les premières menacées. « La prudence commandait d'en extraire les reliques des apôtres et de les cacher en quelque endroit où la police ne fût pas tentée d'aller les chercher, où même les fidèles n'eussent pas autant de facilité de se réunir pour les vénérer. Le monument des catacombes satisfait admirablement à cette condition. » Certes, une fois acceptée l'idée de la translation, on ne saurait mieux harmoniser des textes qui paraissent discordants.

Mais l'hypothèse ne s'impose pas, même à la lecture des vers de Damase, et elle se heurte, nous semble-t-il, à

(1) BHO. 1049.

(2) Nous résumons ici, presque dans ses propres termes, l'argumentation de Mgr Duchesne, *Le Liber pontificalis*, t. I, p. CVI.

de telles difficultés, qu'on ne saurait la regarder comme probable. S'il est une résolution que les chefs de l'église ne devaient pas songer à prendre, c'est bien celle de transférer ailleurs les corps des apôtres. Punissable à toute époque, la transgression des lois qui assuraient le respect des sépultures eût emprunté aux circonstances une gravité exceptionnelle, et il eût été bien difficile d'accomplir un tel acte en des endroits entourés d'une surveillance spéciale. Et puis, l'idée d'une translation serait-elle venue à des Romains, que les mœurs et la législation avaient pénétrés d'un respect pour les morts, que nous serions tentés de qualifier de superstitieux, et qui eut une si heureuse influence sur la discipline du culte des reliques ? D'autant que, puisque la police veillait à l'entrée des cimetières, les tombeaux n'étaient exposés à aucune profanation, et que, si l'on avait vu des magistrats dans les provinces refuser la sépulture aux martyrs, il était sans exemple, jusque là, que l'on eût violé leurs tombeaux.

On suppose d'ailleurs, et logiquement puisque S. Pierre fut rendu au Vatican, S. Paul à la voie d'Ostie, qu'il ne s'agissait que de les soustraire temporairement aux entreprises des infidèles. Mais alors on ne conçoit plus que l'on ait fait de l'événement une commémoraison solennelle. Le jour qui devait laisser une trace dans le férial était celui du retour triomphal des apôtres à leur demeure primitive, désormais abritée sous une somptueuse basilique, et non celui de l'enlèvement furtif commandé par le malheur des temps.

Le martyrologe du 29 juin n'a donc point gardé, nous semble-t-il, le souvenir d'une translation, et nous serions plus portés à croire qu'en fait les saints apôtres n'ont jamais été troublés dans leur repos depuis le jour où ils

furent déposés au Vatican et sur la voie d'Ostie. Mais alors l'anniversaire ne peut être que celui de l'institution, en 258, d'une fête en l'honneur des apôtres.

Cette solution ne va pas non plus, nous le savons, sans quelques difficultés. C'était bien le moment, pourra-t-on dire, en pleine tourmente, un bon mois avant le martyre du pape Xyste, d'instituer une fête liturgique, et de convier les fidèles à se réunir à des endroits interdits. L'objection se présente tout naturellement. Mais nous sommes peut-être trop mal renseignés sur les détails du régime de la persécution pour trancher ces questions. A Carthage, on se préoccupait de régler le culte alors qu'une foule de confesseurs attendaient le martyre en prison. Et savons-nous si, après l'édit de 257, une accalmie ne s'était point produite à Rome au début de l'année suivante, une suspension momentanée des rigueurs, dont l'église aurait profité trop tôt, attirant ainsi l'attention des autorités et provoquant une recrudescence de sévérité ?

On demandera encore la raison du choix de la voie Appienne pour la commémoraison commune des deux apôtres. Il n'est pas impossible que leur souvenir fût rattaché par la tradition à un point précis de cette route par laquelle, venus d'Orient, ils étaient entrés dans la ville éternelle, et qui sait si le *hic habitasse prius sanctos cognoscere debes* ne doit pas être entendu sans métaphore ? Ne serait-ce pas pour permettre à tous les quartiers de la grande ville de se rendre plus aisément à la réunion du 29 juin que l'on a songé à multiplier les stations ?

Tantae per urbis ambitum
stipata tendunt agmina ;
trinis celebratur viis
festum sacrorum martyrum [2].

(1) Ambroise, *Hymn.* X. Steier, *Untersuchungen über die Echtheit der Hymnen der Ambrosius*, Jahrbücher für klassische Philologie, Supplementband XXVIII, p. 656. Cf. p. 611-17.

Nous ne chercherons pas, d'ailleurs, à tirer des renseignements bien précis d'un texte aussi obscur que celui de Damase. On ne peut se méprendre sur le sens général, encore que le détail des circonstances qu'il reflète nous échappe.

Le pontife répond aux Orientaux qui, sans doute, revendiquaient pour eux les deux grandes gloires de l'église Romaine : « Nous l'avouons, c'est vous qui nous les avez envoyés ; mais ils sont devenus nos concitoyens en versant leur sang au milieu de nous. » Faut-il aller plus loin et lire entre les lignes des allusions aux premières rivalités entre les églises d'Orient et d'Occident ? Ce serait peut-être un excès de pénétration, et il nous suffit de constater que Damase insiste sur tout autre chose que la présence des apôtres. L'on reconnaîtra aussi que,s'il avait voulu rappeler le séjour de leurs reliques, la tyrannie du mètre ne l'en aurait pas empêché, puisqu'il suffisait, au lieu d'écrire *nomina*, de dire : *corpora quisque Petri pariter Paulique requiris.*

Nous n'insisterons pas davantage. A partir du moment où nous constatons que la foule des fidèles afflue à Rome pour célébrer la fête des apôtres, avec l'enthousiasme que décrit Prudence [1] et que partageait un habitué du pèlerinage romain, Paulin de Nole [2], S. Pierre reposait au Vatican, S. Paul sur la voie d'Ostie.

S'il fallait prendre à la lettre les descriptions de Prudence, la fête de S. Hippolyte à Rome, le jour des ides d'août, l'aurait à peine cédé en solennité à celle des apôtres. On ne trouve pas de trace ailleurs de cette

(1) *Peristeph.* XII.

(2) *Epist.* XVII, 1 ; XVIII, 1 ; XX, 2 ; XLIII, 1 ; XLV, 1 ; HARTEL, pp. 125, 128, 144, 145, 364, 379.

extraordinaire popularité de S. Hippolyte, et l'on se demande s'il n'y a pas quelque confusion dans l'esprit du poète avec la fête de S. Laurent, qui se célébrait trois jours auparavant, et presque au même endroit. L'importance de celle-ci ne fait aucun doute. Les deux Mélanie n'étaient pas seules à la garder [1], et Prudence n'exagère pas, sans doute, lorsqu'il montre les *senatus lumina* et les *inlustres domus* se prosterner dans la basilique du martyr[2]. Partout on emportait de ses reliques, et il est aisé de constater que S. Laurent est, dès l'antiquité, un des martyrs dont le culte a pénétré dans tous les pays. Sa légende, qui paraît empruntée à l'Orient [3], a vivement frappé les imaginations, et l'on crut de bonne heure avoir retrouvé le gril, instrument de son supplice.

Pour nous rendre compte de l'importance du trésor de corps saints que cachait le sol de Rome,

quam plena sanctis Roma sit,
quam dives urbanum solum
sacris sepulchris floreat [4],

nous relèverons, en suivant l'ordre des voies qui partent de la capitale, les noms des martyrs dont le culte est sérieusement attesté dans les documents antiques que nous avons rappelés, et dont l'identification n'offre aucun doute. Nous croyons pouvoir alléger cet exposé de la liste des papes, même martyrs. Ils sont assez connus et il n'y a guère de doute sur le lieu de leurs sépultures [5].

(1) *Vita S. Melaniae iun.*, BHG². 1241, c. 5.
(2) *Peristeph.*, II, 516, 521.
(3) *Analect Bolland.*, t. XXXI, p. 264.
(4) Prudence, *Peristeph.*, II, 542-44.
(5) Un tableau d'ensemble dans Urbain, *Ein Martyrologium der christlichen Gemeinde zu Rom*, p. 102-109.

Via Salaria vetus. Indiquons d'abord les articles suffisamment clairs du martyrologe hiéronymien se rapportant à la voie Salarienne.

11 juin : *via Salaria natale sanctae Basillae.*

17 juin : *ad Septem Palumbas via Salaria vetere sanctorum Blasti, Diogenis* [1].

24 juin : *in cimiterio ad septem Palumbas via Salaria vetere Festi* [2].

28 août : *via Salaria vetere in cimiterio Basillae Hermetis.*

11 septembre : *via Salaria vetere in cimiterio Basillae sanctorum Proti et Iacinti* [3].

22 septembre : *via Salaria vetere in cimiterio eiusdem Basillae.*

Les trois dernières fêtes sont marquées dans la *Depositio martyrum,* et celle du 22 septembre est accompagnée d'une date *Diocletiano IX et Maximiano VIII consul.* [304]. Nous ignorons la raison du double anniversaire 11 juin et 22 septembre de Basilla ; mais les preuves du culte ne manquent pas. A défaut des itinéraires et de l'*Index oleorum* nous aurions encore à citer ces inscriptions *domina Bassilla commandamus tibi Crescentinus et Micina* [4] ; *commando Bassila innocentia Gemelli* [5]. Il n'y a aucun doute non plus au sujet des autres saints. Les pèlerins citent leurs noms, et nous en rencontrons plusieurs sur une inscription découverte dans l'église de Saint-Marcel-in-

(1) Les manuscrits placent *Cyriaci* entre les deux noms.

(2) Suivi dans les manuscrits de *Luciae cum aliis XXII* etc. Je n'oserais identifier Lucia avec la *Lucina* de l'*Index oleorum.*

(3) Les manuscrits B, W ajoutent : *qui fuerunt doctores christianae legis sanctae Eugeniae et Basillae.*

(4) Marucchi, *Monumenti cristiani del museo Pio-Lateranense,* tav. LI, 17

(5) *Ibid.,* tav. LI, 16.

Via-Lata : *Hic requiescunt corpora sanctorum Iohanni presbyteri, Blasti, Diogeni et Longini marturum* [1]. Une inscription métrique, faisant allusion aux dévastations des Goths, fut placée sur le tombeau du martyr Diogène au VIe siècle [2].

Le martyr Jean, assez célèbre pour avoir été à une certaine époque l'éponyme du cimetière *ad septem Palumbas ad caput S. Iohannis* [3], figurait probablement dans le martyrologe au 24 juin, avec Festus, et aura été absorbé par les autres Jean, le Précurseur et l'Évangéliste, qui sont commémorés le même jour. Une église de S. Hermès à Antium [4] est signalée dans la vie du pape Boniface (418-422), et S. Grégoire envoie à Chrysante, évêque de Spolète, des reliques des saints Hermès et Hyacinthe [5]. Sa correspondance ne mentionne pas moins de quatre monastères ou églises dédiées à S. Hermès en Sicile, en Sardaigne, en Italie [6]. Il n'est pas bien certain que le tombeau de S. Hermès ait été orné d'une inscription Damasienne [7] ; le pape Pélage (579-590) y fit construire une basilique [8]. Protus et Hyacinthe ont été célébrés par le pontife [9], et plus tard deux autres inscriptions métriques attirèrent l'attention des visiteurs sur leur glorieuse sépulture [10]. Nous ne pouvons omettre de rappeler ici un fait unique dans l'histoire des Catacombes romaines.

(1) GATTI, dans *Bullettino comunale*, 1909, p. 113-15.
(2) DE ROSSI, *Inscriptiones christianae Urbis Romae*, t. II pp. 83-100.
(3) *Index coemeteriorum* dans DE ROSSI, *Roma sotteranea*, t. I, p. 176.
(4) DUCHESNE, *Le Liber pontificalis*, t. I, pp. 227, 229.
(5) *Registr.* IX, 49, HARTMANN, t. II, p. 76.
(6) HARTMANN, t. c. p. 490.
(7) IHM, *Damasi epigrammata*, 52.
(8) DUCHESNE, t. c. pp. 309-310.
(9) IHM, *Damasi epigrammata*, 49.
(10) IHM, *Damasi epigrammata*, 96-97.

En 1845, une tombe fut découverte par le P. Marchi, intacte, et portant cette inscription :

DP III IDVS SEPTEBR
YACINTHVS
MARTYR

Elle avait échappé aux recherches lors des translations du IX[e] siècle et l'on put vénérer les os carbonisés du martyr tels qu'ils y avaient déposés le jour de son supplice [1].

Nommons encore, avec les itinéraires et l'*Index*, Maximus ou Maximilianus, qui est peut-être au martyrologe le 26 août, Herculanus, Crispus, Longinus celui-ci mentionné sur l'inscription de Saint-Marcel, et S. Liberalis. Une grande inscription en l'honneur de ce dernier commence par ces vers :

Martyris hic sancti Liberalis membra quiescunt
Qui quondam in terris consul honore fuit [2].

Quel est ce consul devenu martyr ? On n'est point parvenu à le déterminer [3].

VIA SALARIA NOVA. Le martyrologe donne la liste suivante :

31 décembre : *Via Salaria in cimiterio Iordanorum Donatae Paulinae Rusticianae Nominandae Serotinae Saturninae Hilariae* [4].

10 juillet : *Felicis et Filippi in Priscillae et in Iordanorum Martialis Vitalis Alexandri.*

et in Maximi Silani ; hunc Silanum martirem Novati furati sunt.

(1) G. M<ARCHI>, *Monumenta delle arti cristiane primitive* (Roma, 1844), p. 238-72 ; DE ROSSI, *Bullettino*, 1894, p. 21-34.

(2) DE ROSSI, *Inscriptiones christianae Urbis Romae*, t. II, p. 101, n. 23. Une autre inscription se rapportant au même martyr, p. 104, n. 38.

(3) DE ROSSI, *Bullettino*, 1888-89, p. 54.

(4) Cf. DUCHESNE, dans *Act. SS.* nov. t. II, p. [XLV].

12 août : [*Via Salaria*] *Chrysanthi Dariae Iasonis Mauri et militum LXX* [1].

23 novembre : *In cimiterio Maximi Felicitatis.*

29 novembre : *Saturnini in Trasonis.*

Nous empruntons les notices du 10 juillet et du 29 novembre à la *Depositio martyrum.* On sait que la légende a fait des Sept martyrs du 10 juillet — ceux que nous avons cités, plus Ianuarius enterré au cimetière de Prétextat — des frères, fils de Ste Félicité dont la fête est marquée au 23 novembre.

L'hiéronymien s'en fait l'écho : *Romae natale sanctorum germanorum,* et S. Grégoire fait allusion aux *gesta emendatiora* qui rapportent leur histoire [2]. La tradition primitive l'ignore. Damase dans son inscription en l'honneur des saints Félix et Philippe ne sait rien de cette parenté [3] ; et les trois vers qui se rapportent à Ste Félicité sont d'origine douteuse [4]. L'inscription qui fut placée, par ordre du pape Vigile (537-555), près de la sépulture des saints Vital, Martial et Alexandre [5] est conçue en termes généraux et s'applique à tous les martyrs [6]. Le pape Boniface (418-422) construisit un oratoire sur le tombeau de Ste Félicité, près de laquelle il se fit enterrer lui-même. Il orna cette tombe sainte en même temps que celle de S. Silanus, dont les reliques avaient sans doute repris leur place pri-

(1) Entre Daria et Jason les manuscrits insèrent *Claudii, Hilariae.*

(2) *Homil. in evangelia* III, 3, *P.L.* t. LXXVI, p. 1087.

(3) Ihm, *Damasi epigrammata,* 47. Cette inscription fait corps avec le n. 91 qui doit la précéder. Voir Duchesne, dans *Mélanges Boissier* (Paris, 1903), p. 169-72.

(4) Ihm, *Damasi epigrammata,* 41.

(5) Il est dit dans la vie du pape Symmaque (498-514) : *Hic fecit cymeterium Iordanorum in melius propter corpus sancti Alexandri.* Duchesne, *Le Liber pontificalis,* t. I, p. 263.

(6) Ihm. *Damasi epigrammata,* 89.

mitive depuis que le pape Innocent (401-417) avait repris aux Novatiens plusieurs de leurs églises [1].

Le 29 novembre, l'hiéronymien répète à côté de Saturninus, *Chrysanthi, Mauri, Dariae et aliorum LX (*al. *LXXXII).* Tous ces martyrs ont été célébrés dans des inscriptions métriques. Celles de S. Saturnin, de S. Maurus *(insontem puerum)* et des soixante martyrs sont de Damase [2]; celle des SS. Chrysanthe et Darie est d'époque postérieure [3]. Ces deux saints ont d'ailleurs joui d'une grande célébrité, dont leur légende [4] et Grégoire de Tours [5] font comprendre la raison. Le nom de S. Jason que nous rencontrons au 12 août est attesté par l'*Index,* les étiquettes des ampoules et les itinéraires, comme les autres noms que nous venons de passer en revue.

De même qu'ils allaient vénérer sur la voie Salarienne les Sept frères, les pèlerins y avaient découvert un groupe de Sept vierges [6]. Les noms répondent assez bien à ceux de l'hiéronymien au 31 décembre. Mais nous ne savons pas comment le groupe s'est constitué. Hilaria appartient à d'autres combinaisons ; elle a son rôle dans la légende de Chrysanthe et Darie, de même Claudius, et c'est sous l'influence de cette tradition que Claudius et Hilaria ont pénétré dans les martyrologes au 12 août. L'abrégé *De locis* et la *Notitia* de Guillaume de Malmesbury citent un S. Semetrius, que certains manuscrits de

(1) Duchesne, *Le Liber pontificalis,* t. I, p. 227 ; cf. p. 229, n. 13 ; p. 521, n. 108. — Signalons ici une inscription votive à Ste Félicité : *Petrus et Pancara botu posuerunt marture Felicitati.* Oderici, *Sylloge veterum inscriptionum,* p. 268.

(2) Ihm, *Damasi epigrammata,* 46 (cf. 88), 44, 43.

(3) Ihm, *Damasi epigrammata,* 87, cf. 45.

(4) BHL. 1787 ; BHG². 313.

(5) *In gloria martyrum,* XXXVII.

(6) Voir le *De Locis,* et Guillaume de Malmesbury.

l'hiéronymien placent au 26 mai sous la rubrique *Romae*. D'après la légende, S[te] Praxède aurait enseveli ce martyr avec vingt-deux autres dans le cimetière de Priscille, le 23 juin [1]. Il n'est sans doute pas différent du titulaire d'un monastère romain dont il est fait mention dans le Registre de S. Grégoire et dans le *Liber pontificalis* [2].

Bien que nous ne puissions pas fixer la date de sa fête, le martyr Criscentio appartient incontestablement au férial de la voie Salarienne Les itinéraires le nomment Crescentius ou Crescentianus. Le *Liber pontificalis* place la tombe du pape Marcellin dans le cimetière de Priscille *in crypta iuxta corpus sancti Criscentionis* [3]. Voici une inscription du même cimetière qui se rapporte à ce martyr : *Filicissimus et Leopar[da emerunt locum] bisomum at Criscent-[ionem martyrem] introitu* [4].

VIA NOMENTANA. Nous suivrons, avec le martyrologe, la voie Nomentane dans toute son étendue.

21 janvier : *Agnetis in Nomentana.*

20 avril : *in cimiterio maiore via Nomentana Victoris Felicis Alexandri Papiae* [5].

3 mai : *Via Nomentana miliario VII Eventi Alexandri Theoduli.*

9 juin : *Via Nomentana ad arcus miliario XIV Primi et Feliciani.*

16 septembre : *Via Nomentana ad Caprea in cimiterio maiore Emerentianetis Papiae Felicis Victorii Alexandri.*

L'annonce du 21 janvier est empruntée à la *Depositio*

(1) BHL. 6920.

(2) Voir P. F. KEHR, *Regesta pontificum Romanorum*, t. I, p. 120-121.

(3) DUCHESNE, t. I, p. 16.

(4) *Nuovo bullettino di archeol. cristiana* t. XIII (1907), p. 125.

(5) Sur la lecture *cimiterio maiore*, voir DE ROSSI, *Del luogo appellato ad capream* dans BULLETTINO COMUNALE, 1883, p. 246.

martyrum. L'hiéronymien mentionne en outre S[te] Agnès le 27 et le 28 janvier. La signification primitive de cette fête qui est devenue *S. Agnetis secundo* n'a pas été tirée au clair. Nous pouvons nous dispenser d'insister, pour le reste, sur la popularité et l'extension du culte S[te] Agnès. Sa basilique, que les pèlerins ne manquaient jamais de visiter, est comptée parmi les fondations Constantiniennes, et les papes Libère, Symmaque, Honorius s'occupent successivement de l'embellir et de la restaurer [1]; Damase fit graver en l'honneur d'Agnès une de ses plus belles inscriptions que nous admirons encore [2]. Prudence lui donna une place dans sa galerie poétique [3], et porta au loin la gloire de la jeune martyre.

Le S. Alexandre du 3 mai a été confondu avec le pape du même nom [4]. On a retrouvé son cimetière et sa basilique avec ce fragment d'inscription :...] *et Alexandro Delicatus voto posuit dedicante aepiscopo Urso* [5]. Cet Ursus pourrait être l'évêque de la ville voisine de Nomentum, lequel vivait sous le pape Innocent (401-417). Les saints Primus et Felicianus reposèrent *ad arcus Numentanos intra arenarium*, comme le dit leur légende [6], jusqu'au moment où le pape Théodore leur assura un abri plus sûr à l'intérieur de Rome [7].

Les martyrs du 16 septembre, qui tous, à l'exception de S[te] Émerentienne [8], paraissent également au martyrologe

(1) DUCHESNE, *Le Liber pontificalis*, pp. 180, 196, 207, 209.
(2) IHM, *Damasi epigrammata*, 40.
(3) *Peristeph.* XIV.
(4) DUCHESNE, *Le Liber pontificalis*, t. I, p. XCI-XCII.
(5) DE ROSSI, *Inscriptiones christianae Urbis Romae*, t. I, p. VII.
(6) BHL. 6922.
(7) DUCHESNE, t. c. p. 332
(8) Sur la crypte de S[te] Émerentienne, voir M. ARMELLINI, *Gli antichi cimiteri cristiani* (Roma, 1893), p. 273-84.

le 20 avril, sont cités dans les vieilles topographies. On les retrouve sur une inscription précisément avec la date du 16 septembre [1] :

XVI kal. octob. marturoro i[n cimi]
teru maiore Victoris Feli[cis]
Emerentianetis et Alexan[dri]

Papias seul fait défaut. Ces martyrs ont-ils tous souffert la mort le même jour, ou avons-nous ici l'indication d'un anniversaire commun des saints du cimetière majeur ? Nous n'avons pas le moyen de le décider.

On a rapproché de ce groupe les deux saints auxquels est dédiée l'inscription suivante : *Sanctis martiribus Papro et Mauroleoni domnis votum reddiderunt Camasius qui et Asclepius et Victorina ; natale h(abent) die XIII kl. octob. pueri qui votum hoc [fecerunt] Vitalis, Maranus, Abundantius, Telesforus* [2]. On les identifie avec les saints Papias et Maurus, dont il est fait mention dans les Actes de S. Marcel [3]. De Rossi suggère de corriger la *XIII kl. oct.* en *XVI kl. oct.* De cette façon le Papias du groupe binaire ne serait autre que le Papias du 16 septembre, et Maurus ne serait omis dans cette liste que par négligence, dont la forme corrompue *Magnus* pour Maurus dans un des manuscrits serait la preuve[4]. Ces ingénieuses combinaisons semblent un peu fragiles, et l'identité de Paprus avec Papias, de Mauroleon avec Maurus n'est guère certaine.

VIA TIBURTINA. Voici l'extrait du martyrologe :

(1) DE ROSSI, *Bullettino comunale*, 1883, p. 247, et fac-similé.
(2) DE ROSSI, *Bullettino*, 1877, p. 10 ; MARUCCHI, *Monumenti cristiani del museo Pio-Lateranense*, tav. XLIV, 7, 12.
(3) BHL. 5234
(4) DE ROSSI, *Bullettino comunale*, 1883, p. 248.

22 février : *Via Tiburtina ad sanctum Laurentium natale sanctae Concordiae.*

27 juin : *Via Tiburtina miliario IX natale VII germanorum Crescentis Iuliani Nemesi Primitivi Iustini Stactei Eugenii* [1].

18 juillet : *Via Tiburtina miliario IX Sempherosae matris VII germanorum* [2].

4 août : *Via Tiburtina in cimiterio sancti Laurentii Criscentionis et Iustini.*

10 août : *Laurenti in Tiburtina.*

13 août : *Ypoliti in Tiburtina.*

23 août : *in cimiterio S. Laurentii Habundi et Herenaei* [3].

Le texte des commémoraisons du 10 et du 13 août est emprunté à la *Depositio martyrum.* Tous les noms de la liste sont relevés également dans les itinéraires [4], qui en ajoutent quelques autres, comme Cyriaca, l'éponyme du cimetière, dont ils font une martyre, une reine Triphonia et sa fille Cyrilla, S. Romain, celui-ci bien connu par la légende [5]. La tradition populaire, aidée sans doute par les hagiographes [6], paraît avoir suivi sur la voie Tiburtine le procédé qui, sur un autre point du territoire, a valu à

(1) Cette restitution, au moyen des Actes de Ste Symphorose, BHL. 7971, est d'ACHELIS, *Die Martyrologien*, p. 160.

(2) Les noms des sept frères, qui suivent dans les manuscrits, sont tout différents de ceux du 27 juin, et n'ont aucun lien avec Ste Symphorose.

(3) Nous extrayons cet article d'une liste très confuse où se suivent *Habundi Innocenti Merendini.* On ne sait d'où provient le second de ces noms. Nous regardons le troisième comme une corruption de Herenaeus, Irenaeus.

(4) Sur les basiliques de l'Agro Verano voir DE ROSSI, *Bullettino*, 1864, p. 41-45.

(5) BHL. 4753.

(6) BHL. 7971.

Ste Félicité une famille de sept martyrs. Sept saints, qui n'avaient probablement d'autre lien que la proximité des tombeaux ou des anniversaires, ont été transformés en frères et donnés comme fils à Ste Symphorose. On ne sait d'ailleurs pas exactement comment la série du 27 juin s'est formée. Plusieurs noms font double emploi avec ceux d'autres dates, et l'on constate également des doublets dans les listes des saints de la voie Tiburtine dressée par les pèlerins. Les restes de la basilique de Ste Symphorose, au neuvième mille, ont été mis au jour par les archéologues [1]. Dans la Vie du pape Adrien, il est question d'une église, voisine de celle de S. Laurent, dédiée à S. Étienne, *ubi corpus S. Leonis episcopi et martyris quiescit* [2]. La basilique fut consacrée par le pape Simplicius (468-483) : S. Léon doit être l'évêque dont on a l'épitaphe en vers, fort longue [3], mais sans la moindre allusion au martyre [4].

A Tibur (Tivoli), il y avait en 613 un oratoire de S. Alexandre [5]. C'est peut-être l'Alexandre de la voie Nomentane ; mais on ne saurait l'affirmer avec certitude.

Via Labicana. Notice du martyrologe :

13 janvier : *Via Lauicana coronae militum quadraginta* [6].

(1) E. Stevenson, *Scoperta della basilica di S. Sinforosa e dei suoi sette figli*, Roma, 1878.

(2) Duchesne, *Le Liber pontificalis*, t. I, p. 508.

(3) Ihm, *Damasi epigrammata*, 33.

(4) Au 19 juin, nous lisons dans le martyrologe hiéronymien: *Romae in cimiterio Yppolyti via Tiburtina Honori Evodi*. Ce ne sont pas des saints mais les consuls de 386. Cette date est celle de l'invention des SS. Gervais et Protais annoncée plus haut. Ou ne sait quels sont les noms se rapportant à la voie Tiburtine.

(5) CIL. XIV. 3898. Cf. De Rossi, *Bullettino*, 1881, p. 102.

(6) Nous négligeons avant le mot *via*, le mot *secunde*, *secundi* qui précède dans les manuscrits. Peut être faut-il lire *miliario secundo*, en sacrifiant *milites*.

10 février : *via Lauicana miliario X Zotici Hirenei Amanti.*

26 mars : *in cimiterio eiusdem via Lauicana natale Castuli.*

2 juin : *in cimiterio inter duos lauros via Lauicana miliario quarto Marcellini presbyteri et Petri exorcistae.*

11 août : *via Lauicana inter duos lauros Tyburti*[1].

9 septembre : *Gorgoni in Lauicana.*

22 décembre : *via Lauicana inter duos lauros XXX martyrum.*

Nous empruntons la formule du 9 septembre à la *Depositio martyrum.* Y a-t-il lieu de produire aussi au 9 novembre cette notice bien connue *Clementis Semproniani Claui Nicostrati in comitatum ?* Nous avons dit ailleurs que nous ne regardons pas l'expression *in comitatum* comme une expression topographique [2]. Néanmoins, il faut rattacher le groupe des saints Simpronianus, Claudius, Nicostratus, Castorius et Simplicius, connu sous le vocable des Quatre Couronnés, à la voie Labicane [3]. L'itinéraire de Salzbourg, plus précis qu'ailleurs, indique ici *in uno loco in interiore spelunca XL martyres et in altero XXX martyres et in tertio IIII coronatos.* A la suite de quelles circonstances les martyrs de Pannonie sont-ils arrivés à Rome ? Il y a sur ce point une grande lacune dans notre information ; mais il nous paraît probable que, dès le milieu du IV[e] siècle, ils reposaient dans une crypte de la voie Labicane. On ne saurait prétendre, en effet, qu'on ait, à cette époque, déposé leurs corps dans la basilique du Caelius, et la rubrique

(1) Les manuscrits ajoutent *Valeriani et Caeciliae.*

(2) *Act. SS.* nov. t. III, p. 753.

(3) Rappelons en passant que l'on a souvent, avec la légende, distingué les cinq sculpteurs Pannoniens des Quatre couronnés. Les deux groupes ne sont pas distincts. *Act. SS.*, t. c., p. 760-61.

du manuscrit de Berne, au 8 novembre, *Romae ad Celio monte*, ne saurait être primitive.

Les martyrs du cimetière *inter duas Lauros* sont suffisamment déterminés. Le pape Damase a rédigé en l'honneur des SS. Marcellin et Pierre une inscription qui est peut-être la plus précieuse de son recueil [1] ; Tiburtius et Gorgonius aussi ont été célébrés par le pontife [2]. Aucun d'eux n'a échappé à l'attention des pèlerins.

Le cimetière de S. Zoticus a été retrouvé au Xe mille, mais dans un état de dévastation qui n'a guère permis d'ajouter quoi que ce soit à l'histoire du culte de son titulaire [3]. La notice du martyrologe hiéronymien, très embrouillée au 10 février, peut se restituer à l'aide des martyrologes historiques [4] et du catalogue des reliques de Sainte-Praxède [5]. Ces textes permettent même d'ajouter aux trois noms celui de *Iacinthus*, qui faisait sans doute partie de la tradition primitive de l'hiéronymien.

On connaît également l'emplacement du cimetière de S. Castulus, et nous savons par l'épitaphe d'un personnage enterré *catabatico in secundo... [ad] dominum Castulu(m) in scala* [6], que la sépulture du martyr se trouvait au second étage. C'est par un manuscrit que nous avons connaissance d'une antique inscription votive en l'honneur de S. Castulus [7]. Une note au *Liber de locis* fait mention de

(1) Ihm, *Damasi epigrammata*, 29.

(2) Ihm, *Damasi epigrammata*, 30, 31.

(3) E. Stevenson, *Il cimitero di Zotico al decimo miglio della via Labicana*, Modena, 1876.

(4) Quentin, *Les martyrologes historiques*, p. 49.

(5) Davanzati, *S. Prassede* (Roma, 1725), p. 335. Cf. Stevenson, l. c., p. 20.

(6) M. Armellini, *Gli antichi cimiteri cristiani* (Roma, 1893), p. 325. Nous avons légèrement retouché, en le citant, l'orthographe barbare de ce texte.

(7) De Rossi, *Inscriptiones christianae Urbis Romae*, t. II, p. 64.

son église et d'une autre de Saint-Stratonicus près de l'aqueduc. Il y a un Stratonicus parmi les martyrs transportés à Sainte-Praxède par le pape Pascal I [1].

VIA LATINA. Seules les notices suivantes de l'hiéronymien sont suffisamment certaines :

10 mai : *via Latina in cimiterio eiusdem natale sancti Gordiani et Epimachi. Via Latina ad centum aulas Quarti et Quinti.*

25 décembre : *in cimiterio Aproniani via Latina passio sanctae Eugeniae.*

[*Via Latina*] *Iovini et Basilei.*

Les deux derniers martyrs figurent sous la rubrique *Romae*. Un passage de la Passion du pape S. Étienne les place sur la voie Latine [2]. Cette indication topographique paraît sérieuse. Sauf ce dernier point, les itinéraires confirment les notices du martyrologe. Parmi les noms que l'on peut leur emprunter en toute sécurité nous citerons Trophimus, Simplicius (Sulpitius) et Servilianus, Sophia, Tertullinus. A propos de la basilique des Saints-Gordien-et-Épimaque, restaurée par le pape Adrien, le *Liber pontificalis* les énumère tous comme appartenant à la voie Latine [3]. Servilianus paraît être nommé dans l'hiéronymien au 20 avril [4].

L'itinéraire de Salzbourg et Guillaume de Malmesbury ajoutent encore S. Nemesius, d'accord en cela avec les Actes de S. Étienne [5]. L'inscription métrique *Martyris hic*

(1) DAVANZATI, l. c. p. 293 ; MARUCCHI, *Eléments d'archéologie chrétienne*, t. III (Rome, 1902), p. 325.

(2) BHL. 7845, c. 14 : *posuit iuxta corpora sanctorum Iovini et Basilei.*

(3) DUCHESNE, *Le Liber pontificalis*, t. I, p. 509.

(4) C'est la date des martyrologes historiques, qui empruntent leur notice sur les saints Sulpitius et Servilianus aux Actes des SS. Nérée et Achillée. BHL. 6058-6066.

(5) IHM, *Damasi epigrammata*, 80.

Nemesi sedes aurait donc été placée dans un des sanctuaires de la voie Latine [1].

Via Appia. L'ensemble des cimetières de la voie Appienne et de la voie Ardéatine est la région dont le martyrologe est le mieux fourni, et il le serait bien davantage si nous tenions compte des sépultures des papes.

20 janvier : *Sebastiani in Catacumbas.*

11 février : *via Appia Soteridis* [2].

14 avril : *in cimiterio Praetextati Tiburti Valeriani Maximi.*

30 avril : *in cimiterio Praetextati via Appia Quirini.*

19 mai : *Partheni et Caloceri in Callisti Diocletiano VIIII et Maximiano VIII.*

29 juin : *Petri et Pauli in Catacumbas.*

10 juillet : *in Praetextati Ianuari.*

6 août : *in Praetextati Agapiti et Felicissimi.*

16 septembre : *Appia via in eadem urbe natalis et passio sanctae Caeciliae virginis.*

A part celles du 11 février, du 14 et du 30 avril, et du 16 septembre, ces notices sont des extraits de la *Depositio martyrum*; elles ne contiennent aucun nom qui n'ait frappé l'attention des pèlerins. La date de l'anniversaire de Ste Soteris est inscrite sur une épitaphe de l'année 401 : *Bitalis pistor... depositus in pace in natale domnes Sitiretis* [3]. Nous nous bornerons à contater, sans y trouver d'explication satisfaisante, la répétition au 21 avril des martyrs

(1) D'autres préfèrent, avec Marucchi, *Nuovo bullettino di archeologia cristiana*, 1905, p. 23-26, rattacher S. Nemesius à la voie d'Ostie et au cimetière de Commodille. Cette opinion, qui s'écarte d'ailleurs de celle de De Rossi, *Inscriptiones christianae Urbis Romae*, t. II, p. 102, 29, est faiblement appuyée.

(2) Dans les manuscrits *Sorotedis*.

(3) De Rossi, *Inscriptiones christianae Urbis Romae*, t. I, 495.

du 14 avril, cette fois avec la rubrique *in cimiterio Callisti via Appia*. Ils apparaissent aussi au 11 août, sur la voie Labicane, sans doute par l'effet d'une confusion avec un homonyme, Tiburce. S'ils accompagnent parfois, au 22 novembre, le nom de Ste Cécile, c'est sous l'influence des Actes de la sainte [1] qui lui associent ces trois martyrs, lesquels n'ont eu peut-être aucune rèlation avec elle.

A première vue, l'hiéronymien n'enregistre aucune fête de Ste Cécile sur la voie Appienne, où toute la tradition place son tombeau. La restitution par De Rossi, de la notice du 26 septembre, n'est pas dépourvue de probabilité [2] et nous l'adoptons provisoirement, sans entrer dans d'autres détails. L'histoire du culte du Ste Cécile est si compliquée et si peu mûre qu'il faut renoncer à l'exposer en quelques pages [3].

Plusieurs saints du cimetière de Prétextat ont eu les honneurs d'une inscription Damasienne, simple dédicace comme celle de S. Janvier : *Beatissimo martyri Ianuario Damasus episcopus facit* [4], ou éloge métrique comme celle des diacres Felicissimus et Agapitus [5].

Les restes de l'activité de Damase nous permettent de compléter en plus d'un endroit les lacunes du calendrier de la voie Appienne. On voit encore dans la basilique de S. Sébastien le marbre philocalien où Damase résume l'histoire du martyr Eutychius que nul autre document ne mentionne [6]. Un des imitateurs de Damase avait fait

(1) BHL. 1495.

(2) *Roma sotterranea*, t. II, p. 154-55.

(3) Nous renvoyons le lecteur au travail de Mgr J. P. Kirsch, *Die heilige Cäcilia in der römischen Kirche des Altertums*, Paderborn, 1910, où le problème est bien posé. Cf. *Analect. Bolland.* t. XXX, p. 311.

(4) Ihm, *Damasi epigrammata*, 22. De Rossi a trouvé au cimetière de Prétextat des fragments qu'il suppose avoir fait partie d'une inscription en l'honneur de S. Cyrinus, cité dans les topographies, Ihm, 25.

(5) Ihm, *Damasi epigrammata*, 23.

(6) Ihm, *Damasi epigrammata*, 27.

graver tout près de là, dans la Platonia, des vers en l'honneur de S. Quirinus de Siscia [1]. Et si nous retournons au cimetière de Calliste, nous y lisons sur la pierre d'abord l'histoire du martyre de S. Tarsicius, telle que la conservait la tradition du IV[e] siècle [2], puis la belle inscription qui ornait la crypte pontificale, en l'honneur des nombreux martyrs de la nécropole :

Hic congesta iacet quaeris si turba piorum
corpora sanctorum retinent veneranda sepulcra etc. [3].

Damase y mentionne les compagnons du pape S. Xyste:
hic comites Xysti portant qui ex hoste tropaea.

On sait que S. Cyprien, dans une lettre écrite peu après l'événement, annonce la mort, au VIII des ides d'août, de Xyste et de quatre diacres [4]. La *Depositio martyrum* au 6 août indique l'anniversaire du pape dans le cimetière de Calliste, celui de deux de ses diacres, Felicissimus et Agapitus dans le cimetière de Prétextat. Le *Liber pontificalis* parle de six diacres, dont il donne les noms en deux groupes, ceux que nous venons de nommer d'une part, de l'autre Ianuarius, Magnus, Vincentius et Stephanus, probablement les quatre que mentionne Cyprien, et dont aucun autre document n'a conservé les noms [5]. Ce sont évidemment les *comites Xysti* de l'inscription Damasienne.

Un autre vers, *hic confessores sancti quos Graecia misit*, se rapporte au groupe auquel on a donné le nom de martyrs grecs, Hippolyte, Eusèbe et leurs compagnons, dont une légende sans grande autorité raconte les aventu-

(1) Ihm, *Damasi epigrammata*, 76[a].
(2) Ihm, *Damasi epigrammata*, 14.
(3) Ihm, *Damasi epigrammata*, 12.
(4) *Epist* 80, 1, Hartel, p. 840.
(5) Duchesne, *Le Liber pontificalis*, t. I, p. 755.

res [1]. Deux anciennes inscriptions donnent les dates du 20 mai pour Hippolyte, Adria et Paulina [2], du 9 novembre pour Marie et Néon [3].

De Rossi a découvert dans la crypte de S. Corneille une inscription gravée sur le stuc et ainsi conçue : *Sanctus Cerealis et Salustia cum XXI*. Ce n'est là ni une épitaphe, ni une invocation. Serait-ce un souvenir historique de la déposition d'un groupe de martyrs [4] ? Cela paraît fort probable [5].

L'*Index oleorum* cite entre Ste Soteris et Ste Cécile les saintes Sapientia, Fides, Spes, Caritas. Nous retrouverons dans cet index et dans les itinéraires, lorsqu'ils arrivent à la voie Aurélienne, le pendant grec de cette extraordinaire famille, la mère Sophia et ses trois filles Pistis, Elpis, Agape, dont l'histoire a pénétré dans l'hagiographie orientale [6]. Tout le monde accordera qu'il faudrait de fortes preuves pour faire croire à la vraisemblance même d'un seul cas de cette espèce [7], et ces preuves manquent. On voudra peut-être en conclure que même dans les catacombes

(1) BHL. 3970. Sur les martyrs grecs voir De Rossi, *Roma sotterranea*, t. III, p. 193-226.

(2) Ihm, *Damasi epigrammata*, 78.

(3) Ihm, *Damasi epigrammata*, 77. Urbain, *Ein Martyrologium der christlichen Gemeinde zu Rom*, p. 119, croit pouvoir restituer dans l'hiéronymien du 16 janvier, *Marthae et Adriani* (ce sont deux noms pris dans le groupe des martyrs grecs) là où nous lisons *Marthe, Audeini*. Avec Mgr Duchesne, on préfèrera y retrouver les martyrs de la voie Cornélienne, indiquée expressément, Martha et Audifax.

(4) *Roma sotterranea*, t. I, p. 279-80. Cf. tav. IV, 4.

(5) Les dix noms *Felicitas*, *Mercures* etc. trouvés ailleurs (*Roma sotteranea*, t. I, p. 273) ne sont accompagnés d'aucun indice qui permette d'y ajouter le titre de martyrs

(6) BHO. 1082-1085 ; BHG². 1638, 1639.

(7) De Rossi, *Roma sotterranea*, t. I, p. 263, a cité une inscription du cimetière de Calliste : *Piste Spei sorori dulcissime fecit*. Je ne sais s'il y a là de quoi nous tranquilliser.

on avait fini par aménager certains petits sanctuaires où des cultes d'importation étrangère étaient installés, qui parfois pouvaient faire tort aux saints locaux, en absorbant l'attention des fidèles. Et quand nous parlons d'importation étrangère, nous pourrions étendre ce mot à des échanges de dévotion locales, se pratiquant de cimetière à cimetière, ce qui donnerait la clef de certaines homonymies inquiétantes dans les martyrologes des diverses voies romaines. Pour que les pèlerins citent des noms, il suffit qu'ils les aient lus dans un sanctuaire, et ils ne font pas nécessairement la distinction entre une épitaphe et une simple inscription votive. Il sont même très prompts à dire *ubi martyr in corpore requiescit*[1], et il ne faut pas toujours les croire sur parole.

VIA ARDEATINA. Le martyrologe y renvoie aux dates suivantes :

12 mai : *Via Ardeatina Nerei et Achillei.*

13 juin : *Via Ardeatina miliario VII Feliculae.*

18 juin : *Via Ardeatina in cimiterio Balbinae Marci et Marcelliani.*

Les manuscrits de l'hiéronymien — sauf celui de Berne, qui se trompe en écrivant *in cimit. Praetextati* — n'indiquent pas l'endroit de la sépulture des saints Nérée et Achillée. Mais on sait assez par la découverte de leur basilique et les fragments de l'éloge Damasien, *militiae nomen dederant*[2].qu'ils appartiennent au cimetière de Domi-

(1) Je citerai en passant un exemple tiré du *Liber de locis sanctis*, precisément à propos du cimetière de Calliste : *haud procul in coemeterio Calisti Cornelius et Cyprianus in ecclesia dormiunt.* Il devait y avoir là un monument rappelant le souvenir de S. Cyprien, dont la fête était célébrée à Rome, on le sait, en même temps que celle de Corneille.

(2) IHM, *Damasi epigrammata*, 8. Sur cette inscription voir P. FRANCHI DE' CAVALIERI, *Note agiografiche*, fasc. 3 (Roma, 1909), p. 43-55.

tille. C'est dans la basilique de la voie Ardéatine et non dans l'église de la voie Appienne que S. Grégoire prononça une de ses homélies [1].

Felicula, qui se rencontre aussi avec beaucoup d'autres martyrs romains à la date du 5 juin, est inconnue aux pèlerins, mais non pas aux lecteurs de la Passion des SS. Nérée et Achillée, dont l'auteur connaissait peut-être le martyrologe [2]. On a cru retrouver l'emplacement du tombeau des saints Marc et Marcellien, *cuius corpus quiescit sursum sub magno altare,* comme dit l'itinéraire de Salzbourg [3].

La commémoraison de S[te] Pétronille au 31 mai n'appartient pas à la rédaction primitive du martyrologe hiéronymien. Ni les itinéraires, ni la peinture qui la représente avec ces mots *Petronella martyr,* ni toute son histoire posthume ne permettent de douter de la popularité de son culte, concentré primitivement dans les environs du tombeau des SS. Nérée et Achillée [4].

VIA OSTIENSIS. A l'exception du dernier anniversaire, tout le martyrologe de la voie d'Ostie sera fourni par la *Depositio martyrum :*

29 juin : *Pauli Ostense.*

8 août : *Ostense VII ballistaria Cyriaci Largi Crescentiani Memmiae Iulianetis et Ixmaracdi.*

(1) *Homil. in evang.* XXVIII, *P.L.* t. LXXVI, p. 1210.

(2) BHL. 6061.

(3) O. MARUCCHI, *Discussione critica sul luogo recentemente attribuito ai sepolcri del papa Damaso e dei martiri Marco e Marcelliano presso la via Ardeatina* dans NUOVO BULLETTINO, 1905, p. 191-230.

(4) DE ROSSI, *Bullettino* 1875, p. 11-43 ; 1878, p. 125-46. L'illustre archéologue a cru devoir expliquer la contradiction qui existe entre l'inscription qui donne à Petronilla le titre de martyre et les Actes des SS. Nérée et Achillée qui la font mourir de mort naturelle. Bien qu'il se soit rendu compte de la mauvaise qualité de cette hagiographie, il nous semble l'avoir encore prise trop au sérieux dans cette circonstance.

22 août : *Timotei Ostense.*

30 août : *Via Ostense in cimiterio Commodillae Felicis et Adaucti.*

Nous n'allons pas essayer d'esquisser l'histoire du culte de S. Paul dans sa basilique de la voie d'Ostie, et ailleurs. Nous rappellerons toutefois l'inscription, si éloquente dans sa simplicité qui fut placée sur la tombe glorieuse de l'apôtre, à l'époque Constantinienne, et que la reconstruction de la basilique a fait reparaître au grand jour : *Paulo apostolo martyri* [1].

Bien que le mot « ballistaria » soit demeuré une énigme, le culte de S. Cyriaque et de ses compagnons au VII[e] mille de la voie d'Ostie est suffisamment établi par le fait que le pape Honorius (625-638) y construisit une basilique en son honneur [2].

Le martyre de S. Timothée est placé par les *Fasti priores* de Vienne et la chronique de Prosper, qui en dépend, au 22 juin 306, par les *Fasti posteriores* mieux, pour la date du mois, le 23 août 303 : *his cons. passus est Thimotheus Romae X kl. septemb.* [3]. Cette indication nous permet de le distinguer du disciple de S. Paul, avec lequel on serait tenté de l'identifier,en dépit des Actes de Silvestre[4],à cause du voisinage de la basilique de S. Paul, qui a déjà attiré sur la voie d'Ostie le culte de S[te] Thècle. Car il nous faudrait de bien solides raisons pour croire à une Thècle romaine, malgré l'affirmation des pèlerins au sujet de sa basilique, *ubi ipsa corpore iacet.*

Des fouilles très importantes entreprises récemment au

(1) Voir GRISAR, *Analecta Romana* (Roma, 1899), p. 259-71.
(2) DUCHESNE, *Le Liber pontificalis*, t. I, p. 324.
(3) MOMMSEN, *Chronica minora*, t. I, pp. 291, 447.
(4) BHL. 7725-7735 ; BHG[2]. 1628-1634.

cimetière de Commodille [1] ont confirmé les conclusions qui nous semblaient ressortir de l'étude des monuments. Avec Félix et Adauctus, dont un éloge Damasien ornait le tombeau [2], on allait vénérer dans cet hypogée une sainte du nom d'Emerita, mentionnée dans une inscription de l'année 426 [3], mais elle seule et sans la compagne Digna que la légende [4] lui a donnée [5].

VIA PORTUENSIS. Le martyrologe contient trois anniversaires certains pour la voie de Porto. Le second est dans la *Depositio martyrum* :

29 juillet : *Via Portuensi ad Sextum Philippi Simplici Faustini et Viatricis.*

30 juillet : *Abdos et Semnes in Pontiani quod est ad Ursum pileatum.*

2 décembre : *in cimiterio Pontiani Pemeni.*

On a retrouvé, dans le cimetière de Generosa [6], la basilique des martyrs du 29 juillet ; une peinture qui les représente entourant le Christ avec un compagnon nommé Rufinianus permet d'ajouter un nom au martyrologe [7]. Les données monumentales et les itinéraires confirment également les autres énoncés du martyrologe, et les complètent. Au cimetière de Pontien, le Christ est représenté couronnant quatre martyrs dont les noms sont inscrits

(1) MARUCCHI, dans *Nuovo bullettino*, 1904, p. 41-161 ; 1905, p. 5-66.

(2) IHM, *Damasi epigrammata*, 7.

(3) DE ROSSI, *Inscriptiones christianae Urbis Romae*, t. I, 653.

(4) BHL. 2160.

(5) Voir pour de plus amples développements notre travail *Les Saints du cimetière de Commodille*, dans ANALECT. BOLLAND., t. XVI, p. 17-43.

(6) DE ROSSI a consacré une longue monographie à ce cimetière dans *Roma sotterranea*, t. III, p. 647-97.

(7) *Ibid.*, tav. LI ; WILPERT, *Le pitture delle catacombe Romane*, tav. 262.

dans le champ : *Sanctus Abdo, Sanctus Senne, Sanctus Milix, Sanctus Bicentius*. La peinture fut exécutée aux frais d'un certain Gaudiosus : *De donis Dei et sanctorum Abdo et Senne Gaudiosus* [1]. Des peintures plus anciennes représentent *Sanctus Milis, Sanctus Pymenius* de part et d'autre d'une croix richement ornée, et entre les deux martyrs Pierre et Marcellin *Sanctus Pollion* [2]. Les reliques des saints Milix (Melix, Milex), Pollion et Pymenius (Pigmenius, Pymeon et même Symeon) n'ont pas été oubliées sur la voie de Porto. On les a transportées, avec tant d'autres, à l'intérieur des murs [3]. Quant à Vincentius, qui porte le costume clérical, c'est à n'en point douter le grand S. Vincent de Saragosse.

Les pèlerins ont aussi visité un oratoire de sainte Candide. On voudrait pouvoir désigner parmi les saintes de ce nom qui figurent à l'hiéronymien au 29 août, au 30 octobre, au 1 et au 2 décembre celle qui en était la titulaire.

VIA AURELIA. En négligeant la partie du martyrologe sur laquelle la lumière n'est pas faite, du 8 au 12 juin, nous obtenons :

12 mai : *via Aurelia miliario secundo natale sancti Pancrati.*

2 juillet : *via Aurelia miliario II Processi et Martiniani.*

On ne sait si la basilique construite par le pape Symmaque (498-514) sur le tombeau de S. Pancrace en remplaça une autre plus ancienne [4]. Cela n'est pas sans probabilité. Elle devint fameuse, et, de même que S. Félix

(1) WILPERT, t. c., tav. 258.
(2) WILPERT, t. c., tav. 255.
(3) DE ROSSI, *Bullettino*, 1881, p. 149-54.
(4) DUCHESNE, *Le Liber pontificalis*, t. I, pp. 262, 267.

à Nole, on prit l'habitude d'y prendre S. Pancrace comme juge de la fidélité au serment [1]. Le pape Honorius rebâtit la basilique ; une inscription rappelle que le corps du saint fut déplacé à cette occasion [2].

Une basilique des SS. Processus et Martinien existait à l'époque de Théodose [3], et fut visitée par les pèlerins [4]. Ceux-ci ont vénéré également sur la voie Aurélienne un S. Artémius, une sainte Lucine, sainte Pauline, sainte Sophie et ses trois filles que nous avons déjà rencontrées plus haut, et les deux Félix encore mal identifiés [5]. Les saints Nabor et Nazarius que l'hiéronymien place, au 8 juin, sur la même voie Aurélienne, ne sont autres que les martyrs de Milan [6].

Via Cornelia. Son martyrologe se réduit pour nous aux anniversaires que voici :

20 janvier : *via Cornelia miliario ab urbe XII Marii Marthae Audifax et Abacuc* [7].

29 juin : *Petri in Vaticano.*

10 juillet : *via Cornelia miliario VIII Rufinae Secundae.*

(1) Grégoire de Tours, *In gloria martyrum*, xxxviii.

(2) De Rossi, *Inscriptiones christianae Urbis Romae*, t. II, pp. 24, 156.

(3) Cf. Duchesne, l. c., p. 222.

(4) Sur la légende des deux saints voir P. Franchi de' Cavalieri, *Note agiografiche*, fas. 3 (Roma, 1909), p. 35-39.

(5) Duchesne, *Le Liber pontificalis* t. I, p. cxxv.

(6) D'après la *Passio SS. Eusebii et Pontiani*, BHL. 2742, 6, 9, 10, un S. Antonius fut martyrisé *via Aurelia iuxta formam Traiani*, et enseveli quelques jours plus tard in *coemeterio Calepodii in crypta*. D'après De Rossi, *Inscriptiones christianae Urbis Romae*, t. II, p. 218, ce serait à ce martyr qu'était dédié l'*oratorium S. Antonini* mentionné par P. Mallius.

(7) Au 15 janvier, on reconnaît dans un ensemble assez confus *via Cornelia miliario XIII Mari Marthae Audifax*. Il semble que ces noms soient attirés par le nom d'Abacuc, annoncé la veille. Je crois qu'il faut lire au 15 : *in Oriente depositio Abbacuc prophetae*. Le mot *Cornili* accolé à *in Oriente* dans les manuscrits trahit la réminiscence.

Les saints du 20 janvier et du 10 juillet ne sont pas seulement connus par des légendes beaucoup lues au moyen âge [1] : souvent les pèlerins en quittant Saint-Pierre allaient visiter leurs sanctuaires, sur lesquels les itinéraires sont généralement très avares de détails. La basilique des saintes Rufina et Secunda, *quae ponitur in episcopio Silvae Candidae*, fut restaurée par le pape Adrien [2].

Complétons cette revue des sanctuaires suburbains par quelques indications sur les martyrs appartenant aux villes voisines.

Praeneste (Palestrina) a pour patron S. Agapit, inscrit au martyrologe hiéronymien le 18 août : *in civitate Praenestina miliario XXXIII Agapiti*. C'est la date traditionnelle, et l'on ne s'explique pas la répétition de cette annonce au 1 mai. De la basilique, dont il est question dans une inscription qui pourrait être du IVe siècle [3], il ne reste que des ruines qui ont été retrouvées [4]. On n'a pu déterminer avec précision la position d'une basilique de S. Agapit, *iuxta basilicam sancti Laurentii martyris*, sur la voie Tiburtine, dont la construction est attribuée à Félix III (483-492), et que les topographes désignent chacun à leur manière [5].

Un autre martyr, moins connu, était honoré autrefois aux environs de Praeneste. L'hiéronymien, au 1 août, annonce *via Praenestina miliario XXX ab urbe natale sanctorum Secundini*... Suit une série que nous n'avons pas le

(1) BHL. 5543. 7359.
(2) Duchesne, *Le Liber pontificalis*, t. I, p. 508.
(3) CIL. XIV. 3415.
(4) Sur ces restes voir Marucchi, *Guida archaeologica dell' antica Preneste* (Roma, 1885), p. 140-75.
(5) Duchesne, *Le Liber pontificalis*, t. I, pp. 252, 253.

moyen d'identifier. Au VIII[e] siècle, il y avait encore à Praeneste une basilique de S. Secundinus, *ubi eius corpus quiescit*, et que le pape Adrien fit restaurer [1].

Deux anniversaires, dont le premier figure dans la *Depositio martyrum* romaine, se rapportent à Albano.

6 août : *Secundi, Carpofori, Victorini et Severiani.*

26 septembre : *in Albano Senatoris.*

Le groupe du 8 août est surtout connu par l'identification qu'en a faite un hagiographe du IX[e] siècle avec les Quatre Couronnés [2]. S. Sénateur a longtemps paru suspect [3]. Il ne saurait plus l'être depuis que l'on peut lire dans le *Liber de locis*, dont l'auteur remonte la voie Appienne jusqu'à Albano : *pervenitur ad Albanam civitatem et per eandem civitatem ad ecclesiam sancti Senatoris, ubi et Perpetua iacet corpore et innumeri sancti* [4]. Il n'y a nulle trace ailleurs de cette sainte Perpétue et de cette multitude. L'exploration des catacombes d'Albano n'a rien fourni de décisif sur l'hagiographie de la localité [5].

Voici en quelques lignes le martyrologe d'Ostie.

20 juin : *in Ostia Aureae.*

16 juillet : *in Ostia Hilarini.*

23 août : *in Ostia Cyriaci Archelai.*

19 octobre : *in Ostia Asteri.*

Hilarinus est inconnu. S[te] Aurea est l'héroïne d'une légende sans valeur historique [6], et, ce qui est plus important, la titulaire d'une basilique qui fut restaurée par le

(1) Duchesne, l. c. pp. 510, 522.
(2) Voir *Acta SS.* nov. t. III, p. 750.
(3) De Rossi, *Roma sotterranea*, t. I, p. 141.
(4) De Rossi, *Bullettino*, 1869, p. 64-78.
(5) De Rossi, *Bullettino*, 1869, p. 65-78.
(6) BHL. 810.

pape Sergius à la fin du VIIe siècle [1]. L'épitaphe relevée sur un sarcophage : *Hic Quiriacus dormit in pace* [2], n'est pas celle d'un martyr et montre simplement que le nom de Cyriaque n'était pas inconnu à Ostie.

Une précieuse inscription du cimetière de Commodille prouve que la fête de S. Astère était célébrée avec un certain éclat : *Pascasius vixit plus minus annus XX fecit fatum IIII idus octobris VIII ante natale domni Asteri depositus in pace* [3]. Le *Libellus precum* des prêtres Faustin et Marcellin contre Damase fait mention de la basilique du martyr à Ostie [4].

Il faudrait peut-être ajouter encore une notice deux fois répétée dans l'hiéronymien, exactement à un mois de distance, le 22 novembre et le 22 décembre : *in ostia Demetri et Honorati*. Mais si la répétiton s'explique à la rigueur [5], la valeur de la notice, comme sa provenance, nous échappe complètement.

Le martyrologe de Porto est beaucoup plus important.

24 mai : *in Portu Romano Vincenti.*

13 juillet : *in Portu Romano hoc est in Hiscla natale sanctorum Eutropi Zosimae et Bonosae.*

22 août : *in Portu Romano Hippolyti qui dicitur Nonnus.*

5 septembre : *Aconti in Porto et Nonni et Herculani et Taurini.*

(1) Duchesne, *Le Liber pontificalis*, t. I, pp. 376, 380.
(2) Publiée par D. Vaglieri dans *Notizie degli scavi di antichità*, 1910, p. 37.
(3) Marucchi, *I monumenti del museo cristiano Pio-Lateranense*, tav. LI, 28.
(4) C. xxii. *P. L.* t. XIII, p. 99.
(5) Elle s'explique, à première vue, par l'identité des formules de la date. Mais en latin cette identité n'est pas absolue. *X kal. dec.*, *XI kal. ian.* Et puis, quelle est la date véritable ?

18 octobre : *iuxta Portum Romanum sanctae Agnetis virginis.*

13 décembre : *Ariston in Portu* [1].

Les notices du 5 septembre et du 13 décembre proviennent du férial philocalien. Dans l'hiéronymien, Acontius est marqué au 15 juillet, Ariston au 22 décembre et au 5 septembre. Le Nonnus du 5 septembre est identifié avec Hippolyte dans l'hiéronymien.

Jusqu'à preuve du contraire, Vincent, Agnès et Hippolyte ne sont point des saints propres à Porto, mais les célèbres martyrs d'Espagne et de Rome [2], auxquels la cité maritime avait élevé des basiliques. Les dates sont celles de la dédicace. C'est ainsi que la fête des saints Laurent et Hippolyte se célébrait à Forum Sempronii le 2 février, jour de la consécration de leur église. On connaît un verre doré avec les images des trois saints *Vincentius, Agnes, Poltus* [3]. Ne sortirait-il pas d'une officine de Porto ?

Une inscription rappelant la dédicace d'une basilique *sanctis martyribus et beatissimis Eutropio, Bonosae et Zosimae* [4] marque l'emplacement du sanctuaire élevé en leur honneur par l'évêque Donat sans éclaircir la désignation *in Hiscla* du martyrologe. Taurinus et Herculanus sont nommés dans une autre inscription [5]. On ne sait s'ils reposaient dans la basilique de S. Acontius. Celle-ci était encore debout au commencement du Xe siècle [6].

(1) Le manuscrit : *in Pontum*. L'hiéronymien, au 22, fournit la vraie lecture : *et in porto romano Aristoni*. De Rossi, *Bullettino*, 1866, p. 37, donne à Porto un martyrologe un peu plus fourni que le nôtre.

(2) Pour Hippolyte, voir De Rossi, *Bullettino*, l. c. p. 42.

(3) H. Vopel, *Die altchristlichen Goldgläser* (Freiburg, 1859), n. 401.

(4) CIL. XIV. 1937. Cf. 1938

(5) CIL. XIV. 1942.

(6) *Ad ripam propre titulum Sancti Acontii*, dans Auxilius. Voir Dümmler, *Auxilius und Vulgarius* (Leipzig, 1866), p. 72.

Le 24 février et le 2 mars — sans doute un doublet *(VI kal.* et *VI non.)* — il faut probablement lire sous la rubrique *in Portu Romano*, les noms de *Pauli et Primitivae*, et quelques autres, dont on ne peut tirer aucun parti [1], car je ne sais s'il y a lieu de les rapprocher de l'annonce du 23 juillet : *via Collatina natale Primitivae* [2]. Ste Primitiva eut peut-être son époque de célébrité, dont il ne reste que ces légers vestiges.

Le férial de l'église Romaine nous a jusqu'ici conduits hors de l'enceinte de la ville. Partout s'affirme le caractère strictement local du culte des martyrs, nullement étendu à toutes les églises de la cité et de la banlieue, mais concentré dans la basilique où repose le corps, ou, parfois, les reliques qui le représentent. Il serait intéressant de savoir comment les martyrs firent peu à peu la conquête de la ville elle-même, avant même que l'on songeât à y transférer leurs dépouilles sacrées. Nous donnerons quelques dates.

D'après le *Liber pontificalis*, le pape Damase (366-384) construisit deux basiliques, dont l'une, à côté du théâtre — celui de Pompée — dédiée à S. Laurent. Elle existe encore. C'est San Lorenzo in Damaso, qui fut souvent appelée du nom du fondateur, ou encore, l'église *in Prasino* [3]. Le vocable de Saint-Laurent n'est point un anachronisme. Une inscription Damasienne le prouve à l'évidence.

(1) Au 15 mai, De Rossi, t. c., p. 37, lisait *in Portu Romano Praestabilis*. Il s'agit surtout, ce jour-là, de martyrs milanais. Ne faudrait-il pas écrire plutôt *in porta Romana ?*

(2) Cf. De Rossi, *Bullettino*, 1879, p. 113.

(3) Duchesne, *Le Liber pontificalis*, t. I, p. 212, 213. Cf. De Rossi, *Inscriptiones christianae Urbis Romae*, t. II, p. 134.

Haec Damasus tibi, Christe Deus, nova tecta dicavi,
Laurenti saeptus martyris auxilio [1].

L'église de Saint-Clément fut-elle formellement dédiée à ce martyr ? S. Jérôme, écrivant en 392, d'après les souvenirs qu'il avait rapportés de Rome, semble l'affirmer : *nominis eius memoriam*, dit-il en terminant la notice sur S. Clément, *usque hodie Romae exstructa ecclesia custodit* [2]. Cette basilique est restée debout, et beaucoup de souvenirs attestent sa haute antiquité [3].

Sous Innocent (401-417), fut fondé par une noble dame, Vestina, le titre qui porta longtemps son nom ; la basilique était dédiée aux saints Gervais et Protais [4]. Le pape Simplicius (468-483) dédia la basilique de Saint-Étienne sur le Célius — aujourd'hui San Stefano Rotondo —, une basilique de Saint-André sur l'Esquilin, une autre basilique de Saint-Étienne, celle-ci hors les murs, et dans Rome même, *iuxta palatium Licinianum*, la basilique de Sainte-Bibiane [5]. L'église arienne de Sainte-Agathe, à laquelle se rattache le nom de Ricimer [6], est à peu près de cette période.

Nous avons, dans les signatures du concile romain de 499, une liste des titres presbytéraux [7], qu'il est intéressant de comparer à la série parallèle de 595 [8]. Dans la première, la très grande majorité des titres est désignée

(1) Ihm, *Damasi epigrammata*, 55.
(2) *De viris illustribus*, xv.
(3) De Rossi, *Bullettino*, 1863, p. 25-31 ; 1870, p. 129-168.
(4) Duchesne, *Le Liber pontificalis*, t. I, p. 221.
(5) Duchesne, l. c., p. 249-250.
(6) Cf. Duchesne, l. c., p. 313 ; *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. VII, p. 235.
(7) Thiel, *Epistulae romanorum pontificum*, p. 651-53.
(8) Gregori I *Registrum*, V. 57, Ewald-Hartmann, t. I, p. 562-67. Cf. Duchesne, dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. VII (1887), p. 217-43.

par le nom du fondateur : *titulus Pammachi, Iulii, Vestinae, Damasi, Eusebi, Tigridae, Aequitii* etc.; quelques-uns par le vocable d'un saint : *S. Clementis, S. Matthaei.* Un des prêtres du titre de Damase signe *presbyter tituli Damasi*, deux autres *presbyter tituli S. Laurentii.* Les deux noms étaient donc couramment employés l'un pour l'autre, et nous en savons la raison. On est plus embarrassé de rendre compte d'une variante comme celle-ci : *titulus Caeciliae* et *titulus sanctae Caeciliae ; titulus Sabinae* et *titulus sanctae Sabinae.*

Un coup d'œil sur la liste de 595 donnera peut-être la clef du mystère. Là, toutes les églises ont un patron. Pour les unes on voit paraître un vocable inconnu jusque-là. Le *titulus Lucinae* est devenu le titre de Saint-Laurent, Saint-Vital est l'ancien *titulus Vestinae* ; Saints-Jean-et-Paul n'est autre que le *titulus Pammachi* autrement dit *titulus Vizanti.* Mais pour d'autres on voit reparaître le nom du fondateur, précédé du titre de *sanctus.* Ainsi le *titulus sancti Damasi* remplace le *titulus Damasi* ; le *titulus Eusebii* est devenu le *titulus sancti Eusebii.* Et c'est bien le nom du fondateur. La notice du martyrologe, au 14 août, le constate formellement : *Eusebi tituli conditoris.* Il est assez probable que la commémoraison solennelle du fondateur se fît dans chacune des églises de Rome, comme elle se faisait en Afrique [1], et il était naturel, que là où il n'était point supplanté par quelque martyr illustre, il devînt le patron. En 595, la transformation est accomplie ; en 499, on la voit commencer, et il n'est pas étonnant que l'on constate quelque fluctuation dans l'usage, jusque chez les prêtres d'une même église.

(1) AUGUSTIN, *Sermo* CCLXII, 2, *P. L.* t. XXXVIII, p. 1208 : *conditoris basilicae huius sancti Leontii hodie depositio est.* Voir aussi *Epist.* 29, sur cette fête. *P. L.* t. XXXIII, p. 114-20.

Au moment où, par le développement naturel du culte, les fondateurs sont devenus, comme patrons de leurs églises, les égaux des martyrs, on n'est point étonné de les voir entrer dans les cycles hagiographiques et d'assister à leur transformation par la légende. Parfois une similitude de noms est l'amorce d'une confusion de personnes, et le souvenir de la fondatrice du *titulus Anastasiae*, par exemple, a pu s'obscurcir par la superposition d'une autre Anastasie. Serait-ce aussi le cas de Chrysogone ? Le *titulus Caeciliae* du Transtévère serait-il devenu d'une façon analogue la basilique de la martyre romaine du même nom ? Nous serions assez porté à le croire.

Quoi qu'il en soit, toute une catégorie de martyrs se distingue des autres en ce que leur culte est entièrement renfermé dans les murs de la capitale, et qu'on cherche en vain leurs tombeaux sur les grandes voies où nous avons vu s'échelonner les sanctuaires. Il est vrai que les pèlerins de Rome commençaient leurs pieuses excursions par une station urbaine à la basilique des Saints-Jean-et-Paul sur le Célius, et la légende racontait que ces saints avaient été, sur l'ordre de Julien, exécutés et ensevelis dans leur maison. Nulle part moins qu'à Rome, où les lois sur la sépulture étaient observées, ce trait ne se présente comme vraisemblable, et l'on trouvera plus de difficulté que jamais à admettre cette exception depuis que l'on sait à quoi s'en tenir sur la valeur de la légende [1]. Celle-ci n'est qu'une adaptation, où la topographie joue un rôle trompeur, d'un autre récit, ce qui démontre assez l'absence de toute tradition historique. Le *titulus Pammachi* ou *Bizanti*, pourrait bien être dans le cas de la *basilica Iulia*, qui devint

(1) Pio Franchi de' Cavalieri, *Nuove note agiografiche*, Studi e testi, 9 (Roma, 1902), p. 55-65.

la basilique des apôtres Philippe et Jacques [1], à cela près que les titulaires Jean et Paul furent l'objet d'une transformation légendaire. D'après le *Liber pontificalis*, la basilique de Ste Bibiane aurait été fondée sur le tombeau de cette martyre [2], à l'intérieur de la ville. J'avoue ne point trouver d'explication satisfaisante à cette anomalie [3].

Rome, si riche en martyrs de son propre sol, fut largement accueillante aux martyrs étrangers. Je ne parle pas de ceux dont elle reçut les corps, comme les marbriers de Pannonie et S. Quirin de Siscia, qui acquirent un vrai droit de cité. Il y en eut un grand nombre d'autres qu'elle adopta soit en leur donnant une place au calendrier, tels Perpétue et Cyprien dès le milieu du IVe siècle, soit en leur élevant des basiliques, où sans doute leurs reliques étaient déposées. Un classement chronologique de ces sanctuaires nous entraînerait trop loin, et il nous suffit de rappeler quelques noms pour donner une idée de l'importation des cultes dans la ville éternelle. Les saints Félix de Nole, Genesius, Gervais et Protais, Vital, Vincent, Valentin, Agathe, Lucie, Vit, Leucius, Cosme et Damien, Anthime, Ménas, Sergius et Bacchus, Théodore, et plus tard les SS. Cyr et Jean, Georges, Eustathe, Apollinaire et bien d'autres furent honorés dans des basiliques ou des oratoires de Rome et de la banlieue.

En Campanie [4], trois villes principales sollicitent le

(1) Duchesne, *Le Liber pontificalis*, t. I, p. 303.
(2) Duchesne, t. c., p. 249.
(3) Les inventions de reliques de 1624 n'ont pas éclairci le mystère. Voir <O. Ingrillani>, *La vita di S. Bibiana* (Roma, 1630), p. 66-73. La question mérite d'être mise à l'étude.
(4) Voir F. Lanzoni, *Le origini del cristianesimo e dell' episcopato*

regard de l'érudit en quête de sanctuaires de martyrs, Naples, Capoue et Nole. Les villes voisines Puteoli (Pozzuoli), Misenum, Baiae ne doivent pas être détachées de Naples ; leurs traditions hagiographiques se tiennent et souvent se confondent.

Celle du martyrologe hiéronymien est d'une complication inusitée. Il faut se reporter aux dates suivantes, qui toutes ont gardé quelque fragment du martyrologe de ces pays : les 7, 19, 23, 29 septembre, les 15, 16, 18, 19, 20, 21 octobre. Les saints qui y figurent ces jours-là, tantôt isolés, tantôt en compagnie, sont Janvier, Sosius (ou Sossius), Euticius, Proculus, Acutius, Festus et Desiderius. Les indices topographiques varient. Ainsi. S. Janvier est placé successivement à Bénévent (7 septembre), à Naples (19 septembre), à Puteoli (29 septembre et 18 octobre) ; Sosius à Misenum, Baiae, Naples, Puteoli (23, 29 septembre, 15, 16 octobre) ; Acutius à Beneventum et Puteoli ; Festus et Desiderius à Beneventum et Naples ; Euticius et Proculus à Puteoli.

La légende de S. Janvier [1] fait de ce saint un évêque de Bénévent ; Festus et Desiderius sont l'un diacre l'autre lecteur de la même église ; Sosius est un diacre de l'église de Misenum; Proculus, Euticius et Acutius appartiennent à Puteoli. Ces derniers auraient été ensevelis dans leur église d'origine, Sosius près de Misenum, Festus et Desiderius à Bénévent, Janvier à Naples. Sauf Sosius, dont la date serait le 23 septembre, tous auraient été martyrisés le 19 septembre. La *Passio Ianuarii* est antérieure au VIIIe siècle, mais n'en est pas moins une composition artifi-

nella Campania Romana, RIVISTA STORICO-CRITICA DELLE SCIENZE TEOLOGICHE, t. VI (1910), pp. 23-34, 110-119, 237-95.

1) BHL. 4415-4137 ; BHG². 774 ; BHO. 427.

cielle dont on ne saurait tirer grand parti pour fixer les incertitudes du martyrologe hiéronymien.

Au sujet de S. Janvier nous avons un texte important dans la lettre d'Uranius sur la mort de S. Paulin († 431). L'évêque de Nole, dans ses derniers moments, crut voir à ses côtés ses frères Janvier et Martin. Uranius rapporte ses paroles et ajoute : *Ianuarius episcopus simul et martyr Neapolitanae urbis illustrat ecclesiam* [1]. Une peinture du V[e] siècle le représente en évêque [2] ; il ne saurait y avoir d'hésitation sur la date de son martyre, 19 septembre, fixée d'ailleurs par le calendrier de Carthage du VI[e] siècle, où Sosius figure aussi, le 23 septembre. Il en est de même du calendrier de Naples (IX[e] siècle), qui enregistre en outre Festus et Desiderius au 7 septembre, Eutyches et Acutius au 18 octobre. Proculus y est omis. On peut d'ailleurs se demander si Proculus est un saint propre à la Campanie ou s'il n'est pas plutôt S. Proculus de Bologne, dont le culte aurait été importé dans l'Italie méridionale. Sosius, Eutyches, Festus et Desiderius sont représentés sur la mosaïque de Capoue, dont il sera parlé plus loin : indice de plus pour les retenir parmi les saints indigènes de la Campanie.

Un S. Artemas, martyr à Puteoli, est inscrit à l'hiéronymien, le 25 ou le 26 janvier [3]. Il est le héros d'un récit hagiographique, malheureusement d'époque tardive [4]. Il est plus important de noter que le saint était figuré sur la mosaïque de Capoue. Au 16 février, nous lisons dans le

(1) *P. L.* t. LIII, p. 861.

(2) Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. II, tav. 102, 2.

(3) Le 25 il est appelé *Antymasius* ; le 26 apparaît la forme *Arthematis*, *Arthemi*.

(4) BHL. 717. Cf. F. Savio, *Pietro suddiacono agiografo napoletano del secolo X*. Atti della R. accademia delle scienze di Torino, t. XXXVI (1901), p. 303-17.

martyrologe: *in Campania Cumbas* (al. *Cumis*) *natale Iulianae.* Serait-il vrai que, comme un document hagiographique antérieur au VIII[e] siècle le raconte [1], une martyre Iuliana de Nicomédie aurait été transférée à Cumes ? Serait-ce la même martyre Juliana dont S. Grégoire demande des *sanctuaria* à l'évêque de Naples, Fortunatus, pour la consécration d'un oratoire qu'une pieuse dame, Januaria, avait élevé sur ses terres en l'honneur de cette sainte et de S. Séverin [2] ? Le 30 octobre, c'est un Maximus qui est annoncé *in Comsa.* On a pensé qu'il faudrait encore lire ici *Cumis,* et que ce Maximus serait celui de la légende, qui le fait mourir à Apamée et transférer à Cumes par les soins d'une Juliana [3].

Certes telle était la tradition de Cumes, et en 1207 les reliques de S[te] Juliana et de S. Maximus furent transférées de cette localité à Naples [4]. Déjà du temps de S. Grégoire, il y avait dans cette ville un *monasterium sanctorum Herasmi, Maximi atque Iulianae* [5].

A Capoue, d'où nous vient la formule *corpus sanctis commendavi* [6], on put voir jusqu'au milieu du XVIII[e] siècle dans l'église de Saint-Priscus, une série de monuments des plus précieux pour l'histoire du culte des saints en Campanie [7]. Ce sont les mosaïques, du V-VI[e] siècle, représentant outre les prophètes et les apôtres, trente-deux saints

(1) BHL. 4522
(2) Gregorii I *Registr.*, IX, 180, 181, Hartmann, t. II, p. 174-175.
(3) BHL. 5845, 5845. Cf. Lanzoni, t. c., p. 278-79.
(4) BHL. 4527.
(5) Gregorii I *Registr.* X, 170, 172, Hartmann, p. 167-169.
(6) CIL. X. 4529.
(7) De Rossi, *Bullettino*, 1884-1885, p. 104-125 ; planches, *ibid.*, 1883, tav. II-III et dans Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, tav. 254, 255. Toutes les reproductions dérivent de la planche grossièrement dessinée de Michele Monaco, *Sanctuarium Capuanum*, (Neapoli, 1630), p. 134.

dont les noms étaient indiqués en toutes lettres. Dans l'abside étaient figurés les seize saints qui suivent : *Laurentius — Susius — Paulus, Petrus — Timoteus, Ceprianus — Agne — Quintus, Quartus — Lupulus — Priscus, Sinotus — Marcellus — Rufus, Augustinus — Felicitas*

La coupole était ornée des groupes suivants : *Xistus, Cyprianus — Hippolytus, Canio — Augustinus, Marcellus — Lupulus, Rufus — Priscus, Felix— Artimas, Aefimus — Eutices, Sosius — Festus, Desiderius.*

On remarque plusieurs répétitions dans cette double liste, dans laquelle on peut distinguer trois groupes de saints : saints étrangers à la Campanie ; saints de Campanie étrangers à Capoue et de Lucanie ; saints de Capoue.

Le premier groupe est assez reconnaissable : *Laurentius, Petrus, Paulus, Timoteus, Cyprianus, Agnes, Xistus.*

Parmi les saints de Campanie il faut certainement ranger Félix, le patron de Nole, Artemas et Eutices de Puteoli, Festus et Desiderius. Aefimus est inconnu ; il y a peut-être lieu de douter que ce nom ait été bien lu au XVIIe siècle. On s'est demandé si *Susius* n'est pas une erreur de transcription pour SVSTVS. Dans ce cas, ce ne serait pas le martyr de Misenum, mais le pape Sixte. Remarquez pourtant que, dans la série de la coupole, il est désigné sous le nom de *Xistus*, et que Sosius y reparaît. D'ailleurs, Sosius était un martyr célèbre dont le culte ne resta pas confiné dans l'église de Misenum. Le pape Symmaque lui dédia un oratoire à Rome [1], avec une inscription dont le texte est parvenu jusqu'à nous [2]. Hippolytus pourrait être le martyr romain, mais aussi le martyr local d'Atripalda. Enfin Canio est un saint que nous retrouverons à Atella.

(1) Duchesne, *Le Liber pontificalis*, t. I, p. 261.
(2) De Rossi, *Inscriptiones christianae Urbis Romae*, t. II, p. 246.

Tous les autres martyrs appartiennent à Capoue, si on s'en tient aux indications de l'hiéronymien. Au 1 septembre nous rencontrons : *In Capua Aquaria sancti Prisci.* La via Aquaria est précisément celle où s'éleva la basilique de Saint-Priscus, remplaçant, à ce qu'il semble, le petit oratoire qui abritait d'abord la tombe du martyr, autour de laquelle les tombeaux des fidèles étaient venus se grouper. Telles sont les vraisemblances [1]. Nous ne sommes malheureusement pas assez renseignés pour nous prononcer sans hésitation. Il y avait à Nuceria un saint Priscus dont le culte s'était répandu au dehors, dans la Campanie. On voudrait être certain qu'il n'a pas été honoré spécialement à Capoue.

Le martyr Lupulus apparaît au 14 et au 15 octobre. A la première date on le reconnaîtrait difficilement : *in Cappadocia Campaniae Lupi ;* la notice du lendemain *in Capua Lupili* explique la bizarrerie de cet énoncé. La forme abrégée de *Capua* a été mal interprétée par le copiste.

Sinotus est clairement indiqué au 7 septembre : *Capua natale Sinoti.* Du 24 au 27 août, on reconnaît à toutes les dates S. Rufus, sous des formes diverses : *in Capua Rulfi, Rufini, Rufinae,* de [2] même S. Marcel au 6 et au 7 octobre, *in Capua Marcelli* ou *Marcellini.* Au 16 novembre (voir aussi le 17), nous lisons : *in Capua Agustini et Felicitatis.* Ajoutons, en guise de commentaire, ce passage de la petite chronique de 395 étudiée par De Rossi : *Hac persecutione Cyprianus hortatus est per epistolas suas Augustinum et Felici-*

(1) De Rossi fait remarquer, *Bullettino,* 1884-1885, p. 111, que *Priscus* est le cognomen d'un *Ansius* (famille de Capoue), propriétaire de briquetteries. On a trouvé, dans le cimetière de Saint-Priscus, trois tuiles à sa marque. CIL X. 8042, 11.

(2) Ce que la légende a plus tard raconté de S. Rufus ne servirait qu'à dérouter la recherche. BHG². 7376, 7377, 7371, 7372.

tatem, qui passi sunt apud civitatem Capuensem metropolim Campaniae [1]. Nous n'avons pas cette lettre de S. Cyprien ; mais le renseignement est précieux à recueillir. Il inspire d'autant plus de confiance qu'il est indépendant des sources qui nous font connaître les deux martyrs, et ceux-ci n'acquirent jamais une grande notoriété.

L'identification des martyrs Quartus et Quintus est fort difficile, surtout si l'on veut les considérer comme faisant groupe. Le martyrologe annonce, au 5 septembre, *in Capua Quinti ;* au 5 novembre, *in Capua Quarti confessoris.* et le nom de Quartus est accolé à celui de Marcellus au 7 octobre. S. Quartus, quel qu'il soit, semble être entré dans la Passion de S Césaire de Terracine, par un caprice de l'hagiographe [2].

Si Nole devint une des villes saintes de l'Occident, elle en fut redevable surtout à son évêque Paulin, qui consacra son temps, ses biens et son talent poétique à la gloire de S. Félix, pour lequel il avait une tendre dévotion. S. Félix souffrit pour la foi, mais ne mourut pas dans les tourments. Il n'en est pas moins honoré comme martyr, *insignis martyr,* dit Grégoire de Tours [3], et son culte se développa comme celui des martyrs les plus illustres. Son tombeau, placé à quelque distance de la ville, fut bientôt abrité sous une basilique ; d'autres tombes chrétiennes [4] et diverses constructions l'environnèrent ; Paulin entreprit d'élever en cet endroit une basilique nouvelle dont il nous a laissé la description. Le nom de Cimitile que garde

(1) *M. G.* Script. antiq. t. IX, p. 738.
(2) *Acta SS.*, nov. t. III, p. 55.
(3) *In gloria martyrum,* CIII. AUGUSTIN, *De cura gerenda pro mortuis,* XVI, lui donne le titre de *confessor*, *P.L.* t. XLI, p. 606, de même URANIUS, dans sa lettre sur la mort de Paulin, *P. L.* t. LII, p. 860.
(4) CIL. X. 1338-1400.

le village où l'on trouve les restes de tant d'édifices importants atteste son origine [1]. La fête du saint attirait à Nole des foules énormes, et S. Paulin se plaît à énumérer, non sans quelque hyperbole, les contrées qui y envoyaient leur contingent [2], sans oublier de faire connaître les faveurs dont les pèlerins étaient redevables à l'intercession de S. Félix.

Il était notamment regardé comme le vengeur du parjure. Le pape Damase, calomnié, eut recours à lui, et lui témoigna sa reconnaissance par une inscription qui fut placée dans la basilique [3]. Le prêtre Boniface et le moine Spes, qui s'accusaient mutuellement, furent envoyés à Nole par S. Augustin, pour que le serment leur fût déféré sur le tombeau du martyr [4].

Un culte aussi populaire devait nécessairement franchir les étroites limites du territoire de Nole. On ne peut guère douter que le S. Félix de la mosaïque de Capoue [5] et celui que l'on connaissait à Rome sous le vocable de *Felix in Pincis* ne soient celui de Nole [6]. La difficulté d'identifier, dans la foule des homonymes, réels ou créés par les hagiographes, les titulaires des vieilles églises dédiées à un S. Félix ne permet guère d'essayer une statistique de son culte. S. Félix de Nole est inscrit à deux dates dans l'hiéronymien, le 14 janvier : *Nola civitate Campaniae sancti*

(1) H. Holtzinger, *Die Basilika des Paulinus zu Nola*, dans Zeitschrift für bildende Kunst, t. XX (1885), p. 135-47 ; E. Berteaux, *L'art dans l'Italie méridionale* (Paris, 1904), p. 31-38.

(2) *Carm.* XIV, 55-85, Hartel, p. 47-49.

(3) Ihm, *Damasi epigrammata*, 61. Voir sur tout ceci De Rossi, *Inscriptiones christianae Urbis Romae*, t. II, p. 190-91.

(4) Augustin, *Epist.* 78, 3 : *Multis enim notissima est sanctitas loci ubi beati Felicis Nolensis corpus conditum est* ; *quo volui ut pergerent. P.L.* t. XXXIII, p. 269.

(5) Plus haut, p. 347.

(6) Duchesne, *Le Liber pontificalis*, t. I, pp. 500, 517.

Felicis, et le 27 juillet, *in Nola civitate Campaniae natale Felicis*, à quoi les manuscrits B et W ajoutent : *de ordinatione episcopatus ; multa ibi mirabilia fiunt*, bien que S. Félix n'ait pas été évêque [1]. A Nole, on célébrait aussi la fête de S. Priscus de Nuceria, et sans doute aussi les saints dont on avait des reliques.

L'existence d'un cimetière souterrain avec des tombes de martyrs à Abellinum (Atripalda) peut difficilement être contestée [2]. L'expression *cum sanctis sociatus* relevée sur une inscription de 357 ne suffirait pas à le prouver [3]. L'épitaphe de Romulus, qui parle de ses prières et des larmes versées *ante specum martyrum* [4] semble formelle. La tradition d'Atripalda donne au martyr, chef d'un groupe, le nom d'Hippolyte ou Hippolistus, et raconte de lui une légende dépourvue d'autorité [5]. Si le nom était mieux garanti, on hésiterait moins à le retrouver dans l'Hippolytus de la mosaïque de Capoue.

Pour compléter ce qu'il y aurait à dire sur l'hagiographie d'Abellinum, nous ferons remarquer que ni l'épitaphe de l'évêque Sabinus [6], ni le titre de *sanctus* qui lui est donné dans celle de Romulus [7] ne sont des attestations de culte.

Plusieurs abrégés de l'hiéronymien portent, au 25 mai, une annonce qui doit se lire certainement *et in Campania*

(1) Le calendrier de Naples du IXe siècle annonce le simple *natale* de S. Félix deux fois également, le 14 janvier et le 20 juillet.

(2) G. A. Galante, *Il cemetero di S. Ipolisto martire in Atripalda*, Atti della R. Accademia di archeologia, lettere e belle arti, t. XVI (Napoli, 1894), p. 189-222.

(3) CIL. X. 1191.

(4) CIL. X. 1195 ; Bücheler, *Carmina latina epigraphica*, 788.

(5) *Act. SS.*, mai. t. I, p. 42.

(6) CIL. X. 1194 ; Bücheler, 1424.

(7) *Amore sancti Sabini episcopi*, CIL. X. 1195.

Atellae Canionis [1]. C'est à n'en point douter le Canio que nous avons trouvé sur la mosaïque de Capoue. La légende l'a complètement défiguré [2].

Nuceria (Nocera) nous amène à examiner dans le martyrologe une série de notices qui ne sont pas indépendantes. Celle du 16 septembre est bien claire : *in Nuceria Prisciani,* répétée avec une variante le 12 octobre : *in Campania Prisciani.* Personne n'hésitera à reconnaître ici le Priscus de S. Paulin :

Forte sacrata dies inluxerat illa beati
natalem Prisci referens, quem et Nola celebrat
quamvis ille alia Nucerinus episcopus urbe
sederit [3].

Le 15 et le 17 septembre, nous lisons : *in Nuceria Constanti* (ou *Constantiae*). Le 18, le 19 et le 20, vient s'y joindre un Félix : *In Nuceria Felicis, Constantiae.* Or, au 1 septembre, les trois noms que nous venons de trouver sous la rubrique *Nuceria*, apparaissent sous d'autres rubriques : *In Capua Prisci ; in Casino Constanti ; in Apulia Felix*, et ce Félix d'Apulie revient au 2, au 11 et au 13 septembre. Il paraît impossible, avec nos moyens, de fixer les incertitudes d'une pareille tradition. Il doit avoir existé avant le VIIIe siècle une Passion des saints Félix et Constantia. Le manuscrit W, au 20 septembre, en a conservé ce lambeau : *Felicis et Constantiae, qui passi sunt sub Nerone.* Ceci ne prouve nullement que le groupe Félix, Constantia, n'est pas artificiel. Les légendes postérieures ne sont ici d'aucun secours [4]. L'attribution de Priscus à Nocera est

(1) Les manuscrits cités dans l'édition de Duchesne et de De Rossi portent *Amonis.* La lecture *Canionis* est fixée par le manuscrit de Dublin, Trinity College, A. 4.20, que nous nous proposons de publier.

(2) BHL. 541. Cf. De Rossi, *Bullettino*, 1884-1885, p. 112.

(3) *Carm.* XIX. 515-18, Hartel, p. 136.

(4) *Act. SS.*, sept. t. VI, p. 6-8. Il n'est pas sans intérêt de rappeler

certaine, et nous ne voyons pas d'impossibilité à ce que le Priscus du 1 septembre ne soit autre que lui, qu'on fêtait ce jour-là à Capoue.

La mention du 11 février *in Vulturno Castrensis* est bien claire. On a trouvé près de Calvi, dans une grotte, des peintures, que l'on juge du VIII[e] siècle, représentant les saints Castrensis et Priscus [1]. Bien que la légende fasse de S. Castrensis un évêque africain du VI[e] siècle, comme de plusieurs autres saints antérieurs à cette époque [2], il est à croire qu'il faut le regarder comme un martyr local, dont le corps fut longtemps vénéré à Vulturnum [3].

Entre la Campanie et le Vieux Latium nous rencontrons encore Formiae, qui possédait le corps de S. Érasme. L'hiéronymien, au 2 juin, dit simplement *in Campania Herasmi*. Mais S. Grégoire parle de l'église de Formiae, *in qua corpus beati Herasmi requiescit* [4]. Deux monastères dédiés à S. Érasme, cités également par S. Grégoire, l'un à Naples, l'autre sur la côte du mont Repperi, attestent la popularité de son culte à cette époque [5].

Le patron de Terracine est S. Césaire, dont la légende manque d'autorité. Mais il figure à l'hiéronymien au 21 avril : *in Terracina Campaniae Cessari*, et peut-être aussi au 1 novembre. Un peu en dehors de la ville, au milieu des sépultures, près de la voie Appienne, s'élevait autrefois une église San Cesareo, sur l'emplacement, à ce qu'on

que le groupe Félix et Constantia est revendiqué par deux villes homonymes, Nocera Umbra et Nocera de' Pagani. C'est évidemment en faveur de cette dernière que l'hiéronymien fait pencher la balance.

(1) De Rossi, *Bullettino*, 1883, p. 74-75.

(2) Lanzoni, dans *Rivista storico-critica*, t. c., p. 287-90.

(3) On semble avoir retrouvé la *fenestella confessionis* du tombeau de S. Castrensis à Volturno. De Rossi, *Bullettino*, 1881, p. 147-49.

(4) *Registr.* I, 8, Ewald-Hartmann, t. I, p. 10.

(5) *Registr.* I, 23, IX, 172, Ewald-Hartmann, I, p. 27, t. II, p. 169.

croit, du tombeau du martyr [1]. Le culte de S. Césaire était en honneur à Rome et Saint-Césaire *in Palatio* existait au VI[e] siècle [2].

Sur une inscription malheureusement très endommagée provenant de Privernum (Piperno), De Rossi a cru reconnaître les noms de trois martyrs au moins, [...]*rius, Iulius* et *Montanianus*. Le grand archéologue défend son sentiment avec son habileté et son érudition ordinaire. Mais la part de la conjecture est si considérable dans ses déductions que l'on peut hésiter à le suivre [3].

Mentionnons enfin cette notice intéressante du 17 août : *In Fabriteria Magni*. Fabrateria était une ville située près de la Ceccano actuelle, et Magnus un saint dont la popularité doit avoir été considérable, à en juger par le mouvement légendaire, encore mal éclairci, dont son nom a été le centre.

Quatre anniversaires, dans l'hiéronymien, se rapporteraient à la Lucanie. Celui du 29 octobre est parfaitement indéchiffrable. Le 21 (19, 20) août, on reconnaît les noms de Valentinus (Valentianus) et Leontius, qui étaient honorés à Bénévent au IX[e] siècle. On a pensé que, dans la notice du 26 (27) août, *in Lucania civitate Potentia Felicis Aronti*, se retrouverait S. Orientius honoré à Lecce [4]. Le 15 juin : *in Lucania Viti*, semble appartenir à la première rédaction du martyrologe. La notice, rejetée à la fin, le même jour, *in Sicilia Viti, Modesti et Criscentiae*, doit être une addition postérieure faite sous l'influence d'une

(1) Voir R. de la Blanchère, *Terracine* (Paris, 1884), p. 153-154, et la planche I, à l'endroit appelé *le Prebende*.

(2) Jean Diacre, *Vita S. Gregorii*, iv, 20. Cf. Duchesne, *Le Liber pontificalis*, t. I, p. 377, not. 12.

(3) *Bullettino*, 1878, p. 85-99.

(4) Lanzoni, dans *Apulia*, t. I (1910), p. 368. Cf. id. *ibid.*, t. II, p. 171.

légende qui transporte en effet en Sicile S. Vitus, et qui lui donne des compagnons [1]. Il est probable que ce martyr, qui devint si célèbre en Italie et plus tard en Allemagne [2], appartient originairement à la Lucanie.

Sous Aeclanum, en Apulie, le martyrologe place au 26 (25) août un saint Mercorius, Mercurius, plus tard transféré à Bénévent, et à cette occasion confondu par les hagiographes du pays [3] avec S. Mercure de Césarée [4]. Une autre ville d'Apulie, Aecae (Troja), paraît au 5 novembre : *in Ecas Marci*, un saint que la légende a également travesti, et de multiple façon. Il est vraisemblable que Marc est un martyr peut-être un évêque d'Aecae, dont le culte a été très populaire en Apulie, à en juger par le nombre de saints homonymes que l'on signale dans la contrée, et qui ne sont très probablement que des transformations d'un Marc unique [5]. Les relations de S. Éleuthère avec Aecae semblent purement artificielles [6]. Quant aux saints de Venosa, Senator, Viator, Cassiodorus et Dominata, ils

(1) BHL. 8711.

(2) *Act. SS.*, iun. t. II, p. 1013-1042 ; J. H. Kessel, *St. Veit, seine Geschichte, Verehrung und bildliche Darstellungen*, Jahrbücher des Vereins von Alterthumsfreunden im Rheinlande, t. XLIII (1867), p. 152-83.

(3) BHL. 5936, 5937, 5938.

(4) H. Delehaye, *La Translatio S. Mercurii Beneventum*, dans Mélanges Godefroid Kurth, t. I (Liége, 1908), p. 18-24.

(5) *Act. SS.*, nov. t. III, p. 54.

(6) Voir les sources dans Lanzoni, l. c., p. 373. Les martyrologes historiques, au 18 avril, annoncent *apud Messanam Apuliae civitatem natale sanctorum martyrum Eleutherii* etc. D. Quentin, *Les martyrologes historiques*, p. 257, fait dériver cette notice d'une phrase de la Passion BHL. 2451 : *eum episcopum ordinavit atque in Apuliam civitatem Aecanam destinavit.*

paraissent issus d'une méprise d'épigraphiste, fécondée par l'imagination d'un hagiographe [1].

En Calabre, S. Leucius est honoré à Brundusium. L'hiéronymien l'annonce au 8 janvier : *in Brundisio Leuci ;* le 11 janvier, il dit tout simplement : *Leuci confessoris,* et la tradition de l'église de Brindisi, qui regarde Leucius comme son premier évêque, concorde avec cette dernière donnée [2]. S. Grégoire l'appelle *beatissimus martyr* et assure que son corps repose dans l'église de Brundusium. Il nous apprend en même temps qu'il y avait un monastère sous le vocable de S. Leucius à cinq milles de Rome [3]. L'emplacement de ce monastère n'a pas été reconnu.

Le martyrologe de la Sicile est moins riche qu'il ne paraît au premier regard. Les copistes de l'hiéronymien ont confondu parfois la Cilicie et même la Syrie avec la Sicile [4], et souvent aussi les notices qui paraissent se rattacher à la grande île sont dans un état tel qu'il n'y a rien à en tirer. Parmi ceux qui sont aisément reconnaissables, deux noms dominent tous les autres, ceux de Ste Lucie et de Ste Agathe. Ste Lucie est la martyre de Syracuse encore fêtée de nos jours à la date primitive, le 13 décembre. On ne sait comment la notice : *Siracusa passio sanctae Luciae virginis* se répète au 7 février. Mais une inscription retrouvée ces dernières années met hors de doute l'antiquité de

(1) H. Delehaye, *Saint Cassiodore,* Mélanges Paul Fabre (Paris, 1902), p. 40-50.

(2) BHL. 4894.

(3) *Registr.* XI, 57, Hartmann, t. II, p. 344.

(4) Voir p. ex. le 11 octobre : *in acervo Siciliae* pour *in Anazarbo Ciliciae ;* le 27 juillet, *in Sicilia natale Simeonis* pour *in Syria.*

ce culte [1]. Rome avait, au VIe siècle, son monastère des Saints-André-et-Lucie [2]. La sainte de Catane, Agathe, est plus célèbre encore. Elle a également ses deux fêtes dans l'hiéronymien, le 5 février et le 12 juillet. L'église de Carthage l'a admise dans son calendrier ; on lui bâtit aussi une église à Rome [3] et des basiliques *in Caclano fundo* [4], dont la situation est inconnue, et dans un endroit de la voie Aurélienne nommé fundus Lardarius [5]. Un monastère de Palerme lui était dédié en même temps qu'à S. Maximus [6]. et le monastère de Saint-Étienne à Capri honorait ses reliques [7]. S Euplus, connu surtout par sa légende, tant chez les Grecs que chez les Latins [8], est également rattaché à Catane. L'hiéronymien le cite à trois dates : le 12 août, le 2 et le 12 septembre. A la fin du VIe siècle, s'éleva à Messine une basilique, dont il fut titulaire conjointement avec S. Étienne et S.Pancrace, celui-ci un autre martyr sicilien [9]. C'est sans doute du sanctuaire où reposaient Agathe et Euplus qu'il s'agit dans l'inscription de Iulia Florentina trouvée près de Catane et où l'on relève la phrase suivante : *cuius corpus pro foribus martyrorum cum loculo suo per presbiterum humatum est* [10].

Tauromenium (Taormina) apparaît deux fois dans le

(1) C'est l'épitaphe d'une certaine Euskia, qui mourut τῇ ἑορτῇ τῆς κυρίας μου Λουκίας. P. Orsi, *Insigne epigrafe in Siracusa*, Römische Quartalschrift, t. IX, p. 299-308.

(2) Gregorii I *Registr.*, XI, 15, Hartmann, t. II, p. 275

(3) *Epist. Gelasii*, Thiel, p. 495.

(4) Duchesne, *Le Liber pontificalis*, t. I, p. 262.

(5) Gregorii I *Registr.*, IV, 19, Ewald-Hartmann, t. I, p. 253. Cf. *Dialog.*, III, 30, *P. L.* t. LXXVII, p. 288.

(6) Gregorii I, *Registr.*, IX, 66a; Hartmann, t. II, p. 86.

(7) Gregorii I *Registr.*, I, 52, Ewald-Hartmann, t .I, p. 78.

(8) BHG2. 629, 630 ; BHL. 2728-2731.

(9) Gregorii I *Registr.*, II, 9, Ewald-Hartmann, t. I, p. 107.

(10) CIL, X, 7112.

martyrologe, le 3 (5) avril et le 8 juillet, avec Pancratius, auquel les Grecs ont fait une longue et bizarre légende [1]. La plupart des autres saints dont le culte est attesté en Sicile par des établissements antérieurs au VII[e] siècle, principalement connus par le registre de S. Grégoire, sont des saints étrangers, surtout des orientaux, tels S. Théodore, S. Georges, S. Christophe [2].

La Sardaigne, qui plus tard fit valoir les prétentions les plus ambitieuses, n'apparaît guère dans le martyrologe qu'avec deux noms, Gavinus, le 30 mai et le 25 octobre, comme honoré à Turris, Luxorius, — plus tard on dit aussi Ruxorius — le 20 (21) août et le 25 (26) septembre [3]. Il existait en Sardaigne, au temps de S. Grégoire, un monastère placé sous le double patronage de ces martyrs : *Gavini atque Luxurii monasterium* [4].

A Sulci (Isola di S. Antioco), une inscription en l'honneur de S. Antiochus, *Aula micat ubi corpus beati sancti Antioci quiebit* etc. [5], est évidemment un souvenir d'une ancienne mosaïque qui décorait l'abside du sanctuaire. S. Antiochus serait un martyr local.

Sainte Julia est la patronne de la Corse. La légende est dépourvue de toute valeur [6]. Mais en revanche l'hiérony-

(1) BHG². 1410.

(2) On a cru découvrir dans la catacombe de Saint-Jean à Syracuse le tombeau d'une martyre, ou du moins d'une sainte Deodata. Voir J. Führer, *Eine wichtige Grabstätte der Katakombe von S. Giovanni bei Syrakus*, München, 1896 ; Id., *Zur Grabschrift auf Deodata*, ibid., 1896. La preuve du culte n'a pas été faite. Voir *Analect. Bolland.*, t. XVI, p. 94.

(3) BHL. 5092.

(4) Gregorii I *Registr.* IX, 197, Hartmann, p. 185.

(5) CIL. X, 7533 ; Bücheler, *Carmina latina*, 919.

(6) BHL. 4516-4517. Cf. F. Lanzoni, *Le origini del cristianesimo e dell' episcopato nella Corsica*, dans Rivista storico critica, t. VI (1910), p. 446-53.

mien, au 22 mai, confirme l'antiquité du culte de la sainte : *In Corsica insula natale Iuliae.*

Reprenons notre exploration du continent italien par la Sabine. S. Victorin est honoré à Amiternum (San Vittorino) le 24 juillet : *in Amiternina civitate miliario LXXXIII ab urbe Romana via Salaria natale Victorini.* Le martyrologe porte, au lieu du chiffre de la distance, qui est exact, *milites octoginta tres.* Les hagiographes du moyen âge n'ont pas hésité sur ce point, et ont accueilli dans leurs listes cette belle troupe de soldats-martyrs. Un monument intéressant du culte de S. Victorin, dans la catacombe d'Amiternum [1], est l'inscription suivante du Ve siècle, à ce qu'il semble : *Iubente Deo Christo nostro sancto marturi Victorino Quodvuldeus episcopus de suo fecit* [2]. S. Victorin est entré dans diverses combinaisons hagiographiques [3] qui confirmeraient, s'il en était besoin, la localisation de son culte dans la Sabine.

Le 10 juillet, l'hiéronymien annonce *in Savinis Anatoliae, Victoriae,* un groupe qui n'est nullement artificiel. Les deux saintes sont représentées côte à côte sur la mosaïque de S. Apollinare Nuovo de Ravenne [4]. S. Victrice ne semble connaître que la seule Anatolia [5], mais les hagiographes les réunissent toujours [6]. L'annonce du 9 septembre, *in Sabinis miliario XXX Iacinthi*, trouve son expli-

(1) Voir A. Bevignani, *Osservazioni sulle catacombe di S. Vittorino e di Bazzano,* Nuovo bullettino di archeologia cristiana, 1903, p. 187-93.

(2) CIL. IX, 4320. Sur les graffiti de cette catacombe, De Rossi, *Roma sotterranea,* t. I, p. 174.

(3) *Acta SS. Nerei et Achillei,* BHL. 6064 ; *Acta SS. Severini et Victorini,* BHL. 7659.

(4) La remarque est de M. Dufourcq, *Gesta martyrum,* t. III, p. 261.

(5) *De laude sanctorum,* xi, *P. L.* t. XX, 454.

(6) BHL. 8591 ; 417-420.

cation dans ce passage de la vie de Léon III : *fecit autem et in basilica beati Iacinthi sita in Sabinis, ubi et corpus eius requescit, vestem die stauraci pulcherrimam*[1].

Les deux mentions du Picenum sont à retenir. Le 16 mai : *in Piceno civitate Ausimo Florenti*. La tradition de culte et l'hagiographie[2] sont d'accord pour rattacher S. Florent à la ville d'Osimo. Le 15 avril : *In Piceno in Aureo monte Maronis*. S. Maron est un des martyrs qui, avec S. Victorin et d'autres, jouent un rôle dans la Passion des SS. Nérée et Achillée[3]. Montoro, près d'Osimo, fait songer à *Mons aureus*, mais les prétentions de Cività Nova sur les reliques de S. Maron méritent considération. Ne quittons pas le Picenum sans rappeler qu'Ancône posséda une église dédiée à S. Étienne, une des plus anciennes, antérieure même à l'invention des reliques[4] ; on y vénérait une des pierres de la lapidation du premier martyr[5]. L'église était située *iuxta civitatem*[6].

En Ombrie[7], à Ocriculum, on fait le 14 mai la fête de S. Victor. Ce saint fut trouvé par l'évêque Fulgentius, comme en témoigne l'inscription : *Iubante Deo Fulgentius episcopus invento corpore beati martyris Victoris in Christi*

(1) Duchesne, *Le Liber pontificalis*, t. II, pp. 13, 42.

(2) BHL. 561. Voir *Acta SS.*, maii t. II, p. 613-15.

(3) BHL. 6064. H. Achelis, *Acta SS. Nerei et Achillei* (Leipzig, 1893), pp. 47, 53.

(4) Augustin, *Sermo* cccxxiii, 2 : *Corpus eius nondum apparuerat, memoria ibi unde erat ? P. L.* t. XXXVIII, p. 1445.

(5) *Ibid.*, p. 1445-46.

(6) Grégoire I, *Dialog.*, I, 5, *P. L.* t. XXVII, p. 177.

(7) Voir De Rossi, *Spicilegio d'archeologia cristiana nell' Umbria*, Bullettino di archeol. crist., 1871, 81-148 ; F. Lanzoni, *Le origini del cristianesimo e dell' episcopato nell' Umbria Romana*, Rivista storico-critica delle scienze teologiche, t. III (1907), pp. 739-756, 821-34.

nomine super altarem construxit [1]. Il serait bien téméraire de l'identifier avec un des saints Victor connus.

S. Juvénal de Narni passe pour être un confesseur, et sa légende lui donne cette qualité [2]. Mais S. Grégoire, chaque fois qu'il parle de lui, lui reconnaît le titre de martyr : *iuxta beati Iuvenalis martyris sepulchrum* [3], et il met dans la bouche de Probus, évêque de Reate, ces paroles : *ad me sanctus Iuvenalis et sanctus Eleutherius martyres venerunt* [4].

A en juger par l'hiéronymien, dans sa forme actuelle, au 14 et 15 février, au 14 avril et au 1 mai, la liste d'Interamna (Terni) serait assez fournie. Mais il n'y a à retenir comme se rapportant certainement à cette localité que l'annonce du 14 février : *Interamnae, via Flaminia miliario LXIIII natale Valentini*. S. Valentin, patron de Terni, est le héros d'une légende très connue, qui fait de lui un martyr de la persécution de Claude [5]. Son culte a suivi, jusqu'à Rome, les étapes de la voie Flaminienne et presque aux portes de la ville se dressait une basilique de Saint-Valentin [6]. Cela a suffi pour lui assurer les droits de citoyen romain, et il est entré, en cette qualité, dans la Passion des SS. Marius et Marthe [7]. Avec quelque probabilité aussi il faut lire au 14 avril et au 1 mai : *Interamnae Proculi*. Au temps de S. Grégoire, se célébrait dans le

(1) *Acta SS.*, maii t. III, p. 269 ; A. Mai, *Scriptorum veterum nova collectio*, t. V, p. 76, 1.

(2) BHL. 4614. Sur son tombeau, voir De Rossi, *Bullettino*, 1871, p. 83.

(3) *Homil. in evang.* XXXVII, 9, *P. L.* t. LXXVI, p. 1280.

(4) *Dialog.* IV, 12, *P. L.* t. LXXVII, p. 340.

(5) BHL 8460.

(6) O. Marucchi, *Il cimitero e la basilica di S. Valentino*, Roma, 1890.

(7) BHL. 8463. M. Marucchi, l. c., p. 29-39, se prononce pour la distinction des homonymes, Valentin de Terni et Valentin de Rome.

pays la fête d'un S. Proculus martyr ; un évêque du voisinage, Boniface de Ferentis, vint à cette occasion célébrer les saints mystères dans le sanctuaire, dont la situation n'est pas exactement indiquée [1], et l'on peut présumer qu'il se trouvait sur le territoire d'Interamna. Proculus était-il un martyr indigène, ou bien le *natalicius dies* dont parle S. Grégoire signifie-t-il la fête, en Ombrie, de S. Proculus de Bologne ? Il faut se borner à poser la question.

Les martyrs Apollonius et Ephebus, que le martyrologe et la légende de S. Valentin placent également parmi les martyrs d'Interamna, appartiennent probablement à une autre ville. Quant aux saintes Agape et Domnina, elles n'ont aucun titre à prendre place dans les fastes d'Interamna [2].

Les deux martyres Sabina et Serapia, dont une translation tardive a fait des saintes romaines, sont originairement des saintes ombriennes. C'est en vain qu'on essayerait de transposer des indices topographiques aussi clairs que ceux-ci : *in oppido Vendinensium ad arcum Faustini, iuxta aream Vindiciani* [3]. De Rossi a montré que Vindena était une petite ville d'Ombrie voisine d'Interamna et que c'est là qu'il faut localiser le martyre de Sabina et de Sérapia [4]. Ne faudrait-il pas reconnaître la première de ces deux saintes dans la Savina de la mosaïque de S. Apollinare Nuovo à Ravenne [5] ?

(1) *Dialog.* I, 9, *P. L.* t. LXXV, p. 197.

(2) Ce qui précède est emprunté à notre travail *Les martyrs d'Interamna* dans BULLETIN D'ANCIENNE LITTÉRATURE ET D'ARCHÉOLOGIE CHRÉTIENNES, t. I (1911), p. 161-68.

(3) BHL. 7407, cc. 11, 15.

(4) *Bullettino*, 1871, p. 90-93.

(5) CIL. XI, 281.

Felicissima de Todi, au 26 mai, *in Tuder Tusciae Felicissimae,* n'est peut-être pas distincte de Felicissimus de Pérouse, au 24 novembre. Au 1 septembre, la notice *in Tudertina Tusciae Terentiani episcopi* semble avoir quelque appui dans la tradition de l'église de Todi [1].

S. Sabinus ou Savinus est un martyr de Spolète, dont le tombeau se trouvait *miliario a civitate Spoletana plus minus secundo.* Ce detail, emprunté à la Passion du saint, pièce de très peu de valeur du reste [2], est reconnu exact.

Paul diacre parle encore de *Spoletium ubi basilica beati martyris Savini episcopi sita est* [3], et c'est probablement cette basilique hors les murs de Spolète que cite Procope [4]. L'existence des martyrs Marcellus et Exuperantius, diacres de Savinus, martyrisés et enterrés à Assise ne repose que sur le texte de la Passion. S. Grégoire prie l'évêque de Spolète d'envoyer à l'évêque de Fermo des *sanctuaria beati martyris Sabini* [5], pour être placés dans un oratoire consacré à ce martyr. Ailleurs il est question d'un monastère de S. Sabinus dans le même diocèse [6]. Le culte du saint prit dans le centre et le nord de l'Italie une grande extension [7]; il est un des martyrs représentés sur la mosaïque de S. Apollinare Nuovo de Ravenne [8].

L'inscription métrique *Martyris hic locus Vitalis nomine vero* [9], dans une église du voisinage de Spolète, est suivie

(1) BHL. 8000-8004.
(2) BHL. 7451.
(3) *Hist. Langobard.*, IV, 16, *M.G.* Script. rer. langobard., p. 121.
(4) *De bello Gothico,* II, 8, Dindorf, p. 178.
(5) *Registr.*, IX, 59, Hartmann, t. II, p. 82.
(6) *Registr.*, XIII, 18, Hartmann, t. II, p. 385.
(7) F. Lanzoni, *La Passio S. Sabini o Savini*, Römische Quartalschrift, t. XVII (1903), p. 21-26.
(8) CIL. XI, 281.
(9) CIL X, 4944; Bücheler, *Carmina*, 1801. Cf. De Rossi, *Bullettino,* 1871, p. 94-112.

de ces lignes: *Spes episcopus Dei servus sancto Vitali martiri a se primum invento altaris honorem fecit. Sancti Vitalis martyris passionis natalis die XVI* [*kalendas mart.*]. On a suppléé la date au moyen de l'hiéronymien, qui, précisément le 14 février, porte *in Tuscia Spoliti civitate Vitalis* [1].

Bien que n'ayant pas de martyrs propres [2], Forum Sempronii (Fossombrone) mérite d'être enregistré ici à cause de la double commémoraison, le 2 février et le 6 août, de S. Laurent et S. Hippolyte. *Foro Simpruni via Flaminia miliario ab urbe CLXIIII Laurenti Ippoliti.* C'est la fête de la déposition des reliques envoyées de Rome, c'est-à-dire de la dédicace de la basilique. De Rossi pense que la seconde date est celle où la fête de ces martyrs était célébrée à Forum Sempronii [3]. Mais pourquoi cette seconde fête à cette date, qui n'est ni celle de S. Laurent, ni celle de S. Hippolyte ?

La Tuscie ou Étrurie romaine n'est pas dépourvue de martyrs [4]. Au 29 janvier, *Perusiae in Tuscia Constantini*, désigne un martyr qui de temps immémorial est honoré à Pérouse. Mais ce n'est point dans ses Actes qu'il faut se renseigner sur S. Constant [5]. Il faut en dire autant de S Felicissimus, au 24 novembre, *in Perusia Tusciae Felicissimi*, qu'une légende de date récente fait martyriser au VIIe siècle par les ariens S. Felicissimus serait en réalité un martyr des persécutions romaines [6].

(1) Plus haut, p. 105.

(2) Voir *Analect. Bolland.*, t. XXIX, p. 468-69.

(3) *Bullettino*, 1882, p. 36.

(4) Lanzoni, *Le origini del cristianesimo e dell' episcopato nell' Etruria Romana*, Rivista storico-critica delle scienze teologiche, t. IV (1908), p. 924-38 ; t. V, p 20-29.

(5) BHL. 1937-1940.

(6) Lanzoni, *Rivista storico-critica* t, IV, p. 933.

Les Actes de S. Donat d'Arezzo font de lui un martyr [1], tandis que deux des principaux manuscrits de l'hiéronymien portent, au 7 août : *in Tuscia civitate Aretia Donati episcopi et confessoris*. Au 3 juin : *apud Aretium Tusciae Laurenti*, semble être une simple dédicace d'église, avec des reliques de S. Laurent, comme à Fossombrone. Laurent pourrait être aussi un martyr local. Mais la légende des saints Pergentinus et Laurentinus, martyrs d'Arezzo, ne fournit aucun élément de solution [2].

Nous ne ferons que citer en passant Fiesole, qui honore comme son patron S. Romulus, un martyr, d'après une tradition relativement récente [3], mais difficilement conciliable avec les monuments anciens [4].

On honore à Bieda, le 25 mai, un S. Sentias, qui a sa place au martyrologe : *insola (insula) Tusciae civitate Blera Sentiate*. D'après sa légende [5], ce serait un ermite du Ve siècle. Il est possible que nous soyons ici en présence d'un nouveau cas de transformation radicale, et que S. Sentias soit un martyr du pays [6].

Sous la rubrique *in Colonia Tusciae*, au 9 août, on relève les noms *Veriani, Marcelliani, Secundiani*, que leur légende [7] place *in civitate Tuscana* (Toscanella). On peut se demander à quel point ce récit est indépendant du martyrologe. Une autre version [8] les fait mourir à Centumcellae (Civitavecchia).

La notice *in Tuscia Mustiolae*, du 23 novembre, nous

(1) BHL. 2289-2294.
(2) BHL. 6632.
(3) BHL. 7330-7334.
(4) Voir *Analect. Bolland.*, t. XXIV, p. 509-10.
(5) BHL. 7581, 7582.
(6) *Analect. Bolland.*, t. XXIX, p. 471.
(7) BHL. 7550.
(8) *Act SS.*, aug. t. II, p. 407.

conduit près de Chiusi, à un mille environ de cette localité, à la catacombe dite de S[te] Mustiola, où l'on a découvert l'inscription : *Iulia Asinia Felicissimae sanctissimae ex genere Mustiolae sanctae* [1]. Dans la Passion de S[te] Mustiola [2] il est question d'un S. Irénée, qui fut martyrisé avec elle le 3 juillet, puis d'un S. Félix, qui souffrit la mort le 22 juin *in Falisco* (Civita Castellana) et fut enterré à Sutri. Nulle trace ailleurs de cet Irénée. Mais dans l'hiéronymien, au 23 novembre, un Félix suit immédiatement le nom de Mustiola.

On sait qu'à Bolsena on a découvert un cimetière chrétien avec le tombeau d'une sainte Christine [3]. Toutes les données archéologiques tendent à prouver qu'il y eut là un sanctuaire avec tombeau de martyr, autour duquel s'est développée une nécropole d'une réelle importance. Les documents qui nomment Christine comme éponyme, sont de date trop récente pour être pris en considération, d'autant plus que la date de la fête et les Actes, qui ne sont qu'une adaptation des Actes de Christine de Tyr [4], amèneraient à conclure qu'il s'agit simplement ici d'un culte oriental transplanté en Italie. Il paraît certain qu'il y eut des martyrs à Bolsena ; il est possible qu'il y ait eu une martyre du nom de Christine. Nous ne pouvons en dire davantage.

A une localité dite ad Baccanas (Baccano), sur la via Cassia, à vingt-et-un milles de Rome, se rattache le souvenir d'un S. Alexandre, fêté le 21 septembre. Ses Actes [5], sans avoir une valeur historique appréciable, sont curieux

(1) CIL. XI. 2549. Voir la note de l'éditeur.
(2) BHL. 4455, 4456.
(3) De Rossi, *Bullettino*, 1880, p. 109-143.
(4) BHL. 1748-1758.
(5) BHL. 273.

au point de vue de la topographie. Les fouilles entreprises à Baccano semblent confirmer l'existence en ce lieu d'une basilique de martyr : un autel, décrit par De Rossi[1], a été retrouvé dans un cimetière chrétien. L'auteur des Actes prétend avoir lu sur le tombeau l'épitaphe : *Hic requiescit sanctus et venerabilis martyr Alexander episcopus cuius depositio celebratur XI kal. oct.* Le style de cette inscription n'accuse pas une très haute antiquité, pas plus d'ailleurs, que celui des Actes. On a essayé d'identifier notre S. Alexandre avec celui dont les Grecs font mémoire le 22 octobre[2]. Malgré quelques traits communs aux deux légendes[3], l'identification paraît problématique et même peu vraisemblable.

De mauvais Actes font mourir S. Torpes à Pise[4]. Aucun monument historique ne confirme le fait. Toutefois, il y a quelque raison de croire à l'antiquité du culte de S. Torpes. On aurait déchiffré son nom sur des diptyques du VIe-VIIe siècle conservés à Lucques[5].

S. Grégoire raconte que Redemptus, évêque *Ferentinae civitatis*, faisant la tournée de son diocèse, arriva un soir à l'église du martyr S. Eutychius, et voulut prendre son repos à côté du tombeau de ce saint, lequel lui apparut durant la nuit[6]. Ce serait l'Eutychius honoré à Soriano, dont on a une légende[7] et dont la fête se célèbre le 15 mai[8]. On peut rappeler, mais sans arriver à une con-

(1) *Bullettino*, 1875, p. 148-52.
(2) G. Morin, dans *Revue bénédictine*, t. XXIV, p. 112-17.
(3) Cf. *Synax. eccl. CP.*, p. 156.
(4) BHL. 8307.
(5) P. Guidi, dans *Revue bénédictine*, t. XXIV, p. 122.
(6) *Dial.* III, 38, *P. L.* t. LXXVII, p. 316.
(7) CIL. 2779, 2780.
(8) Germano di S. Stanislao, *S. Eutizio di Ferento e il suo sanctuario posto nel territorio di Soriano*, Roma, 1883 ; id., *Memorie archeologiche e critiche sopra gli atti e il cimiterio di S. Eutizio di Ferento*, Roma, 1886.

clusion satisfaisante, que, le 23 novembre, le martyrologe enregistre, aux environs de la rubrique *in Tuscia*, un Eutices. Une inscription que l'on croit provenir de Tarquinii (Corneto), mentionne un *Euticius confessor depositus VIII kalendas septembris in pace Christi* [1]. On a agité la question de savoir si ce n'est pas l'Eutychius de S. Grégoire. Il n'y a nul indice suffisant pour le donner à penser. De Rossi [2] a songé au prêtre Eutychius qui est nommé dans les Actes des saints Valentin et Hilaire [3]. Mais c'est là une simple conjecture. Nous ne savons rien sur les sources de ces Actes et le texte de l'épitaphe ne suggère aucune idée de culte.

Au vingt-sixième mille de la voie Flaminienne, près de Rignano, on a découvert un ensemble important de cimetières souterrains, et les textes hagiographiques concernant les saints Abundius, Abundantius et leurs compagnons, honorés le 16 septembre [4], nous amènent précisément dans ces environs. Une inscription, dont malheureusement on ne connaît pas la provenance exacte et dont l'authenticité n'est pas au dessus de tout soupçon, *Abundio presbytero martyri sancto dep. VII id. dec.* [5], serait l'épitaphe même du premier de ces martyrs. Il faut se borner à la signaler. Indépendamment de ce monument les conclusions de De Rossi au sujet du cimetière de Rignano subsistent. Il est probable qu'il s'est formé autour d'une sépulture de martyrs, sans doute celle de S. Abundius et de ses compagnons [6].

(1) CIL. XI. 3516.
(2) *Bullettino*, 1874, p. 101-18.
(3) BHL. 8469, 8471.
(4) BHL. 16-18.
(5) Marucchi, *I monumenti del museo cristiano Pio-Lateranense* tav. XLIII, 4. Cf. *Analect. Bolland.*, t. XXIX, p. 186.
(6) *Bullettino*, 1883, p. 134-59.

Le lieu du monde qui nous donne peut-être la vision la plus nette de ce qu'était le culte des saints dans l'empire romain, au V[e] et VI[e] siècle, c'est Ravenne Ses riches basiliques, encore debout, élevées en l'honneur des saints et sur les murs desquelles se déroulent ces glorieuses processions de vierges et de martyrs, étincelantes d'or et de couleurs brillantes ; ses solennelles inscriptions rappelant les dédicaces des églises ; l'histoire de ses évêques, qui nous sert de guide au milieu de ces merveilles, tout cet ensemble nous apparaît comme l'expression d'un sentiment profond de respect et d'un religieux enthousiasme pour les héros qui ont scellé de leur sang leur foi dans le Christ. Avant de devenir ville impériale, Ravenne avait eu l'honneur de donner un des siens à l'armée vêtue de robes blanches que ses artistes ont si admirablement représentée. Son premier évêque, Apollinaire, fut victime d'une persécution dont il est impossible de préciser l'époque, et enseveli à l'endroit où l'on voit s'élever dans un désert la belle basilique de S. Apollinare in Classe. Il y eut là d'abord, autour du tombeau du martyr, un cimetière important et sans doute un oratoire modeste [1]. Le banquier Julien, encouragé par l'évêque Ursicinus, fit bâtir le splendide monument, *aedificavit, ornavit atque dedicavit*, qui fut consacré en 549 par l'évêque Maximien [2]. S. Apollinaire est marqué à l'hiéronymien le 23 juillet.

Ravenne y figure à d'autres dates. Sans compter S. Sévère, un évêque, le 1 janvier et le 1 février, le 9 avril la dédicace d'un oratoire de Saint-Polyeucte, et le 11 novembre S. Martin, le martyrologe annonce, sous Ravenne, du 24 au 26 janvier, un S. Savinus, le 18 juin des saints incon-

(1) De Rossi, *Bullettino*, 1879, p. 98-117.
(2) CIL. 294.

nus entre lesquels il faut peut-être glisser les SS. Gervais et Protais honorés le lendemain, le 13 novembre et le 16 décembre, un Valentinus et, le 13 décembre, un Ursicinus. Il convient de rapprocher de ces noms celui de S. Vital, bien que le martyrologe ne le rattache pas à Ravenne ; mais la basilique qui fut élevée en son honneur par le banquier Julien, et dédiée en 547 par l'évêque Maximien [1] lui assure une place privilégiée dans la liste des saints de Ravenne.

Pour apprécier celle-ci, il faut avoir devant les yeux un témoignage aussi formel qu'autorisé, d'où il résulte que Ravenne n'a eu qu'un seul martyr indigène. S. Pierre Chrysologue († 449) s'exprime ainsi : *Beatus Apollinaris, primus sacerdotio, solus hanc ecclesiam Ravennatem vernaculo atque inclito martyrii honore decoravit* [2]. Il faut en conclure que les autres noms appartiennent à des saints étrangers dont le culte a été importé à Ravenne. On n'hésitera pas pour S. Polyeucte, martyr oriental assez connu, ni pour S. Savinus, le martyr de Spolète [3]. Il est possible que S. Valentinus soit un martyr africain, vu qu'il est marqué au calendrier de Carthage précisément le 13 novembre. Une dévotion marquée aux saints mis en relief par S. Ambroise, et dont les églises des Saints-Gervais-et-Protais [4] et de Saint-Nazaire [5] sont les preuves les plus claires, explique le culte de S. Vital, un des deux martyrs de Bologne dont l'élévation eut lieu en la présence de l'évêque de Milan [6]. Il est

(1) CIL. 288, 289.

(2) *Sermo* CXXVIII, *P. L.* t. LII, p. 552.

(3) Plus haut, p. 361.

(4) L'église était dédiée à *Stephano, Gervasio, Protasio beatis martyribus*. CIL. 270.

(5) AGNELLUS, *Liber pontif. eccl. Ravenn.*, XLII, LIX, *M. G.* Script. rerum langobard. pp. 307, 319.

(6) Plus haut, p. 94-95.

moins facile de se rendre compte de la mention de S. Ursicinus. On sait que la fantaisie d'un hagiographe[1] a réuni dans un même récit Gervais et Protais, les martyrs de Milan, Valérie, celle-ci également honorée dans la même ville[2], Vital et Ursicinus, et l'on a de bonnes raisons de croire que cet écrit fut composé à Ravenne. Comme Ursicinus n'appartient ni à Milan, ni à Bologne, ni à aucune église voisine, on serait tenté de le regarder comme un martyr de Ravenne, n'était la parole de S. Pierre Chrysologue, qui ne pouvait ignorer cette gloire de sa ville épiscopale.

Il est probable que le martyr illyrien Ursicinus, qui jouissait d'une certaine notoriété[3], a été spécialement honoré à Ravenne. Son culte doit y avoir été assez populaire. On sait qu'un des évêques de ce siège, au VIe siècle, portait son nom[4]. Fortunat cite Ursicinus parmi les trois principaux patrons de Ravenne :

Martyris egregii tumulum Vitalis adora,
mitis et Ursicini, parili sub sorte beati ;
rursus Apollinaris pretiosi limina lambe[5].

Ces vers sont utiles à relire ; ils font comprendre avec quelle réserve il faut accepter le témoignage des pèlerins qui visitent en passant une basilique — je fais allusion à celle de S. Vital -- et affirment qu'ils ont prié au tombeau du saint.

Nous avons cité quelques églises de Ravenne dédiées

(1) F. Savio, *Due lettere falsamente attribuite a S. Ambrogio*, Nuovo bullettino di archeologia cristiana, t. III (1897), p. 153-75.
(2) De Rossi, *Bullettino*, 1864, p. 30.
(3) Voir plus haut, p. 295.
(4) Agnellus, *Liber pontif. eccl. Ravenn.* xxvi. *M.G.* Script. rerum langobard., p. 322-24.
(5) *Vita S. Martini*, IV, 682-84.

aux martyrs. Nous avons à ajouter, outre celle que Galla Placidia fit bâtir en l'honneur de S. Jean l'évangéliste [1], les églises ou chapelles de Sainte-Euphémie, *quae vocatur ad mare* — déjà démolie quand écrivait Agnellus [2] — de Sainte-Pétronille [3], de Sainte-Anastasie [4], de Sainte-Agnès [5], de Sainte-Agathe [6], de Saint-André [7], de Saint-Barthélemy [8], de Saint-Eusèbe, évêque et martyr, celui de Verceil, sans doute [9], de Saint-Georges [10], de Saint-Étienne [11], de Saint-Serge [12], de Saint-Théodore [13], de Saint-Zacharie [14]. L'église des Saints-Jean-et-Paul est mentionnée par Fortunat [15]. Tout à la fin du VI[e] siècle il est question de la fondation d'un monastère des Saints-Marc-Marcel-et-Felicula [16]. Il en existait un aussi sous le titre des Saints-Laurent-et-Zénon [17] On le voit, rien qu'à en juger par le

(1) CIL. XI. 276.
(2) AGNELLUS, dans *M. G.* t. c., p. 283-341.
(3) *Ibid.*, p. 288.
(4) *Ibid.*, p. 289.
(5) *Ibid.*, p. 297.
(6) *Ibid.*, pp 307, 333.
(7) *Ibid.*, p. 313. C'est probablement cette église que l'évêque Maximien restaura et embellit, comme le raconte Agnellus (*ibid.*, p. 329), et que chante Fortunat dans ses *Versus de templo domni Andreae quod aedificavit Vitalis episcopus Ravennensis* (*Carm.* I. 2). On sait qu'il n'y a point de Vital dans la liste épiscopale de Ravenne. C'est ce qui a fait croire que Maximien portait deux noms. *M. G.* Script. antiq. t. IV, 2, p. 126,
(8) *Ibid.*, pp. 323, 319.
(9) *Ibid.*, pp. 326, 334.
(10) *Ibid.*, pp. 326, 334.
(11) *Ibid.*, p. 327 ; CIL. XI. 298, 299.
(12) *Ibid.*, p. 334
(13) *Ibid.*, p. 334. Cette église existe encore et s'appelle aujourd'hui Santo Spirito.
(14) *Ibid.*, pp. 306, 327.
(15) *Vita S. Martini*, IV, 689. Cf. CIL, XI. 300.
(16) AGNELLUS dans *M. G.* t. c., p. 342. Cf. GREGORII *I Registr.*, IX, 168. HARTMANN, t. II, p. 166.
(17) GREGORII I *Registr.* XIV., 6. HARTMANN, t. II. p. 424. Une église de Saint-Zénon est citée par Agnellus, *M. G.*, t. c., p. 334.

le nombre de ses églises, Ravenne le cédait à peine à la capitale de l'empire d'Orient en dévotion envers les martyrs.

Ces données topographiques sont complétées par d'autres documents d'un genre spécial. Nous avons d'abord la liste des reliques, *merita,* dont l'évêque Maximien fit la déposition lors de la dédicace de l'église Saint-Étienne en 550. C'est Agnellus qui nous l'a conservée et probablement relevée sur une inscription : *Sancti Petri, Pauli, Andreae, Zachariae, Iohannis Baptistae. Iohannis evangelistae, Iacobi, Thomae, Mathaei, Stephani, Vincentii, Laurentii.Quirini,Floriani,Emiliani, Apolenaris,Agathae, Eufimiae,Agnetis, Eugeniae* [1].Le nom de S.Zacharie rappelle la vision racontée par Agnellus, la construction de l'oratoire et la dédicace d'un calice avec cette inscription : *Offero sancto Zachariae Galla Placidia Augusta* [2]. Quirinus est l'évêque de Siscia ; Florianus, le martyr de Lorch, Aemilianus celui de Durostorum [3]. C'est probablement aussi l'évêque Maximien qui, lors de la restauration de l'église Saint-André y plaça les reliques des saints Martyrius, Sisinnius et Alexandre [4].

Les listes des saints relevées sur les mosaïques ont plus d'importance. Nous négligeons celles qui ne renferment que les noms des apôtres ou des évangélistes [5].Sur la voûte de la chapelle de Saint-Pierre-Chrysologue,au palais archiépiscopal, on relève les suivants, plus les noms des apôtres : *Cassianus, Chrysogonus, Chrysanthus, Sebastianus, Fabianus, Damianus, Eufimia, Eugenia, Caecilia, Daria,*

(1) *M. G.* l. c., p. 327-28. Nous n'avons pas répété chaque fois le mot *sancti.*

(2) *M. G.* l. c., p. 306.

(3) Plus haut, pp. 296, 285.

(4) FORTUNAT, *Carm.* I, 2. Voir plus haut, p. 380.

(5) CIL. XI, 256, 278, 282, 291.

Perpetua, Felicitas [1]. Ces noms sont connus. Cassianus est le martyr de Forum Cornelii, Damianus, le compagnon de S. Cosme.

Les deux grandes processions à Saint-Martin in Caelo Aureo, actuellement Sant' Apollinare Nuovo, donnent les listes suivantes. D'une part les vierges : *Sancta Eugenia, Savina, Cristina, Anatolia, Victoria, Paulina, Emerentia[na], Daria, Anastasia, Iustina, Felicitas, Perpetua, Vincentia, Valeria, Crispina, Lucia, Cecilia, Eulalia, Agnes, Agathe, Pelagia, Eufimia* [2]. On reconnaît facilement les noms des martyres romaines et quelques noms célèbres. D'autres mentions sont fort intéressantes par leur rareté. Savina est sans doute la martyre de Vindena [3], Christina la célèbre héroïne que la légende fait mourir à Tyr [4]. Nous avons rencontré dans la Sabine Anatolia et Victoria [5]. Valeria appartient probablement à Milan [6], Iustina à Padoue [7], Crispina certainement à l'Afrique [8]. Pour Paulina et Vincentia, il ne se présente aucun moyen d'identification satisfaisant.

En tête de la procession des martyrs, se trouve *Sanctus Martinus*, en sa qualité de patron de l'église. Il est suivi de *Sanctus Clemes, Systus, Laurentius, Yppolitus, Cornelius, Cyprianus, Cassianus, Iohannis, Paulus, Vitalis, Gervasius, Protasius, Ursicinus, Namor, Felix, Apollinaris, Sebastianus, Demiter, Policarpus, Vincentius, Pancratius, Crisogonus,*

(1) CIL. XI. 261.

(2) CIL. XI. 281. Nous n'avons écrit qu'une seule fois le mot *sancta*, qui accompagne chaque nom.

(3) Plus haut, p. 359.

(4) Plus haut, p. 364.

(5) Plus haut, p. 357.

(6) Plus loin, p. 378.

(7) BHL. 4571-4575.

(8) BHL. 1989.

Protus, Iaquintus, Sabinus [1]. La place qu'occupe Ursicinus trahit l'influence du Pseudo-Ambroise. Après lui viennent les saints Nabor et Félix de Milan. Demiter est évidemment le patron de Thessalonique et Sabinus le saint de Spolète. Parmi les saints que l'on voyait représentés dans l'ancienne cathédrale [2], il y avait *S. Proculus, S. Liberius*, le premier un martyr de Bologne, le second un évêque de Ravenne.

On aura remarqué combien, dans l'hagiographie de cette ville byzantine, l'élément oriental est faiblement représenté. A côté de quelques grands martyrs comme Polycarpe, Georges, Théodore, Sergius, Démétrius, dont rien d'ailleurs n'indique la popularité, ce sont surtout les saints d'Italie et des contrées voisines qui y sont en honneur. Ravenne vivait de la vie religieuse de l'Occident.

Le 11 et le 13 août, l'hiéronymien annonce *in Foro Cornelii sancti Cassiani*. Tout le monde connaît la description de la peinture que Prudence vit sur le tombeau de ce martyr [3]. C'est dans sa basilique que S. Pierre Chrysologue rendit l'âme [4].

Tout le propre de l'antique église de Bologne est compris en ce vers de Paulin de Nole :

Vitalem Agricolam Proculumque Bononia condit [5].

Proculus et Agricola sont également cités comme appartenant à Bologne par Victrice de Rouen [6]. Le culte de S. Pro-

(1) CIL. XI. 281. Même remarque que plus haut pour le mot *sanctus*.
(2) CIL. XI. 254.
(3) *Peristeph.*, x.
(4) Agnellus, *Liber pontif. eccl. Ravenn.*, xxi, *M. G.* Script. rerum langob., p. 314.
(5) *Carm.* XXVII, 432.
(6) *De laude sanctorum*, xi, *P. L.* t. XX, p. 453.

culus semble avoir eu une grande diffusion, s'il est vrai que c'est le même martyr que nous trouvons honoré en Ombrie, à Puteoli, à Ravenne [1]. Les martyrs Vital et Agricola [2] sont parvenus à une renommée plus universelle. S. Vital eut son église à Ravenne [3] et à Rome [4], et nous voyons Victrice enrichir son église de Rouen d'une relique de S. Agricola [5], tandis que Namatius, évêque de Clermont, envoie des prêtres en Italie pour rapporter des reliques des saints Vital et Agricola [6]. On a pu remarquer que les noms des deux martyrs n'étaient pas inséparables comme ils le sont de nos jours. Si, au 27 novembre, le martyrologe hiéronymien enregistre *in Italia civitate Bononia Agricolae et Vitalis*, au 29 avril, on n'y trouve que *Bononiae Vitalis*, au 3 décembre, *Bononiae Italiae Agricolae*. Les autres martyrs, Hermes, Aggée et Caius qui apparaissent dans les calendriers du moyen-âge, ont été indûment annexés par l'église de Bologne sur la foi d'une notice de l'hiéronymien au 31 décembre, laquelle reparaît le 1 et le 4 janvier. La ville dont il s'agit n'est pas la *Bononia* d'Italie, mais celle de la Mésie. Il suffit pour s'en persuader, de se reporter à l'abrégé syriaque, au 31 décembre [7].

Malgré les fables dont on a entouré la mémoire de S.

(1) Plus haut, p. 343-373.

(2) Plus haut, p. 94-95.

(3) Plus haut, p. 368.

(4) Le *titulus Vestinae* est mentionné comme *titulus S. Vitalis* au concile de 595. Voir DUCHESNE, dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. VII (1887), p. 223.

(5) *De laude sanctorum*, VI, *P. L.* t. XX, p. 448.

(6) GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, II, 16; *In gloria martyrum*, XLIII.

(7) Plus haut, p. 283. A. HARNACK, *Die Mission*, t. II[2], p. 221, cite le martyrologe syriaque sous Bologne d'Italie.

Antonin [1], on peut le mettre au nombre des anciens martyrs, et c'est à Placentia (Piacenza) qu'il faut chercher son tombeau. Victrice de Rouen le compte parmi les martyrs les plus vénérés comme parmi les thaumaturges les plus réputés : *curat Placentiae Antoninus* [2], et, le 30 septembre, l'hiéronymien place en première ligne : *Placentia natale Antonini.*

Nous quittons l'Émilie pour faire une rapide tournée en Istrie et en Vénétie [3]. Parenzo nous attire par la belle basilique que l'évêque Euphrasius construisit au VIe siècle. C'est là que fut transféré le corps de S. Maurus, qui reposait d'abord dans un cimetière suburbain. Au VIIe siècle, S. Maurus fut enlevé à Parenzo et porté à Rome, où il repose encore avec les martyrs Dalmates, dans la chapelle de Saint-Venant au Latran [4].

Aquilée, si déchue de son ancienne splendeur, eut aussi son importance dans l'histoire du culte des reliques. Nous savons qu'on y recherchait, comme ailleurs, une sépulture privilégiée dans la *sancta beatorum vicinia* [5], *in hoc sanctorum loco* [6], et ce voisinage était sans doute celui des corps des martyrs appartenant en propre à cette église. L'histoire des origines, à Aquilée, est étrangement troublée par des légendes que nous ne pouvons discuter ici. Fortunat, qui connaissait le pays, ne multiplie pas, autant

(1) BHL. 580, 581.

(2) *De laude sanctorum*, XI, *P. L.* t. XX. p. 453.

(3) Nous avons dit ailleurs que la lecture *in Istria, in Stria* dans le martyrologe hiéronymien (24 mai, 5 juin, 12 août) n'est qu'une déformation de *in Syria, in Lystris*. Voir *Saints d'Istrie et de Dalmatie*, dans ANALECT. BOLLAND., t. XVIII, p. 384.

(4) *Analect. Bolland.*, t. c., p. 377-84.

(5) CIL. V. 1678.

(6) CIL. V. 1698.

qu'on pourrait s'y attendre, les invitations à visiter les sanctuaires de la ville :

aut Aquiliensem si forte accesseris urbem,
Cantianos domini nimium venereris amicos
ac Fortunati benedictam martyris urnam [1].

Les Cantiani sont les trois martyrs Cantius, Cantianus, Cantianilla, qui sont au martyrologe hiéronymien à la date du 31 mai avec Protus et Chrysogonus. Leurs trois noms sont inscrits sur le célèbre reliquaire de Grado [2], et une antique homélie, prononcée le jour de leur fête [3], nous donne sur leur passion des détails, malheureusement trop sommaires. Au mois de juin, les 14, 15 et 17, le martyrologe annonce *in Aquileia Proti*, et le nom des Cantiani n'y apparaît, semble-t-il, que comme rappel [4]. Pour S. Chrysogone, au 24 novembre, la leçon de l'hiéronymien reste incertaine, *Roma*, ou *Aquileia* [5]. Ce ne sont pas les Actes de S[te] Anastasie, le seul récit que nous ayons concernant S. Chrysogone [6], qui trancheront la question de savoir si ce martyr est un romain honoré à Aquilée ou un saint d'Aquilée honoré à Rome [7].

La notice de l'hiéronymien au 14 août mérite de nous

(1) *Vita S. Martini*, IV, 658-660.

(2) De Rossi, *Bullettino*, 1872, pp. 41, 155.

(3) BHL. 1549. Elle est attribuée tantôt à S. Ambroise tantôt à S. Maxime de Turin. *P.L.* t LVII, p. 701-702.

(4) On a fait état d'une inscription d'Aquilée : *beatissimo martyri Proto*, gravée sur un sarcophage. Mais on est d'accord maintenant pour la regarder comme de date relativement récente. Il est vrai qu'il est question aussi d'un marbre beaucoup plus ancien qui porterait le même texte. Swoboda, dans Lanckoronski, *Der Dom von Aquileia* (Wien, 1906), p. 39. J'avoue ne pas oser m'en servir.

(5) Il existe aussi une inscription *beatissimo martiri Chrysogono*. Swoboda, l.c., p. 39. Elle est également de date récente.

(6) BHL. 1795.

(7) La question a été fort bien posée par P. Paschini, *La chiesa Aquileiese ed il periodo delle origini* (Udine, 1909), p. 62-65.

arrêter un instant : *in Aquileia Felicis Furtunati Vincentiae* Fortunatus apparaît encore, sans Félix, sous Aquilée, le 12 juillet et le 22 (23) août ; le 11 juin, il s'agit d'une translation, et le même jour il est question des SS. Nabor et Félix. Or, quand on parcourt les pages de l'hiéronymien, le groupe *Felix, Fortunatus*, devient une véritable obsession. Le nom de Fortunatus revient fréquemment, et très souvent, le même jour, celui de Félix. Pour une quarantaine de mentions que nous avons relevées, le nom de Félix se trouve au moins vingt-cinq fois, sinon accolé au nom de Fortunatus, du moins dans les environs [1]. A Vicetia (Vicenza), on a trouvé une inscription, que De Rossi faisait remonter très haut, sur laquelle les deux noms se trouvent réunis : *Baeati martyres Felix et Fortunatus* [2]. On est porté à penser qu'il a existé un groupe Félix et Fortunatus, dont le culte a joui d'une extraordinaire célébrité. Mais où localiser ce groupe ? Dans l'annonce du 14 août, il se trouve entre *Aquileia* et *Vicetia*. S'il faut s'en tenir au témoignage du poète Fortunat, le groupe est artificiel ; Félix appartient à Vicence, Fortunat à Aquilée. Voici comment il s'exprime :

Felicem meritis Vicetia laeta refundit
et Fortunatum fert Aquileia suum [3].

Faudra-t-il dire que, pour des raisons qui nous échappent, on s'est plu à Aquilée, à Vicence et ailleurs, à honorer ensemble les deux martyrs ? Leurs anniversaires coïncidaient-ils peut-être ? Je ne sais s'il y a rien de mieux à répondre en ce moment. Si l'on veut commenter l'hiéro-

(1) Un autre accouplement, moins fréquent, il est vrai, mais qui revient plusieurs fois, c'est celui de *Fortunatus* et *Donatus*, auxquels *Felix* s'ajoute parfois.

(2) *Roma sotterranea*, t. III, p. 436.

(3) *Carm.* VIII, 3, 165-166.

nymien au moyen du texte de Fortunat, on sera amené à lire : *XIX kal. sept. in Aquileia Furtunati. Vincentia Felicis.*

Le 3 septembre, on faisait mémoire à Aquilée de la dédicace de la basilique de Saint-André, et de l'*ingressio reliquiarum* qui avait eu lieu à cette occasion. Ces reliques étaient celles de l'apôtre, de S. Luc, de S. Jean, de Ste Euphémie, d'autres peut-être que l'état du texte de l'hiéronymien ne nous engage pas à préciser.

Les hagiographes de Iulia Concordia (Portogruaro), gens de peu de considération, racontent la passion de soixante-douze martyrs de leur cité [1]. Mais, au 17 et au 18 février, l'hiéronymien nous laisse dans la perplexité en mettant Concordia tantôt en Afrique, tantôt en Italie, et en accumulant sans ordre les noms de saints dont l'attache à la rubrique topographique est invisible. Indice plus grave. Fortunat, qui promène son lecteur dans les sanctuaires du pays, ne connaît pas les martyrs de Concordia.

Si petis illud iter qua se Concordia cingit
Augustinus adest pretiosus Basiliusque [2].

Les noms d'Augustin et de Basile n'ont jamais figuré dans aucune liste de martyrs de Concordia [3].

En revanche à Padoue, Fortunat nous conduit au tombeau de Ste Justine :

Si Patavina tibi pateat via, pergis ad urbem :
huc sacra Iustinae, rogo, lambe sepulchra beatae [4].

(1) BHL. 2303. Sur le cimetière chrétien de Iulia Concordia, voir Lefort, dans *Revue archéologique*, 1875, t. I, p. 340-46 ; 1876, t. I, p. 332-36 ; Liverani, *Le iscrizioni del sepolcreto di Concordia*, dans *Archivio Veneto*, t. X (1875), p. 352-55 ; E. Degani, *Relazione intorno al sepolcreto cristiano Concordiese*, dans Atti del II° Congresso internazionale di archeologia cristiana (Roma, 1902), p. 105-107.

(2) *Vita S. Martini*, IV, 663, 664.

(3) M. Belli, *Concordia e i suoi martyri* (Udine, 1893), p. 71.

(4) *Vita S. Martini*, IV, 672, 673.

L'inscription de l'antique basilique commencée et achevée par Opilio existe encore dans l'immense église qui a remplacé cette modeste construction [1]. Nous avons reconnu sainte Justine dans la procession des Vierges de Ravenne. Elle est invoquée dans cette épitaphe découverte à Rimini : *Hic requiescit in pace Innocentius qui deprecans sanctum Andream et sanctum Donatum et sancta Iustina ut si quis ista sepultura pos depositione eius aperire voluerit vel iusserit aperire iudicium vestrum puniatur* [2].

Brixia (Brescia) se dissimule, dans l'hiéronymien, au 16 février, sous la formule *in Britannis natale sanctorum Faustiniani et Iuventiae,* plus précieuse pour l'histoire du culte des martyrs Faustin et Iovite que la copieuse légende qu'on leur a faite au moyen âge [3]. On sait que Brescia eut un évêque, Gaudence, qui professait à l'égard des martyrs et de leurs reliques une dévotion particulière. Il est étrange que, dans ses sermons, on ne rencontre pas la moindre allusion aux martyrs de sa ville épiscopale, alors qu'on le voit partout à la recherche de reliques étrangères. Nous avons de lui un discours prononcé lors de la dédicace de la basilique consacrée aux martyrs, et à laquelle il voulut qu'on donnât le nom de *Concilium sanctorum.* Les saints qu'il y réunit sont S. Jean-Baptiste, S. Thomas, S. André, S. Luc, les saints Gervais, Protais et Nazaire, les saints Sisinnius, Martyrius et Alexandre, enfin les Quarante martyrs [4]. En quoi consistaient ces reliques, nous ne le savons pas exactement, sauf pour les saints de Milan : *quorum sanguinem tenemus gypso collectum,*

(1) CIL. V. 3100.
(2) De Rossi, *Bullettino,* 1864, p. 15.
(3) BHL. 2836-2838.
(4) *Sermo* XVII, *P. L.* t. XX, p. 959-71.

dit l'évêque. Et il ajoute : *nihil amplius requirentes, tenemus enim sanguinem qui testis est passionis* [1], manifestant ainsi un état d'âme trop fréquent chez les chercheurs de reliques, plus préoccupés d'en recueillir un grand nombre que d'exiger des garanties d'authenticité.

Les saints Sisinnius, Martyrius et Alexandre (†397) venaient à peine d'être victimes de la fureur des païens dans la vallée des Anauni (Val di Non) lorsque Gaudence reçut leurs reliques. On sait d'ailleurs qu'ils furent honorés comme martyrs aussitôt après leur mort. Voir à ce sujet la correspondance de Vigile [2], la réception de leurs reliques à Milan [3], et la lettre de S. Augustin rappelant la *causa clericorum Anaunensium, qui, occisi a gentilibus, nunc martyres honorantur* [4]. Ils sont à l'hiéronymien, au 29 mai : *Tredenti in Anaunia Sisinni Alexandri Martyri*. Nous avons deux homélies sur ces martyrs, *qui temporibus nostris passi sunt*, attribuées à S. Maxime de Turin [5]. Outre Milan et Brescia, Ravenne reçut de leurs reliques [6].

Il nous reste à visiter les villes de la Transpadane. A Comum (Côme) vit encore le souvenir de S. Fidèle. Nous ne discuterons pas ses Actes [7]. Au VIe siècle, Ennodius connaît son tombeau : *secessum haud procul a beati martyris Fidelis sepulchro, ubi Larius Ionii marmoris minas deponit* [8], c'est-à-dire près du lac de Côme. On a retrouvé les restes

(1) *P. L.* t. c., p. 963.
(2) BHL. 7794, 7795.
(3) *Vita S. Ambrosii*, BHL. 377, c. 52.
(4) *Epist.* 139, 2. *P. L.* t. XXXIII, p. 536.
(5) *P. L.* t. LVII, p. 695-698.
(6) Plus haut, p. 371.
(7) BHL. 2922, 2923
(8) *Vita B. Antonii*, BHL. 584, c. 18.

de la vieille basilique du quatrième siècle [1]. Il y avait aussi dans la ville une basilique de Saint-Julien. Une certaine Guntelda, sur son épitaphe, adjure le gardien de cette église, *et te custude beati Iuliani*, de veiller à ce que son tombeau soit respecté [2]. Nous n'avons aucune raison de penser que le titulaire de la basilique est un martyr local.

Avant les grandes inventions de corps saints à Milan [3], cette ville comptait trois martyrs indigènes. S. Ambroise lui-même n'en connaissait pas d'autres : *granum sinapis martyres nostri sunt Felix, Nabor et Victor* [4]. Au 8 mai, qui est la date traditionnelle, et à d'autres dates que nous n'avons pas à discuter ici [5], S. Victor est marqué dans l'hiéronymien. S. Ambroise choisit, à côté de la tombe du martyr, un emplacement pour y déposer son frère Satyre :

Uranio Satyro supremum frater honorem
Martyris ad laevam detulit Ambrosius [6].

Plusieurs églises lui furent dédiées à Milan et ailleurs [7]. Un de ses clients les plus dévots fut Ennode, qui fut guéri par ce martyr [8], et, d'après Grégoire de Tours, les captifs s'adressaient à lui avec succès pour obtenir

(1) De Rossi, *Bullettino*, 1882, p. 89.
(2) CIL. V. 5415,
(3) F. Savio, *I santi martiri di Milano*, Pavia, 1906.
(4) *Expositio evangelii sec. Lucam*, VII, 178, Schenkl, p. 361. Un interpolateur a ajouté, après Victor, *Gervasius et Protasius et Nazarius*. Voir Schenkl, p. vi-vii.
(5) Martyrologe hiéronymien aux 6, 14, 15 mai, aux 21, 30 septembre.
(6) Bücheler, *Carmina latina*, 1421.
(7) F. Savio, *I santi martiri di Milano*, p. 18-20; Id., *Gli antichi vescovi d'Italia. Il Piemonte* (Torino, p. 1899), p. 495-513.
(8) *Ennodii opera*, Vogel, pp. 284, 302, 303.

leur délivrance [1]. Déjà du temps de S. Ambroise, la basilique des saints Nabor et Félix était très fréquentée ; leur tombeau était protégé contre les indiscrétions de la foule, comme c'était d'ailleurs l'usage, par un cancel [2]. La dévotion à ces deux martyrs, dont la fête se célèbre le 12 juillet [3], franchit les limites du diocèse de Milan ; nous les avons vus représentés sur la grande mosaïque de Ravenne.

La question de la translation des martyrs Victor, Nabor et Félix de Lodi à Milan n'a pas reçu jusqu'ici de solution absolument satisfaisante. Les récits hagiographiques où elle est racontée n'inspirent qu'une confiance médiocre [4], et pour mettre dans la balance le poids de l'autorité de S. Ambroise, il faudrait que l'authenticité de l'hymme

Victor, Nabor, Felix, pii
Mediolani martyres [5],

fût absolument incontestable. S'il s'agit d'une translation solennelle, le fait cadre mal avec tout ce que nous savons de l'histoire de S. Ambroise.

On admettrait plus facilement que, d'après la tradition de l'église de Milan, les trois martyrs eussent été exécu-

(1) *In gloria martyrum*, XLIV.

(2) PAULINI *Vita S. Ambrosii*, BHL. 377, c. 14 : *erant in basilica in qua sunt hodie corpora Naboris et Felicis martyrum ; sed sancti martyres Nabor et Felix celeberrime frequentabantur..... in tantum ut super ipsorum [Gervasii et Protasii] sepulchra ambularent omnes qui vellent ad cancellos pervenire quibus sanctorum Naboris et Felicis martyrum ab iniuria sepulchra defendebantur.*

(3) Leurs noms paraissent encore dans le martyrologe hiéronymien le 14 mai et le 10 juillet.

(4) BHL. 6028, 6029.

(5) A. STEIER, *Untersuchungen über die Echtheit der Hymnen des Ambrosius*, JAHRBÜCHER FÜR KLASSISCHE PHILOLOGIE, Supplementband XXVIII (Leipzig, 1903), p. 655. Cf. 606-11.

tés à Lodi et transportés aussitôt à Milan. Il faudrait alors ne pas trop prendre à la lettre les expressions du poète :

Rapti quadrigis corpora,
revecti in ora principum
plaustri triumphalis modo.

Quoiqu'il en soit, S. Ambroise regardait bien comme des martyrs de Milan les saints Victor, Nabor et Félix, et ce n'est pas à eux qu'il faisait allusion en écrivant ces paroles : *perdiderat civitas nostra martyres quae rapuit alienos* [1].

La gloire des vieux saints milanais fut quelque peu éclipsée par celle des nouveaux martyrs découverts par S. Ambroise, Gervais et Protais d'une part, Nazaire et Celse de l'autre [2]. Les deux groupes, le premier surtout, acquirent une grande célébrité, et nous avons déjà pu constater que leurs reliques furent très recherchées. Nous les retrouverons jusqu'en Espagne [3], et Grégoire de Tours assure de son côté qu'elles étaient répandues *per totum Galliarum ambitum* [4]. Les anniversaires respectifs sont le 19 et le 28 juillet ; dans l'hiéronymien les deux groupes se trouvent mêlés [5]. Nous pouvons ajouter à ces martyrs l'évêque Denys, mort en exil, et dont les reliques furent renvoyées à S. Ambroise par les soins de S. Basile [6]. L'anniversaire est marqué au 27 mai.

(1) *Epist.* XXII, 12, *P. L.* t. XVI, p. 1023.
(2) Plus haut. p. 93-96.
(3) Voir *Analect. Bolland.*, t. XXXI, p. 320-21.
(4) *In gloria martyrum*, XLVI.
(5) Le 30 octobre, ils sont encore une fois nommés sans rubrique géographique, à moins de les raccorder à la rubrique la plus voisine, *In Antiochia*. Mais cette solution manque de vraisemblance. Le *Nazarius* du 17 juillet n'est pas le martyr de Milan. Il faut lire *Nartzallus*, qui est le nom d'un des martyrs Scillitains.
(6) BASILE, *Epist.* 197, *P. G.* t. XXXII, p. 710.

Il y avait anciennement à Milan une église de Sainte-Valeria qui occupait l'emplacement d'une sépulture de la famille des Valerii [1]. On n'est pas d'accord sur l'origine du vocable ; mais on n'a pas d'arguments pour établir qu'il y eut une martyre du nom de Valeria. C'est une fantaisie d'hagiographe qui fait de Valeria la mère des saints Gervais et Protais, comme elle leur a donné pour père S. Vital [2]. Ces deux noms, avec celui d'Ursicinus, se lisent dans certains manuscrits de l'hiéronymien au 19 juin : interpolation due à l'influence du Pseudo-Ambroise [3]. Faustinus, au 7 août, Felicitas, au 25 décembre, sont des noms étrangers à Milan ; de même, Mocius, car c'est bien lui qui est nommé le 9 et le 16 juillet. Ces anniversaires s'expliquent sans doute par des dépositions de reliques. Il y eut à Milan deux cérémonies de ce genre qui laissèrent un souvenir durable. Le 9 mai, c'est, d'après l'hiéronymien, la fête *de ingressu reliquiarum apostolorum Iohannis, Andreae et Thomae in basilica ad portam Romanam* ; le 27 avril, il annonce *Mediolano Lucae Andreae Iohannis Severi et Euphemiae*. Le nom de sainte Euphémie doit probablement être ajouté à la première énumération. Le manuscrit d'Echternach semble l'avoir conservé sous cette forme : *Mediolano Ephemici*, et l'on a pu voir par l'exemple de Ravenne et d'Aquilée que les reliques de Ste Euphémie accompagnaient fréquemment celles des apôtres dans les dédicaces. La dédicace du 6 mai est celle-là même dont on demandait à S. Ambroise de renouveler les rites : *sicut Romanam basilicam dedices*. Il répond : « Je le ferai, si je

(1) De Rossi, *Bullettino*, 1864, p. 30-32 ; Savio, *I santi martiri di Milano* l. c., p. 43-51.
(2) Plus haut, p. 369.
(3) BHL. 3514.

trouve des reliques [1]. » C'est dans la lettre où, après avoir rappelé cette conversation, il raconte l'invention des SS. Gervais et Protais, qu'il écrit la fameuse phrase : *perdiderat civitas nostra martyres quae rapuit alienos*. Il nous paraît que ces martyrs étrangers ne sont autres que ceux dont il avait solennellement reçu les reliques pour les déposer dans la basilique de la Porte Romaine. Sous l'évêque Simplicianus furent amenées à Milan et reçues *summa cum devotione* les reliques des martyrs d'Anaunie [2]. Il les déposa dans une basilique qui existe encore de nos jours et dont le titulaire est actuellement S. Simplicien lui-même [3].

Il est à croire que Milan reçut de bonne heure des reliques de Ste Thècle. On sait qu'une de ses plus anciennes basiliques fut consacrée à la protomartyre ; mais on ignore la date précise de cette consécration [4].

D'après les actes de S. Eusèbe de Verceil [5], pièce qui remonte aux environs du IXe siècle, mais dont on peut

(1) *Epist.*, XXII, 1, *P. L.* t. XVI, p. 1019.

(2) Paulinus, *Vita S. Ambrosii*, BHL. 377, c. 52.

(3) La fête de la translation se célèbre le 15 août, qui est le jour même de la fête de S. Simplicien. Dans le manuscrit d'Echternach, au 15 juillet, se rencontrent à une ligne de distance *Alexandria* et *Sisinnius*. Le P. Savio (l. c., p. 72) y a reconnu avec beaucoup de sagacité les noms des martyrs d'Anaunie, mais il hésite à fixer à cette date plutôt qu'au 15 août la translation à Milan. La coïncidence de cette dernière date avec l'anniversaire de l'évêque donnerait pourtant à penser qu'elle est artificielle. Je noterai en passant, mais sans en vouloir tirer trop grand parti, qu'au 15 juillet Sisinnius et Alexandre sont seuls nommés, à l'exclusion de Martyrius, de même que dans le récit de Paulin.

(4) De Rossi, *Inscriptiones christianae Urbis Romae*, t. II, p. 161 ; Savio, *Le basiliche di Milano al tempo di S. Ambrogio* (Torino, 1904), p. 10-17.

(5) BHL. 2748. Sur cette pièce, voir F. Savio, *Gli antichi vescovi d'Italia. Il Piemonte*, p. 548-54.

tirer quelque parti au moins pour la topographie, ce saint fut enseveli dans la basilique qu'il avait lui-même élevée sur le tombeau du martyr Theonestus, qui ne nous est connu que par cette mention et par une inscription peu ancienne [1]. Ce fut plus tard la basilique de S. Eusèbe, lequel, comme on sait, fut, à partir d'une certaine époque, assimilé aux martyrs [2], bien que les contemporains lui aient refusé ce titre [3]. On avait à Verceil des reliques des saints Nazaire et Victor. Le prêtre Sarmata avait choisi son tombeau à leurs côtés [4]. Il y en avait peut-être d'autres, dont nous ignorons les noms, car c'est de Verceil que nous vient l'épitaphe *Sanctorum gremiis commendat Maria corpus* etc. [5] Il ne nous reste qu'un indice de ce genre, pour Eporedia (Ivrée), dans l'épitaphe de Silvius, qui se réserve un tombeau près des martyrs, et bâtit un oratoire où il dépose des reliques :

hoc proprio sumptu divino munere dignum
aedificavit opus, sanctorum pignora condens [6].

On a voulu préciser, et donner à ces martyrs les noms de Savinus, Tegulus et Bessus, mais sans apporter d'arguments suffisants [7]. Pour nous ils demeurent des inconnus.

Au 20 novembre, l'hiéronymien annonce *Taurinis civitate Octavi, Solutoris, Adventoris*. Les deux premiers noms se retrouvent, sans indication de ville, au 15 mars. Une

(1) L. Bruzza, *Iscrizioni antiche Vercellesi* (Roma, 1874), n. 126 ; Savio, l. c., p. 418-20.

(2) CIL. V. 6723, 6722 ; Bücheler, 704, 1425 ; BHL. 2748.

(3) Savio, l. c., p. 414-31. Cf. Bruzza, l. c., 128.

(4) CIL. V. 6739 ; Bücheler, 779.

(5) CIL. V. 6734 ; Bücheler, 782.

(6) CIL. V. 6817 ; Bücheler, 777. Le manuscrit qui nous a conservé cette épitaphe porte *divino munere dignus*.

(7) Savio, l. c., p. 182-83.

homélie en l'honneur de ces martyrs est attribuée à S. Maxime de Turin [1]. Quelle que soit la valeur que l'on reconnaisse à leurs Actes [2], on ne peut douter que leur tombeau n'ait été abrité de bonne heure sous un oratoire ou une basilique [3], qui fut visitée par Ennodius, voyageant de Pavie à Briançon [4]. D'autres *limina sanctorum* sollicitèrent sa dévotion durant le parcours. Les noms qu'il cite semblent aisés à reconnaître. Eusebius est sans doute l'évêque de Verceil, et Saturninus le martyr de Toulouse, qui avait probablement une église dans les environs. Crispinus, Daria, Maurus, Quintus ne peuvent être identifiés que par conjecture.

(1) *P. L.* t. LVII, p. 427-30.
(2) BHL. 85, 86.
(3) Savio, t. c., p. 283-85.
(4) *Opera*, ed. Vogel, p. 194.

CHAPITRE VIII.

LES PRINCIPAUX CENTRES DU CULTE DES MARTYRS. LA GAULE. L'ESPAGNE. L'AFRIQUE.

Avec un guide comme Grégoire de Tours, la visite des sanctuaires est aisée, et nous pourrons, d'un pas rapide, traverser la Gaule. Ses livres spéciaux, le *Liber in gloria martyrum*, le *Liber de virtutibus sancti Iuliani*, et aussi ses autres ouvrages sont remplis d'indications précieuses sur les basiliques et les fêtes des saints. Plus rarement qu'ailleurs, les inscriptions, les chroniques et les récits hagiographiques viennent combler les lacunes ou provoquer des discussions, et l'historien des Francs est trop connu pour qu'il y ait lieu, la plupart du temps, de commenter les renseignements qu'il nous fournit [1]. Le martyrologe hiéronymien nous sera de quelque secours. Il renferme, pour la Gaule, deux catégories d'annonces, celles que le compilateur italien avait recueillies, et celles qui sont propres à la recension gallicane. Celles-ci, on le sait, se reconnaissent aisément.

Parcourons d'abord la Narbonnaise. Dans une hymne où Prudence énumère les villes qui se glorifient d'avoir donné un martyr à l'église, il cite Narbonne :

Surget et Paulo speciosa Narbo [2].

(1) Outre les travaux d'une portée plus générale, il faut citer A. Longnon, *Géographie de la Gaule au VIe siècle*, Paris, 1878 ; C. A. Bernouilli, *Die Heiligen der Merowinger*, Tübingen, 1900.

(2) *Peristeph.* IV, 34.

Ce qui donne à penser que la notice de l'hiéronymien au 22 mars, *in Narbona civitate natale sancti Pauli confessoris,* n'est pas tout à fait exacte et qu'il faut s'en tenir au manuscrit d'Echternach, qui retranche le titre de confesseur. Grégoire de Tours ne le mentionne pas, mais il note que Narbonne possédait des reliques de S. Genesius [1] et de Félix de Gerunda [2].

Biterrae (Béziers) paraît n'avoir pas eu de martyr propre ; mais il convient de ne pas oublier la basilique fondée en 455 par le prêtre Othia, *in honorem sanctorum martyrum Vincenti, Agnetis et Eulaliae* [3].

Saint Baudile de Nîmes est un des martyrs qui semblent appartenir à la première rédaction de l'hiéronymien, au 20 mai : *Nemauso Baudilis martyris.* C'est l'indice d'une renommée peu commune. Une épitaphe, qui place le défunt sous sa protection, porte au 21 mai le jour de sa passion [4]. Grégoire de Tours consacre un chapitre au *gloriosum sepulchrum Baudillii beati martyris* [5].

La Première Aquitaine comptait une série importante de sanctuaires. Biturigas (Bourges) n'honorait que des martyrs étrangers. Son église possédait du sang de S. Étienne [6] ; non loin de la ville s'éleva aussi, vers le milieu du VI[e] siècle, une basilique de Saint-Symphorien [7].

Près de la Civitas Arverna ou Arvernis (Clermont-Ferrand) reposait S. Antolianus. Grégoire de Tours raconte

(1) *In gloria mart.* XXII.
(2) *In gloria mart.* XCI.
(3) CIL. XII, 4311.
(4) *XII kal. iunias Tenarias intravit Petrus fauces Averni, sed marter Baudelius per passionis die domino dulcem suum commendat alumnum.* LEBLANT, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule,* 708.
(5) *In gloria mart.* LXXVII.
(6) *In gloria mart.* XXXIII.
(7) *In gloria confess.* LXXIX. Cf. LONGNON, *Géographie de la Gaule,* p. 464.

quelques incidents curieux à propos de la construction de la basilique dans les premières années du VI[e] siècle [1]. Une basilique abrita également les tombeaux des saints Cassius et Victorinus [2], sur lesquels nous avons quelques détails [3]. Un martyr du nom de Liminius était enseveli dans l'église de Saint-Vénérand. Le peuple se racontait son histoire, mais ne lui rendait aucun culte [4]. Les autres martyrs honorés au chef-lieu des Arvernes appartenaient à d'autres églises, S. Pierre, S. André [5], S. Étienne [6], S. Laurent [7], S. Cirycus [8]. L'église épiscopale doit son titre de Saint-Agricola-et-Vital aux reliques que l'évêque Namatius (446-c.462) envoya quérir à Bologne, et qu'il déposa solennellement dans sa cathédrale le jour de la dédicace [9]. L'hiéronymien fixe cette cérémonie au 14 mai : *Arvernus dedicatio ecclesiae sancti Agricolae*. Un anniversaire qui s'explique moins facilement, c'est celui du 10 décembre : *in civitate Arvernis Agricolae et Vitalis martyrum*. Les deux martyrs avaient sans doute une fête distincte de celle de la déposition de leurs reliques.

Les vers de Sidoine Apollinaire :

hinc te suscipiet benigna Brivas
sancti quae fovet ossa Iuliani [10],

trouvent leur commentaire naturel dans la notice de l'hiéronymien au 28 août : *in Arverno vico Brivatinse passio sancti Iuliani martyris*, et surtout dans le livre de Grégoire

(1) *Hist. Franc.* I, 33 ; *In gloria mart.* LXIV.
(2) *Hist. Franc.* IV, 12. Cf. LEBLANT, *Inscriptions*, 560.
(3) *Hist. Franc.* I, 33.
(4) *Hist. Franc.* I, 33 ; *In gloria confess.* XXXV.
(5) *Hist. Franc.* IV, 31.
(6) *Hist. Franc.* II, 17.
(7) *Vitae Patrum*, VI, 7.
(8) *Hist. Franc.* II, 21 ; *Vitae Patrum*, III, 1.
(9) *Hist. Franc.* II, 16 ; *In gloria mart.* XLIII.
(10) *Carmina*, XXIV, 16-17. Cf. *Epist.* VII, 1.

consacré aux miracles de S. Julien. D'après la tradition, le martyr souffrit la mort à Brioude, et son corps y fut enseveli ; la tête aurait été portée à Vienne [1]. Une première basilique, celle probablement où fut enseveli Avitus, l'empereur qui mourut évêque de Plaisance [2], devient bientôt trop étroite. Vers la fin du Ve siècle, elle fut remplacée par un temple plus vaste, où les pèlerins continuèrent à se porter en foule. Tout ceci ne nous renseigne malheureusement pas sur les origines du culte de S. Julien, et le chapitre de Grégoire, *de festivitate eius*, fait vivement sentir tout l'intérêt qui s'attache à cette question. Le peuple de Brioude ignorait le jour de l'anniversaire du martyr, et s'adressa à S. Germain d'Auxerre pour connaître cette date. Celui-ci, après leur avoir recommandé de prier, déclara que la fête devait être célébrée le cinq des calendes de septembre [3]. Quoiqu'il en soit, Saint-Julien devint le principal sanctuaire de l'Auvergne, d'où le culte du martyr se répandit par toute la Gaule, à Saintes, dans le Limousin, à Reims, à Tours et aux environs [4], à Paris aussi [5], et dans des endroits qu'il est difficile d'identifier, tel le vicus Vibriacensis [6] et l'oratorium Artannense [7]. Un marchand porta même des reliques de S. Julien en Orient, et bâtit une basilique en son honneur [8]. A dix stades (moins de 2 kilomètres) de la basilique de Brivas, se trouvait une église de Saint-Ferréol, près d'une fontaine, où l'on prétendait que les bourreaux de S. Julien avaient lavé sa tête [9].

(1) *Virtut. S. Iuliani*, I.
(2) *Hist. Franc.* II, 11.
(3) *Virtut. S. Iuliani*, XXIX. Cf. BHL. 3453.
(4) *Virtut. S. Iuliani*, XLVII, XLI, XXXII, XXXIV-XL. L.
(5) *Hist. Franc.* VI, 17 ; IX, 6.
(6) *Virtut. S. Iuliani*, XLVIII-XLIX.
(7) FORTUNAT, *Carm.* X, 10, 13.
(8) *Virtut. S. Iuliani*, XXXIII.
(9) *Virtut. S. Iuliani*, XXV, XXVI.

Nous retrouverons ailleurs le souvenir de ce martyr uni à celui de S. Ferréol. Grégoire signale encore en Auvergne, dans un endroit qu'il appelle domus Iciacensis[1], une basilique de S. Saturnin[2]. A Ricomagus (Riom), on célébrait solennellement la fête de S. Polycarpe[3]. Thigernum (Thiers) avait une basilique, où l'on gardait comme reliques trois pierres arrosées du sang de S. Symphorien d'Autun[4]. Une révélation fit découvrir à Thigernum le corps d'un S. Genesius, *eiusdem loci sanctus*. L'évêque Avitus (c. 571) érigea en son honneur une église, où il déposa également des reliques de S. Genesius d'Arles[5].

Près de l'Urbs Albigensis (Albi), reposait, dans une crypte, un martyr du nom d'Amarandus. Les fidèles l'avaient longtemps négligé. Mais une intervention surnaturelle attira leur attention, et le tombeau du saint devint un centre de culte d'une certaine importance. S. Eugène, chassé d'Afrique par la persécution d'Hunéric, y serait venu mourir[6].

Le Gévaudan compte certainement un évêque martyr, S. Privat, honoré à Mende : *In Gavalus vico Mimmatense passio S. Privati martyris*. Cette notice de l'hiéronymien au 21 août concorde parfaitement avec les données de Grégoire[7], qui cite une basilique de Saint-Privat[8]. Faut-il y ajouter un martyr du nom de Paul ? Voici ce que nous lisons dans l'hiéronymien, en tête des annonces du 29 janvier :

(1) Probablement Yssac-la-Tourette (Puy-de-Dôme). LONGNON, l. c. p. 499.

(2) *In gloria mart.* LXV.

(3) *In gloria mart.* LXXXV.

(4) *In gloria mart.* LI.

(5) *In gloria mart.* LXVI.

(6) *In gloria mart.* LVI, LVII. Cf. *Act. SS.* nov. t. III, p. 323-25.

(7) *Hist. Franc.* I, 34 ; X, 29 ; *Virtut. S. Iuliani*, XXX.

(8) *Hist. Franc.* VI, 37.

in Gavala civitate sancti Pauli. Ce saint est parfaitement ignoré de tous les écrivains. Fortunat lui-même n'a pas entendu parler de lui et ne connaît que S. Privat : *Privatum Gabalus... gerit* [1]. S'agirait-il ici de Gabala de Palestine ? Les documents palestiniens sont malheureusement aussi muets que la tradition gauloise.

La basilique de Saint-Saturnin à Toulouse, qui fut construite, vers 570, par le duc Launobode et que Fortunat a célébrée dans ses vers [2], doit-elle être distinguée de celle que mentionne Grégoire de Tours et qui contenait le corps du saint [3] ? Les avis sont partagés [4]. Au 30 novembre, l'annonce de la fête, *in Spanis civitate Tolosa natale sancti Saturnini episcopi,*pourrait bien appartenir à la première édition du martyrologe. Il n'en est pas de même de la commémoraison d'une translation, au 30 octobre. Nous avons déjà trouvé d'autres traces du culte de S. Saturnin. On eut de ses reliques à Tours [5], en Bourgogne [6], sur le territoire de Brioude, au monastère appelé Pauliacense Monasterium [7]. Toulouse avait encore une basilique de Saint-Vincent. Grégoire raconte un miracle qui s'y est accompli. De son contexte il ressort que le patron était S. Vincent de Saragosse [8].

Dans la Seconde Aquitaine, à Aginnum (Agen), où le patron principal, S. Caprais,avait sa basilique [9], nous ren-

(1) *Carm.* VIII, 161.
(2) *Carm.* II, 8.
(3) *Hist. Franc.* VI, 12.
(4) De Vic et Vaissete, *Histoire générale de Languedoc*, ed. Privat, t. I (1874), p. 377. Voir la note de E. Mabille, *ibid.* p. 377-78.
(5) *In gloria conf.* xx. Cf. *Vitae Patrum*, II, 3.
(6) *In gloria mart.* xxx.
(7) *In gloria mart.* xlvii. Longnon, t. c., p. 537, identifie le Pauliacense monasterium avec Saint-Sernin (Aude).
(8) *In gloria mart.* lxxxviii, lxxxix.
(9) *Hist. Franc.* VI, 12. La fête est marquée au martyrologe le 20 octobre.

controns précisément un S. Vincent, que Grégoire appelle *Agenensis urbis et ipse martyr*, et dont il cite les Actes [1]. Sa basilique était située *infra terminum Agennensis urbis* [2]. Fortunat l'a célébrée dans ses vers, de même qu'une autre basilique située à Vernemetis, ancien temple païen que l'évêque de Bordeaux Leontius II consacra à S. Vincent [3]. D'après les Actes, le corps du martyr aurait été transporté, longtemps après sa mort, au *castrum Pompeiacum* [4]. Au 9 juin, nous lisons dans le manuscrit de Berne du martyrologe hiéronymien : *in Galleis civitate Aginno loco Pompeiaco passio sancti Vincenti martyris*, notice qui n'est peut-être pas indépendante de la Passion. L'ensemble des documents concernant S. Vincent d'Agen et son culte fait naître plusieurs problèmes embarrassants, dont le plus grave est celui de l'identité de ce martyr. Bien que la tradition semble faire de S. Vincent un martyr agenais, l'hypothèse d'une transformation, par la légende, de S. Vincent de Saragosse, très honoré dans le pays, ne nous paraît pas exclue. Il est bien difficile de décider à qui les fondateurs ont entendu consacrer les basiliques de Paris [5], de Tours [6], de Vaison [7].

La basilique principale de Santonas (Saintes), où furent déposées les reliques de S. Eutrope, fut construite par l'évêque Palladius (573-600). Elle remplaça un édifice plus ancien, qui tombait en ruines et que Léon-

(1) *In gloria mart.* CIV ; BHL. 8621.
(2) *Hist. Franc.* VII, 35.
(3) *Carm.* I, 8, 9.
(4) LONGNON, l. c., p. 551, l'identifie avec la ville de Mas d'Agenais (Lot-et-Garonne).
(5) *Hist. Franc.* IV, 20, etc.
(6) *Hist. Franc.* X, 31.
(7) Voir plus loin, p. 397.

tius de Bordeaux restaura [1]. D'après Grégoire de Tours, le saint avait été fort négligé jusque là par les Saintongeois, et l'on avait même oublié sa qualité de martyr. On constata, lors de la translation, qu'il avait droit à ce titre, et il y eut une vision à l'appui [2]. Un sarcophage, portant la simple inscription *Eutropius*, a été trouvé à Saintes [3] et l'on a essayé de démontrer qu'il renfermait les reliques de S. Eutrope [4]. Il existe une curieuse lettre de S. Grégoire à l'évêque Palladius fondateur d'une église en l'honneur des saints Pierre et Paul, Laurent et Pancrace. Il y avait élevé treize autels, dont quatre n'étaient pas encore consacrés parce qu'on les réservait pour les reliques des titulaires. Le pape lui envoie les reliques désirées [5]. Saintes possédait également une basilique de Saint-Julien [6].

L'Urbs Vasatensis (Bazas) se glorifiait de posséder une fiole du sang de S. Jean-Baptiste, rapportée de Jérusalem par une matrone du pays, qui, au retour, bâtit une église pour y déposer la relique. Grégoire de Tours raconte la pieuse conquête en des termes empreints d'une rare naïveté [7]. On honorait dans l'Urbs Beorritana [8] un prêtre martyr dont la basilique et le tombeau étaient spécialement redoutables aux parjures. Grégoire ne donne pas son nom dans le corps du livre, mais dans le sommaire des

(1) VENANTII FORTUNATI *Carm.* I, 13. Mgr DUCHESNE, *Fastes épiscopaux*, t. II, p. 138, juge probable que Fortunat et Grégoire parlent de la même basilique. Cette solution ne va pas sans quelques difficultés.

(2) *In gloria mart.* LV.

(3) LEBLANT, *Inscriptions*, 579.

(4) Cf. DE ROSSI, *Roma sotterranea* t. I, p. 98. — A remarquer que Grégoire de Tours et Fortunat écrivent *Eutropis* ; dans Fortunat au génitif *Eutropis* ou *Eutropitis*.

(5) GREGORII I *Registr.*, VI, 48, EWALD-HARTMANN, p. 423.

(6) *Virtut. S. Iuliani*, XLVII.

(7) *In gloria mart.* XI.

(8) LONGNON, t. c. p. 599, l'identifie avec Cieutat (Hautes-Pyrénées).

chapitres, il est nommé Genesius [1]. Aurions-nous ici encore à constater la transformation d'un saint étranger dont on possédait les reliques ?

On sait en effet que le chef-lieu de la province d'Arles avait donné à l'église un martyr Genesius, qui était la gloire de la cité:

Teque praepollens Arelas habebit
Sancte Genesi,

s'écrie Prudence [2] ; et Fortunat :

Porrigit ipsa decens Arelas pia dona Genesi
astris, Caesario concomitante suo [3].

S. Apollinaire de Valence voulut, avant de mourir, visiter sa basilique [4], où le peuple accourait en foule [5], et où les tombes des privilégiés étaient creusées *ad sanctum martyrem* [6]. Il est probable que l'annonce du 25 août, *in Arelato Genesi*, appartient à la première rédaction de l'hiéronymien. On ne sait s'il faut en dire autant de l'annonce du 15 décembre : *Arelato dedicatio basilicae altaris sancti Genesi martyris*. Serait-ce la dédicace d'une chapelle érigée sur la rive droite du Rhône, où les fidèles laissèrent les *consecrati cruoris vestigia*, tandis qu'ils transportaient le corps sur l'autre rive [7] ? Nous avons déjà rencontré plus d'une fois le nom de Genesius [8] ; nous le retrouverons, notamment à Embrun [9]. Rappelons la célébrité de son culte à Rome, et le dédoublement qui s'opéra insensiblement et fut consacré par une légende [10].

(1) *In gloria mart.* LXXIII.
(2) *Peristeph.* IV, 35.
(3) *Carm.* VIII, 3, 157.
(4) *Vita*, BHL. 634, c. 7.
(5) *In gloria mart.* LXVIII.
(6) CIL. XII, 961.
(7) *Passio S. Genesii*, BHL. 3315, c. 3. Cf. LONGNON, l. c. p. 435.
(8) Plus haut. pp. 280, 341.
(9) *In gloria mart.* XLVI.
(10) *Analect. Bolland.*, t. XXIX. p. 260-63.

Rien ne permet d'affirmer que Vasio (Vaison) ait eu des martyrs propres ; mais il ne convient pas de passer sous silence l'épitaphe du fondateur d'une basilique de Saint-Vincent, mort probablement en 515.

Inlustris titulis meritisque haut dispar avorum
Pantagatus fragilem vitae cum linquerit usum,
Malluit hic propriae corpus committere terrae
Quam precibus quaesisse solum. Si magna patronis
Martyribus quaerenda quies, sanctissimus ecce
Cum sociis paribusque suis Vincentius ambit
Hos aditos, servatque domum dominumque tuetur
A tenebris, lumen praebens de lumine vero [1].

Les compagnons de S. Vincent sont certainement les martyrs dont Pantagatus avait réussi à se procurer les reliques. La chapelle qu'il leur fit construire lui servit à lui-même de dernier asile.

La basilique de Saint-Victor de Marseille renfermait le tombeau de ce martyr[2], et était un des lieux de pèlerinage les plus connus de la Gaule, comme on le voit dans Fortunat [3]. Il n'est pas tout à fait certain, que le *in Massilia Victoris* du 21 juillet appartienne au premier fonds de l'hiéronymien. On ne sait ce qu'il faut penser d'une autre notice, au 1 mars, commençant par *Massilia Hermetis* etc. Si les Marseillais avaient eu des droits sur ces martyrs, on peut croire qu'ils les auraient fait valoir. Il faut en dire autant des chrétiens Volusianus, Fortunatus et autres, dont une épitaphe, très incomplète, a livré les noms, à côté desquels on croit lire ces mots : *qui vim [igni]s passi sunt* [4]. De Rossi

(1) CIL. XII. 1499, Bücheler, 698. L'inscription comprend 19 vers.
(2) *Hist. Franc.* IX, 20 ; *In gloria mart.* LXXVI.
(3) *Carm.*, VIII, 3, 156. Cf. X, 10-21.
(4) CIL. XII, 489.

y reconnaît des martyrs [1] ; Leblant n'ose se prononcer [2]. Je préférerais, cette fois, me ranger du côté de Leblant. Grégoire de Tours ne connaît, outre Saint-Victor et l'église épiscopale, que la basilique de Saint-Étienne [3]. L'existence d'un monastère de Saint-Cirycus nous est révélée par l'épitaphe d'une de ses religieuses, Eusebia [4].

Racontant les origines de la basilique des saints Nazaire-et-Celse à Ebredunum (Embrun), Grégoire de Tours commet une singulière distraction. Il affirme, en invoquant la *lectio certaminis* des deux martyrs qu'ils ont souffert la mort et que leurs corps ont été retrouvés près d'Embrun [5]. Le contexte explique fort bien comment la confusion s'est faite dans sa mémoire [6], et il n'y a pas lieu de se demander si la Gaule a vu se répéter le groupe binaire si caractéristique, propre à la Haute-Italie [7]. On honorait également à Embrun des reliques de S. Genesius [8].

La première basilique de Saint-Ferréol, le martyr de Vienne [9], était située sur la rive du Rhône, et exposée aux violences de l'inondation. L'évêque Mamert († 473) en bâtit une autre, dans laquelle fut transféré le saint corps. On le reconnut grâce à une tradition d'après laquelle la tête de S. Julien était déposée dans le même tombeau.

(1) *Roma sotterranea*, t. I, p. 98-99.
(2) *Inscriptions*, 548 A.
(3) *Hist. Franc.* VI, II.
(4) CIL. XII, 482.
(5) *In gloria mart.*, XLVI.
(6) LONGNON, l. c., p. 456-57.
(7) *Acta SS.* iul. t. VI, p. 516.
(8) *In gloria mart.* XLVI.
(9) FORTUNAT, *Carm.* VIII, 162 : *Ferreolum pariter pulchra Vienna gerit.* Ailleurs *Carm.* III, 7, le poète fait mention de reliques de S. Ferréol envoyées à Nantes.

Grégoire de Tours visita la nouvelle basilique, et se fit expliquer l'inscription de l'abside :

Heroas Christi geminos haec continet aula :
Iulianum capite, corpore Ferreolum [1].

Une lettre de Sidoine Apollinaire à Mamert confirme le récit de la double translation [2]. La notice de l'hiéronymien au 19 septembre, laquelle est probablement une addition gallicane, annonce la dédicace de la basilique, la translation de S. Ferréol et de la tête de S. Julien *et multorum sanctorum corporum*. Au 9 octobre, *in Vigenna civitate multorum martyrum* répond à cette dernière indication, sur laquelle aucun autre texte ne jette un peu de lumière. Grégoire n'a pas entendu parler de cette foule de martyrs ; lors de la translation, on n'a trouvé que trois tombeaux, et rien ne nous autorise à voir une connexion entre cette vague multitude et le groupe Severinus, Exsuperius, Felicianus [3], dont le culte ne semble pas remonter au delà de l'épiscopat de l'évêque Barnard (IXe siècle), qui les transporta à Romans [4]. Sans l'épitaphe de Foedula, qui voulut après sa mort être placée sous la protection des saints Gervais et Protais, nous ignorerions que l'église de Vienne honorait les reliques de ces martyrs [5].

Dans une homélie prononcée à Genève, en 515, par S. Avit pour la dédicace d'une basilique, sur l'emplacement d'un temple païen, nous lisons cette phrase : *fructificat locus martyrum quo floruit cultus idolorum* [6]. Il n'est évidem-

(1) *Virtut. S. Iuliani*, II.
(2) *Epist.* VII, 1.
(3) Inscription métrique dans l'appendice des œuvres de S. Avit, ed. PEIPER, *M. G.* auct. antiq. t. VI, 2, p. 184.
(4) *Vita S. Barnardi*, BHL. 991, c. 7. Cf. GIRAUD-CHEVALIER, *Le mystère des Trois Doms* (Lyon, 1887), p. LXXXVII-CIV.
(5) CIL. XII, 2115.
(6) *Homil.* XX, PEIPER, p. 133.

ment pas question d'y voir une allusion à des martyrs locaux [1], mais à ceux dont les reliques furent déposées dans le nouveau sanctuaire, sans doute les martyrs d'Agaune. Maurienne non plus n'eut pas ses martyrs propres. Elle dut son nom de Saint-Jean-de-Maurienne à l'église qui reçut les reliques de S. Jean-Baptiste rapportées de Palestine par une certaine Tygris [2].

La gloire de l'église de Lyon, mère d'une troupe héroïque de martyrs dont la chrétienté entière a lu les Actes, devrait faire pâlir, semble-t-il, la renommée des sanctuaires les plus importants de la Gaule. En fait la *basilica mirae magnitudinis* qui fut construite à Athanacus (Ainay), lieu du martyre [3], ne semble pas avoir attiré le flot populaire, comme tant d'autres églises que nous voyons citées parmi les lieux de pèlerinage célèbres. Ni Victrice ni Fortunat ne mentionnent les Lyonnais dans leurs listes. Grégoire de Tours, qui fait de S. Irénée un martyr [4], place son tombeau dans la crypte de l'église Saint-Jean entre les deux martyrs Epipodius et Alexandre, dont les Actes ne sont pas très importants [5], mais qui paraissent avoir laissé un souvenir durable dans l'église de Lyon [6]. On attribue à S. Eucher une homélie prononcée le jour de leur fête [7]. L'hiéronymien annonce au 24 avril : *in civi-*

(1) L'invention de S. Victor n'eut lieu qu'au commencement du VIIe siècle. Voir B. Krusch, dans *M. G.* Script. rer. merov. t. III, p. 31-32.

(2) *In gloria mart.* XIII. Cf. BHL. 8289, 8290.

(3) *In gloria mart.* XLVIII,

(4) *Hist. Franc.* I, 29 ; *In gloria mart.* XLIX. Sur cette question voir W. Meyer, *Die Legende des h. Albanus*, Abhandlungen der K. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, n.F. t. VIII, (1904), p. 66-67.

(5) BHL. 2574, 2575.

(6) *In gloria confess.* LXIII.

(7) *P. L.* t. L, p. 861-65.

tate Lugduno Galliae passio Alexandri cum aliis numero XXXIIII et dedicatio criptae ubi corpora eorum requiescunt. Le grand nombre des compagnons de S. Alexandre appelle naturellement quelques réserves ; la crypte sera celle de la basilique de Saint-Jean devenue plus tard l'église Saint-Irénée [1].

Deux martyrs, S. Marcel au Castrum Cabilonense (Chalon-sur-Saône), S. Valérien au Castrum Trinorciense (Tournus), qui figurent dans les additions gallicanes de l'hiéronymien respectivement au 4 et au 15 septembre, sont rattachés, par les hagiographes, à la persécution lyonnaise dont Epipodius et Alexandre furent les victimes [2]. La basilique de Saint-Marcel [3] donna naissance à la célèbre abbaye de Saint-Marcel près de Chalon ; celle de Saint-Valérien [4] à l'abbaye de Tournus qui n'acquit pas une moindre renommée.

A Augustodunum (Autun), on honorait le martyr Symphorien, dont la fête est marquée dans l'hiéronymien au 22 août [5], et dont les Actes ne sont pas à mépriser [6]. La basilique fut construite, vers la fin du Ve siècle, par le prêtre Euphronius, qui devint évêque d'Autun [7]. Fortunat cite S. Symphorien parmi les grands martyrs de la Gaule [8].

(1) LONGNON, *Géographie de la Gaule*, p. 197.

(2) BHL. 5245, 8487.

(3) *Hist. Franc.* V, 27 ; IX, 3, 27 ; *In gloria mart.* LII.

(4) *In gloria mart.* LIII.

(5) Le manuscrit de Berne annonce aussi la vigile le 21. Ce même manuscrit, au 31 juillet, indique encore : *Agustiduno dedicatio ecclesiae senioris (et Sancti Nazari) et translatio multorum sanctorum martyrum (in ipsa ecclesia)*. Moins les mots entre parenthèses, c'est également la notice du ms. W. Le ms. E. la passe entièrement sous silence.

(6) BHL. 7967. Cf. W. MEYER, *Fragmenta Burana* (Berlin, 1901), p. 161-63.

(7) *Hist. Franc.* II, 15. Cf. VIII, 30.

(8) *Carm.* VIII, 3, 160.

Autun avait également une basilique de Saint-Étienne [1].

La Première Lyonnaise est encore représentée dans la partie gallicane de l'hiéronymien par une série de notices, qui toutes créent des difficultés, à plus d'un titre, et pourraient bien dépendre, en dernière analyse, des textes hagiographiques correspondants, tous pour le moins fort suspects. Citons d'abord celle du 24 septembre, qui se rapporte à Saulieu : *In civitate Agustiduno vico Sedeloco natale sanctorum Andocii, Tyrsi et Felicis.* Ces saints, dont Grégoire semble ignorer l'existence, nous sont connus par une Passion [2] dont la parenté avec celle de S. Bénigne de Dijon est certaine [3]. Or voici ce que nous savons de S. Bénigne, proclamé au martyrologe le 1 novembre : *Lingonica civitate Castro Divione Benigni presbyteri et martyris.* Au temps de Grégoire, son culte était de date récente [4]. Le grand sarcophage où il reposait était visité par les paysans superstitieux, et regardé comme un tombeau païen. Un miracle et une apparition, dont fut favorisé Grégoire, évêque de Langres, firent connaître la vérité, et une basilique fut élevée en l'honneur du martyr. On ignorait son histoire ; des pèlerins revenant d'Italie la rapportèrent à l'évêque [5]. C'est sans doute le récit que nous avons encore [6] ; l'on peut deviner ce qu'il vaut au point de vue de l'histoire.

Le 5 septembre, ce sont des martyrs de Besançon : *in Galliis civitate Vesontione Ferreoli et Ferrucionis,* dont la

(1) *In gloria confess.* LXXII.

(2) BHL. 424-427.

(3) Voir L. DUCHESNE, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule,* t. I², p. 51-52 ; W. MEYER, *Die Legende des hl. Albanus,* p. 72-81.

(4) Dijon avait une basilique de Saint-Jean. *Vitae Patrum,* VII, 3.

(5) *In gloria mart.* L.

(6) BHL. 1153-1162.

Passion [1] a d'étroites affinités avec celle de S. Bénigne. Grégoire la cite, mais il ajoute sur le culte des deux martyrs des détails inédits. Sa propre sœur obtint, dans leur basilique, la santé de son mari [2].

Le cas des saints de Langres, au 17 janvier, est plus clair, et n'est pas sans jeter quelque lumière sur les précédents : *Lingonas passio sanctorum geminorum Speusippi, Elasippi, Melasippi, Leonillae, Iunillae, Neonis*. Ceci est évidemment emprunté au texte connu [3], qui n'est qu'une adaptation d'une légende grecque [4], et c'est cette légende, transportée en Gaule, qui y crée un culte. Le récit de Grégoire dénie formellement au culte de S. Bénigne la consécration traditionnelle ; il nous le montre installé tardivement. La réserve qu'entraîne cette circonstance doit s'étendre évidemment au culte des martyrs de Saulieu et de Besançon, si étroitement lié avec celui de S. Bénigne [5].

Les saints d'Agaune (Saint-Maurice), au 22 septembre, font probablement partie des suppléments gallicans de l'hiéronymien. On sait comment leur culte s'établit [6], et quel retentissement eut, dans le monde chrétien, la révélation d'un fait inoui dans les annales des persécutions, le massacre de la *legio Felix Agaunensis*, comme l'appelle Fortunat [7]. Le roi Sigismond, qui serait, au témoignage de Grégoire de Tours, le vrai fondateur du monastère et des

(1) BHL. 2903-2905.
(2) *In gloria mart.* LXX.
(3) BHL. 7829.
(4) BHG². 1646.
(5) Au 7 septembre, le ms. B du martyrologe annonce *in territurio Edua civitate loco Alisia natale sanctae Regine martyrae.* Le ms. W. ajoute : *cuius gesta habentur.* Ces gesta désignent sans doute BHL. 7092-7094, pièce déplorable, mais qui serait le plus ancien témoin du culte de Ste Reine.
(6) Plus haut, p. 104.
(7) *Carm.* VIII, 3, 172.

basiliques d'Agaune, y fut lui-même enseveli et honoré comme martyr [1]. S. Avit prononça une homélie *in basilica sanctorum Acaunensium* [2]. Le souvenir des soldats martyrs hanta avec persistance le cerveau des hagiographes de la Gaule et de l'Italie supérieure, et longtemps, lorsqu'il s'agissait d'identifier quelque saint obscur, le procédé à la mode fut de l'enrôler dans la légion Thébaine. La liste de ces légionnaires d'occasion n'a pas été dressée. Elle serait longue.

La Deuxième Lyonnaise pourrait être passée sous silence n'était l'évêque Victrice de Rouen, l'ami et l'émule des grands évêques qui furent les zélés promoteurs de la dévotion aux martyrs, Ambroise, Gaudence de Brescia, Paulin de Nole [3]. Dans un traité, qui a parfois les allures d'un discours [4], il célèbre les martyrs, et nous donne les noms de ceux dont on lui a procuré les reliques. Par deux fois il reçut des envois importants. D'abord, on lui donne S. Jean-Baptiste — nous employons le style de l'époque — S. André, S. Thomas, S. Gervais, S. Protais, S. Agricola, Ste Euphémie, et il ajoute encore S. Luc [5]. On retrouve ici, avec quelques différences qu'expliquent suffisamment les circonstances [6], la liste presque entière de Gaudence de

(1) *In gloria mart.* LXXIV. Cf. LONGNON, l. c. p. 231-33. — L'hiéronymien enregistre au 1 mai : *Civitate Sidonensi loco Acauno passio Sigismundi regis.*

(2) *Opera*, PEIPER, p. 145.

(3) E. VACANDARD, *Saint Victrice, évêque de Rouen,* Paris, 1903.

(4) *De laude sanctorum*, dans *P. L.* t. XX, p. 443-58 ; SAUVAGE-TOUGARD, *S. Victrice. Son livre De laude sanctorum d'après les variantes tirées des mss. de Saint-Gal*, Paris, 1895. Cf. VACANDARD, l.c. p. 173-79.

(5) *P. L.* t. c. p. 448.

(6) Ainsi les SS. Sisinnius, Martyrius et Alexandre, dont Gaudence avait des reliques, étaient probablement encore en vie lorsque Victrice reçut ce premier envoi.

Brescia. Plus loin, Victrice énumère d'autres martyrs, dont il faut croire que des reliques lui ont été données,bien qu'il ne le dise pas avec toute la clarté désirable. Cette série est curieuse. Quelques noms paraissent là pour la première fois ; d'autres sont malheureusement peu reconnaissables, par la faute, sans doute, des copistes.Les voici dans l'ordre de l'auteur : les SS. Jean l'évangéliste, Proculus, Antonius, Saturninus, Traianus, Nazarius, Mucius, Alexandre, Datysus, Chindeus, Rogata, Leonida, Anastasia, Anatoclia. Nous avons essayé, dans les chapitres précédents, de les identifier, sans succès pour les saintes Rogata et Leonida.

Dans la Troisième Lyonnaise, la ville de Tours s'impose tout d'abord à notre attention, non point qu'elle ait eu des martyrs propres, mais parce que, grâce à son évêque Grégoire, nous sommes mieux renseignés sur elle que sur la plupart des autres villes de la Gaule [1]. Un document hors de prix est le calendrier des jeûnes et des vigiles réglé par l'évêque Perpetuus († 491), qui bâtit à Tours une basilique en l'honneur de S. Pierre, une autre à Monte Laudiaco (Montlouis), dédiée à S.Laurent Les seize vigiles comprennent, outre les fêtes du Seigneur, de S. Martin et de quelques autres évêques, celles de S. Jean, de la Chaire de S. Pierre, de S. Jean-Baptiste, des SS. Pierre et Paul, de S. Symphorien. Ce martyr n'était pas le seul qui fût honoré à Tours. Le prédécesseur de Perpétue, Eustochius, avait élevé à l'intérieur de la ville une basilique pour y déposer les reliques des saints Gervais et Protais rapportées d'Italie par S. Martin lui-même. La basilique de Saint-Vincent est une fondation d'Euphronius, auquel succéda Grégoire.

(1) *Hist. Franc.* X, 31.

C'est à l'épiscopat de ce dernierque remonte la basilique de Saint-Julien à Tours [1], celle de la parrochia Paternacensis (Pernay), où il plaça des reliques de S. Julien et de S. Nicetius [2], peut-être aussi celle du Gaudiacus vicus in Turonico (Joué), également consacrée à S. Julien [3]. Grégoire dédia aussi, la première année de son pontificat, l'oratoire des saints Saturnin, Martin et Ilidius [4]. Il déposa encore, en divers sanctuaires, des reliques des SS. Cosme et Damien, de S. Jean, de S. Serge, et de S. Bénigne [5]. Il ne sera pas sans intérêt d'apprendre, de la bouche même de l'évêque de Tours, comment il se procurait des reliques. C'est à propos de S. Julien de Brioude qu'il s'en explique. « Il arriva qu'après mon ordination je me rendis en Auvergne. Pendant mon voyage, je visitai la basilique du saint, et, après la fête, j'arrachai, pour m'en faire une sauvegarde, quelque peu de la frange du voile qui couvrait le saint tombeau ; puis je sortis après avoir terminé ma prière. Or, des moines de la ville de Tours construisirent, suivant leurs faibles moyens, en l'honneur du martyr, une basilique qu'ils désiraient voir consacrer par ses miracles. Sachant que j'avais rapporté des reliques, ils me prièrent d'enrichir leur église de ces dépouilles à l'occasion de la dédicace. Je pris secrètement la boîte et, au commencement de la nuit, je me hâtai de la porter à la basilique de Saint-Martin. Un homme pieux qui se trouvait alors à distance de la basilique, raconta qu'au moment où nous y entrâmes, il vit une éclatante lumière descendre sur l'édifice et pénétrer dans l'intérieur. Lorsque nous

(1) *Virtut. S. Iuliani*, XXXIV-XXXIX.
(2) *Virtut. S. Iuliani*, L ; *Vitae Patrum*, VIII, 8.
(3) *Virtut. S. Iuliani*, XL.
(4) *In gloria conf.* XX ; *Vitae Patrum*, II, 3.
(5) *Hist. Franc.* X, 31.

l'apprîmes le lendemain par les fidèles, nous conjecturâmes que cela était dû à la vertu du martyr. Après avoir déposé les saintes reliques sur l'autel et veillé la nuit, nous les portâmes, au chant des psaumes, à l'église dont j'ai parlé [1]. »

Les martyrs de Nantes sont nommés au martyrologe le 24 mai : *In Galliis civitate Namnetis Rogatiani Donatiani germanorum et martyrum*. Leur basilique, qui existe encore, est signalée par Grégoire [2]. Il nous renseigne aussi sur la basilique de Saint-Nazaire, *in vico quodam*, appartenant au territoire de Nantes [3]. Cette localité, qu'il ne nomme pas, porte encore aujourd'hui le nom du martyr milanais dont les reliques la rendirent célèbre. Par les poèmes que Fortunat adresse à l'évêque de Nantes Félix († 582), à l'occasion de la dédicace de son église, nous apprenons qu'il y déposa des reliques de S. Ferréol et d'autres saints [4].

Dans la Quatrième Lyonnaise, nous n'avons à nous arrêter qu'à Troyes et à Paris. Sur le territoire de la première de ces villes, *apud urbem Tricastinorum*, se trouvait, dans un petit oratoire, le tombeau de S. Patrocle, gardé par un seul clerc. La découverte — histoire infiniment curieuse — de sa Passion donna un nouvel essor au culte de ce martyr. La chapelle devint une basilique, et la fête fut régulièrement célébrée [5]. La date, 21 janvier, est donnée par l'hiéronymien.

La basilique de Saint-Denys de Paris, mentionnée plusieurs fois par Grégoire de Tours [6], est celle-là même qui

(1) *Virtut. S. Iul.* XXXIV, traduction Bordier, légèrement retouchée.
(2) *In gloria mart.* LIX.
(3) *In gloria mart.* LX.
(4) *Carm.* III, 7, 55.
(5) *In gloria mart.* LXIII.
(6) *Hist. Franc.* V, 32, 34 ; *In gloria mart.* LXXI.

fut bâtie à l'instigation de S[te] Geneviève [1], sur le tombeau du martyr, au lieu appelé Catulliacus [2]. Le martyrologe hiéronymien, au 8 octobre, donne déjà à S. Denys les compagnons Eleutherius et Rusticus, que les récits hagiographiques [3] et des textes remontant au VII[e] siècle [4] lui adjoignent indissolublement. Il est à peine nécessaire de faire remarquer que dans la désignation des sanctuaires de martyrs, le principal titulaire est ordinairement seul cité, et que l'argument tiré du silence n'est pas décisif en l'espèce contre les compagnons de l'évêque. Fortunat, qui reconnaît S. Denys comme le saint par excellence de l'*urbs Parisiaca* [5], parle aussi d'une basilique fondée en son honneur par l'évêque de Bordeaux Amelius, dans le premier quart du VI[e] siècle et agrandie par un de ses sucesseurs, Léonce [6]. Paris possédait d'autres églises, Saint-Pierre, dite aussi des Saints-Apôtres [7], Saint-Julien [8], Saint-Laurent [9], Saint-Vincent [10].

Les villes de la Première Belgique qui doivent trouver place ici sont Trèves et Cologne [11]. Sur Trèves, il est

(1) *Vita S. Genovefae*, BHL. 3334.
(2) Cf. J. HAVET, *Oeuvres*, t. I, (Paris, 1896), p. 207-17.
(3) *Passio sanctorum Dionysii, Rustici et Eleutherii*, BHL. 2171.
(4) HAVET, l. c. p. 221.
(5) *Carm.* VIII, 3, 159.
(6) *Carm.* I, 11.
(7) *Hist. Franc.* II, 43, III, 18; IV, 1, V; 18 etc.
(8) *Hist. Franc.* VI, 17; IX, 6.
(9) *Hist. Franc.* VI, 9, 25.
(10) *Hist. Franc.* VI, 20, 46; VII, 10; *In gloria conf.* LXXXVIII, etc.
(11) Nous n'ajoutons pas Mayence et pour cause. RHABAN MAUR, dans son martyrologe, au 16 juin, *P. L.* t. CX, p. 1151, énonce ce qui suit : *in civitate Moguntiaco passio sanctorum Aurei episcopi et Iustinae sororis eius, qui ab Hunnis vastantibus praedictam civitatem in ecclesia occisi sunt.* L'hagiographie de ces saints, BHL. 823-826, n'est pas de bonne qualité. Une inscription métrique *Aureus ac simul Iustinus fera praelia mundi* etc. mériterait plus de considération si nous avions quel-

vrai, nous n'avons que des données vagues. Une inscription :

Ursiniano subdiacono sub hoc tumulo ossa quiescunt
qui meruit sanctorum sociari sepulcra [1],

fait naître l'idée d'un tombeau ou d'une série de tombeaux de martyrs, auprès desquels Ursinianus aurait cherché son dernier refuge. Les traditions locales relatives aux martyrs de Trèves manquent malheureusement d'attestations anciennes [2], et les *sanctorum sepulcra* pourraient bien devoir s'entendre de l'autel où étaient renfermées des reliques venues d'ailleurs.

Colonia Agrippina figure certainement à l'hiéronymien en deux endroits sans qu'on ait le moyen de décider s'il s'agit de deux groupes de martyrs ou d'un seul deux fois répété [3]. Le 8 (et le 9) octobre, c'est S. Géréon avec une troupe de plus de trois cents martyrs. Le 15 du même mois, il annonce le *natalé Maurorum*, que le manuscrit d'Echternach a déjà produits le 9, sous une forme qui semble être synonyme du *natale sanctorum Gereon cum sociis suis tricentorum decim et octo martyrum quorum nomina Deus scit*. Grégoire de Tours ne nous aide guère à éclaircir cette question. « Il existe à Cologne une basilique con-

que idée précise de son âge et de l'endroit où elle a été relevée. De Rossi *Inscriptiones christianae Urbis Romae*, t. II, p. 258. Une autre inscription, certainement de basse époque, sur Aureus et Iustina, dans Kraus. *Die christlichen Inschriften der Rheinlande*, Spuriae 27.

(1) CIL. XIII. 3787, Bücheler, *Carmina*, 773.

(2) *Acta SS.* oct. t. II, p. 330-87 ; t. III, p. 18-20.

(3) Nous ne nous occuperons pas de l'article du 30 juin ainsi conçu : *in Agripina Asclini Pamphili*. Notker lisait le premier de ces noms *Asclepii*, qui doit être la vraie leçon. Or, les ménées grecs mentionnent un Asclepios précisément au 30 juin, malheureusement, sans ajouter aucun détail qui vaille la peine d'être relevé. Asclinus-Asclepius est donc un saint oriental. Le reste n'a probablement aucun lien non plus avec Cologne.

struite au lieu où l'on dit que cinquante hommes de la célèbre légion sacrée des Thébains souffrirent le martyre pour le nom du Christ. Comme elle paraît en quelque sorte être d'or à cause des admirables mosaïques qui s'y trouvent, les habitants du lieu en ont contracté l'habitude de l'appeler la basilique des Saints d'Or [1]. » *Sancti aurei, sancti Mauri* semblent être des équivalents, et au moyen âge on ne distinguait pas ce groupe de celui dont S. Géréon est le chef [2]. On n'avait probablement pas tort de les confondre ; cela ne suffit pourtant pas à donner du crédit aux histoires que l'on fit courir, d'assez bonne heure, on le voit par le passage de Grégoire, sur le compte des Saints d'Or. Il est sans doute superflu de rappeler qu'à Cologne l'imagination des hagiographes était sujette à grossir les choses dans des proportions peut-être sans exemple. On sait ce qu'est devenu, sous leur plume, le souvenir des vierges martyres dont la basilique est attestée par l'inscription de Clematius, texte que l'on souhaiterait plus clair, mais qui est d'une saveur antique fortement prononcée [3].

L'évêque de Cologne Ebregisil, à la fin du VI[e] siècle, remit en honneur le culte de S. Mallosus, martyrisé *apud Bertunense oppidum* (Birten), engloba l'oratoire du saint dans une basilique, et retrouva les saintes reliques [4]. On disait que S. Victor reposait au même endroit ; mais on ne l'avait pas

(1) *In gloria mart.* LXI.

(2) BHL. 3446.

(3) F. X. KRAUS, *Die christlichen Inschriften der Rheinlande*, t. I, 294, Domaszewski, dans CIL. XIII. 1313[?], la range parmi les inscriptions fausses. Il a été réfuté par RIESE, *Die Inschrift des Clematius und die Kölnischen Martyrien*, dans BONNER JAHRBÜCHER, Heft 118 (1909), p. 236-45. Cf. *Analecta Bolland.*, t. XXX, p. 362.

(4) *In gloria mart.* LXII.

encore découvert [1]. Les noms de Mallosus et de Victor, encadrant celui d'Agrippina, ou Cologne, se reconnaissent dans l'hiéronymien au 10 octobre [2].

Terminons notre revue par la Seconde Belgique. L'Urbs Remensium (Reims) avait une basilique dédiée aux martyrs Timothée et Apollinaire qui lui appartiennent [3] : ils sont à l'hiéronymien sous la rubrique *Remus civitate,* au 23 août. Au 14 décembre, on y lit également *Remus natale Nicasi episcopi.* La basilique de Saint-Nicaise est citée dans un texte du IXe siècle [4], mais elle est certainement antérieure. S. Julien était également honoré par les Rémois, qui lui bâtirent une église [5].

Les martyrs de Soissons, Crépin et Crépinien, sont marqués à l'hiéronymien, le 25 octobre : *In Gallia civitate S(u)essionis Crispini et Crispiniani ;* Grégoire mentionne leur basilique à différentes reprises [6]. Nous n'avons, à l'appui de la notice du 14 juin, *S(u)essionis civitate passio Valeri et Rufini,* que des récits hagiographiques sans grande portée [7].

Le martyr Quintinus a donné son nom au *Virmandense oppidum,* où reposait son corps [8]. Il est mentionné dans l'hiéronymien au 31 octobre. Deux martyrs d'Amiens sont enregistrés au 11 décembre : *in Gallia Ambianis Victorici et Fusciani martyrum.* Bien que la plus ancienne trace de

(1) *Ibid.*, Birten (Prusse Rhénane) est situé sur la rive gauche du Rhin à 3 kil. au dessus de Xanten. Voir LONGNON, t. c., p. 384-85.

(2) Dans les manuscrits B et W. Le manuscrit E les omet.

(3) *In gloria mart.* LIV.

(4) *Vita S. Remigii,* KRUSCH, *M. G.*, Script. rer. merov., t. III, p. 279.

(5) *Virtut. S. Iuliani,* XXXII.

(6) *Hist. Franc.* V, 34 ; IX, 9.

(7) BHL. 7373-7375.

(8) *In gloria mart.* LXXII.

leur sanctuaire se trouve dans un texte du Xe siècle [1], et que les Actes de ces martyrs soient dépourvus de valeur historique [2], l'antiquité de leur culte ne peut être raisonnablement révoquée en doute.

La Grande-Bretagne est le terme naturel d'une exploration à travers les Gaules. Nous n'y rencontrerons pas autant de sanctuaires qu'une lecture rapide de l'hiéronymien semble en promettre. *In Britannia* est généralement une transcription vicieuse qu'il faut corriger en *Brixia* comme au 16 février, en *Mauritania* au 21 mai, en *Abrettania* au 17 septembre. Mais au 22 juin la Bretagne apparaît dans la notice de S. Alban, *Albini martyris cum aliis numero DCCCLXXXVIIII,* notice qui appartient à la seconde recension auxerroise du martyrologe, et semble être l'écho d'une tradition liturgique remontant à S. Germain [3]. Gildas raconte le martyre de S. Alban de Verulam et de ses compagnons [4] ; Fortunat atteste l'antiquité de son culte [5], et Bède, qui a popularisé son histoire [6], a puisé à d'anciens récits dont on a retrouvé la trace [7].

Si l'on veut s'en tenir, pour l'Espagne, aux sources absolument sûres et se garder des fantaisies qui ont si étrangement troublé l'hagiographie de ce pays, il ne faudra guère s'écarter de Prudence et du martyrologe hiérony-

(1) *Vita S. Ebrulphi*, BHL. 2372, c. 5.
(2) BHL. 3224, 3225.
(3) Voir Duchesne dans *Act. SS.* nov. t. II, p. [lxxv].
(4) Mommsen, *Chronica minora*, t. III, p. 31.
(5) *Carm.* VIII, 155.
(6) *Hist. eccl.*, I, 7, Plummer, p. 21.
(7) W. Meyer, *Die Legende des h. Albanus des Protomartyr Angliae in Texten vor Beda*, Abhandlungen der K. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, n. F. t. VIII (1904), n. 1.

mien, qui fournissent des listes sensiblement identiques. Les textes épigraphiques, quoique généralement un peu postérieurs à la limite que nous nous sommes fixée, ne doivent pas être négligés, et quelques calendriers indigènes font entrevoir certaines lignes de la tradition antique, sans permettre toutefois de les suivre assez loin.

Rappelons donc d'abord que Prudence célèbre, en plusieurs endroits du Peristephanon, les martyrs de Calagurris (Calahorra), Emeterius et Chelidonius [1]. Leur date au martyrologe hiéronymien est le 3 mars, et Grégoire de Tours leur consacre un chapitre de son livre des Martyrs [2]. Eulalie de Mérida a été également chantée par le poète [3]. Les manuscrits de l'hiéronymien la mentionnent, comme souvent, trois jours de suite, le 10, le 11 et le 12 décembre. La première date, qui est celle du calendrier de Carthage, des calendriers mozarabes et de toute la tradition est la véritable [4]. Le culte de la célèbre martyre n'a jamais cessé d'être en honneur en Espagne et n'a pas tardé à franchir les frontières de son pays ; nous le voyons adopté en Afrique, et il y a une homélie de S. Augustin pour le jour de la fête [5]. Fortunat énumérant les sanctuaires célèbres de son temps, dit :

Eulalia Emerita tollit ab urbe caput [6].

Grégoire de Tours célèbre « la glorieuse Eulalie [7] ».

(1) *Peristeph.* I : *Hymnus in laudem sanctorum martyrum Emeteri et Chelidoni Calagoritanorum* ; IV, 31-32 ; VIII : *de loco in quo martyres passi sunt nunc baptisterium Calagurri.*

(2) *In gloria mart.* XCII.

(3) *Peristeph.* III.

(4) FÉROTIN, *Le Liber ordinum en usage dans l'église Wisigothique et Mozarabe d'Espagne* (Paris, 1904), p. 490-91.

(5) MORIN, *Une page inédite de S. Augustin*, dans REVUE BÉNÉDICTINE, t. VIII, p. 417-19.

(6) *Carm.* VIII, 3, 170.

(7) *In gloria mart.* XC.

Elle a sa place dans le chœur des vierges de Ravenne [1].

Saragosse honorait un groupe de dix-huit martyrs. Prudence donne leurs noms : Optatus, Lupercus, Successus, Martialis, Urbanus, Iulius, Quintilianus, Publius, Fronto, Felix, Caecilianus, Evotus, Primitivus, Apodemus et quatre Saturninus. Il ajoute Engratia, Caius et Crementius, qui survécurent aux tourments [2]. Tous ces noms, sauf ceux des trois confesseurs, se lisent dans l'hiéronymien, au 22 janvier ; le 15 avril, quelques-uns s'y retrouvent sous la rubrique *in Spanis Caesaraugusta*. La liste de Prudence soulève un petit problème qu'il n'est pas facile d'éclaircir. Après le quatorzième nom, Apodemus, il ajoute :

Quattuor posthinc superest virorum
nomen extolli, renuente metro,
quos Saturninos memorat vocatos
prisca vestutas.

Il faut bien comprendre que, outre les quatorze déjà cités, il y avait quatre homonymes, que le poète s'excuse d'introduire dans ses vers en dépit de la prosodie (Săturninus). Eugène de Tolède, dans son *Carmen de basilica sanctorum decem et octo martyrum*, cite dix-huit noms, mais à la place des quatre Saturnins, les suivants : Cassianus, Ianuarius, Matutinus, Faustus [3]. Ils figurent également dans la curieuse liste qui fait partie de la messe de Ste Engratia et des XVIII martyrs de Saragosse, dans le sacramentaire mozarabe [4]. On remarquera, dans la série

(1) Plus haut, p. 372.

(2) *Peristeph.* IV, 145-164. — Sur Engratia, cf. Hübner, *Inscriptiones Hispaniae christianae*, 152.

(3) *Carmen*, 15-20. *M. G.*, auct. antiq. t. XIV, p. 240.

(4) M. Férotin, *Le Liber mozarabicus sacramentorum et les manuscrits mozarabes* (Paris, 1912), p. 276.

ainsi composée, les noms de trois célèbres martyrs de Cordoue, Faustus, Ianuarius, Martialis. Faut-il expliquer le fait par une simple coïncidence ? N'est-il pas plus naturel de supposer quelque confusion ?

L'hymne de Prudence que nous venons de citer passe en revue tous les anciens martyrs d'Espagne et salue les villes qui s'honorent de posséder leurs tombeaux. A Cordoue, c'est Aciselus, Zoellus et les trois martyrs qu'il désigne sous le vocable de *tres coronae* ; à Tarraco, c'est Fructuosus ; à Gerunda, Félix ; à Calagurris, nos deux martyrs ; à Barcelone, Cucufas ; à Mérida, *Lusitanorum caput oppidorum,* la vierge Eulalie ; à Complute, Justus et Pastor ; puis, à Saragosse, Valère ; à Sagonte, Vincent. Il ajoute quelques martyrs étrangers à l'Espagne, Paul de Narbonne, Genesius d'Arles, Cassien de Tingis [1].

Les martyrs de Cordoue sont cités dans l'hiéronymien, Zoellus au 27 juin, Aciselus, au 18 novembre, avec cette note intéressante dans les manuscrits B et W : *hac die rosae ibidem colliguntur.* Les « trois couronnes », c'est-à-dire les martyrs Faustus, Ianuarius et Martialis, qui sont désignés dans une inscription du VI[e] siècle sous le nom de *dominorum trium* [2], apparaissent au 13 octobre, qui est aussi la date des calendriers du moyen âge, et au 9 novembre, sans compter d'autres mentions secondaires comme celles du 22 janvier, du 15 et du 24 avril. Une inscription

(1) La strophe sur S. Cassien, IV, 45-48, n'est pas d'une clarté limpide : *Ingeret Tingis sua Cassianum | festa Massylum monumenta regum, | qui cinis gentes domitas coegit | ad iuga Christi.* On a voulu y chercher, par une interprétation forcée, une mention des martyrs d'Afrique désignés sous le nom de Maxilitains. Papebroch a proposé au second vers *Fessa* (Fez) pour *festa (Act. SS.* april. t. II p.408). La conjecture est ingénieuse ; mais elle repose sur un anachronisme. La fondation de Fez ne remontre qu'au IX[e] siècle.

(2) HÜBNER, *Inscriptiones Hispaniae christianae*, 374.

du V[e] ou du VI[e] siècle réunit les noms de tous les martyrs de Cordoue [1]. Le calendrier de 961 indique que la sépulture des trois martyrs se trouvait hors ville, *in vico Turris*, et que leur fête se célébrait *in Sanctis Tribus* [2], c'est-à-dire que, outre la basilique hors les murs où étaient conservés leurs corps, ils avaient une église à l'intérieur de la ville ; celle-ci est citée par Euloge [3]. Cet état répond trop bien aux conditions normales dans les temps antiques pour ne pas remonter plus haut que la rédaction du calendrier. Il en était probablement de même de S. Zoïlus, dont le corps fut enlevé de son tombeau *in vico Cris* pour être transporté à l'intérieur de la ville *in ecclesia vici Tiraceorum* [4]. Pour S. Acisclus il est fait également mention de deux églises, l'une où était son tombeau, *in ecclesia Carceratorum ;* l'autre était l'église des parcheminiers [5].

Fructuosus, Augurius et Eulogius sont assez connus par leurs Actes [6] et par l'hymne de Prudence [7]. Ils sont au martyrologe hiéronymien, à la date du 21 janvier, qui n'a pas cessé d'être celle de leur anniversaire [8]. Ce jour-là, S. Augustin prononça leur éloge [9]. Une liste de reliques, qui

(1) HÜBNER, 126. Le n. 374 mentionne avec les reliques *dominorum trium* celles de S. Acisclus. Une inscription de l'année 622 nomme les trois saints *tres fratres sanctos retinet quos Cordoba passos*. HÜBNER, 363, 5. D. FÉROTIN. *Le Liber ordinum*, p. 482, attire l'attention sur « ce détail inconnu jusqu'ici » qu'ils sont présentés comme frères. Ce détail n'a aucune chance d'être historique. Les compagnons de martyre, lorsqu'ils ne sont pas trop nombreux, sont facilement tranformés en frères par la légende.

(2) FÉROTIN, l. c. p. 483.

(3) *Memoriale sanctorum*, II, 9. *P. L.* t. CXVI, p. 776.

(4) La commémoraison de cette translation se célébrait à Cordoue le 4 novembre.

(5) FÉROTIN, *Le Liber ordinum*, p. 487.

(6) BHL. 3196.

(7) *Peristeph.*, VI.

(8) FÉROTIN, *Le Liber ordinum*, p. 452-53.

(9) *Serm.* CCLXXIII, *P.L.* t. XXXVIII, p. 1247-52.

paraît être du VI[e] siècle, comprend les noms des trois martyrs avec bon nombre d'autres [1].

Gerunda (Gerona en Catalogne) est la patrie du martyr Félix [2], annoncé dans l'hiéronymien au 1 août, et dont la Passion a été beaucoup lue au moyen âge [3]. Grégoire de Tours raconte un vol avec effraction commis dans sa basilique, et ajoute : *huius reliquiae apud Narbonensim basilicam retinentur* [4], ce qu'il faut entendre évidemment d'une relique représentative et non du corps saint. Ailleurs encore, il mentionne de ses reliques amenées d'Espagne [5]. Une inscription, qui pourrait être du VI[e] siècle, fait connaître les noms des autres martyrs de Gerunda : *He sunt reliquiae sancti Romani sancti Thomae martyrum qui aput Gerundam clavibus transfixi martirium passi* [6]. Leur célébrité est bien inférieure à celle de S. Félix, et les quelques lignes que nous venons de transcrire constituent le plus ancien document qui nous révèle leur existence.

Le saint que les manuscrits de l'hiéronymien, au 15 et au 16 février, appellent *Loquumfas, Quoquofas, Cucubas,* est le martyr de Barcelone que les calendriers espagnols du moyen âge marquent au 25 juillet, Cucufas [7].

Les martyrs de Complutum (Alcala), auprès desquels S. Paulin de Nole faisait déposer le corps de son jeune fils [8], sont les saints Justus et Pastor [9]. Ils ne man-

(1) Hübner, 57.
(2) *Peristeph.*, IV, 29-30.
(3) BHL. 2864-2866.
(4) *In gloria mart.* XCI.
(5) *Hist. Franc.* IX, 6.
(6) Hübner, 192.
(7) *Peristeph.*, IV, 33.
(8) *Carm.* XXXI, 605-609, Hartel, p. 328-29.
(9) *Peristeph.*, IV, 41-44.

quent pas à l'hiéronymien, où leur date est le 25 août ; dans les calendriers espagnols la fête tombe le 6 du même mois.

Le plus célèbre des martyrs d'Espagne, un des plus célèbres de la chrétienté toute entière, c'est S. Vincent. Dans un des sermons qu'il prononça le jour de la fête, S. Augustin s'écrie : *quae hodie regio, quaeve provincia ulla, quo usque vel Romanum imperium vel christianum nomen extenditur natalem non gaudet celebrare Vincentii* [1] ? Le martyrologe hiéronymien, au 22 janvier, qui est la date traditionnelle, annonce *in Hispania Valentia civitate S. Valerii episcopi et Vincentii diaconi* ; au 31 octobre, les mêmes saints, simplement *in Spanis*. S. Vincent seul apparaît encore, sous cette dernière rubrique, le 11 janvier et le 21 août [2], et le 19 avril sous celle de Caucoliberis (Grenade). Vincent est un des rares noms inscrits au calendrier de Polemius Silvius [3], et le martyrologe de Carthage l'a également adopté. Prudence le célèbre dans ses vers [4] ; S. Paulin de Nole le cite parmi les grandes illustrations de la sainteté [5]. S. Avit nous apprend qu'on célébrait sa fête au temps du roi Sigismond [6] ; Grégoire de Tours parle plusieurs fois de ses reliques [7]. Les chrétiens de Dalmatie lui avaient élevé des autels [8]. Parmi les anciennes inscriptions qui se rapportent à l'illustre martyr, rappelons celles qui mentionnent

(1) *Serm.* CCLXXVI, n. 4, *P.L.* t. XXXVIII, p. 1257. Voir aussi les sermons CCLXXIV-CCLXXVII.

(2) Dans le manuscrit d'Echternach également au 20 janvier. Mais c'est une sorte d'anticipation de l'annonce du 22.

(3) CIL. I², p. 257-79.

(4) *Peristeph.* V ; IV, 77-80.

(5) *Carm.* XIX, 154, HARTEL, p. 123.

(6) *Epist.* 76, 79, PEIPER, pp. 92, 93.

(7) *Hist. Franc.* III, 29; *In gloria mart.* XXX.

(8) F. BULIĆ, dans *Bullettino d'archeologia e storia Dalmata*, t. XXIV, p. 305-306.

des reliques *domni Vincenti* [1], une consécration d'église *sancti Vincenti martyris Valentini* [2], et les épitaphes de deux *servi sancti Vincentii martyris* [3], et de l'évêque de Valence Justinien :

Hic Vincentium gloriosum martyrem Christi
sat pio quem coluit moderamine vivens,
hunc devotus moriens reliquid eredem [4].

Les calendriers mozarabes marquent au 20 novembre un S. Crispinus d'Astigi (Ecija). Il est à peine douteux qu'il ne faille, dans le martyrologe hiéronymien, à cette même date, rapprocher de la rubrique *in Spanis* le nom *Crispini*. qui s'en trouve assez éloigné dans le texte actuel [5]. On a cru reconnaître son tombeau dans un sarcophage chrétien, découvert il y a quelques années, à Ecija. Malheureusement, le lieu de la trouvaille est le seul indice dont on puisse faire état [6]. Dans un calendrier gravé sur une colonne de l'église de Carmona et remontant au VIe siècle, figure aussi S. Crispinus, mais à la date du 13 mai [7].

La même liste mentionne une autre sainte d'Astigi : *IIII nonas maias sanctae Treptetis virginis*. Les calendriers mozarabes, au 5 mai, donnent *Trepetis*. Celui de Cordoue, d'accord avec l'inscription de Carmona, au 4 mai, *Treptecis*

(1) Hübner, 374.
(2) Hübner, 115.
(3) Hübner, 157.
(4) Hübner, 409. Cf. De Rossi, *Inscriptiones christianae Urbis Romae*, t. II, p. 293.
(5) Le texte porte : *in Spanis Maximi presbiteri* etc. Ce Maximus n'appartient pas à l'Espagne. C'est un doublet du 19 novembre où il figure sous l'indice Césarée.
(6) F. Fita, *Sarcófago cristiano de Écija*, dans Boletin de la real academia de la Historia, t. X (1887), p. 267-73.
(7) Fita, *Lápidas visigóticas de Carmona y Gines*, dans Boletin, t. LIV (1909), p. 38. Cf. Id., *Nuevas inscripciones de Carmona y Montan*, Boletin, t. LV, p. 273-87, et *Analect. Bolland.*, t. XXXI, p. 319-21.

virginis, et ajoute : *in civitate Estiia*. L'épigraphie de la Bétique montre que *Treptus, Thereptus, Trebtes* appartient à l'onomastique de la région, notamment d'Astigi [1].

S. Félix diacre était depuis longtemps honoré à Séville, le 2 mai ; mais, outre qu'aucun document autorisé ne permettait de conclure à l'antiquité de son culte, le patronage indiscret des auteurs de fausses chroniques avait jeté une ombre fâcheuse sur son nom [2]. Le calendrier de Cordoue de 961, qui, au 2 mai, annonce le diacre Félix martyrisé à Séville, a commencé la réhabilitation. La liste de Carmona, qui porte : *VI nonas maias sancti Felici diaconi*, est bien près de l'achever définitivement.

A Séville encore se rattache le groupe Iustus et Rufina, honoré le 17 juillet [3]. Leurs reliques sont citées dans des inscriptions relativement anciennes [4]. On voudrait retrouver la trace du groupe dans cette notice de l'hiéronymien au 19 juillet : *in Spanis Iustae*. Malgré la transformation de Iustus en Iusta, l'hypothèse ne doit pas être écartée. Mais le martyrologe ne renferme aucun vestige du culte de Ste Léocadie de Tolède, dont la fête tombe le 9 décembre. Sa basilique, située hors les murs de la ville, fut bâtie, ou rebâtie, en 618 [5]. Une inscription du VIIe siècle mentionne des reliques *sancte Leuc[adiae]* [6].

Il y avait à Mérida une basilique de Ste Lucretia, dont il est question dans un document de la première moitié du VIIe siècle [7]. Une inscription, qui peut être antérieure

(1) CIL. II. 1025 : *Asellius Threptus* ; 1502 : *Lucretius Treptus* ; Hübner, *Inscriptiones Hispaniae christianae*, 98.

(2) Voir *Acta SS.* mai, t. I, p. 185 ; Florez, *España sagrada*, t. IX, p. 307.

(3) Férotin, *Le Liber ordinum*, p. 470.

(4) Hübner, 88 (de l'année 662) ; 110.

(5) Eulogii *Liber apologet.*, 16, *P. L.* t. CXV, p. 859.

(6) Hübner, 175.

(7) *Vitae Patrum Emeritensium*, 17, *Act. SS.* nov. t. I, p. 325.

d'une centaine d'années, cite son nom avec ceux d'autres saints dont les reliques étaient déposées *in hoc altario* [1]. Il y avait là également des reliques des SS. Verissimus, Maxima et Iulia, dont les calendriers mozarabes indiquent la fête au 1 octobre. Ceux-ci seraient des saints de Lisbonne [2]. Une autre liste de reliques, du VII[e] siècle, rappelle les noms des saints Facundus et Primitivus [3], fêtés le 27 novembre, et dont le calendrier de Cordoue place la sépulture près de Léon. Leur culte doit avoir été fort populaire, puisque le pèlerinage a donné naissance au monastère et à la ville de Sahagun [4]. Les saints Servandus et Germanus, réunis sur deux listes de reliques du VII[e] siècle [5], sont honorés le 23 octobre ; ils semblent appartenir à Mérida [6].

La Chronique de Prosper enregistre l'illustre martyre de quatre Espagnols, Arcadius, Paschasius, Probus et Eutycianus, mis à mort pour la foi catholique par le roi Arien Genséric [7]. Ont-ils été honorés dans leur église d'origine ? Aucun indice ne permet de l'affirmer avec certitude.

En Espagne comme ailleurs, le culte des martyrs indigènes n'exclut point les honneurs rendus à ceux des autres églises, et l'on trouve fréquemment, sur les listes de reliques, les noms de martyrs étrangers, mêlés à ceux des saints du pays. Les dates sont malheureusement parfois assez incertaines ; beaucoup d'inscriptions, se rapportant à des dédicaces d'églises et à la déposition des

(1) Hübner, 57.
(2) Férotin, *Le Liber ordinum*, p. 480-81.
(3) Hübner, 175.
(4) R. Escalona, *Historia del real monasterio de Sahagun* (Madrid, 1782) p. 1-17.
(5) Hübner, 88, 110.
(6) *Acta SS.* oct. t. X, p. 25.
(7) Ad ann. 437. *M. G.* auct. antiq., t. I. 475.

reliques, sont du VII[e] siècle. En les parcourant [1], on relèvera, la plupart du temps, des noms fort connus, ceux des apôtres très fréquemment, S. Laurent, S. Christophe, S. Julien, les SS. Gervais et Protais, Baudilius, Ferreolus [2] et même S. Babylas [3], et S. Quiricus [4].

Sur la colonne de Carmona [5] sont inscrits, outre les martyrs espagnols que nous avons cités, S. Vincent, les SS. Gervais et Protais, S. Jean-Baptiste et S. Mocius de Byzance. Voici le texte de deux inscriptions qui semblent, à de bons juges, appartenir au VI[e] siècle et qui donnent une idée de ce genre de monuments.

Hic reliquiae sanctorum martirum id [est] sancti Tome, sancti Dionisi, sanctorum Cosme et Damiani, sancti Sebastiani, sancte Afre, sancti Sabe [6].

In nomine Domini Hiesu Christi consecratio domnorum Petri et Pauli die XIII kalendas iunias in quorum basilica reliquiae sanctorum, id est domne Mariae, domni Iuliani, domni Istefani, domni Acisli, domni Laurentii, domni Martini, domne Eulalie, domni Vincenti, domnorum trium [7].

Il nous reste à parcourir l'Afrique, une terre remplie de corps saints, comme disait S. Augustin : *numquid non et*

(1) Nous renverrons simplement à la table VIII du *Supplementum* de Hübner, sous la rubrique *Nomina sanctorum*.

(2) Hübner, 175 ; cf. *Supplem.* p. 75.

(3) Hübner, 85. L'éditeur écrit dans la table *Quiricus* = Κυριακός, ce qui n'est pas admissible.

(4) Hübner, 57, 175.

(5) Plus haut, p. 419.

(6) Hübner, 90.

(7) Hübner, 374.

Africa sanctorum martyrum corporibus plena est [1], où le culte des martyrs connut toutes les magnificences et toutes les exagérations, dont le sol était couvert de chapelles et de basiliques, sanctuaire immense que le flot de la barbarie a envahi pour ne laisser que de lamentables ruines. Ce qui en reste est assez considérable pour nous éblouir tout d'abord et donner l'illusion que, moyennant un effort proportionné, on arrivera à reconstituer l'image du passé.

A première vue, l'information semble ne rien laisser à désirer. La littérature chrétienne de l'Afrique comprend une série de Passions de martyrs, qui, dans leur ensemble, forment la meilleure collection hagiographique que l'antiquité nous ait laissée. Nulle église ne peut produire une suite d'Actes dont l'importance soit à comparer à ceux des Scillitains, de Perpétue, de Marianus et Jacques, de Montanus et Lucius, de Cyprien, de Crispina, de Saturninus, et la valeur moyenne des pièces d'une catégorie inférieure est bien au-dessus de ce que nous offre l'hagiographie des autres pays [2]. A notre point de vue spécial, on pourrait objecter, il est vrai, que l'existence d'un récit de ce genre n'est pas nécessairement une preuve de culte. Mais nous ferons remarquer que l'on attribue généralement la bonne qualité de l'hagiographie africaine à l'usage de lire les Passions dans les réunions liturgiques [3], circon-

(1) *Epist.* 78, 3, *P. L.* t. XXXIII, p. 269.

(2) Ces Passions ont été l'objet d'excellents travaux, que nous aurons à citer, de M. P. Franchi de' Cavalieri dans les *Studi e Testi* principalement, et de M. P. Monceaux, dans son *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, Paris, 1901-1912, 4 vol.

(3) *Concilium Carthag.* III, c. 47: *Ut, praeter scripturas canonicas nihil in ecclesia legatur sub nomine divinarum scripturarum.... Liceat etiam legi passiones martyrum, quum anniversarii dies eorum celebrantur.* Lauchert, p. 173. Dans divers sermons, S. Augustin rappelle ou commente la lecture qui vient d'être faite. *Sermo* cclxxiii, 6 : *beati quorum passio recitata est* ; *Sermo* cclxxiv : *longam lectionem audivimus...*

stance qui leur assurait, du moins dans une certaine mesure, la stabilité propre aux textes consacrés par l'usage ecclésiastique.

La correspondance de S. Cyprien est particulièrement fertile en renseignements sur les persécutions de Dèce et de Valérien, et nous y recueillons les noms d'un certain nombre de martyrs. On peut être sûr que l'évêque qui recommandait de bien tenir à jour le registre des anniversaires n'a pas décerné à la légère le titre qui donnait droit aux honneurs du culte, et que la liste des martyrs cités dans ses écrits comme aussi dans les lettres incorporées dans sa correspondance, fit partie du martyrologe de Carthage.

S. Augustin ne fut pas témoin des persécutions ; mais il assista et contribua aux notables développements que prit le culte des martyrs, dont il put contempler l'entier épanouissement. Sans compter les nombreux passages de ses œuvres où la matière est traitée ou effleurée en passant, les discours prononcés par lui aux fêtes des martyrs [1] constituent les documents les plus sûrs de l'histoire du culte des saints en Afrique.

Viennent ensuite les martyrologes. D'abord le martyrologe local de Carthage, qui représente l'état du culte au commencement du VI[e] siècle [2]. La série des évêques, depuis Gratus, s'arrêtant à Eugène († 505), a servi à le

novimus quia patienter audistis et diu stando et audiendo tamquam martyri compassi estis ; Sermo CCLXXV, I : *voluptatem oculis interioribus hausimus cum beati Vincentii gloriosa passio legeretur. P. L.* t. XXXVIII, pp. 1250, 1253, 1254.

(1) Nous possédons encore le texte d'un grand nombre d'entre eux. D'autres nous sont connus par l'*Indiculus* de Possidius, BHL. 786.

(2) Publié d'abord par MABILLON, *Vetera Analecta*, t. III, p. 398. Il y en a d'autres éditions. Ainsi *Acta SS.*, nov. t. II, p. [LXX-LXXI] ; H. ACHELIS, *Die Martyrologien*, p. 19-21 ; H. LIETZMANN, *Die drei ältesten Martyrologien* [2] (Bonn, 1911), p. 4-6.

dater. Si nous faisons abstraction de cette série comme aussi des fêtes communes et des martyrs étrangers, il nous reste quarante-six jours consacrés à des saints Africains, parmi lesquels il y a des martyrs de la Proconsulaire, de Numidie et de Maurétanie.

Une particularité de ce calendrier consiste dans les groupes assez nombreux simplement désignés par un ethnique. Ainsi, 31 mai : *sanctorum Timidensium* ; 17 juillet : *Scilitanorum* ; 22 juillet : *Maxulitanorum* ; 30 juillet : *Tuburbitanarum* ; 17 octobre : *Volitanorum* ; 29 octobre : *Vagensium* ; .. novembre : *Capitanorum* ; 11 décembre : *Eronensium* ; 17 janvier : *Rubrensium* ; 19 janvier : *Tertullensium et Ficariensium* ; 2 février : *Carteriensium* ; 16 février : *Petrensium*. On a pensé que ces noms désignaient tous les martyrs d'une même localité dont on aurait fixé au même jour la commémoraison commune [1]. C'est une hypothèse sans fondement. Là où le contrôle est possible, nous constatons qu'il s'agit de saints martyrisés le même jour. Mais on peut se demander si le nom rappelle le lieu d'origine ou le lieu du martyre. Tel de ces groupes indique des saints qui appartiennent à Carthage par leur martyre et leur tombeau, ainsi les Scillitains du 17 juillet. Au contraire, les saintes du 30 juillet — ce sont les saintes Maxima, Donatilla et Secunda — sont bien propres à Thuburbo. Il y a donc ici une obscurité que nous ne sommes pas à même de dissiper. Ce qui est bien clair, c'est que le calendrier est très loin de comprendre

(1) MONCEAUX, *Histoire littéraire*, t. III, p. 109. On s'est demandé, à propos des *Tertullenses*, s'il ne faut pas entendre par là tous les martyrs dont on conservait les corps *in Tertullo*, dans la basilique de Tertullus à Carthage. G. MERCATI, *D'alcuni sussidi per la critica del testo di S. Cipriano*, STUDI E DOCUMENTI DI STORIA E DIRITTO, t. XIX (1898), p. 348. L'ensemble de la liste ne nous paraît pas donner grande probabilité à cette hypothèse.

la liste complète des martyrs de Carthage. Et ceci soit dit sans tenir compte de la lacune qu'il présente entre le 16 février et le 19 avril, lacune qui explique, par exemple, l'absence des saintes Perpétue et Félicité. Les nombreux martyrs connus par la correspondance de Cyprien, et dont il n'y a nulle trace dans le calendrier, tomberaient-ils tous entre ces mêmes limites, ou se cacheraient-ils sous les noms collectifs que nous avons relevés ? Cela est peu probable, et il faudrait plutôt dire qu'au VI[e] siècle d'anciens anniversaires étaient tombés en désuétude.

Il suffit d'ouvrir le martyrologe hiéronymien pour s'apercevoir qu'aucun pays n'y est représenté par autant de noms que l'Afrique. La rubrique *in Africa*, presque toujours accompagnée d'une longue suite de noms, écrase toutes les autres. Ce qui frappe tout d'abord, c'est le vague de cette rubrique. Alors que partout ailleurs la localité ou du moins la province est désignée régulièrement, ici c'est l'exception. Puis, les noms Africains semblent jetés pêle-mêle et s'enchevêtrent parmi d'autres articles ; les répétitions sont fréquentes, et, comme les moyens de contrôle font le plus souvent défaut, il faut ordinairement renoncer à reconstituer les notices qui se rapportent à l'Afrique. On en est réduit, dans la plupart des cas, à retenir quelques noms que leur forme permet de rattacher sans hésitation à l'onomastique punique, ou qui sont plus communs dans l'Afrique Romaine, mais presque toujours sans avoir le moyen de distinguer entre les homonymes [1].

(1) Dans sa liste des *Martyrs et confesseurs africains mentionnés par les auteurs, les Actes des martyrs, le calendrier de Carthage et les martyrologes*, liste très utile et dont nous nous sommes beaucoup servi, M. Monceaux, *Hist. litt.*, t. III, p. 536-551, a peut-être admis trop de noms uniquement attestés par l'hiéronymien. Il y a aussi quelques distractions, qui s'expliquent dans un pareil travail. Ainsi on trouve, parmi les saints, Repostus et Sophronius qui figurent dans la corres-

Ajoutez-y la difficulté, plus sensible ici, de décider si une série de noms représente des martyrs immolés le même jour, ou un groupe artificiel, constitué lors d'une déposition de reliques. Pour l'Afrique donc, la richesse de l'hiéronymien est simplement apparente, et ce n'est que dans des cas exceptionnels qu'on peut en tirer un réel profit.

On sait que les monuments épigraphiques mentionnant des martyrs sont également plus nombreux qu'ailleurs [1], et leur nombre s'accroit sans cesse à mesure que les fouilles sont poussées avec plus d'activité. Quelques-unes de ces inscriptions viennent opportunément éclairer les textes littéraires, et même les données des martyrologes. D'autres ne nous livrent que des noms que l'on n'a point rencontrés ailleurs, qu'aucun indice chronologique ne permet d'identifier avec quelque probabilité et à propos desquels se pose trop souvent le problème des martyrs Donatistes. Les dissidents décernaient les honneurs du culte à ceux qui étaient tombés dans les luttes à main armée contre les catholiques, ou ceux que la folie du martyre avait poussés à se détruire eux-mêmes [2]. La secte eut ses hagiographes,et il nous est parvenu quelques-uns de leurs récits ; elle eut aussi son épigraphie, que le formulaire ne distingue pas toujours de l'épigraphie catholique [3].

pondance de S. Cyprien (*Epist.* 42, Hartel, p. 590) comme excommuniés.

(1) On les trouvera, cela va sans dire, dans le tome VIII du CIL, qui en ce moment n'est pas tout à fait à jour. Nous les citerons d'après P. Monceaux, *Enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique*, publiée en partie dans la *Revue archéologique*, 1903 à 1906, en partie dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres*, t. XII (1908), p. 161-339.

(2) Optati Milevitani *lib.* III. cc. 4, 6, 8.

(3) Monceaux, *L'épigraphie Donatiste*, dans Revue de Philologie, t. XXXIII (1909), p. 112-61 ; aussi dans *Histoire littéraire de l'Afrique*

Nous en avons assez dit pour faire comprendre qu'en ce qui concerne l'Afrique, les résultats que l'on peut se promettre de l'étude des documents ne sont pas en rapport avec leur nombre, et qu'une certaine réserve s'impose dans leur utilisation.

Le plus ancien document que nous ayons sur les persécutions d'Afrique est une pièce de haute valeur, la Passion des martyrs Scillitains [1]. Elle raconte l'interrogatoire et le supplice de douze chrétiens envoyés de la ville de Scillium à Carthage pour y être jugés. Nous n'avons pas à nous occuper du récit lui-même qui est assez connu. Il nous donne la date du martyre, le 17 juillet 180. Cet anniversaire n'a pas cessé d'être célébré à Carthage. Speratus et ses compagnons sont inscrits à l'hiéronymien à cette date, et, on ne sait pourquoi, également au 16 septembre ; le calendrier du VIe siècle les marque au 17 juillet [2]. S. Augustin prononça deux sermons le jour de leur fête : *per natalem sanctorum martyrum Scillitanorum tractatus duo* [3] ; un autre est indiqué comme *habitus in basilica sanctorum martyrum Scillitanorum* [4], celle, évidemment, dont Victor de Vite fait mention [5]. Une inscription de 359 énumère des reliques, entre autres celles d'un S. Citinus, qui est, sans doute, un des compagnons de S. Speratus [6] ; le nom de ce dernier figure sur une mosaïque de Carthage [7].

chrétienne, t. IV, p. 437-84. Cf. *Analect. Bolland.*, t. XXIX, p. 467.

(1) BHL. 7527 ; BHG². 1645.

(2) Des synaxaires grecs mentionnent à la même date S. Speratus. *Synax. eccl. CP.*, p. 825. Le caractère propre de ces compilations, faites surtout sur des données littéraires, ne permet pas de conclure de là que le culte des Scillitains fût répandu chez les Grecs.

(3) *Possidii indiculus*, *P. L.* t. XLVI, 19.

(4) *Sermo* CV, *P.L.* t. XXXVIII, p. 841.

(5) *Historia*, I, 3.

(6) Monceaux, *Enquête sur l'épigraphie de l'Afrique chrétienne* IV, 317.

(7) Monceaux, *Enquête*, 228.

On rattache ordinairement à la même persécution, mais sans raisons suffisantes, quatre martyrs dont le culte est constaté, chose curieuse, par un texte païen. Maxime de Madaure écrit à S. Augustin et reproche aux chrétiens de préférer aux dieux de l'Olympe des hommes au nom bizarre comme Miggin, Sanam, l'« archimartyr » Namphamo, Lucitas [1], et il ajoute : *Horum busta, si memoratu dignum est, relictis templis, neglectis maiorum suorum manibus, stulti frequentant* [2]. Le titre d'*archimartyr* ne signifie pas nécessairement le premier martyr d'Afrique, mais peut-être le premier de Madaure ou de Numidie [3]. Au 18 décembre, l'hiéronymien écrit clairement *Namfamonis*, qui se reconnaît également parmi les noms du 5 décembre. Le 2 du même mois, *Meggenus, Megginus*, est peut-être celui qui excitait la verve de Maxime de Madaure.

Le martyr Miggin est un de ceux qui figurent le plus fréquemment sur les inscriptions africaines [4]. Deux fois nous le rencontrons en compagnie de Donatus et de Baric, deux noms bien africains [5], sans que nous puissions inférer de là que ceux-ci sont des compagnons de martyre.

Les plus illustres victimes de la persécution de Sévère sont Perpétue et Félicité, avec les compagnons nommés dans leurs Actes. Tout le monde connaît ce morceau admirable, que nous lisons en latin et en grec [6], et qui, du temps de S. Augustin, jouissait d'une telle faveur que celui-ci

(1) *Quis enim ferat Iovi fulmina vibranti praeferri Migginem, Iunoni, Minervae, Veneri, Vestaeque Sanamem et cunctis, pro nefas, diis inmortalibus, archimartyrem Namphamonem ?* MAXIME DE MADAURE dans *Augustini epist.*, 16, 2, GOLDBACHER, pars I, p. 37-38.

(2) *Ibid.*, p. 38.

(3) Voir NEUMANN, *Der römische Staat und die allgemeine Kirche*, t. I, p. 286.

(4) MONCEAUX, *Enquête*, 251, 254, 288, 315, 317.

(5) MONCEAUX, *Enquête*, 254, 288.

(6) BHL. 6633 ; BHG². 1482.

croyait devoir dire à ses lecteurs : *nec scriptura ipsa canonica est*[1]. Déjà Tertullien saluait Perpétue du titre de *fortissima martyr*[2], et nous avons trois sermons de S. Augustin, prononcés le jour de sa fête, le 7 mars[3]. La basilique Majeure s'éleva à l'endroit où furent déposés les corps des martyrs[4]. On sait que Perpétue et Félicité sont inscrites dans le plus ancien martyrologe de Rome, et qu'elles font partie du cortège triomphal des martyres à S. Apollinare Nuovo de Ravenne. L'éclat de leur renommée a fait quelque peu oublier leurs compagnons. On rencontre les noms de Saturus et de Saturninus sur une mosaïque de Carthage[5], les mêmes noms avec ceux de Rebocatus, Secundulus et ceux des deux saintes, sur une dalle où l'on a cru reconnaître la pierre tombale de ces illustres martyrs[6].

On arrive, avec un léger effort, à reconnaître dans l'hiéronymien, au 27 juin, le nom de Guddenis[7], une martyre, dont on lisait encore, au IX[e] siècle, des Actes que nous n'avons plus[8]. Cette pièce confirmait la date du

(1) *De anima*, I, 12, *P. L.* t. XLIV, p. 481.

(2) *De anima*, 55, Reifferscheid-Wissowa, p. 388.

(3) *Serm.* cclxxx-cclxxxii. *P. L.* t. XXXVIII, p. 1280-86.

(4) *Basilicam maiorem ubi corpora sanctarum martyrum Perpetuae et Felicitatis sepulta sunt.* Victor de Vite, *Hist.*, I, 3. On croit l'avoir retrouvée de nos jours. Delattre, *La basilique de Damous-el-Karita à Carthage*, Constantine, 1892.

(5) Monceaux, *Enquête*, 228.

(6) Delattre, *Basilica maiorum. Tombeau des saintes Perpétue et Félicité*, dans Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 1907, pp. 193-195, 515-31. Voir aussi *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1908, p. 198.

(7) Martyrologe hiéronymien au 27 juin : *Zeddini, Ziddini, Giddini* ; au 26 : *in Africa Gaudentis*.

(8) Quentin, *Les martyrologes historiques*, p. 174. Le résumé, qu'a repris Adon au 18 juillet, est intéressant : *Apud Carthaginem natale sanctae Guddenes : quae Plutiano et Zeta consulibus [a. 202] iussu Rufini proconsulis quater diversis temporibus equulei extensione vexata et ungularum horrenda laceratione cruciata, carceris etiam squalore diutissime afflicta, novissime gladio caesa est.*

27 juin, comme aussi le sermon de S. Augustin, *habitus in basilica maiorum in natali martyris Guddenis* [1].

Voici deux martyrs que Tertullien nous fait connaître, Mavilus, mieux Maiulus, d'Hadrumète, condamné aux bêtes [2], et Rutilius, *sanctissimus martyr*, qui essaya d'abord de fuir la persécution, mais fut saisi et brûlé vif [3]. Il est probable que le premier n'est autre que le Maiulus de l'hiéronymien et du calendrier de Carthage, au 11 mai. Il serait peut-être téméraire de vouloir retrouver l'autre martyr dans un des Rutilius de l'hiéronymien. S. Cyprien nous a également conservé quelques noms de martyrs appartenant aux persécutions de Septime Sévère. Castus et Aemilius avaient d'abord cédé à la violence des tourments ; ils rachetèrent héroïquement leur faiblesse [4]. Le calendrier de Carthage les enregistre au 22 mai ; de même l'hiéronymien, qui les répète encore, au 6 octobre, mais, à ce qu'il semble, sous la rubrique *in Apulia*. S. Augustin les a loués dans un de ses sermons prononcé le jour de leur fête [5]. Celerina, Laurentius et Egnatius, tous trois de la parenté du confesseur Celerinus, étaient commémorés dans l'église de Carthage ; S. Cyprien l'atteste expressément [6]. Une

(1) *Sermo* CCXCIV, *P. L.* t. XXXVIII, p. 1335-48.

(2) *Ad Scapulam*, III, OEHLER, t. I, p. 545.

(3) *De fuga in persecutione*, V, OEHLER, t. I, p. 471. On peut se demander si, dans le récit déplaisant où Tertullien, *De ieiunio*, 12, met en scène un martyr, *condito mero tanquam antidoto praemedicatum*, le mot *pristinus* est un simple adjectif ou le nom même du martyr. L'édition REIFFERSCHEID-WISSOWA, p. 291 écrit *Pristinus* ; BONWETSCH, *Die Schriften Tertullians* (Bonn, 1878), p. 70, également. K.J. NEUMANN, *Der römische Staat und die allgemeine Kirche*, p. 188-89 se prononce pour *pristinus*.

(4) *De lapsis*, 13, HARTEL, p. 246.

(5) *Sermo* CCLXXXV, *P. L.* t. XXXVIII, p. 1293-97. L'anniversaire des deux martyrs est probablement rappelé dans une inscription de Carthage. Voir *Bulletin de la société des Antiquaires de France*, 1908, p. 199-200.

(6) *Epist.* 38, 3, HARTEL, p. 583.

Celerina est au martyrologe hiéronymien, à la date du 3 février, et une basilique de Celerina est signalée par Victor de Vite [1], qui ne la distingue pas de celle des Scillitains. C'est tout près de cette église, dans le monastère de Biguae, que furent déposées plus tard les reliques de S. Liberatus et de ses compagnons [2].

La persécution de Dèce fit périr un bon nombre de chrétiens à Carthage. Mappalicus, loué par S. Cyprien, est le plus connu d'entre eux [3] ; il se retrouve au 19 avril dans le calendrier de Carthage, et dans l'hiéronymien aux deux jours précédents.

La lettre du confesseur Lucien à Celerinus, incorporée dans la correspondance de S. Cyprien, énumère les martyrs suivants, en indiquant d'un mot le genre de mort de chacun d'eux : ... *martyrum quorum nomina subicio, Bassi in petrario, Mappalici in quaestione, Fortunionis in carcere, Paulus a quaestione, Fortunata, Victorinus, Victor, Heremius, Credula, Hereda, Donatus, Firmus, Venustus, Fructus, Iulia, Martialis et Ariston, qui Deo volente in carcere fame necati sunt* [4]. Il faut y ajouter un autre martyr Paul, celui dont on se réclamait pour traiter les *lapsi* avec une indulgence excessive [5]. L'inscription de ces noms au martyrologe de Carthage ne peut faire aucun doute, encore que nous ne les retrouvions plus.

Ni la persécution de Valérien, ni peut-on dire, aucune

(1) *Historia*, I, 3 : *basilicam... Celerinae vel Scillitanorum.*

(2) *Passio VII martyrum*, 7. BHL. 4906.

(3) *Epist.* 10, 4 ; 22, 2 ; 27, 1, HARTEL, pp. 492, 534, 541.

(4) *Epist.* 22, 2, HARTEL, p. 534.

(5) CYPRIEN, *Epist.* 27, 3 ; 35, 1, HARTEL, pp. 543, 571. Ce qui nous décide à le distinguer du *Paulus* qui mourut des suites de la question, c'est la phrase de Lucien : *secundum Pauli praeceptum* ET *ceterorum martyrum quorum nomina subicio.*

persécution d'Afrique, ne compta de martyr plus illustre que Cyprien, l'évêque de Carthage. L'histoire de sa vie et son martyre ont été racontés d'une façon digne de lui [1], et son triomphe a jeté sur l'église qu'il avait gouvernée un éclat incomparable. Carthage lui éleva trois basiliques, l'une à l'endroit même où il subit le martyre, là où est la *mensa Cypriani* [2], une autre sur son tombeau, aux Mappalia [3], une troisième non loin du port [4].

L'anniversaire du saint, les Κυπριανά [5], se célébrait avec une solennité et une allégresse, d'où la piété était parfois absente, et S. Augustin, dans un des sermons prononcés à cette occasion, rappelait le temps où les lieux sanctifiés par le corps du martyr étaient profanés par les danses et les chansons [6]. Cette fête du 14 septembre était observée à Rome dès le milieu du IVe siècle [7], à Constantinople même, comme en témoigne S. Grégoire de Nazianze, tout en faisant une étrange confusion entre l'évêque de Carthage et le légendaire Cyprien le mage [8]. En Espagne elle l'était au temps de Prudence [9], dont une

(1) BHL. 2041, 2037.

(2) AUGUSTIN, *Sermo* CX, 2, *P. L.* t. XXXVIII, p. 1413; *Enarrat. in Psalm. LXXX*, 4, 23, *P. L.* t. XXXVII, pp. 1036, 1046. Les sermons CXIV, CXXXI, CLIV, CLXIX portent l'en-tête : *habitus in mensa Cypriani*.

(3) VICTOR DE VITE, *Hist.* I, 5, 16 : *Sed etiam foris muros quascumque [ecclesias] voluit occupavit et praecipue duas egregias et amplas sancti martyris Cypriani, unam ubi sanguinem fudit, aliam ubi eius sepultum est corpus, qui locus Mappalia vocitatur.*

(4) AUGUSTIN, *Confess.*, V, 8, 15. Sur les trois basiliques de S. Cyprien, voir MONCEAUX, *Hist. litt.*, t. II, p. 371-86.

(5) PROCOPE, *De bello Vandalico*, I, 21, DINDORF, p. 397.

(6) *Sermo* CCCX, 5, *P. L.* t. XXXVIII. p. 1415. Les sermons 309-313 ont été prononcés le jour de la fête de S. Cyprien.

(7) *Depositio martyrum*, XVIII kal. oct.

(8) *Orat.* XXIV, BHG², 457, 1 : Μικροῦ Κυπριανὸς διέφυγεν ἡμᾶς· ὢ τῆς ζημίας· καὶ ὑμεῖς ἠνέσχεσθε οἱ πάντων μᾶλλον τὸν ἄνδρα θαυμάζοντες καὶ ταῖς δι' ἔτους τιμῶντες ἐκεῖνον τιμαῖς τε καὶ πανηγύρεσι.

(9) *Peristeph.* XI, 237.

des hymnes fameuses est consacrée à la gloire de Cyprien[1]. Un détail donnera une idée de la popularité de cette fête. Les matelots donnaient le nom de Κυπριανὰ aux tempêtes qui rendent en cette saison la navigation périlleuse[2].

L'évêque d'Hippone Theogenes, qui fit partie du concile de 256[3], doit avoir suivi d'assez près l'évêque de Carthage. On l'identifie habituellement, mais sans autre motif que l'homonymie, avec le *Theugenes* marqué en compagnie de trente-cinq autres martyrs, à l'hiéronymien, le 26 janvier[4]. Quoi qu'il en soit, l'église d'Hippone l'honorait comme martyr et S. Augustin officiait dans la *memoria sancti Theogenis*[5].

On sait que le texte du concile de 256 a trouvé en Afrique, à Carthage probablement, un annotateur peu éloigné des événements, qui a fait suivre les noms d'un certain nombre d'évêques des titres d'honneur qu'ils conquirent plus tard : *martyr, confessor et martyr* (6). Les martyrs, sans compter Cyprien, sont les suivants : Secundinus de Cedias, Cassius de Macomades, Iader de Midilis, Verulus de Rusicade, auxquels il faut ajouter les trois suivants, dont le lieu de la déposition en divers cimetières ou basiliques de Carthage est clairement indiqué : Successus d'Abbirgermaniciana, *positus in Tertulli ;* Leucius de Theveste, *in Fausti positus ;* Libosus de Vaga, *in novis areis positus* (7). Ce dernier est peut-être le même qui figure dans l'hiéroni-

(1) *Peristeph.* XIII. Ennodius, à son tour, a célébré S. Cyprien dans ses vers, *Carm.* I, 12.

(2) PROCOPE, *De bello Vandalico*, I, 20, DINDORF, p. 393.

(3) *Sententiae episcoporum*, 14, HARTEL, p. 443.

(4) MONCEAUX, *Hist. litt.*, p. 147.

(5) *Sermo*, CCLXXIII, 7, *P. L.* t. XXXVIII, p. 1251.

(6) G. MERCATI, *D'alcuni sussidi per la critica del testo di S. Cipriano*, STUDI E DOCUMENTI, t. XIX, p. 330-49.

(7) *Sententiae episcoporum*, nn. 11, 16, 22, 30, 31, 45, 70, 87, HARTEL, p. 442-61 ; MERCATI, p. 346.

mien, au 29 décembre, dans un groupe d'Africains : *Libosi episcopi* [1].

Le 6 mai — c'est la date du calendrier de Carthage et de l'hiéronymien — en l'année 259, furent martyrisés à Lambèse, après avoir été emprisonnés à Cirta, les saints Marianus et Jacques, dont nous avons des Actes intéressants [2]. Un certain nombre d'autres martyrs, clercs et laïques, font partie de leur groupe. La Passion les signale, mais ne nomme que Aemilianus, Tertulla, Antonia et les évêques Agapius et Secundinus. Ce dernier apparaît aussi dans la notice de l'hiéronymien. S. Augustin a prononcé un sermon le jour de leur fête [3]. Une inscription de la période byzantine, gravée sur le rocher près de Cirta (Constantine), doit être rappelée ici.

> + IIII nonas septembres passione marturorum Hortensium, Mariani et Iacobi, Dati, Iapin, Rustici, Crispi, Tati + Mettuni, Bictoris, Silbani, Egiptii ; sancti Dei, memoramini in conspectu Domini ; quorum nomina scit is qui fecit. Indictione XV [4].

A moins de supposer qu'il y ait eu une troupe de martyrs, par exemple, à l'époque des Vandales, dont les chefs portassent précisément les mêmes noms que ceux de Lambèse, cette inscription présente beaucoup de difficultés. Que signifie le nom de *Hortenses*, que rien, dans la Passion, ne justifie ? Et cette date, qui n'est pas celle des martyro-

(1) C'est S. Libosus qui, au concile, prononce ces paroles : *In evangelio dominus, ego sum, inquit, veritas ; non dixit : ego sum consuetudo.* HARTEL, p. 448.

(2) Voir P. FRANCHI DE' CAVALIERI, *La Passio SS. Mariani et Iacobi*, Roma, 1900.

(3) *Sermo* CCCXXXIV, *P. L.* t. XXXVIII, p. 1288-1293.

(4) MONCEAUX, *Enquête*, 295.

loges ? Et ce monument à ciel ouvert, en un endroit où jamais il n'y a eu de basilique [1], que peut-il désigner sinon le lieu du supplice des saints ? Or le placer ici c'est se mettre en contradiction avec la Passion, d'après laquelle les saints furent décapités au bord d'un torrent, près de Lambèse et non près de Cirta [2]. La solution la plus probable est que, à Cirta, où l'on devait particulièrement s'intéresser à des martyrs, qui avaient passé par les prisons de cette ville, il se forma peu à peu une légende, qui localisa dans ses environs ce qui s'était en réalité passé dans le voisinage de Lambèse. Sous la domination byzantine, une inscription fut gravée à cet endroit pour consacrer le souvenir du martyre [3]. On ne rend point compte du mot *Hortenses*. La date pourrait être celle que l'église de Cirta avait adoptée pour célébrer les martyrs.

Les saints Lucius, Montanus et leurs compagnons ont été martyrisés les 23-25 mai 259. Leur Passion [4] cite un certain nombre de noms comme Victoricus et Flavianus, que l'on est tenté d'identifier, ainsi que Lucius et Montanus, avec des homonymes cités ailleurs [5], et d'autres comme Primolus, Donatianus, Renus, Victor, Quartillosa, Successus et Paulus, dont le rôle est plus effacé dans le récit.

Tout ce que l'on peut dire avec certitude, c'est que Lucius et Montanus figurent à l'hiéronymien et au calendrier de Carthage, le 23 mai. Le 25, apparaît Flavianus avec une Septimia, dont il n'est pas question dans la Passion. Une inscription de la région de Tebessa, sur une table d'autel, *memoria sancti Montani* [6], désigne probablement le principal

(1) Sur le site, voir F. Wieland, *Ein Ausflug ins altchristliche Afrika* (Stuttgart, 1900), p. 161-62.

(2) Franchi, l. c., p. 24-26.

(3) Cette explication est celle de M. Monceaux, l. c., p. 268.

(4) BHL. 6009.

(5) Voir a ce sujet Monceaux, *Histoire littéraire*, t. II, p. 119.

(6) Monceaux, *Enquête*, 264. Cf. 270.

de ces martyrs ; *Donatianus,* dont les reliques sont mentionnées sur l'inscription de Tixter [1] et sur une autre d'Aubuzza [2], est peut-être un de ses compagnons.

Faut-il suivre Prudence [3], et faire du massacre de la « Massa candida » un épisode de la persécution de Valérien ? On peut éprouver quelque hésitation, d'autant plus que le poète nous met ici en présence d'une légende qui ne semble autre chose que l'explication d'une expression topographique. La troupe des martyrs devrait son nom à ce fait que, placée dans l'alternative de sacrifier aux idoles ou de se jeter dans une tranchée remplie de chaux vive, elle aurait, sans hésiter, choisi ce genre de mort. Or, on a fait remarquer que le calendrier de Carthage — probablement au 18 août comme l'hiéronymien — emploie la formule *sanctorum Massae Candidae,* où Massa Candida n'est pas le nom des saints mais un nom de lieu, comme aussi dans ce texte de S. Augustin : *sola in proximo quae dicitur Massa Candida plus habet quam centum quinquaginta tres martyres* [4]. Le mot *massa* est pris ici dans le sens de domaine, qu'il a fréquemment dans les textes anciens, notamment dans le *Liber pontificalis* et dans le Registre de S. Grégoire [5]. La *Massa Candida* était une propriété ou un territoire voisin d'Utique, où un grand nombre de martyrs avaient été ensevelis [6]. Combien étaient-ils ? Prudence donne le chiffre rond de trois cents :

(1) MONCEAUX, *Enquête,* 317.
(2) MONCEAUX, *Enquête,* 250.
(3) *Peristeph.* XIII, 76-87.
(4) *Enarr. in Psalm.* XLIX, 9, *P.L.* t. XXXVI, p. 571. Dans d'autres endroits, S. Augustin se conforme à l'usage qui applique l'expression aux saints eux-mêmes.
(5) DUCHESNE, *Le Liber pontificalis,* t. I, p. CXLIX ; L. M. HARTMANN, *Gregorii I papae Registrum,* t. II, p. 563.
(6) Sur tout ceci, PIO FRANCHI DE' CAVALIERI, *Nuove note agiografiche* (Roma, 1902), p. 39-51.

Prosiluere alacres cursu rapido simul trecenti [1].

Le chiffre cité plus haut, dans le texte de S. Augustin, n'a pas la portée qu'on serait tenté de lui attribuer ; il est amené par le commentaire de l'évangile, où il est question des cent-cinquante-trois poissons pris dans un coup de filet [2]. S. Augustin reste donc dans le vague, mais il nous dit assez que le nombre des martyrs de Massa Candida fut très considérable.

Il y eut à Utique une *basilica Massae Candidae* où S. Augustin prêcha [3]. Nous avons de lui un sermon *in natali martyrum Massae Candidae* [4] et dans plusieurs endroits de ses discours il parle incidemment de ces martyrs [5] sans manifester nulle part, il est bon de le remarquer, qu'il ait connaissance de la légende popularisée par Prudence. Une inscription de Calama (Guelma) les désigne clairement :

> + Sub hoc sacro sancto belamine altarii sunt memoriae sanctorum Massae Candidae, sancti Hesidori, sanctorum trium puerorum, sancti Martini, sancti Romani [6].

Parmi les nombreux martyrs qu'aucun indice ne permet de rattacher aux persécutions du début ou du milieu du IIIe siècle, il s'en faut que la majorité appartienne sans conteste à la persécution de Dioclétien. Certes, il en est un bon nombre, mais les historiens mettent volontiers au compte de ce persécuteur tous les martyrs d'époque indéterminée. Comme nous n'écrivons pas une histoire des

(1) *Peristeph.*, XIII, 85.
(2) MONCEAUX, *Hist. litt.*, t. II, p. 144.
(3) *Enarr. in Psalm.* CXLIV, 1, 17, *P. L.* t. XXXVII, pp. 1869, 1880.
(4) *Sermo* CCCVI, *P. L.* t. XXXVIII, p. 1400-1405.
(5) *Enarr. in Psalm.* XLIX, 9, *P. L.* t. XXXVI, p. 671 ; *In Psalm.* CXLIV, 17, *P. L.* t. XXXVII, p. 1880 ; *Sermo* CCCXI, 10, *P. L.* t. XXXVIII, p. 1417.
(6) MONCEAUX, *Enquête*, 261.

persécutions, il nous sera permis de grouper ici, par provinces [1], les martyrs que les textes permettent de classer parmi les victimes des édits de Dioclétien, en ajoutant ceux que l'on peut identifier avec une certitude suffisante et assigner à un territoire, sans toutefois les dater. Nous dirons quelques mots, pour terminer, de ceux dont le martyre ne peut guère être contesté, mais qu'il est impossible de situer dans le temps et dans l'espace.

En Proconsulaire, nous avons à citer d'abord Félix, évêque de Thibiuca, martyrisé en 303. Malgré les remaniements que l'on a fait subir à sa Passion, dans le but de transformer S. Félix en un saint italien [2], on reconnaît qu'il a probablement souffert la mort à Carthage et que son tombeau s'y trouvait *in via quae dicitur Scillitanorum* [3].

Ensuite Saturninus, Dativus et leurs compagnons, arrêtés à Abitina et envoyés à Carthage en 304. Voici la liste des noms des martyrs d'après la Passion [4] : Saturninus, Saturninus iunior, Felix, Maria, Hilarion, Dativus qui et Senator, Felix, alius Felix, Emeritus, Ampelius, Rogatianus, Quintus, Maximianus, Thecla, Rogatianus, Rogatus, Ianua-

(1) La répartition des villes par provinces devrait changer d'après les époques. Nous n'entrerons pas dans ces détails.

(2) BHL. 2894, 2895.

(3) Voir *Analect. Bolland.*, t. XVI, p. 27-28. D. Quentin, *Les martyrologes historiques*, p. 530-32, hésite à identifier avec Thibiuca le siège épiscopal de *Felix Tubzacensis*, comme les manuscrits l'appellent le plus communément. Sauf Bède, qui pourrait avoir puisé à une source différente de la Passion, et Surius dont le texte n'est pas sûr, les rédactions connues de la Passion ne favoriseraient pas l'identification proposée. Je serais enclin à croire, au contraire, que la Passion primitive portait bien Thibiuca. Dans une version, que nous pourrons publier un jour, celle du manuscrit du British Museum, addit. 11880, IXe siècle, f. 126, nous lisons : *in civitate Tibiucensi*. Bède a pu trouver la bonne forme dans son manuscrit, et Surius, dans le sien, celle qui s'en rapproche le plus : *Tibiura*.

(4) BHL. 7492.

rius, Cassianus, Victorianus, Vincentius, Caecilianus, Restituta, Prima, Eva, Rogatianus, Givalius, Rogatus, Pomponia, Secunda, Ianuaria, Saturnina, Martinus, Dantus, Felix, Margarita, Maior, Honorata, Regiola, Victorinus, Pelusius, Faustus, Dacianus, Matrona, Caecilia, Victoria, Herectina, Secunda, Matrona, Ianuaria. La relation du martyre, qui devint une arme entre les mains des Donatistes, ne nous est point parvenue dans son intégrité [1], et c'est ainsi que nous ne sommes pas fixés sur le sort final de la plupart de ceux qui y sont nommés. Plusieurs de ces noms ne se rencontrent certainement dans aucun martyrologe ; d'autres sont trop communs pour qu'on puisse se flatter de les reconnaître [2]. Sur un petit nombre,on ne se trompera guère. Ainsi Eva et Regiola, au 30 août avec Félix, dans le calendrier de Carthage sont probablement deux martyres d'Abitina [3] ; l'Ampelius du 12 septembre, le Rogatus du 24 juin pourraient faire partie du même groupe. Et qui sait que Prima n'est pas la martyre indigène titulaire de la basilique élevée à Carthage par Justinien [4] ? En parcourant la collection des documents épigraphiques africains, on recontre une quinzaine de noms de martyrs d'Abitina : Datianus (n. 317) ; Emeritus (267, 272) ; plusieurs Félix (242, 250, 254, 262,

(1) Voir sur cette pièce, MONCEAUX, *Histoire littéraire*, t. III, p. 140-147.

(2) Le nom de Saturninus, notamment, revient si souvent en Afrique — et ailleurs on s'en souvient — que la plus grande réserve s'impose. S. Fulgence se retira près de la basilique d'un S. Saturninus à quelque distance de Cagliari : *iuxta basilicam sancti martyris Saturnini procul a strepitu civitatis*. BHL. 3208, n. 51. Serait-ce un Saturninus africain ?

(3) Je n'ose ajouter Félix — il y en a quatre dans le groupe — parce que, précisément le 30 août, on commémore un Félix romain.

(4) PROCOPE, *De aedif.* VI, 5 : τῶν τινι ἐπιχωρίων ἁγίων Πρίμῃ. DINDORF, p. 339.

269, 283, 294, 304, 311, 316) ; Ianuarius (239); Maria (315) ; Martinus (261) ; Matrona (289, 290) ; trois Rogatus (250) ; le prêtre Saturninus (238); Victoria (304, 317) ; Victorinus (317) ; Vincentius (193, 262, 304, 337). Comme on l'a fait justement remarquer, pour ceux de ces noms qui étaient d'un usage fréquent, l'identification reste douteuse ; pour les noms rares, la coïncidence est un sérieux indice [1].

Le martyre des saintes Maxima, Secunda et Donatilla, à Thuburbo, doit se placer entre 303 et 305 ; les Actes [2] ne permettent pas de préciser davantage l'année [3]. Le jour anniversaire est fixé au 30 juillet par l'hiéronymien, d'accord avec le calendrier de Carthage. Deux inscriptions font mention de leurs reliques [4].

Ajoutons ici Catulinus, dont nous n'avons pas d'Actes, mais qu'une notice exceptionnellement claire de l'hiéronymien au 15 juillet — c'est aussi la date du calendrier — permet de localiser à Carthage : *In Africa civitate Carthagine natale sanctorum Catolini diaconi et reliquorum martyrum qui requiescunt in basilica sanctae Faustae.* S. Augustin prêcha le jour de sa fête [5]. La basilique de Sainte-Fauste est

(1) Monceaux, *Enquête*, p. 164. Nous lui avons aussi emprunté le relevé des inscriptions qui précède. Ajoutons encore l'inscription : *sancti Rogatiani martyris* trouvée à la Mechta Aïn-Zer'aba, en Sitifienne. Gauthier, *Notes archéologiques concernant la région de Tocqueville*, Recueil des notices et mémoires de la société archéologique de Constantine, t. XLII (1908), p. 115.

(2) BHL. 5809.

(3) Monceaux, *Histoire littéraire*, t. III, p. 149, s'appuie, pour le fixer à l'année 304, sur un passage interpolé des *Acta Crispinae*.

(4) Monceaux, *Enquête*, 245, 337. Le martyrologe hiéronymien, au 9 février, annonce : *ad membras Ammonis Aemiliani Lasse* etc. M. Monceaux dans son *Histoire littéraire*, t. III, p. 536 y voit la commémoraison d'un Aemilianus, martyr à Membressa, dans la Proconsulaire. Je ne suis pas certain que Membras représente Membressa, ni que Aemilianus doive être rapproché de ce nom.

(5) *Possidii indiculus*, c. IX. L'hiéronymien annonce également, le 23 avril : *in Africa Catulini.*

une invention du rédaction de la notice. Il faut lire *in basilica Fausti.* Cette église, très-vaste, est souvent citée dans les fastes de l'église de Carthage ; elle était particulièrement renommée par le nombre des corps saints qui y reposaient : *multis martyrum corporibus insignita* (1).

Deux villes de la Proconsulaire, Thugga et Thabraca, ont gardé de remarquables vestiges d'une dévotion très ardente aux martyrs (2). Il est malheureusement impossible de savoir si leurs hommages s'adressaient à des concitoyens ou à des martyrs d'adoption.

Les fouilles d'Uppenna, en Byzacène, ont livré, en double exemplaire, une inscription en mosaïque, dont voici le texte :

Haec sunt nomina martirum Petrus Paulus Saturninus presbyter.

Idem Saturninus, Bindemius, Saturninus, Donatus, Saturninus, Gududa, Paula, Clara, Lucilla, Fortun, Iader, Cecilius, Emilius. Passi die nonas augustas, depositi vi idus novembres. Gloria in escelsis Deo et in tera pacs ominibus [3].

Le texte qu'on retrouva d'abord n'était que la reproduction d'une mosaïque plus ancienne, du IVe siècle, à ce qu'on pense, dont une partie fut découverte ensuite, et qui permit de corriger la date de la Passion en *IIII nonas*

(1) *Epistula africanorum episcoporum ad Ioannem p.*, MANSI, *Concilia*, t. VIII, p. 808.

(2) MONCEAUX, *L'inscription des martyrs de Dougga*, BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES, 1908, p. 87-104 ; cf. *Analect. Bolland.*, t. XXVIII, p. 315-17 ; L. POINSSOT, *Nouvelles inscriptions de Dougga*, NOUVELLES ARCHIVES DES MISSIONS SCIENTIFIQUES, t. XVIII (1910), p. 83-174 ; P. GAUCKLER, *Mosaïques tombales d'une chapelle de martyrs à Thabraca*, MONUMENTS ET MÉMOIRES PIOT, t. XIII (1907), p. 175-227.

(3) MONCEAUX, *Enquête*, 238, 334.

augustas. L'interprétation n'est pas aisée. Il paraît bien qu'il faille distinguer deux parties dans la liste des reliques ; la première comprend les noms des apôtres Pierre et Paul et s'arrête à Saturninus presbyter, lequel pourrait être le prêtre martyr d'Abitina. Les autres appartiennent à un seul groupe, martyrise le 2 août. Où et dans quelles conditions ? C'est ce que l'inscription ne dit pas, et les martyrologes nous laissent complètement dépourvus. Les corps reposaient-ils dans la basilique d'Uppenna ou bien n'y avait-il là que des parcelles ou des « souvenirs » ? En faveur de la première hypothèse on pourrait dire que, rarement, les séries de reliques ont une même provenance. On s'ingénie à varier, et à emprunter des reliques aux églises les plus diverses. Se rappeler Victrice, Gaudence de Brescia, Marcel l'Acémète, les inscriptions d'Espagne, et, en Afrique, celles de Calama, où les martyrs de Massa Candida côtoient S. Isidore, S. Martin, S. Romain, les Trois enfants [1], d'autres qui réunissent S. Étienne, S. Laurent, S. Julien, S. Nabor [2], ou S. Étienne, S. Speratus et des compagnons de Ste Perpétue [3], ou encore S. Laurent, S. Hippolyte, Ste Euphémie, S. Ménas [4]. Il est bien vrai que ce ne pouvait être là une règle inflexible, et que les collections de reliques se formaient au hasard des circonstances. Il y a même plus d'apparence à ce que l'inscription d'Uppenna soit une simple liste de reliques. Le début n'indique certainement pas des corps entiers ; elle ne serait donc pas homogène si, sous une même rubrique, elle énumérait des objets sacrés d'une valeur si disparate. Ensuite, le fait que le jour de la dépo-

(1) MONCEAUX, *Enquête*, 261.
(2) *Ibid.*, 306.
(3) *Ibid.*, 228.
(4) *Ibid.*, 297.

sition suit de trois mois celui de la Passion autorise à penser qu'il ne s'agit nullement de la sépulture des martyrs.

On a relevé sur une mosaïque d'une des basiliques de Thelepte une inscription en l'honneur des saints *Ianuari et comitum* [1]. Le nom est trop commun pour qu'il puisse être question d'identifier ce Ianuarius avec un homonyme déterminé, notamment avec le *domnus Iannarius* qu'une curieuse inscription de Masclianae a fait connaître [2].

En Maurétanie, nous avons à enregistrer, à Tingi, d'abord, S. Marcellus et S. Cassien martyrisés, le premier, le 30 octobre, le second, le 3 décembre suivant [3], probablement en 298 [4]. S. Cassien était célèbre au temps de Prudence : *ingeret Tingis sua Cassianum* [5].

Tigava est la ville de Maurétanie où le vétéran Typasius souffrit la mort, à la date du 11 janvier, sous Dioclétien. Ses Actes qui ne sont pas de première main, mais contiennent quelques bons matériaux [6], nous apprennent ce détail intéressant, que sur la tombe du

(1) Monceaux, *Enquête*, 239. Cf. S. Gsell, *Édifices chrétiens de Thelepte*, dans Atti del II congresso di archeologia cristiana (Rome, 1902), p. 195-224.

(2) En voici le texte, tel que l'a publié M. Monceaux dans le *Bulletin de la Société des antiquaires de France*, 1908, p. 350 : *Domnus Ia[n]narius Unde v[i]nculatus exivit et gratias egit, Simplici, liga[tus] ; (b)ono tuo se[rmone] liga[tus]*. Il s'agirait d'une inscription commémorative placée à l'endroit où a été arrêté le martyr Jannarius. L'éditeur propose cette interprétation « sous réserves. » Nous partageons ses hésitations. Ajoutons encore, d'après la lecture de M. Monceaux, une inscription trouvée à Henchir Rouïs (Numidie) : *Laboravit ca[lendas] iulia[s] D[e]i [m]a[r]tur Ianua[rius]* etc. Recueil des notices et mémoires de la société archéologique de Constantine t. XLII (1909), p. 227.

(3) BHL. 5253, 1636.

(4) Monceaux, *Histoire littéraire*, t. III, p. 119.

(5) *Peristeph.* IV, 45.

(6) BHL. 8354.

martyr, on plaça son bouclier, dont les fidèles coupaient de petits morceaux, qui servaient à guérir les malades et à délivrer les possédés. On a cru reconnaître le nom de notre saint sur une inscription d'Oppidum Novum (Duperré), non loin de Tigava : *Fioras, Vitalionis, Tipasi, Marciae et Ceseliae* [1].

Césarée de Maurétanie compte aussi un certain nombre de martyrs, dont nous avons des Actes, qui ne sont point des textes de premier choix, mais qu'on aurait tort toutefois de négliger absolument. Ceux de Fabius, le porte-drapeau, nous apprennent qu'il fut martyrisé le 31 juillet, on ne sait quelle année de la persécution de Dioclétien, et que Césarée et Cartenna se disputaient ses reliques [2]. Des Actes de Victor nous tirons la date du jour, 26 août, non l'année [3]. Un Victor, tout à fait isolé, se rencontre dans l'hiéronymien précisément au 26 août. Serait-ce le martyr de Césarée ? Les manuscrits des Actes de Ste Marciana [4] ne s'accordent pas sur la date du martyre. Les uns indiquent *V id. ianuar.*, les autres *V id. iul.* L'hiéronymien du 11 juillet donne raison à ces derniers : *in Mauritania civitate Caesarea Marciani*. S. Arcadius, d'après sa Passion, aurait été exécuté le 12 janvier [5]. Ici le martyrologe ne nous vient pas en aide. Mais un sermon de Zénon de Vérone [6] en l'honneur de S. Arcadius ne laisse aucun doute sur le fait du culte [7]. Au 23 janvier, le martyrologe

(1) Monceaux, *Enquête*, 325.
(2) BHL. 2818.
(3) BHL. 8565-8567. Cf. J. de Guibert, dans *Analect. Bolland.* t. XXIV, p. 257-64.
(4) BHL. 5256, 5259.
(5) BHL. 659.
(6) BHL. 658.
(7) Une inscription sur un linteau, à Novar, en Sitifienne : *Arcadi utere in Christo*, pourrait bien, d'après M. Monceaux, *Enquête*, 309, se rapporter à notre saint. Cela nous paraît douteux.

hiéronymien annonce *in Mauritania civitate Neocessarea passio sancti Severiani et Aquilae uxoris eius* [1]. C'est un emprunt à des Actes perdus. Une inscription de Césarée, célèbre en archéologie [2], contient la mention suivante : *ecclesia fratrum hunc restituit titulum M(arci) A(ntonii) I(uli) Severiani c.v.* On a proposé d'identifier ce Severianus avec le martyr du 23 janvier [3]. De Rossi a rejeté cette identification [4] et il est difficile de ne pas lui donner raison.

Une dédicace, trouvée à Sitifi, nous révèle les noms de deux martyrs, dont les corps, ou à tout le moins des reliques, reposaient dans un sanctuaire de cette ville :

Martiribus sanctis promissa Colonicus insons
Solvit vota sua laetus cum coniuge cara.
Hic situs est Iustus, hic atque Decurius una,
Qui bene confessi vicerunt arma maligna,
Praemia victores Cristi meruere coronam [5].

A Castellum Lemeleffense, dans la Maurétanie Sitifienne, deux diacres, Primus et Donatus furent tués par les Donatistes [6]. Il est possible qu'ils aient été placés par les catholiques au rang des martyrs. Toutefois, nous n'en avons aucune preuve.

Une pierre trouvée à Aïn-Melloul (au sud-ouest de Sitifis) porte les lignes suivantes : *me(n)sa martyrum. Donatus, Felix,*

(1) Les martyrologes historiques ajoutent *ignibus combustorum*, provenant sans doute d'un exemplaire de l'hiéronymien plus complet que les nôtres.

(2) Bücheler, *Carmina*, 115 ; Monceaux, *Enquête*, 225. Cf. De Rossi, *Bullettino*, 1881, p. 120.

(3) Gsell, *Les monuments antiques de l'Algérie*, t. II (Paris, 1901), p. 399.

(4) Voir CIL. VIII, p. 978.

(5) Bücheler, *Carmina* 317 ; Monceaux, *Enquête*, 200.

(6) Optati lib. II, 18, Ziwsa, p. 52.

Novici, Baric, qui passi sunt Guruzis. Ces mêmes noms, sauf le troisième, figurent sur une autre inscription [1]. Ici nous apprenons, et c'est là une indication précieuse, la localité où ils ont souffert. Malheureusement, Gurusis est absolument inconnu. Il n'est pas probable que ce soit l'endroit de la trouvaille. Sur les lieux mêmes l'inscription eût été autrement libellée. Il n'y a donc aucune raison de penser que Gurusis soit situé dans la Sitifienne plutôt qu'ailleurs. La table, trouvée à Bordj Rdir, avec inscription : *Me(n)sa Casti et Flori martures* [2], nous laisse dans les mêmes incertitudes. Il peut y avoir quelque intérêt à noter que les deux noms, plus exactement Castus et Florianus, figurent, avec beaucoup d'autres, à l'hiéronymien, le 3 mars.

Nous ne pouvons omettre une inscription très intéressante trouvée dans la localité actuelle de Renault. Elle se rapporte à des saints totalement inconnus, mais qui sont certainement du pays.

> Memoria beatissimorum martyrum id est Rogati, Maienti, Nassei, Maximae quem Primosus Cambus genitores dedicaverunt. Passi XII kal. nov. CCXC provinciae [3].

Une autre main a ajouté après coup, en tête de l'inscription : *memoria Bennagi et Sexti kal. aug.*(?) Rien de plus clair que la partie principale de ce texte. Voici quatre martyrs qui ont succombé en 329, et auxquels leurs pères ont élevé un monument. La date nous oblige à faire à leur sujet une des suppositions suivantes. Ces chrétiens ont succombé dans une émeute païenne, ou dans un combat

(1) Monceaux, *Enquête*, 311, 254.
(2) Monceaux, *Enquête*, 318.
(3) Monceaux, *Enquête*, 328.

entre catholiques et Donatistes, et rien ne permettrait de distinguer, dans ce cas, à quel camp ils appartenaient [1].

A Tipasa, également en Maurétanie, Ste Salsa fut victime d'un mouvement populaire, qu'elle avait provoqué. L'année de son martyre est incertaine, mais on le place, avec beaucoup de probabilité, vers la fin du règne de Constantin. La date de la fête est difficile à déterminer. L'hiéronymien indique le 20 mai et le 10 octobre ; les deux manuscrits de la Passion donnent respectivement le 26 août et le 2 mai, et cette dernière date est aussi celle de deux calendriers mozarabes, tandis que d'autres la mettent au 29 avril. On a découvert, en se guidant d'après les données topographiques de la Passion [2], la basilique de Sainte-Salsa à Tipasa [3] ; deux inscriptions, trouvées dans cette basilique, mentionnent le nom de la martyre [4].

Les Actes de S. Maximilien [5] nous transportent en Numidie, à Theveste, où le martyre a lieu le 12 mars 295. Une dame, du nom de Pompeiana, obtient le corps et le transporte à Carthage, pour le déposer à côté de S. Cyprien. Crispina aussi est une gloire de Theveste. D'après ses Actes, elle fut martyrisée en 304, le 5 décembre [6]. Ce jour-là, le calendrier de Carthage annonce : *sanctorum martyrum Bili, Felicis, Potamiae, Crispinae et comitum*, et, de ces compagnons, il n'est fait nulle mention dans les Actes.

(1) L'idée de les identifier avec des martyrs de l'hiéronymien, au 21 octobre, paraît bien hasardée, et nous ne nous y arrêterons pas.

(2) BHL. 7467.

(3) Voir Gsell, *Les monuments antiques de l'Algérie* t. II, p. 323-33 ; O. Grandidier, *Deux monuments funéraires à Tipasa*, Atti del II congresso di archeologia cristiana (Roma, 1902), p. 51-77.

(4) Monceaux, *Enquête*, 223, (Bücheler, 318), 323.

(5) BHL. 5813.

(6) BHL. 1989.

L'hiéronymien confirme cette énumération : *civitate Togora natale Iuli, Felicis, Potamiae, Crispini et aliorum VII.* Comme Thagora n'est pas le lieu du supplice mais le lieu d'origine, il faudrait dire que la notice dépend d'une Passion, et d'une Passion où les compagnons de Crispina sont mentionnés. On a soutenu que la grande basilique découverte à Tébessa [1] abritait la sépulture de sainte Crispina [2] ; mais les arguments que l'on a fait valoir n'emportent pas la conviction. Rien d'ailleurs n'est plus certain que la popularité du culte de Ste Crispina. Nous avons deux sermons de S. Augustin prononcés le jour de sa fête [3], et il est peu de martyrs dont il entretienne plus souvent son public en d'autres occasions [4]. Une inscription portant *(memoria) sanctae Crispinae martiris* a été trouvée près de Tebessa [5].

C'est encore aux environs de Tebessa, à Henchir Djenen Khrouf, qu'on a découvert cette inscription qui révèle l'existence d'une troupe de martyrs inconnus jusqu'ici : *III idus iunias natale sancti Varagi et comitum eius* [6]. Et dans une autre direction, à Aïn Ghorab, cette dédicace à une martyre non moins ignorée : *Ad hanc domum Dei tribunal basilicae dominae Castae sanctae ac venerandae martiri Sabinianus una cum coniuge et filis votum perfecit* [7]. Encore,

(1) Gsell, *Les monuments antiques de l'Algérie*, t. II, p. 265-91.

(2) *Nuovo bullettino di archeologia cristiana*, t. V (1899), p. 50-63.

(3) *Enarr. in Psalm.* cxx, cxxxvii, *P. L.* t. XXXVII, pp. 1605-18, 1774-84.

(4) *Serm.* cclxxxvi, 2 ; cccliv, 5, *P. L.* t. XXXVIII, pp. 1298, 1565 ; *De sancta virginitate*, 44, Zycha, p. 290. *Sermo de die S. Eulaliae*, dans Revue Bénédictine, t. VIII, p. 419.

(5) Monceaux, *Enquête*, 337.

(6) Monceaux, *Inscriptions chrétiennes du cercle de Tebessa*, Recueil des notices et mémoires de la société archéologique de Constantine, t. XLII, (1908), p. 233, n. 48.

(7) *Ibid.*, p. 195, n. 1.

à Kemellel, une inscription votive, assurément curieuse, qui se présente malheureusement comme une énigme : *Memoria armigerorum votum complevit Deo gratias* [1]. Une pierre brisée, provenant de la basilique d'Aïn Zoui, a gardé les noms suivants, probablement des noms de martyrs : *Silvani, Primi, Donati, Tunnini, Felicis, Lucatis et Iahinis* [2].

Sur Hippone et les environs nous sommes bien renseignés par S. Augustin. Il y avait dans sa ville épiscopale une basilique des XX martyrs ; il y prononça plusieurs discours, dont deux au moins, le jour de l'anniversaire [3] ; ailleurs dans ses écrits il parle d'eux [4]. Il est hors de doute que S. Augustin avait des Actes de ces saints. Malheureusement il se contente de quelques allusions et ne cite que trois noms de martyrs, l'évêque Fidentius et les saintes Valeriana et Victoria.

Au 15 novembre, l'hiéronymien cite, sous la rubrique *in Africa Yppone Regio,* quelques noms, parmi lesquels on reconnaît Fidentius (Fidentianus) et Valeriana. Un Saturninus et un Calendion sont nommés le même jour. Le nom de Calendion reparaît le 17, le 20, le 21 novembre. Est-ce le même ? Est-ce un saint d'Hippone ? Est-ce encore celui d'une inscription d'Aquae Caesaris près de Tebessa : *nomen martyris Calendionis* [5] ?

Il y avait à Hippone une autre basilique, celle des VIII martyrs. Elle fut bâtie par le prêtre Leporius sur l'ordre

(1) *Ibid.*, p. 209, n. 15.

(2) Monceaux, *Enquête*, 269.

(3) *Serm.* cxlviii, cccxxxv, cccxxxvi, *P. L.* t. XXXVIII, pp. 799-800, 1447-50.

(4) *De civit. Dei*, XXII, 8, 9 ; *Sermo de die S. Eulaliae*, Revue Bénédictine, t. c., p. 419.

(5) Monceaux, *Enquête*, 255.

d'Augustin [1], qui mentionne plusieurs fois les *Octo* [2]. On est tenté de les reconnaître dans cette annonce du calendrier de Carthage, au 1 novembre : *sancti Octavi*, qui est devenu *Octaviae* dans l'hiéronymien. Mais c'est une simple conjecture. La *basilica Leontiana* portait le nom de son fondateur, un des prédécesseurs de S. Augustin, qui y célébrait son anniversaire [3]. Rien n'indique que Leontius soit un martyr.

Non loin d'Hippone, à Tuniza, on vénérait un martyr du nom de Félix, d'après l'hiéronymien du 6 novembre : *in Toniza Africae Felicis*. Dans les martyrologes du IXe siècle on trouve rapproché de cet énoncé un passage d'un sermon de S. Augustin : *Felix martyr, vere felix nomine et corona, cuius hodie dies est*, et il raconte en peu de mots que le martyr a été trouvé mort en prison [4]. L'identification n'est pas sans vraisemblance ; Félix était du pays. Il est possible d'ailleurs que le premier compilateur qui se soit avisé de commenter par S. Augustin le martyrologe du 6 novembre, ait trouvé, en tête du sermon, quelque indication, qui nous manque actuellement, sur la date de la fête [5].

Nous grouperons ici quelques saints d'Afrique, moins connus, auxquels S. Augustin s'est intéressé. Le Quadratus dont il a célébré l'anniversaire [6], est celui du calendrier de Carthage, au 21 août. Le sermon qui

(1) *Sermo* CCLVI, 10, *P. L.* t. XXXIX, p. 1578.

(2) Aussi dans le sermon déjà cité sur Ste Eulalie.

(3) *Sermo* CCLXII, *P. L.* t. XXXVIII, p. 1207-1209 ; *Epist.* XXXIII, p. 114-20. M. Monceaux, *Hist. litt.*, t. III, p. 152, distingue la *depositio* d'avec le *dies natalis* de Leontius. C'est le même anniversaire.

(4) *Enarr. in Psalm.* CXXVII, 6, *P. L.* t. XXXVII, p. 1680.

(5) *Act. SS.*, nov. t. III, p. 131.

(6) *Sermo in natali Quadrati martyris*, *P. L.* t. XLVI, p. 881. Un manuscrit du Mont-Cassin ajoute la date : *XII kalendas septembris*, dans *Bibliotheca Casinensis*, t. I, p. 221.

débute *Christianorum fides* [1] a été prêché *in basilica sancti martyris Quadrati*, et cette basilique ne se trouvait pas dans la ville épiscopale de S. Augustin, mais à Hippo Diarrhytus (Bizerte), dans la Proconsulaire [2]. Le martyr Agileus [3] est celui du 25 janvier ; l'hiéronymien le rattache à Carthage, avec raison, car il y avait à Carthage une *basilica sancti martyris Agilei* [4], et l'évêque de cette ville, Dominicus, transmet de ses reliques à S. Grégoire : *beati Agilegi martyris benedictionem* [5]. A deux reprises, Possidius cite un sermon *per natalem sancti Salvii* [6]. Deux inscriptions trouvées à Aïn Regada ont livré le nom de Salvius, avec les noms de deux autres martyrs inconnus, Nivalis et Matrona [7] ; un Salvius est marqué au calendrier et à l'hiéronymien, le 11 janvier [8]. Le *Nemesianus puer*, qu'Augustin cite, en passant, parmi des martyrs très connus [9], n'est peut-être pas différent du Nemessianus mentionné, entre le 17 et le 25 décembre, dans le calendrier de Carthage, ou de celui de l'inscription des Tixter [10].

Sans en tirer argument pour rattacher ces groupes à la

(1) *P. L.* t. XLVI, p. 921-32.

(2) Dans le manuscrit déjà cité du Mont-Cassin le sermon est intitulé *Sermo habitus ubi supra* (c'est-à-dire *Ypponi Zarito) in basilica sancti martyris Quadrati*.

(3) *Possidii indiculus*, IX, P. L. t. XLVI, p. 19.

(4) *Synodus Carthag. sub Bonifacio ep.* (525), MANSI, *Concilia*, t. VIII, p. 636. La *sancti Agilei basilica* est également citée dans la Vie de S. Fulgence, BHL. 3208, n. 56.

(5) *Gregorii I Registr.*, XII, 1, HARTMANN, p. 348.

(6) *Indiculus* III, X, t. c., pp. 8, 20.

(7) MONCEAUX, *Enquête*, 289, 290.

(8) L'héroïsme de Firmus, évêque de Thagaste, dont S. Augustin raconte l'histoire *(De mendacio, 23)* ne lui coûta pas la vie, et l'on ne saurait démontrer qu'on lui ait jamais rendu aucun culte.

(9) *Sermo* CCLXXXVI, 2, *P. L.* t. XXVIII, p. 1298.

(10) MONCEAUX, *Enquête*, 317.

Numidie, nous ferons remarquer que S. Augustin prononça des sermons *in natali Massilitanorum* [1], *per natalem Carthaeriensium* [2], *die natali martyrum Bolitanorum* [3]. On reconnaît les martyrs du calendrier de Carthage et de l'hiéronymien au 22 juillet, au 2 février, au 17 octobre. Il sera peut-être permis de rapprocher du groupe des *Volitani* les martyrs Primus et Quintasus, que l'on a trouvés réunis sur une inscription [4] ; on les rencontre également dans l'hiéronymien, le 17 octobre, où ils semblent faire partie de l'énumération des *Belitani* [5]. Il faut ajouter, cependant, que Quintasus figure seul au calendrier de Carthage, le 10 octobre. On se réclame également d'Augustin pour parler d'un groupe de *Sufetani martyres* [6]. Il y a en effet une curieuse lettre de lui, adressée *ductoribus ac principibus vel senioribus Coloniae Sufetanae*, pour se plaindre du massacre de soixante chrétiens, à l'occasion de la profanation d'un sanctuaire d'Hercule. « On vous rendra votre Hercule, dit le saint ; rendez-nous les âmes que vous nous avez enlevées [7]. » Mais, dans tout cela, il n'y a rien qui montre que S. Augustin ait considéré comme des martyrs ceux qui avaient, peut-être d'une façon inconsidérée, provoqué des représailles, et aucun martyrologe ne fait allusion à des martyrs de Sufète. En revanche, on peut invoquer le témoignage de S. Augustin pour démontrer la légitimité du culte de S. Nabor, donatiste converti, victime de la

(1) *Sermo* CCLXXXIII, *P. L.* t. XXXVIII, p. 1286-88.
(2) *Possidii indiculus*, IX, *P. L.* t. XLVI, p. 19.
(3) *Sermo* CLVI, *P. L.* t. XXXVIII, p. 849.
(4) MONCEAUX, *Enquête*, 265.
(5) Il ne sera pas inutile de faire remarquer que la rubrique *in Mauritania* n'appartient pas à cette liste, et qu'elle n'est probablement qu'une déformation de *in Abretannia*. Voir *Analect. Bolland.* t. XXX, p. 442.
(6) Cf. *Acta SS.* aug. t. VI, p. 553.
(7) *Epist.* L, GOLDBACHER, t. II, p. 143.

vengeance de ses anciens coréligionaires. Le saint docteur lui-même composa l'épitaphe acrostiche, où il affirme sa qualité de martyr [1]. Signalons encore, pour la Numidie, les martyrs Félix et Gennadius, dont la basilique était située dans la campagne d'Uzalum [2], et les martyrs de Milev que signale, sans les nommer, cette inscription :

Tertiu idus iunias depositio cruoris sanctorum marturum qui sunt passi sub preside Floro in civitate Milevitana in diebus turificationis inter quibus hic Innocens est ipse in pace [3].

Puis encore, à Rusicade, Ste Digna, sans doute une martyre locale, à qui l'évêque Navigius érigea une basilique :

Martyris ecclesiam venerando nomine Dignae [4].

On n'oserait affirmer que Calama ait eu des martyrs propres, parmi lesquels un S. Vincent. Il faut cependant signaler cette particularité qu'une des portes de la ville était confiée à la garde de deux martyrs :

Defensio martirum tuetur posticius ipse
Clemens et Vincentius martires custodiunt introitum ipsum [5].

Une autre inscription de Calama rappelle un des deux noms : *Hic reliquiae beati Petri apostoli et sanctorum Felicis et Vincentii martyrum* [6]. Comme ces deux derniers apparaissent sur une inscription trouvée non loin de Sitifi, en

(1) De Rossi, *Inscriptiones christ. Urbis Romae*, t. II, p. 461 ; Monceaux, *Enquête*, 191.
(2) *De miraculis S. Stephani*, I, 2, *P. L.* t. XLI, p. 834-35.
(3) Monceaux, *Enquête*, 293.
(4) Bücheler, *Carmina*, 909 ; Monceaux, *Enquête*, 198.
(5) Bücheler, *Carmina*, 297 ; Monceaux, *Enquête*, 193.
(6) Monceaux, *Enquête*, 262.

compagnie d'une sainte Victoria [1] et que les trois noms figurent dans la liste des martyrs d'Abitina, on éprouve quelque hésitation.

Il resterait à énumérer les saints qui, dans le martyrologe de Carthage — nous ne parlerons pas de l'hiéronymien — et dans les inscriptions ne se prêtent à aucune identification. La liste de ceux qu'on relève dans les documents épigraphiques présente d'autant moins d'intérêt que, dans la plupart des cas, s'interpose le spectre du Donatisme pour jeter la suspicion sur les inconnus dont le dossier est insuffisant [2]. On peut retenir quelques noms accompagnés d'une date, parce que, pour ceux-là du moins, un moyen de contrôle peut surgir. Ainsi le Félicien connu par cette inscription : *memoria Feliciani passi III kal. iulias....* [3], et qui n'est pas le Félicien du calendrier de Carthage, dont la fête tombe le 29 octobre. Un martyr, qui sans doute s'appelait Paul, avait son anniversaire à la fin de septembre ou au commencement d'octobre [4]. J'envie la perspicacité de ceux qui parviennent à tirer quelque chose d'une inscription comme celle d'Aubuzza [5], et de certaines autres qu'il serait superflu de citer maintenant. Le sol d'Afrique n'a pas livré tous ses trésors et il n'est pas téméraire de supposer que l'hagiographie tirera son

(1) Monceaux, *Enquête* 304.

(2) Que dire, par exemple de cette mention : *me*[*morii*] *marturu*[*m*] *Feliounis* (Felicionis ?) datée de l'année 361 de la province, c'est à dire de 400, en pleine période de lutte entre catholiques et donatistes ? S. Gsell, dans *Bulletin archéologique du comité des travaux historiques*, 1908, p. CCI.

(3) Monceaux, *Enquête*, 275.

(4) Monceaux, *Enquête*, 310 : [*Pa*]*vli men*[*sa*] .... [*ha*]*bet nata*[*le....*] *quintu.... octobres.*

(5) Monceaux, *Enquête*, 250. Je ne citerai pas le n. 292, parce que je ne parviens pas à y lire les noms des martyrs « Natalis » et « Renatus. »

profit des trouvailles futures et arrivera à éclaircir des mystères pour le moment impénétrables.

Il est à peine nécessaire d'ajouter que beaucoup de saints étrangers furent honorés en Afrique. Une bonne vingtaine d'anniversaires du calendrier de Carthage leur sont réservés ; on y remarque surtout des saints d'Italie et quelques espagnols. La série des sermons de S. Augustin répond assez bien à ce choix ; avec les apôtres Pierre et Paul et S. Étienne — on sait avec quel zèle il s'employa à propager son culte — les saints qu'il a célébrés de préférence sont S. Laurent, les SS. Gervais et Protais [1], Ste Eulalie. S. Fructueux et avant tout S. Vincent. L'épigraphie complète ces données. Les reliques les plus répandues sont celles des apôtres Pierre et Paul [2], de S. Laurent [3], de S. Étienne [4] et de S. Julien [5]. En dehors de S. Hippolyte [6], de S. Sébastien [7] de S. Vincent [8]

(1) Le *Serm.* CCLXXXVI, a été prononcé le jour de la fête de ces saints. Nous y relevons ce passage, c. 5 : *Celebramus ergo hodierno die, fratres, memoriam in hoc loco positam sanctorum Protasii et Gervasii, Mediolanensium martyrum, non eum diem quo hic posita est, sed eum diem hodie celebramus quando inventa est pretiosa in conspectu domini mors sanctorum eius per Ambrosium episcopum. P. L.* t. XXXVIII, p. 1299. Citons à ce propos ces lignes du *De civitate Dei*, XXII, 8, 7 : *Victoriana dicitur villa ab Hippone Regio minus triginta milibus abest. Memoria martyrum ibi est Mediolanensium Protasii et Gervasii.*

(2) Monceaux, *Enquête*, 195, 238, 247, 248, 262, 266, 274, 288, 317, 326, 329, 330, 332. S. Fulgence de Ruspe avait déposé des reliques des apôtres dans l'église *quae Secunda dicitur*. BHL. 3208, 65.

(3) Monceaux, *Enquête*, 274, 279. 282, 297, 305, 306, 320.

(4) *Ibid.*, 228, 245, 303, 306. Il est fait mention dans le *Liber des promissionibus et praedictionibus Dei*, IV, 6, d'un couvent de Carthage, *monasterio puellarum, in quo reliquiae sancti Stephani sitae sunt. P. L.* t. LI, p. 842.

(5) Monceaux, *Enquête*, 237. 240, 241, 279, 284, 285, 306.

(6) *Ibid.*, 274, 297.

(7) *Ibid.*, 246.

(8) *Ibid.*, 193, 262, 304 ; à Tamalla (Tocqueville) : *Hic abetur reliquias*

et peut-être de S. Pastor [1], des SS. Nabor et Felix [2], de S. Liberalis [3], les autres noms appartiennent à l'Orient : Isidore. Romanus, Pantaléon, Ménas [4], Anastasie, Euphémie [5], les Trois Enfants [6].

Il est assez naturel de se demander si le dénombrement des martyrs, dont le culte est constaté avant la fin du VIe siècle, peut servir de base à une évaluation du nombre absolu des martyrs et si cette question, si longtemps débattue, se trouve à la veille de recevoir une solution définitive [7].

On n'aura pas de peine à comprendre que notre statistique, alors même qu'elle serait complète, ne pourrait fournir qu'un élément partiel de solution. D'abord les recherches qui précédent ont presque exclusivement pour objet

martiris Bincenti. GAUTHIER, dans *Bulletin archéologique du comité des travaux historiques*, 1909, p. 56.

(1) MONCEAUX, *Enquête*, 280, 281. Il y a un martyr espagnol de ce nom. Mais l'identification est problématique.

(2) *Ibid.*, 316. Les deux noms séparés se rencontrent aussi parmi les saints africains.

(3) Au musée de Tebessa, une caissette à reliques avec cette inscription : *Hic memoria sancti Liberalis.* GUÉNIN, *Inventaire archéologique du cercle de Tebessa*, NOUVELLES ARCHIVES DES MISSIONS SCIENTIFIQUES, t. XVII (1909), p. 147. Nous avons cité plus haut, p. 312, un martyr romain de ce nom, qui, il faut le dire, semble n'avoir pas joui d'une très grande notoriété. L'existence d'un homonyme africain n'est pas exclue.

(4) MONCEAUX, *Enquête* 261, 240, 246, 297. Cf. *Analect. Bolland.*, t. XXIX, p. 119.

(5) MONCEAUX, *Enquête*, 256, 297.

(6) *Ibid.*, 234, 261.

(7) On peut se rendre compte de l'état de la question en parcourant l'article de M. P. ALLARD, *M. Harnack et le nombre des martyrs*, dans REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES, juillet 1905, p. 235-46. Certains textes mériteraient une discussion plus approfondie ; mais ils sont bien groupés.

les victimes des persécutions romaines. Et puis, le culte des martyrs ne fut pas introduit partout à la même époque, et beaucoup de noms, on peut le craindre, étaient oubliés lorsqu'on inaugura les commémoraisons annuelles. On devine aussi qu'il y eut des moments de trouble, où l'on ne songea guère à l'avenir, et il se produisit dans les listes de martyrs des lacunes irréparables.

Il y a donc eu beaucoup plus de martyrs qu'il n'y eut d'anniversaires institués, et il va sans dire que nous n'avons aucune idée de la proportion des ahémères sur le nombre total, du moins en ce qui concerne les premières persécutions.

Il est permis de croire qu'elle est minime pour la période Dioclétienne, celle qui, incontestablement, fit le plus de victimes. Lorsque cette persécution éclata, toutes les églises avaient adopté l'usage d'honorer leurs martyrs et les souvenirs des heures tragiques n'avaient eu le temps de s'effacer nulle part lorsque sonna l'heure du triomphe. Les listes étaient alors aisées à constituer, et ce fut, on peut en être certain, une des premières préoccupations des évêques de les mettre en ordre, dès que la paix fut rendue à l'église. L'ensemble des anniversaires de cette période représenterait donc, mieux que pour les précédentes, le nombre des victimes des édits impériaux. Mais on a le droit d'affirmer qu'il y a bien des fêtes de martyrs dont les documents existants ne portent aucune trace. Ce qui le prouve, c'est que le hasard des découvertes nous a révélé plus d'une fois et des noms et des commémoraisons dont personne, jusque là, ne soupçonnait l'existence.

Ainsi, il y eut plus d'anniversaires institués que nos recherches ne permettent de l'établir. Nous n'avons donc pas des données suffisantes pour y asseoir un calcul, et

les chiffres que nous pourrions risquer n'auraient pas même un degré d'approximation qui leur assurerait quelque valeur. Mais tout le monde accordera que ni les textes ni les statistiques ne justifient les nombres fantastiques lancés par des apologistes, à qui les affirmations ne coûtent rien. S'ils voulaient bien prendre la peine d'aligner quelques chiffres, ils sauraient que, pour atteindre leur premier million, il faudrait trouver place au calendrier pour un peu moins de trois mille noms par jour. On aura beau dépouiller les martyrologes, fouiller les chroniques, accumuler les témoignages de toute sorte et en grossir la portée, ils nous laisseront toujours très loin de compte.

Mais toute cette arithmétique est bien mesquine en présence du grand fait que les documents les plus précis nous permettent de constater. Durant plusieurs siècles, dans tous les pays, de nombreux chrétiens de toute race et de toute condition ont volontairement sacrifié leur vie pour une même cause, pour le droit d'adhérer à des vérités sublimes et de conformer leurs actes à leur croyance. C'est là un spectacle que le monde n'avait jamais vu. Certes, il y eut, avant les martyrs, de nobles victimes de la conviction et du devoir,et loin de nous de marchander notre admiration à un Socrate, à un Thraséas. Mais en quoi ces isolés qui moururent, sans doute, avec résignation et courage, font-ils songer au chœur des martyrs respirant la joie et l'ivresse du triomphe ? Il suffit largement à la gloire du christianisme que le nombre des martyrs soit celui que nous relevons dans des témoignages indiscutables.

Car il ne faut pas oublier que cette troupe d'élite n'absorbe point toute la somme des douleurs et des angoisses endurées par l'église, durant ces années terribles, où le glaive était sans cesse suspendu sur la tête des fidèles. On

aurait tort de se laisser impressionner exclusivement par les récits détachés, où l'intérêt de la lutte se concentre sur quelques héros. Il nous est resté des relations d'ensemble qui font pénétrer dans la vie des communautés en temps de persécution. L'histoire des martyrs de Palestine et celle des martyrs de Perse, pour ne citer que ces exemples, fait comprendre toute l'étendue des sacrifices dont les églises de ces régions payèrent leur attachement à la foi. Est-on autorisé à dire qu'il en fut autrement partout ailleurs, et que, s'il nous était donné de lire l'histoire complète de l'époque, nous verrions nécessairement, en d'autres pays, se dérouler un tableau moins tragique et le spectacle d'une constance moins digne d'admiration ?

CHAPITRE IX.

DÉDUCTIONS ET SYSTÈMES.

Dans les pages qui précèdent, nous avons laissé parler les faits. Est-il bien nécessaire de les interroger encore, d'examiner dans le détail les opinions qui semblent les contredire, et formuler des conclusions sur l'origine du culte des saints issu du culte des martyrs ? Vaut-il la peine de montrer qu'il ne découle d'aucune théorie préconçue sur les intermédiaires entre Dieu et l'homme, d'aucun système sur la dépendance hiérarchique des êtres dans l'ordre surnaturel, ni sur l'échelle mystique qui réunit la terre au ciel, en passant par les saints, les anges, le Christ ? Ce sont là des spéculations dont il n'y a nulle trace aux époques de formation. On ne les voit surgir qu'au moment où le besoin se fait sentir de réduire les faits en système. Mettre ces idées à la base d'un exposé du développement du culte des saints, comme on l'a fait récemment [1], c'est au moins donner à entendre qu'elles en sont le fondement historique. Pareille vue des choses ne répond pas à la réalité.

Un système qui résiste bien moins encore à l'épreuve des faits c'est celui, imaginé par des philologues, hélas, qui à travers les saints cherchent à reconnaître les dieux

(1) LUCIUS, *Die Anfänge des Heiligenkults*, p. 1-13 ; M. VON WULF, *Ueber die Heilige und Heiligenverehrung in den ersten christlichen Jahrhunderten* (Leipzig, 1910), p. 1-150.

de l'Olympe que ces saints ont remplacés. On aurait toutes les raisons de ne point se prêter à une nouvelle discussion de cette fantaisie, qui prend parfois les apparences d'une gageure, si l'insistance avec laquelle reviennent les mêmes affirmations audacieuses n'était l'indice d'une confusion d'idées qu'il faut essayer de dissiper.

On le sait, les uns posent en thèse générale que le culte des saints est une transformation du culte des dieux et des héros. Rarement la proposition est énoncée sous une forme aussi crue. Mais elle se trouve au fond de beaucoup de raisonnements, dont on évite de tirer les dernières conséquences. D'autres s'appliquent à montrer, dans des cas particuliers, que tel saint célèbre n'est qu'un dieu déguisé, un échappé du Panthéon habillé d'une défroque chrétienne. L'effort d'érudition, la fertilité des combinaisons, la subtilité — je me garderai de dire la finesse — des raisonnements déployés dans ces exercices a grandement contribué à dérouter des lecteurs inexpérimentés, et a fini par mettre à la mode un jeu d'esprit qui n'est pas simplement ingénieux. Nous ne voulons pas prétendre qu'aucune idée juste n'a été émise dans ces essais de démonstration. Nous n'essaierons pas, quand elles se rencontreront, de dissimuler celles qui paraissent acceptables.

Ce n'est point faire tort à la nouvelle école que de se refuser à recommencer la discussion des exemples qu'elle a choisis, et à montrer, par le menu, comment elle a réussi à retrouver Aphrodite dans Ste Pélagie [1], Priape dans S. Ty-

(1) H. Usener, *Legenden der hl. Pelagia*, Bonn, 1879 ; Id., *Vorträge und Aufsätze*, Leipzig, 1907 ; cf. Delehaye, *Les légendes hagiographiques*, 2e éd. p. 224-32 ; Lietzmann, dans *Berliner philologische Wochenschrift*, 5 dec. 1908 ; E. Maass, *Aphrodite und die heilige Pelagia*, Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, t. XXVII (1911), p. 457-68. Cf. *Analect. Bolland*, t. XXXI, p. 342.

chon[1], les Dioscures dans les saints Gervais et Protais, les saints Cosme et Damien et dans d'autres couples de saints[2], Mithra dans S. Georges[3], et quelles relations intimes on a découvertes entre S. Démétrius[4], Ste Thècle[5], S. Phocas[6], S. Gilles[7], Ste Agathe[8], S. Sébastien[9], entre plusieurs autres saints et des personnages connus du monde mythologique. Presque toutes ces prétendues métamorphoses reposent sur des rapprochements futiles, et lorsqu'on prend la peine de peser un à un les arguments que les critiques font valoir, on demeure confondu devant les conséquences logiques d'une erreur initiale. Ce n'est guère qu'en se dérobant au sens de la réalité concrète, pour se réfugier dans l'abstraction, que l'on peut arriver à se persuader qu'Aphrodite et Priape ont trouvé place sur les autels chrétiens.

Mais il ne suffit pas, pour juger une théorie, de citer une série d'applications malheureuses. Que faut-il penser des idées générales dont elle s'inspire ? Le christianisme

(1) Usener, *Sonderbare Heiligen. I. Der heilige Tychon* (Leipzig, 1907), p. 111-49. Cf. *Analect. Bolland.* t. XXVIII, p. 120-22.

(2) Rendel-Harris, *The Dioscuri in the Christian Legends*, London, 1903 ; Id. *The cult of the heavenly Twins*, Cambridge, 1906. Cf. *Analect. Bolland* t. XXIII, p. 427-32 ; t. XXVI, p. 332-33.

(3) A. von Gutschmidt, *Kleine Schriften*, t. III, p. 175-202. Cf. K. Krumbacher, *Der heilige Georg* (München, 1911), p. 303-304.

(4) Gelzer, *Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung*, Abhandlungen der kön. Gesellschaft der Wissenschaften, phil.-hist. Classe, t. XVIII, 5 (Leipzig, 1899), p. 54.

(5) Lucius, *Die Anfänge des Heiligenkults*, p. 205-14.

(6) L. Radermacher, *St. Phocas*, dans Archiv für Religionswissenschaft, t. VII (1904), p. 445-52.

(7) E. Maas, dans *Jahreshefte des oest. archaeologischen Instituts*, t. IX, p. 181.

(8) R. Eisler, *Weltenmantel und Himmelszelt*, München, 1910. Cf. *Analect. Bolland.* t. XXX, p. 470-74.

(9) S. Minocchi, *Il martirio di S. Sebastiano*, Nuova antologia, 1 agosto, 1911, p. 440-50. Cf. *Analect. Bolland.* t. XXXI, p. 343-44.

n'a-t-il donc rien emprunté aux païens et le culte des saints n'est-il pas visiblement une transposition chrétienne d'une des manifestations les plus caractéristiques de la religion antique ?

Posée en ces termes la question est vague et on risquerait de se tromper également en y répondant par une simple affirmation ou par une simple négation. Le culte des saints est un composé d'éléments fort divers et il faut, pour s'entendre, ne pas le considérer comme un phénomène religieux dépendant d'un facteur unique.

Sans vouloir pousser trop loin le travail d'analyse, il faut au moins distinguer :

l'objet du culte ;

les formes extérieures du culte ;

l'esprit qui anime la dévotion.

Quelle est, dans tout cela, la part qui revient au paganisme, par voie d'emprunt ou d'infiltration ?

L'objet du culte c'est, tout d'abord, le martyr, et plus tard, lorsque la persécution a cessé, c'est l'ascète et l'évêque. Ce sont toujours des individualités bien déterminées. On a commencé à les honorer dans un milieu, où tout le monde les connaissait, à un moment où l'on était en mesure de leur rendre témoignage. Rien d'obscur ni de suspect au point de départ, lorsque le culte d'un saint s'établit normalement. Nous pouvons donc affirmer, à tout le moins, que la très grande majorité des saints, dont la statistique nous a fait connaître le nom et l'église d'origine, n'a rien de commun avec les dieux de l'Olympe. La plupart d'entre eux ont payé de leur vie le refus d'offrir à ces dieux un grain d'encens.

Parmi les cultes installés dans l'ancienne église chrétienne, ceux-là surtout appellent quelques réserves qui

ont pour origine une révélation privée ou une invention de reliques. Nous avons dit comment la plupart d'entre eux prenaient naissance, et comment ils avaient ce défaut originel d'être soustraits au contrôle de la tradition. Si nous ne sommes pas autorisés, par le fait, à les déclarer illégitimes — car la légitimité aux yeux du peuple pouvait leur être conférée par l'autorité des pasteurs — nous pouvons toujours garder quelque inquiétude au sujet du point de départ.

Mais à prendre les choses au pire, quelles peuvent être les origines de ces cultes nouveaux ? On se souvient des exemples que nous avons cités. Comme il s'agit d'événements extraordinaires, que l'on disait ordinairement liés à des faits surnaturels et dont le souvenir intéressait vivement les fidèles, on peut croire que les chroniqueurs et les hagiographes ne nous ont pas laissé ignorer grand chose en cette matière, et que l'ensemble de leurs récits fournit une base d'appréciation suffisante.

Lorsque les révélations ou les découvertes de reliques se rapportent à un saint connu d'ailleurs, par exemple à S. Étienne ou à S. Georges, les seuls doutes qui puissent s'élever ont trait à l'authenticité des reliques, et nous sortons de notre sujet.

D'autres fois, il est vrai, ce sont des inconnus que l'on voit surgir, des noms nouveaux qu'on entend pour la première fois. Mais, parmi eux, on chercherait en vain un exemple qui donne quelque appui au système que nous combattons. Nulle part, parmi les saints « trouvés », on n'en signale dont le nom fasse songer à un dieu de l'Olympe, nulle circonstance n'invite à regarder de ce côté.

Je sais bien qu'au moyen âge, il y eut des périodes d'exaltation morbide, durant lesquelles il se produisit de

regrettables confusions ; que, parfois, une précipitation coupable assura les honneurs du culte à des personnages qui n'y avaient aucun droit, disons même à des êtres dont l'existence n'était point certaine ; et l'on n'oserait affirmer que jamais le nom d'un dieu n'ait été pris pour celui d'un martyr, dans des milieux où l'absence totale de discipline et d'esprit critique s'alliait à une dévotion indiscrète. Encore faudrait-il en avoir des exemples certains [1], et, alors même, il n'y aurait pas lieu de parler d'influence païenne. On ne continuait ni ne renouait des traditions depuis longtemps perdues ; on commettait des erreurs grossières, qui ne se rattachaient à aucun système.

On a prétendu que l'église s'était servie du culte des saints comme d'un moyen de christianisation, que la foi nouvelle est entrée dans plus d'un pays à la suite de la dévotion aux martyrs. Une des méthodes employées par les missionnaires pour déraciner les superstitions païennes aurait été la substitution, à l'idole locale, d'un saint dont le nom rappelait celui de cette divinité. Démétrius aurait supplanté Déméter, Dionysius aurait remplacé Dionysos, Hélie aurait pris la place de Hélios et ainsi de suite. Il s'établissait, dit-on, une sorte de confusion entre la divinité et le saint homonyme. Sans renoncer formellement à ses dieux, sans presque s'apercevoir du changement, on passait à la religion nouvelle. Il se faisait une sorte de compromis tacite entre les deux cultes, et le saint se substituait au dieu, sans que celui-ci perdît ses adorateurs.

Cette explication a paru si plausible à quelques savants, qu'ils ont cru pouvoir s'en servir pour déterminer le vocable païen de certains temples remplacés par des églises

(1) Voir ce que nous avons dit à ce sujet à propos de *Sanctus Silvanus*, Analect. Bolland., t. XXV, p. 158-62.

chrétiennes. En réalité, elle n'est qu'une théorie érudite imaginée en dehors de l'étude des faits. On n'en trouve pas la moindre trace dans les textes historiques. Nulle part on ne voit le missionnaire se servir du culte des saints comme d'un appât, ou d'une préparation à des doctrines plus hautes. Son premier soin, partout où il met le pied en terre païenne, est d'abattre les idoles et de proscrire les cultes existants.

Il arrive que, chez un peuple déjà en grande partie converti, pour enrayer une propagande païenne trop active ou pour miner l'effet d'un étalage trop provocant, on ait recours à une sorte de concurrence chrétienne. On élève autel contre autel, on ouvre une basilique vis-à-vis d'un temple. A Daphné, le culte de S. Babylas fut introduit pour contrebalancer le succès du sanctuaire d'Apollon ; dans le Gévaudan, ce fut le culte de S. Hilaire qui eut raison de la superstition ; à Menouthi, les martyrs Cyr et Jean achevèrent de faire oublier Isis et son temple. Mais, dans tous les cas sur lesquels nous possédons des données certaines, tout indique que, loin d'employer des moyens équivoques pour écarter les influences païennes, on les combattait ouvertement, en leur opposant l'attrait des rites chrétiens. Et c'est faire injure aux évêques de ce temps-là que de les juger assez naïfs pour avoir reconnu quelque efficacité à ces jeux de mots puérils, qui peuvent faire la joie d'un érudit, mais qui ne sont décidément pas le moyen à conseiller pour faire changer un peuple de religion. Voyez-vous le succès d'un prédicateur essayant de faire croire que la Vénus Maritime, Vénus Pelagia, n'est autre chose qu'une martyre chrétienne nommée Pélagie, ou que le dieu Men est un héros chrétien dont le vrai nom est Ménas ?

Je sais bien que les plus graves personnages ne s'inter-

disaient pas, quand l'occasion s'en offrait, un innocent calembour, et Cyrille d'Alexandrie, en opposant saint Cyr, Κῦρος, à Isis, que l'on qualifiait de « madame », Κυρά, n'oublia pas de faire ce rapprochement. Mais qui oserait dire qu'il ait compté sur la vertu de ce jeu de mots pour convertir les gens de Menouthi ? Le choix du Palatin comme emplacement d'une église de S. Césaire peut avoir été déterminé par le souvenir des empereurs. Cela ne veut pas dire que, sans le martyr de Terracine, dont le nom se prêtait si bien à christianiser le palais des Césars, on aurait inventé un S. Césaire ou canonisé quelque César pour être fidèle à la pratique courante.

Toutefois, s'il n'est point permis de prétendre que, fréquemment, l'objet même du culte, le saint, est le résultat d'une métamorphose, il faut pourtant tenir compte de certaines transformations qui affectent en quelque manière le personnage lui-même. Mais ce sont des modifications qui n'influent en rien sur l'introduction du culte et qui le supposent déjà établi. Nous voulons parler des déformations que subit l'image du saint dans la légende littéraire comme dans les milieux populaires.

Sur la très grande majorité des martyrs, les églises n'avaient conservé aucun récit autorisé, et la plupart des cultes se développaient silencieusement autour des tombeaux, sans autre tradition que celle du nom, du titre de martyr, de l'anniversaire. C'était assez pour les membres éclairés de la communauté ; le populaire ne pouvait longtemps s'en contenter. Il n'aime point à rester dans le vague, et l'on ne peut entretenir sa ferveur sans lui dire avec précision quel est celui à qui s'adressent ses hommages, ce qu'il a souffert, quels ont été les effets de son intercession.

Or, il y a toujours moyen de satisfaire cette pieuse

curiosité. Pour intéresser le peuple à l'histoire d'un grand capitaine, il suffit de lui faire des récits de bataille alertes et vivants ; il ne songera pas à demander les preuves. Pour lui faire écouter l'histoire d'un saint il n'y a qu'à multiplier les épisodes émouvants et les faits merveilleux. Cette psychologie a inspiré une foule d'Actes artificiels, composés de traits épars, empruntés à des récits connus, ou puisés au trésor des traditions populaires. Or, ce trésor ne se renouvelle guère ; il s'alimente à un petit nombre de sources, toujours les mêmes, remontant à une très haute antiquité. Ce que le peuple a raconté sur les anciens, il le met sur le compte des modernes ; telle histoire qui a couru sur le compte d'un héros ou d'un dieu a fini par se rattacher à un grand homme, et une fois entrée dans la grande circulation, rien ne pouvait l'empêcher de s'introduire dans quelque combinaison hagiographique.

Il est parfaitement certain que l'on reconnaît, dans certaines légendes de saints antiques, des éléments qui ont également servi à orner des légendes païennes, thèmes de rechange que la littérature populaire adapte au héros du jour, sans se préoccuper d'autre chose que de le mettre en relief.

Il convient de ne pas donner à ces récits plus d'importance qu'ils ne méritent. Quelque abondante que soit la floraison littéraire qui s'épanouit autour d'un personnage, elle ne démontre par elle-même que sa célébrité et la place qu'il tient dans les préoccupations de la foule ; elle ne saurait, si elle n'a en même temps une valeur documentaire, servir à le caractériser et à le fixer dans l'histoire. Mais elle ne doit pas servir non plus à le compromettre, si ses mérites sont d'ailleurs solidement attestés et sa physionomie suffisamment accusée. Irons-nous révoquer en doute l'existence du martyr S. Lucien, parce qu'il a plu

à l'imagination populaire de rééditer à son sujet la fable du dauphin d'Arion ? Relèguerons-nous S. Hippolyte dans le domaine de la mythologie parce que les hagiographes lui ont infligé le supplice du fils de Thésée ? Suffit-il que quelques bonnes femmes maltaises aient mis le nom de Ste Agathe à la place de Pénelope, dans l'histoire du voile, pour établir l'identité entre la patronne de Catane et l'épouse d'Ulysse ? D'autre part, si l'on n'avait, contre le culte de Ste Barbe,d'autre difficulté que celle de sa légende, calquée sur celle d'Andromède, il y a longtemps que toute hésitation aurait disparu.

Nous sommes en droit de conclure, croyons-nous, que le paganisme n'a eu aucune influence sensible sur la création de l'objet du culte des saints. L'Olympe n'a pas été christianisé en masse ; on n'a point travaillé à le transformer en détail, ni systématiquement, et quand l'église a voulu combattre l'idolâtrie en lui opposant le culte des saints, elle l'a fait au grand jour, avec des armes loyales.

Seule, la légende a maladroitement jeté sur quelques saints un reflet de paganisme, en leur appliquant parfois telle histoire brillante qu'elle tenait des poètes. Mais la légende est pour le saint ce qu'un manteau d'emprunt est à sa statue, dont souvent elle transforme totalement la physionomie et voile les lignes sculpturales. Parfois il suffit de l'écarter, pour faire apparaître dans sa beauté l'œuvre de l'artiste. Trop souvent, hélas, le vêtement adhère avec tant de force qu'à vouloir l'arracher on risque de briser la statue.

Disons un mot des formes extérieures du culte des saints. Ici, pour un observateur superficiel, tout paraîtra emprunté. Pas un acte extérieur, pas un rite dont on ne retrouve au moins l'équivalent dans la religion antique. Ne parlons

ni de l'encens, ni des cierges, ni de l'invocation, ni des fêtes, ni des pèlerinages, ni des ex-votos offerts aux héros et aux dieux. L'analogie va bien plus loin. Là aussi on trouve l'équivalent de nos patrons, les dieux s'occupant de préférence d'une classe de protégés ; là surtout se rencontrent les spécialités dans l'intervention céleste, des protecteurs à qui l'on ne s'adresse que pour obtenir une certaine catégorie de faveurs.

On rapporte même des faits étranges qui sont la réplique exacte de nos inventions de reliques, révélations surnaturelles qui désignent la cachette, translations solennelles de la dépouille des héros. Les païens connaissaient, comme nous, les visions, les guérisons extraordinaires, attestées par des inscriptions, les offrandes, destinées à perpétuer la mémoire des bienfaits obtenus. Il est même certains rites, auxquels nous prêtons moins d'attention parce qu'ils sont tombés en désuétude, mais qui revêtent un intérêt singulier dès qu'on les compare aux institutions païennes, dont ils sont une imitation évidente, et, pour tout dire, un prolongement. En un mot, en recueillant les détails épars dans les écrivains classiques et dans les monuments, on arrive à composer un tableau, qui reproduit trait pour trait tout l'ensemble de l'organisation et des pratiques du culte des saints.

Notre génération n'est pas la première qui ait été frappée de ces ressemblances. Des juges mieux placés que nous pour les apprécier les constatent, et, dès le commencement du Ve siècle, nous voyons les adversaires essayer d'en tirer parti contre nous, tandis que les écrivains ecclésiastiques ne songent pas un instant à les nier. S. Jérôme, soutenant, avec sa verve coutumière, le choc de Vigilantius, a donné la vraie réplique à tous ceux qui se disaient scandalisés des analogies trop nombreuses qui existaient

entre les cérémonies des deux cultes. « Parce qu'autrefois nous honorions les idoles, on nous défendra d'honorer Dieu, de peur que nous n'ayons l'air de lui rendre les mêmes honneurs qu'aux idoles? » Et il conclut : *Illud fiebat idolis et idcirco detestandum est ; hoc fit martyribus et idcirco recipiendum est* [1]. Presque toute la polémique patristique contre les païens et contre certains rigoristes se réduit à défendre le culte des martyrs du reproche d'idolatrie. « Vous avez transformé les idoles en martyrs, disait Fauste le Manichéen, et vous les honorez de la même manière. » — « Non, répond S. Augustin, ce n'est pas aux martyrs, mais au Dieu des martyrs que nous élevons des autels. Quel est l'évêque qui, à l'autel, en présence des corps des saints, s'est jamais avisé de dire : Nous vous offrons, Pierre, ou Paul ou Cyprien. Ce que nous offrons est offert au Dieu qui a couronné les martyrs [2]. »

Théodoret fait aux païens une réponse analogue [3], leur fait comprendre qu'ils devraient être les derniers à chercher querelle aux chrétiens au sujet du culte de leurs héros et insiste sur la dignité et la décence des fêtes chrétiennes, en opposition avec celles de l'ancienne religion, qu'elles ont avantageusement remplacées. « Les temples de vos dieux sont détruits sans même laisser une trace, dit-il aux païens ; on ne sait même plus comment étaient faits les autels. Les matériaux ont servi aux sanctuaires des martyrs. Car le Seigneur a introduit ses morts à la place de vos dieux ; il a congédié ceux-ci pour réserver leurs honneurs aux martyrs. Au lieu des Pandia, des

(1) *Contra Vigilantium*, VII, *P. L.* t. XXIII, p. 346.

(2) *Contra Faustum*, XX, 21, *P. L.* t. XLII, p. 384. Voir aussi *Sermo* CCLXXIII, *P. L.* t. XXXVIII, p. 1251.

(3) Ἡμεῖς δέ, ὦ ἄνδρες, οὔτε θυσίας οὔτε μὴν χοὰς τοῖς μάρτυσιν ἀπονέμομεν ἀλλ' ὡς θείους καὶ θεοφιλεῖς γεραίρομεν ἄνδρας. *Graec. affect. curatio*, VIII, 34, Raeder, p. 207.

Diasia, des Dionysia et d'autres solennités, on célèbre les fêtes de Pierre, de Paul, de Thomas, de Sergius, de Marcellus, de Léontius, d'Antonin, de Maurice et des autres martyrs, et à la place des anciennes pompes et de leurs obscénités de tout genre, nous célébrons des réjouissances modestes, sans ivresse, sans rires et plaisanteries bruyantes, mais avec des cantiques religieux, des discours pieux et des prières mêlées de larmes [1]. »

L'attitude de S. Grégoire de Nazianze [2] et de Cyrille d'Alexandrie [3] devant le réquisitoire bilieux de Julien est sensiblement le même. Ils lui contestent le droit, au nom de sa religion et de ses principes, d'adresser sur ce point, aux chrétiens, le moindre reproche.

Il n'y a donc pas lieu de nier les ressemblances de détail, ni même l'analogie des saints, serviteurs du vrai Dieu, et honorés d'un culte d'ordre inférieur, avec les héros, eux aussi élevés au-dessus de l'humanité, quoique d'un moindre rang que les dieux. Mais nous n'avons garde de conclure que le culte des saints est une dérivation du culte des héros.

D'abord, si on signale, à diverses époques et en divers lieux, des faits isolés qui ont leurs parallèles chez les chrétiens, ce n'est qu'en les groupant artificiellement que l'on parvient à constituer un ensemble, qui est la reproduction païenne de ce que nous voyons chez nous. Nulle part on ne trouve le culte des héros organisé de telle façon que l'église n'eût qu'à l'imiter en l'adaptant à ses besoins. Et puis, n'avons-nous pas assisté à toutes les phases de la formation du culte des saints ? N'est-il pas évident que nous sommes en présence d'un développement parallèle

(1) *Id.*, 69, ibid. p. 218-19.
(2) *Contra Iulian.* I, 69, 70, *P. G.* t. XXXV, p. 590.
(3) *Contra Iulian.* X, *P. G.* t. LXXVI, p. 1016-24.

et indépendant ? Des situations analogues, une succession de faits du même ordre ont abouti à des résultats presque identiques. Le point de départ nous est connu. Nous l'avons trouvé dans l'église elle-même ; c'est dans l'église aussi que le germe s'est développé, mais, en même temps, dans une société très civilisée, où le sentiment religieux existait de longue date et avait tous ses moyens d'expression. L'église les adopta, lorsqu'ils n'offraient rien de répréhensible, et s'en servit comme d'un langage approprié à communiquer ses idées et ses sentiments.

En dehors des cérémonies et des rites consacrés, nous nous sommes trouvés en présence d'une certaine classe de faits extraordinaires, dont on nous montre l'équivalent chez les païens, phénomènes merveilleux à divers degrés, relatés dans des documents qui ont parfois une étrange ressemblance avec nos récits de miracles ou avec les inscriptions destinées à commémorer les faveurs célestes.

Avant de se prononcer sur la relation qui existe entre les deux séries de faits parallèles, il faudrait pouvoir se rendre compte de la nature des faits eux-mêmes, et déterminer, dans les témoignages qui s'y rapportent, quelle est la part de la réalité, de l'imagination et souvent aussi de la convention. Ce ne serait pas trop d'un ouvrage spécial pour éclaircir ce problème, que l'on a cru susceptible des solutions les plus radicales, sans arriver à contenter personne [1].

Ce qui nous intéresse en ce moment c'est de savoir si la passion du surnaturel, le besoin de croire aux communications sensibles de la divinité est un héritage de la religion que le christianisme est venu détruire, et si la culture hellénique seule a pu l'introduire dans l'église. Si cela était, les phénomènes qui sont la cause ou la con-

(1) O. Weinreich, *Antike Heilungswunder*, Giessen, 1909 ; S. Herrlich, *Antike Wunderkuren*, Berlin, 1911, Programme.

séquence de cette croyance se constateraient-ils, avec une égale intensité, chez les peuples qui n'ont eu qu'un contact superficiel avec la tradition classique et chez ceux qui en ont été pénétrés ? Le sujet dépasse de bien loin les bornes du monde gréco-romain, et met en jeu des causes plus universelles. Il ne nous paraît guère logique, dans ces conditions, de conclure à la survivance ou à l'imitation. Cette fois encore des circonstances et des besoins spirituels identiques ont produit des effets analogues et inexpliqués. Nous devons nous borner à le constater sans avoir le moyen de sonder le mystère.

Resterait à considérer l'esprit dans lequel le culte des saints fut pratiqué dès l'origine. Il y a d'abord la vieille objection du retour inconscient au polythéisme. Les pères de l'église y ont répondu, et sur un ton qui montre qu'ils ne la jugent ni sérieuse ni redoutable. Elle ne l'est pas, en effet, sous cette forme du moins. Aucun chrétien, médiocrement instruit, n'a jamais hésité à mettre une distance infinie entre Dieu et les amis de Dieu ; à ceux-ci il n'a jamais reconnu d'autre pouvoir que le pouvoir d'intercession et il n'y a jamais eu dans l'église chrétienne une confusion quelconque entre le domaine du symbole et celui de la piété envers les saints.

On dit alors que, tout au moins, le culte des saints est une déviation du christianisme primitif, qu'il détourne les fidèles du grand précepte de l'adoration en esprit et en vérité. On veut se persuader que la prière adressée à l'intercesseur empêche l'âme de s'élever au-dessus de la créature et de monter jusqu'à l'auteur de tout bien.

Il est permis de ne point partager ces appréhensions. Le commerce familier avec les saints est, pour un grand nombre, le moyen le plus aisé de s'élever au-dessus des

choses de ce monde, et ce besoin de se ménager, auprès du Christ lui-même, des médiateurs plus rapprochés de nous, témoigne de l'idée transcendante que l'on a conçue de l'être divin. Tous n'en ont pas également conscience, et certains tempéraments plus grossiers ne s'en rendront jamais compte que vaguement. Mais ôtez-leur cet échelon pour monter jusqu'à Dieu, et voyez s'ils iront d'un seul bond jusqu'aux sommets inaccessibles, où habite l'indivisible Trinité.

Voici une formule plus répandue. Tant que l'église, dit-on, se recruta dans une élite, parmi les âmes dégoûtées du paganisme, ayant renoncé à l'erreur sans arrière-pensée, elle put se conserver pure de toute contamination. Il n'en fut plus de même lorsque la foule en masse franchit le seuil de l'église, moins par conviction que par entraînement. Elle restait secrètement attachée à ses anciennes pratiques, aux cérémonies pompeuses de l'ancienne religion, à la mythologie brillante et sensuelle qui lui tenait lieu de dogme. La doctrine sévère du christianisme ne laissait aucune place à tout cela ; le refuge naturel se trouva dans le culte des saints, qui donnait quelque satisfaction à des instincts, dont le sacrifice eût dû être exigé sans condition.

Ce point de vue n'est pas entièrement dépourvu de justesse. Le triomphe du christianisme amena dans le sein de l'église beaucoup d'éléments mal préparés et difficilement assimilables, et il se trouva un grand nombre de nouveaux venus qui ne laissèrent point, en entrant, le vieil homme à la porte du sanctuaire.

Il est évident que ces demi-païens se sentaient moins dépaysés qu'ailleurs aux fêtes des martyrs, où ils trouvaient une réunion nombreuse, des cérémonies brillantes, rehaussées par les discours des orateurs en renom. Souvent

même la solennité religieuse se terminait par des réjouissances profanes qui n'étaient pas le moindre attrait des grandes panégyries. Il est naturel que leur succès ait été assuré surtout par le concours des nouveaux fidèles, qui pouvaient y jouir légitimement d'une partie de ce qu'ils avaient quitté. C'était inévitable, et l'on en conclura que le sentiment qui amenait beaucoup de néophytes au tombeau des martyrs avait besoin d'être épuré, qu'il n'était guère inspiré par les hautes pensées qui avaient animé les premières générations. On peut même dire qu'ici les chefs subirent souvent, comme il arrive, l'entraînement des foules et ne combattirent pas avec une extrême énergie les tendances populaires. Mais aller jusqu'à prétendre qu'ils organisèrent le culte des saints en faisant des emprunts habiles à l'ancienne religion, de manière à flatter l'âme naturellement païenne, c'est ce qui n'est pas conforme à l'histoire.

Un des traits les plus singuliers de l'antique dévotion, et que l'on s'étonne de rencontrer si tôt dans l'histoire, c'est l'importance donnée à la relique du martyr, regardée comme le siège d'une vertu surnaturelle. C'est là une conception que l'on serait tenté de faire remonter à des influences étrangères, tant elle paraît dangereuse et difficile à concilier avec l'esprit du christianisme. Pourtant, c'est en vain que l'on rechercherait dans les cultes païens quelque chose qui ressemble à la puissance des reliques, et ce que l'on voudrait regarder comme une survivance nous apparaît avec tous les caractères de l'originalité.

Il y aurait moyen de signaler aussi dans le culte des saints, tel qu'il se pratique, bien des traces de préoccupations qui ne dénotent point une grande élévation d'âme, et qui accusent un niveau religieux où le paganisme semble n'avoir pas eu de peine à atteindre. Nous n'y insis-

terons pas, car c'est là un fait certain, qui ne demande guère d'explications.

Mais tout cela ne porte aucune atteinte à l'essence de l'institution, et rien n'est beau comme le culte du martyr tel que nous l'entrevoyons dans la poésie des origines. C'est l'hommage respectueux et reconnaissant de la communauté à celui qui s'est sacrifié pour elle ; c'est la confiance en celui qui a tout donné au Christ, dont il peut désormais tout attendre ; c'est la prière qui monte vers lui, simple et discrète, comme celle que nous relevons sur cette épitaphe rustique : *in orationis tuis roges pro nobis quia scimus te in Christo.*

On peut regretter que ce caractère de noblesse et de simplicité n'ait point toujours été respecté ; on peut ne point aimer la dévotion exubérante et tapageuse qui s'y est parfois substituée ; on peut condamner les abus dont le culte des saints a été le prétexte. Ceux qui se croient autorisés par là à refuser aux saints leurs hommages, renoncent à une belle part de l'héritage des siècles chrétiens.

TABLES.

NOMS DE SAINTS.

NOMS DE LIEUX.

TABLE DES MATIÈRES.

University of To
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Po
Under Pat. "Ref. Index F
Made by LIBRARY BU

